

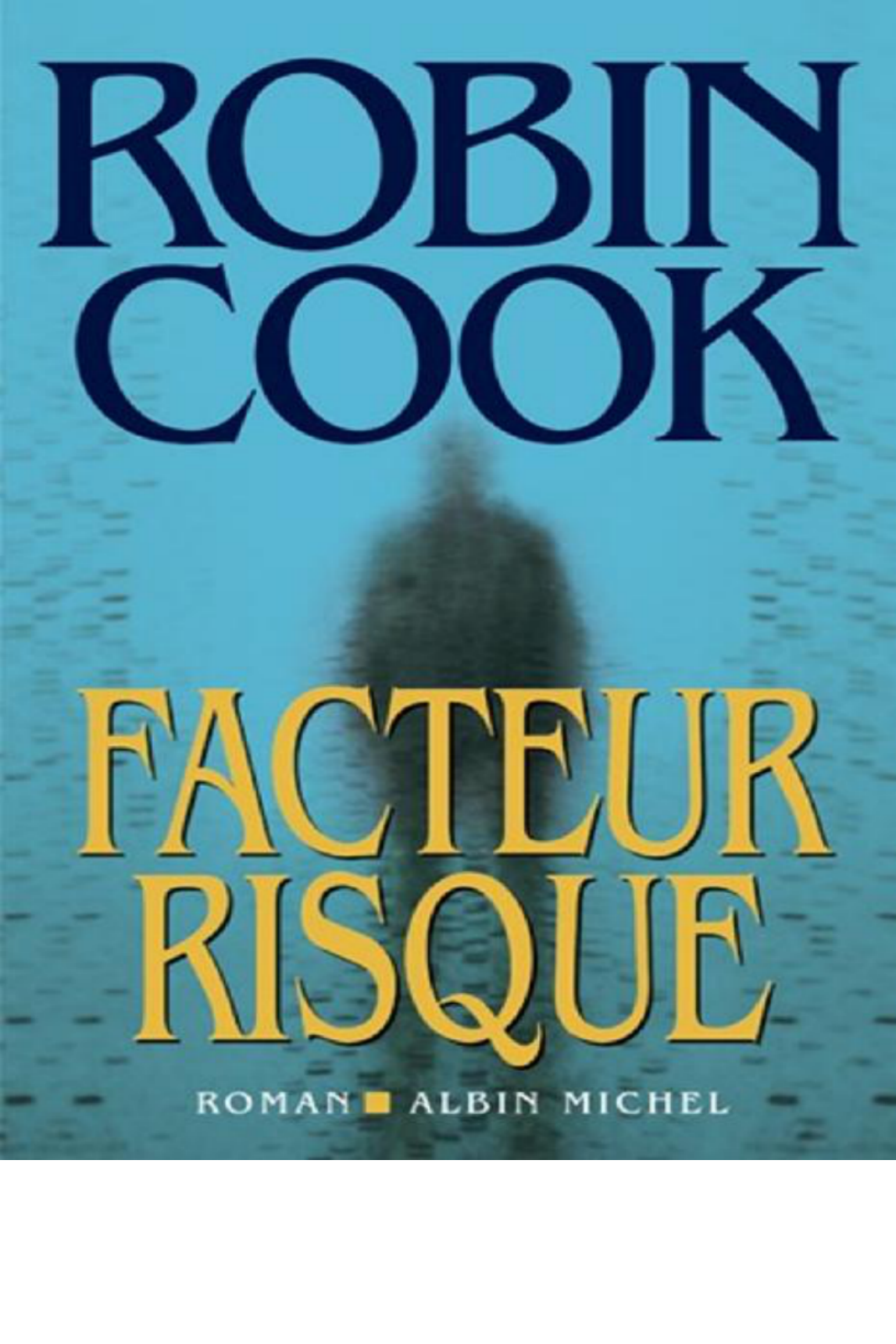
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Facteur risque

Robin Cook

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBIN
COOK

FACTEUR
RISQUE

ROMAN ■ ALBIN MICHEL

ROBIN COOK

**FACTEUR
RISQUE**

Traduit de l'américain
par Nicole Hibert

 **Albin Michel**

Titre original : *Marker*

© Robin Cook, mai 2005
© Éditions Albin Michel, juin 2006
pour la traduction française

*Pour Jean et Cameron
Et tout ce qu'elles représentent pour moi*

Prologue

Aux petites heures du 2 février, un incessant crachin glacial trempait les flèches de New York et les encapuchonnait d'un épais et tournoyant brouillard violacé. Hormis quelques hurlements étouffés de sirènes, la ville qui ne dort jamais était relativement calme. Pourtant, à 3 h 17 exactement, deux infimes événements, quasi simultanés, sans aucun rapport mais largement similaires, se produisirent dans des quartiers new-yorkais diamétralement opposés, de part et d'autre de Central Park, et ils allaient être liés par le destin. L'un se passait au niveau cellulaire, l'autre au niveau moléculaire. Bien que leurs conséquences biologiques soient absolument contraires, les événements en eux-mêmes allaient provoquer la violente rencontre de leurs acteurs – qui ne se connaissaient pas – en moins de deux mois.

L'événement cellulaire se produisit dans un instant d'extase et se traduisit par l'injection en force d'un peu plus de deux cent cinquante millions de spermatozoïdes dans un conduit vaginal. Telle une meute de marathoniens anxieux, les spermatozoïdes se mobilisèrent rapidement, puisèrent dans leurs réserves d'énergie et entamèrent une course herculéenne contre la mort ; une course extraordinairement ardue et périlleuse qu'un seul d'entre eux pouvait remporter, condamnant ses semblables à une existence brève et d'une accablante futilité.

Leur première tâche était de pénétrer le mucus obstruant la cavité utérine. Malgré cette formidable barrière, les spermatozoïdes unis eurent tôt fait de triompher. C'était néanmoins une victoire à la Pyrrhus. Dix millions de gamètes de la vague initiale périrent, un sacrifice nécessaire pour évacuer leurs enzymes afin de rendre le passage possible pour d'autres.

L'épreuve suivante réservée à cette horde d'entités éphémères consistait à traverser l'étendue utérine relativement gigantesque – ce

qui équivaudrait, quant à la distance et au danger, à longer la Grande Barrière de Corail pour un minuscule poisson. Cependant, même cet obstacle apparemment insurmontable fut franchi par quelques milliers d'individus chanceux et robustes qui atteignirent l'entrée des trompes de Fallope, abandonnant derrière eux une multitude de malheureuses victimes.

Mais la tâche n'était pas accomplie. Une fois dans les replis des trompes, ceux qui avaient eu la bonne fortune d'entrer dans celle qu'il fallait étaient maintenant galvanisés par le chimiotactisme du liquide folliculaire. Quelque part dans le lointain, au-delà d'un tortueux et traître segment de douze centimètres, reposait le Graal du spermatozoïde, un ovule récemment libéré, entouré du follicule, une masse cellulaire pareille à un nuage.

Stimulés par l'irrésistible attraction chimique, un contingent de gamètes mâles réalisait l'impossible et cernait sa cible. Exténués d'avoir parcouru un si long trajet et évité les macrophages prédateurs qui avaient englouti tant de leurs frères, ils étaient à présent moins d'une centaine, et leur nombre se réduisait rapidement. Alors les survivants foncèrent sur l'œuf haploïde dans une ruée effrénée.

Après un laps de temps étonnamment court d'une heure et vingt-cinq minutes, le spermatozoïde vainqueur, avec une ultime oscillation de son flagelle, percuta de sa tête la corona radiata de l'ovule. Frénétiquement, il s'insinua dans les cellules du follicule pour mettre son acrosome en contact avec la zone pellucide de l'ovocyte et se lier à elle. Dès lors, la course fut terminée. Enfin, et cela provoquerait sa mort, le vainqueur libéra dans l'œuf l'information génétique contenue dans son noyau pour former le pronucléus mâle.

La quinzaine de spermatozoïdes qui avaient également réussi à atteindre l'ovocyte, quelques secondes après le vainqueur, furent dans l'incapacité d'adhérer à la zone pellucide durcie. Leur réserve d'énergie étant épuisée, leur flagelle cessa bientôt de s'agiter. Il n'y avait qu'une seule place, et tous les perdants furent rapidement balayés, engloutis et emportés par les redoutables macrophages maternels.

Dans l'œuf maintenant fertilisé, les pronucléus maternel et paternel migrèrent l'un vers l'autre. Leurs membranes se lysèrent, leurs informations génétiques fusionnèrent pour aboutir aux quarante-six chromosomes d'une cellule humaine, le zygote. En vingt-quatre heures, il se diviserait au cours d'un processus, le clivage, marquant la première étape d'une succession de phénomènes qui, vingt jours plus tard, aboutirait à la formation d'un embryon. Une vie commençait.

L'événement moléculaire quasi simultané se traduisit également par une injection en force. Là, quelques milliards de molécules d'un simple sel, le chlorure de potassium dissous dans un volume d'eau stérile, furent introduites à l'aide d'une seringue dans la veine d'un bras. Les conséquences furent presque immédiates. Les ions du potassium se diffusèrent rapidement dans les cellules voisines, bouleversant l'équilibre électrolytique nécessaire au fonctionnement de l'organisme. Les terminaisons nerveuses envoyèrent aussitôt au cerveau des messages pressants de douleur, annonçant ainsi une catastrophe imminente.

En une poignée de secondes, les ions restants du potassium affluaient dans les artères et le cœur, propulsés par chaque pulsation dans l'aorte et ses branches. Même si le sel s'était progressivement dilué dans le plasma, son taux de concentration était toujours incompatible avec le fonctionnement cellulaire. Cela concernait particulièrement les cellules spécialisées qui assuraient le rythme cardiaque, celles du système nerveux central dont dépendaient la respiration, les nerfs et les fibres musculaires qui véhiculaient les messages. Toutes étaient en détresse. Le rythme cardiaque se ralentit, les pulsations s'affaiblirent. La respiration devint laborieuse, l'oxygénation insuffisante. Un moment après, le cœur s'arrêta, provoquant peu à peu la mort clinique. Une vie s'achevait. Dans un dernier sursaut, les cellules mourantes libérèrent leur réserve de potassium dans le système circulatoire, masquant efficacement l'injection létale originelle.

Un

Ce bruit était métronomique. Dehors, quelque part sur l'escalier d'incendie, des gouttes d'eau précipitées par la pluie incessante éclaboussaient une surface métallique. Pour Laurie Montgomery, c'était quasi aussi assourdissant qu'un ensemble de timbales dans l'appartement par ailleurs silencieux de Jack Stapleton ; à chaque éclaboussement, elle grimaçait. Au fil des heures interminables, ce bruit n'avait eu pour rivaux que le compresseur du réfrigérateur qui se mettait en marche et s'arrêtait régulièrement, le sifflement et le claquement du radiateur à mesure que la température s'élevait, et parfois, dans le lointain, une sirène ou un klaxon, des sons tellement caractéristiques de New York qu'ils ne s'inscrivaient pas dans la conscience des gens. Malheureusement, Laurie n'avait pas cette chance. Après trois heures passées à se tourner et se retourner, elle était hypersensible au moindre bruit environnant.

Elle s'agita de nouveau et ouvrit les yeux. Un filet de lumière anémique frôlait les bords du store vénitien de la fenêtre, permettant de distinguer l'appartement dépouillé et pas très gai de Jack. Ils étaient là plutôt que chez Laurie parce que la chambre de la jeune femme était petite et ne contenait que des lits jumeaux, ce qui ne simplifiait pas les choses quand on souhaitait dormir ensemble. En outre, Jack désirait rester près de son bien-aimé terrain de basket, situé dans son quartier.

Laurie jeta un regard au radio-réveil. Les minutes s'égrenant inexorablement, la colère montait peu à peu en elle. Après une nuit quasi blanche, elle ne serait bonne à rien au travail. Comment diable avait-elle réussi à aller au bout de la fac de médecine et de son internat, période où le manque de sommeil était la règle ? Néanmoins, elle savait que son incapacité à s'assoupir n'était pas l'unique raison de son irritation. En réalité, c'était probablement cette colère qui

l'empêchait de dormir.

Il était plus de minuit quand Jack lui avait rappelé par inadvertance que son anniversaire approchait, et demandé si elle souhaitait faire quelque chose de spécial pour fêter ça. Une question innocente, Laurie en convenait, posée après la volupté de l'amour, mais qui avait fait voler en éclats les défenses qu'elle avait élaborées : vivre au jour le jour sans penser à l'avenir. Cela semblait impossible, pourtant elle aurait bientôt quarante-trois ans. Le cliché à propos de l'horloge biologique concernant la reproduction était exact – et son horloge personnelle sonnait l'alarme.

Laurie soupira involontairement. Dans la solitude, tandis que les heures s'écoulaient, elle avait songé avec agacement au marécage social où elle s'était laissé piéger. En réalité, sa vie privée clochait depuis le collège. Jack se satisfaisait du statu quo, comme le démontraient son corps détendu et l'écho de son sommeil bienheureux, ce qui énervait encore plus Laurie. Elle voulait une famille. Elle avait toujours imaginé qu'elle en aurait une, pourtant elle était là, à presque quarante-trois ans, dans un appartement minable, dans un quartier excentré de New York, couchée près d'un homme qu'elle n'arrivait pas à convaincre de l'épouser et de lui faire des enfants.

Elle soupira encore. Tout à l'heure, elle avait évité de perturber Jack, mais à présent elle s'en fichait. Elle avait résolu de tenter à nouveau de discuter avec lui, même s'il éludait systématiquement le problème. Cette fois, elle allait exiger que ça change. Après tout, pourquoi se contenterait-elle d'une existence lamentable dans un appartement qui conviendrait mieux à un couple d'étudiants nécessiteux qu'à des médecins légistes, ce qu'ils étaient tous les deux ? Pourquoi se satisferait-elle d'une relation où aborder le sujet du mariage et des enfants était unilatéralement interdit ?

Tout n'allait pas si mal, cependant. Sur le plan professionnel, la réussite était patente. Elle aimait son boulot de légiste à l'institut médico-légal de New York, où elle travaillait depuis treize ans, et s'estimait chanceuse d'avoir un confrère comme Jack avec qui partager cette passion. Tous deux appréciaient énormément la stimulation intellectuelle qu'offrait la médecine légale ; chaque journée leur apportait une découverte, une expérience nouvelle. Et ils affrontaient beaucoup de problèmes : l'un et l'autre toléraient fort mal la médiocrité, et les obligations politiques inhérentes au fait d'appartenir à la fonction publique les écoœuraient. Néanmoins, s'ils formaient un excellent tandem professionnel, cela ne compensait pas le désir qu'avait Laurie, depuis toujours, de fonder une famille.

Jack remua soudain et roula sur le dos, les doigts entrelacés, les mains jointes sur sa poitrine. Laurie contempla son profil. À ses yeux, il était un homme séduisant avec ses cheveux châains frisés et striés de fils argentés, ses sourcils touffus, ses traits vigoureux taillés à la serpe, son visage qui paraissait sourire même au repos. Elle le trouvait agressif et pourtant chaleureux, insolent mais modeste, implacable quoique généreux, et, le plus souvent, enjoué et drôle. Avec lui, la vie n'était jamais monotone, vu sa tendance adolescente à jouer les casse-cou. Malheureusement, il pouvait se montrer d'un entêtement exaspérant, surtout au sujet du mariage et des enfants.

Laurie se pencha vers Jack pour l'étudier plus attentivement. Il souriait bel et bien, ce qui l'agaça au plus haut point. Qu'il soit satisfait de leur situation lui semblait injuste. Elle était sûre de l'aimer, sûre qu'il l'aimait, toutefois son incapacité à s'engager la rendait littéralement dingue. Il prétendait ne pas avoir peur du mariage ni de la paternité, mais plutôt de la vulnérabilité que provoquait un pareil engagement. Au début, Laurie avait compris. Jack avait vécu une tragédie, il avait perdu sa première femme et ses deux petites filles dans le crash d'une navette aérienne. Elle n'ignorait pas qu'il portait ce fardeau de chagrin et de culpabilité, car l'accident s'était produit après une visite à la famille, tandis qu'il était retenu dans une autre ville. Elle savait aussi qu'après l'accident, il avait lutté contre une sévère dépression. Mais cette tragédie remontait à près de treize ans. Laurie estimait s'être montrée patiente et avoir ménagé la sensibilité de Jack, quand ils avaient enfin décidé de se fréquenter sérieusement. Maintenant, au bout de quatre ans, elle pensait avoir atteint ses limites. Après tout, elle aussi avait une sensibilité, des besoins.

La sonnerie du réveil déchira le silence. Le bras de Jack se détendit brusquement pour écraser le bouton, puis réintégra à toute vitesse la chaleur du lit. Durant cinq minutes, la quiétude s'instaura de nouveau dans la chambre, la respiration de Jack reprit son rythme lent et régulier. C'était une séquence de la routine matinale à laquelle Laurie n'assistait jamais, car Jack se levait invariablement le premier. Elle était un oiseau de nuit qui adorait lire avant d'éteindre la lumière, souvent plus tard qu'elle ne l'aurait dû. Depuis le premier jour de leur cohabitation, ou quasi, elle avait appris à dormir malgré le réveil, certaine que Jack lui clouerait le bec.

Lorsque la sonnerie retentit pour la deuxième fois, Jack l'arrêta, rejeta les couvertures, s'assit et posa les pieds sur le sol, tournant le dos à Laurie. Elle le regarda s'étirer, l'entendit bâiller, se frotter les yeux. Il se redressa et, à pas feutrés, alla jusqu'à la salle de bains sans se soucier de sa nudité. Laurie joignit les mains sous sa nuque pour mieux l'observer. Elle était en colère, certes, mais trouvait le spectacle

agréable. Elle l'entendit uriner, tirer la chasse. Lorsqu'il réapparut, il se frottait encore les yeux. Il contourna le lit pour réveiller sa compagne.

Tendant machinalement la main pour la secouer, il sursauta en voyant qu'elle avait les yeux grands ouverts, fixés sur lui, les lèvres pincées dans une expression irritée et déterminée.

— Tu es réveillée ? s'étonna-t-il, comprenant aussitôt qu'il y avait un hic.

— Je ne me suis pas rendormie depuis nos ébats du milieu de la nuit.

— C'était bon à ce point ? rétorqua-t-il, espérant que l'humour désamorcerait son évidente mauvaise humeur.

— Jack, il faut que nous parlions.

Elle s'assit dans le lit, la couverture plaquée sur sa poitrine, et planta son regard dans celui de Jack.

— On est déjà en train de parler, non ?

Il avait immédiatement deviné où elle voulait en venir et ripostait par un sarcasme. Il savait bien que ce n'était pas la bonne méthode, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Durant la dernière décennie, c'était devenu une manie, l'ironie lui servait de bouclier.

Comme Laurie ouvrait la bouche pour répliquer, il l'interrompit d'un geste.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas être blessant, mais je crois deviner le sujet de cette discussion, et ce n'est pas le moment. Je regrette, Laurie, mais nous devons être à la morgue dans une heure, or nous ne sommes pas douchés, ni habillés, et nous n'avons pas déjeuné.

— Ce n'est jamais le bon moment, Jack.

— Alors, pour dire les choses autrement, il ne pourrait pas y avoir de pire moment pour une conversation sérieuse et sentimentalement importante. Nous sommes lundi matin, six heures et demie, nous avons passé un super week-end et il nous faut partir travailler. Si tu avais ça sur le cœur, tu aurais pu choisir des dizaines d'occasions pendant ces deux jours, et j'aurais été heureux de discuter avec toi.

— Ben voyons ! Soyons honnêtes, tu ne veux jamais en parler. Jack, j'aurai quarante-trois ans jeudi. Quarante-trois ! Il m'est impossible de m'offrir le luxe de patienter, d'attendre que tu te décides. À ce rythme-là, je serai ménopausée.

Jack fixa un instant les yeux bleu-vert de Laurie. Elle ne serait pas facile à calmer, manifestement.

— D'accord, dit-il, expirant bruyamment, comme s'il capitulait, et baissant le nez pour contempler ses pieds nus. On en parlera ce soir, au dîner.

— J'ai besoin d'en parler maintenant ! s'exclama-t-elle d'un ton emphatique.

Elle saisit le menton de Jack et plongea de nouveau son regard dans le sien.

— Je me suis torturée à cause de notre situation pendant que tu ronflais. Pas question de remettre ça à plus tard.

— Laurie, je vais prendre ma douche. Je te le répète, ce n'est pas le moment, on n'a pas le temps.

Elle l'agrippa par le bras pour le retenir.

— Je t'aime, Jack. Mais ça ne me suffit pas. Je veux me marier et avoir une famille. Je veux vivre dans un endroit plus agréable qu'ici...

Elle désigna d'un geste ample la peinture qui s'écaillait, l'ampoule nue pendant au plafond, le lit dépourvu de dossier, les deux tables de chevet – en l'occurrence, d'anciennes caisses de bouteilles de vin – et l'unique commode.

— Je n'exige pas le Taj Mahal, mais ça... c'est ridicule.

— J'ai toujours pensé que ton truc, c'était les palaces.

— Épargne-moi ton ironie. On se crève au travail, un peu de luxe ne nous ferait pas de mal. Mais ce n'est pas le problème. Il s'agit de notre relation, qui semble te convenir et qui ne me suffit pas. Voilà, je t'ai résumé la situation.

— Je vais me doucher.

— Très bien, répondit Laurie avec un petit sourire crispé. Va te doucher.

Jack opina, faillit dire quelque chose, se ravisa. Il tourna les talons et disparut dans la salle de bains, dont il laissa la porte entrouverte. Un instant après, Laurie entendit le ruissellement de l'eau et les anneaux du rideau de douche qui cliquetaient sur la tringle.

Elle souffla. Elle tremblait, épuisée et stressée, mais elle était fière d'elle : elle n'avait pas versé une larme. Elle détestait pleurer dans ce genre de situation. Comment avait-elle réussi à éviter ça, mystère, mais elle s'en félicitait. Les larmes n'arrangeaient rien et vous mettaient en position d'infériorité.

Elle enfila son peignoir, se dirigea vers la penderie pour y prendre sa valise. Au bout du compte, cette altercation avec Jack l'avait soulagée. En réagissant exactement comme elle l'avait prévu, il

justifiait ce qu'elle avait décidé de faire avant même qu'il ne s'éveille. Ouvrant les tiroirs de la commode qui lui étaient réservés, elle rassembla ses affaires qu'elle rangea dans la valise. Elle avait presque fini, lorsque le ruissellement de la douche s'interrompit. Une minute plus tard, Jack apparaissait dans l'encadrement de la porte, en se séchant énergiquement les cheveux. Quand il vit la valise, il se figea.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je crois que c'est clair.

D'abord, il resta silencieux, regardant à peine Laurie qui continuait à faire ses bagages.

— Tu vas trop loin, dit-il enfin. Tu n'es pas obligée de partir.

— Je pense que si, répondit-elle sans lever le nez.

— Parfait ! dit-il d'un ton coupant.

Il pivota et réintégra la salle de bains pour achever de se sécher.

Quand il en ressortit, Laurie y entra, ses vêtements pour la journée sous le bras. Elle fit exprès de fermer la porte, qu'elle laissait ouverte en temps normal. Lorsqu'elle en émergea, habillée de pied en cap, Jack était dans la cuisine. Elle le rejoignit pour le petit déjeuner – céréales et fruits. Ni l'un ni l'autre ne s'assit à la minuscule table. Tous deux furent polis, et leur conversation se borna à « Excuse-moi » ou « Pardon », tandis qu'ils dansaient un véritable ballet pour se contourner mutuellement à proximité du réfrigérateur. Vu l'exiguïté de la cuisine, il était impossible de faire un pas sans se frôler.

À sept heures, ils furent prêts à partir. Laurie fourra ses produits de maquillage dans sa valise qu'elle ferma. Quand elle la fit rouler dans le salon, Jack souleva son VTT pendu à des crochets fixés au mur.

— Tu ne vas pas au travail sur cet engin, j'espère ? demanda Laurie.

Avant qu'ils habitent ensemble, Jack utilisait ce vélo pour faire la navette entre la morgue et son domicile, ainsi que pour circuler dans toute la ville. Cela terrifiait Laurie, qui se tracassait en permanence, craignant qu'un jour il n'arrive à la morgue « les pieds devant ». Lorsqu'ils avaient commencé à faire le trajet ensemble, Jack avait renoncé à rouler en VTT, puisque Laurie refusait mordicus d'adopter ce moyen de locomotion.

— Apparemment, ce soir, je reviendrai seul dans mon palace.

— Mais il pleut, nom d'un chien !

— La pluie rend la chose encore plus excitante.

— Tu sais, Jack, puisque ce matin je suis franche, je dois te dire

que je trouve ton intrépidité non seulement puérile et stupide, mais également égoïste, comme si tu te fichais éperdument de mes sentiments.

— Ça, c'est intéressant, ricana-t-il. Eh bien, permets-moi de te dire aussi une chose : mon VTT n'a rien à voir avec tes sentiments. Et pour être tout à fait honnête, que tu penses le contraire me semble passablement égoïste.

Dehors, dans la 106^e Rue, Laurie prit à gauche vers Columbus Avenue pour sauter dans un taxi. Jack s'en fut en pédalant dans la direction opposée, vers Central Park. Ni lui ni elle ne se retourna pour adresser un signe à l'autre.

Deux

Jack avait oublié le plaisir fou de chevaucher son VTT Cannondale violet, mais dès qu'il fut entré dans Central Park près de la 106^e Rue, ça lui revint d'un coup en descendant une côte. Le parc étant quasi désert hormis quelques mordus de jogging, il s'était lâché ; ses angoisses, et la ville elle-même, avaient comme par miracle disparu dans la brumeuse forêt encerclée par le paysage urbain. Le vent lui sifflait aux oreilles, il se revoyait comme si c'était hier dévalant la Dead Man's Hill à South Bend, en Indiana, sur son vieux Schwinn rouge et or. Il avait eu ce vélo, dont on faisait la réclame dans un magazine illustré, pour son dixième anniversaire. Jack avait persuadé sa mère de conserver ce vélo élevé au rang de mythe, de symbole d'une enfance heureuse et insouciante, qui continuait donc à prendre la poussière au fond du garage de la maison familiale.

La pluie tombait toujours, mais pas assez fort pour doucher son enthousiasme, même s'il entendait les gouttes gicler sur le devant de son casque. Il n'avait qu'un problème majeur : essayer d'y voir quelque chose à travers l'eau qui dégoulinait sur les verres de ses lunettes de soleil aérodynamiques. Pour garder le reste de sa personne relativement au sec, il portait son poncho imperméable équipé d'ingénieux petits crochets pour les pouces. Quand il se penchait en avant, les mains sur le guidon, le poncho l'abritait comme une espèce de tente. Mais il évitait au maximum les flaques et, s'il ne le pouvait pas, levait les pieds des pédales.

À l'angle sud-est de Central Park, Jack s'insinua dans les rues de Midtown déjà encombrées par la circulation de l'heure de pointe matinale. À une époque, il aimait bien se faufiler dans le trafic, mais en ce temps-là il était, selon ses propres termes, un peu cinglé. Et aussi dans une forme physique nettement meilleure. Comme il n'avait pas fait beaucoup de VTT ces dernières années, il n'avait plus la même

vigueur. Jouer fréquemment au basket lui permettait de s'entretenir, mais ce sport ne mobilisait pas les mêmes muscles que le vélo. Pourtant il ne ralentit pas et, lorsqu'il atteignit la 30^e Rue et la rampe de déchargement de l'institut médico-légal, ses quadriceps étaient en feu. Il mit pied à terre, resta un instant immobile, appuyé au guidon pour récupérer.

Quand la poussée d'acide lactique dans ses cuisses s'atténua, Jack hissa son VTT sur son épaule et gravit les marches menant à la zone de déchargement. Il avait encore les jambes en flanelle, mais il était pressé de découvrir ce qui se passait à la morgue. Devant le bâtiment, il avait vu plusieurs camions de télévision hérissés d'antennes, dont les générateurs tournaient à plein régime. Il avait aussi aperçu la foule qui se pressait à la réception, derrière les portes. Il se mijotait quelque chose.

Jack adressa un signe à Robert Harper, assis derrière la vitre du poste de sécurité. L'officier en uniforme bondit de son fauteuil et pencha la tête par la porte ouverte.

— Vous reprenez vos vieilles habitudes, docteur Stapleton ? Je n'avais pas vu cet engin depuis des lustres.

Jack le salua d'un nouveau geste de la main et trimbala son vélo dans les profondeurs du sous-sol de la morgue. Il dépassa la petite salle d'autopsie utilisée pour examiner les cadavres en décomposition et tourna à gauche juste avant l'îlot central constitué de compartiments réfrigérés, pareils à des tiroirs, où l'on entreposait les corps avant de les autopsier. Il dut faire une place pour son VTT dans le secteur réservé aux cercueils en pin de Potter's Field (1) destinés aux inconnus et aux indésirables. Après avoir rangé son manteau et son attirail de cycliste dans son vestiaire, Jack mit le cap sur l'escalier. Il reconnut Mike Passano, technicien de l'équipe des croque-morts, affairé à terminer la paperasserie. Il le salua, mais Mike était trop concentré pour le remarquer.

Lorsqu'il déboucha dans le couloir principal, à l'arrière du bâtiment, Jack aperçut de nouveau la réception bondée, entendit un sourd brouhaha. Il se passait décidément quelque chose, ce qui piqua sa curiosité. C'était l'un des aspects les plus stimulants du métier de médecin légiste : ne jamais savoir ce que vous réserverait la journée. Aller au travail était excitant, ce que Jack n'avait pas ressenti, très loin de là, dans son existence antérieure d'ophtalmologue, tranquille et totalement prévisible.

Cette existence s'était brutalement terminée en 1990, lorsque son cabinet avait été avalé par la puissante et tentaculaire compagnie d'assurances AmeriCare. Leur proposition de le salarier avait été pour

lui une gifle supplémentaire. Il avait dû admettre que la médecine de papa – libérale, fondée sur une relation étroite entre le patient et son médecin, lequel prenait ses décisions en fonction des besoins du malade – était en voie de disparition. Ce qui l'avait conduit à se former pour devenir légiste, espérant ainsi se libérer du « contrôle des soins », euphémisme pour lui d'une tout autre réalité, en l'occurrence « refus de soins ». Ironie du sort, la compagnie était revenue le hanter malgré ses efforts pour lui échapper. Grâce à ses tarifs ultra-compétitifs, la compagnie avait récemment décroché une offre de marché concernant les fonctionnaires municipaux. Jack et ses confrères devaient maintenant recourir à AmeriCare pour se faire soigner.

Afin d'éviter la meute des journalistes, Jack passa par-derrière pour gagner le bureau d'identification, où démarrait la journée. À tour de rôle, l'un des médecins les plus expérimentés prenait son service de bonne heure pour inventorier les cas arrivés durant la nuit, déterminer lesquels seraient autopsiés, et répartir les tâches. Jack avait l'habitude de commencer très tôt, même quand ce n'était pas à lui de planifier le travail, ainsi il pouvait fureter et se débrouiller pour que les cas les plus intéressants lui soient attribués. Il s'était longtemps demandé pourquoi ses confrères ne se comportaient pas comme lui, avant de réaliser que la majorité d'entre eux préféraient ne pas trop mouiller leur chemise. La curiosité de Jack lui valait immanquablement de crouler sous le boulot. Mais ça ne le dérangeait pas, le travail était pour lui l'opium qui lui permettait de dompter ses démons. Il avait même réussi à convaincre Laurie d'arriver en même temps que lui – un authentique exploit, vu le mal qu'elle avait à s'extirper du lit. Cette pensée le fit sourire. Et, du coup, il se demanda si elle était déjà là.

Il s'immobilisa. Jusqu'à cette seconde, il avait délibérément occulté la dispute du matin. Des images de sa relation avec Laurie, mêlées aux souvenirs des tragiques événements de son propre passé l'assaillirent. Il en fut irrité. Pourquoi avait-il fallu qu'elle conclue un superbe week-end par un couac de ce genre, alors que tout allait si bien entre eux ? Alors qu'il se sentait presque satisfait, un état d'esprit stupéfiant pour lui qui estimait ne pas mériter d'être vivant, et encore moins heureux.

Une vague de colère le submergea. Il n'avait vraiment pas besoin qu'on lui rappelle le chagrin qui couvait en lui, sa culpabilité vis-à-vis de sa femme et de ses filles décédées, ce qui se produisait dès qu'on lui parlait mariage ou enfants. L'idée de s'engager, et donc de se rendre vulnérable, surtout en fondant une nouvelle famille, le terrifiait.

— Ressaisis-toi, marmonna-t-il entre ses dents.

Il ferma les yeux, se frotta rudement la figure avec les deux mains.

Derrière sa rancœur contre Laurie, il percevait les remous de la mélancolie, rappel déplaisant de ses luttes passées contre la dépression. Mais l'ennui, c'était qu'il tenait vraiment à elle. Ils s'entendaient à merveille, hormis ce problème récurrent des enfants.

— Ça va, docteur Stapleton ? demanda une voix féminine.

Jack écarta les doigts. Janice Jaeger, l'assistante, l'observait tout en enfilant son manteau, prête à rentrer chez elle et manifestement exténuée. Ses légendaires cernes bistre incitaient à s'interroger : lui arrivait-il parfois de dormir ?

— Je vais bien, répondit-il en baissant les mains, gêné. Pourquoi cette question ?

— Je ne crois pas t'avoir jamais vu immobile au milieu du couloir.

Jack essaya de trouver une réplique spirituelle, qui ne vint pas. Aussi préféra-t-il changer de sujet en demandant, de manière assez lamentable, si elle avait passé une nuit intéressante.

— Ç'a été de la folie ! Mais plus pour le médecin de service et même le Dr Fontworth que pour moi. Les Dr Bingham et Washington sont déjà là, ils autopsient, Fontworth les assiste.

— Sans blague ! Quel genre de cas ?

Harold Bingham était le médecin expert général et Calvin Washington, son adjoint. En principe, ni l'un ni l'autre ne faisait son entrée avant huit heures, et il était rare qu'ils s'attaquent à une autopsie avant le début d'une journée normale de travail. Par conséquent, il devait s'agir d'une affaire à connotation politique, ce qui expliquerait la présence des médias. Quant à Fontworth, l'un des collègues de Jack, il avait été de garde tout le week-end. Les légistes n'intervenaient pas la nuit, hormis en cas de problème exceptionnel. Les internes se chargeaient des appels de routine exigeant un médecin.

— Blessures par balle. Si j'ai bien compris, les flics ont coincé un suspect chez sa petite amie. Quand ils ont voulu l'arrêter, il y a eu une fusillade. On murmure que ce serait une bavure policière. Ça pourrait t'intéresser.

Jack ne put s'empêcher de sourciller. Les cas de blessures multiples par arme à feu étaient parfois complexes. Même si le Dr George Fontworth avait huit ans d'ancienneté de plus que lui à l'institut médico-légal, Jack le jugeait négligent.

— Je crois que, puisque le chef s'en occupe, je vais rester sur la touche. À part ça, qu'est-ce que vous avez eu ? Rien de particulier ?

— Rien, à part un cas au Manhattan General. Un jeune homme opéré hier matin pour une fracture ouverte consécutive à une chute de

roller dans Central Park.

Jack sourcilla de nouveau. Comme il avait les nerfs à fleur de peau – merci, Laurie –, la simple mention du Manhattan General le mit en boule. Cet hôpital universitaire naguère renommé avait été raflé par les géants de la santé et était désormais le navire amiral d’AmeriCare. Il convenait que le niveau de la médecine pratiquée dans cette institution était bon – s’il ramassait une gamelle sur son vélo et atterrissait dans leur service de traumatologie, ce qui était probablement prévu par son nouveau contrat d’assurance, il serait bien soigné. N’empêche que l’établissement était géré par AmeriCare, or il vouait une haine viscérale à la compagnie.

— En quoi ce cas était-il spécial ? S’agirait-il d’un diagnostic abracadabrant ou y aurait-il une horrible anguille sous roche ? demanda-t-il, se réfugiant dans le sarcasme pour museler ses émotions.

— Ni l’un ni l’autre, soupira Janice. Mais ce cas m’a frappée. C’était simplement... triste.

— Triste ?

Jack était stupéfait. Janice exerçait ce métier depuis plus de vingt ans, elle avait donc vu de la mort les facettes les moins glorieuses.

— Eh bien, pour que tu dises ça, il fallait que ce soit vraiment triste. C’est quoi, l’histoire ?

— Il avait vingt-cinq ans environ, il était en excellente santé – surtout, il n’avait aucun trouble cardiaque. D’après ce qu’on m’a raconté, il a appelé l’infirmière, mais quand elle est arrivée cinq ou dix minutes plus tard – selon les infirmières –, il était mort. Par conséquent, c’est forcément un pépin cardiaque.

— On n’a pas tenté de le réanimer ?

— Oh si, sans succès. Électrocardiogramme plat, du début à la fin.

— En quoi c’est si triste ? Parce qu’il était jeune ?

— L’âge est un facteur, mais ce n’est pas seulement ça. En réalité, je ne sais pas pourquoi ça m’a perturbée à ce point. Peut-être parce que les infirmières n’ont pas réagi assez vite. Je pense à ce pauvre type en détresse qui n’a pas réussi à alerter quelqu’un. Le genre de cauchemar dont personne n’est à l’abri. Ou peut-être j’ai été touchée par les parents du patient, qui sont très sympathiques. Ils sont arrivés de Westchester pour aller à l’hôpital, puis ils sont venus ici pour rester près du corps. Ils sont vraiment anéantis. Leur fils était toute leur vie. Je crois qu’ils sont encore là.

— Où ? J’espère qu’ils n’ont pas été assaillis par cette horde de journalistes ?

— La dernière fois que je les ai aperçus, ils insistaient pour qu'on procède à une autre identification. Par gentillesse, le médecin de garde a demandé à Mike de prendre une nouvelle série de polaroids. Là-dessus, on m'a rappelée au Manhattan General pour un autre cas. Quand je suis rentrée, Mike m'a dit que le couple faisait toujours les cent pas à l'identité en contemplant les polaroids. Et, comme s'ils espéraient encore que ce soit une erreur, ils voulaient voir le corps de leurs yeux.

Jack sentit son pouls s'accélérer. Il ne connaissait que trop la douleur de perdre un enfant.

— Ce n'est quand même pas pour ce cas que les médias sont sur les dents.

— Seigneur, non. Un drame de ce style n'intéresse pas le public. C'est d'ailleurs, en partie, ce qui rend les choses si tristes. Une vie perdue.

— C'est la bavure policière qui a ameuté la presse ?

— C'est ce qui les a amenés ici au départ. Bingham a annoncé qu'il ferait une déclaration après l'autopsie. D'après le médecin de garde, la communauté hispanique de Harlem est au bord de l'émeute. Apparemment, la police aurait tiré une cinquantaine de coups de feu. Ça rappelle l'affaire Diallo dans le Bronx, il y a quelques années. Mais, pour être honnête, je pense que maintenant les médias s'intéressent surtout à Sara Cromwell. Les journalistes étaient déjà là quand elle a débarqué chez nous.

— Sara Cromwell, la psychologue du *Daily News* ?

— Oui, la diva du conseil, capable d'expliquer à tout un chacun comment remettre sa vie d'aplomb. Elle était aussi une star de la télé, comme tu sais. Elle faisait un tabac dans la plupart des talk-shows, y compris chez Oprah. Elle était sacrément célèbre.

— Elle a eu un accident ? Pourquoi ce ramdam ?

— Non, pas un accident. Il semblerait qu'elle ait été sauvagement assassinée dans son appartement de Park Avenue. Je ne connais pas les détails, mais c'est plutôt gore, d'après le Dr Fontworth. Le médecin de garde et lui ont été sur le pont toute la nuit. Après Cromwell, double suicide dans un hôtel particulier de la 84^e Rue, ensuite homicide dans un night-club, et enfin agression dans Park Avenue, plus deux overdoses.

— Et les deux suicidés ? Jeunes, vieux ?

— La cinquantaine. Monoxyde de carbone. Le portail du garage fermé, le moteur de la Cadillac Escalade au ralenti, et deux tuyaux

d'aspirateur reliés au pot d'échappement dans l'habitacle.

— Hmm... Ils ont laissé des lettres pour expliquer leur geste ?

— Hé, ce n'est pas juste, se plaignit Janice. Tu m'interroges sur des cas dont je ne me suis pas occupée. Mais je crois qu'il n'y avait qu'un petit mot, de la femme.

— Intéressant, commenta Jack. Bon, je ferais mieux de descendre à l'identification. On a du pain sur la planche. Toi, tu aurais intérêt à aller dormir un peu.

Jack était content. La perspective d'une journée chargée dissipait l'irritation qui le tenaillait depuis son réveil. Si Laurie voulait réintégrer son propre appartement pour quelque temps, il n'avait rien contre ! Il attendrait simplement son heure, pas question de céder à un chantage sentimental.

Il longea d'un pas pressé le bureau des assistants, coupa par le local administratif avec ses rangées de classeurs et gagna le standard. Il sourit aux standardistes de l'équipe de jour qui, trop occupées à s'organiser, ne lui rendirent pas son sourire. Il salua le sergent Murphy en passant devant la porte du NYPD (2) mais Murphy était au téléphone et ne répondit pas non plus. Bonjour l'accueil, songea Jack.

À l'identification, on le traita de la même manière. Trois personnes se trouvaient dans la pièce, et toutes trois ne lui prêtèrent aucune attention. Deux étaient planquées derrière leur journal du matin, tandis que le Dr Riva Mehta, qui partageait le bureau de Laurie, s'affairait à trier l'imposante pile de cas potentiels pour élaborer le planning des autopsies. Jack s'approcha de la cafetière collective pour se servir une tasse, puis se pencha par-dessus le journal de Vinnie Amendola. Vinnie était l'un des techniciens de la morgue qui collaborait fréquemment avec lui. Le plus souvent, il arrivait aussi très tôt, ce qui permettait à Jack de démarrer en salle d'autopsie avant tout le monde.

— Comment ça se fait que tu n'es pas en bas, dans la fosse, avec Bingham et Washington ? lui demanda Jack.

— J'en sais rien, répondit Vinnie. Apparemment, ils ont appelé Sal. Ils étaient déjà au boulot quand j'ai débarqué.

— Jack ! Comment va ?

Une troisième personne jeta un coup d'œil par-dessus son journal, mais Jack l'avait déjà reconnue à son accent : l'inspecteur Lou Soldano de la brigade criminelle. Jack l'avait rencontré des années auparavant, lorsqu'il avait pris ses fonctions à l'institut médico-légal. Convaincu de la contribution essentielle que la médecine légale apportait à ses

enquêtes, Lou était l'un de leurs visiteurs les plus assidus.

Avec une certaine difficulté, le corpulent inspecteur s'extirpa du fauteuil club en vinyle, serrant son journal dans sa grosse patte. Avec son trench-coat élimé, son nœud de cravate trop lâche et son col de chemise déboutonné, il avait l'air d'un personnage débraillé sorti tout droit d'un vieux film noir. Il arborait une barbe de deux jours qui salissait sa large figure – pourtant, Jack le savait par expérience, il s'était rasé la veille.

Ils se saluèrent en se frappant les paumes, un high-five revu et corrigé que Jack avait appris sur le terrain de basket de son quartier et enseigné à Lou, pour plaisanter. Ça leur donnait l'impression d'être branchés.

— Qu'est-ce qui t'a tiré du lit à cette heure matinale ? dit Jack.

— Tiré du lit ? Je ne me suis pas encore couché, rouspéta Lou. Ç'a été une nuit d'enfer. Mon capitaine se ronge les sangs à cause de cette prétendue bavure policière, et le département risque d'avoir chaud aux fesses si la version des officiers impliqués ne tient pas la route. J'espère avoir des nouvelles bientôt, mais avec Bingham qui s'en occupe, je le sens mal. Il va sans doute passer la majeure partie de la journée à trifouiller.

— Et l'affaire Sara Cromwell ? Tu t'y intéresses aussi ?

— Ouais, bien sûr ! Comme si j'avais le choix ! Tu as vu tous ces journalistes à la réception ?

— Il faudrait être aveugle pour ne pas les voir.

— Malheureusement, ils étaient déjà là pour la fusillade. À tous les coups, dans les journaux et à la télé, on va avoir une sacrée promo pour cette psychologue maigrichonne, sans doute plus qu'elle n'en aurait eu si ces vautours n'avaient pas rôdé dans les parages. Et chaque fois que les médias se passionnent pour un meurtre, la hiérarchie me met la pression pour que je dégote un suspect. Alors voilà, rends-moi service et charge-toi de ce cas.

— Tu parles sérieusement ?

— Évidemment. Tu es rapide et tu ne laisses rien passer, c'est exactement ce dont j'ai besoin. En plus, ça ne te dérange pas que j'assiste à l'opération, je n'en dirais pas autant de tout le monde ici. Je peux persuader Laurie de s'en occuper mais, la connaissant, elle voudra se charger du macchabée de la fusillade.

— Elle s'intéresse aussi à l'un des cas du Manhattan General, intervint Riva. Elle a embarqué le dossier et elle a décidé de faire cette autopsie en priorité.

— Tu l'as vue ce matin ? demanda Jack à Lou.

Lou appréciait beaucoup Laurie Montgomery. À une époque, Jack ne l'ignorait pas, il était même sorti avec elle, brièvement. Ça n'avait pas marché. Lou disait que son manque d'assurance en société avait posé problème. Élégamment, il était devenu le supporter du couple Laurie-Jack.

— Oui, il y a une vingtaine de minutes.

— Tu lui as parlé ?

— Bien sûr. C'est quoi, cette question ?

— Elle t'a paru normale ? Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

— Hé ! C'est du troisième degré ? Je ne me rappelle pas ce qu'elle m'a dit. Quelque chose du genre : Salut, Lou, quoi de neuf ? Quant à son état d'esprit, elle était normale et même en pleine forme. C'est aussi votre avis, docteur Mehta ?

Riva hocha la tête.

— Elle allait bien, en effet. Oh, peut-être un peu excitée par tout ce raffut. Je crois qu'elle a discuté avec Janice du cas du Manhattan General. C'est pour ça qu'elle s'en est chargée.

— Elle a dit quelque chose sur moi ? demanda Jack à Lou, baissant la voix.

— Mais qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ? Il y a un os ?

— Oh, il y a toujours quelques ornières sur le chemin, répondit évasivement Jack.

L'idée que Laurie soit « en pleine forme » était blessante et, de surcroît, révoltante. Elle aurait au moins pu être de mauvais poil.

— Bon, donne-moi le cas Cromwell ! lança Jack à Riva.

— Avec plaisir, répliqua-t-elle de sa voix suave, à l'accent britannique. Calvin a laissé des directives à ce sujet : il veut que ce soit bouclé aussi vite que possible.

Elle prit le dossier dans la pile « à autopsier » et le posa au coin de son bureau. Jack l'ouvrit. Il contenait une fiche d'identification, un certificat de décès partiellement rempli, un inventaire du dossier médical, les renseignements sur le décès reçus par téléphone, un rapport dicté par Fontworth, un formulaire pour le compte rendu d'autopsie, les résultats du labo concernant le test VIH, et une autre note précisant que le corps avait été radiographié et photographié dès son arrivée à la morgue. Jack parcourut le rapport de Fontworth. Lou le lut également, par-dessus son épaule.

— Tu étais sur les lieux ? lui demanda Jack.

— Non, j'étais encore à Harlem quand on a signalé le meurtre. Les flics du quartier sont d'abord intervenus, mais quand ils ont reconnu la victime, ils ont prévenu mon collègue, l'inspecteur Harvey Lawson. Depuis, j'ai parlé avec chacun des gars. Tous ont dit que c'était pas beau à voir. Y avait du sang partout dans la cuisine.

— Qu'est-ce qu'ils en pensent ?

— Dans la mesure où elle était à moitié nue, avec ce qui semble être l'arme du crime plantée dans la cuisse juste sous les organes génitaux, ils en ont déduit qu'il s'agissait d'une agression sexuelle.

— Les organes génitaux ! Quel langage châtié.

— C'est pas tout à fait comme ça qu'ils m'ont décrit la chose. Je traduis.

— Merci, tu es trop aimable. Ils ont mentionné le sang sur le réfrigérateur ?

— Ils ont dit qu'il y avait du sang partout.

— Ils ont parlé du sang dans le réfrigérateur, particulièrement sur le morceau de fromage, comme le signale Fontworth dans son rapport ?

Jack était impressionné. Lui qui jugeait le travail de Fontworth peu méthodique avait sous les yeux un rapport exhaustif.

— Je te le répète, d'après eux il y en avait partout.

— Mais dans le réfrigérateur, avec la porte fermée... C'est un peu bizarre.

— Peut-être que la porte était ouverte quand la victime a été attaquée ?

— Et donc, elle a soigneusement remis le fromage à sa place ? Ça, c'est plus que bizarre. Dis-moi, ils ont signalé des empreintes de pas dans le sang, hormis celles de la victime ?

— Non.

— Fontworth souligne le fait qu'il n'y en avait pas, et que celles de la victime n'étaient pas nombreuses. Bizarre, bizarre.

Lou écarta les bras, haussa les épaules.

— Alors, quelle est ton opinion ?

— Mon opinion est que, pour ce cas, l'autopsie apportera des éléments essentiels. Donc, en piste.

Jack s'approcha de Vinnie et asséna une claque au journal, ce qui

fit sursauter le technicien.

— On y va, mon grand, annonça Jack avec jubilation. On a du boulot.

Vinnie grommela, mais se redressa et s'étira.

Sur le seuil de la pièce, Jack hésita, puis se retourna vers Riva.

— Si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais aussi m'occuper du double suicide.

— J'inscrirai ton nom sur le dossier, promit Riva.

Trois

— Voilà ce que je vous propose, dit Laurie. Je vous appellerai dès que j'aurai terminé pour vous exposer mes conclusions. Je sais que ça ne ramènera pas votre fils, mais comprendre ce qui s'est passé vous apportera peut-être un peu de réconfort, surtout si nous parvenons à tirer une leçon de cette tragédie, pour l'épargner à d'autres. Si par extraordinaire nous n'avions rien de concret après l'autopsie, je vous téléphonerai dès que j'aurai obtenu les résultats de l'ana-path, pour vous donner une réponse définitive.

Ce que Laurie suggérait sortait de l'ordinaire, et elle était consciente que passer par-dessus la tête de M^{me} Donnatello du service des relations publiques et livrer ainsi des informations de façon prématurée déplairait fortement à Bingham et Calvin, tous deux très à cheval sur le règlement, si jamais ils avaient vent de son initiative. Mais Laurie avait le sentiment que le cas McGillan méritait cette entorse au protocole. Elle avait brièvement discuté avec les parents. Le père, Sean McGillan, à présent retraité, avait eu un important cabinet de médecine générale dans le comté de Westchester. Avec son épouse Judith, qui avait été son infirmière et assistante, ils faisaient donc partie du milieu médical ; en outre, ils étaient extrêmement sympathiques. Il émanait d'eux une telle honnêteté, tant de gentillesse qu'on ne pouvait s'empêcher de compatir à leur souffrance.

— Je vous promets de vous tenir au courant, ajouta Laurie, dans l'espoir d'inciter les McGillan à rentrer chez eux.

Ils attendaient à l'institut médico-légal depuis des heures et ils étaient manifestement éreintés.

— Je vais personnellement m'occuper de votre fils, dit-elle, détournant les yeux, gênée par la signification réelle de ses paroles.

Elle aperçut de nouveau la foule des journalistes à l'accueil, perçut

des hurras étouffés – on apportait du café et des beignets. Elle grimaça. Ce cirque médiatique d'un côté, la douleur des McGillan de l'autre, quel malencontreux concours de circonstances... Pour ces parents, entendre des blagues et des rires dans la salle voisine rendait certainement les choses encore plus pénibles.

— Vous savez, ce n'est pas juste, dit le Dr McGillan en secouant tristement la tête. Je devrais être en bas, couché dans ce tiroir réfrigéré. À soixante-dix ans, j'ai suffisamment vécu. J'ai subi deux pontages, j'ai du cholestérol. Pourquoi je suis toujours là, alors que Sean est en bas ? C'est absurde. Il n'a même pas trente ans, il a toujours été en bonne santé, très actif.

— Est-ce que votre fils avait aussi un taux de cholestérol élevé ? demanda Laurie – Janice n'avait rien noté à ce sujet dans son rapport.

— Pas du tout. Avant, je m'assurais qu'il le contrôlait une fois par an. Et maintenant, son cabinet juridique est sous contrat avec AmeriCare qui exige un bilan médical annuel.

Laurie consulta discrètement sa montre, puis regarda les McGillan l'un après l'autre. Ils étaient assis sur le canapé en vinyle marron, les mains croisées sur leurs cuisses, serrant les polaroids de leur fils mort. La pluie cinglait les vitres par intermittence. Ils lui rappelaient l'homme et la femme du tableau *American Gothic* (3). Il émanait d'eux la même impression de fermeté, de droiture morale. Ça, c'était le bon côté. En revanche, on devinait chez ce couple une rigidité typiquement puritaine.

L'organisation du travail faisait que Laurie était d'ordinaire préservée de la dimension émotionnelle de la mort ; dans ce domaine, elle n'avait par conséquent qu'une expérience limitée. D'autres se chargeaient de l'accueil des familles endeuillées, du soutien à leur apporter durant la procédure d'identification. Laurie était également protégée par la distance professionnelle. Médecin légiste, elle considérait la mort comme une énigme à résoudre afin d'aider les vivants. Et il y avait enfin l'habitude : si la mort était un événement rare pour la majorité des gens, elle la côtoyait tous les jours.

— Notre fils devait se marier au printemps, déclara tout à trac M^{me} McGillan – qui n'avait pas desserré les dents depuis que Laurie s'était présentée à eux, quarante minutes plus tôt. Nous espérions avoir des petits-enfants.

Laurie opina. Évidemment, cette référence aux enfants touchait en elle une corde sensible. Elle cherchait ses mots pour répondre quand le Dr McGillan se redressa et prit sa femme par la main pour la soutenir tandis qu'elle se levait.

— Le Dr Montgomery a du travail, dit-il.

Il hocha la tête, comme s'il s'approuvait lui-même, rassembla les polaroids.

— Il vaut mieux rentrer à la maison. Nous allons la laisser s'occuper de Sean.

Il sortit un bout de papier et un stylo de la poche intérieure de sa veste, y inscrivit un numéro.

— Ma ligne personnelle. J'attendrai votre appel. Avant midi, si possible.

Surprise et soulagée par ce brusque revirement, Laurie se leva à son tour. Elle saisit le bout de papier et examina le numéro pour être sûre qu'il était bien lisible. L'indicatif était le 914.

— Je vous appellerai dès que possible.

Le Dr McGillan aida sa femme à mettre son manteau, avant d'enfiler le sien. Puis il tendit à Laura une main glacée.

— Prenez bien soin de notre garçon, dit-il. Il est notre fils unique.

Là-dessus, il pivota, poussa la porte de la réception et entraîna son épouse dans la foule des journalistes.

Ceux-ci, pressés d'avoir des nouvelles, se turent dès que le couple apparut, anticipant une conférence de presse. Tous les yeux étaient braqués sur les McGillan qui continuaient à avancer. Ils étaient au milieu de la salle quand quelqu'un brailla :

— Vous êtes de la famille Cromwell ?

Le Dr McGillan se borna à faire non d'un geste, sans s'arrêter.

— Vous avez un rapport avec le type arrêté par la police ?

De nouveau, le Dr McGillan répondit par la négative. Du coup, les journalistes reportèrent leur attention sur Laurie. Plusieurs d'entre eux, la reconnaissant comme l'une des légistes de la morgue, se ruèrent sur elle. Une avalanche de questions suivit.

Muette, Laurie se hissa sur la pointe des pieds pour voir les McGillan quitter la morgue. Lorsqu'ils eurent disparu, elle jeta un regard aux reporters qui se pressaient autour d'elle.

— Excusez-moi, marmonna-t-elle, repoussant les micros. Je ne sais rien des affaires que vous mentionnez, il vous faudra attendre le médecin légiste en chef.

Par chance, l'un des vigiles de l'institut avait surgi de la réception et il réussit à coraquer les journalistes vers l'endroit d'où ils venaient.

Un silence relatif s'instaura dans le bureau d'identification, sitôt que la porte de communication fut refermée. Laura demeura un instant immobile, les bras ballants. Elle avait le dossier de Sean McGillan Jr dans une main, le numéro de téléphone du père dans l'autre. Discuter avec le couple l'avait affectée, d'autant plus qu'elle se sentait psychologiquement fragile. Néanmoins, tout n'était pas négatif. Elle se connaissait bien et savait que s'impliquer dans une situation émotionnellement éprouvante lui permettait de relativiser ses propres problèmes. Se meubler l'esprit était une excellente manière de ne pas retomber dans ce qu'elle considérait désormais comme un statu quo inacceptable.

Revigorée, jusqu'à un certain point, elle empocha le numéro de téléphone du Dr McGillan et pénétra dans le bureau.

— Où ils sont, tous ? demanda-t-elle à Riva, toujours occupée à établir le planning.

— Il n'y a que toi et Jack, à part Bingham, Washington et Fontworth.

— Je parlais de l'inspecteur Soldano et de Vinnie.

— Jack les a emmenés en bas, dans la fosse. L'inspecteur lui a demandé de se charger du cas Cromwell.

— Tiens, c'est curieux, commenta Laurie, car Jack ne touchait généralement pas aux cas qui attireraient l'attention des médias, or l'affaire Cromwell faisait assurément partie de cette catégorie.

— Il semblait vraiment intéressé, dit Riva, comme si elle lisait dans ses pensées. Il a aussi réclamé le double suicide, ce qui m'a surprise. J'ai eu l'impression qu'il avait un motif particulier, mais j'ignore lequel.

— Tu sais si un autre des techniciens est déjà arrivé ? J'aimerais me mettre au boulot sur McGillan.

— J'ai vu Marvin il y a un petit moment. Il s'est servi un café et il est descendu.

— Parfait.

Laurie aimait beaucoup travailler avec Marvin. Il avait longtemps fait partie de l'équipe du soir, mais il était récemment passé dans celle de jour.

— Si tu as besoin de moi, je serai dans la fosse.

— Il va falloir que je t'affecte au moins un autre cas. Une overdose. Je suis désolée. Tu as dit que tu avais mal dormi, mais aujourd'hui on est débordés.

— Ce n'est pas grave, répliqua Laurie en prenant le dossier de l'overdose. Travailler m'aide à ne pas ruminer mes problèmes.

— Des problèmes ? Lesquels ?

— Toujours pareil avec Jack. Je lui ai mis les points sur les i. Je sais que j'ai l'air d'un disque rayé, mais cette fois je suis déterminée. Je retourne vivre dans mon appartement. Il sera forcé de se décider, d'une manière ou d'une autre.

— Bravo. Peut-être que ton exemple me donnera de la force.

Laurie et Riva, qui partageaient le même bureau, étaient devenues amies. L'amant de Riva avait autant de mal que Jack à s'engager, quoique pour des raisons différentes. Toutes deux en discutaient souvent.

Laurie hésita – elle avait envie d'un café, mais y renonça de crainte d'avoir la tremblote –, puis partit à la recherche de Marvin. Il n'y avait qu'un étage à descendre, cependant elle opta pour l'ascenseur. Elle était épuisée par le manque de sommeil, comme prévu. Pourtant, au lieu de s'en vouloir, elle se sentait contente. Pas heureuse, évidemment, elle était trop attachée à Jack et savait qu'elle allait souffrir de la solitude. Mais elle avait fait ce qu'il fallait et en éprouvait de la satisfaction.

S'arrêtant sur le seuil du bureau des assistants, elle demanda si Janice était partie. Effectivement, lui répondit Bart Arnold, le responsable. Pouvait-il l'aider ? Non, elle parlerait à Janice une autre fois, lança Laurie en poursuivant son chemin. Elle voulait simplement lui rendre compte de la discussion qu'elle avait eue avec les McGillan. Ce cas avait lézardé l'épaisse carapace de Janice, ce qui était surprenant.

Elle trouva Marvin affairé à endiguer sa part du flot incessant de paperasse qui inondait l'institut médico-légal. Il avait déjà revêtu sa tenue stérile verte en prévision du travail dans la « fosse », surnom que tous donnaient à la principale salle d'autopsie. Quand Laurie s'encadra dans la porte, il leva le nez. Afro-Américain à l'allure athlétique, il avait la plus belle peau que Laurie ait jamais vue. Elle en était malade de jalousie.

Laurie était particulièrement chatouilleuse en ce qui concernait sa carnation. Elle avait un teint de blonde, des taches de son sur le nez ainsi que diverses imperfections qu'elle était la seule à discerner. Si elle tenait de son père sa chevelure brune éclairée par des mèches auburn, elle avait la peau transparente et les yeux bleu-vert de sa mère.

— Tu es prêt à te bouger ? dit-elle d'un ton enjoué, sachant par

expérience qu'elle se sentait mieux quand elle dissimulait sa fatigue.

— Je te suis, ma grande !

Elle lui tendit les dossiers.

— Je veux faire McGillan en premier.

— D'accord, dit Marvin, consultant le registre pour localiser le corps.

Laurie passa dans le vestiaire pour enfiler sa tenue, puis se dirigea vers la réserve afin d'endosser la « combinaison spatiale » – expression utilisée par les membres de l'équipe pour désigner l'attirail de protection obligatoire quand on pratiquait une autopsie. Ces combinaisons étaient constituées d'un tissu totalement étanche, d'une capuche et d'un masque qui recouvrait la figure. On respirait grâce à un filtre HEPA avec un ventilateur et une batterie qui devait être rechargée chaque soir. Elles n'étaient pas très populaires, dans la mesure où elles gênaient les mouvements, mais chacun acceptait cette entrave pour avoir l'esprit tranquille. Sauf Jack. Quand il était de garde le week-end, Laurie le savait, il négligeait souvent de se protéger pour des autopsies où, selon lui, il ne risquait pas d'être en contact avec un agent infectieux. Dans ces cas-là, il se contentait des traditionnels masques et lunettes chirurgicaux. Les techniciens gardaient le secret, avec plaisir, semblait-il. Mais si Calvin l'apprenait, il le lui ferait payer cher.

Quand Laurie se fut harnachée, elle revint dans le couloir central puis pénétra dans le sas où elle se lava les mains et mit ses gants. Fin prête, elle poussa du coude la porte de la salle d'autopsie.

Après treize ans à l'institut médico-légal, elle ressentait toujours une bouffée d'excitation lorsqu'elle entrait dans ce qui représentait pour elle l'épicentre de l'action. Pourtant cette salle carrelée, dépourvue de fenêtres et baignée d'une lumière fluorescente d'un blanc bleuté, manquait singulièrement de gaieté. Les huit tables métalliques, impeccables, étaient usées par d'innombrables examens. Au-dessus de chacune d'elles était suspendue une antique balance à ressort. Le long des murs, on voyait des tuyaux, des négatoscopes démodés, des cabinets vitrés tout aussi démodés renfermant un sinistre assortiment d'instruments, ainsi que des éviers ébréchés en stéatite. Plus de cinquante ans auparavant, cette installation était à la pointe du progrès, l'orgueil de l'institut médico-légal qui à présent, malheureusement, pâtissait d'un manque de fonds pour moderniser les lieux. Mais ça ne dérangeait pas Laurie, le décor lui était indifférent. Elle ressentait cette poussée d'adrénaline car, chaque fois qu'elle entrait dans cette salle, elle était sûre de découvrir ou d'apprendre quelque chose de nouveau.

Trois des huit tables étaient occupées. Sur l'une reposait le corps de Sean McGillan, supposa Laurie, puisque Marvin s'activait aux derniers préparatifs. Sur les deux autres, proches de Laurie, les corps étaient en cours d'autopsie. Devant elle gisait un imposant homme noir. Quatre personnes affublées de leur combinaison spatiale étaient penchées sur lui. Les reflets sur les visières en plastique incurvées brouillaient les traits des visages, cependant Laurie reconnut Calvin Washington. Son mètre quatre-vingt-dix-huit et ses cent vingt-cinq kilos ne passaient pas inaperçus. Il lui sembla que l'autre, petit et trapu, était Harold Bingham. Les deux derniers devaient être George Fontworth et le technicien Sal D'Ambrosio, mais comme ils étaient de la même taille, elle ne put les différencier.

Laurie s'approcha du pied de la table, où un drain émettait un inconvenant bruit de succion. L'eau s'écoulait en permanence sur la table, sous le cadavre, afin d'évacuer les fluides corporels.

— Fontworth, où avez-vous appris à manier un scalpel ? grogna Bingham.

Maintenant, elle savait qui des deux pseudo-cosmonautes était George. À droite du mort, il avait les mains plongées dans le rétropéritoine et essayait manifestement de reconstituer la trajectoire d'une balle. Laurie eut à son égard un élan de compassion. Lorsque Bingham venait en salle d'autopsie, il aimait assumer son rôle de professeur, mais ne pouvait s'empêcher de s'impatiser, de s'énerver. Même si elle savait qu'il avait toujours quelque chose à lui apprendre, elle détestait travailler avec lui. Trop stressant.

L'atmosphère autour de cette table était trop pesante, mieux valait se taire. Laurie se dirigea donc vers la deuxième table. Elle n'eut aucune difficulté à reconnaître Jack, Lou et Vinnie. Ici régnait une tout autre ambiance – des rires étouffés se turent à son approche. Laurie ne s'en étonna pas. Jack était réputé pour son humour noir. La morte était une femme d'âge mûr, maigre, presque squelettique, une blonde décolorée aux cheveux cassants. Vraisemblablement Sara Cromwell. Signe particulier : le manche de couteau de cuisine dépassait selon un angle aigu de la partie supérieure et antérieure de la cuisse droite. On ne l'avait pas retiré. Dans de pareils cas, le légiste envoyé sur le lieu de crime préférait laisser de tels objets in situ.

— J'espère que vous témoignez un minimum de respect à la défunte, ironisa Laurie.

— On ne s'ennuie pas, rétorqua Lou.

— Je ne sais pas pourquoi ces blagues éculées continuent à me faire marrer, se plaignit Vinnie.

— Donne-moi ton avis de professionnel, docteur Montgomery, déclara Jack d'un ton professoral. Selon toi, le point d'entrée dans la cuisse impliquait-il une blessure mortelle ?

Se penchant légèrement pour mieux voir, Laurie examina le couteau. Un épluche-légumes, apparemment, dont la lame, d'une dizaine de centimètres, s'était enfoncée jusqu'au manche près du fémur et, plus important, au-dessous de la symphyse pubienne mais dans l'alignement de celle-ci.

— Je dirais qu'elle n'était pas fatale, décréta Laurie. Son emplacement suggère que les veines et artères fémorales auraient été épargnées. Hémorragie minime, par conséquent.

— Et que suggère l'angle de pénétration de la lame, docteur Montgomery ?

— Une façon peu orthodoxe pour un meurtrier de poignarder sa victime.

— Et voilà, chers messieurs ! clama Jack d'un ton suffisant. Nous avons la confirmation de mon hypothèse par l'éminent Dr Montgomery.

— Mais il y avait du sang partout, rouspéta Lou. D'où ça venait ? Elle n'a pas d'autres blessures.

— Ha-ha ! s'exclama Jack, prenant un accent français outrancier et agitant un doigt. Je crois que nous allons le découvrir dans quelques instants. *Monsieur Amendola, le couteau, s'il vous plaît !*

Malgré les lampes fluorescentes qui se reflétaient sur le masque de Vinnie, Laurie vit le technicien rouler des yeux tout en déposant un scalpel dans la main tendue de Jack. Tous deux avaient une curieuse relation. Ils se respectaient mutuellement, mais faisaient semblant de se mépriser.

Les abandonnant à leur tâche, Laurie s'éloigna, un peu dépitée – Jack paraissait si désinvolte, décontracté. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que ce n'était pas de très bon augure pour elle.

Chassant avec peine ses problèmes personnels de son esprit, elle s'approcha de la table suivante, légèrement inclinée, où l'on avait allongé le corps d'un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, la tête soulevée par un bloc de bois. Par réflexe, elle entreprit aussitôt l'examen externe. L'individu semblait en excellente santé. Sa peau, même si la mort lui conférait la blancheur du marbre, ne présentait aucune lésion.

Il avait les cheveux noirs et épais, les yeux fermés comme s'il dormait. Une incision suturée et un drain dans la partie inférieure de

la jambe droite, la tubulure de perfusion au bras gauche, débranchée, et une canule endotrachéale dans la bouche, laissée en place après les tentatives de réanimation, représentaient les seules anomalies visibles.

Tandis que Marvin étiquetait les flacons de prélèvements, Laurie contrôla le numéro d'enregistrement et le nom du mort. Sûre qu'elle avait bien affaire à Sean McGillan, elle poursuivit l'examen externe, inspecta le point de ponction. Il semblait absolument normal, sans œdème ni autre signe d'extravasation de sang ou de sérum. Elle examina attentivement la plaie suturée sur la jambe, siège de l'opération du tibia et du péroné fracturés. Là non plus, pas d'œdème ni de décoloration des tissus, par conséquent pas d'infection. La jambe avait le même aspect que l'autre, sans signe apparent de thrombose.

— Je ne vois rien de spécial, dit Marvin, quand il revint chargé de seringues stériles et de flacons, dont certains contenaient des agents conservateurs.

Il disposa le tout sur le bord de la table pour les avoir à portée de main.

— Jusqu'ici, je suis d'accord, répondit Laurie.

Il existait un réel échange – même si cela variait en fonction des personnalités – entre les médecins et les techniciens. Laurie encourageait toujours ses collaborateurs, surtout Marvin, à exprimer commentaires et suggestions. Pour sa part, elle jugeait l'expérience des techniciens enrichissante.

Marvin alla prendre dans les cabinets vitrés les instruments nécessaires. Malgré le bourdonnement de son ventilateur, Laurie l'entendait siffloter. Il était perpétuellement de bonne humeur, une autre caractéristique qu'elle appréciait chez lui.

Elle chercha des traces de piqûres indiquant l'usage de drogues, n'en trouva pas, puis explora les narines de Sean à l'aide d'un spéculum nasal. Manifestement, il ne prenait pas non plus de cocaïne. Dans les cas de mort inexpliquée, il fallait toujours penser à la drogue, quoi que puissent affirmer les parents. Ensuite, elle souleva les paupières pour examiner les yeux. Ils paraissaient normaux, pas d'hémorragie de la sclérotique. Ouvrant la bouche du cadavre, elle s'assura que la canule endotrachéale était bien dans la trachée et non dans l'œsophage. Il lui était arrivé de voir ça, parfois, avec les résultats désastreux qu'on imaginait.

Ses préparatifs achevés, Marvin se campa sur le côté de la table, face à Laurie, attendant le début de l'examen interne.

— Bon, allons-y ! dit Laurie, tendant la main pour prendre le bistouri qu'il lui tendait.

Bien qu'elle ait pratiqué des milliers d'autopsies, chaque fois qu'elle en commençait une, elle ressentait une vive émotion. C'était comme ouvrir un livre sacré, dont elle s'apprêtait à dévoiler les mystères. L'index appuyant avec fermeté sur l'instrument, Laurie exécuta adroitement la rituelle incision en Y, dont les branches portaient des épaules, se rejoignaient au milieu du sternum et descendaient jusqu'au pubis. Assistée par Marvin, elle repoussa adroitement la peau et les muscles avant de retirer le sternum avec des pinces.

— Ça a l'air d'une côte cassée, dit Marvin, montrant un défaut dans la partie droite de la poitrine.

— Pas d'hémorragie, donc c'était post mortem, sans doute dû à la tentative de réanimation. Il y a des gens qui n'y vont pas de main morte quand ils font un massage cardiaque.

— Les vaches...

S'attendant à des caillots sanguins ou autres embolies, Laurie avait hâte d'examiner les veines caves, le cœur lui-même et les artères pulmonaires, où aboutissaient généralement les caillots mortels. Cependant, elle résista à la tentation. Il valait mieux suivre la procédure normale, elle le savait, de crainte de négliger un détail important. Soigneusement, elle examina tous les organes internes in situ, puis utilisa les seringues que Marvin avait prévues afin de prélever des échantillons de fluides pour les analyses toxicologiques. On ne pouvait pas écarter une réaction fatale à un médicament, une toxine, voire un agent anesthésique. Le défunt avait subi une anesthésie moins de vingt-quatre heures auparavant.

Laurie et Marvin travaillaient en silence, s'assurant que chaque échantillon était rangé dans le flacon correspondant. Une fois les prélèvements achevés, elle commença à retirer les organes internes. Elle le fit en respectant l'ordre préconisé, sans perdre un instant, et put enfin concentrer son attention sur le cœur.

— On va bientôt toucher le jackpot ! plaisanta Marvin.

Elle sourit. Elle était effectivement persuadée que le problème venait du cœur. Quelques gestes habiles, précautionneux, et le cœur se détacha. Elle jeta un coup d'œil à l'extrémité tranchée de la veine cave – pas de caillot. Elle en fut déçue, d'autant plus qu'elle n'avait rien trouvé non plus dans les artères pulmonaires.

Elle pesa le cœur, puis, avec un scalpel à lame longue, entreprit l'examen interne. À son grand étonnement, rien ne clochait. Pas le moindre caillot, et les artères coronaires paraissaient parfaitement normales.

Laurie et Marvin se regardèrent par-dessus le cadavre.

— Merde ! marmonna-t-il.

— Je suis surprise, soupira-t-elle. Bon, tu t'occupes de l'abdomen, je prépare mes lames, ensuite on vérifie le cerveau.

— C'est parti.

Marvin emporta l'estomac et les intestins dans l'évier pour les rincer.

Laurie, quant à elle, préleva de nombreux fragments de tissus pour l'ana-path, particulièrement ceux du cœur et des poumons.

Marvin lui rendit les organes nettoyés, elle les inspecta méticuleusement tout en prenant là aussi des échantillons. Pendant ce temps, Marvin s'attaqua au cuir chevelu. Quand elle en eut fini avec l'estomac et les intestins, le crâne était prêt. Elle lui fit signe qu'elle était parée, et il souleva la scie électrique pour décalotter le crâne juste au-dessus des oreilles.

Pendant que Marvin se concentrait sur sa tâche, Laurie saisit des ciseaux pour ouvrir la plaie suturée sur la jambe. Le siège de l'intervention chirurgicale semblait sain. Ensuite, elle incisa les veines profondes des jambes, depuis les chevilles jusqu'à l'abdomen. Pas de caillots.

— Le cerveau me paraît bien, déclara Marvin.

Laurie opina. Pas d'œdème ni d'hémorragie, et la coloration était normale. Elle le palpa d'un doigt expert. Au toucher, tout était également normal.

Quelques minutes plus tard, Laurie extrayait le cerveau et le déposait dans le récipient que tenait Marvin. Elle vérifia les artères carotides. Comme pour le reste, il n'y avait rien à signaler. Elle pesa le cerveau, le poids était dans les limites normales.

— Chou blanc, dit-elle.

— Désolé.

Laurie sourit au technicien. Outre ses nombreuses qualités, il était capable d'empathie.

— Ne t'excuse pas, ce n'est pas ta faute.

— Ç'aurait été bien de trouver quelque chose. Quel est ton avis, maintenant ? Apparemment, il n'aurait pas dû mourir.

— Je n'ai pas la queue d'une idée. J'espère que le microscope nous éclairera, mais je ne suis pas très optimiste. Il n'y a pas la moindre anomalie. Tu lui remets tout en place pendant que je sectionne le

cerveau ? Je ne vois rien d'autre à faire.

— D'accord, rétorqua gaiement Marvin.

Laurie l'aurait parié, l'intérieur du cerveau était aussi parfait que l'extérieur. Elle effectua des prélèvements, puis se joignit à Marvin pour recoudre le corps. À deux, ils eurent vite terminé.

— J'aimerais passer au cas suivant dès que possible, dit Laurie. Ça ne te dérange pas, j'espère ?

Elle craignait que, si elle s'asseyait, la fatigue n'ait raison d'elle. Pour l'instant, elle se sentait mieux qu'elle ne l'avait prévu.

— Pas du tout, répondit-il, se relevant déjà.

Laurie jeta un coup d'œil circulaire. Absorbée par son travail, elle n'avait pas remarqué que la fosse était à présent une vraie ruche. Les huit tables étaient occupées, et deux personnes au moins se tenaient de part et d'autre de chacune. Elle regarda du côté de Jack. Il se penchait au-dessus de la tête d'une morte. Il en avait terminé avec Sara Cromwell, et Lou était parti. Non loin, Calvin travaillait toujours avec Fontworth, sur le même corps qu'auparavant. Bingham s'était apparemment éclipsé pour donner sa conférence de presse.

— Tu en auras pour longtemps ? demanda Laurie à Marvin qui emportait les flacons.

— Non, non.

À pas lents, en proie à des sentiments contradictoires, elle se dirigea vers Jack. Elle tolérerait mal qu'il soit guilleret, mais était curieuse de savoir ce qu'il avait découvert pour le cas Cromwell. Elle s'immobilisa près de la table. Jack prenait, avec une concentration ostentatoire, l'empreinte d'une lésion sur le front de la femme, à la racine des cheveux. Laurie resta plantée là un instant, attendant qu'il lui prête attention. Vinnie, lui, l'avait aussitôt gratifiée d'un petit salut discret.

— Qu'est-ce que tu as trouvé sur l'autre cas ? dit enfin Laurie.

Qu'il ne l'ait pas remarquée n'était guère plausible, pourtant elle voulait s'en convaincre. Elle refusait d'envisager l'hypothèse inverse.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans que Jack daigne répondre. Elle fixa de nouveau Marvin qui écarta les mains, paumes tournées vers le plafond, et haussa les épaules – signifiant ainsi qu'il n'était pas responsable de l'attitude de Jack. Elle patienta encore une minute, et s'éloigna. Elle n'ignorait pas que Jack pouvait tout oublier de ce qui l'entourait quand il était concentré, cependant rester là plantée comme une cruche l'humiliait.

À la table de Fontworth, elle ne fut pas mieux accueillie. Bien que Bingham ait levé l'ancre, Calvin fustigeait tout autant le pauvre Fontworth, et l'autopsie se prolongeait. Laurie balaya d'un regard les cinq autres tables puis, renonçant aux mondanités, revint donner un coup de main à Marvin.

— Je peux appeler un collègue technicien pour m'aider, suggéra Marvin qui avançait un brancard pour le positionner près de la table.

— Ça ne me dérange pas.

À une époque pas si lointaine, entre deux autopsies, les médecins seraient montés au bureau ou dans la salle de repos pour bavarder et boire un café. Mais avec l'attirail de protection qu'ils étaient désormais obligés de porter, se déplacer réclamait trop d'efforts.

Dès que la dépouille de Sean McGillan fut dans son tiroir réfrigéré, Marvin guida Laurie jusqu'au compartiment attribué à leur prochain client, un dénommé David Ellroy. À la seconde où apparut le corps d'un Afro-Américain d'âge moyen, maigre, souffrant de malnutrition, Laurie se souvint qu'il s'agissait du cas d'overdose présumée. Son œil exercé repéra immédiatement les cicatrices et les marques de piqûres sur les bras et les jambes de l'homme. Quoiqu'elle y soit accoutumée, les cas d'overdose la bouleversaient toujours. Ses pensées dérivèrent vers une journée d'octobre 1975, lumineuse, fraîche et venteuse. Elle était sortie au pas de course du lycée de filles, la Langley School, pour regagner le vaste appartement d'avant-guerre où elle habitait avec ses parents, dans Park Avenue. C'était le vendredi précédant le week-end de Columbus Day, et Laurie sautait de joie car Shelly, son unique frère, était rentré la veille au soir de Yale, où il était étudiant de première année.

En émergeant de l'ascenseur privé dans le vestibule, le silence inhabituel l'avait troublée. Aucun bruit familier en provenance de la buanderie. S'avançant, elle avait appelé Shelly, laissé tomber ses bouquins sur une console et rejoint la cuisine. Elle n'y avait pas trouvé Holly, ce qui l'avait momentanément soulagée – on avait donné un jour de congé à la gouvernante. Criant de nouveau « Shelly ! », elle avait jeté un œil dans le bureau contigu au petit salon. La télé était allumée, le son coupé, ce qui avait ravivé son malaise. Un moment, elle avait regardé les bouffonneries d'un jeu de la mi-journée, en se demandant pourquoi on avait coupé le son. Puis elle avait refait le tour de l'appartement, appelé encore Shelly, convaincue qu'il y avait forcément quelqu'un à la maison. Devant le grand salon, elle avait accéléré l'allure, en proie à une étrange sensation d'urgence.

La porte de Shelly était fermée. Elle avait frappé, en vain. Elle avait tourné la poignée, la serrure n'était pas verrouillée. Elle avait

poussé le battant... et découvert son frère adoré, vêtu seulement de son slip, étendu sur le tapis. Horrifiée, elle avait vu une sorte de mousse rougeâtre qui suintait de la bouche, le teint aussi pâle que la porcelaine ancienne exposée dans la vitrine de la salle à manger. Un garrot, pas très serré, entourait le bras. Une seringue gisait près de la main à demi ouverte. Sur le bureau traînait un sachet en papier cristal qui, avait deviné Laurie, contenait le fameux mélange d'héroïne et de cocaïne – la veille, Shelly s'en était vanté.

Laurie avait enregistré tout ça en un regard avant de s'agenouiller pour essayer d'aider son frère.

Elle se raidit pour revenir au présent. Elle ne voulait pas se remémorer sa vaine tentative pour réanimer Shelly. Elle refusait de songer à la terrible froideur des lèvres inertes sous les siennes.

— Tu peux m'aider à le mettre sur le brancard ? demanda Marvin. Il n'est pas très lourd.

— Bien sûr, dit-elle, contente de se rendre utile.

Quelques minutes plus tard, ils réintégraient la salle d'autopsie. Un autre technicien prêta main-forte à Marvin pour déposer le cadavre sur la table. Laurie contemplait ce qu'il subsistait du liquide spumeux écoulé de la bouche du mort, David, et cette image la ramena à ses douloureux souvenirs. Elle n'avait pas réussi à réanimer son frère, mais la discussion avec ses parents qu'il lui avait fallu endurer ensuite avait été encore plus pénible que son échec.

« Tu savais que ton frère se droguait ? criait son père, ivre de rage, en la secouant, les pouces enfoncés dans ses bras. Réponds !

— Oui, avait-elle bredouillé, aveuglée par les larmes. Oui...

— Et toi, tu te drogues aussi ?

— Non !

— Comment étais-tu au courant ?

— Je l'ai appris par hasard : j'ai trouvé une seringue dans sa trousse de toilette, il l'avait chipée dans ton cabinet. »

Silence. Les yeux de son père s'étaient étrécis, ses lèvres ne formaient plus qu'un trait cruel.

« Pourquoi ne nous en as-tu pas parlé ? Si tu l'avais fait, il serait encore en vie.

— Je ne pouvais pas, avait sangloté Laurie.

— Pourquoi ? Explique !

— Parce que... il m'avait dit de me taire. J'avais juré. Sinon, il ne

m'aurait plus jamais adressé la parole.

— Eh bien, cette promesse l'a tué, avait rétorqué son père d'une voix cinglante. Elle l'a tué au même titre que cette saleté de drogue. »

Une main agrippa le bras de Laurie, qui sursauta. Elle pivota, regarda Marvin.

— Il faut quelque chose de particulier pour ce cas ? interrogea-t-il, désignant le corps du dénommé David. Moi, ça me paraît assez simple.

— La procédure ordinaire...

Tandis que Marvin allait chercher ce dont ils avaient besoin, Laurie respira à fond pour se ressaisir. Elle devait se vider la tête pour s'empêcher de ressasser ces terribles souvenirs. Ouvrant le dossier qu'elle tenait, elle compulsa les documents pour dénicher le rapport de Janice qu'elle parcourut. Le corps avait été découvert, avec toute la panoplie du camé, dans une benne, ce qui laissait supposer que David était mort dans une crack house (4) puis avait été balancé aux ordures. S'occuper de pareils cas représentait pour Laurie le côté déprimant de son métier.

Une heure plus tard, de nouveau en tenue de ville, elle pénétrait dans l'ascenseur de service. Le cas d'overdose avait effectivement été de la routine. David Ellroy présentait les signes habituels de mort par asphyxie avec œdème respiratoire aigu. Les seules trouvailles quelque peu intéressantes étaient de multiples, minuscules et donc très discrètes lésions de plusieurs organes, suggérant qu'il avait connu de nombreux épisodes infectieux dus à son addiction.

Tandis que le poussif ascenseur ahanait jusqu'au quatrième étage, Laurie pensa à Jack. Lorsqu'elle avait terminé l'autopsie de David Ellroy, il attaquait déjà son troisième cas. Juste avant, il était sorti de la salle, poussant le brancard que pilotait Vinnie. Même de loin, Laurie avait entendu les blagues habituelles. Cinq minutes après, ils étaient réapparus avec leur nouveau client, sans cesser de faire les malins. Ils avaient ensuite déposé le cadavre sur la table et procédé aux préparatifs. À aucun moment, Jack n'avait eu l'idée de s'approcher de Laurie, d'échanger avec elle ne fût-ce que des banalités, ni même de regarder dans sa direction. Elle haussa les épaules. De toute évidence, il l'ignorait délibérément. Une telle attitude ne lui ressemblait pas. Depuis neuf ans qu'elle le connaissait, il n'avait jamais manifesté d'agressivité passive.

Avant de regagner son bureau, Laurie fit une halte au labo d'histologie. Outre les dossiers, elle portait un sachet en papier kraft contenant les lames de tissus et les prélèvements toxicologiques de

McGillan. Elle repéra immédiatement la responsable, Maureen O'Conner, une rousse bien en chair, à la poitrine généreuse, installée devant son microscope. Elle leva les yeux, et un sourire narquois éclaira son visage constellé de taches de son.

— Alors, qu'est-ce qu'on a là ? lança-t-elle avec un accent irlandais à couper au couteau. Attends que je devine : des échantillons à analyser, et il te faut les résultats pour hier.

— Je suis donc aussi prévisible ? répondit Laurie avec un sourire penaud.

— Avec toi et Stapleton, c'est toujours la même rengaine. Chaque fois que vous mettez les pieds ici, vous avez besoin des résultats séance tenante. Mais permets-moi de te rappeler un détail, ma belle : tes patients sont déjà morts, ils ont tout leur temps.

Maureen s'esclaffa, imitée par quelques-uns des techniciens qui avaient entendu.

Laurie ne put s'empêcher de rire également. La gaieté de Maureen était contagieuse et ne faiblissait jamais, malgré la pénurie de personnel chronique due aux restrictions budgétaires de l'établissement. Laurie ouvrit le sachet, en sortit les échantillons et les aligna sur le comptoir près du microscope de Maureen.

— Si je te racontais pourquoi il me les faudrait rapidement, ce serait peut-être utile.

— Vu que nous sommes débordés, quelques bras supplémentaires seraient beaucoup plus utiles qu'un discours, mais vas-y quand même.

Laurie opta pour le registre sentimental, consciente qu'aucune raison professionnelle ne justifiait sa demande. Elle décrivit le Dr McGillan et son épouse, si sympathiques ; leur fils décédé était toute leur vie, il allait prochainement se marier, et ils espéraient avoir des petits-enfants. Ensuite, elle avoua qu'elle leur avait promis de leur expliquer les causes de la mort de leur fils le matin même, pour les aider à commencer leur deuil. Malheureusement, l'autopsie n'avait pas confirmé son impression clinique. Par conséquent, elle avait besoin de ces examens au microscope pour obtenir, avec un peu de chance, des réponses. Elle se garda cependant d'expliquer ses motifs personnels pour se lancer dans cette mini-croisade.

— Une histoire touchante, dit gentiment Maureen.

Elle soupira, rassembla les échantillons.

— On verra ce qu'on peut faire. Le maximum, tu as ma parole.

Laurie la remercia et sortit précipitamment du labo en consultant sa montre. Il était déjà plus de onze heures, or elle souhaitait

téléphoner au Dr McGillan avant midi. Elle descendit à l'étage inférieur par l'escalier et entra dans le labo de toxicologie, où régnait une tout autre atmosphère. Le bourdonnement continu des appareils sophistiqués et en majeure partie automatisés couvrait le murmure des voix humaines. Laurie mit un moment à repérer quelqu'un – en l'occurrence, et elle en fut soulagée, le directeur adjoint Peter Letterman. Si elle avait aperçu le directeur, John DeVries, elle aurait fait demi-tour. John et elle étaient partis du mauvais pied, lorsque Laurie l'avait harcelé, réclamant à cor et à cri des résultats plus rapides concernant une série d'overdoses à la cocaïne. Cela datait de treize ans, époque où elle avait commencé à travailler à l'institut médico-légal, mais John remâchait son animosité comme un chien ronge son os. Elle avait depuis longtemps renoncé à tenter de faire amende honorable.

— Ma légiste préférée ! s'exclama joyeusement Peter.

Blond et mince, les traits androgynes, il était quasi imberbe. Il coiffait ses longs cheveux en queue-de-cheval et, bien qu'il soit proche de la quarantaine, pouvait encore passer pour un adolescent. Laurie et lui s'entendaient à merveille.

— Tu as quelque chose pour moi ?

— Et comment ! rétorqua-t-elle en lui tendant le sac en papier, tout en fouillant les environs d'un regard circonspect, de crainte de voir surgir John.

— Relax, le Führer est en bas, au labo général.

— Ouf, c'est mon jour de chance.

Peter jeta un coup d'œil aux flacons d'échantillons.

— De quoi s'agit-il ? Qu'est-ce que je cherche et pourquoi ?

Laurie lui exposa une version abrégée de l'histoire qu'elle avait racontée à Maureen.

— Je ne m'attends pas vraiment à ce que tu trouves quelque chose, conclut-elle, mais il faut que j'aie tous les détails, surtout si l'histologie ne donne rien.

— Je ferai le maximum.

— Merci...

Elle rejoignit l'étage supérieur et longea le couloir menant à son bureau. Elle passa devant celui de Jack, dont la porte était entrebâillée, mais n'aperçut ni Jack ni son collègue Chet McGovern. Sans doute étaient-ils toujours dans la fosse. Sitôt franchi le seuil de son propre bureau, elle avisa sa valise, ce qui la replongea avec une

déplaisante précision dans leur dispute matinale. Elle se sentait accablée, et ne pas avoir découvert la moindre piste durant l'autopsie de Sean McGillan ne lui remontait pas le moral. Plus elle y réfléchissait, plus elle était perplexe. Comment était-il possible qu'un homme de vingt-huit ans manifestement en bonne santé meure brutalement et que l'autopsie ne révèle rien des causes du décès ? D'une certaine manière, ce cas ébranlait sa foi dans la médecine légale.

— Le microscope a intérêt à apporter des réponses ! marmonna-t-elle en s'asseyant à son bureau.

Elle bougonnait, mais ne savait pas quelles représailles exercer si l'examen ne satisfaisait pas son attente. Elle posa les dossiers des cas de la matinée sur la pile, d'une taille assez considérable, de ceux qui restaient à boucler. Il entraînait dans ses attributions de réunir tous les éléments d'une autopsie, depuis le rapport préliminaire des assistants sur le terrain, jusqu'à ceux des labos et autres sources nécessaires pour établir la cause et la nature d'un décès. Le sens du terme « cause » était évident, celui de « nature » faisait référence aux morts naturelles, accidentelles, suicides, homicides, chaque catégorie entraînant des conséquences légales spécifiques. Parfois, il fallait des semaines avant de disposer de ces éléments. Laurie devait alors déterminer la cause et la nature sur une preuve prépondérante, autrement dit elle devait être certaine à cinquante et un pour cent de sa conclusion. Bien sûr, dans la grande majorité des situations, elle en était sûre à cent pour cent.

Elle prit dans sa poche le bout de papier sur lequel étaient inscrites les coordonnées du Dr McGillan, le posa sur le buvard, le lissa. Malgré ses réticences, il lui fallait tenir sa promesse. Seulement voilà, elle avait une sainte horreur des conflits, quels qu'ils soient. Ce malheureux homme serait évidemment encore plus anéanti en apprenant que la mort de son fils n'avait aucune justification probante, du moins dans l'immédiat.

Accoudée sur la table, elle se massa le front sans cesser de regarder fixement le numéro et l'indicatif du Westchester. Elle s'efforça de préparer ce qu'elle allait dire pour atténuer le choc. L'espace d'un instant, elle envisagea de confier cette mission au service de relations publiques, comme elle était censée le faire, mais elle écarta immédiatement cette idée puisqu'elle s'était engagée à appeler personnellement. Tout en cherchant ses mots, elle songea au prénom de la victime, Sean – le prénom d'un de ses petits amis d'université.

Sean Mackenzie avait été comme elle étudiant à la Wesleyan University, un excentrique qui avait séduit la rebelle qui sommeillait en elle. Même s'il n'était pas un voyou, il n'en était pas très loin avec

sa moto, ses délires artistiques, son mépris de la loi – notamment par son usage, modéré, de la drogue. À l'époque, tout cela excitait Laurie, d'autant que ses parents s'inquiétaient – cela expliquant d'ailleurs en partie l'attrance qu'elle éprouvait pour ce garçon. Mais leur relation, avec ses hauts et ses bas, était d'une instabilité malsaine, et Laurie y avait mis un terme juste avant d'être engagée à l'institut médico-légal. Soudain, puisque sa liaison avec Jack était compromise, elle envisagea vaguement d'appeler Sean. Il était devenu un artiste assez célèbre, elle savait où il habitait à New York... Non, pas question de rouvrir la boîte de Pandore.

— Un sou pour tes pensées !

Laurie releva vivement la tête. La silhouette athlétique de Jack s'encadrait dans la porte. L'incarnation de la décontraction, avec son jean délavé, sa chemise en coton et sa cravate en tricot.

— Je te propose d'augmenter le prix, ajouta-t-il, il y a eu une sérieuse inflation depuis que j'ai appris cette expression, or tes pensées sont précieuses.

Il pinçait les lèvres, un sourire narquois creusait des fossettes dans ses joues. Laurie observa celui qui était son ami depuis au moins dix ans, et son amant depuis près de quatre ans. Son insolence et son ironie pouvaient parfois être lassantes, en ce moment par exemple.

— Tu daignes me parler ? dit-elle d'un ton tout aussi affecté.

Le sourire de Jack vacilla.

— Naturellement que je te parle. C'est quoi, cette question à la noix ?

— Hormis un bref échange professionnel à mon arrivée dans la fosse, tu m'as ignorée toute la matinée.

Il fronça les sourcils.

— Ignorée ? Je me vois dans l'obligation de te rappeler que nous sommes venus au boulot séparément – une décision qui t'appartient plus qu'à moi – et que, depuis, chacun de nous a bossé sur ses propres cas.

— On travaille tous les jours et on communique continuellement ou presque, surtout quand on est dans la même salle. Je me suis même approchée de ta table, quand tu en étais à ton deuxième cas, et je t'ai posé une question.

— Je ne me suis pas rendu compte que tu étais là, je ne t'ai pas entendue. Parole de scout, rétorqua-t-il, souriant et levant l'index et le majeur écartés en V.

Laurie arqua un sourcil, haussa les épaules, d'un air de dire qu'elle ne le croyait pas mais s'en fichait. Une provocation.

— Hmm-hmm... Maintenant, si tu permets, j'ai encore du travail, dit-elle, reportant son attention sur le bout de papier où était noté le numéro de téléphone dans le Westchester.

Jack ne broncha pas.

— Ça, je m'en doute. Ils étaient comment, tes cas de ce matin ?

— La routine, pour un des deux. L'autre était décevant.

— Dans quel sens ?

— J'avais promis à un couple dont le fils est décédé au Manhattan General de découvrir la cause de sa mort et de les prévenir immédiatement, mais l'autopsie n'a rien révélé : aucune pathologie conséquente. Maintenant, il faut que j'appelle ces gens pour leur expliquer qu'il faut attendre le résultat des analyses. Je sais qu'ils vont être déçus, comme je le suis.

— Janice m'en a touché deux mots. Tu n'as trouvé aucune trace d'embolie ?

— Rien !

— Et le cœur ?

Laurie se résigna à le regarder.

— Le cœur, les poumons, les veines et artères... nickel.

— Je te parie qu'on va dénicher quelque chose dans la conduction cardiaque ou peut-être une micro-embolie du tronc cérébral. Tu as prélevé des échantillons pour la toxicologie ? Ça, ce serait mon autre piste.

— Je l'ai fait. J'ai aussi gardé dans un coin de ma tête qu'il avait subi une anesthésie moins de vingt-quatre heures avant son décès.

— Eh bien, désolé que tu aies eu des déceptions. Pour moi, ç'a été l'inverse. En fait, je dois avouer que mes cas étaient marrants.

— Marrants ?

— Je t'assure ! Les deux se sont révélés le contraire absolu de ce que tout le monde pensait.

— Comment ça ?

— Le premier, c'était cette psychologue célèbre.

— Sara Cromwell.

— Apparemment, une agression sexuelle et un meurtre.

— J'ai vu le couteau, je te signale.

— C'est ce qui a abusé tout le monde. Tu as constaté qu'il n'y avait pas d'autres blessures, et qu'elle n'avait pas été violée.

— Comment tout ce sang qu'on a décrit pouvait provenir d'une seule plaie qui, de surcroît, n'était pas mortelle ?

— Il ne venait pas de là, justement.

Jack l'observait avec un petit sourire ravi. Laurie fixa sur lui un regard noir. Elle n'était pas d'humeur à jouer aux devinettes.

— Alors, il venait d'où ?

— Tu n'as pas une idée ?

— Si tu m'expliquais, plutôt ?

— Si tu réfléchissais une minute, tu aurais la réponse. La maigreur de cette femme ne t'a pas échappé, n'est-ce pas ?

— Jack, si tu as envie de me raconter, je t'écoute. Sinon, j'ai ce coup de fil à passer.

— Le sang provenait de son estomac. Il y a eu absorption d'une quantité mortelle de nourriture, qui a provoqué la rupture de la muqueuse gastrique et de l'œsophage. Cette femme était boulimique, elle a dépassé les bornes. Tu imagines ? Tout le monde était convaincu qu'il s'agissait d'un homicide, or ce n'était qu'un accident.

— Et le couteau planté dans sa cuisse ?

— Ça, c'était l'énigme à résoudre. Elle s'est infligé elle-même cette blessure, involontairement. Dans ses derniers moments, alors qu'elle vomissait du sang et mettait le fromage à l'abri dans le réfrigérateur, elle a glissé dans son sang répandu par terre et elle est tombée sur le couteau qu'elle tenait. Ce n'est pas dingue, ça ? Un cas d'école à présenter à notre conférence du jeudi.

Laurie contempla le visage réjoui de Jack. Cette histoire ne la laissait pas de marbre. À une époque, après la mort de son frère, elle avait eu des problèmes d'estime de soi qui l'avaient conduite à frôler l'anorexie et la boulimie. C'était un secret qu'elle n'avait jamais confié à quiconque.

— Les deux autres cas dont je me suis occupé étaient aussi intrigants, poursuivit Jack. Un double suicide. Tu en as entendu parler ?

— Vaguement, répondit Laurie, qui pensait toujours à la boulimie.

— Figure-toi que je dois tirer mon chapeau à ce vieux Fontworth. Je l'ai toujours considéré comme bordélique, mais hier soir,

apparemment, il a fait un boulot au poil. En plus des victimes, il a trouvé une grosse torche Mag-Lite sur le siège avant du SUV et il l'a rapportée avec les corps. Il a aussi noté que la portière côté conducteur était entrebâillée.

— Cette torche était importante ?

— Énormément. Mais d'abord, je précise une chose : le fait qu'il n'y ait qu'un seul mot d'adieu me rendait un brin soupçonneux. Dans les doubles suicides, en principe on a deux lettres ou une seule écrite par les deux personnes. C'est logique, puisqu'elles meurent ensemble. Bref, ça m'a titillé. Comme on présumait que le billet avait été rédigé par la femme, j'ai décidé de l'autopsier la première. Je prévoyais de recourir à une analyse toxicologique pour trouver une drogue ou quelque chose dans ce genre. Je ne m'attendais pas du tout à un truc visible à l'œil nu, à savoir une entaille sur le front bizarrement incurvée, juste au-dessus de la racine des cheveux.

Jack s'interrompit, sourit de nouveau.

— Ne me dis pas que la torche électrique et l'entaille correspondaient.

— Gagné ! Ça correspondait parfaitement ! Il semble que toute l'affaire était une mise en scène du mari qui a peaufiné les détails et sans doute écrit le mot d'adieu. Ensuite, il a assommé sa femme, il l'a installée sur le siège du passager du SUV et il a démarré le moteur. Après, il est sans doute rentré dans la maison pour attendre. Quand il a estimé qu'assez de temps s'était écoulé, il est retourné vérifier que sa femme était morte. Seulement, il n'a pas pensé qu'on peut succomber très rapidement lorsqu'il y a une forte concentration de monoxyde de carbone. Le type s'est assis au volant, il a vite perdu connaissance et rejoint son épouse dans l'au-delà.

— Quelle histoire !

— Ironique, non ? Il s'agissait a priori d'un double suicide, or il s'avère que la femme a été victime d'un homicide et le mari d'un accident. La médecine légale nous réserve parfois de sacrées surprises.

Laurie hocha la tête. Elle se rappelait avoir eu la même pensée avant de s'atteler à son cas d'overdose.

— Même pour l'affaire policière, les conclusions seront probablement contraires à ce qu'on supposait, continua Jack.

— Ah bon ?

— On considérerait qu'il s'agissait d'un cas d'homicide, puisque les flics reconnaissent avoir tiré à plusieurs reprises sur ce type, mais Calvin vient de me prévenir que c'était un suicide. Ils ont réussi à

prouver que la victime s'est tiré une balle dans le cœur avant d'être touchée par la police.

— Ça devrait contribuer à calmer le quartier.

— Espérons-le. Enfin, bref, la matinée a été passionnante, et je me suis dit que ça t'amuserait. À propos, tu descends bientôt déjeuner ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas très faim, et j'ai beaucoup à faire.

— Bon, je te retrouverai peut-être en bas. Sinon, à plus tard.

Laurie adressa un geste de la main à Jack, qui s'éloigna dans le couloir. Elle regarda de nouveau le numéro de téléphone de Sean McGillan Sr. Se remémorant les paroles de Jack à propos des surprises que réservait la médecine légale, elle songea à ce que ça pouvait signifier pour Sean McGillan Jr. En ce qui le concernait, elle s'était attendue à une mort naturelle, un caillot sanguin fatal ou une embolie graisseuse, voire une anomalie congénitale. Comme elle n'avait rien découvert de ce genre, du moins jusqu'à présent, elle s'accrochait maintenant à l'idée que la cause de la mort pouvait être accidentelle, par exemple une complication liée à l'anesthésie survenue avec un retard inexplicable. Mais si c'était l'opposé de ce qu'on imaginait, comme dans les cas que Jack venait de lui relater... alors il s'agissait forcément d'un homicide.

Laurie rumina cette hypothèse, qui paraissait tirée par les cheveux. Mais elle repensa à Sara Cromwell ; elle n'aurait jamais cru à une mort accidentelle. L'autopsie de Sean Jr l'avait déjà stupéfiée, dans la mesure où elle n'avait rien trouvé. Ce cas pouvait-il la surprendre encore ? Elle en doutait, cependant il lui était impossible d'écarter totalement cette éventualité.

Quatre

Malgré les inquiétudes de Laurie, la conversation téléphonique avec le Dr McGillan fut des plus courtoises. Il accepta le fait que l'autopsie ne révèle aucune pathologie. Il manifesta un calme étonnant, comme si cette information était un hommage rendu à son fils adoré, la confirmation que le jeune homme était effectivement parfait à tous points de vue.

Laurie, qui craignait de se faire sévèrement enguirlander pour ne pas avoir respecté sa promesse, ou qui du moins redoutait d'avoir à gérer la déception, mi-passive mi-agressive, de son interlocuteur, se sentit doublement redevable à l'égard de cet homme qui ne l'accablait pas de reproches. Il alla même jusqu'à la remercier pour ses efforts vis-à-vis de leur fils et pour le temps qu'elle leur avait consacré afin de les reconforter. Si, auparavant, elle était prête à contourner le règlement pour communiquer à cet homme la cause du décès de son fils, elle était à présent absolument déterminée à l'en informer.

Quand elle eut raccroché, Laurie réfléchit, contemplant sans les voir son pense-bête et son assortiment de notes et cartes professionnelles. Elle essaya d'imaginer un moyen d'accélérer le processus, malheureusement elle avait les mains liées. Elle devait patienter et espérer que Maureen et Peter auraient bientôt des réponses à lui fournir.

Le temps passa sans qu'elle en ait conscience. Riva entra, balança ses dossiers sur son bureau, s'assit. Laurie répondit à son bonjour machinalement, sans tourner la tête. Ses pensées avaient maintenant dérivé vers Jack, son exaspérante bonne humeur, son insouciance, et ce que cela signifiait pour leur relation. L'admettre lui était intolérable, néanmoins il devenait de plus en plus évident que Jack était content qu'elle ait décidé de partir.

Comme dans une ronde, songer à lui la ramena au cas de Sean Jr et lui remémora les commentaires de Jack à propos des autopsies qui, parfois, contredisaient radicalement les hypothèses sur les causes d'un décès. Elle envisagea de nouveau la possibilité que la mort de Sean soit un homicide. Elle se rappelait plusieurs épisodes d'abominables crimes en série survenus dans des établissements médicaux, surtout une histoire assez récente qui s'était prolongée, sans que personne s'en doute, pendant une durée inconcevable. Il ne fallait pas écarter un scénario de cette nature, même si les victimes auxquelles elle pensait étaient âgées, atteintes de maladies chroniques, et que l'on avait matière à soupçonner un mobile plausible, quoique tordu. Il ne s'agissait pas d'un garçon de vingt-huit ans, vigoureux et en excellente santé, qui avait la vie devant lui.

L'homicide était invraisemblable, et Laurie ne s'appesantirait pas sur cette thèse, puisque l'analyse toxicologique de Peter permettrait de révéler une éventuelle overdose d'insuline, de digoxine ou d'une autre substance potentiellement mortelle apparentée à celles impliquées dans les précédents meurtres perpétrés dans des établissements hospitaliers. L'analyse toxicologique servait à ça, n'est-ce pas ? La mort de Sean Jr était probablement naturelle, ou accidentelle, décréta Laurie.

Pourtant, que ferait-elle si l'histologie et la toxicologie ne donnaient aucun résultat ? Une telle interrogation n'était pas insensée, vu les conclusions de l'autopsie. D'après son expérience, il était rare de ne pas trouver la moindre pathologie, même chez un individu de vingt-huit ans, et même si ces anomalies n'avaient pas de rapport avec le décès.

Pour se préparer néanmoins à une pareille éventualité, Laurie avait besoin de toutes les informations possibles. Quoique, dans un tel cas, la procédure habituelle veuille qu'on attende les conclusions des labos, elle décida de gagner du temps. Impulsivement, elle décrocha son téléphone et appela le bureau des assistants légistes. Bart Arnold répondit à la deuxième sonnerie.

— Ce matin, j'ai autopsié un dénommé Sean McGillan, un patient du Manhattan General. J'aimerais avoir une copie de son dossier hospitalier.

— Je me souviens de ce cas. On n'a pas pris ce qu'il vous fallait ?

— Le rapport est parfait. Pour être franche, je vais à la pêche. L'autopsie n'a rien révélé, et je suis assez embêtée. Je suis coincée par le temps.

— Je fais la demande immédiatement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dit Riva, qui avait écouté. Comme tu es vannée, je croyais te mettre sur des cas simples. Je suis désolée.

Laurie lui répondit qu'elle n'avait pas à s'excuser, puis avoua qu'elle voyait sans doute des problèmes là où il n'y en avait pas, probablement pour ne pas trop penser à sa vie « sociale ».

— Tu veux en parler ?

— De ma vie sociale ?

— De Jack et de ce que tu as fait ce matin.

— Pas vraiment, rétorqua Laurie, agitant la main comme pour chasser un moustique. Il n'y a pas grand-chose à dire que toi et moi n'ayons pas déjà remâché jusqu'à la nausée. En résumé, je refuse une relation qui n'aboutit à rien, ce que je vis depuis ces dernières années, et j'ai envie de fonder une famille. C'est aussi simple que ça. Ce qui m'énerve le plus, c'est que Jack se comporte comme un crétin et qu'il est tout guilleret.

— J'ai remarqué, acquiesça Riva. C'est de la comédie.

— Qui sait..., soupira Laurie. Je suis pathétique ! ajouta-t-elle avec un petit rire ironique. Bon, il faut que je te parle du cas McGillan.

De façon concise, Laurie relata à sa collègue toute l'histoire, sans omettre ses conversations avec les parents et avec Jack.

— Ça ne peut pas être un homicide, déclara Riva d'un ton catégorique.

— Je suis d'accord. Mais pour l'instant, je suis embêtée de ne pas tenir la promesse que j'ai faite aux parents. J'étais si sûre de pouvoir leur expliquer aujourd'hui même ce qui a tué leur fils, or je suis obligée de poireauter, d'attendre Maureen et Peter. Ça me contrarie.

— Si ça peut te consoler, je crois que Jack a raison : l'ana-path fournira la clé. À mon avis, tu découvriras l'anomalie dans le cœur, surtout avec des antécédents familiaux de cholestérol et de problèmes cardiaques.

Laurie allait répondre quand le téléphone sonna. Pivotant telle une toupie, elle décrocha, espérant quelques bribes d'information sur l'un des cas qu'on lui avait confiés – en principe, la majeure partie des appels qu'elle recevait concernait son travail.

En entendant son correspondant, elle arqua les sourcils et couvrit de sa paume le haut-parleur du combiné.

— Tu ne vas pas le croire ! chuchota-t-elle à Riva. C'est mon père !

Une expression de stupéfaction se peignit sur le visage de Riva. Elle s'approcha vivement de Laurie pour connaître la raison de ce

coup de fil. Seule sa mère téléphonait à Laurie, et rarement sur son lieu de travail.

— Navré de te déranger, déclara le Dr Sheldon Montgomery de sa voix sonore teintée d'une pointe d'accent anglais, bien qu'il n'ait jamais vécu en Grande-Bretagne.

— Tu ne me déranges pas, répondit Laurie. Je suis dans mon bureau.

Elle brûlait de curiosité, mais résista à la tentation de lui demander carrément pourquoi il appelait, de crainte qu'une telle question paraisse trop agressive. Leur relation n'avait jamais été idyllique. Chirurgien cardiaque, égocentrique et accro à son travail, exigeant la perfection de tous y compris de lui-même, il avait été affectivement distant et le plus souvent indisponible. Laurie avait vainement tenté de le conquérir en s'obligeant en permanence à exceller dans ses études et autres activités – ce qui, croyait-elle, le satisferait. Malheureusement, ça n'avait jamais marché. Puis son frère était mort, ce que Sheldon Montgomery reprochait à Laurie. Leurs liens, déjà ténus, s'étaient alors distendus encore davantage.

— Je suis à l'hôpital, dit-il d'un ton neutre, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps. Avec ta mère.

— Qu'est-ce que maman fait à l'hôpital ?

Pour Sheldon, il n'y avait là rien d'étonnant. Âgé à présent de quatre-vingts ans, il n'avait plus de clientèle privée mais fréquentait encore régulièrement l'hôpital, même si Laurie n'avait pas la moindre idée de ce qu'il y fabriquait. En revanche, sa mère, Dorothy, ne s'y rendait jamais, alors qu'elle participait activement à diverses associations chargées de collecter des fonds pour l'établissement. Si la mémoire de Laurie ne la trompait pas, Dorothy avait été hospitalisée la dernière fois pour un lifting, ce qui datait de quinze ans, et n'en avait informé sa fille qu'après.

— Elle a été opérée ce matin. Elle va bien. En réalité, elle est même plutôt en forme.

Laurie se redressa dans son fauteuil.

— Opérée ? De quoi ? Une urgence ?

— Non, c'était prévu. Je suis au regret de t'annoncer que ta mère a subi une mastectomie pour un cancer du sein.

— Mais... ça alors ! marmonna Laurie. Je l'ignorais. Je l'ai eue au téléphone samedi. Elle ne m'a pas parlé d'opération ni de cancer.

— Tu connais ta mère, elle préfère oublier les sujets désagréables. Elle tenait surtout à t'épargner des soucis inutiles jusqu'à ce que ce

soit passé.

Laurie dévisagea sa collègue d'un air incrédule. Leurs bureaux étant littéralement accolés dans la petite pièce, Riva pouvait suivre la conversation. Elle secoua la tête, roulant ses yeux noirs.

— Le cancer en est à quel stade ? demanda Laurie avec inquiétude.

— Au début, sans extension apparente. Ça va aller. Le pronostic est excellent. Elle aura néanmoins un traitement.

— Et tu dis qu'elle est en forme ?

— Absolument. Elle s'est déjà alimentée et a retrouvé son caractère capricieux.

— Je peux lui parler ?

— Eh bien, ce serait difficile. Pour l'instant, je ne suis pas dans sa chambre, mais dans le bureau des infirmières. J'espérais que tu aurais la possibilité de faire un saut ici dans l'après-midi. Il y a un aspect du problème dont je souhaiterais discuter avec toi.

— J'arrive tout de suite, répondit Laurie.

Elle raccrocha, se tourna vers Riva.

— Tu n'étais au courant de rien, vraiment ? demanda cette dernière.

— Je n'avais pas le moindre soupçon, or j'ai bavardé avec elle samedi matin. Elle n'y a pas fait allusion, du tout. Je ne sais pas si je dois être en colère, blessée ou triste. En réalité, c'est pitoyable. Ma famille est dingue, je n'en reviens pas. Je vais avoir quarante-trois ans, je suis médecin, et quand il s'agit de maladie, ma mère me traite comme une gamine. Tu imagines ? Elle voulait m'épargner des soucis inutiles.

— Ma famille est le contraire absolu de la tienne. Chacun sait exactement ce que fabriquent les autres. L'inverse, donc, que je ne te recommande pas non plus. Il me semble que l'idéal doit se situer entre les deux.

Laurie se redressa, s'étira et attendit un instant. Elle se sentait étourdie. Elle avait eu tort de s'asseoir à son bureau, la fatigue lui était retombée dessus. Puis elle saisit son manteau pendu derrière la porte. Entre la famille de Riva et la sienne, songea-t-elle, elle choisirait celle de Riva, mais refuserait d'habiter chez ses parents comme le faisait sa collègue, qui avait elle aussi dépassé la quarantaine.

— Tu veux que je prenne tes appels ? suggéra Riva.

— Si ça ne t'ennuie pas, et surtout s'il s'agit de Maureen ou Peter. Note les messages là-dessus, ajouta-t-elle en posant un bloc de Post-it

sur sa table. De toute façon, il me faudra revenir ici chercher ma valise.

Elle quitta la pièce et faillit aller voir Jack pour le prévenir qu'elle se rendait au chevet de sa mère. Il serait gentil, elle n'en doutait pas, mais elle en avait plus qu'assez de son numéro de boute-en-train.

Au rez-de-chaussée, elle fit un rapide détour par l'administration. La porte de Calvin était entrouverte. Les deux secrétaires étant occupées, elle put jeter un coup d'œil à l'intérieur. Le directeur adjoint était penché sur son bureau et le stylo de taille tout à fait normale qu'il tenait paraissait minuscule dans son énorme main. Elle frappa à la porte, il leva sa figure intimidante et darda sur elle son regard d'un noir d'encre. Ils s'étaient affrontés à plusieurs reprises, car il était à la fois un maniaque du règlement et un stratège politique disposé, parfois, à contourner ledit règlement. Pour Laurie, ces deux facettes étaient inconciliables. Les exigences politiques occasionnelles, inhérentes à la fonction de médecin légiste, étaient précisément l'unique aspect du métier qu'elle détestait.

Elle déclara qu'elle était obligée de partir avant l'heure pour rendre visite à sa mère hospitalisée. Calvin opina sans poser la moindre question. Elle n'avait pas à se justifier devant lui, mais depuis quelque temps elle avait décidé de se montrer plus diplomate, du moins sur le plan personnel.

Dehors, il avait enfin cessé de pleuvoir, et les taxis étaient de nouveau disponibles. Moins d'une demi-heure plus tard, le chauffeur la déposait devant l'University Hospital. Durant le trajet, elle avait tenté d'imaginer quel était cet « aspect du problème » dont son père souhaitait lui parler. Peut-être voulait-il dire, à sa manière oblique, que sa femme devrait réduire quelque peu ses activités.

Dans le hall de l'hôpital régnait l'habituelle animation de l'après-midi, les visiteurs affluaient. Laurie dut faire la queue à l'accueil pour connaître le numéro de la chambre, tout en se reprochant de ne pas avoir pensé à le demander à son père. Munie de l'information, elle emprunta l'ascenseur pour monter dans les étages et longea le bureau des infirmières, où personne ne lui prêta attention. On se trouvait dans l'aile réservée aux VIP, caractérisée par la carpette recouvrant le sol du couloir et les peintures à l'huile qui ornaient les murs. Laurie, au passage, ne pouvait s'empêcher de jeter un coup d'œil dans les chambres, comme une voyeuse. Cela lui rappelait sa première année d'internat.

La porte de la chambre de sa mère, comme la plupart, n'était pas fermée. Laurie franchit le seuil. Sa mère était couchée dans un classique lit médicalisé dont les montants latéraux étaient relevés. Une

perfusion s'écoulait lentement dans son bras gauche. Au lieu de la traditionnelle tenue d'hôpital, elle portait une chemise de nuit en soie rose. Elle était assise, le dos calé par une multitude d'oreillers. Ses cheveux argentés, mi-longs, habituellement remontés au sommet de sa tête, étaient lâchés et plaqués comme un bonnet de bain démodé. Sans maquillage, elle avait le teint gris et sa peau paraissait plus tendue qu'à l'ordinaire sur les os de son visage. Ses yeux étaient enfoncés dans les orbites, comme si elle était légèrement déshydratée. Elle semblait fragile, vulnérable, et même si elle était de taille moyenne, elle avait l'air minuscule dans ce grand lit. Elle avait vieilli depuis la semaine précédente, quand Laurie et elle avaient déjeuné ensemble, sans aborder le sujet du cancer et d'une opération imminente.

— Entre, ma chérie, murmura Dorothy en agitant sa main libre. Assieds-toi près de moi. Sheldon m'a dit qu'il t'avait téléphoné. Je voulais te prévenir à mon retour à la maison. C'est ridicule, il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire.

Laurie lança un regard à son père qui lisait *The Wall Street Journal* dans un fauteuil près de la fenêtre. Il leva le nez, ébaucha un geste et un vague sourire, puis se replongea dans sa lecture.

S'avançant vers le lit, Laurie prit la main de sa mère et l'étreignit. La peau était froide, les os paraissaient si fragiles.

— Comment vas-tu, maman ?

— Très bien. Embrasse-moi et assieds-toi.

Laurie effleura de sa joue celle de sa mère. Puis elle approcha un fauteuil et s'y installa. Le lit étant très haut, elle devait renverser un peu la tête pour bien voir sa mère.

— Je suis tellement désolée de ce qui t'arrive.

— Ce n'est rien. Le médecin est déjà passé, il a affirmé que tout allait bien. Je n'en dirais pas autant de ta coiffure.

Amusée par cette pirouette, Laurie réprima un sourire. Lorsque sa mère ne voulait pas parler d'elle, elle passait à l'attaque. Laurie repoussa des deux mains ses cheveux qui lui tombaient sur la figure. Ils étaient coupés à hauteur des épaules, et elle les portait généralement relevés, retenus par une pince ou un peigne – qu'elle avait retiré après sa matinée en « combinaison spatiale » et oublié de remettre. Mais, depuis l'adolescence, sa coiffure était souvent la cible des critiques maternelles.

Après le chapitre des cheveux et une brève pause dont Laurie tenta de profiter pour poser une question sur l'opération, Dorothy se focalisa sur une autre de ses cibles favorites : la tenue vestimentaire de sa fille,

bien trop féminine pour travailler dans une morgue. Laurie eut du mal à ne pas riposter. Elle mettait un point d'honneur à s'habiller de cette manière. Cela faisait partie de son identité, et elle ne voyait pas en quoi cela ne convenait pas à son lieu de travail. Elle savait aussi que cette rengaine exprimait le dégoût de sa mère pour la carrière qu'elle avait choisie. Certes, ses parents s'étaient quelque peu radoucis et avaient même reconnu, à contrecœur, les mérites de la médecine légale, mais ils avaient été déçus par sa décision. Un jour, Dorothy avait déclaré qu'elle ne savait pas ce qu'elle répondrait à ses amies si elles lui demandaient pour quelle spécialité avait opté sa fille.

— Et comment va Jack ? interrogea Dorothy.

— Très bien, dit Laurie, préférant ne pas soulever ce lièvre.

Dorothy entreprit alors d'énumérer les soirées mondaines qui se dérouleraient prochainement et auxquelles elle espérait que Laurie et Jack assisteraient.

Laurie n'écoutait que d'une oreille, tout en épiant du coin de l'œil son père qui avait terminé sa lecture du *Wall Street Journal*. Il avait près de lui une pile de journaux et de magazines. Il se redressa et s'étira. Bien qu'octogénaire, il était toujours imposant, avec son mètre quatre-vingt-trois et son air aristocratique soigneusement cultivé. Pas un de ses cheveux argentés ne dépassait. Comme à l'accoutumée, il portait un costume en tweed de coupe classique, sans le moindre faux pli, avec cravate et pochette assorties. Il se campa de l'autre côté du lit, attendant que Dorothy se taise.

— Laurie, ça ne te dérange pas que nous sortions un instant ?

— Pas du tout, rétorqua-t-elle en étreignant de nouveau la main de sa mère. Je reviens.

— Ne t'avise pas de l'inquiéter à mon sujet, déclara Dorothy à son mari d'un ton sévère.

Sheldon, muet, montra la porte. Dans le couloir, Laurie dut s'écarter pour laisser le passage à un chariot sur lequel était étendu un opéré qu'on ramenait dans sa chambre. Puis elle se retourna vers son père. Il avait conservé son bronzage acquis lors d'un voyage en janvier dans les Caraïbes, et était étonnamment peu ridé. Laurie ne ressentait pas de rancœur à son égard, elle avait depuis longtemps surmonté la colère et la frustration dues à la distance qu'il mettait entre eux. En mûrissant, elle avait pris conscience que c'était son problème à lui, pas le sien. Mais, parallèlement, elle n'éprouvait pas d'amour pour lui, elle avait l'impression qu'il était le père d'une autre.

— Merci d'être venue si vite, dit-il.

— Inutile de me remercier. Il était évident que je viendrais aussitôt.

— Je craignais que cette nouvelle qui t'est tombée sur la tête te bouleverse. Je tiens à te répéter que c'est ta mère qui a exigé que tu ne sois pas informée de son état.

— Je l'ai compris quand tu m'as téléphoné.

Elle fut tentée d'ajouter que c'était absurde de lui avoir, malgré tout, caché la réalité, cependant elle s'abstint. Cela ne servirait à rien. Ses parents ne changeraient pas.

— Elle refusait même que je t'appelle cet après-midi, elle préférait attendre d'être rentrée à la maison, demain ou après-demain, mais j'ai insisté. J'ai été forcé de respecter sa volonté jusqu'à aujourd'hui, à présent je ne peux plus te dissimuler la situation.

— Quelle situation ? De quoi parles-tu ?

Laurie avait remarqué que son père fouillait le couloir des yeux, comme s'il redoutait qu'on l'entende.

— Je suis navré d'avoir à t'annoncer qu'on a trouvé chez ta mère le gène muté BRCA1.

Laurie sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage. Les mauvaises nouvelles faisaient pâlir la plupart des gens, tandis qu'elle rougissait. En tant que médecin, elle savait que le gène BRCA1 avait été associé au cancer du sein dans les années 90. Des travaux ultérieurs permettaient de penser que le gène normal assumait en quelque sorte un rôle anti-tumeur, cependant, quand il y avait mutation, le contraire se produisait. Plus perturbant encore, Laurie savait que de telles mutations étaient le plus souvent héréditaires, ce qui signifiait qu'elle avait sans doute cinquante pour cent de risques d'être porteuse du même gène.

— Il est essentiel pour toi d'en être informée, pour des raisons évidentes, poursuivit Sheldon. Si j'avais imaginé que ce délai de trois semaines pouvait avoir pour toi une quelconque importance, je t'aurais parlé immédiatement. Maintenant que tu es au courant, l'ancien médecin que je suis considère que tu devrais te soumettre à une analyse. Le fait que ta mère soit porteuse du gène muté augmente la probabilité que tu développes un cancer avant ton quatre-vingtième anniversaire.

Il s'interrompit et balaya de nouveau le couloir du regard. Il était vraiment gêné de révéler un secret de famille dans un lieu public.

Laurie effleura sa joue brûlante. Comme son père ne manifestait aucune émotion, à son habitude, elle fut embarrassée de se montrer si

démonstrative.

— Bien sûr, c'est à toi de décider, reprit-il. Néanmoins, je te rappelle que, si l'analyse est positive, tu as des moyens de réduire les risques de développer une tumeur à quatre-vingt-dix pour cent. Par exemple, en subissant une mastectomie bilatérale préventive. Dieu merci, les conséquences d'une mutation du BRCA1 ne sont pas les mêmes qu'avec le gène de la chorée de Huntington ou une autre maladie incurable.

Malgré son désarroi, Laurie plongea son regard dans les yeux noirs de son père et, sans s'en apercevoir, secoua imperceptiblement la tête. Leur relation était tendue, surtout depuis la mort de Shelley, d'accord ; il n'avait pas l'attitude d'un père avec elle, d'accord, mais elle n'en revenait pas qu'il puisse lui parler de cette façon, sans la moindre chaleur humaine. Dans le passé, elle attribuait son détachement au besoin d'élaborer un mécanisme de défense contre le stress – celui de tenir jour après jour, littéralement, le cœur et la vie de ses patients entre ses mains. Ayant assisté à une opération cardiaque lors de sa première année d'internat, elle avait une idée de ce qu'était ce stress. Elle reconnaissait aussi que, manifestement, les patients de son père appréciaient son détachement qu'ils interprétaient comme le signe d'une absolue confiance en lui et non comme la faille d'une personnalité narcissique. Laurie, pour sa part, détestait ce trait de caractère.

— Merci pour cette consultation improvisée, articula-t-elle, incapable d'étouffer la note sarcastique dans sa voix.

Elle s'arracha un sourire avant de pivoter pour regagner la chambre de sa mère et se rasseoir à son chevet.

— Il t'a perturbée, ma chérie ? l'interrogea Dorothy en la dévisageant. Tu es rouge comme un coquelicot.

Laurie resta un instant silencieuse, serrant les dents pour empêcher sa mâchoire inférieure de trembler. Ses émotions menaçaient de la submerger, une faiblesse qu'elle avait toujours méprisée, surtout en présence de son père tellement insensible.

— Sheldon ! lança Dorothy, tandis que son mari reprenait sa place près de la fenêtre. Qu'est-ce que tu as raconté à Laurie ? Je t'avais recommandé de ne pas l'inquiéter à cause de moi.

— Je ne lui ai pas parlé de toi, répondit-il en prenant le *New York Times*. Je lui ai parlé d'elle.

Jack reposa son stylo et pivota pour regarder Chet McGovern, concentré sur son travail. Tous deux partageaient le même bureau.

Quoique plus jeune de cinq ans, Chet avait débuté à l'institut médico-légal à peu près au même moment que Jack et s'en tirait formidablement bien. Si Jack appréciait leur cohabitation, il jugeait ridicule que la municipalité ne leur fournisse pas des bureaux personnels. Mais les continuelles restrictions budgétaires empêchaient de rénover les locaux. L'IML était une victime idéale pour les politiciens d'une ville fauchée. Quand on l'avait inauguré, un demi-siècle plus tôt, le bâtiment convenait parfaitement, mais à présent c'était une sorte de dinosaure, dont le premier défaut était le manque d'espace. Les dinosaures ayant arpenté la Terre quelque cent soixante millions d'années auparavant, il fallait espérer qu'on n'exigerait pas de l'IML, tel qu'il était devenu, de durer aussi longtemps.

— Je n'en reviens pas, j'ai fini ! s'exclama Jack. Ça ne m'arrive jamais.

Chet fit pivoter son fauteuil. Il avait un visage juvénile et une tignasse nettement plus blonde que celle de Jack, mais aussi mal peignée. Comme Jack, il avait une allure athlétique, due à des visites quasi quotidiennes à la salle de sport, et non à des matchs de basket de rue. Âgé d'une quarantaine d'années, il faisait beaucoup plus jeune.

— Comment ça, tu as fini ? Fini quoi ?

Jack leva les poings.

— J'ai rattrapé tout mon retard.

— Alors, que fichent tous ces dossiers dans ta corbeille ? rétorqua Chet, désignant la pile assez considérable qui vacillait dangereusement.

— Ça ? Ce sont juste les cas en attente des résultats du labo.

— Une bricole, ricana Chet avant de reporter son attention sur son travail.

Jack se leva, se plia en deux pour poser ses paumes sur le sol et resta dans cette position quelques secondes. Son expédition à vélo, ce matin, l'avait courbaturé. Il se redressa, consulta sa montre.

— Bonté divine ! Il n'est que trois heures et demie. Les miracles continuent. Je vais peut-être pouvoir arriver à temps sur le terrain pour la première partie.

— S'il est sec, objecta Chet, le nez dans ses papiers. Tu devrais venir au Sports Club. Là, tu aurais un parquet bien sec. Et si tu étais malin, tu t'inscrirais avec moi au cours de body-sculpting. Je l'ai testé la semaine dernière et je te prie de croire que les nanas sont fabuleuses. Il y en avait une... top du top. Elle portait un body noir, comme une seconde peau, qui ne laissait aucune part à

l'imagination...

— Le voilà qui mate les nanas ! se moqua Jack. Un de ces jours, tu finiras par te réveiller, tu regarderas en arrière pour analyser toutes ces pénibles années de puberté, et tu seras enfin capable de rire de toi-même.

— Le jour où j'arrêterai de reluquer les femmes, on pourra m'enfermer dans une de nos caisses en sapin.

— Les sports d'observation ne m'ont jamais branché, railla Jack. Je laisse ça aux mauviettes.

Il prit sa veste drapée sur le dossier de son siège et sortit en sifflotant. Il avait eu une journée intéressante, stimulante. Au passage, il jeta un œil dans le bureau de Laurie, se demandant si elle ne serait pas disposée à changer d'avis et à rentrer avec lui ce soir. La pièce était vide. Il remarqua cependant un dossier ouvert sur son bureau.

Il s'avança sans bruit et lut le nom sur le document. Sean McGillan, comme il s'y attendait. Il était intrigué, car Laurie et Janice paraissaient obsédées par ce qu'il jugeait comme un cas ordinaire. En principe, il n'était pas du genre à raisonner par clichés en ce qui concernait les femmes, mais il trouvait étrange qu'elles aient toutes deux manifesté une émotion qu'il ne jugeait pas très professionnelle. Il feuilleta le dossier, cherchant le rapport de Janice qu'il parcourut rapidement. Aucun élément particulier ne lui sauta aux yeux. En dehors du fait que la victime avait vingt-huit ans, les circonstances de son décès étaient plutôt banales. C'était triste, abominable pour la famille et les amis de ce jeune homme, cependant cela n'avait rien d'une tragédie pour l'humanité ni pour la ville, voire le quartier où avait vécu ce garçon. Dans la mégapole new-yorkaise, les drames individuels ne manquaient pas.

Jack referma le dossier et se faufila prestement hors du bureau, comme s'il avait commis un acte condamnable et redoutait d'être surpris en flagrant délit. Brusquement, il avait moins envie de savoir si sa compagne ne voudrait pas reconsidérer sa décision de réintégrer son propre appartement, de crainte d'avoir à affronter un accès d'émotion. Discuter de malheurs familiaux était un passe-temps qu'il évitait comme la peste. Sur ce plan, il n'avait que trop de souvenirs personnels.

Au rez-de-chaussée, il récupéra son attirail de cycliste ainsi que son vélo. Il salua le vigile, Mike Laster, tout en poussant son VTT sur la rampe de déchargement puis sur la chaussée. La pluie avait cessé et il faisait nettement plus froid que le matin. Il enfourcha son engin, et remonta la 30^e Rue vers la Première Avenue en se félicitant d'avoir emporté des gants.

Par rapport à son équipée matinale, Jack fut ravi de slalomer parmi voitures, taxis et bus, de filer vers le nord en jouant les casse-cou. À un moment, il coupa par Madison Avenue et en profita pour soulager ses quadriceps douloureux. Puis, remettant le cap au nord, il reprit de la vitesse. Les rares fois où, essoufflé, il dut stopper aux feux rouges, il s'interrogea vaguement sur les raisons qui le poussaient à défier la circulation, ce qu'il n'avait pas fait le matin. Sentant que cela avait un rapport avec des choses auxquelles il refusait de réfléchir, il renonça à comprendre et se borna à savourer son plaisir.

À hauteur de Grand Army Plaza, avec le *Plaza* d'un côté et le *Sherry-Netherland Hotel* de l'autre, Jack entra dans Central Park. La partie du trajet qu'il préférait. Avec la température qui continuait à chuter, il faisait maintenant assez froid pour qu'à chaque expiration un panache de buée s'échappe de sa bouche. Le ciel s'était obscurci pour devenir d'un violet profond, hormis au couchant où l'on voyait du rouge qui se fanait déjà mais formait encore un fond éclatant, pareil à des éclaboussures de sang, sur lequel se découpait la silhouette dentelée des buildings qui bordaient Central Park West.

Les réverbères s'étaient allumés dans le parc, et Jack roulait d'un rond de lumière à l'autre, dans la pénombre qui les séparait. Il y avait plus de joggeurs que le matin, aussi modéra-t-il sa vitesse. Au-dessus de la 80^e Rue, les joggeurs se firent beaucoup plus rares. La nuit avait pris possession du ciel, de plus Jack eut l'impression que la distance entre les lampadaires avait augmentée. Résultat, il devait parfois rouler au ralenti entre les zones éclairées, car il ne distinguait pas le sol et n'avait plus qu'à croiser les doigts pour ne pas rencontrer d'obstacle sur son chemin.

Quand il eut dépassé la 90^e Rue, il faisait encore plus sombre, surtout dans la partie vallonnée où il s'était tellement régalé le matin. À présent, en revanche, il commençait à avoir un mauvais pressentiment. Les arbres dénudés se pressaient au bord du sentier. Il ne discernait plus les immeubles le long de Central Park West ; excepté, de temps à autre, le klaxon lointain d'un taxi, il aurait pu rouler dans quelque vaste forêt à l'écart du monde. Lorsqu'il approchait d'un réverbère, les branches nues qui apparaissaient évoquaient la toile de quelque araignée géante.

Lorsqu'il émergea du parc dans la 106^e Rue, Jack se sentit soulagé. Il se demanda pourquoi son imagination s'était emballée de la sorte. Certes, il n'avait pas roulé de nuit dans le parc depuis des mois, mais il l'avait fait très souvent au fil des ans. Il ne se rappelait pas que ça l'ait jamais impressionné de cette manière. C'était absurde, il le reconnaissait : tout à l'heure, il n'avait pas éprouvé la moindre anxiété en zigzaguant à travers la circulation, ce qui était réellement

dangereux, alors qu'ensuite il avait eu la frousse dans le parc désert. Il ne valait pas mieux qu'un gamin de dix ans impressionnable dans un cimetière le soir d'Halloween.

Le feu passa au vert, Jack traversa Central Park West et remonta la 106^e Rue. Arrivé à destination, il s'arrêta. Sans descendre de vélo, il s'agrippa à la clôture grillagée et scruta le terrain de basket du quartier. Celui-ci était illuminé par plusieurs lampes à vapeur de mercure que Jack avait payées. En fait, il avait tout payé pour la réhabilitation de l'espace de loisirs. Au départ, il avait proposé de refaire uniquement le terrain de basket, croyant que le voisinage serait enchanté. À sa stupéfaction, un comité de quartier ad hoc l'avait obligé à élargir son action à tout le jardin public, y compris l'espace des enfants, s'il voulait qu'on lui accorde le privilège de restaurer le terrain de basket. Il ne lui avait fallu qu'une nuit pour accepter. Après tout, qu'aurait-il fait de son argent ? Tout cela datait de six ans, et il ne regrettait pas le moins du monde son investissement, bien au contraire.

— Tu viens, toubib ? l'interpella l'un des joueurs.

Ils n'étaient que cinq, tous afro-américains, qui s'échauffaient tranquillement en faisant des paniers. À cause du froid, ils étaient affublés de fringues hip-hop dernier cri en couches superposées. L'un d'eux s'était immobilisé en apercevant Jack. À sa voix, Jack reconnut Warren, un homme dont il était devenu proche au cours des années. Warren habitait l'immeuble d'en face, c'était un véritable athlète, puissant et doué, ainsi que le leader de facto du gang local. Jack et lui se respectaient mutuellement, et profondément. En réalité, Jack considérait même que Warren lui avait sauvé la vie.

— Et comment ! cria-t-il. Il y en aura d'autres, ou on sera trois contre trois ?

— La pluie nous a empêchés de jouer hier soir, donc toute la bande va rappliquer. Alors remue-toi et ramène ton cul de Blanc. Sinon, tu vas devoir rester là comme un con à te geler les couilles. Tu vois c'que j'veux dire ?

Jack leva le pouce. Il voyait parfaitement. Il y aurait foule, autrement dit les dix premiers arrivés pourraient jouer, tandis que les autres seraient obligés de manœuvrer pour participer aux parties suivantes. Il lui avait fallu environ deux ans pour assimiler ce système compliqué. Pour la plupart des gens, cette organisation paraîtrait injuste et pas très démocratique. Les gagnants étaient sélectionnés par le onzième type qui débarquait, lequel choisissait ensuite les quatre partenaires qu'il souhaitait dans son équipe. Après ça, l'ordre d'arrivée ne comptait plus. Parfois, l'un des membres de l'équipe perdante

pouvait être enrôlé parce qu'il était un très bon joueur. Lorsque Jack avait emménagé dans le quartier, il avait participé à son premier match au bout de plusieurs mois, cela parce qu'il avait enfin pigé qu'il devait être sur le terrain le plus tôt possible.

Motivé, car il ne tenait pas à rester sur la touche dans le froid, il traversa la rue en quatrième vitesse, cala son vélo sur son épaule et monta les marches du perron de son immeuble. Évitant d'énormes sacs-poubelle verts, il poussa la porte. Dans le hall, deux épaves se partageaient une bouteille d'infâme piquette. Ils s'écartèrent lorsque Jack s'élança dans l'escalier, en prenant garde toutefois aux saletés qui parsemaient les marches.

Il occupait l'appartement du fond, au troisième étage. Il dut poser son vélo pour trouver ses clés, déverrouilla la porte.

Sans même prendre la peine de la refermer, il appuya son vélo contre le mur du salon, se débarrassa de ses chaussures, de sa veste, cravate et chemise, qu'il balança sur le dossier du canapé. Vêtu seulement de son boxer, il se rua dans la salle de bains pour prendre sa tenue de basket qui, normalement, pendait sur la tringle du rideau de douche.

Il s'arrêta net. Au lieu de son short et de son pantalon de survêtement, il avait devant les yeux un collant de Laurie. Il avait oublié que, comme il n'avait pas joué la veille, elle avait plié sa tenue pour la ranger dans le placard.

Jack saisit le collant d'un geste brusque et, lentement, tourna son regard vers le miroir. Il était seul et son visage flasque reflétait la réalité qu'il avait occultée toute la journée : Laurie ne serait pas là quand il aurait terminé sa partie de basket. Il n'y aurait pas l'habituel échange de plaisanteries, les rires. Il n'y aurait pas de balade jusqu'à Columbus Avenue pour manger un morceau au restaurant. Non, il regagnerait un appartement vide comme il l'avait fait pendant des années après s'être installé dans cette ville. À l'époque, c'était déprimant, et à présent ça l'était également.

Il baissa de nouveau les yeux sur le collant, en proie à des émotions contradictoires, parmi lesquelles de la colère contre lui-même et contre Laurie. À certains moments, la vie était trop compliquée.

Avec des précautions inutiles, il plia le collant et l'emporta dans la chambre. Il ouvrit l'un des tiroirs, à présent vides, que Laurie se réservait et y rangea le collant. En refermant le tiroir, il fut quelque peu soulagé d'avoir mis cette chose hors de vue. Puis il fonça vers le placard pour y prendre sa tenue de sport.

Il fut de retour sur le court avant l'arrivée de dix autres joueurs, si bien que Warren le sélectionna pour son équipe. Jack s'échauffa en effectuant une série de jump shots. Il se sentait fin prêt lorsque la partie débuta quelques minutes après, malheureusement il s'illusionnait. Il joua mal et contribua largement à la défaite de son camp. Une autre équipe s'appêtant à prendre le relais, Warren, Jack et leurs partenaires furent relégués sur le banc de touche, frissonnant dans le froid. Tous étaient furieux.

— T'as été merdique, mec, dit Warren à Jack. Tu nous as flingués. Qu'est-ce que t'as ?

— Je suis distrait, je suppose, répondit Jack. Laurie veut qu'on se marie et qu'on ait un enfant.

Warren connaissait Laurie. Durant ces dernières années, lui et sa petite amie Natalie sortaient avec Jack et Laurie une fois par semaine, en principe. Sept ans auparavant, ils étaient même partis tous ensemble en Afrique pour un voyage mémorable.

— Alors, ta minette veut se caser et avoir un gosse ? railla Warren. Ça t'étonne, mec ? J'ai le même problème, mais tu m'as pas vu lancer de travers ce fichu ballon ou louper une passe parfaite. Ressaisis-toi, sinon tu ne joues plus avec moi. Il faut savoir classer les priorités dans le bon ordre, tu piges ?

Jack acquiesça. Warren avait raison, mais pas dans le sens où il l'entendait. Le problème était le suivant : Jack ne savait pas s'il était capable de « classer les priorités dans le bon ordre », dans la mesure où il n'était pas sûr de pouvoir les définir.

Bloquant la porte – qui s'obstinait à se refermer – avec son pied, Laurie réussit à sortir sa valise de l'ascenseur. Ce ne fut pas une mince affaire, car le plancher de la cabine était légèrement plus bas que celui du palier.

Elle la fit rouler jusqu'à son appartement sans avoir à la porter de nouveau. À force de la trimbaler, il lui semblait qu'elle pesait une tonne. À cause des produits cosmétiques, du shampoing, du démêlant, et aussi du bidon de détergent qu'elle devrait rapporter à Jack. Tout cela était bien trop lourd pour voyager. Sans parler du fer à repasser. Elle revint sur ses pas pour prendre le sac de provisions.

Tout en cherchant ses clés, elle entendit qu'on ouvrait la porte de l'appartement en façade sans toutefois ôter la chaîne de sécurité qui cliqueta. Laurie habitait un immeuble de la 19^e Rue comportant deux logements par étage. Elle occupait celui qui donnait sur un jardin, quasi à l'abandon et de la taille d'un timbre-poste. Debra Engler vivait

en recluse dans l'autre et avait la manie d'entrebâiller sa porte pour épier sa voisine chaque fois que celle-ci était sur le palier. En principe, son indiscretion irritait Laurie qui considérait cette attitude comme une intrusion dans son intimité. Cette fois, cela ne la dérangerait pas. C'était une façon familière et rassurante de saluer son retour chez elle.

Elle franchit le seuil, manipula serrures, verrous et chaînes que le précédent locataire avait installés. Puis elle jeta un regard circulaire. Elle n'avait pas mis les pieds ici depuis plus d'un mois et ne se rappelait même pas quand elle y avait dormi pour la dernière fois. L'appartement avait grand besoin d'un bon nettoyage, une odeur de renfermé imprégnait l'atmosphère. Il n'y avait pas autant d'espace que chez Jack, mais c'était infiniment plus douillet et confortable, avec de vrais meubles, y compris un téléviseur. Les tissus et les peintures étaient agréables, de couleur chaude. Plusieurs affiches encadrées du Met, des reproductions de Gustav Klimt, ornaient les murs. Il manquait seulement le chat, Tom 2, qu'elle avait mis en pension un an plus tôt chez une amie qui habitait à Shelter Island. Elle se demandait si elle aurait le culot de récupérer son petit compagnon après tant de mois.

Elle traîna sa valise jusqu'à sa chambre et consacra une demi-heure à ranger ses affaires. Après une douche rapide, elle enfila son peignoir et se prépara une salade toute simple. Elle s'était privée de déjeuner, mais n'avait pas vraiment faim. Elle posa le saladier et un verre de vin sur le bureau du salon et alluma son ordinateur. En attendant qu'il démarre, elle s'autorisa enfin à penser à ce que son père lui avait appris. Elle avait dû déployer beaucoup d'efforts pour ne pas y songer jusqu'à cet instant ; par ailleurs, elle voulait être seule pour surfer sur Internet et mieux contrôler ses émotions. Elle était consciente de ne pas en savoir assez sur le sujet pour réfléchir lucidement.

En effet, la science avançait à pas de géant. Laurie avait fait ses études au milieu des années 80 et étudié la génétique, car c'était l'époque des sensationnelles découvertes en matière d'ADN recombinant. Mais, depuis, les connaissances dans ce domaine s'étaient multipliées de façon exponentielle, avec pour apogée le séquençage des quelque trois milliards de paires de bases du génome humain, annoncé en fanfare en 2001.

Laurie s'était fait un devoir de se tenir informée des progrès de la génétique, particulièrement ceux qui pouvaient lui être utiles pour pratiquer des autopsies. Mais la médecine légale ne s'intéressait à l'ADN que comme méthode d'identification. On avait constaté que certaines séquences non codantes, ou des gènes manquants, témoignaient d'une spécificité individuelle qu'il était possible d'analyser par le truchement de « l'empreinte ADN ». Pour un légiste,

cela constituait un outil précieux.

Néanmoins, sur la structure et la fonction des gènes, Laurie ne savait pas trop où elle s'aventurait. Deux nouvelles sciences avaient vu le jour : la génomique, qui traitait de la gigantesque masse d'informations contenue dans une cellule ; et la bio-informatique, ou l'informatique appliquée à la biologie.

Elle but une gorgée de vin. Elle parvenait mal à assimiler ce que son père lui avait annoncé : en gros, sa mère était porteuse du gène muté BRCA1, et Laurie avait un risque sur deux d'être dans le même cas. Un frisson la parcourut. Savoir qu'elle pouvait abriter au tréfonds de son corps quelque chose de potentiellement mortel était incroyable, cruel. Toute sa vie, elle avait toujours eu la conviction que la connaissance était bonne en soi. Maintenant, elle n'en était plus si sûre. Peut-être valait-il mieux ignorer certaines réalités.

Dès qu'elle fut connectée sur Internet, elle cliqua sur Google et lança la recherche « gène BRCA1 ». Cinq cent douze références s'affichèrent. Elle picora dans le saladier, sélectionna le premier site et commença sa lecture.

Cinq

— Wouah ! murmura Chet McGovern, rendant ainsi hommage à la silhouette féminine qu'il observait du coin de l'œil.

C'était la femme dont il avait parlé à Jack l'après-midi et elle arborait le body noir qu'il avait décrit. Selon lui, elle frisait la trentaine, mais il n'en aurait pas juré. Il était, en revanche, certain qu'elle possédait les plus belles formes qu'il ait jamais vues. Pour l'instant, elle était étendue à plat ventre sur un banc pour travailler ses fessiers et ses mollets. La cambrure de ses reins et l'ondulation cadencée de son postérieur donnèrent à Chet un frisson de plaisir.

Il soulevait élégamment des haltères, campé devant le miroir mural à environ six mètres de la demoiselle, afin de pouvoir s'approcher sans éveiller de soupçons. Il l'avait croisée au cours de body-sculpting, le vendredi, mais cette fois, éperonné par ce qu'il avait raconté à Jack, il l'avait suivie en salle de musculation où se trouvaient encore quelques personnes, malgré l'heure tardive – plus de 21 heures. Chet était déterminé à lier connaissance avec elle, à l'inviter à boire un verre, dans l'espoir de lui extorquer son numéro de téléphone. Il avait la plupart du temps recruté ses petites amies parmi les femmes rencontrées dans l'un ou l'autre des innombrables clubs qu'il fréquentait. Pour lui, la drague était aussi un sport.

Ses exercices sur le banc terminés, elle se redressa rapidement, jeta un regard à la pendule murale, puis se hâta vers l'appareil voisin afin de travailler ses pectoraux. Apparemment, elle était pressée. Chet, qui ne la quittait pas des yeux dans le miroir, vit entrer dans la salle un employé du club – Chuck Horner. Il le connaissait suffisamment bien pour saisir la balle au bond ; il le considérait, en outre, comme un type pas trop con, surtout depuis qu'on lui avait confié des responsabilités. Il posa ses haltères et s'avança.

— Salut, Chuck, dit-il à mi-voix. Tu sais qui est cette nana qui travaille ses pectoraux ?

Chuck se démancha le cou pour voir par-dessus l'épaule de Chet.

— La bombe ? Celle qui a une figure d'ange et un corps du tonnerre ?

— Oui, celle-là.

— Ben, je connais son nom. Elle est tout le temps fourrée ici, et c'est moi qui lui ai fait remplir le formulaire d'inscription.

— Et quel est son nom ?

— Jasmine Rakoczi, mais on l'appelle Jazz. Un sacré physique, pas vrai ?

— Magnifique. Rakoczi, c'est de quelle origine ?

— C'est marrant que tu le demandes, je lui ai posé la même question. Elle m'a répondu qu'elle était hongroise.

— Tu sais si elle a un copain ?

— Aucune idée. Mais je peux te dire qu'elle est pas du genre fragile, elle conduit un Hummer noir. Et je te préviens, elle n'est pas franchement sociable, en tout cas pas ici. Tu comptes essayer de l'aborder ?

— J'y songe, répondit nonchalamment Chet.

Il pivota pour observer Jazz qui s'entraînait avec acharnement. Des gouttes de sueur brillaient comme de petits diamants sur son front sombre.

— Je te parie cinq dollars que tu ne dépasseras pas la ligne de départ.

Chet le dévisagea avec un petit sourire narquois. Un pari, voilà un excellent aiguillon pour surmonter son hésitation.

— OK !

Chet retourna à ses haltères. Maintenant, il était forcé d'aborder Jazz, mais les quelques renseignements plutôt décourageants que lui avait fournis Chuck l'intimidaient. Il n'était pas aussi audacieux qu'il se plaisait à le croire.

Planté devant le miroir, décrivant des moulinets avec les haltères, il s'efforça d'imaginer un moyen d'approcher cette femme tout en se ménageant une issue de secours si cela se révélait nécessaire. Malheureusement, aucune idée lumineuse ne lui venait et, craignant que sa proie ne disparaisse brusquement dans le vestiaire, il se jeta à l'eau.

Ou, plus exactement, il se contenta de s'approcher quand il estima qu'elle avait presque achevé ses exercices. Il avait la bouche sèche, le cœur battant. Son timing s'avéra parfait, un bon présage. À l'instant où il s'immobilisa devant elle, elle s'écartait de l'appareil. Saisissant la serviette qu'elle avait autour du cou, elle s'épongea la figure et reprit son souffle.

— Salut, Jazz ! lança-t-il avec entrain, persuadé qu'elle voudrait aussitôt savoir comment il connaissait son prénom.

Sans répondre, elle baissa lentement la serviette, révélant peu à peu les détails de son visage, et fixa sur lui le regard perçant de ses yeux légèrement obliques, enfoncés dans leurs orbites et couleur de terre d'ombre brûlée. De près, elle n'avait rien d'angélique. Sous un casque de cheveux de jais, humides de transpiration, ses traits avaient quelque chose d'exotique. Ce que Chet avait pris pour du bronzage était une peau naturellement brune qui faisait étinceler ses dents blanches. Son nez était presque aquilin. Tout cela aurait été parfait, sans ses joues un peu creuses qui lui donnaient l'air méchant, et son expression arrogante, réfrigérante, pareille à celle qu'arboraient les marines sur les photos de l'armée.

Chet fut effectivement refroidi, d'autant que Jazz ne daignait pas répondre.

— Il faudrait que je me présente, dit-il, se cramponnant à sa nonchalance, ce qui n'était pas facile vu la façon dont elle le dévisageait.

Les haltères qu'il tenait le gênaient également, tirant ses épaules vers le bas. Il les avait choisies lourdes, afin d'impressionner cette femme musclée. Il distinguait même, sous le tissu élastique du body, ses abdominaux quasi en tablette de chocolat.

Jazz demeurait muette. Elle ne cillait même pas.

— Je suis le Dr Chet McGovern.

Ce titre de médecin, c'était son meilleur atout pour draguer, même s'il ne précisait jamais, à moins d'y être forcé, dans quel secteur de la médecine il exerçait. L'expérience lui avait enseigné qu'un légiste n'avait pas le prestige d'un autre médecin.

La situation devint alors franchement critique. Non seulement elle ne prononça pas un mot, mais sur son visage l'arrogance céda la place au mépris. Chet essaya de hausser négligemment les épaules, ce qui lui fut difficile à cause des haltères.

— Je me disais que peut-être, bredouilla-t-il d'une voix malencontreusement haut perchée, si vous n'êtes pas trop occupée,

nous pourrions boire un verre au bar, par exemple, quand vous aurez fini...

— Rendez-moi service, espèce de crétin, dit Jazz d'un ton venimeux. Dégagez le plancher !

Quel imbécile ! pensa Jazz en voyant la figure de Chet s'affaïsser lorsqu'elle lui eut coupé l'herbe sous le pied. Il s'éloigna, piteux comme un toutou, la queue entre les jambes. Elle l'avait vu au cours de body-sculpting le vendredi, et de nouveau ce jour-là. Chaque fois, il s'était cru malin en lui lançant des regards furtifs. Comme si ça ne suffisait pas, ce soir il l'avait suivie en salle de musculation et lui avait empoisonné la vie en la reluquant dans le miroir ou du coin de l'œil tout en faisant semblant de soulever ses haltères pour pouvoir rester à proximité. C'était un épouvantable dragueur, et par-dessus le marché un connard. Elle n'imaginait pas qu'un individu sensé se prostitue en portant des tenues à la dernière mode, avec la griffe de couturiers. Le joueur de polo de Ralph Lauren ! Bonté divine ! Pour elle, c'était tellement ringard qu'il y avait de quoi vomir.

Jazz se releva et se dirigea vers le banc incliné pour faire ses sit-ups. Elle ignorait où avait disparu Chet et se félicitait d'être délivrée de ses œillades lubriques. Elle détestait les types de l'Ivy League (5), or Chet en avait certainement fait partie. Elle les flairait à trois kilomètres. Ils se pavanaient avec leurs beaux diplômes et n'avaient jamais mis les mains dans la merde. Qu'il ait pu s'imaginer un instant qu'elle accepterait de boire un verre en sa compagnie était une vraie gifle.

Elle consulta de nouveau la pendule pour s'assurer qu'elle avait le temps et effectua sa centaine de sit-ups en contrôlant bien sa respiration. Le seul problème avec ce club – ou du moins s'en était-elle convaincue sans s'expliquer pourquoi elle aimait porter son body suggestif –, c'était qu'elle devait supporter tous les jours des types du genre de Chet. La plupart prétendaient vouloir lui offrir un verre, mais elle n'était pas dupe. Ils n'avaient qu'un but, le sexe, comme tous les hommes. À l'époque du lycée et même du collège, elle aurait probablement accepté de lui en donner pour son argent – un cachet d'ecstasy et elle aurait profité de lui. Mais c'était l'époque où elle considérait le sexe comme un sport, où ça lui procurait une sensation de puissance et où elle rendait ses parents dingues. À présent, elle n'avait plus besoin de ça. En fait, toutes les idioties qui allaient avec l'assommaient. Une perte de temps, dans la mesure où il était beaucoup plus simple et rapide de s'occuper d'elle-même quand l'envie la prenait.

Ses abdominaux terminés, Jazz se redressa et s'examina dans le miroir. Elle étira au maximum son corps élancé – un mètre soixante-dix-huit – et musclé. Elle appréciait ce qu'elle voyait, particulièrement le modelé des bras et des jambes. Elle était en meilleure forme qu'après le camp d'entraînement des marines où on l'avait initiée à l'exercice physique.

Sa serviette à la main, elle se pencha pour ramasser sa bouteille. Il n'y restait qu'un peu d'eau, qu'elle but avidement. Puis elle se dirigea vers le vestiaire. Tout en marchant, elle sentait les regards des hommes qui la suivaient en douce. Elle avait soin de ne croiser aucun de ces regards et gardait une expression dédaigneuse, ce qui lui était facile, vu ce qu'elle éprouvait. Elle aperçut également M. Ivy League qui bavardait avec la cervelle d'oiseau qui lui avait fait remplir les formulaires d'inscription, un mois auparavant. Le blond M. Polo avait les poings sur les hanches et un air de chien battu. Jazz dut réprimer un sourire en repensant à la façon dont il s'était vanté d'être médecin, comme si ça allait l'épater. Jazz ne connaissait que trop de toubibs, tous des enfoirés.

Elle jeta sa bouteille vide dans la poubelle près de la porte avant de sortir de la salle. En passant devant le bureau de la réception, elle constata qu'il était presque dix heures moins le quart, autrement dit elle avait intérêt à se dépêcher, car elle tenait à arriver en avance au travail, si elle avait la chance qu'on lui assigne une autre tâche. Il y avait eu une accalmie avant la mission de la veille, qui, espérait-elle, allait marquer le début d'une nouvelle série. Néanmoins, elle ne pouvait pas se plaindre : au total, elle avait vraiment de la veine. Quelquefois, elle se demandait comment ils l'avaient dénichée, mais elle ne s'appesantissait pas là-dessus. Il était temps que la roue tourne ; elle avait accompli tellement d'efforts, surtout pour suivre sa formation prétendument classique après qu'elle avait quitté l'armée. Fréquenter cette école, avec tous ces débiles, pour passer du statut d'infirmière militaire à celui d'infirmière diplômée avait été la pire épreuve de sa vie.

Dans les vestiaires, sur une table tout près de la porte, un grand bac était rempli de sodas glacés. Jazz se servit un Coca, le décapsula et but avec plaisir. À côté du bac, une affichette priait les abonnés d'indiquer leur nom et ce qu'ils avaient pris afin que ce soit noté sur leur compte. Tout en avalant une autre lampée et en se dirigeant vers l'espace VIP, où elle avait son placard personnel, elle se demanda qui pouvait être assez bête pour inscrire son nom. Mais, évidemment, chaque minute, un con naissait quelque part.

Pour Jazz, se doucher était une affaire vite réglée. Elle se savonnait, se shampouinait, puis fermait les yeux et laissait l'eau

ruisseler sur son crâne et son corps fait au moule. Fermer les yeux présentait un avantage supplémentaire : lui éviter de voir les autres femmes, dont certaines avaient des derrières de la taille d'un département, et une peau pareille au sol lunaire. Jazz n'en revenait pas qu'elles puissent se laisser aller à ce point.

Après la douche, sa chevelure très courte ne nécessitait qu'un bref coup de séchoir électrique. Quand elle était jeune, ses cheveux la désespéraient, mais l'armée l'avait guérie. Elle l'avait aussi désintoxiquée du maquillage, des interminables séances devant le miroir. À présent, elle ne se fardait que la bouche, et c'était surtout pour hydrater ses lèvres.

Ensuite, elle enfila sa tenue verte, et par-dessus une blouse blanche qui lui arrivait au genou. Dans une poche était fourré un stéthoscope, de la poche de poitrine dépassait une collection de stylos, crayons et autres objets typiques de l'attirail d'une infirmière.

— Vous êtes une infirmière diplômée ? demanda quelqu'un.

Elle tourna la tête. L'une des femmes à la croupe de jument était assise en face de son placard, emmaillotée dans une serviette qui lui donnait des allures de saucisse. Jazz hésita à lui adresser la parole. En général, elle ne se mêlait pas aux papotages du vestiaire, mais ce commentaire stéréotypé et ce qu'il impliquait exigeait une réponse :

— Non, je suis neurochirurgienne.

Elle prit dans le placard son manteau militaire kaki, trop grand, et le jeta sur ses épaules. Il avait des poches aussi profondes que des gouffres, et leur contenu battait contre ses cuisses, surtout la droite.

— Neurochirurgienne ? s'émerveilla la femme d'un air incrédule. Sans blague !

— Sans blague, rétorqua Jazz d'un ton qui n'invitait pas à poursuivre la conversation.

Elle rangea son body dans son sac de sport et verrouilla son placard. Même si elle ne regardait pas dans sa direction, elle sentait que la femme l'observait. Qu'elle la croie ou non, Jazz s'en fichait. Ça n'avait aucune importance.

Sans un mot, elle traversa le vestiaire à grands pas et sortit dans le couloir. Elle enfonça le bouton d'appel de l'ascenseur, puis plongea la main dans la profonde poche droite de son manteau et joua avec son objet favori, un Glock 9 mm supercompact. Sa crosse en plastique lui donnait un rassurant sentiment de pouvoir et éveillait en elle un fantasme récurrent : être accostée dans le parking par des minables comme M. Ivy League. Tout arriverait si vite que ce type en aurait le

vertige. Il énoncerait un compliment imbécile et, au même instant, découvrirait le canon de l'arme. Jazz avait pris la peine d'équiper le pistolet d'un silencieux, car elle avait un autre fantasme récurrent : supprimer l'une des infirmières en chef.

Elle soupira. Toute sa vie, elle avait été entravée par des supérieurs hiérarchiques, des incompetents. Cela avait commencé au lycée. Elle se rappelait comme si c'était hier le jour où le conseiller d'orientation l'avait convoquée dans son bureau. Cet abruti s'était déclaré perplexe, parce qu'elle avait brillé en ce qui concernait les tests d'intelligence mais obtenait des résultats plus que médiocres. Pourquoi ?

— Pfff..., marmotta Jazz à ce souvenir.

Ce type avait le cerveau si lent qu'il ne comprenait pas que les neuf dixièmes des professeurs sortaient du même moule que lui. Le lycée était une perte de temps. Il l'avait prévenue qu'elle n'entrerait pas à l'université si elle s'enfermait dans ses erreurs. Eh bien, elle s'en foutait. Le seul véritable moyen pour elle de sortir du caniveau, c'était l'armée.

Malheureusement, l'armée n'était pas tellement mieux. Au début si, parce qu'elle avait beaucoup de retard à rattraper, sur le plan physique notamment. Les tests d'aptitude l'avaient orientée vers le service de santé, une fumisterie, puisqu'elle trichait toujours à ces tests idiots. Mais elle avait joué le jeu – devenir infirmière militaire ne lui déplaisait pas, d'autant qu'elle serait autonome. Finalement, elle avait choisi de servir dans les marines. Mais, après son affectation, les choses avaient commencé à se dégrader. Certains des officiers à qui elle avait affaire n'étaient pas très malins, surtout au Koweït, lorsque son escadron s'y était infiltré en février 1991. Elle avait canardé des Iraquiens jusqu'à ce que son commandant lui confisque son arme, comme si elle n'était pas censée s'amuser. Il lui avait dit de se borner à soigner les hommes. Un épisode embarrassant.

Presque un an plus tard, à San Diego, la situation avait carrément tourné au vinaigre. Le même officier imbécile était entré dans un bar où elle s'envoyait quelques bières avec un groupe de soldats. Il s'était soûlé et l'avait tripotée alors que Jazz ne le regardait pas. Comme si ça ne suffisait pas, il l'avait traitée de « sale gouine » quand elle avait refusé avec mépris sa proposition d'aller jusqu'à Point Loma pour baiser. C'avait été la goutte d'eau, Jazz lui avait tiré dans la jambe avec son arme de service. Il avait saisi le message. Naturellement, l'incident avait marqué la fin de sa carrière militaire, mais elle s'en foutait. Elle en avait ras-le-bol.

Passer de l'armée à l'école avait été comme sauter de la poêle à frire dans le feu. Jazz s'était néanmoins obstinée. Elle pensait que

décrocher son diplôme d'infirmière serait son ticket gagnant – on avait grand besoin d'infirmières et elle pourrait faire la loi. Malheureusement, la réalité n'avait pas été, en ce qui concernait ses supérieurs hiérarchiques, très différente de son expérience militaire. Elle avait été contrainte d'aller de job en job, dans diverses institutions, avec le vain espoir que ce serait mieux ailleurs. Ce n'était jamais le cas. Maintenant, ça lui était égal.

Lorsque l'ascenseur s'arrêta au niveau du parking, Jazz en émergea et se dirigea vers son deuxième trésor, un étincelant Hummer H2 flambant neuf, couleur d'obsidienne. Elle caressa du bout des doigts le côté du véhicule, capta son reflet dans les vitres. Hormis le pare-brise, toutes les vitres étaient teintées et pareilles à des miroirs noirs. Avant d'ouvrir la portière, elle recula pour embrasser du regard la silhouette carrée, compacte et menaçante du véhicule qui le faisait ressembler à une arme prête à se déchaîner dans les rues de New York.

Jazz s'installa au volant, balança son sac de sport sur le siège du passager, extirpa son portable BlackBerry de son manteau et le posa sur ses cuisses. Elle démarra le moteur, dont le grondement sourd conférait encore plus de chic au véhicule. Elle ne put s'empêcher de sourire. Conduire cette splendeur l'excitait comme une ligne de coke, en mieux. Cela lui rappelait aussi le jour fabuleux où M. Bob l'avait contactée. Elle ne connaissait toujours pas son patronyme et trouvait ça un peu stupide. Il lui avait dit que c'était une question de sécurité, quand elle l'avait interrogé à l'époque, mais à présent elle n'y accordait plus vraiment d'importance. Lors de leur première rencontre, elle l'avait vu s'approcher, du coin de l'œil, et avait pensé que c'était encore un type qui voulait la draguer. Elle se trompait. Il avait immédiatement éveillé son attention en l'appelant « Doc JR », le surnom dont l'avaient affublée les marines de son premier escadron. On ne l'appelait plus ainsi depuis des années, et elle en avait déduit que M. Bob avait lui aussi appartenu au corps des marines. Il avait attendu qu'elle sorte de l'hôpital du New Jersey où elle était de service de 15 à 23 heures. Il avait déclaré vouloir lui faire une offre professionnelle, et demandé si cela l'intéressait de gagner de l'argent, outre son salaire – beaucoup d'argent.

Sentant que son heure avait enfin sonné, Jazz avait accepté de l'accompagner dans son Hummer H2, le sosie de celui qu'elle possédait à présent. Avant de monter dans le véhicule, elle s'était assuré qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Elle s'était aussi empressée de tenir en main, au fond de sa poche, son cher Glock. À ce moment-là, son pistolet n'avait pas de silencieux, il était donc facile à dégainer. Si M. Bob avait eu un geste déplacé, elle lui aurait tiré une balle bien placée. Elle ne croyait pas aux menaces. Si elle exhibait son arme, ce

serait pour s'en servir.

Mais elle n'avait pas de raison de s'inquiéter. M. Bob n'avait qu'une idée en tête : les affaires. Ils avaient atterri dans un petit bar enfumé, dans le centre de Newark, où il lui avait exprimé sa sympathie, presque sur un ton d'excuse, pour ses mésaventures dans l'armée et son renvoi sans la moindre compensation financière. Il avait ajouté que c'était précisément grâce à ses actes de service exemplaires qu'elle était recrutée pour une mission capitale, qui lui vaudrait une juste rétribution. M. Bob avait ensuite dit qu'ils – Jazz ne connaissait pas encore ces fameux « ils » – étaient conscients de ses qualifications idéales pour exécuter le travail qu'ils exigeaient. Enfin, il lui avait demandé si elle était intéressée.

Jazz éclata de rire, enclencha la marche arrière et quitta le parking. Quand elle y repensait, elle trouvait qu'il avait été fou de lui demander si elle était intéressée avant de lui expliquer ce qu'elle devrait faire, et à l'époque elle le lui avait fait remarquer. À partir de là, il avait cessé de tourner autour du pot. Ils avaient besoin, avait-il déclaré, de gens comme elle pour contribuer à éradiquer l'incompétence des médecins, un défaut très répandu quoique difficile à débusquer à cause d'une conspiration du silence de la part du corps médical. Alors, Jazz avait eu la conviction qu'elle était celle qu'il leur fallait. Pour repérer l'incompétence, elle était une experte – il y en avait des gisements dans toutes les institutions qu'elle avait connues. M. Bob disait que son job consisterait à lui communiquer par mail tous les épisodes au dénouement fatal, particulièrement liés à l'anesthésie, l'obstétrique et la neurochirurgie, cependant ils n'étaient pas sélectifs, il insistait sur ce point. Ils voulaient tout ce qu'elle trouverait. Elle toucherait deux cents dollars par cas, et un bonus de mille dollars pour chaque cas qui se solderait par un procès, ainsi que cinq cents dollars supplémentaires si le verdict était en faveur du plaignant.

Voilà comment ça avait commencé. Suivant la recommandation de M. Bob, elle s'était mise à travailler de nuit, ce qui n'avait posé aucun problème, car le service de nuit était le moins demandé. Cela présentait un avantage : vers 2 ou 3 heures du matin, il y avait moins de surveillance – parcourir les étages, contrôler les dossiers, récolter les commérages s'avérait beaucoup plus facile que pendant la journée ou même la soirée. M. Bob lui avait également donné d'autres conseils utiles – fruit, précisait-il, de « leur » longue expérience. Il disait que Jazz rejoignait un vaste réseau, une élite souterraine.

Dès le début, Jazz avait brillé. La clandestinité était un avantage supplémentaire qui rendait le travail amusant. L'argent lui était viré dans un paradis fiscal, sur un compte ouvert pour elle par ces gens – qui qu'ils soient. Il faisait rapidement des petits, nets d'impôt. Seul

problème : pour se servir de ce magot, elle devait aller dans les Caraïbes, une obligation qu'elle ne jugeait pas excessivement pénible.

Au bout de quatre ans, et après avoir changé plusieurs fois d'hôpital, le dernier étant St Francis dans le Queens, la situation s'était encore améliorée. M. Bob était réapparu pour lui déclarer que, vu son travail remarquable, elle avait été choisie pour être enrôlée, avec un groupe trié sur le volet, au sein de la force clandestine d'intervention. Elle allait maintenant participer à une mission encore plus capitale, pour laquelle sa rémunération serait nettement augmentée. L'opération serait top secret et porterait le nom de code « Opération Ivraie ».

Il avait ri et précisé qu'il n'était pas responsable du choix de cette appellation. Mais il avait vite repris son sérieux pour insister de nouveau sur le secret. « Pas de vagues, ni le moindre remous à la surface de l'eau. » Jazz comprenait bien, n'est-ce pas ? Évidemment qu'elle comprenait.

M. Bob avait expliqué ensuite que les circonstances seraient à l'opposé de ce qu'elle avait fait jusqu'à présent, et qu'elle devrait également poursuivre. Avec l'Opération Ivraie, elle recevrait par mail le nom d'un patient. Après quoi, selon un protocole méticuleusement conçu, qu'elle devrait respecter à la lettre, elle sanctionnerait le patient.

À ce moment-là, il y avait eu un silence. Jazz n'avait pas saisi où il voulait en venir. Le terme « sanctionner » la déroutait. Puis elle avait eu une illumination et, aussitôt, un frisson d'excitation.

« Ce protocole a été élaboré par des professionnels, il est sans faille, avait dit M. Bob. Il ne peut être découvert, c'est impossible, cependant vous devez absolument en appliquer les modalités telles qu'elles sont spécifiées. Vous me suivez toujours ?

— Bien sûr ! »

Pour qui la prenait-il, pour une idiote ?

« Souhaitez-vous devenir membre de l'équipe ?

— Affirmatif. Mais vous ne m'avez pas précisé le montant de la compensation.

— Cinq mille dollars par cas. »

Jazz se rappelait le sourire qu'elle avait eu. Songer qu'elle toucherait cinq mille dollars pour faire quelque chose de difficile et d'amusant... c'était presque trop beau pour être vrai. Or cela se révéla encore mieux qu'elle ne l'imaginait. Après les cinq premières missions, qui se déroulèrent sans anicroche grâce au protocole, M. Bob

réapparut une nouvelle fois avec le Hummer.

« Un témoignage de notre satisfaction, avait-il dit en lui remettant les clés et les papiers du véhicule. Considérez ce bolide comme l'antithèse de la Cadillac rose offerte par cette fameuse compagnie de cosmétiques (6). Profitez-en et veillez à rester en pleine forme. »

Jazz sortit du parking du club de sport dans Columbus Avenue. Au premier feu rouge, elle alluma son BlackBerry. Par expérience, elle savait que la réception n'était pas bonne dans le parking. Elle fut récompensée par un message de M. Bob, qu'elle lut en proie à une excitation croissante. Un nouveau nom !

— Ouais ! s'écria-t-elle en brandissant le poing avec une grimace de détermination, comme un athlète qui vient juste d'exécuter un exercice impeccable.

Mais elle se réfréna très vite. Sa formation militaire reprit le dessus pour la ramener au calme. Un autre nom, après celui qu'elle avait eu la veille, suggérait qu'elle était sur le point d'attaquer une nouvelle série. Même si ces noms arrivaient à intervalles irréguliers, ils étaient le plus souvent groupés. Elle ignorait pourquoi.

Elle posa le BlackBerry dans le vide-poche au-dessus de la boîte à gants. Du coup, elle hésita lorsque le feu passa au vert. Le taxi à sa droite fit une embardée, avec l'intention de se rabattre devant elle pour éviter un autre taxi arrêté dans le couloir réservé à ces véhicules. Jazz accéléra à fond, lâchant toute la puissance du Hummer. Le SUV bondit en avant et dépassa en un clin d'œil le chauffeur qui fut obligé de piler. Jazz le gratifia d'un doigt d'honneur.

Après plusieurs accrochages manqués de peu avec d'autres taxis le long de Central Park South, elle fila vers l'est puis le nord, dans Madison, en direction du Manhattan General Hospital. Il était 22 h 15 lorsqu'elle pénétra dans le parking gigantesque. Travailler de nuit avait aussi cet avantage-là : on ne manquait pas de place pour se garer près de l'entrée, au premier niveau. Saisissant son BlackBerry qu'elle glissa dans la poche gauche de son manteau, Jazz traversa la passerelle réservée aux piétons et entra dans l'hôpital.

Comme prévu, elle était légèrement en avance. Elle se rendit au cinquième étage où elle était affectée, l'étage de chirurgie générale où régnait toujours une atmosphère de ruche. Après avoir mis son manteau en lieu sûr, elle s'installa devant l'un des ordinateurs et, d'un air désinvolte, ouvrit le dossier « Darlene Morgan ». La secrétaire de garde l'après-midi ne fit pas attention à elle, occupée à rassembler ses affaires pour lever l'ancre.

Jazz fut contente d'apprendre que Darlene Morgan était dans la

chambre 629, au cinquième étage – le sien, ce qui lui faciliterait énormément la tâche. Elle pouvait visiter d'autres étages pendant ses pauses, ce qu'elle avait fait lors de précédentes missions, mais elle craignait toujours un peu d'attirer l'attention.

Quittant le cinquième, elle prit l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée où se trouvait le service des urgences. Comme tous les soirs, c'était la panique. La salle d'attente regorgeait de gens et de bébés en pleurs, souffrant de toutes sortes de maladies et de blessures. Le chaos sur lequel elle comptait. Nul ne l'interrogea lorsqu'elle entra dans le local où l'on entreposait les substances injectables par voie intraveineuse ou parentérale. Elle ne s'attendait pas à ce que quiconque intervienne, même si on la voyait, néanmoins elle vérifia d'un coup d'œil circulaire qu'on ne l'observait pas. Un réflexe. Quand elle fut sûre que personne ne la regardait, elle plongea la main dans la boîte en carton contenant les ampoules de chlorure de potassium et en saisit une qu'elle glissa dans la poche de sa blouse. Comme l'avait dit M. Bob, aux urgences où tout le monde était toujours débordé, jamais on ne remarquerait la disparition d'une ampoule.

La première partie de sa mission accomplie, Jazz remonta au cinquième pour attendre le briefing des infirmières et le moment de prendre la relève. Plus par curiosité que pour autre chose, elle consulta le dossier de Darlene Morgan, pour voir s'il y avait un élément intéressant, une espèce d'explication. Naturellement, elle se fichait qu'il y en ait ou non.

— Maman, je veux que tu reviennes à la maison ce soir, pleurnicha Stephen.

Darlene caressa la tête de son petit garçon de huit ans et échangea un regard inquiet avec son mari, Paul. Stephen était grand pour son âge et manifestait parfois une certaine maturité, mais pour l'instant ce n'était pas le cas. Que sa mère soit à l'hôpital l'effrayait vraiment et il refusait de lui lâcher la main. Darlene avait été surprise que Paul arrive avec leur fils, dans la mesure où le règlement de l'établissement exigeait que les visiteurs aient au moins douze ans, or si Stephen était grand, il ne faisait pas douze ans. Mais Stephen avait tellement supplié que son père avait cédé en espérant que les infirmières du service fermeraient les yeux sur cette entorse au sacro-saint règlement.

D'abord, Darlene s'était réjouie de voir son petit garçon, mais à présent elle redoutait qu'il ne pique une colère si Paul ne gérait pas comme il fallait la situation. Il annonçait le départ depuis une demi-heure et commençait, ce qui était compréhensible, à s'énerver. Avec difficulté, Darlene libéra sa main et passa un bras autour de la taille

de son fils pour l'attirer tout contre le lit.

— Stephen, dit-elle d'une voix douce. Tu te rappelles ce dont on a discuté hier. Maman a été obligée de se faire opérer.

— Pourquoi ?

Darlene lança un regard à Paul qui roula des yeux. Tous deux savaient que Stephen se sentait menacé et n'allait pas leur faciliter les choses. Darlene lui avait tout expliqué durant le week-end, cependant il n'avait visiblement pas compris.

— On m'a réparé le genou, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Tu te souviens, l'été dernier, quand je me suis fait mal en jouant au tennis ? Eh bien, je me suis cassé quelque chose dans le genou. Un ligament. Le docteur m'en a mis un autre, tout neuf. Alors, il faut que je dorme ici cette nuit. Demain soir, je serai à la maison. D'accord ?

Stephen tortillait le bord du drap, tête basse.

— Stephen, il est tard. Tu vas rentrer à la maison avec papa, et quand tu te réveilleras, ce sera le jour de mon retour.

— Je veux que tu reviennes ce soir !

— Je sais.

Elle se pencha pour étreindre son fils, grimaça et laissa échapper un petit gémissement. Elle avait bougé sa jambe opérée, partiellement immobilisée dans un appareil électrique qui faisait travailler l'articulation, lentement mais en permanence.

Paul s'avança, posa les mains sur les épaules de son fils et l'obligea à s'écarter. Le garçonnet ne résista pas, il avait entendu le gémissement de sa mère.

— Ça va ? demanda Paul à sa femme.

— Oui, balbutia Darlene en modifiant sa position dans le lit. Je dois simplement ne pas remuer la jambe.

Elle ferma les yeux, respira profondément, et la douleur s'atténua.

— Quel engin ! dit Paul, désignant l'appareil. On peut remercier notre bonne étoile qui nous a poussés à souscrire à AmeriCare cet automne. Sinon, on se serait ruinés.

— Tu ne veux pas dire que je n'aurais pas dû subir cette opération, n'est-ce pas ?

— Pas du tout ! Je pense simplement que notre ancienne assurance n'aurait pas couvert tous les frais. Rappelle-toi toutes les

complications qu'on avait chaque fois qu'on demandait quelque chose. Je suis bien content que, là, tout soit payé.

La souffrance de sa mère avait beaucoup impressionné Stephen, suffisamment pour le convaincre qu'elle devait rester à l'hôpital. Quelques minutes plus tard, quand Paul répéta qu'il était temps de partir, il le suivit sans protester.

Darlene se retrouva soudain seule. L'après-midi, il y avait eu des allées et venues constantes dans le couloir, mais à présent le silence régnait. Personne ne passait devant sa porte ouverte. Elle ignorait que toutes les infirmières et les aides-soignantes du soir, ainsi que celles qui assuraient la garde de nuit, étaient en plein briefing. On n'entendait que le bip ténu d'un moniteur cardiaque, plus loin dans le couloir.

Darlene observa sa chambre, le mobilier d'hôpital, les fleurs sur la table, apportées par Paul, les murs peints en vert pâle et la reproduction encadrée d'un tableau de Monet. Elle frissonna en songeant aux batailles entre la vie et la mort qui s'étaient déroulées au fil des ans entre ces murs, s'efforça aussitôt de chasser cette pensée de son esprit. Ce ne fut pas facile. Elle n'aimait pas les hôpitaux et, hormis pour son accouchement, n'y avait jamais séjourné en tant que patiente. Un accouchement, c'était différent. La joie, le bonheur imprégnaient une maternité. Ici, c'était beaucoup plus angoissant.

Elle leva les yeux pour contempler le goutte-à-goutte s'écouler sans un bruit dans la tubulure de perfusion. Un spectacle hypnotisant, dont elle eut du mal à se détourner. Ce qui la rassurait, c'était la petite pompe à morphine accrochée à la tubulure, qui signifiait que, dans les limites du raisonnable, elle pouvait contrôler la douleur. Jusqu'à présent, elle n'avait utilisé cette pompe que deux fois.

Une télé était disposée en hauteur au bout du lit. Elle l'alluma, surtout pour peupler sa solitude. Elle tomba sur les actualités régionales. Elle baissa le son, préférant se contenter des images, le cerveau embrouillé par l'anesthésie du matin et la morphine. La machine continuait à lui fléchir le genou, mais elle s'en sentait bizarrement détachée, comme s'il s'agissait de la jambe de quelqu'un d'autre.

Une heure passa entre sommeil et veille. Quand elle se rappelait qu'elle devait rester immobile, il lui semblait dormir, et si par malheur elle bougeait la jambe, elle émergeait de sa torpeur. Elle eut vaguement conscience que les actualités avaient cédé la place au *Letterman show*.

Puis elle sombra et ne se réveilla que quand une aide-soignante la secoua brusquement. Darlene serra les dents car elle avait

involontairement crispé le muscle de sa cuisse.

— Vous avez uriné depuis votre opération ? demanda l'aide-soignante, une femme obèse aux cheveux roux en baguettes de tambour.

Darlene essaya de réfléchir. En réalité, elle ne se rappelait pas.

— Si vous aviez uriné, vous vous en souviendriez. Maintenant, il faut. Je vous apporte le bassin.

La femme disparut dans la salle de bains d'où elle revint avec un bassin métallique qu'elle plaça au bord du lit, contre la hanche de Darlene.

— Je n'ai pas envie, dit Darlene.

Elle ne voulait surtout pas avoir à bouger pour s'installer là-dessus. Cette simple idée la faisait frémir. Le chirurgien lui avait dit qu'elle risquait d'éprouver une certaine gêne après l'intervention. Quel euphémisme !

— Il faut, décréta l'aide-soignante qui consulta sa montre, comme si elle n'avait pas le temps de discuter.

L'attitude de cette femme et son propre état comateux mirent Darlene en colère.

— Laissez le bassin, je ferai pipi plus tard.

— Ma belle, vous allez faire ça maintenant. J'ai des ordres d'en haut.

— Eh bien, vous n'aurez qu'à répondre à cette personne « d'en haut » que ça peut attendre.

— Je vais chercher l'infirmière, et je vous prie de croire qu'elle ne supporte pas les caprices.

L'aide-soignante disparut de nouveau. Darlene secoua la tête. « Caprice », un mot qu'elle associait aux tout-petits. Elle écarta le bassin glacé de sa cuisse.

Cinq minutes plus tard, l'infirmière déboulait dans la chambre, escortée par l'aide-soignante. Darlene sursauta. L'infirmière était très différente de l'autre femme. Grande, svelte, des yeux exotiques. Les mains sur les hanches, elle se pencha sur Darlene.

— L'aide-soignante me dit que vous refusez d'uriner.

— Je n'ai pas refusé. J'ai dit que je ferais plus tard.

— C'est maintenant ou on vous pose une sonde. Vous savez ce que ça signifie.

Darlene en avait quelques notions qui lui déplaisaient au plus haut point. L'aide-soignante vint se camper de l'autre côté du lit. Darlene se sentit cernée.

— À vous de décider, ajouta l'infirmière. Mais je vous conseille de vous remuer plutôt les fesses.

— Vous pourriez être un peu plus compatissante, rétorqua Darlene en s'appuyant sur ses deux mains pour tenter de soulever son postérieur.

— J'ai trop de malades pour plaindre ceux qui doivent uriner, dit l'infirmière.

Elle contrôla la tubulure de perfusion, tandis que l'aide-soignante mettait le bassin en place.

Darlene poussa un soupir de soulagement. Se positionner sur le bassin n'avait pas été aussi terrible qu'elle l'avait imaginé, même si le contact du métal glacé était désagréable. Uriner, en revanche, s'avéra une autre affaire. Il lui fallut plusieurs minutes de concentration pour y parvenir. Entre-temps, les deux femmes avaient quitté la chambre. Darlene avait la vessie beaucoup plus pleine qu'elle ne le pensait, ce qui l'obligea à reconnaître que cette épreuve était nécessaire. Parallèlement, cela lui rappela pourquoi elle détestait les hôpitaux.

Quand elle eut terminé, elle dut patienter. Elle pouvait soulever et baisser son pelvis, mais elle serait forcée de ne s'appuyer que sur une main pour retirer le bassin – et donc de contracter des muscles qui lui feraient mal au genou. Résultat, elle était coincée. Au bout de cinq minutes, comme elle commençait à avoir le dos en feu, elle serra les dents et réussit à déplacer le bassin sur le côté. Comme un fait exprès, l'infirmière et l'aide-soignante revinrent à cet instant.

Tandis que l'aide-soignante s'occupait du bassin, l'infirmière tendit à Darlene un somnifère et un peu d'eau dans un gobelet en plastique.

— Je ne crois pas en avoir besoin, dit Darlene – avec toutes les drogues qu'on lui avait administrées pendant la journée, elle se sentait dans le brouillard.

— Prenez-le, ordonna l'infirmière. C'est votre médecin qui l'a prescrit.

Darlene la dévisagea, incapable de déterminer si son expression était de l'insolence, de l'ennui ou du dédain. En tout cas, c'était choquant, et on se demandait pourquoi cette femme avait choisi le métier d'infirmière. Darlene prit le cachet, l'avalala. Elle rendit le gobelet à son interlocutrice.

— Vous pourriez être un peu plus humaine.

— Les gens ont ce qu'ils méritent, déclara l'infirmière en écrasant le gobelet dans sa main. Je reviendrai vous voir plus tard.

Ne vous donnez pas cette peine, pensa Darlene, qui garda cependant le silence. Elle se contenta de saluer l'infirmière et l'aide-soignante d'un imperceptible hochement de tête lorsqu'elles s'en allèrent. Elle ne voulait pas déclencher les hostilités dans l'état de dépendance et de vulnérabilité où elle se trouvait. Avec sa jambe ligotée à la machine et la douleur qui la transperçait dès qu'elle bougeait le genou, elle était complètement à la merci des infirmières.

Elle s'octroya une dose de morphine pour atténuer cette douleur pareille à une rage de dents, consécutive à la torture du bassin. Bientôt, elle se sentit calme et détachée. L'incident avec l'infirmière et l'aide-soignante devint insignifiant. Elle avait été opérée, c'était l'essentiel. L'angoisse qui la tenaillait encore la veille appartenait au passé. Elle était sur le chemin de la guérison et, d'après le docteur, dans six mois environ elle rejouerait au tennis.

Sans s'en rendre compte, Darlene sombra dans un sommeil profond, sans rêves. Le temps passa ainsi jusqu'à ce qu'elle soit brutalement tirée de sa léthargie par une sorte de brûlure dans son bras gauche. Elle gémit, ouvrit les yeux. La télé était éteinte, la pièce obscure, hormis la lueur d'une veilleuse au bas du mur. Darlene fut d'abord désorientée, mais reprit vite ses esprits. Taraudée par la douleur qui irradiait maintenant dans son épaule, elle chercha la sonnette. Elle ne l'atteignit pas. Une main lui agrippa le poignet. Elle distingua une silhouette blanche immobile à son chevet, le visage masqué par la pénombre. Elle ouvrit la bouche pour parler, en vain. La chambre s'effaça et se mit à tourner avant que Darlene ne se sente plonger dans les ténèbres.

Six

— Shelly, attention ! hurla Laurie, horrifiée. Arrête-toi !

Elle avait pourtant prévenu son frère du danger, mais il n'écoutait jamais rien ; il galopait à toute vitesse vers un étang dont la berge était bordée d'un banc de boue mouvante capable d'engloutir un éléphant.

— Shelly, arrête-toi ! cria-t-elle encore de toutes ses forces.

Atrociement angoissée à la perspective de ne pas pouvoir empêcher la catastrophe qui s'annonçait, Laurie s'élança. Quoiqu'absolument certaine qu'elle serait impuissante quand Shelly atteindrait le banc de boue, il n'était pas question de rester là et d'assister au drame sans tenter quelque chose. Tout en courant, elle cherchait frénétiquement un long bâton ou une branche qu'elle tendrait à son frère une fois qu'il serait prisonnier de la fange, malheureusement le paysage alentour était désolé, seulement semé de rochers dénudés.

Tout à coup, Shelly s'arrêta, à trois mètres du banc de boue. Il pivota et fit face à Laurie. Il avait le sourire moqueur de leur enfance.

Laurie s'immobilisa. Haletante, elle hésitait entre le soulagement et la colère. Mais, avant qu'elle ait pu prononcer un mot, Shelly pivota de nouveau et reprit sa course folle.

— Non ! s'écria Laurie.

Cette fois, Shelly atteignit l'étang et continua aussi loin que possible avant que ses jambes ne s'embourbent irrémédiablement. Il regarda encore en arrière, mais à présent son sourire s'était évanoui pour céder la place à une expression terrifiée. Il tendit le bras vers Laurie, qui s'était précipitée jusqu'à l'extrême bord de la terre ferme. De nouveau, elle chercha quelque chose pour l'extraire de là. Il n'y avait rien. Rapidement, implacablement, son frère s'enfonçait dans la

boue, ses yeux suppliants rivés à ceux de Laurie, jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Il ne resta bientôt plus qu'une main qui s'accrochait vainement à la brise, et qui bientôt disparut également, avalée par la boue.

— Non, non ! hurla Laurie, mais sa voix fut étouffée par un son discordant qui la tira des profondeurs du sommeil.

Elle se hâta d'éteindre son réveil à cloche, une bruyante antiquité, roula sur le dos et contempla le plafond. Elle était en nage, essoufflée. Elle n'avait pas fait ce vieux cauchemar depuis plusieurs années.

Elle s'assit et posa les pieds par terre. Elle était dans un état lamentable. La veille, elle s'était couchée tard pour nettoyer compulsivement tout son appartement, qu'elle trouvait sale. Une idée stupide à une heure pareille, elle l'admettait, mais cette séance de ménage avait été symboliquement thérapeutique. Il fallait épousseter les toiles d'araignées, au propre comme au figuré.

Elle n'en revenait pas que sa vie ait à ce point changé en quarante-huit heures. Même si elle était sûre que son amitié avec Jack demeurerait solide, leur relation intime était probablement terminée. Elle devait être réaliste et faire la part des choses entre ses attentes et la réalité. Par-dessus le marché, elle se tourmentait pour sa mère et elle était préoccupée par le risque d'avoir elle-même un cancer.

Laurie se leva, passa dans sa minuscule salle de bains et accomplit les rituels matinaux : douche, shampoing, brushing et maquillage léger, comme elle en avait pris l'habitude, en l'occurrence une touche de blush corail, un trait d'eye-liner et un rouge à lèvres très clair. Cela fait, elle s'examina dans le miroir. Le résultat ne lui plut pas. Elle paraissait fatiguée et stressée, malgré ses efforts pour le dissimuler ; un surcroît de blush et de l'anticerne ne lui donnèrent pas meilleure mine.

Laurie avait toujours joui d'une excellente santé – qu'elle considérait donc comme acquise – hormis durant un bref épisode de boulimie au lycée. Brusquement, la menace d'être porteuse du gène BRCA1 muté bouleversait tout. Qu'une conspiration génétique puisse se tramer dans chacune de ses milliards de cellules lui paraissait une idée affolante. Même si, la veille, elle espérait qu'une recherche approfondie sur le sujet la rassurerait, ça n'avait pas été le cas. En revanche, elle en savait maintenant beaucoup plus sur le BRCA1 d'un point de vue scientifique ; elle avait vérifié notamment que le gène normal fonctionnait bien comme un anti-tumeur, mais que sa mutation lui conférait le rôle inverse.

Malheureusement, toute cette documentation ne l'aidait guère quand elle songeait à son problème personnel, surtout si elle

confrontait ce qu'elle avait appris à son désir d'enfant. Se faire amputer des seins par mesure préventive était déjà dur, mais perdre aussi ses ovaires était bien pire : cela équivalait à une castration. Elle avait lu, épouvantée, que si elle était porteuse de la mutation du BRCA1, elle courait non seulement le risque d'avoir un cancer du sein avant l'âge de quatre-vingts ans, mais aussi un cancer des ovaires ! En d'autres termes, son horloge biologique tictaquait plus vite et plus fort qu'elle ne l'aurait imaginé.

Tout cela, ajouté à l'épuisement dû au manque de sommeil, était déprimant. Une question se posait : devait-elle subir des examens ? Elle n'en savait rien. Elle n'accepterait assurément pas qu'on lui retire les ovaires, du moins pas avant d'avoir eu un enfant. Et les seins ? A priori, elle refuserait aussi, donc à quoi bon passer le test ? La génétique moderne conduisait à ce genre d'impasse : soit il n'existait pas de traitement pour la maladie concernée, soit le traitement était trop horrible.

Après un rapide petit déjeuner, céréales et fruits, elle quitta son appartement avec seulement quinze minutes de retard. M^{me} Engler ne la déçut pas. Elle entrebâilla sa porte et darda sur elle un regard injecté de sang tandis qu'elle martelait le bouton d'appel de l'ascenseur, dans l'espoir d'accélérer le mouvement. Laurie sourit et salua d'un geste sa voisine qui, pour toute réponse, referma sa porte.

Le trajet à pied le long de la Première Avenue se déroula sans incident. Il faisait plus froid que les jours précédents, mais elle ne prit pas de taxi. Avec sa doudoune dont elle avait remonté la fermeture éclair jusqu'au cou, elle avait bien chaud. Elle appréciait aussi le dérivatif que lui offrait cette ville vibrante. Pour elle, New York possédait une énergie unique sur la planète, et ses soucis battirent bientôt en retraite dans les recoins de son esprit. Elle repensa au cas McGillan, espéra obtenir des résultats de Maureen et un rapport de Peter. Elle se demanda également quel type de cas elle aurait ce jour-là. Pourvu qu'ils soient aussi prenants que celui de McGillan...

Laurie passa par l'entrée principale de l'IML. Contrairement à la matinée précédente, la réception était déserte, de même que le secteur administratif sur la gauche. Elle salua d'un geste Marlene Wilson, la standardiste, qui savourait sa solitude en feuilletant un journal. Marlene agita une main pour lui répondre, et de l'autre appuya sur le bouton commandant l'ouverture des portes du bureau d'identification. Laurie en franchit le seuil tout en retirant son manteau.

Deux des légistes les plus chevronnés, Kevin Southgate et Arnold Besserman, discutaient, installés dans les deux fauteuils club en vinyle. Sans interrompre leur conversation, tous deux saluèrent Laurie qui fit

de même. Vinnie Amendola, remarqua-t-elle, n'était pas à sa place habituelle, caché derrière son journal. Elle s'approcha de la table où Riva étudiait les cas arrivés dans la nuit pour sélectionner ceux qui seraient autopsiés et les répartir entre les médecins. Riva leva le nez, scruta Laurie par-dessus ses lunettes et sourit.

— Tu as un peu mieux dormi cette nuit ?

— Pas vraiment, avoua Laurie. J'ai récuré l'appartement jusqu'à deux heures du matin.

— Je suis passée par là, moi aussi, gloussa Riva d'un air compréhensif. Et à l'hôpital, comment ça s'est passé ?

Laurie lui raconta sa visite à sa mère, parla brièvement de son père, mais ne mentionna pas le problème du BRCA1.

— Jack est déjà en bas, dans la fosse, annonça Riva.

— Je m'en suis doutée en voyant que Vinnie n'était pas plongé dans la rubrique sportive.

— Jack était déjà là quand je suis arrivée – six heures et demie, à peine –, il farfouillait dans les dossiers. Se pointer si tôt, c'est pathétique. Je lui ai conseillé de vivre un peu.

— Il a dû être ravi, pouffa Laurie.

— Je lui ai aussi parlé de ta mère. J'espère que je n'ai pas gaffé. Il m'a demandé où tu avais disparu hier après-midi. Apparemment, il est passé dans ton bureau juste après ton départ pour l'hôpital, pendant que j'étais en bas avec Calvin.

— Ne t'inquiète pas. Maintenant que je suis au courant, ce n'est plus un secret.

— Je ne comprends pas pourquoi ta mère ne voulait pas te prévenir. Enfin bref, Jack a eu un choc, je te le garantis.

— Il a dit quelque chose ?

— Pas à propos de ta mère. Il est resté muet, ce qui ne lui ressemble pas du tout.

— Sur quel genre de cas il travaille, en ce moment ?

— Une horreur. Il est stupéfiant, je dois le reconnaître. Plus le cas est difficile, émotionnellement ou techniquement, plus il est content. Celui-là est particulièrement bouleversant. Il s'agit d'un bébé de quatre mois qui a été littéralement écorché, puis amené aux urgences, mort. Le personnel de garde était révolté, parce que les parents prétendaient ignorer ce qui s'était passé. On a alerté la police qui a arrêté les parents.

— Oh, mon Dieu ! murmura Laurie en frissonnant.

Malgré ses treize années d'expérience, elle avait toujours du mal à autopsier les enfants, surtout les cas de maltraitance.

— J'étais chamboulée quand j'ai lu le rapport des premières constatations. Indiscutablement, il fallait autopsier l'enfant, mais je ne voyais personne que je détestais suffisamment pour lui imposer ça.

Laurie esquissa un sourire. Riva plaisantait. Elle aimait tout le monde, et c'était réciproque. Laurie savait aussi que, si Jack ne s'était pas porté volontaire, Riva se serait elle-même chargée de cette tâche abominable.

— Avant de descendre, Jack a mentionné un autre cas, ajouta Riva en prenant un dossier dans la pile. Il a eu son habituel tête-à-tête avec Janice en arrivant et elle lui a parlé d'un cas du Manhattan General étrangement semblable à celui de McGillan puisqu'il concerne une personne jeune. D'après lui, tu voudrais sans doute t'en charger. Ça t'intéresse ?

— Absolument.

Les sourcils froncés, Laurie ouvrit le dossier et tourna les pages pour trouver le rapport. La patiente se nommait Darlene Morgan et elle était âgée de trente-six ans.

— Elle avait un enfant de huit ans. Quelle tragédie pour ce gosse.

— Ma parole, c'est effectivement similaire et très surprenant. Tu sais si Janice est encore là ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne l'ai pas vue depuis six heures et demie.

— Je vais vérifier. Merci de me confier ce cas.

— De rien, dit Riva, mais Laurie lui tournait déjà le dos pour quitter la pièce.

Elle se hâta. En théorie, Janice terminait son service à sept heures, mais elle s'attardait souvent pour peaufiner ses rapports – une obsession chez elle. Il était huit heures moins le quart quand Laurie pénétra dans la salle des assistants. Bart Arnold leva les yeux, il était au téléphone.

— Janice est là ? lui demanda-t-elle.

Bart, du pouce, désigna le fond de la pièce. Laurie aperçut la tête de Janice derrière un ordinateur. Elle la rejoignit, prit une chaise et s'y assit. Elle attendit que l'assistante finisse de bâiller à s'en décrocher la mâchoire.

— Pardon, bredouilla-t-elle, frottant ses yeux qui larmoyaient.

— Ça me semble normal que tu sois crevée. La nuit a été mouvementée ?

— Comme d'habitude, mais rien de comparable à la nuit dernière. On a eu pourtant deux cas affreux. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Avant, je n'étais pas si sensible. J'espère que ça n'entame pas mon objectivité.

— On m'a parlé du bébé.

— Tu te rends compte ? Comment peut-il exister des gens comme ça ? Je ne comprends pas. Peut-être que je deviens trop émotive pour ce boulot.

— C'est quand des cas de ce genre ne vous affectent plus qu'il faut plutôt s'inquiéter.

— Sans doute, répliqua Janice avec un soupir de lassitude.

Soudain, elle se redressa dans son fauteuil, se ressaisit.

— Alors, que puis-je faire pour toi ?

— Je viens juste de parcourir ton rapport sur Darlene Morgan. Ce qui me frappe, c'est que ce cas ressemble énormément à celui de Sean McGillan.

— C'est exactement ce que j'ai dit au Dr Stapleton quand je l'ai croisé ce matin.

— Tu aurais quelque chose à me signaler qui ne figure pas là-dedans ? interrogea Laurie en agitant le dossier. Des impressions que tu aurais pu avoir en parlant, par exemple, aux infirmières ou aux médecins, ou même aux membres de la famille. Tu vois, en allant au-delà des simples faits. Quelque chose que tu aurais perçu intuitivement.

Janice réfléchit, ses yeux bruns rivés à ceux de Laurie. Puis elle secoua légèrement la tête.

— Non... Je comprends ce que tu veux dire – une sorte d'impression subliminale. Mais non. Ce n'était qu'un drame de plus dans un hôpital. Une femme encore jeune, apparemment en bonne santé, dont l'heure avait sonné.

Janice haussa les épaules.

— Quand une personne comme elle décède brutalement, ça nous fait prendre conscience que nous sommes tous sur le fil du rasoir.

Laurie réfléchissait en se mordillant les lèvres.

— Tu n'as pas rencontré le chirurgien, n'est-ce pas ?

— Non.

— C'était celui qui a opéré McGillan ?

— Non, les interventions ont été pratiquées par deux orthopédistes, apparemment très respectés.

— Il semblerait que les deux patients soient morts à peu près à la même heure. Cela te paraît bizarre ?

— Pas vraiment. D'après mon expérience, la mort frappe souvent entre 2 et 4 heures du matin. C'est dans ce laps de temps que je suis le plus débordée. Un toubib m'a dit une fois que ça avait un rapport avec le rythme circadien.

Laurie acquiesça, c'était probablement juste.

— Le Dr Stapleton m'a dit que tu avais autopsié Sean McGillan. C'est pour cette raison que tu me poses ces questions ? Parce que tu n'as trouvé aucune pathologie ?

— Aucune. Et l'anesthésie ? Y a-t-il des similitudes là aussi, le même personnel ou les mêmes produits ?

— Je t'avoue que je ne me suis pas penchée là-dessus. J'aurais dû ?

Laurie haussa les épaules.

— Tous les deux avaient été opérés environ dix-huit heures avant de mourir, donc leur organisme gardait des traces des anesthésiants. Je crois qu'on va être obligés de chercher dans toutes les directions, y compris toutes les substances qu'on leur a administrées, dans quel ordre et à quel dosage. J'ai demandé à Bart de m'obtenir le dossier médical de McGillan. J'aurai également besoin de celui de Morgan.

— Je peux faire la demande avant de partir.

— C'est sympa, dit Laurie en se levant. Ne t'imagines surtout pas que ma visite est une façon d'insinuer que ton rapport laisse à désirer. Je pense tout le contraire, tes rapports sont toujours formidables.

— Merci, répondit Janice, cramoisie. Je fais de mon mieux. Je sais combien il est important de recueillir le maximum d'informations, notamment quand on a affaire à des énigmes comme ces quatre cas-là.

— Quatre ? s'étonna Laurie. Comment ça, quatre ?

— Si je me souviens bien, il y a une quinzaine de jours, il y en a eu deux autres, également en provenance du Manhattan General. Pour moi, ils étaient semblables.

— C'est-à-dire ? Des patients qui venaient de subir une intervention, comme McGillan et Morgan ?

— Si ma mémoire est bonne, oui. Ce que je me rappelle parfaitement, c'est qu'il s'agissait de personnes jeunes et en bonne

forme, et que donc leur mort par arrêt cardiaque a été pour tout le monde une surprise des plus désagréables. Je me rappelle aussi qu'ils ont tous les deux été découverts par l'aide-soignante alors qu'elle faisait sa tournée habituelle pour contrôler la température et le pouls. Darlene Morgan a été trouvée de la même manière, ce qui laisse penser qu'une catastrophe médicale majeure s'est produite pour tous ces gens. Brutalement. Au moins, Sean McGillan a réussi à sonner. Et, comme pour McGillan et Morgan, l'équipe de réanimation a échoué. Électrocardiogramme plat.

— Voilà qui pourrait être très important, rétorqua Laurie, qui se félicitait d'être passée voir Janice.

— De toute façon, je prévoyais de photocopier les rapports, mais je n'en ai pas encore eu le temps.

— Ces gens avaient subi une intervention orthopédique ?

— Je ne me souviens pas exactement, mais ce sera facile de vérifier. À mon avis, pour les deux autres il s'agissait de chirurgie générale. Tu veux les photocopies maintenant ?

— Ne t'embête pas avec ça. J'aurai certainement besoin des dossiers dans leur intégralité. Tu te rappelles quels médecins les ont autopsiés ?

— Je l'ignore. Je n'ai pas beaucoup de contacts avec les médecins, à part toi et le Dr Stapleton.

— Et tu te souviens des conclusions sur la cause officielle de la mort ?

— Désolée. Je ne suis même pas sûre que ce soit encore réglé. Quelquefois, je suis les cas qui m'intéressent, mais pas les deux dont nous parlons. Sur le moment, je l'admets, ils m'ont paru banals, des problèmes cardiaques majeurs et imprévisibles. Je suppose que « banal » et « imprévisible » sont contradictoires, alors peut-être que « banal » n'est pas le bon qualificatif. N'empêche que dans un hôpital, aussi tragique que ce soit, des gens meurent, et souvent la pathologie qui les y a amenés n'est pas responsable du décès. C'est seulement ce matin, en rédigeant le cas Morgan et en repensant à l'aide-soignante que je me suis souvenue des deux autres.

— Comment s'appelaient-ils ? demanda Laurie avec un frisson d'excitation.

Si elle avait tenu à voir Janice, c'était précisément pour glaner une éventuelle bribe d'information potentiellement importante. Cela la confortait dans sa conviction : ses confrères légistes qui négligeaient l'expérience et la compétence des assistants et des techniciens le

faisaient à leurs risques et périls.

— Solomon Moskowitz et Antonio Nogueira. Je t'ai noté les noms et les numéros d'entrée.

Laurie prit le papier que Janice lui tendait et examina les noms. Cherchait-elle une diversion à ses problèmes personnels ? Peut-être... en tout cas, elle en avait trouvé une, et de taille.

— Merci, Janice, dit-elle avec chaleur. Je te revaudrai ça. Relier ces cas entre eux pourrait s'avérer capital.

Avec huit légistes à l'IML, ce genre de similitudes passait parfois entre les mailles du filet. Lors de la réunion du jeudi après-midi, où l'on discutait des différents cas, on évoquait généralement les plus intéressants sur le plan médical, voire les plus macabres.

— J'ai juste fait mon boulot, répondit Janice. Quand j'ai l'impression d'être partie intégrante de l'équipe et d'apporter ma pierre à l'édifice, je suis contente.

— Tu nous es très précieuse. Oh, à propos, quand tu demanderas le dossier de Morgan, ça ne t'ennuierait pas de réclamer par la même occasion ceux de Moskowitz et Nogueira ?

— Volontiers, rétorqua Janice qui le nota sur un Post-it qu'elle colla sur le côté de son ordinateur.

Le cerveau en ébullition, Laurie quitta le bureau et prit l'ascenseur jusqu'au quatrième. Ses idées noires concernant le BRCA1 et même Jack lui étaient sorties de la tête. Elle contemplait le papier avec les deux noms que lui avait donné Janice. Passer d'un cas mystérieux à quatre, c'était une sacrée cabriole. Restait à déterminer si ces décès avaient effectivement un point commun, et c'était en cela que se justifiait la médecine légale. S'ils étaient reliés entre eux par une drogue ou une procédure quelconque, et si elle réussissait à découvrir lesquelles, elle aurait alors l'opportunité – infiniment gratifiante – d'empêcher d'autres catastrophes. Sans oublier qu'un renseignement de cette nature lui indiquerait également si les morts étaient accidentelles ou criminelles. Elle en frémissait d'excitation.

Dans son bureau, Laurie suspendit son manteau derrière la porte. Elle s'assit, tapa sur le clavier de l'ordinateur les numéros des deux premiers cas qui, effectivement, n'étaient pas encore réglés. Déçue, elle apprit néanmoins le nom des légistes qui avaient pratiqué les autopsies : George Fontworth s'était occupé d'Antonio Nogueira, et Kevin Southgate de Solomon Moskowitz. Comme à son arrivée elle avait aperçu Southgate dans le bureau d'identification, elle décrocha son téléphone et l'appela sur sa ligne directe. Elle raccrocha au bout de cinq sonneries.

Elle reprit l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée et rebroussa chemin jusqu'au bureau d'identification. Elle s'était dit que Kevin serait peut-être toujours là, en train de palabrer avec Arnold, et cette fois-ci elle ne fut pas déçue. Patiemment, elle attendit une pause dans la discussion. Ces deux-là se chamaillaient en permanence à propos de politique – Kevin, l'indécrottable démocrate, et Arnold, le républicain conservateur. Tous deux travaillaient à l'IML depuis près de vingt ans et avaient fini par se ressembler. Ils étaient trop gras, avaient le teint gris et se souciaient modérément de leur hygiène et de leur tenue vestimentaire. Aux yeux de Laurie, ils incarnaient le stéréotype du coroner des vieux films hollywoodiens.

— Tu te rappelles avoir autopsié un certain Solomon Moskowitz il y a une quinzaine de jours ? demanda Laurie à Kevin après s'être excusée de les interrompre.

Comme d'habitude, ils paraissaient sur le point de se taper dessus. Ils s'exaspéraient mutuellement, dans la mesure où aucun n'avait l'ombre d'une chance de faire évoluer les opinions de l'autre.

Kevin commença par ricaner, prétendant qu'il ne se rappelait même pas les cas qu'il avait traités la veille, après quoi il plissa d'un air pensif sa figure terreuse.

— Ouais, je crois me souvenir d'un Moskowitz. Tu sais s'il venait du Manhattan General ?

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Alors je m'en souviens. Ce patient a fait apparemment un arrêt cardiaque. Si c'est celui auquel je pense, l'autopsie n'a pas donné grand-chose. Je n'ai toujours pas rendu mes conclusions, il me semble. Je suppose que j'attends les résultats de l'ana-path.

Ben tiens, se dit Laurie. Même dans les périodes d'activité effrénée, il ne fallait pas deux semaines pour récupérer des lames. Cependant, elle n'était pas surprise, Kevin et Arnold étaient réputés pour ne jamais boucler leurs cas dans les délais prévus.

— Tu te rappelles si le patient avait subi une intervention chirurgicale récente ?

— Là, tu exagères. J'ai une proposition à te faire : tu passes dans mon bureau et je te laisserai consulter le dossier.

— Bonne idée.

Laurie fut momentanément distraite par l'irruption de George dans la salle. Abandonnant Kevin et Arnold à leurs querelles, elle le rejoignit devant la machine à café.

S'il était à l'IML depuis aussi longtemps que Kevin et Arnold,

George n'avait pas pris leurs habitudes. Il avait nettement plus d'allure avec son pantalon au pli impeccable, sa chemise blanche et sa cravate colorée, le tout raisonnablement moderne, terme qu'il aimait s'appliquer à lui-même. Sans un pouce de graisse, il faisait beaucoup plus jeune que ses congénères d'âge mûr. Laurie savait que Jack ne l'estimait guère, professionnellement, mais elle-même ne détestait pas travailler avec lui.

— On m'a raconté que ton cas de mort par balle, hier, avait eu un dénouement surprenant, lui dit-elle.

— Quelle galère, soupira-t-il. Si Bingham me propose un jour de pratiquer une autre autopsie avec lui, rappelle-moi de refuser poliment.

Laurie pouffa de rire et parla de cette histoire un instant, avant d'en venir au sujet qui la préoccupait. Comme elle l'avait fait avec Kevin à propos de Moskowitz, elle demanda à George s'il se rappelait avoir autopsié Antonio Nogueira.

— Donne-moi un indice...

— Je suis pas sûre des détails, répondit-elle, mais je crois qu'il devait être relativement jeune, qu'il avait été opéré vingt-quatre heures auparavant, environ, au Manhattan General, et qu'il semblait avoir eu un infarctus massif.

— Oui, je me souviens de ce cas. Une énigme : l'autopsie, zéro, et rien à quoi me raccrocher avec les lames d'ana-path. Le dossier est sur mon bureau, en attendant que l'analyse toxicologique me donne peut-être une piste. Sinon, je vais être forcé de conclure à une fibrillation ventriculaire spontanée et à un infarctus massif, tellement brutal qu'aucun signe pathologique n'a eu le temps d'apparaître. Ce qui signifie, naturellement, que ce qui a provoqué le phénomène a dû disparaître par magie. Bref, d'une manière ou d'une autre, le cœur s'est arrêté. Ça ne peut pas être un problème respiratoire, puisqu'il n'y avait pas de cyanose.

George haussa les épaules en un geste d'impuissance.

— Les lames n'ont donc pas révélé grand-chose dans les artères coronaires ? insista-t-elle.

— Rien.

— Et le muscle cardiaque semblait normal ? Il n'y avait pas de signes d'inflammation, quelque chose qui aurait pu déclencher une brusque arythmie létale ?

— Rien non plus ! C'était complètement normal.

— Ça t'ennuie si je jette un coup d'œil au dossier, dans l'après-

midi ?

— Pas du tout. Mais pourquoi tu t'intéresses à ce cas ? Et comment tu en as entendu parler ?

— C'est Janice qui m'a mise au courant. Et ça m'intéresse parce que j'ai eu un cas bizarrement similaire hier.

Laurie se sentait un brin coupable de ne pas mentionner les deux autres cas, mais pas assez cependant pour les évoquer. D'une part, soupçonner qu'ils étaient liés d'une manière ou d'une autre n'était que pure spéculation et, d'autre part, à ce stade, elle se sentait en quelque sorte propriétaire de son amorce de théorie : il s'agissait peut-être d'une drôle d'affaire.

Elle quitta le bureau d'identification, descendit au sous-sol et se mit en quête de Marvin. Elle le trouva dans le bureau de la morgue, déjà en tenue, comme elle l'espérait.

— Prêt ? lui lança Laurie, pressée de s'atteler au travail.

— On y va !

Elle lui donna le numéro de Darlene Morgan, avant d'aller se changer dans le vestiaire. Elle était excitée. Pour la première fois dans sa carrière de légiste, elle espérait ne rien découvrir au cours d'une autopsie, ce qui signifierait que le cas Morgan ressemblait à ceux de McGillan, Nogueira et Moskowitz. Plus elle s'accrocherait à cette idée, moins elle ruminerait ses difficultés personnelles.

En quittant le vestiaire, elle traversa la remise et retira la batterie du chargeur. Quinze minutes plus tard, en tenue spatiale, elle poussait la porte de l'antichambre où elle avait enfilé des gants et pénétrait dans la fosse. Il n'y avait qu'une seule autopsie en cours. Elle n'eut aucun mal à distinguer Jack de Vinnie, celui-ci étant plus petit et beaucoup plus fluet. Jack avait l'œil collé au viseur d'un appareil photo fixé sur un trépied. Laurie s'efforça de ne pas regarder le minuscule bébé nu étalé sur la table. Par réflexe, elle cilla quand le flash s'éteignit.

— C'est toi, Laurie ? dit Jack, qui se redressa et pivota, alerté par le bruit de la porte qui se refermait.

— Oui.

Ne voyant pas Marvin dans la salle d'autopsie, elle se retourna pour jeter un coup d'œil à la vitre en verre de la porte menant au couloir. Marvin approchait, tirant un chariot que poussait, derrière, un autre technicien nommé Miguel Sanchez. Laurie devina qu'il y avait eu un problème. Marvin était extraordinairement efficace ; en principe, c'était lui qui l'attendait.

— Viens ! dit Jack, excité, à Laurie. J'ai quelque chose à te montrer. Ce cas est incroyable.

— Je n'en doute pas, mais je pense que je te laisserai me raconter tout ça après. Autopsier des enfants, tu sais que ce n'est pas mon truc.

— Je suis certain que ce cas est du même genre que ceux d'hier. J'en suis sûr à plus de quatre-vingt-dix pour cent. La cause de la mort et le procédé vont surprendre tout le monde. Je te le garantis, c'est un cas d'école.

La curiosité professionnelle de Laurie l'emporta. Elle s'obligea à regarder le bébé. Ainsi que Riva l'avait dit, la malheureuse petite fille présentait des hématomes, des écorchures et des brûlures sur la majeure partie du corps et du visage. Ce spectacle atroce la fit chanceler, comme un accès de vertige. Laurie écarta les pieds pour retrouver son équilibre. Dans son dos, elle entendit la porte s'ouvrir et le grincement des roues d'un vieux chariot qu'on poussait.

— Et si je te disais que les radios de ce bébé ne montrent aucune fracture, ancienne ou récente ? Cela modifierait-il ta façon de considérer ce cas ?

— Pas particulièrement.

Elle s'efforçait de fixer son regard sur le visage de Jack, brouillé par les néons qui se reflétaient sur sa visière. Ils ne s'étaient pas vus depuis près de vingt-quatre heures, et il se bornait à jouer son rôle professionnel. Elle avait espéré autre chose.

— Et si je te dis que, en plus des radios normales, le frein du clitoris est intact ?

— Ça ne rend pas moins atroce ce que j'ai sous les yeux.

Malgré sa répugnance, Laurie se pencha et examina de près les lésions cutanées, surtout l'une d'elles que Jack avait incisée. Pas de sang ni d'œdème. Brusquement, elle comprit ce que Jack insinuait en soulignant des éléments suggérant qu'il ne s'agissait pas d'une histoire de maltraitance.

— De la vermine ! murmura-t-elle.

— Et c'est la petite dame qui remporte le gros lot ! s'exclama Jack tel un bonimenteur de foire. Comme je m'y attendais, le Dr Montgomery a brillamment corroboré mon impression. Bien sûr, Vinnie n'est pas convaincu, donc on a parié cinq dollars qu'on découvrirait une pseudo-preuve de mort par asphyxie quand on attaquera l'autopsie des organes, or nul n'ignore ce que ça impliquerait.

Laurie acquiesça. Il y avait de fortes chances que ce bébé ait été

victime de la mort subite du nourrisson, pour laquelle l'autopsie révélait parfois des signes d'asphyxie. A priori, elle avait cru que toutes ces blessures avaient été infligées avant le décès mais elle présumait maintenant qu'il s'agissait plus probablement de lésions post mortem causées par des parasites tels que fourmis, blattes, peut-être même souris ou rats. Si cela se révélait exact, on avait affaire à une mort accidentelle et non à un homicide. Naturellement, cela n'atténuait en rien cette tragédie – une si jeune vie perdue –, mais les conséquences en seraient assurément très différentes.

— Bon, je ferais mieux de continuer, dit Jack en retirant l'appareil photo du trépied. Cette petite a été mutilée par la misère, on n'a pas abusé d'elle. Il faut que je sorte ses parents de prison. Qu'on les ait bouclés en cellule, c'est ajouter l'humiliation à la douleur.

Laurie rejoignit Marvin qui rangeait le chariot le long d'une des tables d'autopsie. Elle s'obligea à refouler la déception que lui inspiraient le comportement de Jack, son entrain, son humour. Elle se demandait aussi si le cas dont il s'occupait était un autre signe envoyé du ciel pour lui rappeler que les choses n'étaient pas toujours ce qu'elles semblaient être au premier abord.

— Tu as eu des ennuis ? demanda-t-elle à Marvin, tandis qu'avec l'aide du second technicien ils plaçaient le cadavre sur la table et glissaient sous la tête un bloc de bois.

— Un contretemps. Mike Passano a dû se tromper de numéro de tiroir. Mais, avec Miguel, on a retrouvé le corps assez vite. Il y a quelque chose en particulier à chercher pour ce cas ?

— En réalité, répondit Laurie en vérifiant le numéro et le nom, j'espère qu'il ressemblera à notre premier cas d'hier.

Marvin lui lança un regard perplexe, tandis qu'elle attaquait l'examen externe.

Son œil exercé enregistra aussitôt qu'on avait là une femme de type caucasien, dans la trentaine, aux cheveux noirs, qui paraissait en bonne santé. Elle avait néanmoins un léger surpoids, de la cellulite sur le ventre et une culotte de cheval. Sa peau avait la lividité normale de la mort, on ne remarquait aucune lésion, hormis quelques nævi bénins. Pas de cyanose. Pas de signe de toxicomanie. Deux incisions fraîchement suturées sur les faces externes du genou gauche, sans inflammation ou infection apparentes. Elle avait un cathéter dans le bras gauche, sans épanchement de sang ou de fluide. Une canule correctement positionnée dans la trachée dépassait de la gorge.

Jusqu'ici, tout va bien, pensa Laurie – l'examen externe était comparable à celui de Sean McGillan. Elle saisit le scalpel que lui

tendait Marvin pour la deuxième partie du travail. Elle travaillait rapidement, avec une totale concentration, si bien qu'elle n'avait plus conscience de ce qui l'entourait, des autres autopsies se déroulant dans la fosse.

Quarante-cinq minutes plus tard, Laurie se redressait après un dernier effort pour suivre les veines des jambes jusqu'à la cavité abdominale. Pas de caillots. Hormis quelques fibromes utérins sans gravité et un polype dans le gros intestin, elle n'avait découvert aucune pathologie et assurément rien qui puisse expliquer le décès de cette jeune femme. Exactement comme pour McGillan. Elle devrait attendre les résultats de l'ana-path et de la toxicologie pour déterminer la cause de la mort.

— Une femme en pleine forme, commenta Marvin. Exactement ce que tu voulais.

— C'est très curieux, dit Laurie, qui se sentait confortée dans ses soupçons.

Elle jeta un regard circulaire dans la salle qui s'était quasi remplie pendant qu'elle se focalisait sur sa tâche. La seule table libre jouxtait celle que Jack avait utilisée. Apparemment, il avait terminé et était parti sans un mot. Laurie ne s'en étonna pas. C'était en accord avec son récent comportement.

À une autre table, elle crut reconnaître la silhouette menue de Riva. Quand Marvin sortit dans le hall pour aller chercher un chariot, Laurie s'approcha – c'était bien Riva.

— Un cas intéressant ?

— Professionnellement parlant, pas vraiment, répondit Riva, levant le nez. Une femme renversée dans Park Avenue par un chauffard. Une touriste du Middle West, qui tenait son mari par la main quand la voiture l'a percutée. Il marchait devant elle, à un mètre. Ça me stupéfie toujours que les piétons ne soient pas plus prudents dans cette ville, vu la façon dont les gens conduisent. Et toi, ton cas ?

— Très, très intéressant. Quasi aucune pathologie.

Riva considéra celle qui partageait son bureau d'un œil rond.

— Pas de pathologie, mais intéressant ? Tu me surprends.

— Je t'expliquerai plus tard. En attendant, est-ce que j'ai autre chose ?

— Non, pas aujourd'hui. J'ai pensé qu'un peu de repos ne te ferait pas de mal.

— Je vais bien, je t'assure. Je ne veux pas d'un traitement de faveur.

— Ne t'inquiète pas, la journée est plutôt calme. Et tu en as largement assez sur le dos.

— Merci, Riva, répliqua Laurie, qui aurait pourtant préféré rester occupée.

— À tout à l'heure, en haut.

Laurie rejoignit sa table et, lorsque Marvin revint avec le chariot, elle le remercia pour son aide et lui annonça qu'elle avait terminé pour la journée. Dix minutes plus tard, après la procédure habituelle de décontamination, elle rangeait sa combinaison spatiale et remettait sa batterie en charge. Elle s'apprêtait à se rendre au service d'histologie et de toxicologie quand Jack lui barra soudain le passage.

— Je t'offre un café ? proposa-t-il.

Laurie scruta le regard noisette de son compagnon, pour tenter de sonder son humeur. Elle en avait assez de son enjouement, c'était pour elle l'humiliation suprême, compte tenu des circonstances. Pourtant, elle ne voyait pas sur son visage ce sourire ironique qu'il avait la veille, quand il était apparu sur le seuil de son bureau. Son expression était plus grave, presque solennelle, ce qu'elle apprécia – cela convenait mieux à ce qui se passait entre eux.

— J'aimerais qu'on parle, ajouta-t-il.

— D'accord pour un café.

Avec difficulté, elle s'efforça de ne pas s'interroger sur ce qu'il avait en tête. Le sérieux qu'il affichait ne lui ressemblait pas.

— On a le choix entre le bureau d'identification et la cantine, dit-il. À toi de décider.

La cantine était située au premier étage – une immense pièce sonore, au sol recouvert d'un linoléum démodé et aux murs nus, équipée d'une rangée de distributeurs de boissons. À cette heure de la matinée, il y aurait des secrétaires et des vigiles qui prenaient leur pause.

— Essayons l'identification, suggéra Laurie. Avec un peu de chance, il n'y aura personne.

— Tu m'as manqué hier soir, déclara Jack, tandis qu'ils attendaient l'ascenseur de service.

Ça alors ! se dit Laurie. Malgré ses inquiétudes, son espoir d'avoir une conversation sérieuse grimpa en flèche. Jack n'avait pas l'habitude d'exprimer ses sentiments de façon aussi directe. Elle le

scruta de nouveau, pour s'assurer qu'il n'ironisait pas, mais ne put trancher car il contemplait, comme hypnotisé, le numéro d'étage affiché au-dessus des portes de l'ascenseur. Le nombre décroissait avec une lenteur exaspérante. Cet ascenseur n'était guère plus qu'un monte-charge et se déplaçait à la vitesse d'un glacier.

La porte s'ouvrit, ils pénétrèrent dans la cabine.

— Toi aussi, tu m'as manqué, admit-elle, gênée et détournant les yeux.

— Sur le terrain de basket, j'ai été nullissime. Je faisais n'importe quoi.

— Je suis désolée, rétorqua Laurie qui regretta aussitôt ces mots – elle paraissait s'excuser, alors qu'elle voulait simplement se montrer aimable.

— Comme je le prévoyais, l'examen interne pour la petite a confirmé mon hypothèse de mort subite du nourrisson, dit-il, changeant de sujet – à l'évidence, lui aussi était mal à l'aise.

— Ah oui ?

— Et toi, ton cas ? demanda-t-il, alors que l'ascenseur entamait son ascension. J'ai croisé Janice, elle m'a expliqué qu'il semblait identique à celui de McGillan. Du coup, j'ai dit à Riva que tu souhaiterais probablement t'en charger.

— Merci... Ce cas est effectivement similaire à celui de McGillan, à un point dérangeant.

— Comment ça, « dérangeant » ?

— Hier, tu as fait allusion à des autopsies qui permettent de déterminer une cause de décès très différente de ce qu'on attendait. Eh bien, moi, je crois que je pourrais être tombée sur l'œuvre d'un serial killer. Je pense à certains fameux meurtres en série perpétrés dans des établissements hospitaliers, et surtout, récemment, aux affaires du New Jersey et de Pennsylvanie.

Laurie s'interrompt ; avec Jack, contrairement à la réserve qu'elle observait avec Fontworth, elle n'hésitait pas à exprimer ses suppositions les plus folles.

— Fichtre ! Quand je disais que les autopsies réservaient quelquefois des surprises, c'était une considération d'ordre général. Je ne faisais pas référence à ton cas.

— Ah bon ?

L'ascenseur s'arrêta au rez-de-chaussée.

— Non, pas du tout. Et j'ajoute qu'à mon avis, vu ce que tu m'as

décrit, passer d'une mort naturelle à un homicide est un saut périlleux. Comment diable t'est venue cette idée ? demanda-t-il en s'effaçant pour la laisser sortir de la cabine.

— Parce que j'ai autopsié en quarante-huit heures deux personnes plutôt jeunes, en bonne santé, décédées brutalement. Pourtant, elles ne présentent pas la moindre pathologie. Rien !

— Ton cas d'aujourd'hui n'avait pas de signe d'embolie ou d'anomalies cardiaques ?

— Absolument rien, hormis quelques petits fibromes utérins sans gravité. Comme McGillan, elle sortait d'une opération sous anesthésie générale. Comme McGillan, son état était stable, sans complications, et tout à coup... boum ! Arrêt cardiaque, impossible de la réanimer ! conclut Laurie en claquant des doigts pour mieux accentuer son propos.

Ils traversèrent le standard. Les secrétaires papotaient, les téléphones restant pour l'instant muets. Après avoir profité du chaos matinal pour faucher çà et là les New-Yorkais, la mort s'accordait généralement un répit.

— Deux cas, ça ne fait pas une histoire de crimes en série ! objecta Jack, abasourdi par la théorie de Laurie.

— Je pense que nous avons quatre cas, et non deux. C'est trop pour une simple coïncidence.

Ils se servirent un café, et elle lui relata sa conversation avec Kevin et George. Puis ils s'installèrent dans les fauteuils en vinyle marron.

— Et la toxicologie ? questionna Jack. S'il n'y a pas de pathologie flagrante ni d'élément histologique particulier, c'est l'analyse toxicologique qui révélera s'il y a ou non quelque chose de louche.

— George m'a dit qu'il attendait encore les résultats du labo pour le cas dont il s'est chargé. Manifestement, il me faudra patienter aussi pour le mien. N'empêche qu'on a là un étrange concours de circonstances.

Ils burent leur café, s'observant par-dessus le bord de leur gobelet. Chacun connaissait l'opinion de l'autre sur cette théorie de serial killer. Laurie arborait une expression de défi, Jack semblait penser qu'elle déraillait.

— Si tu veux mon avis, dit-il enfin, je crois que tu laisses ton imagination s'emballer. Tu es peut-être perturbée par nos problèmes personnels et tu cherches un dérivatif.

Une vive irritation s'empara de Laurie, provoquée par la condescendance de Jack qui, en plus, n'avait pas tort. Détournant les

yeux, elle prit une inspiration.

— De quoi voulais-tu que nous discussions, au fait ? Pas de notre travail, je suppose.

— Hier, Riva m'a raconté, pour ta mère. J'ai failli t'appeler hier soir pour que tu lui transmettes mes amitiés, mais, vu les événements, j'ai jugé préférable d'en parler avec toi en tête à tête.

— Merci de me demander des nouvelles. Elle va bien.

— Tant mieux. Je peux lui envoyer des fleurs, tu crois ?

— C'est toi qui décides.

— Eh bien, je le ferai.

Jack s'interrompit, tripota son gobelet.

— Je ne sais pas si je devrais aborder ce sujet à propos de ta mère...

Alors, tais-toi, songea Laurie. Elle était déçue. Elle s'était, malgré tout, imaginé autre chose et n'avait pas envie de parler de sa mère.

— ... mais je présume que tu es consciente de l'aspect héréditaire du cancer du sein.

— J'en suis consciente, répondit-elle, fixant sur lui un regard noir – où voulait-il en venir ?

— J'ignore si on a recherché chez ta mère le gène muté BRCA1, mais le résultat de ce test serait important en ce qui concerne le traitement. Et pour toi, ce serait capital pour prévenir la maladie. Bref, je considère que tu devrais faire des analyses. Je ne voudrais pas t'affoler, mais ce serait prudent.

— Pour ma mère, il y a bien mutation du BRCA1, admit Laurie.

Sa colère, même si sa déception subsistait, retomba. Elle comprenait soudain que Jack était inquiet pour elle, pas seulement pour sa mère.

— Tu as d'autant plus intérêt à te faire tester. Tu l'as envisagé ?

— J'y ai pensé. Mais je ne suis pas persuadée que ce soit si important, ça ne servira sans doute qu'à m'angoisser davantage. Il n'est pas question qu'on m'enlève les seins et les ovaires.

— La mastectomie et l'ovariectomie ne sont pas les seules mesures préventives qui existent, objecta Jack. La nuit dernière, j'ai surfé sur Internet et j'ai lu tout ce qui a été écrit sur ce sujet.

Laurie réprima un sourire. Jack et elle avaient-ils visité les mêmes sites ?

— Il y a une autre option : des mammographies plus fréquentes. Tu pourrais même envisager un traitement au tamoxifène. Mais on n'en est pas là. Dans l'immédiat, il faut écouter la voix de la raison. S'il y a un moyen d'anticiper sur l'avenir, tu devrais en profiter. Pour être sincère, je voudrais que tu le fasses. Non, c'est pas ça. J'aimerais te persuader de le faire... pour moi.

À la stupéfaction de Laurie, Jack se pencha vers elle et lui agrippa le bras avec une force inattendue, comme pour lui montrer à quel point cela lui tenait à cœur.

— Tu es vraiment convaincu que c'est nécessaire ? interrogea-t-elle, s'émerveillant de ce « pour moi ».

— Absolument, sans aucun doute ! Même si le seul résultat est de t'inciter à faire régulièrement des examens. Ce serait déjà très positif. Laurie, s'il te plaît...

— C'est un bilan sanguin ? Je ne sais même pas de quoi il s'agit.

— Oui, un simple bilan sanguin. Tu as un généraliste au Manhattan General, puisque nous sommes maintenant obligés d'aller là ?

— Pas encore. Mais je n'ai qu'à appeler ma vieille copine de fac, Sue Passero. Elle est dans l'équipe de médecine générale. Je suis sûre qu'elle m'arrangera ça.

— Parfait. Il faudra que je téléphone à l'hôpital pour vérifier si tu l'as vraiment fait ?

— Non, je le ferai, assura-t-elle en riant.

— Aujourd'hui.

— D'accord, d'accord.

— Merci, dit Jack en lui lâchant le bras. Maintenant que ce point est réglé, je voudrais te demander s'il serait possible de trouver un compromis à propos de ton démenagement.

Laurie en fut interloquée. À la seconde où elle pensait qu'il n'aborderait pas le sujet de leur relation, il se jetait à l'eau.

— Comme je te l'ai dit, hier soir tu m'as manqué. Pis, j'ai joué au basket comme un pied. Les remparts que j'avais soigneusement érigés contre ton absence ont été sapés, juste avant que je rejoigne le terrain, par une rencontre inopinée avec l'un de tes collants.

— Quel collant ?

Aussitôt, Laurie se réfugia elle aussi derrière ses propres remparts. L'humour grinçant de Jack ne l'amusait pas. Ses prouesses sur un terrain de basket, était-ce là un facteur déterminant pour qu'elle

réintègre son appartement ? Non, ce n'était vraiment pas drôle.

— Tu l'as laissé dans la salle de bains. Mais, ne t'inquiète pas, il est bien à l'abri dans la commode.

— Qu'entends-tu par « compromis » ? rétorqua-t-elle d'un air dubitatif.

Jack s'agita dans son fauteuil ; à l'évidence, cette question l'embarrassait. Laurie attendit patiemment. Enfin, il eut un geste confus. Les épaules voûtées, il tendit la main, la paume tournée vers le ciel.

— On s'engagera à discuter des problèmes au fur et à mesure.

Laurie sentit son cœur se serrer.

— Ce n'est pas un compromis, dit-elle d'un ton découragé. Jack, nous savons tous les deux où est le problème. À ce stade, la discussion ne résoudra rien. Tu vas me faire remarquer que je me contredis, puisque j'ai toujours insisté sur l'importance de la communication. Mais, en réalité, je suis dans le compromis depuis le début, et particulièrement depuis un an. Je comprends, me semble-t-il, l'enfer que tu as vécu, et j'ai de la compassion pour toi, ce qui m'a poussée à supporter une situation qui ne me satisfaisait pas. Tu vois, c'est aussi simple que ça. Je crois que nous nous aimons, mais nous sommes à la croisée des chemins. J'ai besoin d'une famille, d'un véritable engagement. Pour employer une de tes expressions favorites, la balle est dans ton camp. La décision t'appartient. Discuter est superflu. Je n'essaierai pas de te convaincre, or parlementer équivaldrait à ça. Et encore une chose : je ne suis pas partie dans un moment de colère. Il y avait longtemps que j'y pensais.

Ils se dévisagèrent sans bouger. Ce fut Laurie qui fit le premier geste. Elle posa la main sur la cuisse de Jack, juste au-dessus du genou.

— Ça ne veut pas dire que je ne t'adresserai plus la parole, ni que nous ne sommes pas amis. Ça signifie simplement que, à moins de pouvoir trouver une vraie solution, je resterai chez moi, dans mon appartement. En attendant, je retourne à mon dérivatif.

Laurie se leva, sourit à Jack sans rancœur, puis se détourna et regagna l'ascenseur.

Sept

Bâillant à s'en décrocher la mâchoire, au point d'en avoir les larmes aux yeux, Laurie reposa son crayon, s'étira, puis examina son œuvre. Elle avait réalisé sur du papier millimétré un diagramme où figuraient, à gauche, les noms des quatre patients qu'elle considérait comme des victimes. En haut de la page et formant des colonnes, étaient inscrits tous les paramètres qu'elle jugeait importants : l'âge et le sexe du patient, le type d'opération, le nom du chirurgien, de l'anesthésiste et de l'anesthésiant utilisé, des sédatifs et antalgiques administrés, à quelle heure et qui avait découvert le patient, à quel étage de l'hôpital, qui avait pratiqué l'autopsie, la moindre pathologie éventuellement significative, ainsi que les résultats des analyses toxicologiques.

Pour l'instant, elle avait des éléments inscrits dans de nombreuses cases de son graphique, hormis les noms des chirurgiens et des anesthésistes, des anesthésiants et des médicaments administrés, le bilan toxicologique pour les deux cas qu'elle avait autopsiés, et une éventuelle pathologie chez Darlene Morgan. Afin de remplir les cases vides, elle avait besoin des dossiers de l'hôpital et de la coopération de Peter et Maureen. Dans la case « toxicologie » des deux cas autopsiés par Kevin et George, elle avait noté : screening négatif, analyses plus approfondies en cours.

Le diagramme mettait en évidence une information que Laurie estimait importante, et qui n'allait pas vraiment dans le sens de son hypothèse : les patients n'étaient pas tous dans le même service. Deux d'entre eux étaient à l'étage de chirurgie générale, les deux autres respectivement en orthopédie et neurologie. Aucun n'ayant subi d'intervention neurochirurgicale, et l'un, opéré pour un problème orthopédique, ayant été admis en chirurgie générale, Laurie avait déjà appelé le bureau des admissions du Manhattan General pour avoir une

explication. Celle-ci était simple : l'hôpital manquant de lits, on casait les malades là où il restait de la place.

Depuis l'instant où elle avait quitté Jack dans le bureau d'identification, Laurie était comme une pile électrique et déployait toute son énergie pour enquêter sur les quatre morts. Sa motivation était double. Jack l'avait dit à juste titre, il lui fallait un dérivatif pour ne pas ressasser ses problèmes personnels. De plus, elle voulait absolument prouver que ces cas n'étaient pas une coïncidence, ainsi que son intuition le lui soufflait. La façon dont Jack s'était moqué de son idée l'avait vexée.

D'abord, elle était montée à l'histologie pour voir Maureen qui lui avait fièrement présenté un plateau de lames colorées à l'hématéine-éosine, préparées en moins de vingt-quatre heures. Avec huit mille autopsies annuelles, une charge énorme, une telle rapidité était une première. Laurie s'était répandue en remerciements et hâtée d'emporter les lames dans son bureau pour les étudier méticuleusement. Comme elle l'avait prévu, elle n'avait découvert aucune pathologie. Le cœur, surtout, était parfaitement normal. Pas le moindre signe d'inflammation du muscle cardiaque ou des vaisseaux coronaires, ni d'anormalité des valves et du tissu nodal.

Ensuite, elle était descendue au labo de toxicologie, au troisième étage, où elle avait eu la malchance de tomber sur John DeVries. Ils ne s'aimaient pas, et John étant un animal qui défendait son territoire, il lui avait demandé ce qu'elle fabriquait dans son laboratoire. Comme Laurie ne voulait pas causer à Peter des ennuis avec son chef, elle avait dû faire preuve d'imagination. Elle avait donc bafouillé qu'elle se trouvait par hasard près du spectromètre de masse, qu'elle n'avait jamais vraiment compris ce qu'était la spectrométrie de masse et souhaitait en apprendre plus sur ce sujet. Quelque peu radouci, John lui avait fourni de la documentation avant de s'excuser : il se rendait au labo de sérologie.

Laurie avait déniché Peter dans son minuscule bureau aveugle. En la voyant, son regard s'était éclairé. Contrairement à Laurie qui ne se souvenait pas de lui durant la période antérieure à l'IML, Peter se rappelait qu'ils étaient ensemble à Wesleyan University au début des années 80. Elle avait à l'époque deux ans d'avance sur lui.

« J'ai fait un screening toxicologique sur McGillan. Je n'ai rien trouvé, mais quelquefois certaines substances peuvent échapper au chromatographe, surtout si elles sont en faible concentration. Ça m'aiderait beaucoup si tu me disais à peu près ce que tu cherches.

— D'accord. L'autopsie de ces patients incite à penser qu'ils sont tous morts brutalement d'un arrêt cardiaque. Tout allait bien, et

l'instant d'après le sang ne circulait plus. Par conséquent, il nous faut éliminer des toxiques cardiaques comme cocaïne, digitaline, et autres substances susceptibles de modifier le rythme en affectant soit le nœud sinusal qui commande la fréquence cardiaque, soit le tissu nodal qui propage cet influx électrique. Par-dessus le marché, on doit écarter tous les médicaments employés dans le traitement de l'arythmie.

— Wouah ! Ça fait beaucoup, avait commenté Peter. Pour la cocaïne et la digitaline, j'aurais vu, et il aurait fallu de fortes doses pour provoquer la mort. Pour le reste, je ne sais pas, mais je vais regarder. »

À ce moment de la conversation, Laurie avait évoqué Solomon Moskowitz et Antonio Nogueira, autopsiés plusieurs semaines auparavant. Elle avait dit à Peter que ces cas ressemblaient comme deux gouttes d'eau à celui de McGillan. Il avait tapé son mot de passe sur le clavier de son ordinateur, afin d'accéder à la banque de données du laboratoire. Dans les deux cas, le screening toxicologique s'était révélé normal. Peter avait alors proposé d'approfondir l'analyse, maintenant qu'il avait une idée approximative de ce qu'elle recherchait.

« Encore une chose, avait dit Laurie juste avant de le quitter. Ce matin, j'ai eu un nouveau cas dont les échantillons vont te parvenir sans tarder. Celui-là aussi est étonnamment similaire aux autres, ce qui me pousse à penser que quelque chose d'étrange est en train de se passer au Manhattan General. Dans la mesure où je ne découvre aucune pathologie, je crains que l'essentiel du travail ne retombe sur tes épaules. »

Peter avait répondu qu'il ferait de son mieux.

Après sa visite au labo de toxicologie, Laurie était montée dans le bureau de George pour consulter le dossier d'Antonio Nogueira. George lui réservait une bonne surprise : des copies des éléments marquants. Kevin n'avait pas eu cette prévenance, cependant il ne voyait pas d'inconvénient à ce que Laurie fasse elle-même des copies. Munie de ces documents, elle était retournée dans son bureau pour continuer à remplir les cases de son diagramme.

Pivotant sur son fauteuil, elle attendit que Riva, qui était en ligne avec un médecin à propos de la femme renversée par un chauffard, raccroche le téléphone.

— Regarde ça, dit-elle en lui tendant la feuille de papier millimétré.

Riva l'étudia attentivement.

— Tu as drôlement bien organisé les informations dont tu disposes.

— Je suis fascinée par cette énigme. Et j'ai la ferme intention de la résoudre.

— C'est donc pour ça que tu étais contente de ne découvrir aucune pathologie chez Morgan, ce qui signifie que tu as là un nouveau cas.

— Exactement !

— Et quelles sont tes déductions pour l'instant ? Avec tout le travail que tu as abattu, tu dois avoir une idée plus précise.

— Je crois, oui... Il apparaît clairement que, pour les quatre cas, il s'agit d'une fibrillation ventriculaire. Le pourquoi et le comment... c'est une autre affaire.

— Je suis tout ouïe.

— Tu es sûre de vouloir que je t'expose ma théorie ? Jack l'a balayée d'un revers de main passablement exaspérant.

— Teste-la sur moi.

— D'accord. Pour abréger, comme j'ai décidé qu'il s'agissait d'une fibrillation ventriculaire ou d'un arrêt cardiaque, et que les cœurs se sont révélés structurellement normaux, la mort est sans doute due à une drogue provoquant l'arythmie.

— Ça me paraît plutôt sensé. Et ensuite ?

— On arrive à la partie la plus intéressante.

Laurie baissa la voix, comme si elle craignait qu'une oreille indiscreète ne l'entende :

— Je pense qu'on a affaire à des homicides. En d'autres termes, je suis persuadée d'avoir mis le doigt sur l'œuvre d'un tueur en série au Manhattan General.

Riva ouvrit la bouche pour répliquer, mais Laurie l'interrompit d'un geste.

— Dès que j'aurai les dossiers médicaux de l'hôpital, je pourrai finir de remplir mon graphique. Je saurai quel anesthésique on a utilisé, quels médicaments préopératoires et postopératoires. On en discutera à ce moment-là. Personnellement, je ne crois pas que ces informations complémentaires changeront quoi que ce soit. Quatre cas de fibrillation ventriculaire fatale, sans possibilité de réanimation, chez des personnes jeunes et en bonne santé qui avaient subi une intervention chirurgicale mineure, dans le même hôpital et en l'espace de quelques semaines..., ça fait trop pour une simple coïncidence.

— C'est un grand hôpital, Laurie, dit Riva sans autre commentaire.

Laurie soupira. Elle avait les nerfs à vif et jugea le ton de Riva

aussi condescendant que celui de Jack. D'un geste brusque, elle reprit son diagramme.

— Ce n'est que mon opinion, ajouta Riva, ennuyée par la réaction de son amie.

— Tu as le droit d'avoir ton opinion, riposta Laurie, qui fit brutalement pivoter son fauteuil.

— Je ne voulais pas te vexer...

— Tu n'y es pour rien, ces jours-ci je suis à cran.

Laurie se retourna de nouveau pour regarder Riva.

— Mais laisse-moi te dire une chose : on a mis beaucoup de temps à résoudre les affaires de meurtres en série dans des établissements hospitaliers, justement parce qu'elles n'éveillaient pas les soupçons.

— Tu as raison.

Riva sourit à Laurie qui, refusant de conclure la paix, décrocha son téléphone. Exposer sa théorie à Jack et Riva s'était avéré pénible pour ses nerfs, en revanche la formuler à voix haute lui avait permis de clarifier et d'étayer ses idées. Les objections de ses interlocuteurs n'ébranlaient nullement sa conviction. À présent, elle tenait encore plus à son scénario de serial killer. Du coup, elle réalisait que, même si c'était prématuré dans la mesure où elle n'avait pas la moindre preuve, elle devait se débrouiller pour que quelqu'un du Manhattan General soit informé. Malheureusement, elle savait par expérience qu'une telle décision ne lui appartenait pas. Cela devait émaner de l'administration et transiter par le service des relations publiques. Elle appela donc Connie Egan, la secrétaire de Calvin, pour demander s'il pouvait lui accorder un moment.

— Il est attendu dans quelques minutes à un déjeuner du conseil consultatif. Si vous voulez le voir, je vous conseille de descendre immédiatement. Sinon, vous devrez attendre jusqu'à 16 heures, et encore, je ne vous garantis rien.

— J'arrive tout de suite.

Laurie raccrocha et bondit sur ses pieds.

— Bonne chance, dit Riva.

— Merci, répondit Laurie d'un ton sec en saisissant son graphique.

— Ne sois pas trop déçue si Calvin est encore plus sceptique que moi. Et il risque de te taper sur les doigts. N'oublie pas qu'il a une tendresse particulière pour le Manhattan General : il y a fait ses études et son internat lorsque c'était un grand hôpital universitaire.

— Merci de me le rappeler !

Laurie avait un peu honte de son attitude envers Riva. Manifester tant d'agressivité ne lui ressemblait pas, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher.

De crainte de louper Calvin, elle se précipita vers l'ascenseur. Cinq minutes plus tard, elle entra dans le service administratif. Plusieurs personnes étaient assises sur un long canapé pour voir le chef, Harold Birgham, dont la porte était close et gardée par sa secrétaire, Gloria Sanford. Il était quelquefois arrivé à Laurie d'être à la place de ces gens, attendant de se faire enguirlander, ce qu'elle évitait maintenant en s'adressant à Calvin. Lors de ses débuts à l'IML, elle était beaucoup plus entêtée, et apolitique.

— Vous pouvez entrer, lui dit Connie.

La porte de Calvin était entrebâillée. Il téléphonait, les pieds posés sur un coin du bureau. Quand elle franchit le seuil, il lui indiqua d'un geste l'un des deux fauteuils disposés face à lui. Laurie observa le décor familial. L'antré de Bingham était deux fois plus grand que cette pièce qui, en outre, ne communiquait pas avec la salle de réunion. Elle paraissait cependant gigantesque, comparée à l'espace qu'elle devait partager avec Riva. Les murs étaient tapissés de l'assortiment habituel de diplômes et récompenses ; plus des photos de Calvin en compagnie des politiciens les plus en vue de la ville.

Il conclut sa conversation qui concernait, d'après ce que comprit Laurie, l'ordre du jour du déjeuner du conseil consultatif, lequel avait été créé par le maire vingt ans auparavant, afin que l'IML soit moins dépendant des autorités municipales et judiciaires.

Calvin reposa ses jambes robustes sur le sol et considéra Laurie par-dessus ses nouvelles lunettes à verres progressifs, dépourvus de monture. Laurie, se sentit soudain nerveuse. Depuis l'enfance, elle avait un léger problème avec les figures de l'autorité masculine. Or Calvin l'avait toujours intimidée, encore plus que le directeur. Il en imposait physiquement, son regard noir et froid vous fixait sans ciller, son caractère colérique était légendaire, et il se comportait parfois en vrai phallocrate. Parallèlement, elle le savait capable de gentillesse et de courtoisie. L'ennui, c'est qu'à chaque rencontre, on ignorait quelle facette de sa personnalité se manifesterait.

— Que puis-je pour vous ? Malheureusement, nous allons devoir être brefs.

— Je ne vous retiendrai qu'un instant.

Elle lui tendit la feuille de papier millimétré. Puis elle résuma rapidement l'historique des quatre cas et son hypothèse quant à la cause possible de ces décès. Son speech ne dura que quelques minutes,

après quoi elle se tut.

Calvin étudiait toujours le graphique. Enfin, il releva les yeux, les sourcils en accent circonflexe. Se carrant dans son fauteuil qui gémit sous son poids, il s'accouda à la table, joignit ses index et secoua lentement la tête d'un air ahuri.

— La première question qui me paraît s'imposer est celle-ci : pourquoi me racontez-vous tout cela à un stade aussi précoce ? Aucun de ces cas n'a encore été définitivement classé.

— Eh bien, j'ai pensé que vous voudriez éventuellement informer quelqu'un au Manhattan General de notre hypothèse, pour qu'on y soit plus vigilant.

— Je rectifie ! gronda Calvin en jetant un coup d'œil furtif à sa montre, ce qui n'échappa pas à Laurie. Je les informerai de *votre* hypothèse, pas de la mienne. Vous me surprenez, Laurie. Vous vous appuyez sur des données extrêmement lacunaires pour sauter à des conclusions prématurées et grotesques.

Il frappa la feuille du dos de la main.

— Vous suggérez que je transmette ce qui n'est que pure spéculation et pourrait s'avérer extrêmement préjudiciable au Manhattan General si c'était porté à la connaissance d'une personne mal intentionnée, ce qui se produit fréquemment. Cela risquerait même de déclencher un mouvement de panique. Ici, à l'IML, nous nous fondons sur des faits, pas sur des suppositions fantaisistes. Bon Dieu, nous pourrions perdre toute crédibilité !

— Mon intuition me dit que je ne me trompe pas.

Cette fois, Calvin abattit son poing sur le bureau. Des documents s'éparpillèrent.

— Je tolère très mal l'intuition féminine, si ça se réduit à ça. Où vous croyez-vous, dans un club de broderie ? Nous sommes une organisation scientifique, nous prenons en considération des faits avérés, pas des pressentiments ni des présomptions.

— Mais nous parlons de quatre cas inexplicables en deux semaines, objecta Laurie en ravalant un grognement – à l'évidence, elle avait réveillé le machisme de Calvin.

— Oui, mais on traite des milliers de cas au Manhattan General. Des milliers ! Je sais, figurez-vous, qu'ils ont un taux de décès très bas, bien en dessous de la moyenne qui est de trois pour cent. Et comment je le sais ? Parce que je suis membre du conseil d'administration. Revenez avec des éléments concrets du labo de toxicologie ou la preuve flagrante d'une électrocution par un courant de faible voltage,

et je vous écouterai. Mais épargnez-moi cette histoire abracadabrante de serial killer en goguette que vous êtes incapable d'étayer.

— Ils n'ont pas été électrocutés.

À un moment, Laurie avait envisagé cette possibilité puisque la tension électrique standard de 110 volts est susceptible de provoquer une fibrillation ventriculaire. Mais elle avait écarté cette hypothèse dans la mesure où les patients n'étaient pas régulièrement soumis à des courants électriques. Peut-être l'un d'eux avait-il pu être exposé à un appareil détraqué, mais certainement pas les quatre, d'autant qu'aucun n'avait été placé sous monitoring.

— Je vous donnais juste un exemple ! aboya Calvin.

Il se leva si brusquement que son fauteuil à roulettes alla percuter le mur.

— Si vous êtes tellement motivée, trouvez des faits ! dit-il en lui rendant le diagramme. Je n'ai pas de temps à perdre avec ces sottises. Je suis attendu pour une réunion où on s'occupe de problèmes réels.

Honteuse d'être grondée comme une écolière, Laurie quitta précipitamment le service administratif. Durant l'entretien, la porte de Calvin était restée ouverte, et ceux qui attendaient que Bingham les reçoive la regardèrent déguerpir avec des mines impassibles. Qu'avaient-ils pensé de ce qu'ils avaient entendu ? Elle fut soulagée de s'engouffrer dans l'ascenseur. Comme elle l'avait dit à Riva, elle était à cran ces jours-ci ; dans d'autres circonstances, elle se serait sans doute moquée de la rebuffade qu'elle venait d'essuyer. Mais la réaction de Calvin, celle de Jack et de Riva lui donnaient le sentiment d'être une espèce de Cassandra des temps modernes. Que des gens qu'elle respectait ne voient pas ce qui lui paraissait si évident l'éberluait.

De retour dans son bureau, elle se laissa tomber dans son fauteuil et enfouit son visage dans ses mains. Elle était dans une impasse. Il lui fallait des renseignements supplémentaires, cependant elle était forcée d'attendre que les dossiers lui parviennent par la voie officielle. Impossible d'accélérer le mouvement. Elle devait aussi attendre que Peter accomplisse ses tours de prestidigitation avec la chromatographie gazeuse et la spectrométrie de masse. À moins d'avoir un autre cas similaire le lendemain, ce qu'elle ne souhaitait pas, elle ne pouvait rien faire.

— J'ai l'impression que ton entretien avec Calvin ne s'est pas aussi bien passé que tu l'espérais, dit Riva.

Laurie ne répondit pas, de plus en plus énervée. Depuis l'enfance, elle avait toujours quêté l'approbation de ceux qui incarnaient à ses yeux l'autorité et, quand on la lui refusait, c'était terrible pour elle.

Calvin avait achevé de la démonter, il lui semblait que toute son existence partait à vau-l'eau. D'abord la situation avec Jack, ensuite sa mère et ce problème de cancer, et à présent même sa vie professionnelle paraissait menacée. Sans parler de son épuisement après deux nuits d'affilée où elle n'avait quasi pas fermé l'œil.

Laurie soupira. Elle devait se ressaisir. Songer au cancer lui rappela qu'elle avait promis à Jack de subir des examens et de contacter sa vieille copine de fac, Sue Passero. Sur le moment, elle n'avait pas été totalement sincère ; elle n'était pas vraiment décidée et cherchait surtout à apaiser Jack dont l'insistance l'avait surprise. Mais soudain cette perspective lui apparut sous un autre jour. Elle s'évaderait quelques heures de l'IML et ferait d'une pierre deux coups. Elle connaissait très bien Sue, elle pourrait donc lui confier ses préoccupations afin que son amie alerte la direction de l'hôpital sans pour autant mentionner son nom ou l'institut médico-légal.

Elle prit son répertoire et chercha son numéro professionnel. Elles avaient été très proches à la fac de médecine et, comme elles exerçaient dans la même ville, dînaient ensemble environ une fois par mois. Elles se juraient toujours de se voir plus souvent, mais n'y parvenaient jamais.

Ce fut une secrétaire médicale qui décrocha. Laurie avait l'intention de laisser simplement un message pour que Sue la contacte à l'heure qui lui conviendrait, mais quand son interlocutrice lui demanda son nom et que Laurie répondit « Dr Montgomery », on la pria de patienter. Une seconde après, elle avait son amie en ligne.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama gaiement Sue. Quoi de neuf ?

— Tu as un petit instant à me consacrer ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

Laurie expliqua qu'elle devait subir des tests de dépistage pour des raisons qu'elle expliquerait plus tard. Elle mentionna également qu'elle dépendait désormais d'AmeriCare mais n'avait pas encore de médecin généraliste.

— Pas de problème, viens quand tu veux. Je te ferai une ordonnance pour le laboratoire d'analyses.

— Aujourd'hui, ce serait possible ?

— Bien sûr. Tu as déjeuné ?

— Non.

Laurie esquissa un sourire. Elle ferait d'une pierre trois coups.

— Alors, ramène tes fesses, ma belle ! La bouffe de la cafétéria ne

te laissera pas un souvenir impérissable, mais tu seras en bonne compagnie.

Laurie raccrocha et saisit son manteau pendu derrière la porte.

— Je crois que tu prends la bonne décision, dit Riva.

— Merci, répondit Laurie, fouillant son bureau du regard pour s'assurer qu'elle n'oubliait rien.

— J'espère que tu n'es pas fâchée contre moi.

— Bien sûr que non, dit Laurie en étreignant l'épaule de sa collègue. Je te le répète, ces temps-ci j'ai l'épiderme particulièrement sensible, un rien m'écorche. Bon, là-dessus, même si tu n'es pas ma secrétaire, je te serais reconnaissante de noter de nouveau mes messages, surtout si Maureen et Peter donnent des nouvelles. Je te revaudrai ça.

— Ne sois pas stupide, ça ne me dérange pas du tout. Tu repasseras, cet après-midi ?

— Naturellement. Le déjeuner ne s'éternisera pas, ensuite j'ai l'analyse de sang, puis j'irai peut-être embrasser ma mère. De toute manière, si tu as besoin de me joindre, j'ai mon portable.

Riva lui fit au revoir de la main et se replongea dans son travail.

Laurie quitta l'IML par les portes donnant sur la Première Avenue. Le vent était mordant, la température avait chuté à mesure que la journée avançait, aussi eut-elle plus froid qu'à son arrivée le matin. Elle remonta la fermeture éclair de sa doudoune et enfouit son menton dans le col. Frissonnante sur le trottoir, elle héla un taxi.

Le trajet jusqu'au Manhattan General fut un peu plus long que celui de la veille jusqu'au University Hospital. Les deux établissements étaient situés dans l'Upper East Side, approximativement à la même distance au nord de l'IML, mais le Manhattan General s'étendait plus à l'ouest, le long de Central Park. Il occupait plus d'un bloc entier avec plusieurs passages piétonniers qui traversaient les rues environnantes pour relier les divers bâtiments. Ce complexe avait été construit en pierre grise par à-coups, durant près d'un siècle, si bien que son architecture était assez hétéroclite. L'aile la plus récente, qui portait le nom du bienfaiteur ayant permis son édification, Samuel B. Goldblatt, se détachait à angle droit sur l'arrière de la partie principale. C'était l'aile des VIP, l'équivalent de celle où la mère de Laurie avait sa chambre à l'University Hospital.

Laurie était souvent venue au Manhattan General, notamment pour voir Sue. Elle savait donc où elle allait, ce qui n'était pas superflu, dans la mesure où l'hôpital était toujours bondé. Elle se dirigea

directement vers le bâtiment Kaufman, celui des consultations externes. Là, elle se rendit au service de médecine générale et demanda son amie. Elle se présenta et la réceptionniste lui remit aussitôt une enveloppe renfermant une ordonnance pour une analyse complète, ainsi qu'une note de Sue où celle-ci lui indiquait l'emplacement du labo de génétique : bâtiment central, premier étage. Elle lui recommandait également de passer d'abord aux admissions. En tant que nouvelle adhérente d'AmeriCare, elle devait se procurer une carte de l'hôpital. Ensuite, concluait Sue, elles se rejoindraient à la cafétéria.

Obtenir la carte prit plus de temps que la prise de sang. Elle dut faire la queue pour atteindre les représentants du service clientèle. Néanmoins, un quart d'heure plus tard, elle montait au laboratoire du premier étage. Les instructions de Sue étant parfaitement claires, Laurie repéra sans difficulté le service de diagnostic génétique. Les locaux étaient étonnamment apaisants par rapport au reste de l'hôpital. Des haut-parleurs diffusaient de la musique classique, des affiches encadrées – *Les Nymphéas* de Monet – ornaient les murs. Il n'y avait personne dans la salle d'attente, lorsque Laurie tendit l'ordonnance de Sue à la réceptionniste. À l'évidence, ce type d'analyses génétiques n'était pas encore monnaie courante, mais les choses changeraient bientôt et, du coup, la médecine dans son ensemble.

Installée dans un fauteuil, Laurie fut de nouveau contrainte d'affronter la réalité de ce qui pouvait se tapir au tréfonds de son être. Elle portait peut-être le vecteur de sa propre mort sous la forme d'un gène muté ; c'était une espèce de suicide inconscient ou de mécanisme congénital d'autodestruction, ce qui expliquait certainement pourquoi elle avait délibérément évité d'y penser. Le résultat serait-il positif ou négatif ? Elle l'ignorait totalement, et se trouver là lui donnait le sentiment d'être une joueuse, ce qu'elle n'avait jamais été. Si Jack n'avait pas insisté, elle aurait sans doute remis indéfiniment ce bilan. Mais à présent elle était là, on allait lui prélever du sang. Ensuite, elle gommerait tout ça de son esprit, un trait de caractère qu'elle tenait de sa mère.

Après que la prise de sang fut achevée, un geste médical d'une banalité trompeuse, Laurie regagna le rez-de-chaussée et refit la queue à la réception. Elle ignorait où était la cafétéria dans cet immense labyrinthe. Lorsqu'elle atteignit le comptoir, une jeune femme en blouse rose lui demanda si elle souhaitait déjeuner à la grande cafétéria ou à celle réservée au personnel. Laurie eut un instant d'hésitation, avant d'opter pour la seconde.

L'itinéraire qu'on lui avait indiqué était compliqué – heureusement

que la réceptionniste lui avait conseillé, en conclusion, de suivre la ligne violette tracée sur le sol. Après cinq minutes de déambulation, Laurie pénétrait dans la salle où, à midi et quart, régnait une grande animation. Elle n'imaginait pas que le personnel du Manhattan était aussi nombreux, d'autant que cette foule ne représentait qu'une partie de l'équipe de jour ; or trois équipes se succédaient en vingt-quatre heures.

Laurie balaya du regard les gens assis aux tables, ceux qui défilaient devant le self. Le brouhaha lui rappelait le vacarme des oiseaux dans les marais protégés, un soir d'été. Elle eut un accès de pessimisme : jamais elle ne repérerait Sue. Cela lui paraissait à peu près aussi douteux que de vouloir retrouver quelqu'un dans Times Square la nuit de la Saint-Sylvestre.

À l'instant où Laurie allait se diriger vers les caissières pour leur demander l'autorisation de biper son amie, une main lui tapota l'épaule. C'était Sue qui la serra vigoureusement dans ses bras. Solidement charpentée, Sue était une femme de couleur, une athlète qui avait brillé à la fac sur les terrains de football et de softball. Laurie se sentait minuscule à côté d'elle. Comme à l'accoutumée, Sue était magnifique. Contrairement à la plupart de ses collègues, elle était vêtue d'une robe en soie élégante et très seyante, sous une blouse ouverte impeccablement repassée. À l'instar de Laurie, elle aimait mettre en valeur sa féminité.

— J'espère que tu n'as pas trop faim, ironisa-t-elle, montrant le comptoir. Blague à part, la bouffe n'est pas si mauvaise.

Tandis qu'elles piétinaient et choisissaient leurs plats, elles échangèrent des propos anodins sur leur métier. Laurie demanda des nouvelles des deux enfants de Sue – elle s'était mariée tout de suite après la fac de médecine, et avait un garçon de quinze ans et une fille de douze. Laurie ne pouvait s'empêcher de l'envier.

— Hormis les affres de l'adolescence, ça baigne. Et toi, avec Jack ? Tu aperçois la lumière au bout du tunnel ? À mon avis, il faudrait que tu accélères, ma grande. Je sais pertinemment que tu auras quarante-trois balais dans quelques jours, vu que je te suis de près.

Laurie se sentit rougir, ce qui l'agaça : elle n'était plus capable de dissimuler quoi que ce soit. Sue avait évidemment remarqué sa réaction, et comme elles étaient amies depuis vingt-six ans, Laurie lui avait confié son désir d'avoir des enfants, ainsi que ses problèmes avec Jack, surtout pendant les deux dernières années. Sue ne se contenterait donc pas de platitudes en guise de réponse.

— Jack et moi, c'est fini, dit-elle, se résignant à la franchise. Du moins en ce qui concerne notre relation amoureuse.

— Oh, non ! Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez ce garçon ?

Laurie plissa le front et haussa les épaules d'un air de dire qu'elle n'en avait pas la moindre idée. Elle ne tenait pas à entrer dans une longue et éprouvante discussion, ses nerfs ne le supporteraient pas.

— Après tout... bon débarras, enchaîna Sue. Tu as été plus que patiente avec ce gros nigaud. Tu mériterais une médaille, parce qu'il ne changera pas.

Laurie opina, se réfrénant pour ne pas défendre Jack, même si son amie énonçait la stricte vérité.

Sue refusa que Laurie paie son déjeuner et fit mettre la note sur son compte. Leur plateau dans les mains, elles réussirent à dénicher une table pour deux près de la fenêtre avec vue sur une cour intérieure où se dressait une fontaine à sec. L'été, l'endroit croulait sous les fleurs et les multiples jets d'eau du bassin gargouillaient.

Elles discutèrent encore un moment de la situation avec Jack ; en réalité, c'était Sue qui parlait. Elle décréta qu'elle allait trouver quelqu'un qui convienne mieux à Laurie, laquelle la mit en riant au défi de le faire. Puis la conversation dévia sur les raisons qui avaient amené Laurie à l'hôpital. Celle-ci expliqua ce qui arrivait à sa mère, ajouta que, comme d'habitude, sa mère le lui avait caché. Sue se borna à rétorquer qu'elle prendrait rendez-vous pour Laurie avec un oncologue de premier ordre si jamais le test se révélait positif.

— Et pour le généraliste ? demanda-t-elle après un bref silence. Maintenant que tu es officiellement adhérente, il t'en faut un.

— Pourquoi pas toi ? Tu prends de nouveaux patients ?

— Je serais très honorée de te compter parmi mes clients. Mais tu es sûre que tu seras à ton aise avec moi dans le rôle du toubib ?

— Absolument. Je vais aussi devoir changer de gynéco.

— Là aussi, je peux t'aider. On a quelques personnes formidables dans l'équipe, notamment la femme que je consulte moi-même. Elle est rapide, douce, et elle connaît son boulot.

— Ça me paraît convaincant. Rien ne presse, j'ai encore six mois avant mon check-up annuel.

— D'accord, mais on aurait intérêt à programmer ça. Laura Riley est terriblement populaire et pour obtenir un premier rendez-vous, il y a plusieurs mois d'attente. C'est te dire à quel point elle est formidable.

— Eh bien, d'accord.

Pendant quelques minutes, elles se concentrèrent sur leurs assiettes. Ce fut Laurie qui rompit le silence :

— Il y a autre chose d'important dont je voudrais te parler.

— Ah oui ? fit Sue en reposant sa tasse de thé. Je t'écoute.

— J'aimerais te parler de mort subite.

Une expression de totale perplexité se peignit sur le visage de Sue.

— Ah...

— Tu connais la mort subite du nourrisson.

— Évidemment !

— Figure-toi que vous avez un problème de mort subite concernant des adultes, ici au Manhattan General.

— Ah bon... Tu pourrais expliquer, s'il te plaît ?

— Avant tout, on ne doit pas savoir que tu tiens cette information de moi. J'ai suggéré à notre directeur adjoint de prévenir quelqu'un du Manhattan General, et il a piqué une crise : il n'y a pas la moindre preuve, ce ne sont que des hypothèses, par conséquent susceptibles d'entacher la réputation de l'hôpital. J'ai l'impression d'être un chercheur lancé dans une étude en double aveugle qui, au risque de foutre tout son travail en l'air, se retrouve dans l'obligation de révéler les résultats aux cobayes qui reçoivent le placebo, pour leur sauver la vie.

Laurie se radossa à sa chaise, ricana.

— Bon, je ne deviendrais pas un peu mélo ? N'empêche, il est vrai que je n'ai pas de preuve flagrante pour étayer ce que je vais te raconter, essentiellement parce que je n'ai pas encore fini mes recherches. Je n'ai même pas le dossier hospitalier des patients en question. J'ai simplement un fort pressentiment, et il vaut mieux en parler trop tôt que trop tard. De toute façon, ces magouilles politiques en matière de médecine me rendent cinglée. C'est l'un des mauvais côtés de mon job.

— Là, tu éveilles ma curiosité. Arrête de tourner autour du pot, crache le morceau.

Laurie se pencha vers son amie et, baissant la voix, entreprit de lui relater l'histoire chronologiquement, en commençant par McGillan, puis elle exposa les deux cas autopsiés par Kevin et George, et enfin celui dont elle s'était chargée le matin même. Fibrillation ventriculaire, rien à l'autopsie. Aucune pathologique visible ni à l'œil nu ni au microscope. Si ces quatre cas similaires étaient dus au hasard, le soleil ne se lèverait pas le lendemain.

— Qu'est-ce tu veux dire exactement ? demanda Sue d'un air sceptique.

— Eh bien...

Connaissant Sue par cœur, Laurie était consciente que ce qu'elle s'apprêtait à formuler équivalait à gifler son amie.

— Je suppose qu'il reste une toute petite chance que ces décès soient accidentels – par exemple, une complication anesthésique à retardement ou peut-être un effet secondaire inattendu d'un médicament quelconque – mais, sincèrement, j'en doute. En réalité, cette chance semble extraordinairement infime, car nos screenings toxicologiques ont été jusqu'ici négatifs. Bref, je me résume : la possibilité qu'il s'agisse d'homicides me turlupine.

Toutes deux demeurèrent un moment silencieuses. Laurie ne bronchait pas, laissant Sue digérer son speech. Son amie possédait une intelligence brillante et était très attachée au Manhattan General où elle avait effectué son internat.

Finalement, Sue s'éclaircit la gorge, manifestement troublée.

— Je vérifie si j'ai bien compris. Tu penses que nous avons une espèce de meurtrier qui se balade la nuit dans nos services ?

— En un sens, oui. Avant de balayer cette idée d'un revers de main, rappelle-toi les faits divers dont la presse a parlé ces dernières années... ces employés des services de santé complètement détraqués qui achevaient les patients dont ils s'occupaient. Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

— Évidemment, rétorqua Sue en se redressant sur sa chaise, comme indignée de cette comparaison. Mais ici on n'est pas dans un bled paumé ou une clinique de quatrième zone. Nous sommes dans un centre hospitalier de premier plan où tout est sous contrôle. Quant aux patients auxquels tu fais allusion, ils n'étaient ni grabataires ni à l'article de la mort.

— Ce n'est pas facile d'argumenter à partir des faits que nous avons, à savoir quatre décès inexpliqués. Et si ma mémoire est bonne, l'un des établissements impliqués dans ces meurtres en série jouissait d'une excellente réputation. Du coup, cette affaire s'est éternisée, ce qui la rend encore plus tragique.

Sue promena dans la salle un regard dénué d'expression.

— Je ne te demande pas d'intervenir personnellement, Sue. Mais ne sois pas aussi chatouilleuse en ce qui concerne le Manhattan General. Je sais que c'est un excellent hôpital, et je ne n'ai pas l'intention de salir sa réputation. Je souhaiterais simplement que tu

me dises qui devrait être informé – par toi ou par moi – pour tenter d’éviter que ça ne se reproduise. Je répéterai à cette personne exactement ce que je t’ai raconté, à condition qu’on ne révèle pas mon identité, du moins jusqu’à ce que l’IML soit officiellement impliqué.

Sue se décontracta, eut un petit rire.

— Excuse-moi, je crois que je ne supporte pas qu’on critique mon hôpital. Je suis idiot.

— Tu connais une personne qui aurait le bon profil ? Quelqu’un de l’administration ? Ou le responsable du service d’anesthésie ? C’est peut-être à lui que j’aurais intérêt à m’adresser.

— Non, non, non ! répondit Sue, emphatique. Ronald Havermeyer a un ego qui ne passe pas par les portes, et le caractère de cochon qui va avec. Surtout pas lui ! Il le prendrait comme une offense personnelle et voudrait faire la peau au messager. Je le sais, j’ai assisté avec lui à plusieurs réunions.

— Et le président de l’hôpital ? Comment il s’appelle, déjà ?

— Charles Kelly. Le même genre que Havermeyer, voire pire. Il n’est même pas médecin, et il considère manifestement la médecine comme un business. Il s’en fichera de ta situation, et il cherchera aussitôt un bouc émissaire. Non, il te faut quelqu’un de plus subtil. Peut-être un membre du comité mortalité/morbidité.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu’ils ont pour mission de se pencher sur ce problème et qu’ils se réunissent une fois par semaine pour contrôler ce qui se passe.

— Qui en est membre ?

— Je l’ai été pendant six mois. Les cliniciens en font partie à tour de rôle. Comme membres permanents, il y a le responsable du risk management, le responsable du contrôle qualité, le directeur juridique, le président de l’hôpital, la surveillante générale et le responsable administratif de l’équipe médicale. Attends !

Sue se pencha et agrippa brusquement le bras de Laurie qui sursauta et, d’instinct, jeta un regard circulaire comme si un danger imminent les menaçait.

— Le responsable de l’équipe médicale ! répéta Sue, enthousiaste, lâchant le bras de son amie et agitant les mains. Mais pourquoi je n’ai pas pensé à lui tout de suite ? Oh, Seigneur, il est parfait !

— C’est-à-dire ?

À son tour, Sue prit un ton de conspiratrice :

— Il a dans les quarante-cinq ans, il est libre et mignon comme un cœur. Il n'est là que depuis trois ou quatre mois. Toutes les infirmières célibataires en sont gagas. J'avoue que si je n'étais pas mariée et heureuse en ménage, j'aurais aussi le béguin. Il est grand et mince avec un sourire à faire fondre un iceberg. Il a peut-être le pif un peu gros, mais on ne le remarque même pas. Cerise sur le gâteau, il a un QI dans la stratosphère et une personnalité à l'avenant.

Laurie eut un sourire narquois.

— Il semble charmant, mais nous nous écartons du sujet. Je cherche quelqu'un qui ait du pouvoir et qui soit discret.

— Je te répète qu'il est responsable administratif de l'équipe médicale. Ça ne te suffit pas, comme pouvoir ? Et je te prie de croire que, pour lui soutirer une information personnelle, il faut la lui arracher au forceps. J'ai ramé un quart d'heure, à la fête de Noël, juste pour savoir qu'il a fait partie de Médecins sans Frontières et qu'il a voyagé dans le monde entier avant d'atterrir ici. Je me suis mordu la langue quand Gloria Perkins, une infirmière en chef, a foncé sur lui pour l'inviter à danser.

— Sue, n'en rajoute pas, je n'ai pas besoin de connaître l'histoire de ce type. Je veux simplement savoir si tu estimes qu'il écouterait ce que j'ai à dire, qu'il agira et ne révélera pas mon nom avant l'intervention officielle de l'IML.

— Je t'assure qu'il est la discrétion même. Et en plus, je pense que vous vous entendrez à merveille. Tout ce que j'exige en échange, c'est que tu donnes mon nom à votre premier enfant. Je plaisante... Bon, il est sans doute dans les parages.

Sue se leva pour fouiller la salle des yeux.

Effarée en comprenant soudain qu'elle était résolue à jouer les entremetteuses, Laurie tira énergiquement sur sa blouse blanche.

— Arrête ! Ce n'est ni le moment ni le lieu pour essayer de me caser.

— Du calme, ma belle, rétorqua Sue, lui frappant la main tout en continuant à scruter la foule. Tu m'as mise au défi de te trouver quelqu'un de bien, or ce mec est parfait. Mais où diable est-il ? En principe, il a toujours une tripotée de femmes autour de lui, comme s'il était recouvert de papier tue-mouches. Ah, le voilà... Pas étonnant que je ne l'aie pas vu, il est à l'autre bout de la salle, avec sa cour.

Sans hésitation et malgré les protestations de Laurie, Sue s'éloigna. Laurie la regarda circuler entre les tables, puis taper sur l'épaule d'un homme aux cheveux châains. Il se redressa, il dépassait Sue d'une

bonne tête. Il doit être presque aussi grand que Jack, songea Laurie. Sue lui parla un instant, pointant le doigt vers Laurie, laquelle se sentit rougir et baissa le nez sur son plateau. La dernière fois qu'elle avait subi ce genre d'humiliation en public, elle était au collège et, même si naguère l'incident ne s'était pas trop mal terminé, à présent elle n'en menait pas large.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Laurie se plongea dans la contemplation de la fontaine tarie en se demandant si elle n'aurait pas intérêt à déguerpir. Puis, brusquement, elle entendit Sue prononcer son nom. Résignée, elle tourna la tête et découvrit face à elle le visage souriant et buriné d'un homme séduisant et apparemment solide, immobile près de Sue. Il aurait pu être un marin ou quelqu'un qui vivait au grand air. Il était soigné, vêtu sous sa blouse blanche impeccable d'un costume bleu marine, d'une chemise blanche et d'une cravate colorée. Il émanait de lui une courtoisie, une élégance qui le distinguaient des autres médecins, en majorité mal attifés. Et, en ce qui concernait son nez, Laurie n'avait rien à lui reprocher.

— Je te présente le Dr Roger Rousseau, dit Sue.

Laurie se leva gauchement et serra la main qu'il lui tendait. Une main forte et douce. Croisant son regard, elle fut surprise de constater qu'il avait des yeux d'un bleu pâle. Elle bafouilla qu'elle était enchantée de le rencontrer, se maudit intérieurement. Elle se comportait vraiment comme une collégienne.

— S'il vous plaît, appelez-moi Roger, dit-il d'un ton chaleureux.

— Et moi, Laurie, rétorqua-t-elle, se ressaisissant enfin.

Elle remarqua le sourire de son interlocuteur, que Sue lui avait décrit, et le jugea effectivement irrésistible.

— D'après Sue, vous détenez une information confidentielle que vous souhaitez me communiquer.

— En effet, répondit simplement Laurie. Je présume qu'elle vous a aussi prévenu que la source doit rester anonyme. Une fuite risquerait de me faire perdre mon travail. Malheureusement, j'ai déjà eu quelques mauvaises expériences de ce genre.

— Que vous vouliez garder le secret ne me dérange pas. Et vous avez ma parole, il sera bien gardé. Mais cet endroit n'est pas idéal pour une conversation. Puis-je vous inviter dans mon bureau, modeste mais au moins privé ? Nous n'aurons pas à vociférer pour nous entendre et il n'y aura pas d'oreilles indiscretes.

— Très bien.

Laurie coula un regard vers Sue qui la gratifia d'un clin d'œil et

d'un sourire en coin, le tout en lui faisant au revoir de la main. Comme Laurie ébauchait un mouvement pour prendre son plateau, elle lui dit de laisser ça, elle s'en chargerait.

Laurie suivit Roger vers la sortie de la cafétéria de plus en plus bondée. Quand il eut émergé de la cohue, il attendit qu'elle le rejoigne.

— C'est au premier, en principe je monte par l'escalier. Ça vous ennuie ?

— Pas du tout, répondit-elle, surprise qu'il ait la délicatesse de poser la question. Sue m'a dit que vous avez travaillé pour Médecins sans Frontières ? ajouta-t-elle, tandis qu'ils gravissaient les marches.

— Oui, pendant une vingtaine d'années.

— Je suis impressionnée, commenta Laurie qui admirait les actions menées par cette organisation lauréate du prix Nobel.

Du coin de l'œil, elle remarqua qu'il montait les marches deux par deux.

— Comment êtes-vous entré dans cette organisation ?

— Quand j'ai terminé ma spécialisation en maladies infectieuses, je cherchais l'aventure. J'étais aussi un idéaliste, très à gauche, qui voulait changer le monde. Ça m'a paru une bonne voie.

— Avez-vous trouvé l'aventure ?

— Assurément, et aussi pas mal de désillusions. Il y a dans le monde un tel besoin de soins médicaux les plus élémentaires que c'en est renversant. Mais... ne me lancez pas sur ce sujet.

— Où étiez-vous basé ?

— D'abord le Pacifique Sud, ensuite l'Asie, et enfin l'Afrique. Je me suis débrouillé pour faire le grand tour.

Laurie se rappela son voyage en Afrique de l'Ouest avec Jack et essaya de s'imaginer travaillant là-bas. Avant qu'elle ait pu évoquer son expérience, Roger avait sprinté et ouvert la porte en haut de l'escalier.

— Pour quelle raison avez-vous quitté MSF ? lui demanda-t-elle, alors qu'ils longeaient le couloir principal, très animé, jusqu'au secteur administratif.

Roger étant relativement nouveau ici, elle fut impressionnée par le nombre de gens qui le saluèrent au passage en l'appelant par son prénom.

— En partie parce que j'étais déçu de ne pas pouvoir changer le

monde, et aussi parce que j'avais envie de rentrer chez moi, de poser mes valises et de fonder une famille. Je me suis toujours imaginé marié avec des enfants, mais j'avais peu de chances que ça m'arrive au Tchad ou en Mongolie extérieure.

— Comme c'est romantique... L'amour vous a donc ramené des savanes africaines.

— Pas vraiment, rétorqua Roger en s'effaçant pour la laisser pénétrer dans le domaine paisible, moqueté, des services administratifs. Personne ne m'attendait. Je suis une espèce d'oiseau migrateur qui, d'instinct, revient vers le nid où il a grandi, dans l'espoir de se trouver une compagne.

Il conclut ces paroles par un éclat de rire tout en adressant un geste amical aux secrétaires qui n'avaient pas pris leur pause déjeuner.

— Si je comprends bien, vous êtes de New York.

— Du Queens, pour être exact.

— Où avez-vous fait vos études de médecine ?

— Columbia.

— Moi aussi, quelle coïncidence ! Vous étiez de quelle promotion ?

— 1981.

— 1986. Vous n'avez pas rencontré un certain Jack Stapleton ?

— Bien sûr que si, il était notre meilleur joueur. Vous le connaissez ?

— Oui, répondit Laurie sans autre commentaire – elle se sentait étrangement gênée, comme si elle trompait Jack rien qu'en prononçant son nom. C'est l'un de mes collègues à l'institut médico-légal.

Ils entrèrent dans le bureau de Roger, qui, comme il l'avait décrit, était modeste. Situé au milieu de l'aile réservée à l'administration, il n'avait pas de fenêtres. Pour l'éclairer, des photos encadrées des divers points du monde où il avait travaillé ornaient les murs. Plusieurs le représentaient en compagnie de dignitaires autochtones ou de patients. Laurie remarqua qu'il souriait toujours, comme si chacun de ces clichés gravait le souvenir d'un événement particulier. C'était frappant, car les autres arboraient une expression impassible, voire sévère.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il en approchant un petit fauteuil à dossier droit de la table.

Après avoir fermé la porte, il s'installa en face d'elle et croisa les bras.

Elle insista de nouveau sur la nécessité de préserver son anonymat, il lui certifia qu'elle n'avait rien à craindre. À peu près rassurée, elle lui relata alors l'histoire qu'elle avait racontée à Sue. Cette fois, elle évoqua délibérément un serial killer. Après quoi, elle posa devant lui une fiche sur laquelle étaient inscrits les quatre noms.

Roger était demeuré silencieux pendant son monologue, la dévisageant avec une intensité croissante.

— Je n'en reviens pas, dit-il enfin. Et je vous remercie infiniment d'avoir pris la peine de m'en parler.

— Ma conscience me commandait d'en informer quelqu'un. Quand j'aurai la copie des dossiers, ou si l'analyse toxicologique nous apporte une réponse, peut-être que je devrai remballer ma théorie. J'en serais extrêmement heureuse, croyez-le. Mais, pour l'instant, je crains qu'il ne se passe des choses bizarres.

— Si je suis tellement surpris et reconnaissant, c'est que je suis ici, comme vous à l'IML, et pour les mêmes raisons, l'empêcheur de tourner en rond. J'ai signalé chacun de ces cas à la réunion de morbidité/mortalité. Pas plus tard que ce matin pour Darlene Morgan. Or, chaque fois, on a réagi, surtout le président, par le déni et même la colère. Évidemment, je n'avais pas pour appuyer mes dires les résultats de l'autopsie, puisqu'on ne nous les a pas encore communiqués.

— Dans l'immédiat, nous n'avons pas de conclusions, pour aucun de ces cas.

— Toujours est-il qu'ils me préoccupent, depuis le premier, celui de M. Moskowitz. Mais le président nous a bâillonnés. Il n'est même pas question d'en discuter, de peur qu'une fuite parvienne aux médias et que l'efficacité de notre service de réanimation cardio-respiratoire soit critiquée. Pour aucun de ces cas, les médecins de service n'ont réussi à pratiquer une réanimation rudimentaire.

— Y a-t-il eu des investigations quelconques ?

— Rien, ce qui va à l'encontre de mes recommandations. Vous comprenez, je me suis personnellement penché sur ces affaires, mais jusqu'à un certain point. J'ai les mains liées. Le problème, c'est que notre taux de mortalité est très bas, en dessous de deux pour cent. Le président a décrété qu'on s'en occuperait si ce taux atteignait les trois pour cent, ce qui est généralement considéré comme la cote d'alerte. Les autres membres du comité sont d'accord, notamment le responsable du contrôle-qualité, le risk manager, et ce fichu directeur juridique. Ils sont tous absolument persuadés que ces épisodes sont de déplorables mais inévitables complications dans un environnement

hospitalier. Moi, ça ne me convainc pas. À mon avis, ils se cachent la tête dans le sable.

— Avez-vous découvert quoi que ce soit ?

— Non. Les patients n'étaient pas au même étage, ils n'étaient pas soignés par le même personnel ni les mêmes médecins. N'empêche que je n'ai pas renoncé.

— Tant mieux ! s'exclama Laurie. Je suis ravie que vous soyez sur le coup, et soulagée d'avoir eu la possibilité d'apaiser ma conscience.

Elle se leva et, aussitôt, le regretta. Elle ne pouvait cependant pas se rasseoir, ç'aurait été embarrassant. Le problème, c'était Jack. En réalité, ces derniers temps, Jack était l'éternel problème. Elle avait apprécié sa discussion avec Roger, et elle en était mal à l'aise.

— Eh bien, merci de m'avoir écoutée, dit-elle en lui tendant la main, s'efforçant de reprendre un minimum d'initiative. J'ai été enchantée de vous rencontrer. Dès que j'aurai les copies des dossiers, je demanderai à nos meilleurs toxicologues de travailler dessus. Je vous communiquerai les résultats.

— Je vous en remercie, répondit Roger – il lui serra la main et la garda dans la sienne. Maintenant, puis-je vous poser quelques questions ?

— Naturellement.

— Ça ne vous ennuie pas de vous rasseoir ? dit-il, lui lâchant la main pour désigner le siège qu'elle venait de quitter. Je préfère que vous soyez assise, ça me rassure : vous ne vous enfuirez pas.

Désarçonnée par ces propos, Laurie reprit place dans le fauteuil.

— Je vais faire preuve d'une indiscretion qui ne me ressemble pas, mais j'ai un bon motif. Sue a insisté sur le fait que vous étiez célibataire et libre. Est-ce vrai ?

Laurie en eut les paumes moites. Était-elle libre ? Être ainsi mise au pied du mur par un homme séduisant, intéressant, qui guettait sa réaction, lui donnait des palpitations. Elle ne savait que répondre.

Roger se pencha, tentant d'accrocher son regard alors qu'elle avait baissé les yeux pour dissimuler sa confusion.

— Si ma question vous gêne, je vous prie de m'excuser.

Elle se redressa, esquissa un faible sourire.

— Non, ça ne me gêne pas, mentit-elle. Mais je ne m'attendais pas à ce genre de question, surtout à l'occasion de ma visite au Manhattan General, potentiellement kamikaze pour ma carrière.

— Alors, ce serait gentil de me répondre.

Laurie sourit de nouveau, se moquant d'elle-même. Elle se comportait comme une collégienne.

— Je suis célibataire et largement libre.

— Largement... quel drôle d'adverbe, mais je le prends pour ce qu'il vaut, puisque nous sommes tous empêtrés dans les convenances. Vous habitez en ville ?

L'image de son minuscule appartement avec son entrée minable surgit dans son esprit.

— Oui, j'ai un appartement dans le centre. Pas très loin de Gramercy Park, ajouta-t-elle pour embellir un peu le tableau.

— Pas mal.

— Et vous ?

— Je ne suis de retour que depuis trois mois environ, et je ne savais pas quel était le quartier le plus agréable actuellement. J'ai loué un logement pour un an dans l'Upper West Side – 70^e Rue, pour être précis. Je suis tout près d'un club de sport, du musée et du Lincoln Center, et en plus j'ai le parc à deux pas.

— Pas mal...

Jack et elle avaient beaucoup fréquenté les restaurants de ce quartier.

— Je passe à la question suivante : accepteriez-vous de dîner avec moi ce soir ?

Là, elle sourit intérieurement, songeant à l'aphorisme : « Prends garde à ce que tu désires, car cela pourrait se réaliser. » Au cours des dernières années, elle avait peu à peu mesuré combien elle appréciait que l'autre fasse preuve d'esprit d'initiative, ce qui n'était pas le cas de Jack dans la vie privée. Roger, en revanche, semblait en avoir à revendre. Malgré la brièveté de leur entretien, elle devinait chez lui une forte personnalité.

— Vous ne rentrerez pas trop tard, ajouta-t-il comme elle hésitait. Vous n'avez qu'à choisir un restaurant près de chez vous.

— Pourquoi pas ce week-end ? suggéra-t-elle. Je suis disponible.

— Cela pourrait être un bonus, si vous appréciez notre dîner de ce soir, répondit Roger avec empressement, interprétant la proposition de la jeune femme comme un signe favorable. Mais j'insiste pour aujourd'hui, à condition naturellement que vous soyez libre. Voyez, je vous tends une perche, vous pouvez dire que vous êtes déjà prise. J'espère cependant que ce n'est pas le cas. J'avoue que, dans cette

ville, je n'ai pas rencontré de femmes intéressantes, cultivées, qui m'aient ébloui, or mes antennes fonctionnaient à plein régime.

Laurie était flattée par son insistance, surtout quand elle la comparait à l'indécision de Jack ; en outre, puisque Sue lui avait présenté cet homme, elle ne voyait aucune raison valable de refuser. Elle cherchait un dérivatif ? Celui-ci était le plus sain.

— D'accord pour le dîner.

— Formidable ! Où ? Mais peut-être préférez-vous que je choisisse ?

— Il y a un restaurant dans SoHo, le *Fiamma*...

Elle ne voulait pas aller dans les lieux qu'elle avait fréquentés avec Jack, même s'il était peu probable qu'elle tombe sur lui.

— Je téléphonerai pour réserver une table à 19 heures, dit-elle.

— Parfait. Je passe vous chercher chez vous ?

— Retrouvons-nous au restaurant, répondit Laurie qui imaginait l'œil injecté de sang de M^{me} Engler l'épiant dans l'entrebâillement de sa porte – inutile de lui faire subir ça, pas à ce stade de leur relation.

Quinze minutes plus tard, elle quittait le Manhattan General d'un pas vif. Elle était à la fois stupéfiée et enchantée par ce qui avait l'allure d'une aventure d'adolescente. Elle n'avait pas éprouvé pareille excitation depuis la classe de troisième à la Langley School for Girls. Elle savait d'expérience que ces émotions étaient tout à fait prématurées et survivaient rarement à l'épreuve du temps, mais elle s'en moquait. Elle savourerait cette euphorie tant que cela durerait. Elle le méritait bien.

Elle consulta sa montre. Elle était en avance et, l'University Hospital étant proche, elle résolut d'aller voir sa mère avant de retourner à l'institut médico-légal.

Huit

CINQ SEMAINES PLUS TARD

Jasmine Rakoczi était à peu près sûre que deux snipers au moins étaient embusqués sur le toit du bâtiment en ruine, à sa droite. Devant elle s'étendait un espace ouvert, pas plus de quatre mètres, menant à l'intérieur d'un autre immeuble plus élevé que celui où les snipers avaient pris position. Son plan était simple : franchir à toute vitesse le passage, plonger dans le deuxième bâtiment et grimper sur le toit. De là, elle pourrait les liquider puis s'enfoncer plus avant dans la cité dévastée afin d'accomplir sa mission.

Se frottant les mains, elle se prépara à bondir dans l'espace ouvert. Son cœur cognait, elle avait le souffle court. Se remémorant les premières leçons de sa formation militaire, elle se calma, inspira à fond, puis s'élança.

Malheureusement, l'opération ne se déroula pas comme elle l'avait prévu. À mi-chemin, alors qu'elle était totalement exposée, elle hésita – du coin de l'œil, elle avait repéré quelque chose. Le résultat était prévisible. On lui tira dessus. C'était râpé pour sa promotion.

Lâchant une bordée de jurons appris chez les marines, Jazz s'adossa à son siège, retira les doigts du clavier de l'ordinateur, et se frictionna énergiquement la figure. Incarnant un conscrit russe au cours de la bataille de Stalingrad, elle s'était concentrée pendant plusieurs heures sur le jeu *Call of Duty*. Elle s'était merveilleusement bien débrouillée jusqu'à cette débâcle, ce qui signifiait qu'elle devait tout recommencer. Le but était de mener à bien des missions de plus en plus difficiles et de gravir les échelons pour atteindre le grade de commandant de blindés. Et maintenant, c'était fichu. Du moins pour ce soir.

Les mains dans son giron, elle regarda sur le côté de l'écran ce qui l'avait distraite. Une petite fenêtre pop-up, qu'elle avait installée pour être alertée dès qu'un e-mail lui parvenait, clignotait. Sûre qu'elle allait être encore plus en rogne en découvrant qu'il s'agissait d'un truc porno imbécile ou d'une pub pour le Viagra, elle cliqua sur la fenêtre. À son grand plaisir, c'était un message de M. Bob !

Un frisson d'excitation lui parcourut l'échine comme une décharge électrique. Elle n'avait eu aucune nouvelle de lui depuis plus d'un mois et commençait à penser que l'Opération Ivraie était terminée. Depuis quelque temps, déprimée, elle était tentée de composer le numéro que M. Bob lui avait donné, même s'il avait précisé avec insistance qu'elle ne devait le joindre qu'en cas d'urgence. Elle s'était donc abstenue, mais à mesure que les jours s'égrenaient et que le découragement la gagnait, la tentation avait ressurgi. Après tout, le moment approchait où elle allait peut-être devoir quitter le Manhattan General Hospital, où il lui avait ordonné de se faire embaucher.

Jazz envisageait de partir de cet hôpital, car ses relations avec l'infirmière en chef, Susan Chapman, s'étaient détériorées jusqu'à friser le grotesque – il en allait de même, d'ailleurs, avec les autres infirmières. Elle en avait déduit que le service de nuit était le refuge des incompetents. Elle ne comprenait pas comment on avait pu confier une quelconque responsabilité à Susan, surtout à l'étage de chirurgie du Manhattan General. Non seulement c'était une grosse nulle, mais elle la houspillait continuellement, lui donnant sans arrêt des ordres, et critiquant ses moindres gestes, ce qui était facile ; les autres infirmières ne cessaient pas non plus de l'asticoter, surtout lorsqu'elle se planquait dans la salle de repos pour souffler un moment et feuilleter un magazine.

Pire, Susan lui confiait toujours les cas les plus durs – comme un pied de nez chaque nuit –, tandis que les autres avaient les plus faciles. Et elle avait eu le culot de lui reprocher de fouiner dans les dossiers des patients qui ne lui étaient pas affectés, et de lui demander pourquoi elle se baladait souvent à l'étage de gynécologie-obstétrique à l'heure de sa pause. Susan disait que la surveillante de ce service avait téléphoné pour s'en plaindre.

Jazz s'était mordu la langue pour ne pas l'incendier comme elle le méritait ou, mieux encore, la pister jusque chez elle et, à l'aide du Glock, se débarrasser d'elle une bonne fois pour toutes. Au lieu de quoi, Jazz inventait des salades sur la nécessité pour elle de compléter sa formation... blablabla. Des bobards, mais ça paraissait marcher, du moins pour l'instant. En réalité, elle devait se rendre en obstétrique et en neurochirurgie chaque nuit, car elle n'avait pas d'autre moyen de savoir ce qui s'y passait. Bien qu'elle n'ait pas eu de patients à

sanctionner dans ces services, elle devait signaler les échecs, lesquels survenaient essentiellement en obstétrique – des droguées qui donnaient naissance à des bébés complètement bousillés. Malheureusement, communiquer des rapports ne représentait pas un challenge et n'avait rien d'amusant, de plus la rémunération était insignifiante comparée à ce qu'elle touchait pour sanctionner des patients.

Retenant son souffle, Jazz ouvrit le mail de M. Bob. Oui ! s'exclama-t-elle, levant les bras tel un cycliste professionnel qui franchit la ligne d'arrivée d'une grande course. Le mail se bornait à un nom : Stephen Lewis. Elle avait une nouvelle mission ! Travailler ne serait plus une horrible corvée. Supporter Susan Chapman et les autres bécasses ne serait pas plus facile, mais au moins elle aurait un motif valable.

Ivre d'excitation, elle se connecta aussitôt sur son compte bancaire à l'étranger. Durant quelques minutes de pur bonheur, elle contempla simplement le solde. Trente-huit mille neuf cent soixante-quatre dollars et des poussières. Et, dès le lendemain, la somme s'arrondirait de cinq mille dollars.

Pour Jazz, l'idée d'avoir de l'argent en banque était synonyme de pouvoir. Même si elle n'en faisait rien de particulier, elle savait qu'il était là. L'argent lui offrait des possibilités. Elle n'avait jamais d'économies sur un compte, tout le fric qui lui passait entre les mains correspondait à ce qu'elle voulait à un moment donné, dans une vaine tentative pour camoufler les réalités de son existence. Au collège et au lycée, c'était l'argent de la drogue.

Enfant, Jazz avait vécu à la lisière de la pauvreté, dans un minuscule appartement du Bronx. Son père, Geza Rakoczi, fils unique d'un Hongrois combattant de la liberté qui avait immigré aux USA en 1957, avait quinze ans quand elle était née. Sa mère, Mariana, était du même âge, issue d'une famille nombreuse, portoricaine. Pour des raisons religieuses, les deux jeunes gens avaient été contraints par leurs familles respectives d'abandonner leurs études et de se marier. Jasmine était née en 1972.

Pour elle, dès le début, l'existence avait été une lutte. Ses parents fuyaient l'Église, qu'ils rendaient responsable de leur situation. Ils étaient devenus alcooliques et toxicomanes, ils se bagarraient continuellement, quand ils n'étaient pas trop défoncés pour ça. Son père travaillait de temps à autre, exerçant divers métiers manuels ; il lui arrivait de disparaître pendant des semaines, de se retrouver en prison pour divers délits – violences conjugales, notamment. Sa mère enchaînait les jobs bizarres, mais était invariablement virée pour

cause d'absentéisme ou faute professionnelle due à l'abus d'alcool. À la fin, elle était devenue obèse, ce qui limitait ses mouvements.

La vie de Jasmine à l'extérieur de la maison ne valait guère mieux. Le quartier et les écoles étaient sous la coupe des gangs, et la drogue touchait même les élèves de primaire. Dès la maternelle, les instituteurs consacraient plus de temps à gérer les problèmes de comportement qu'à enseigner.

Propulsée dans un monde précaire et dangereux où le changement permanent était la seule règle, Jasmine apprit à s'en sortir à force de surmonter les épreuves et de commettre des erreurs. Quand elle rentrait à la maison après les cours, elle ne savait jamais ce qui l'attendait. Elle avait huit ans lorsque son frère était né. Celui qui serait, espérait-elle, son petit compagnon était mort à quatre mois – mort subite du nourrisson. Ce fut ce jour-là qu'elle versa ses dernières larmes.

Tout en contemplant le solde de son compte, Jazz se remémora la seule fois où elle avait cru posséder beaucoup d'argent. C'était l'année qui avait suivi la mort du petit Janos, et il avait beaucoup neigé. Armée d'une vieille pelle à charbon dénichée dans la cave de leur immeuble, elle avait fait le tour du quartier pour dégager les allées. Vers cinq heures de l'après-midi, elle avait amassé une fortune : treize dollars.

Très fière, elle était rentrée à la maison avec son rouleau de billets d'un dollar serré dans la main. Elle aurait dû se méfier, évidemment, mais à l'époque elle n'avait pu s'empêcher d'étaler sa richesse, pour se faire mousser. La suite était prévisible, à présent cela ne l'étonnait pas. Geza lui avait piqué son fric, disant qu'il était temps qu'elle contribue à nourrir la famille. En réalité, il avait dépensé l'argent en cigarettes.

Une ombre de sourire joua sur son visage au souvenir de sa vengeance. À l'époque, son père n'avait qu'un seul amour : un petit bâtard jappeur de la taille d'un rat, aux longs poils, que l'un de ses collègues du moment lui avait donné. Pendant qu'il picolait en regardant de la boxe à la télé, elle avait emmené le chien dans la salle de bains dont la fenêtre était perpétuellement ouverte pour dissiper l'odeur des W-C qui fonctionnaient mal. Elle se rappelait comme si c'était hier l'expression du chien alors qu'elle le tenait par le cou, dans le vide, et qu'il s'acharnait frénétiquement à poser les pattes sur le rebord de la fenêtre. Quand elle l'avait lâché, il avait poussé un petit cri avant de plonger et d'aller s'écraser sur le ciment, quatre étages plus bas.

Ensuite, Geza l'avait brutalement réveillée pour lui demander si elle savait quelque chose sur la mort du chien. Malgré ses véhémentes

dénégations, elle avait reçu une dérouillée, comme Mariana qui clamait – sincèrement, elle – ignorer comment le chien était tombé. Jazz n'avait pas regretté son geste, même si sur le moment elle avait été terrifiée. Elle était toujours terrifiée quand son père la cognait, ce qui se produisait trop souvent, jusqu'à ce qu'elle soit assez grande pour riposter.

Elle consulta sa montre. Trop tôt pour aller au boulot, trop tard pour la salle de sport. Pas question de démarrer une nouvelle partie de *Call of Duty*, elle était trop agitée pour rester assise. Elle décida donc de faire un saut à l'épicerie coréenne ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle n'avait plus de lait, or elle en aurait envie demain matin, à son retour de l'hôpital.

Elle enfila son manteau et sa main caressa machinalement le Glock dans la poche droite. Elle le sortit d'un geste fluide, malgré le long silencieux, et visa son visage dans le petit miroir fixé au mur, près de la porte. L'orifice au bout du canon ressemblait à la pupille de quelque borgne fou furieux. Elle gloussa, baissa le pistolet et, de façon compulsive, contrôla le chargeur. Plein, comme d'habitude. Elle le remit en place, rassurée par le déclic familier. Puis elle empoigna son sac à provisions en toile et passa la bandoulière sur son épaule.

Dehors, il faisait plutôt doux. Le mois de mars, à New York. Un jour on se croyait au printemps, le lendemain en plein cœur de l'hiver. Jazz marchait, les mains dans les poches, l'une serrant le Glock, l'autre son BlackBerry. Palper ses trésors la réconfortait.

Il n'était que 20 h 30, des piétons et des voitures circulaient encore dans la rue latérale qu'elle avait empruntée pour rejoindre Columbus Avenue. En passant près de son Hummer adoré, elle s'arrêta un instant pour admirer la carrosserie miroitante. Elle avait profité de la température clémente pour la laver. Reprenant son chemin, elle songea comme souvent qu'elle avait eu une chance fabuleuse de rencontrer M. Bob.

Columbus Avenue était encore plus animée, une foule de gens s'y bousculaient, des bus, taxis et véhicules luttait pour se frayer un chemin. Le bruit des diesels, les klaxons, les hurlements de pneus auraient pu être assourdissants si Jazz y avait prêté attention, mais elle était accoutumée à ce vacarme. Le ciel qui se découpait entre les buildings était d'un gris mat, on y distinguait seulement quelques étoiles, les plus brillantes.

La magasin avait, sur le trottoir, des présentoirs débordant de fruits, de légumes, de fleurs coupées, ainsi qu'un large assortiment d'autres produits. À l'intérieur, une file de clients attendait devant l'unique caisse. Jazz fit le tour des rayonnages pour choisir ce qu'il lui

fallait – du pain, des œufs, quelques PowerBars, de l’eau minérale et du lait. Après quoi, avec un brin d’excitante tension, elle ressortit à pas lents sur le trottoir et feignit d’examiner les fruits. Au moment qu’elle jugea le plus opportun, l’épicier étant occupé à sa caisse et sa femme dans l’arrière-boutique, elle tourna simplement les talons et reprit la direction de son appartement. Quand elle fut assez loin pour ne plus risquer d’être rattrapée et obligée d’inventer une excuse minable, elle rit de la bêtise des épiciers. Leur magasin ayant plusieurs entrées, partir sans déboursier un sou était un jeu d’enfant. Elle s’étonnait que les clients paient. En ce qui la concernait, elle ne se rappelait plus la dernière fois où elle avait réglé ses courses.

De retour chez elle, Jazz rangea ses provisions dans le réfrigérateur et vérifia l’heure. Encore trop tôt pour aller au travail. À ce moment-là, elle aperçut sur l’écran de son ordinateur la même satanée fenêtre pop-up qui clignotait.

Craignant que la mission Stephen Lewis soit annulée, bien que cela ne soit jamais arrivé jusqu’à présent, elle s’assit et cliqua sur la fenêtre. De nouveau M. Bob, constata-t-elle, inquiète. D’une main qui tremblait presque, elle ouvrit le message. Stupéfaite et ravie, elle déchiffra un deuxième nom : Rowena Sobczyk.

— Ouais ! marmonna-t-elle, plissant les yeux et crispant les poings, surexcitée.

Aucun signe depuis plus d’un mois, et deux noms dans la même soirée. Incroyable. Ça ne s’était jamais produit auparavant. Étourdie à force de retenir son souffle, elle rouvrit les paupières et scruta l’écran. Pour s’assurer qu’elle ne rêvait pas, et de fait elle ne rêvait pas. Le nom était toujours là, se détachant nettement sur le fond blanc. Elle se demanda vaguement de quelle origine était ce patronyme, Sobczyk, qui lui rappelait un peu le sien par la juxtaposition des consonnes.

Elle se redressa et commença à se déshabiller tout en se dirigeant vers la penderie. Ce n’était toujours pas l’heure de partir au travail, mais tant pis. Elle y allait quand même. Elle était trop tendue pour rester là, à se tourner les pouces. À l’hôpital, elle pourrait au moins reconnaître le terrain et élaborer un plan d’attaque. Elle enfila sa tenue d’infirmière, puis sa blouse blanche. Elle songeait à son compte en banque. Le lendemain à la même heure, le solde s’élèverait à cinquante mille dollars !

Une fois au volant de son Hummer, Jazz se contraignit au calme. Elle s’était offert son quart d’heure de jubilation, maintenant il était temps de se montrer sérieuse. Éliminer deux patients multiplierait évidemment la difficulté par deux. Elle envisagea un instant d’exécuter sa mission en deux fois, mais balaya cette idée. Si M. Bob

avait voulu que les choses se déroulent de cette manière, il ne l'aurait pas contactée à deux reprises le même jour. Elle en déduisait logiquement qu'elle était censée sanctionner ces gens en une nuit.

Sur le chemin de l'hôpital, elle ne s'amusa même pas à faire la course avec les taxis. Elle était résolue à demeurer concentrée et tranquille. Elle gara le Hummer au premier niveau du parking et pénétra dans l'hôpital. Après avoir déposé son manteau à sa place habituelle, en lieu sûr, elle descendit au rez-de-chaussée et, d'un pas nonchalant, pénétra dans le service des urgences. Comme à l'accoutumée, le chaos y régnait. Elle n'eut donc aucun problème, d'ailleurs elle n'en avait jamais eu lors de ses précédentes missions, pour se procurer les ampoules de chlorure de potassium. Elle en glissa une dans chaque poche de sa blouse blanche, regagna les ascenseurs et monta au cinquième.

Par rapport aux urgences, l'étage de chirurgie semblait un havre de paix. Un coup d'œil au tableau lui indiqua que toutes les chambres étaient occupées ; toutes les infirmières et aides-soignantes étaient auprès des patients. À cette heure-ci, si les malades ne se bousculaient pas, les infirmières du soir étaient déjà réunies dans la salle de repos, caquetant et s'apprêtant à passer le relais à leurs collègues qui faisaient la nuit. Ce soir-là, la secrétaire June Attridge était la seule personne à l'horizon ; elle triait une pile de rapports de labo pour les ranger dans les dossiers correspondants. Jazz vérifia que Susan Chapman n'était pas déjà à la pharmacie. Elle arrivait toujours en avance.

Elle s'assit devant un ordinateur et tapa « Stephen Lewis ». Chambre 424, dans l'aile Goldblatt, découvrit-elle avec plaisir. Elle n'avait jamais mis les pieds là-bas, et considéra que c'était un bon présage. Dans cette confortable partie de l'hôpital réservée aux VIP, il y avait moins d'infirmières circulant dans les couloirs, ce qui lui faciliterait la tâche. Elle devrait simplement vérifier que ce type n'avait pas une garde-malade personnelle à son chevet, ce dont elle doutait – il n'avait que trente-trois ans et avait été hospitalisé pour un syndrome de la coiffe des rotateurs.

Ensuite, elle tapa le nom de Rowena Sobczyk. Un sourire joua sur son visage. Rowena était tout près, chambre 617, au bout du couloir. Elle songea que ce serait drôle et très pratique qu'on lui affecte cette patiente, ce qui était tout à fait possible. D'une manière ou d'une autre, sanctionner ces deux personnes serait simple comme bonjour.

— Vous êtes terriblement en avance, lança une voix ironique.

Jazz leva les yeux, et un flot d'adrénaline se répandit dans ses veines. Elle avait devant elle la figure poupine de Susan Chapman,

avec sa peau grasse dont les plis étaient soulignés par de petits boutons. L'infirmière en chef, qui regardait l'écran de l'ordinateur par-dessus son épaule, arborait une expression peu amène. La façon dont cette femme coiffait ses cheveux en un petit chignon serré sur la nuque était insupportable. Jazz la considérait comme une espèce d'anachronisme, un archétype d'infirmière, surtout avec ses chaussures en cuir lacées, à l'ancienne mode, aux semelles épaisses de deux centimètres.

— Puis-je vous demander ce que vous faites ? questionna Susan.

— Je me renseigne un peu sur les cas que nous avons...

Ravalant son antipathie à l'égard de son interlocutrice, Jazz s'arracha un sourire.

— J'ai l'impression qu'on est complet.

Susan la dévisagea un long moment.

— C'est comme ça presque tous les jours. Pourquoi vous intéressez-vous à cette Rowena Sobczyk ? Vous la connaissez ?

— Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

Jazz gardait son sourire, qui paraissait maintenant plus convaincant ; le choc d'être surprise le nez dans le dossier de Rowena était surmonté.

— Je jetais un œil sur les nouveaux patients pour avoir une idée de ce qui m'attend cette nuit.

— Il me semble que prendre des renseignements sur les nouveaux patients, c'est mon travail.

— Très bien, rétorqua Jazz en actionnant l'économiseur d'écran.

— Nous avons déjà abordé cette question, poursuivit Susan d'un ton sec. Dans cet hôpital, nous avons un principe : respecter le secret professionnel. Si vous vous avisez de recommencer, je ferai un rapport sur vous. Suis-je claire ? On ne peut pas consulter les dossiers sans autorisation.

— Il faudra pourtant que je sois au courant si on m'affecte ces malades.

Susan poussa un soupir exaspéré. Les mains sur les hanches, elle regardait fixement Jazz, tel un professeur de grammaire courroucé.

— C'est drôle, dit Jazz, brisant le silence. J'aurais pensé que vous et les autres gros bonnets, vous encourageriez les initiatives individuelles, je me suis trompée, alors je vais de ce pas me payer un café.

Elle haussa les sourcils d'un air interrogateur et attendit la réaction de Susan. Celle-ci ne bronchant pas, Jazz la gratifia d'un nouveau sourire et se dirigea vers les ascenseurs. Tout en marchant, elle sentait le regard de sa chef lui vriller le dos. Elle secoua imperceptiblement la tête. Elle haïssait de plus en plus cette femme.

Elle descendit au rez-de-chaussée, au cas où Susan contrôlerait le chiffre lumineux au-dessus de la porte de l'ascenseur, suivit les couloirs tortueux qui longeaient le service des consultations en ambulatoire et pénétra dans le hall de l'aile Goldblatt. Elle aurait pu l'atteindre par le quatrième étage ou le service pédiatrique, mais elle craignait que ses pérégrinations ne rendent Susan trop suspicieuse.

Même au rez-de-chaussée, l'aile Goldblatt différait en tout point du reste de l'hôpital. Les murs étaient lambrissés d'acajou, les couloirs moquetés. Des appliques pour tableaux éclairaient des peintures à l'huile. Les visiteurs étaient élégamment vêtus, les femmes exhibaient des diamants. Dehors les attendaient des limousines avec chauffeur.

Malgré un système de sécurité sophistiqué à l'entrée, personne ne s'étonna que Jazz surgisse de l'hôpital proprement dit. Elle se campa devant les ascenseurs, attendant une cabine, en compagnie d'infirmières qui prenaient leur service. Toutes étaient attifées comme Susan Chapman, de tenues démodées. Plusieurs portaient même une coiffe.

Jazz fut la seule à s'arrêter au troisième. À l'instar du hall, le sol était recouvert de moquette, les murs lambrissés et ornés de tableaux. De nombreux visiteurs sur le point de quitter les lieux patientaient devant l'ascenseur. Quelques-uns sourirent à Jazz, qui leur rendit leur sourire.

Les lieux ne ressemblaient guère à un établissement hospitalier. Les chaussures de sport de Jazz ne faisaient aucun bruit sur la moquette. Elle jeta au passage un coup d'œil aux chambres, raffinées avec leurs fauteuils aux coussins moelleux et leurs tentures aux fenêtres. L'heure de la fin des visites approchait, on se disait au revoir. Un peu avant la 424, elle ralentit le pas. Le bureau des infirmières était situé à moins de cinq mètres, véritable phare dans cet environnement à l'éclairage tamisé.

La porte de la 424 était entrebâillée. Jazz regarda à droite et à gauche pour s'assurer que nul ne l'avait remarquée. Elle s'avança sur le seuil de la pièce. Comme elle l'avait supposé, pas de garde-malade privée. Le patient était un Afro-Américain musclé, nu jusqu'à la taille. Un large bandage emmaillotait son épaule droite, une tubulure de perfusion courait le long de son bras gauche. Il était assis, le dos appuyé à ses oreillers, et regardait la télé suspendue au plafond, au

pied du lit. Jazz ne voyait pas l'écran, mais à en juger par le fond sonore, il s'agissait d'un événement sportif.

Stephen détourna les yeux du téléviseur pour les fixer sur Jazz.

— Oui ?

— Je vérifie seulement que tout va bien, dit-elle, ce qui était la stricte vérité – elle était contente, ce serait un jeu d'enfant.

— Ça irait mieux si les Knicks se remuaient un peu.

Elle hocha la tête, adressa un salut de la main au patient, puis ressortit.

Sa tournée de reconnaissance accomplie, Jazz retourna au rez-de-chaussée pour s'offrir un café. Elle était vraiment contente.

La première moitié de la nuit se déroula comme prévu. Jazz écopa de onze malades à surveiller – un de plus que ses collègues, mais elle ne ronchonna pas. Elle faisait équipe avec la meilleure aide-soignante, ce qui compensait. Malheureusement, elle n'avait pas Rowena Sobczyk sous sa responsabilité, et comme elle était très occupée, elle n'avait pas eu la possibilité de faire quoi que ce soit pour M. Bob avant sa pause repas, qui venait juste de commencer.

Jazz prit l'ascenseur avec deux autres infirmières et deux aides-soignantes qui partageaient le même créneau horaire, mais s'arrangea pour les semer à la cafétéria. Elle ne tenait pas à engager la conversation pour avoir ensuite du mal à s'éclipser. Elle engloutit donc debout un sandwich et un grand verre de lait écrémé. Elle n'avait que trente minutes devant elle, et beaucoup à faire.

Durant son service, elle avait ajouté deux seringues aux ampoules de chlorure de potassium cachées dans les poches de sa blouse. Quittant la cafétéria, elle se faufila dans les toilettes des femmes. Une rapide vérification... elle était seule. Par sécurité, elle s'enferma dans une cabine. Elle cassa le bout des ampoules, remplit soigneusement les deux seringues et remit les aiguilles dans leur gaine protectrice. Puis elle rempocha le tout.

Sortant de la cabine, elle enveloppa rapidement les ampoules vides dans un paquet de serviettes en papier. Personne n'était encore entré. Posant le rouleau sur le sol, elle l'écrasa sous le talon de sa chaussure. Le verre se brisa avec un petit bruit. Elle jeta ensuite cette galette de papier et de verre dans la poubelle.

Elle se regarda dans le miroir, passa les doigts dans ses cheveux, rajusta sa blouse ainsi que le stéthoscope qu'elle avait autour du cou. Satisfaite, elle se dirigea vers la porte, armée maintenant et prête à

l'action. Simple comme bonjour. Elle commençait à apprécier cette efficacité – deux cas dans la même nuit, chacun attendant son tour.

Elle prit les ascenseurs principaux jusqu'au troisième, évitant le hall de l'aile Goldblatt pour ne pas éveiller l'attention des vigiles. Le troisième était consacré à la pédiatrie et, quand elle suivit le long couloir menant à Goldblatt, la pensée d'enfants malades alités entre ces murs lui remémora le pénible souvenir du petit Janos. C'était Jazz qui l'avait découvert, lors de ce matin fatidique. Le bébé était raide comme un bout de bois et légèrement bleuâtre, la figure enfouie dans sa couverture chiffonnée. Jazz, qui elle aussi était encore une enfant, avait paniqué ; elle s'était ruée dans la chambre de ses parents pour les réveiller. Mais, malgré tous ses efforts, elle n'avait pu les tirer de leur hébétude d'ivrognes. Elle avait fini par appeler le 911 et avait accueilli seule les secours.

Une lourde porte coupe-feu séparait l'aile Golblatt de l'hôpital. Manifestement, on l'ouvrait rarement et, après un essai infructueux, Jazz dut appuyer un pied sur le chambranle et bander les muscles de sa jambe pour la faire pivoter. Elle fut de nouveau frappée par l'élégance du décor, surtout par la lumière – les appliques, qui remplaçaient les traditionnels néons, et dont on avait baissé l'intensité depuis sa visite précédente.

Elle donna un coup d'épaule à la porte coupe-feu pour être absolument certaine de ne pas être piégée quand elle devrait battre en retraite. Le battant bougeait plus facilement. Puis elle s'avança dans le couloir d'un pas résolu. L'expérience lui avait appris qu'il ne fallait jamais avoir l'air d'hésiter, ce qui attirait l'attention. Elle savait où elle allait, et se comportait en conséquence. Elle n'aperçut personne dans les parages, pas même dans le bureau vitré au bout du couloir. En passant devant les chambres, elle entendait le bip intermittent d'un moniteur et entrevoyait parfois une infirmière qui s'occupait d'un malade.

Alors qu'elle approchait de son objectif, elle ressentit une excitation comparable à celle qu'elle avait éprouvée lorsqu'elle combattait au Koweït en 1991. Une sensation que seuls les soldats qui avaient fait la guerre pouvaient comprendre. Parfois, elle en retrouvait un peu le goût lorsqu'elle jouait à *Call of Duty*, malheureusement sans l'intensité de la vérité. Ça lui évoquait les amphétamines, en mieux et sans la gueule de bois qui suivait. Elle sourit intérieurement. Être payée pour ce boulot ajoutait encore à sa jouissance. Elle arriva devant la 424 et n'hésita pas un instant. Elle entra.

Stephen était toujours à demi assis dans son lit, mais profondément endormi. La télé était éteinte, la chambre éclairée seulement par une

faible veilleuse et un rai de lumière filtrant par la porte entrebâillée de la salle de bains, qui effleurait le pied du lit et le sol comme un mince trait de peinture fluo. Le patient était encore sous perfusion.

Jazz consulta sa montre. 3 h 14. Rapidement et en silence, elle s'approcha du lit et ouvrit le robinet de la tubulure. Dans le stilligoutte, l'écoulement s'accéléra. Elle se pencha pour examiner le point de ponction. Pas d'œdème. La perfusion se déroulait sans problème.

Elle revint se camper sur le seuil de la chambre, vérifia de nouveau qu'il n'y avait personne dans le couloir. Pas un chat, tout était tranquille. Retournant au chevet du patient, elle retroussa ses manches au-dessus des coudes pour ne pas être gênée, extirpa l'une des seringues pleines de sa poche et enleva l'embout protecteur avec ses dents, tout en tenant le flacon de perfusion de la main gauche. Elle inspira pour calmer son excitation et planta l'aiguille. Puis elle tendit l'oreille. Pas un son.

D'un geste énergique, Jazz vida le contenu de la seringue dans le flacon. Elle regarda monter le niveau du liquide dans le styligoutte. Normal. Le chlorure de potassium repoussait le soluté. En revanche, elle ne s'attendait pas du tout à ce que Stephen laisse échapper un grognement, qu'il ouvre soudain les yeux. Elle fut encore plus stupéfaite lorsque, de sa main droite qui reposait mollement sur sa poitrine, il lui agrippa le bras avec une vigueur ahurissante et lui enfonça les ongles dans la chair. Elle étouffa un cri de douleur.

Lâchant la seringue, elle tenta désespérément de se libérer, en vain. Dans le même temps, le grognement de Stephen se mua en hurlement. Renonçant à dégager son bras, elle le bâillonna de sa main libre et plaqua son torse sur lui dans un effort frénétique pour le calmer. Sa tactique fonctionna, même s'il se débattit pour la désarçonner.

La bagarre continua un instant, mais les forces de Stephen déclinaient rapidement. L'étreinte de ses doigts se desserrant, ses ongles glissèrent le long du bras de Jazz, la griffant et lui arrachant un nouveau gémissement.

L'affrontement s'acheva, aussi vite qu'il avait commencé. Les yeux de Stephen roulèrent dans leurs orbites, son corps s'affaissa, sa tête bascula en avant.

Jazz s'écarta. Elle était ivre de rage. « Salopard », marmotta-t-elle. Elle avait des égratignures, elle saignait. Elle eut envie de rouer ce type de coups de poing, cependant elle se contrôla : il était déjà mort. Elle ramassa promptement la seringue, puis se mit à quatre pattes pour récupérer ce fichu embout protecteur qu'elle serrait entre ses

dents et avait laissé tomber quand il avait crié. Elle ne tarda pas à renoncer. Elle se contenta de courber l'aiguille avant de remettre la seringue vide dans sa poche. Elle était médusée par ce qui s'était passé. Depuis qu'elle avait commencé à éliminer des patients, celui-ci était le premier à faire un pareil barouf.

Après avoir réglé le débit de la perfusion tel qu'il était à son arrivée, et avoir replacé son stéthoscope autour de son cou, elle regagna la porte sur la pointe des pieds. Elle regarda à droite et à gauche. Dieu merci, il semblait que personne n'ait entendu le hurlement de Stephen, le couloir était aussi silencieux qu'une morgue. Elle baissa nerveusement sa manche pour dissimuler son bras griffé, jeta un coup d'œil à Stephen pour s'assurer qu'elle n'oubliait rien, puis sortit.

Sans perdre de temps, elle retourna vers la porte coupe-feu. Une fois de l'autre côté, elle s'adossa au battant. Elle était un peu démontée par cette complication inattendue, mais se ressaisit vite. Il y aurait fatalement des problèmes de temps à autre, raisonna-t-elle, malgré le soin avec lequel elle élaborait ses plans. Elle examina ensuite son bras à la lumière. Trois écorchures sur son avant-bras qui se prolongeaient par des égratignures de sept centimètres environ vers le poignet. Deux saignaient légèrement. Jazz secoua la tête. Stephen n'avait franchement pas volé ce qui lui était arrivé.

Elle remplaça précautionneusement sa manche et consulta sa montre. 3 h 20, or elle avait encore une sanction à exécuter. C'était le moment, elle le savait, puisque l'infirmière chargée de veiller sur Rowena prenait sa pause et ne reviendrait pas avant une dizaine de minutes. Mais elle avait intérêt à ne pas traîner. D'un pas vif, elle regagna les ascenseurs et son étage.

Dans le bureau des infirmières, il n'y avait que Charlotte Baker, une élève à l'allure de lutin, occupée à recopier des notes. Jazz jeta un œil à la salle de repos, puis à la porte de la pharmacie, dont le panneau supérieur était ouvert. Les deux pièces étaient désertes.

— Où est notre intrépide chef ? demanda-t-elle.

— Je crois que M^{me} Chapman est à la 602, elle aide à poser un cathéter, répondit Charlotte sans lever le nez. Mais je n'en suis pas sûre. Il y a un quart d'heure que je suis ici, je garde la forteresse.

Jazz coula un regard en direction de la 602, située à l'opposé de la chambre de Rowena. Sentant qu'une meilleure occasion ne se présenterait pas, elle s'écarta du haut comptoir, s'assura que Charlotte ne faisait pas attention à elle et se dirigea vers la 617. Une fois de plus, son pouls s'accéléra à l'approche du passage à l'acte, hormis qu'à présent son excitation se teintait d'une certaine anxiété, vu son

expérience avec Stephen Lewis. La douleur ténue causée par les griffures sur son avant-bras lui rappelait qu'elle ne pouvait pas contrôler toutes les variables.

Un patient l'aperçut, l'appela, mais elle ne répondit pas. Consultante de nouveau sa montre, elle constata qu'elle disposait de six minutes avant que ses collègues ne reviennent de leur pause repas, y compris l'infirmière affectée à la surveillance de Rowena. Dans la mesure où personne ne se pressait de reprendre le service, elle n'avait pas à s'inquiéter. Et six minutes suffisaient amplement.

La scène était semblable à celle qu'elle avait trouvée dans la chambre de Stephen – sans la moquette, les jolies tentures, les fauteuils confortablement rembourrés. Ici, seule la veilleuse trouait la pénombre. Si la porte de la salle de bains était entrebâillée, on avait éteint la lumière. Rowena Sobczyk dormait dans le lit, les deux pieds bandés après une opération d'un hallux valgus bilatéral. Couchée sur le dos, elle ronflait doucement. Jazz observa cette femme. Bien qu'âgée de vingt-six ans, elle paraissait beaucoup plus jeune avec ses traits finement ciselés et sa tignasse noire, hirsute, déployée sur l'oreiller blanc.

Jazz ouvrit le robinet de la tubulure, contrôla qu'il n'y avait pas d'œdème au point de ponction. Tout allait bien. Elle prit la seringue et, la tenant de la main droite, de la gauche souleva le flacon. Comme pour Stephen, elle ôta l'embout de l'aiguille avec les dents et vida le contenu de la seringue dans le flacon, en retenant son souffle.

Rowena bougea, son buste se tordit. Jazz retira la seringue et, à cet instant, entendit des pas dans le couloir. Un signal d'alarme retentit aussitôt dans son esprit, car le bruit des talons lui rappelait celui des godillots de Susan. Elle jeta un coup d'œil à la porte entrouverte, puis à Rowena, qui serrait maintenant son avant-bras perfusé en émettant une sorte de gargouillis.

Affolée, Jazz fourra la seringue et l'embout de l'aiguille dans sa poche et s'écarta de la patiente. Une seconde, elle envisagea de se cacher dans la salle de bains au cas où Susan entendrait les plaintes de Rowena. Mais elle y renonça aussitôt, cela risquerait d'aggraver encore la situation. Elle se dirigea donc vers la porte, partant du principe que l'attaque était la meilleure défense.

Comme pour confirmer ses pires craintes, elle manqua percuter Susan qui entrait.

Celle-ci recula d'un pas, indignée, et considéra Jazz avec cet air de défi qu'elle avait eu tout à l'heure.

— Charlotte m'a dit que vous étiez par ici. Pour quelle raison ?

June est responsable de cette patiente.

— Je passais dans le couloir, et elle a appelé.

Susan se démancha le cou pour regarder par-dessus l'épaule de Jazz qui s'efforçait de bloquer la porte, et plissa les yeux, gênée par la pénombre.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— À mon avis, elle devait rêver.

— Elle paraît agitée. Et le débit de la perfusion est trop rapide !

— Vraiment ?

Forçant Jazz à s'écarter, Susan se précipita, régla la perfusion et se pencha sur Rowena.

— Mon Dieu... Allumez la lumière ! cria-t-elle. Nous avons une urgence.

Jazz obéit, tandis que Susan actionnait l'alarme, puis ordonnait à sa subordonnée de baisser les montants latéraux du lit. Quelques secondes plus tard, l'alerte était diffusée dans l'hôpital.

— Elle a le pouls filant ! beugla Susan en palpant la carotide de Rowena.

Elle grimpa sur le lit, s'agenouilla dessus.

— Il faut commencer la RCP (7). Vous insufflez, je fais les compressions.

Avec une extrême réticence, Jazz pinça les narines de Rowena pour les boucher, posa sa bouche sur celle de la jeune femme et souffla de l'air dans ses poumons. Elle rencontra peu de résistance – la patiente était donc inerte. Elle était la seule à savoir qu'à ce stade, tenter de la ressusciter était une vaste plaisanterie.

Charlotte et une autre infirmière, Harriet, arrivèrent et se hâtèrent d'installer un électrocardiographe. Susan continuait les compressions et Jazz, pour la forme, les insufflations.

— On a une activité électrique, dit Harriet. Mais le complexe QRS me semble bizarre.

À ce moment, l'équipe de réanimation débarqua et prit rapidement le relais. Jazz fut repoussée sans ménagement, tandis qu'on intubait Rowena et la mettait sous oxygène. On aboyait des ordres, on réclamait telle ou telle substance, qui apparaissait aussitôt. On préleva du sang artériel qu'on expédia au labo pour un examen des gaz du sang. Le complexe QRS bizarre remarqué par Harriet avait disparu. Le stylet ne traçait plus qu'une ligne horizontale et les internes

commençaient à perdre leur enthousiasme. Rowena ne réagissait plus.

Tandis que la réanimation se poursuivait malgré tout, Jazz sortit de la chambre. Elle regagna le bureau des infirmières puis la salle de repos où elle s'assit, la tête dans les mains. Elle avait besoin de quelques minutes pour se ressaisir. Elle avait été chamboulée par l'épisode Stephen Lewis et maintenant ce fâcheux incident avec Rowena... c'était trop. Jamais elle n'avait eu le moindre pépin avec les cas précédents. Elle se demandait ce qui l'attendait pour sa prochaine mission.

Du coin de l'œil, elle aperçut Susan qui entraînait dans le bureau. Jazz n'entendait pas, mais présuma que l'infirmière en chef la réclamait, car l'élève qui montait la garde pointa le doigt en direction de la salle de repos. Susan s'avança, et Jazz comprit qu'elle allait avoir droit à un interrogatoire en règle.

Susan referma la porte derrière elle. Elle s'assit, en silence. Elle se contenta d'observer fixement Jazz.

— Ils essaient toujours de réanimer la patiente ? demanda Jazz, perturbée par le mutisme de son interlocutrice – si elles devaient s'engueuler, à quoi bon tourner autour du pot ?

— Oui, répondit Susan, qui se tut de nouveau.

Ça ressemble à un étrange duel de regards, pensa Jazz, qui décida d'attendre que Susan reprenne la parole.

— Je vous repose la question : que faisiez-vous dans la chambre de Sobczyk ? Vous prétendez que la patiente a appelé. Qu'a-t-elle dit exactement ?

— Je ne me souviens pas si elle a dit quoi que ce soit. Je l'ai juste entendue, d'accord ? Et je suis entrée pour voir ce qu'elle avait.

— Avez-vous parlé avec elle ?

— Non, elle dormait. Donc je suis ressortie.

— Vous n'avez pas remarqué que le robinet de perfusion était ouvert.

— Non. Je n'ai pas fait attention à la perfusion.

— La patiente vous a-t-elle paru dans un état normal ?

— Évidemment ! C'est pour ça que je suis ressortie et que nous avons failli nous rentrer dedans.

— D'où viennent ces écorchures sur votre bras ?

Jazz était accoudée à une table, si bien que ses manches avaient glissé et découvraient les trois griffures et du sang séché.

— Oh, ça ? rétorqua-t-elle en tirant sur ses manches. Je me suis fait mal dans ma voiture. Ce n'est rien.

— Vous avez saigné.

— Quelques gouttes, mais franchement ce n'est pas grave.

De nouveau Jazz se retrouva engagée dans ce bizarre duel de regards. Pendant un long moment, Susan ne desserra pas les dents, ne cilla même pas. Jazz en avait plus qu'assez. Elle se leva et se dirigea vers la porte.

— Bon, il est temps de se remettre au travail.

— Votre présence dans cette chambre me paraît une bizarre coïncidence, déclara Susan, qui pivota pour lui faire face.

— Manifestement, quand la patiente a appelé, c'était le début du problème. Mais ça n'avait rien d'évident quand je suis entrée. J'aurais peut-être dû être plus attentive. Dites-moi, vous cherchez à me rendre plus malade que je ne le suis déjà ?

— Non, pas vraiment, répondit Susan en détournant les yeux.

— En tout cas, volontairement ou pas, vous avez réussi, conclut Jazz avant de sortir pour rejoindre l'aide-soignante qui était son équipière pour la nuit.

D'abord, Jazz eut l'impression d'avoir très bien réagi et de s'être tirée d'une situation potentiellement épineuse. Cependant, à mesure que les heures s'écoulaient, elle fut peu à peu en proie à la paranoïa. À chacun de ses mouvements, il lui semblait que Susan l'épiait. Quand arriva le moment de la relève et que l'équipe de jour fut informée des événements de la nuit, sa paranoïa frisait le ridicule. Elle n'en doutait plus : Susan la suspectait. En outre, elle ne cessait de songer à M. Bob, disant qu'il ne devait, ne pouvait y avoir la moindre vague. Or, à son avis, cette situation avec Susan n'était pas une simple vague, fût-elle inquiétante, c'était l'annonce d'un tsunami.

Jazz redoutait surtout que Susan, sitôt le briefing terminé, aille tout droit raconter ses soupçons à la surveillante générale, Clarice Hamilton, une énorme Afro-Américaine ; ces deux-là étaient aussi nulles l'une que l'autre. Dans ce cas, il y aurait probablement du grabuge, et elle serait dans l'obligation d'utiliser le numéro d'urgence pour contacter M. Bob. Pourtant, le champ d'action de M. Bob, à ce stade, serait des plus limités.

Après le rapport, Jazz s'attarda sous prétexte de finir de remplir les dossiers. Susan passa cinq minutes supplémentaires à informer de certains problèmes particuliers l'infirmière en chef de jour. Jazz étant tout près, elle entendait assez bien leur conversation. Par chance,

Susan ne dit pas un mot sur elle. Puis Susan prit son manteau et, riant avec June qui l'accompagnait, se dirigea vers les ascenseurs. Jazz récupéra également son manteau et tira une paire de gants en latex d'une boîte sur la table de la salle de repos.

À cette heure de la matinée, avec le changement d'équipes, il y avait foule près des ascenseurs. Jazz veilla à rester à distance, aussi loin que possible de Susan et June. Quand la cabine arriva, Jazz se fraya discrètement un chemin jusqu'au fond. Elle n'avait pas de mal à repérer Susan grâce à son ridicule petit chignon.

Lorsque l'ascenseur s'arrêta au premier, Jazz joua des coudes et sortit, imitée par une demi-douzaine de personnes, notamment Susan qui venait à l'hôpital en voiture – Jazz le savait. Telle une bande de poules caquetantes, le groupe se dirigea vers la passerelle qui reliait le bâtiment au parking. Jazz ralentit et, tout en marchant, enfila les gants en latex.

Une fois dans le parking, les autres se dispersèrent pour rejoindre leurs véhicules respectifs. À cet instant, Jazz accéléra le pas. Elle avait les mains dans les poches, la droite tenant le Glock. Elle combla la distance qui la séparait de Susan, si bien que quand celle-ci arriva à hauteur de la portière côté conducteur de sa Ford Explorer, Jazz était de l'autre côté. Dès qu'elle entendit le déclic du déverrouillage des portières, elle ouvrit celle du passager et se glissa sur le siège.

Le timing était parfait. On aurait pu croire qu'elle était déjà là depuis un bon moment lorsque Susan s'assit au volant. Dans d'autres circonstances, l'expression éberluée de sa chef lui aurait paru désopilante. Mais Jazz ne trouvait pas ça drôle, pas du tout.

— Mais qu'est-ce que...

— J'ai pensé qu'on pourrait discuter en privé, chercher un terrain d'entente.

Jazz avait les mains dans les poches, les épaules basses, les bras tendus.

— Je n'ai pas à discuter avec vous, rétorqua Susan d'un ton sec tout en démarrant le moteur. Maintenant, sortez de ma voiture. Je rentre chez moi.

— Je crois que nous avons beaucoup à nous dire. Vous m'avez fusillée des yeux toute la nuit. Je veux savoir pourquoi.

— Eh bien, je vous trouve bizarre.

— C'est marrant, venant de vous, riposta Jazz avec un rire sarcastique.

— Voilà précisément le genre de commentaire qui renforce mon

impression, cracha Susan. Pour être franche, je n'ai jamais eu confiance en vous. Je ne comprends pas pourquoi vous êtes infirmière. Vous n'avez de bonnes relations avec personne. Vous manquez complètement de compassion. Chaque nuit, je suis forcée de vous confier les cas les plus bénins.

— Mon cul ! explosa Jazz. Vous me donnez tous les cas merdiques.

Un instant, Susan la fixa comme elle l'avait fait pendant toute la nuit.

— Je ne vais pas me disputer avec vous. En fait, si vous ne descendez pas de ma voiture, j'alerte la sécurité. Ils s'occuperont de vous.

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous m'avez reluquée comme ça. Je veux savoir si ça a un rapport avec Rowena Sobczyk.

— Évidemment. Vous sortiez de sa chambre alors qu'elle n'était pas votre patiente. Une coïncidence vraiment trop extraordinaire. Et figurez-vous qu'on vous a également aperçue sortant de la chambre de Sean McGillan, qui n'était pas non plus votre patient. Mais tout cela ne relève pas de mes attributions. C'est à la surveillante générale de prendre des mesures.

— Ah oui ? ricana Jazz. À votre place, je n'en serais pas si sûre, pauvre minable.

Jazz extirpa le Glock de sa poche d'un mouvement qui manquait de fluidité.

Susan vit le canon du pistolet approcher et ne put que lever la main lorsque Jazz lui tira deux balles dans les côtes. Elle s'affaissa contre la portière, la joue sur la vitre.

Malgré le silencieux, dans l'habitacle les détonations avaient été plus bruyantes que Jazz ne l'avait escompté. L'odeur de cordite était suffocante. D'un geste, elle dissipa la fumée. Elle pivota, regarda par la vitre arrière du SUV. De nombreuses voitures pénétraient dans le parking, mais toutes passaient et montaient la rampe, le premier niveau étant complet. Quelques véhicules sortaient. Avec ce remue-ménage, Jazz en était certaine, personne n'avait entendu les coups de feu. Elle remit le Glock dans sa poche.

Elle empoigna Susan par son chignon, la redressa. La tête retomba sur la poitrine, mais Jazz n'y toucha pas. *Une perdante*, pensa-t-elle en plaçant les bras inertes sur le volant. *Et les perdants méritent de perdre*. Elle coupa le contact.

Ensuite, elle fouilla le sac de Susan, à la recherche de son portefeuille. Elle y prit l'argent liquide ainsi que les cartes de crédit.

Puis elle jeta le portefeuille et les cartes par terre, dans l'espoir de maquiller la scène en agression qui avait mal tourné. Elle observa la passerelle. Des infirmières arrivaient. Jazz se recroquevilla sur son siège jusqu'à ce que ses collègues soient hors de vue.

Son Hummer était tout près. Après avoir vérifié que son manteau n'était pas taché, elle descendit de la Ford et s'en éloigna en contournant l'avant du véhicule voisin.

Une fois dans son SUV, elle ôta ses gants en latex qu'elle fourra dans sa poche. Elle démarra, recula et roula vers la sortie. Au passage, elle jeta un coup d'œil à la voiture de Susan. La chef avait l'air de piquer un petit somme après une nuit éprouvante. Parfait.

Dehors, dans la circulation matinale, Jazz s'autorisa à souffler. Elle n'avait pas mesuré jusqu'ici à quel point elle était tendue. La nuit avait été éprouvante, mais elle était plus riche de dix mille dollars, et elle avait liquidé un problème potentiel. L'Opération Ivraie marchait du tonnerre. La vie était belle.

Neuf

Le réveil à remontoir sonna, un bruit à écorcher les tympans, et, sans même ouvrir les yeux, Laurie tendit le bras pour l'arrêter. Elle se pelotonna de nouveau dans la chaleur du lit ; elle frissonnait, pourtant elle n'avait pas froid. Elle était nauséuse. Ses paupières battirent. Le matin précédent, elle avait également eu une sensation de nausée qu'elle avait attribuée aux coquilles Saint-Jacques dégustées la veille avec Roger. Elle adorait les coquilles Saint-Jacques, mais il lui était parfois arrivé, le lendemain, d'avoir l'estomac chaviré. Heureusement, son malaise n'avait pas duré. Elle avait fait quelques pas, et c'était passé tout seul.

Laurie s'assit dans le lit, frissonna de plus belle. Elle saisit le verre d'eau posé sur sa table de chevet, but une gorgée qui la revigora quelque peu. Le problème ce jour-là, c'est qu'elle n'avait pas mangé de coquilles Saint-Jacques au dîner. Elle s'était sagement contentée de poulet.

Serrant le drap autour de ses épaules, elle remarqua un autre symptôme : une légère gêne dans la partie inférieure droite de l'abdomen. Trop ténue pour être qualifiée de douleur. Elle se palpa le ventre au niveau de la crête iliaque, mais ne put déterminer si cela changeait quoi que ce soit. Cette palpation lui signalait surtout qu'elle avait la vessie pleine.

Repoussant les couvertures, elle enfila son peignoir et ses chaussons. En marchant jusqu'à la salle de bains, le tiraillement au bas de l'abdomen s'accrut. Ça commençait à ressembler à une douleur, quoique tout à fait supportable.

Le médecin qu'elle était considéra ces deux symptômes. D'abord, elle craignit un début d'appendicite. Cette région du bassin pouvait être le siège de diverses pathologies, parfois compliquées à

diagnostiquer. Mais elle savait aussi qu'elle avait tendance à brûler les étapes. Pendant ses études, elle était devenue franchement hypocondriaque. Elle sourit au souvenir d'une migraine, lors de sa première année de médecine, qu'elle avait interprétée comme une hypertension sévère, simplement parce qu'elle avait étudié ce syndrome la veille. Bien sûr, elle ne souffrait pas d'hypertension. De la même manière, la nausée et la douleur abdominale avaient presque complètement disparu après qu'elle se fut douchée.

Laurie n'avait pas faim, cependant elle se força à grignoter un toast. Quand elle eut réussi à l'avalier, elle mangea un fruit. Elle était convaincue qu'avoir quelque chose dans l'estomac la remettrait d'aplomb, ce qui fut le cas. Lorsqu'elle fut prête à partir pour l'institut médico-légal, elle se sentait dans son état normal.

Elle salua d'un geste M^{me} Engler quand celle-ci entrebâilla sa porte. Pour une fois, la harpie aux yeux chassieux lui adressa la parole et lui conseilla de prendre son parapluie. On annonçait des averses.

Il faisait doux et, bien que le ciel soit couvert, il ne pleuvait pas encore. Laurie remonta la Première Avenue, indifférente aux embouteillages, en se demandant si sa nausée était psychosomatique, due au stress. Rien de neuf, songea-t-elle, déprimée. Il lui était apparemment toujours impossible d'avoir une vie personnelle qui aille comme sur des roulettes, à l'instar de sa vie professionnelle.

Sa relation avec Roger, pareille à un tourbillon, avait duré cinq semaines pour buter récemment sur un obstacle inattendu. Ils s'étaient vus deux ou trois fois par semaine, ainsi que tous les week-ends. Laurie ne jugeait pas insurmontable l'obstacle en question, néanmoins c'était une note discordante qui la ramenait au jour de leur rencontre. Elle s'était dit alors que les bégueins d'adolescente, souvent, ne supportaient pas l'épreuve du temps. Or Laurie avait appris, quarante-huit heures auparavant, que Roger était marié. Il avait eu de multiples occasions de le lui révéler, mais il avait choisi de se taire pour des raisons qu'elle ne saisissait pas. Il avait fallu qu'elle se force à l'interroger sans détour pour qu'il lui confesse la vérité. Il avait épousé une Thaïlandaise une dizaine d'années plus tôt, lorsqu'il était basé dans ce pays, et n'avait jamais divorcé, même s'il prétendait vouloir à présent le faire. Plus perturbant encore pour Laurie, il était père de plusieurs enfants.

L'histoire, telle qu'il la racontait, lui donnait des excuses. D'après lui, sa femme – issue d'un milieu riche, privilégié – était retournée vivre dans sa famille. Quand il avait été muté en Afrique, elle avait en quelque sorte kidnappé les enfants. Néanmoins, qu'il ait passé tout ça sous silence ne semblait pas de bon augure, et Laurie s'interrogeait :

Roger n'était peut-être pas l'homme qu'elle imaginait. En outre, cette relation qui allait trop vite et l'insistance avec laquelle il réclamait une intimité physique la gênaient. Par-dessus le marché, il y avait ses sentiments pour Jack, problème qui n'était toujours pas réglé.

La veille, alors qu'elle se lamentait sur son sort et ruminait les révélations de Roger, elle avait eu une espèce d'illumination. Pour la première fois, elle s'était avoué qu'elle mettait délibérément sous le tapis les questions dont elle refusait de parler, auxquelles elle ne voulait même pas réfléchir. Un trait de caractère qu'elle pouvait retrouver, du plus loin qu'elle se souvienne, chez ses parents, surtout chez sa mère. La façon dont cette dernière traitait son cancer du sein en était une parfaite illustration. Laurie avait toujours méprisé cette politique de l'autruche. Mais elle ne s'était pas regardée dans la glace : elle était bien le digne rejeton de ses parents. Ce qui l'avait amenée à cette prise de conscience, c'est qu'apprendre que Roger était marié n'avait pas été une véritable surprise, contrairement à ce dont elle aurait souhaité se convaincre. Il y avait eu des indices, qu'elle avait délibérément ignorés, refusant d'envisager qu'il ne soit pas célibataire.

À l'angle de la 30^e Rue, elle attendit que le feu passe au rouge pour traverser la Première Avenue. Cet aspect de sa personnalité, fraîchement découvert, s'appliquait aussi à sa relation bancale avec Jack. Brusquement, cela lui paraissait assez clair. Elle s'était obstinée à l'accuser de ne pas s'engager, de ne pas parler de leur avenir, de mariage et d'enfants. Maintenant, elle prenait conscience qu'elle aussi était responsable, puisqu'elle non plus n'avait pas abordé franchement ces sujets. Elle se rendait compte également que la proposition de Jack – en discuter – représentait une concession de sa part, peut-être pas gigantesque, mais c'était un début. Comment allait-elle lui faire part de ses réflexions ? Elle n'en avait pas la moindre idée. La dernière fois qu'ils avaient parlé d'autre chose que du travail remontait à cinq semaines.

D'un pas pressé, elle traversa l'avenue et grimpa les marches du perron de l'IML. Sa rencontre avec Roger avait singulièrement embrouillé la situation. Avant, elle avait des problèmes avec un homme, maintenant elle en avait avec deux. Elle avait de l'affection pour chacun d'eux, mais elle était sûre d'aimer Jack et sa franchise absolue lui manquait. Elle était sortie avec Roger en partie pour rendre Jack jaloux, et cette machination de gamine avait engendré deux complications : d'abord, elle n'avait pas imaginé être attirée à ce point par Roger ; ensuite, elle n'avait pas prévu que ce jeu de la jalousie fonctionnerait aussi bien.

Même si elle sentait que Jack lui était attaché, sa réticence permanente à s'engager l'avait persuadée qu'il l'aimait moins qu'elle

ne l'aimait. Entre autres, il ne lui avait jamais donné l'impression qu'il tenait autant qu'elle à leur relation. Il ne changerait pas, elle en avait la certitude, et était incapable de jalousie.

Mais à présent, vu son comportement, elle révisait son opinion. Le climat de leurs échanges, de leurs conversations, s'était dégradé au fil des jours. Lorsqu'elle avait réintégré son appartement, Jack s'était réfugié dans le sarcasme. Quand elle avait commencé à fréquenter Roger, il s'était montré odieux, ce qui avait fait souffrir Laurie. Un mois auparavant, Jack l'avait invitée à dîner. Elle avait répondu qu'elle devait assister à un concert avec Roger ce soir-là, et Jack avait riposté en lui souhaitant de bien s'amuser. Il n'avait pas proposé d'autre date. Elle en avait conclu qu'il ne voulait même plus d'une relation amicale.

Saluant Marlene, la réceptionniste, lorsqu'elle lui ouvrit le bureau d'identification, Laurie ne put s'empêcher de sourire. Ce méli-mélo ressemblait à un soap-opéra. Chasse ces deux hommes de ton esprit, s'ordonna-t-elle. À l'évidence, modifier son comportement ou celui d'autrui ne serait pas une mince affaire.

Laurie posa son manteau et son parapluie sur un des fauteuils club de la pièce, et marcha droit vers la cafetière. Ce jour-là, c'était à Chet de décider quels cas nécessitaient une autopsie. Il était plongé dans son travail, penché sur une pile de dossiers.

Laurie remua son café, consulta sa montre. Il n'était pas encore 8 heures mais, avec Jack, elle avait l'habitude d'arriver beaucoup plus tôt. Elle remarqua que Vinnie n'était pas là, en train de lire son journal, elle en déduisit qu'il était déjà, sans doute, en salle d'autopsie. On n'entendait pas un bruit, hormis les standardistes qui papotaient et se préparaient à entamer leur journée. Laurie appréciait cette relative solitude ; dans une heure, ces lieux seraient une vraie ruche.

— Jack est en bas ? dit-elle en buvant une gorgée de café.

— Ouais, répondit Chet sans lever le nez.

Puis, soudain, il reconnut sa voix.

— Laurie ! Super ! Je devais te transmettre un message si tu arrivais avant 8 heures. Janice veut absolument te parler. Elle est venue ici deux fois.

— Il s'agit d'un patient récemment opéré au Manhattan General ? rétorqua Laurie, dont le regard se mit à briller.

Elle avait demandé à Janice de la prévenir si un autre cas se présentait. S'il s'agissait de cela, ne plus penser aux deux hommes de sa vie se révélerait infiniment plus facile, car le total d'homicides

présumés, jusqu'ici au nombre de quatre, s'accroîtrait de vingt-cinq pour cent, ce qui n'était pas rien. Elle n'avait toujours pas définitivement réglé les deux cas qu'elle avait autopsiés, McGillan et Morgan. Kevin et George avaient expédié les deux autres, concluant à une mort naturelle, conclusion que Laurie avait récusée.

— Non, ce n'est pas un patient du Manhattan General, dit Chet avec un sourire malicieux. Il n'y en a pas un, mais deux !

Il tapota les deux dossiers qu'il avait mis de côté, les poussa vers Laurie.

— Et tous les deux ont besoin d'une autopsie, ça crève les yeux.

Laurie rafla les dossiers, déchiffra les noms : Rowena Sobczyk et Stephen Lewis. Elle se hâta de vérifier leur âge : vingt-six et trente-deux ans.

— Ils viennent du Manhattan General ? questionna-t-elle, pour en être absolument sûre.

Chet acquiesça.

Pour Laurie, comme dérivatif, ça semblait trop parfait pour être vrai. Sa série de morts suspectes comptait désormais six cas. Une augmentation de cinquante pour cent.

— J'aimerais bien m'en occuper...

— Ils sont à toi.

Sans rien ajouter, Laurie saisit son manteau et son parapluie. Les dossiers sous le bras, le café en équilibre précaire dans une main, elle traversa à toute allure le standard pour rejoindre le bureau des assistants. Elle brûlait de curiosité. Au cours de ces cinq dernières semaines, elle avait dû manger son chapeau, vu que son scénario de serial killer ne se concrétisait pas de façon plausible et était rejeté par tous, hormis Roger. Jack s'était moqué d'elle à plusieurs reprises, avec une ironie mordante. Même Sue Passero avait enterré sa théorie après avoir effectué, disait-elle, de multiples et discrètes enquêtes dans l'hôpital. Par chance, Calvin n'avait plus abordé le problème. Et Riva non plus.

Les dossiers de l'hôpital concernant les quatre premiers cas avaient fini par atterrir sur le bureau de Laurie. Elle avait complété son graphique, sans trouver cependant d'indice flagrant. En réalité, il n'y avait pas moyen de relier ces cas. On avait affaire à différents chirurgiens et anesthésistes, à diverses substances médicamenteuses préopératoires et postopératoires, et à des patients hospitalisés dans des services différents. Pis, les résultats de l'examen toxicologique étaient absolument négatifs, bien que Peter ait utilisé toutes les

ressources possibles de la chromatographie gazeuse et du spectromètre de masse. Pour faire plaisir à Laurie, il s'était vraiment décarcassé pour repérer ne fût-ce qu'une infime trace d'agent toxique. Or, sans cela, personne n'était disposé à accorder crédit à l'hypothèse d'un tueur en série, d'autant moins qu'il n'y avait pas eu de cas comparables depuis Darlene Morgan. On avait donc relégué les quatre décès dans le fourre-tout des bizarreries statistiques se produisant dans un environnement hospitalier, par essence dangereux.

Lorsque Laurie surgit dans le bureau des assistants, Bart lui lança un coup d'œil.

— Tu arrives juste à temps, commenta-t-il, désignant le fond de la pièce où Janice enfilaient son manteau.

— Je craignais de te louper, dit celle-ci. Je suis vannée, j'ai hâte de me coucher.

Elle ôta son manteau, le posa sur le dossier de son fauteuil et s'assit pesamment.

— Désolée de te retarder.

— Ce n'est pas grave, répliqua-t-elle bravement, ça ne prendra qu'une minute. Ce sont les dossiers Lewis et Sobczyk ?

— Oui, répondit Laurie en approchant une chaise.

Janice saisit les documents et chercha ses rapports qu'elle tendit à Laurie.

— Ces deux cas me rappellent les quatre autres auxquels tu t'intéressais, commenta-t-elle, tandis que Laurie parcourait les dossiers.

Elle s'accouda à la table, prit son visage aux traits tirés entre ses mains, soupira.

— En gros, ces deux patients étaient jeunes et en bonne santé, ils sont décédés d'un problème cardiaque imprévu, ils avaient subi une intervention chirurgicale bénigne moins de vingt-quatre heures plus tôt, et on n'a pas pu les réanimer.

— Ça paraît étrangement semblable. Merci pour ton résumé. Y a-t-il quelque chose de spécial que tu souhaites me dire et qui ne figure pas dans tes rapports ?

— Tout est là, mais il y a un point que je veux souligner. Les paramètres concernant Sobczyk sont identiques à ceux des autres cas, à une différence près. Quand les infirmières ont été alertées, elle était mourante, mais encore vivante. Malheureusement, ça n'a pas duré longtemps, malgré une intervention musclée. Lewis, en revanche, ne

présentait plus de signe d'activité cardiaque ou respiratoire lorsqu'il a été découvert par les aides-soignantes.

— Pourquoi penses-tu que c'est important ?

— Simplement parce que c'est différent, répondit Janice en haussant les épaules. Je ne sais pas, mais la dernière fois qu'on en a discuté, tu m'as demandé si je n'avais pas eu une intuition quelconque à propos de Darlene Morgan. Je n'avais rien repéré de particulier, mais avec Sobczyk, le fait qu'elle était encore en vie me turlupine.

— Merci de me le signaler. Autre chose ?

— Non, c'est tout. Le reste est dans les rapports.

— Inutile de préciser que j'aimerais avoir les dossiers de l'hôpital.

— Ils ont déjà été demandés.

— Génial ! Si jamais tu avais une autre idée, tu sais où me trouver.

Laurie rassembla ses affaires et alla prendre l'ascenseur de service, pressée de se mettre au travail. Elle n'avait pas éprouvé pareille excitation depuis des semaines. Elle pensait au détail qu'avait souligné Janice. Cela s'avérerait-il un élément important ?

Se précipitant dans son bureau, Laurie suspendit son manteau et posa son parapluie au-dessus d'un classeur métallique. Puis elle s'assit à sa table, ouvrit les deux dossiers et relut plus attentivement les notes de Janice. Elle prit ensuite dans un tiroir le graphique élaboré pour les quatre premiers cas. Il était attaché par un élastique aux dossiers Morgan et McGillan, ainsi qu'aux copies des éléments les plus intéressants relatifs aux deux autres cas. Ôtant l'élastique, elle garda un instant le dossier McGillan entre ses mains. Elle n'avait pas été en mesure de communiquer au Dr McGillan une conclusion définitive sur les causes du décès de son fils, comme elle l'avait promis, et elle se sentait coupable. Elle n'avait même pas contacté cet homme depuis des semaines, malgré sa promesse de le tenir au courant. En reposant le dossier, elle se jura de lui téléphoner. Comment réagirait-il si elle lui avouait qu'elle envisageait l'hypothèse d'un tueur en série ?

Se fiant au jugement de Janice, Laurie ajouta Lewis et Sobczyk sur son graphique. L'assistante avait accompli un travail très approfondi sur les deux cas. Même sans les documents de l'hôpital, Laurie pouvait remplir de nombreuses cases : l'âge des patients, l'heure à laquelle on avait officiellement déclaré la mort, le nom de leur médecin, le type d'intervention chirurgicale qu'ils avaient subie, etc. Elle était concentrée sur sa tâche, lorsque Riva entra.

— Tu complètes ton diagramme ?

— Il y a deux autres cas suspects. Ça nous en fait six. Je n'ai pas

encore commencé l'autopsie, mais ces deux-là paraissent identiques aux précédents. Tu ne vas pas changer d'avis sur la nature de ces morts ? Rends-toi compte, on a une augmentation de cinquante pour cent.

— Je reste sur mes positions, rétorqua Riva en riant. L'analyse toxicologique est négative, or je sais que Peter a fait tout ce qu'il a pu. Au fait, comment va ta mère ? J'oublie sans arrêt de te demander de ses nouvelles.

— Elle va étonnamment bien. Mais je n'en sais pas beaucoup plus, vu qu'elle se comporte comme s'il ne s'était absolument rien passé.

— Tant mieux si elle se rétablit, tu lui transmettras mon bonjour. Et ton nouveau soupirant, comment va-t-il ? Tu n'en parles pas.

— Ça va, répondit Laurie, évasive.

Effectivement, elle était d'une extrême discrétion en ce qui concernait Roger. Décrochant son téléphone avant que Riva ne lui pose d'autres questions, elle appela le bureau de la morgue. Elle eut Marvin en ligne, ce qui la réjouit, lui exposa la situation et déclara qu'elle souhaitait s'occuper d'abord de Sobczyk.

— Je trépigne déjà, rétorqua le technicien avec son zèle coutumier.

— À tout à l'heure dans la fosse, dit Laurie à Riva, tout en saisissant les dossiers Sobczyk et Lewis.

Dans l'ascenseur, elle se prépara mentalement à exécuter la tâche qui l'attendait ; elle présumait, et espérait à la fois, qu'elle ne découvrirait pas grand-chose. Lorsque, revêtue de sa combinaison spatiale, elle poussa le battant de la salle d'autopsie, Marvin avait déjà presque achevé les préparatifs. Pour rejoindre leur table, elle dut passer près de celle de Jack.

En la reconnaissant, ce dernier jeta un coup d'œil à la pendule et s'écarta du corps ouvert d'une femme âgée plutôt grande. Une partie de sa chevelure grise et raide avait été rasée pour dégager une fracture avec enfoncement au sommet du crâne.

— Docteur Montgomery, il semblerait que ces temps-ci tu adoptes des horaires de banquier. Laisse-moi deviner... je parie que tu étais occupée à peigner la girafe avec ton petit copain français.

— Très drôle, marmonna Laurie, réfrénant son irritation et son envie de s'éloigner en hâte. En fait, tu te trompes totalement. Hier soir, j'étais à la maison, et Roger est aussi américain que toi ou moi.

— Bizarre. Rousseau... on dirait un nom français. Tu n'es pas d'accord, Vinnie ?

— Si... Mais moi, j'ai un nom italien, ce qui ne m'empêche pas d'être américain.

— Seigneur, mais tu as raison, dit Jack avec une fausse contrition. Je tire des conclusions hâtives. Navré !

Laurie était embarrassée par l'attitude de Jack et la jalousie qu'il avait du mal à cacher. Cependant, Vinnie étant témoin de la scène, elle préféra changer de sujet et désigna le crâne de la vieille dame.

— Là, au moins, tu as une cause de décès assez claire.

— Les circonstances du décès, en revanche, ne sont pas si claires que ça.

— Tu m'expliques ?

— Ça t'intéresse vraiment ?

— Oui, sinon je n'insisterais pas.

— Eh bien, la victime a été très rapidement débarquée d'un bateau en pleine nuit. La compagnie de croisière prétend que cette vieille dame, ivre, a fait une chute fatale dans sa cabine. Dans leur rapport, ils affirment qu'il n'y a aucun signe de violence. Or je ne crois pas à cette version, même si j'admets que cette femme avait peut-être un peu trop bu.

— Pourquoi tu n'y crois pas ?

— D'abord, la fracture avec enfoncement est au sommet du crâne, répondit Jack, perdant sa froideur à mesure qu'il parlait. À moins d'être contorsionniste, difficile de se faire ça en tombant dans une salle de bains. Maintenant, regarde comment sont disposés ces hématomes sur la face interne des avant-bras !

Il pointait le doigt vers des ecchymoses groupées en ligne.

— Ensuite, tu remarqueras les marques de bronzage sur le poignet et l'annulaire. Elle a passé beaucoup de temps au soleil durant cette croisière, avec ce qui paraît être un sacré caillou au doigt, et une montre au poignet. Or devine quoi ? Ni bague ni montre dans la cabine. Je dois féliciter le médecin de garde. Malgré l'heure tardive, son cerveau fonctionnait à plein régime. On avait récuré la cabine et la salle de bains, mais il a quand même posé les bonnes questions.

— Tu en déduis par conséquent que c'est un homicide.

— Sans aucun doute, malgré les affirmations de la compagnie de croisière. Naturellement, je me bornerai à faire un rapport sur ce que j'ai découvert, mais si quelqu'un me demande mon opinion, je répondrai que cette femme a été brutalement assommée par un coup porté à la tête avec une sorte de marteau, puis tirée sans ménagement

par les bras alors qu'elle était toujours vivante, et dépouillée de ses bijoux. Après, on l'a laissée mourir.

— Ça me semble une bonne illustration des décès survenant chez les personnes âgées et qui, par certains aspects, rappellent les affaires d'enfants maltraités.

— Exactement, renchérit Jack. Dans la mesure où les vieux sont proches de la fin, la mort a forcément l'air plus naturelle chez eux que chez des sujets plus jeunes.

— Un excellent cas d'école, commenta Laurie.

Puis elle se dirigea vers sa table. Même si l'entrevue avec Jack s'était plutôt bien déroulée, il leur était manifestement de plus en plus difficile de se parler vraiment, même quand il était bien disposé. Mais elle chassa toutes ces considérations de son esprit lorsque son regard se posa sur le corps de Rowena Sobczyk.

— Tu suspectes quelque chose de bizarre pour ce cas ? demanda Marvin.

— Non, j'ai la conviction que tout sera normal, rétorqua Laurie, tandis que son œil exercé entamait déjà l'examen externe.

Sa première impression fut que cette femme paraissait considérablement plus jeune que son âge officiel de vingt-six ans. Elle était menue, avec des traits délicats qui évoquaient ceux d'une fillette, des cheveux noirs et bouclés. Sa peau était quasi dépourvue de défauts, d'un blanc d'ivoire, hormis les zones de lividité cadavérique. Les deux pieds étaient bandés, les pansements propres et secs.

Comme pour McGillan et Morgan, les vestiges de la tentative de réanimation étaient toujours en place, y compris la canule de Mayo et la tubulure de perfusion. Laurie les inspecta minutieusement avant de les retirer, cherchant en vain des traces d'overdose médicamenteuse. Elle ôta les bandages. Les incisions pratiquées par le chirurgien ne présentaient aucun signe d'inflammation.

L'examen interne n'apporta rien de nouveau : aucune pathologie visible. En particulier, le cœur et les poumons étaient parfaitement normaux. Laurie nota simplement que plusieurs côtes étaient fêlées, à la suite de la réanimation. Comme pour les autres cas, elle veilla à prélever plus d'échantillons qu'il n'en fallait pour le screening toxicologique. Elle ne renonçait pas à l'espoir que Peter le magicien n'aboutisse à un résultat.

— Tu veux faire le deuxième tout de suite ? demanda Marvin, quand ils eurent terminé de recoudre le corps.

— Absolument.

Pour accélérer le mouvement, Laurie donna un coup de main au technicien. Lorsqu'elle sortit puis rentra, passant chaque fois près de Jack, elle veilla à ne pas ralentir le pas. Elle ne tenait pas à être de nouveau embarrassée par ses commentaires. S'il la vit, il ne réagit pas. À présent, la salle était en pleine activité, beaucoup de gens allaient et venaient, revêtus des combinaisons spatiales qui les rendaient presque tous identiques. De plus, les néons diffusaient une lumière si crue qu'on avait du mal à distinguer les visages derrière les visières en plastique.

Dès qu'ils eurent correctement positionné Stephen Lewis sur la table, Laurie s'attela à l'examen externe. Pendant ce temps, Marvin alla chercher les flacons à échantillons et le reste du matériel nécessaire pour cette autopsie. Laurie s'obligea à suivre la procédure habituelle pour éviter de louper un détail quelconque. Certes, elle s'attendait à ce que Stephen Lewis, comme les autres, ne présente aucune pathologie significative, néanmoins elle ne voulait pas bâcler les choses. Ce travail méthodique fut récompensé presque immédiatement. Sous les ongles de l'index et de l'annulaire droits, à peine discernable mais bel et bien là, elle trouva une infime quantité de sang séché. Si elle avait été moins consciencieuse, elle n'aurait rien remarqué. Elle n'avait pas vu ça chez Sobczyk, Morgan ou McGillan. Cet élément ne figurait pas non plus dans les rapports d'autopsie de George et Kevin pour les deux autres cas.

Reposant la main de Lewis sur la table, Laurie entreprit une recherche méticuleuse de lésions sur le corps de l'homme, susceptibles d'expliquer ce sang séché. Il n'y en avait pas. Le point de ponction de la perfusion n'avait pas saigné.

Laurie retira ensuite les bandages recouvrant l'épaule droite. L'incision était suturée et ne présentait pas de signes d'inflammation, même si on notait une trace de saignement postopératoire le long de la cicatrice. Cela pouvait être une explication, pas très convaincante cependant, puisque le sang était sous les ongles de la main droite.

Quand Marvin la rejoignit, elle lui réclama un tampon stérile et deux boîtes à spécimens. Elle voulait une analyse ADN pour les deux échantillons, afin d'être sûre qu'ils correspondaient bien à l'ADN de la victime. En prélevant les échantillons, elle sentit qu'il y avait aussi un fragment de tissu. Une idée tourniquait dans sa tête : si sa théorie de crimes en série n'était pas totalement absurde, si Lewis avait deviné les intentions du tueur et s'il avait pu l'agripper d'une manière ou d'une autre, peut-être l'avait-il griffé. Cela faisait beaucoup de « si », mais Laurie s'enorgueillissait de sa méticulosité.

La suite se déroula rapidement. Laurie et Marvin avaient tellement

l'habitude de travailler ensemble qu'ils fonctionnaient comme un tandem aux rouages parfaitement huilés, sans commentaires superflus. Chacun anticipait les mouvements de l'autre, tels des danseurs de tango. Une fois de plus, ils ne découvrirent aucune pathologie, hormis une petite plaque d'athérome dans l'aorte abdominale et un polype apparemment bénin sur la paroi du côlon. Rien qui puisse expliquer la mort subite de cet homme.

— C'est ton dernier cas ? demanda Marvin en lui prenant l'aiguille des mains, quand elle eut terminé de le recoudre.

— On dirait, répondit Laurie, qui fouilla la salle des yeux pour repérer Chet, en vain. Je suppose qu'on a fini. Sinon, on m'aurait prévenue.

— Nos deux cas de ce matin me rappellent les deux du mois dernier, déclara Marvin tout en commençant à nettoyer les instruments et à rassembler les flacons de prélèvements. Tu te souviens ? On n'a rien découvert de particulier. J'ai oublié les noms.

— McGillan et Morgan. Je m'en souviens très bien, et je suis impressionnée par ta mémoire, vu le nombre de cas qui te passent entre les mains.

— Je me les rappelle parce qu'ils n'avaient rien de spécial et que ça t'a franchement énervée. Dis, tu veux prendre ces échantillons ou tu préfères qu'ils aillent au labo avec le reste de la troupe ?

— Je prends les prélèvements pour l'analyse toxicologique et l'ADN. Les échantillons pour l'ana-path peuvent partir avec les autres. Et merci de m'avoir posé la question. Entre nous, je t'apprécie de plus en plus.

— Tant mieux, c'est pareil pour moi. J'aimerais bien que tous les toubibs soient comme toi.

— Ça, ce serait embêtant, plaisanta Laurie en réunissant ses prélèvements.

De nouveau, elle passa près de Jack sans s'arrêter. Elle l'entendit s'esclaffer avec Vinnie, sans doute avec cet humour noir qui le caractérisait. Elle se désinfecta et fit de même pour les flacons d'échantillons avant de sortir dans le couloir.

Sans perdre un instant, elle s'extirpa de sa tenue de protection et mit la batterie en charge. Renonçant à ôter son pantalon et sa blouse de médecin, elle se dirigea vers l'ascenseur de service. Elle serrait le petit plateau de flacons contre sa poitrine pour ne pas risquer de les laisser tomber, et les deux dossiers sous son bras. Tout en montant au troisième, elle sentit son pouls s'accélérer. Elle était excitée. Les

autopsies avaient confirmé l'opinion de Janice. Laurie était maintenant à peu près certaine d'avoir affaire à une série de six homicides.

En émergeant de l'ascenseur, elle passa prudemment la tête par la porte du labo de toxicologie. Pour éviter l'irascible directeur, elle en était réduite à se cacher comme une voleuse. Heureusement, il passait la majeure partie de son temps dans le laboratoire de l'étage du dessous. Tel un chat qui a commis une grosse bêtise, elle traversa la salle à toute allure et en diagonale pour pénétrer dans le bureau exigu de Peter. Elle fut soulagée de ne pas être apostrophée au passage, et encore plus contente de voir Peter assis à sa table.

— Oh non ! gémit-il pour la taquiner, lorsqu'il remarqua les prélèvements qu'elle lui apportait.

— Je sais que ma visite ne t'enchant pas. Mais tu es celui qu'il me faut, l'homme de la situation ! J'ai besoin de toi plus que jamais. Je viens d'autopsier deux patients qui ressemblent trait pour trait aux autres. Maintenant, on en a six.

— Je ne comprends pas comment tu peux affirmer que je suis l'homme de la situation. Jusqu'ici, j'ai fait chou blanc.

— Je garde espoir, alors ne te décourage pas.

Elle déposa les flacons sur le bureau. Certains menaçant de rouler et de se briser, Peter les redressa.

— Puisqu'on a six cas, poursuivit-elle, l'hypothèse d'une histoire louche tient la route. Peter, tu dois absolument trouver la solution. Elle est là, forcément.

— Sur les quatre précédents, j'ai fait tout ce qui était humainement possible. J'ai recherché tous les agents connus susceptibles d'affecter le rythme cardiaque.

— Il y a fatalement une chose à laquelle tu n'as pas pensé, insista-t-elle.

— Oh, il y a un ou deux autres petits trucs.

— C'est-à-dire ?

Il grimaça, se gratta le crâne.

— Eh bien, c'est un peu tiré par les cheveux.

— Tant pis, il faut être imaginatif. À quoi tu penses ?

— Je me rappelle vaguement avoir lu, quand j'étais à l'école, un bouquin sur un batracien vénéneux de Colombie. *Phyllobates terribilis*.

Laurie leva les yeux au ciel.

— Effectivement, c'est tiré par les cheveux. Mais admettons. Qu'est-ce qu'ils ont de particulier, ces batraciens ?

— Ils sont porteurs du venin le plus toxique pour l'homme. Si ma mémoire est bonne, cette substance est capable de provoquer un arrêt cardiaque.

— Ça paraît intéressant ! Tu l'as cherché, ce venin ?

— Pas vraiment. Tu comprends, il suffit d'une infime dose de toxine, quelques microgrammes. Je ne sais pas si ça apparaîtrait, compte tenu de la sensibilité de nos appareils. Il faudrait que je découvre où chercher.

— C'est le but. Je suis sûre que tu mettras le doigt sur quelque chose, surtout avec ces deux cas supplémentaires.

— Je vais commencer par me documenter.

— Merci, et tiens-moi au courant.

Laurie saisit les échantillons d'ADN. Elle était sur le point de franchir le seuil quand elle s'immobilisa.

— Au fait, pour un des cas, il y a un détail légèrement différent. Attends que je vérifie...

Elle ouvrit le dossier Sobczyk, contrôla les flacons étiquetés et numérotés, et en poussa un vers Peter.

— Voilà, c'est la seule patiente des six qui, apparemment, avait encore une activité cardiaque et respiratoire lorsqu'on est entré dans sa chambre. Je ne sais pas comment interpréter ça, mais il m'a semblé que ça pouvait avoir de l'importance pour toi. S'il s'agit d'une toxine instable, il est possible qu'on en ait une plus forte concentration chez cette femme.

— J'y penserai.

Laurie jeta un œil à la salle du labo. La voie étant libre, elle salua Peter d'un geste et ressortit comme une fusée dans le couloir. Pour monter au cinquième, elle emprunta l'escalier. À mi-chemin, elle s'arrêta. Ce tiraillement au bas de l'abdomen, du côté droit, qu'elle avait ressenti le matin se réveillait brusquement. De nouveau, elle pressa les doigts sur son ventre. D'abord, la gêne se mua en une franche douleur, puis se dissipa aussi vite qu'elle était apparue. Laurie tâta son front, pour s'assurer qu'elle n'avait pas de fièvre. Non... Elle haussa les épaules et continua son ascension.

Le cinquième étage abritait le laboratoire d'ADN. Par rapport au reste du bâtiment, ce lieu était un modèle de modernité. Aménagé moins de six ans auparavant, il étincelait : murs carrelés blancs,

classeurs blancs, revêtement de sol blanc et équipement dernier cri. Son directeur, Ted Lynch, était un ancien joueur de football de l'Ivy League. Il n'avait pas le même gabarit que Calvin mais n'avait pas grand-chose à lui envier. Sa personnalité cependant était à l'opposé de celle du directeur adjoint. Ted était un homme placide et chaleureux. Laurie le trouva concentré sur son bien-aimé séquenceur.

Elle lui exposa le cas dans ses grandes lignes, puis lui demanda s'il voulait bien faire une rapide analyse. Elle lui remit les échantillons de tissu prélevés sous les ongles de Lewis ainsi qu'un fragment de peau du patient.

— Ouais, ouais, ouais ! répondit Ted en riant. Jack et toi, vous faites la paire. Chaque fois que vous m'apportez quelque chose, on croirait que si vous n'obtenez pas le résultat tout de suite, le ciel va nous tomber sur la tête. Vous ne pouvez pas être comme les autres, cette bande de flemmards. Eux, ils espèrent n'avoir aucune nouvelle de moi, parce que, quand ils en ont, ça leur crée du boulot supplémentaire.

Laurie ne put s'empêcher de sourire. Jack et elle s'étaient forgé la même réputation. Elle dit à Ted de faire de son mieux, puis descendit un étage et se dirigea d'un pas vif vers son bureau. Elle était pressée de téléphoner à Roger pour lui annoncer la nouvelle : il y avait désormais six décès suspects.

S'asseyant dans son fauteuil, elle composa le numéro de la ligne directe de Roger au Manhattan General. Elle tambourinait sur la table, tandis que la sonnerie résonnait à l'autre bout du fil. Son cœur battait encore plus vite que tout à l'heure. Elle savait que Roger voudrait être informé de ces deux nouveaux cas, s'il ne l'était déjà. Malheureusement, elle tomba sur sa boîte vocale et ravala un juron. Ces temps-ci, elle ne s'adressait, semblait-il, qu'à des réponders téléphoniques.

Elle demanda simplement à Roger de la rappeler dès que possible. Elle était déçue. Après avoir raccroché, elle laissa sa main sur le combiné, songeant qu'il était apparemment le seul à partager son inquiétude : peut-être, pour reprendre la formule ironique avec laquelle Sue Passero balayait les soupçons de Laurie, y avait-il un sinistre assassin qui rôdait dans les couloirs de l'hôpital. Néanmoins, elle commençait à s'interroger sur la sincérité du soutien que Roger lui manifestait. Depuis qu'il lui avait révélé être marié, elle ne savait plus jusqu'à quel point elle pouvait le croire. En se remémorant ces cinq dernières semaines, elle devait reconnaître que, parfois, il en avait fait presque trop.

Elle sursauta, lorsque le téléphone sonna sous sa main, et décrocha

d'un geste nerveux.

— Je souhaiterais parler à Laurie Montgomery, déclara une harmonieuse voix féminine.

— C'est moi.

— Je m'appelle Anne Dickson, je suis psychologue au Manhattan General et j'aimerais vous rencontrer.

— Me rencontrer ? Pouvez-vous me dire de quel cas il s'agit ?

— Du vôtre, bien sûr, répondit Anne, déroutée.

— Mon cas ? Je crains de ne pas bien comprendre.

— Je travaille au laboratoire de génétique. Vous êtes venue chez nous il y a plus d'un mois pour des analyses. Je vous téléphone pour fixer un rendez-vous.

Un flot de pensées confuses assaillit l'esprit de Laurie. Ce dosage de marqueur tumoral était un autre exemple de sa tendance à fourrer ce qui lui était désagréable sous le tapis. Elle avait complètement oublié sa prise de sang. Ce coup de fil lui faisait l'effet d'une avalanche.

— Allô ? Vous êtes toujours là ? demanda Anne.

— Oui, oui. Cela signifie, je suppose, que le test est positif.

— Cela signifie que j'aimerais vous voir, rétorqua évasivement Anne. C'est notre procédure habituelle, avec tous nos clients. Je tiens aussi à m'excuser. Votre dossier est sur mon bureau depuis une bonne semaine, mais il avait été rangé par erreur dans le mauvais casier. Je suis fautive, aussi je tiens à vous rencontrer le plus tôt possible.

L'impatience et l'irritation gagnaient Laurie. Elle inspira à fond, se dit que la psychologue faisait simplement son travail. Mais pourquoi ne lui communiquait-on pas les résultats au lieu de lui infliger ce fichu protocole ?

— J'ai un rendez-vous qui a été annulé, aujourd'hui à 13 heures, continua Anne. Cela vous conviendrait-il ? Sinon, il faudra attendre la semaine prochaine.

Laurie ferma les yeux, inspira de nouveau. Elle n'allait pas se transformer en zombie pendant une semaine entière, pas question. Même si le test était vraisemblablement positif, elle voulait une réponse catégorique. Elle consulta sa montre. Midi moins le quart. Elle n'avait aucun motif valable pour ne pas se précipiter au Manhattan General. Peut-être pourrait-elle déjeuner avec Roger ou Sue.

— 13 heures, d'accord, dit-elle d'un ton résigné.

— Parfait. Vous trouverez mon bureau dans le secteur où vous avez fait la prise de sang.

Laurie raccrocha, baissa la tête et fourragea dans ses cheveux. Toutes les hideuses conséquences du gène muté BRCA1 défilaient dans son esprit, escortées par une poignante tristesse. Elle était surtout tourmentée par l'imminente nécessité de prendre ce qu'elle appelait « la décision finale », une décision qui la priverait de certains choix, comme celui d'avoir des enfants.

— Toc, toc ! lança une voix.

Laurie leva le nez et découvrit le visage souriant de l'inspecteur Lou Soldano. Il était particulièrement pimpant avec sa chemise propre, bien repassée, et sa cravate neuve.

— Salut, Laur, dit-il, guilleret.

C'était son fils Joey qui avait donné ce surnom à Laurie, lorsqu'elle était sortie quelque temps avec Lou. À l'époque, Joey avait cinq ans. Il en avait maintenant dix-sept.

Laurie et Lou n'avaient pas vraiment rompu, ils étaient plutôt tombés d'accord : une relation romantique ne leur convenait pas. Même s'ils continuaient à se respecter énormément, à se comprendre et s'admirer mutuellement, il n'y avait pas de passion entre eux. Au lieu d'une histoire d'amour, ils avaient réussi à tisser au fil des ans une solide amitié.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Lou.

Laurie ouvrit la bouche pour répondre, mais soudain ses yeux s'emplirent de larmes. Elle se frappa le front, enserra ses tempes entre son pouce et son index.

Lou referma la porte, approcha le fauteuil de Riva et s'assit. Il étreignit l'épaule de Laurie.

— Allez, dis-moi ce qui se passe.

Laurie baissa les mains. Ses yeux brillaient toujours, mais les larmes n'avaient pas débordé. Elle gonfla les joues, esquissa un faible sourire.

— Désolée, balbutia-t-elle.

— Désolée ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu n'as pas à t'excuser. Allez, explique-moi ce qui se mijote. Encore que... je crois savoir.

— Ah bon ? interrogea Laurie en pêchant un mouchoir en papier dans l'un de ses tiroirs.

Une fois qu'elle se fut tamponné et séché les yeux, elle le

dévisagea.

— Et comment tu saurais ce qui me tracasse ?

— Je vous connais depuis des années, Jack et toi. Or vous êtes en bisbille. Ce n'est pas un secret, figure-toi.

Laurie allait protester, mais il l'interrompit d'un geste.

— C'est pas mes oignons, d'accord, n'empêche que ça me concerne quand même, parce que je vous aime beaucoup tous les deux. Je sais que tu sors avec un autre toubib, mais si tu veux mon avis, Jack et toi vous devriez vous remettre ensemble. Vous êtes faits l'un pour l'autre.

Laurie sourit malgré elle, fixant sur Lou un regard débordant de tendresse. Cet homme était un amour. Lorsqu'elle avait noué une relation intime avec Jack, elle avait craint que Lou ne soit jaloux puisque tous les trois étaient déjà amis. Au contraire, dès le début, il les avait approuvés.

À son tour, Laurie posa la main sur son épaule.

— Merci pour ta gentillesse.

S'il voulait croire que son accès de faiblesse était dû à ses différends avec Jack, tant mieux. Elle ne tenait surtout pas à aborder avec lui le sujet du BRCA1.

— Je te certifie que Jack est malade de jalousie, ça le rend complètement dingue.

— Vraiment... Tu sais quoi, Lou ? Ça me surprend. Je n'imaginais pas que mes fréquentations aient une quelconque importance pour Jack.

— Comment tu peux penser ça ? rétorqua-t-il, ahuri. Tu as oublié comment il se comportait quand tu as failli te fiancer avec ce trafiquant d'armes, Sutherland ? Jack était en mille morceaux.

— Parce que, tous les deux, vous estimiez que Paul n'était pas un homme bien, et vous aviez raison. Mais je ne me doutais pas que Jack était jaloux.

— Et moi, je te l'affirme : il crevait de jalousie, point à la ligne.

— Eh bien, on verra. J'aimerais lui parler, s'il voulait bien m'y autoriser.

— T'y autoriser ? répéta Lou, de plus en plus éberlué. S'il refuse, je lui taille les oreilles en pointes.

Laurie lui sourit.

— Ça n'arrangerait rien. Mais, à part ça, que me vaut le plaisir de cette visite ? D'autant que tu es d'une élégance... Je suppose que tu

n'es pas là uniquement pour plaider la cause de Jack.

— Ça, c'est sûr, dit-il en se redressant dans son fauteuil. J'ai un problème, et j'ai besoin d'aide.

— Je suis tout ouïe.

— Je suis tiré à quatre épingles parce qu'il a fallu que j'accompagne Michael O'Rourke, mon capitaine, dans le New Jersey. Malheureusement, la sœur de sa femme a été assassinée ce matin, ici en ville, et on est allés prévenir le mari. Inutile de te dire qu'on me met la pression maximale pour que je dénîche un suspect. Le corps est déjà en bas, au frigo. Et voilà ce qui m'amène : j'espère que toi ou Jack, vous pourrez faire l'autopsie. J'ai besoin d'un break, et tous les deux, vous finissez toujours par trouver quelque chose.

— Mon Dieu, je suis navrée, Lou. Je n'ai pas le temps de m'y mettre maintenant. Si ça peut attendre cet après-midi, je donnerai un coup de main.

— Quelle heure ?

— Je ne sais pas trop. J'ai un rendez-vous au Manhattan General.

— Tiens donc, commenta Lou. C'est justement là que la belle-sœur de Michael a été tuée. Dans le parking.

— Quelle horreur. Elle faisait partie du personnel ?

— Oui, depuis des années. Elle était infirmière en chef, elle travaillait de nuit. Elle a été attaquée dans sa voiture, alors qu'elle s'apprêtait à rentrer chez elle. Un cauchemar. Elle laisse deux gamins, dix et onze ans.

— Vol, agression sexuelle, les deux ?

— Juste un vol, apparemment. Ses cartes de crédit étaient éparpillées dans la bagnole. D'après son mari, elle avait moins de cinquante dollars sur elle. Elle a perdu la vie pour ça.

— Je suis désolée.

— Pas tant que moi si je ne trouve pas une piste. Et Jack ? Il n'était pas dans son bureau quand j'y suis passé.

— Il est dans la fosse, en tout cas je l'ai vu en bas il y a une demi-heure.

Lou se leva et poussa le fauteuil de Riva jusqu'à la table de cette dernière.

— Attends, Lou. Puisque tu es là, j'ai un truc à te dire.

— Ah oui ? Quoi donc ?

Laurie lui parla succinctement de ses six cas qu'elle considérait comme suspects. Elle n'évoqua que les éléments marquants, néanmoins cela suffit pour que Lou ramène le fauteuil de Riva pour s'y rasseoir.

— Alors, tu penses réellement que ce sont des homicides ?

— Je n'en suis pas sûre du tout, répondit-elle avec un petit rire.

— Mais tu viens de dire que, d'après toi, on a fait quelque chose à ces patients. Donc, ce sont des homicides.

— Oui. L'ennui, c'est que je ne sais pas moi-même jusqu'à quel point j'en suis persuadée. Je t'explique. Ce matin, j'ai eu une crise de lucidité qui m'incite à reconsidérer un tas de choses. Depuis un mois et demi, je suis stressée à cause de Jack, de ma mère, et d'autres problèmes. J'ai cherché un dérivatif, j'en ai conscience. Ma théorie est probablement une espèce de diversion.

Lou opina d'un air compréhensif.

— Tu aurais donc, peut-être, fait une montagne d'une taupinière.

Elle haussa les épaules.

— Tu as exposé ton idée d'un serial killer à quelqu'un d'ici ?

— À qui voulait bien m'écouter, y compris Calvin.

— Et... ?

— Tous estiment que mes conclusions ne tiennent pas debout, dans la mesure où l'analyse toxicologique ne révèle rien de suspect, ni insuline ni digitaline, par exemple – des substances utilisées dans le passé pour des crimes en série dans un établissement de santé. Remarque, dire que tout le monde est d'accord pour descendre mon hypothèse en flammes n'est pas absolument vrai. Le médecin avec qui je sors, qui au passage s'appelle Roger et travaille au Manhattan General, me soutient. Mais ce matin, figure-toi que je me suis interrogée sur ses motivations profondes. Enfin, bref, je m'égare. Voilà, tu connais l'histoire de mon serial killer.

— Tu en as parlé à Jack ?

— Évidemment. Il pense que j'ai perdu les pédales.

Lou se redressa, remit le fauteuil de Riva à sa place.

— Moi, j'aimerais quand même que tu me tiennes au courant. Depuis cette affaire d'overdoses de cocaïne et de greffes de cornée (8), il y a dix ans, j'ai plus confiance que toi en ton intuition pour débusquer un lièvre.

— Ça remonte à douze ans.

— Ce qui prouve que, quand on s’amuse bien, le temps file à toute allure, s’esclaffa Lou.

Dix

— Qu'est-ce que tu dis de ça ? demanda Jack, reculant d'un pas pour admirer son bricolage.

— Ça va, répondit Lou.

Jack l'avait aidé à s'introduire dans une tenue de protection à laquelle il avait relié sa propre batterie. Il entendait le bourdonnement du purificateur qui propulsait de l'air à travers le filtre HEPA.

— Tu sens cette douce brise ?

— Tu parles d'une brise, railla Lou. Je ne comprends pas comment tu peux bosser tous les jours avec cet attirail sur le dos. En ce qui me concerne, une fois par mois, c'est déjà trop.

— Ce n'est pas non plus ma conception d'une partie de plaisir, admit Jack en enfilant sa propre combinaison. Quand je suis de garde le week-end, il m'arrive de reprendre subrepticement mon cher vieux masque et ma tenue de chirurgien. Mais si par malheur Calvin le découvre, j'ai droit à une engueulade carabinée.

Ils mirent leurs gants dans l'antichambre, puis poussèrent les portes de la salle d'autopsie. Cinq des huit tables étaient occupées. Sur la cinquième gisait le corps nu de Susan Chapman. Vinnie s'affairait à ranger les flacons de prélèvements.

— Vinnie, tu te souviens de l'inspecteur Soldano, je suppose ?

— Bien sûr. Soyez le bienvenu, lieutenant.

— Merci, dit Lou, qui s'immobilisa à trois mètres de la table.

— Ça va ? lui demanda Jack.

Lou assistait relativement souvent à des autopsies, Jack ne craignait donc pas qu'il tombe dans les pommes, comme cela arrivait à d'autres observateurs. Il ignorait pourquoi Lou s'était ainsi arrêté net,

cependant il remarqua que la visière de son ami était embuée – il était en hyperventilation.

— Ça va, murmura Lou. C'est un peu dur de voir quelqu'un qu'on connaît comme ça, dans cette position, attendant qu'on la vide comme un poisson.

— Tu ne m'avais pas signalé que tu la connaissais.

— Connaître, c'est beaucoup dire. Je l'avais juste rencontrée quelquefois chez le capitaine O'Rourke.

— Bon, approche-toi. De là, tu ne verras rien.

Lou hésita, s'avança de quelques pas.

— Apparemment, elle avait un faible pour les Krispy Kremes (9), commenta Jack en observant le corps. Elle pesait dans les combien, Vinnie ?

— Quatre-vingt-onze kilos cinq cents.

Jack émit un sifflement que le plastique de son masque étouffa.

— Un peu beaucoup pour... un mètre soixante ?

— Soixante-trois, précisa Vinnie, qui retourna chercher des seringues dans le placard vitré.

— On n'arrête pas de me contredire. OK, Lou, explique ! Tu m'as fait venir tellement vite que je n'ai même pas lu le rapport préliminaire. Où l'a-t-on trouvée ?

— Assise au volant de son SUV, comme si elle piquait un roupillon. Elle avait le menton sur la poitrine. C'est pour ça qu'on n'a pas découvert tout de suite le pot aux roses. Quelques personnes l'ont aperçue et ont cru qu'elle dormait.

— Qu'est-ce que tu peux dire d'autre ?

— Pas grand-chose. Il semble qu'on lui ait tiré dans la poitrine, côté droit.

— Tu as l'impression qu'il s'agissait d'un vol ?

— Ça y ressemble. On lui a pris son argent liquide, on a jeté par terre son portefeuille et ses cartes de crédit. Ses vêtements étaient intacts.

— Dans quelle position étaient ses bras ?

— Sur le volant.

— Ah bon ? Bizarre.

— Pourquoi ?

— Il me semble qu'on l'a installée dans cette position.

— Possible. Et ça t'inspire quoi ?

— Que ce n'est pas un vulgaire vol.

Jack saisit la main droite de la femme. Un fragment de l'éminence thénar avait été arraché, creusant une dépression au-dessous du pouce, si bien qu'une partie du premier métacarpien était visible. La majeure partie de la paume était grêlée de minuscules lésions.

— À mon avis, cette blessure indique qu'elle s'est défendue.

Lou opina. Il se tenait toujours à un bon mètre de la table.

Jack souleva le bras droit du cadavre. Sous l'aisselle, on distinguait deux petits cercles d'un rouge très sombre, où adhéraient des fibres d'étoffe. La surface de la peau, à l'intérieur des cercles, avait l'aspect de la viande hachée et séchée avec un bout de tissu adipeux jaunâtre.

Vinnie les rejoignit, posa les seringues près du cadavre, puis montra l'écran sur le mur.

— J'ai oublié de te dire que j'ai affiché les radios. Il y a deux balles dans la poitrine qui correspondent aux deux blessures.

— Mais tu as tout à fait raison !

Jack s'approcha de l'écran pour examiner les clichés. Lou se campa derrière lui, regardant par-dessus son épaule. Les deux balles apparaissaient de façon saisissante, deux taches d'un blanc cru sur un fond gris marbré.

— Je dirais que celle-ci est dans le poumon gauche et l'autre dans le cœur.

— On a découvert deux douilles de 9 mm dans le véhicule, rétorqua Lou.

— Bon, voyons ce qu'on va trouver d'autre.

Jack retourna près de la table et reprit l'examen externe. Il était méticuleux, examinant le corps littéralement de la tête aux pieds. Il désigna la peau légèrement grenue autour des points d'impact.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Lou, qui s'était décidé à s'approcher suffisamment pour suivre les opérations.

— Dans la mesure où elle était habillée, ça me laisse penser que le canon de l'arme était tout près, peut-être à une trentaine de centimètres.

— C'est important ?

— À toi de répondre. Ça amène une question : est-ce que

l'agresseur était dans la voiture quand il a tiré, ou était-il à l'extérieur ?

— Oui, et alors ?

Jack haussa les épaules.

— Si l'agresseur était dans la voiture, on peut se demander si la victime le connaissait.

— Excellente remarque, approuva Lou.

Pour la partie interne de l'autopsie, Jack se plaça à la droite du cadavre, Vinnie à gauche. Lou se tenait à l'extrémité de la table et se penchait chaque fois que Jack attirait son attention sur un détail particulier.

L'autopsie fut banale, hormis lorsque Jack reconstitua la trajectoire des balles. Les deux avaient perforé les côtes, ce qui, selon Jack, expliquait sans doute pourquoi elles n'étaient pas ressorties. L'une avait traversé la crosse aortique pour se loger dans le poumon gauche. L'autre était passée à travers la partie droite du cœur pour se ficher dans la paroi du ventricule gauche. Jack les retira avec d'innombrables précautions afin de ne pas abîmer leurs rainures, et les déposa dans des poches réservées aux pièces à conviction dûment étiquetées que Vinnie avait préparées.

— Je crains que ce soit tout ce que je puisse te donner, dit Jack en tendant les pochettes scellées à Lou. Peut-être que tes gars de la balistique t'en apprendront davantage.

— Je l'espère. On n'a relevé aucune empreinte, même pas sur la poignée de la portière du passager, ni sur le portefeuille, à part celles de la victime. Donc, que dalle sur le lieu de crime. Par-dessus le marché, les vigiles de nuit n'ont vu personne de suspect entrer ou rôder dans le parking.

— J'ai la nette impression que ça va être une affaire difficile.

— Tu as tout pigé.

Laissant Vinnie nettoyer, Jack et Lou sortirent dans l'antichambre pour ôter leurs tenues de protection. Puis ils regagnèrent le vestiaire pour se rhabiller.

— J'espère que tu ne te vexeras pas, lieutenant, si, en tant que médecin, je te dis que tu prends du bide.

Lou baissa les yeux pour contempler sa taille qui s'empâtait.

— C'est triste, hein ?

— Triste et mauvais pour ta santé. Tu ne te rends pas service avec ce surpoids, d'autant que tu n'as pas arrêté de fumer.

— Comment ça ? s'offusqua Lou. J'ai arrêté de fumer une centaine de fois. Tiens, la dernière remonte à deux jours.

— Et tu as tenu combien de temps ?

— Jusqu'à ce que je puisse piquer une clope à mon coéquipier : environ une heure. Je sais, ajouta Lou en riant, je suis pathétique. Mais je trimbale cet excédent de bagages parce que je n'ai pas le temps de faire de l'exercice. Il y a trop d'homicides dans cette ville magnifique.

Il tira sa chemise sur son ventre et la boutonna.

— Si tu ne modifies pas tes habitudes, il faudra t'inculper pour ta propre mort.

Campé près de Jack devant la glace, Lou passa la tête dans la boucle de sa cravate dont il n'avait pas défait le nœud. Il le resserra, levant le menton.

— Avant de descendre ici, j'ai eu une discussion avec Laurie.

Jack, qui nouait lui aussi sa cravate, interrompit son geste et fixa Lou dans le miroir.

— Ah oui ?

— Elle était triste à cause de votre brouille, elle avait les larmes aux yeux.

— C'est curieux, vu qu'elle a une liaison passionnée, échevelée, avec un petit con du Manhattan General.

— Il s'appelle Roger.

— On s'en fout. En réalité, ce n'est pas un petit con, et c'est une des données du problème. Franchement, il a l'air du genre parfait.

— Sur ce point, tu peux te calmer. Je n'ai pas vraiment eu l'impression qu'elle était tellement dingue de lui. Elle a même dit qu'elle voulait te parler d'une réconciliation.

— Ha ! grogna Jack, sceptique, tout en se concentrant de nouveau sur sa cravate.

Se sentant quelque peu coupable d'avoir prêté à Laurie des propos qu'elle n'avait pas tenus, Lou prit sa veste dans le placard et l'enfila tout en évitant soigneusement de croiser le regard de Jack. Il justifiait sa machination en se disant qu'il fallait aider ses amis.

Jack l'observait fixement et continua jusqu'à ce que Lou, qui reparaissait avec ses doigts ses cheveux frisés, se résigne à le regarder.

— J'ai du mal à croire qu'elle veuille parler de réconciliation. Il y a une quinzaine de jours, elle ne m'accordait même pas une minute

pour discuter boulot. J'ai essayé de l'inviter plusieurs soirs d'affilée. Elle m'a envoyé balader, sous prétexte qu'elle allait au concert, au musée, à un spectacle de danse, ou je ne sais quel autre événement culturel absolument écœurant. Elle n'était pas disponible et n'a jamais proposé qu'on se voie une autre fois.

Comme Lou, Jack se recoiffa avec les doigts, à la va-vite, d'un geste nerveux.

— Tu devrais peut-être essayer encore, suggéra Lou, sentant qu'il marchait sur des œufs. Je le lui ai dit, vous êtes faits l'un pour l'autre.

— J'aviserai, marmonna Jack. En ce moment, je ne suis pas très chaud pour m'humilier.

— Elle m'a aussi raconté qu'elle s'interrogeait sur une série de morts suspectes au Manhattan General. Elle avait l'air de vouloir se convaincre qu'il s'agissait d'homicides. Il paraît qu'elle t'en a parlé. Quelle est ton opinion ? D'après elle, tu estimes, je la cite, qu'elle a « perdu les pédales ».

— Elle exagère. Je pense simplement qu'elle s'est un peu précipitée avec ces quatre cas.

— Six ! Elle en a eu deux autres aujourd'hui.

— Sans blague ?

— C'est ce qu'elle m'a affirmé. Mais elle a aussi admis que sa théorie d'un serial killer lui servait peut-être de dérivatif.

— Elle a vraiment dit ça ? Elle a vraiment employé le mot « dérivatif » ?

— Parole de scout !

Jack secoua la tête, surpris.

— Ça me semble une analyse judicieuse de sa part, dans la mesure où, au labo de toxico, ils n'ont rien trouvé. Je dois avouer que je suis impressionné par sa lucidité.

Le soleil de mars poursuivant son périple diurne au sud, une trouée de lumière, qui avait subitement déchiré les épais nuages brassés par le vent, transperçait l'une des vitres de la cafétéria du Manhattan General. On aurait dit un rayon laser, d'une telle intensité que Laurie dut mettre sa main en visière sur son front pour se protéger les yeux. Elle ne distinguait plus que la silhouette du Dr Susan Passero, assise en face d'elle, dos à la fenêtre.

Sans baisser la main, elle regarda son plateau. Elle y avait à peine

touché. Pourtant les plats, quand elle les avait choisis, lui avaient paru tentants. Mais impossible d'avaler une bouchée. Il était rare qu'elle manque d'appétit. Sans doute le stress, ce rendez-vous avec cette espèce de psychologue et l'inévitable nouvelle qu'on allait lui annoncer. D'une certaine manière, elle se sentait humiliée d'être contrainte de rencontrer une psy.

À son arrivée au Manhattan General, trois quarts d'heure plus tôt, elle était directement allée voir Roger, mais il n'était toujours pas disponible. L'une des secrétaires lui avait dit qu'il était claquemuré avec le président de l'hôpital. Laurie était alors partie à la recherche de Sue, qui avait gentiment accepté de déjeuner avec elle.

— Recevoir un coup de fil du labo de génétique ne signifie pas nécessairement que ton test est positif, dit Sue.

— Oh, arrête, gémit Laurie. Je regrette seulement que cette femme ne m'ait pas parlé franchement.

— En fait, d'après la loi, ils ne sont pas autorisés à t'informer par téléphone. Comment les employés du laboratoire sauraient-ils avec certitude à qui ils s'adressent ? Ils pourraient par inadvertance communiquer l'information à une personne que ça ne concerne pas.

— Pourquoi ils ne t'ont pas envoyé les résultats ? Tu es officiellement mon médecin traitant.

— En réalité, je ne l'étais pas encore officiellement quand l'examen a été prescrit. Mais tu as raison, j'aurais dû être prévenue. Remarque que ça ne me surprend pas. Le labo de génétique est très tatillon. Pour être franche, je m'étonne qu'ils n'aient pas exigé, avant même la prise de sang, que tu t'entretiennes avec l'une de leurs psychologue spécialement formées pour ça. Il n'est pourtant pas indispensable d'être un scientifique de haut vol pour comprendre que se soumettre à un test génétique est perturbant, quel que soit le résultat.

Je ne te le fais pas dire, pensa Laurie.

— Ce n'est pas bon ? demanda Sue, montrant le plateau de Laurie. Tu n'as rien mangé. Dois-je prendre cela comme une critique ?

Laurie se mit à rire, avoua que tout ce qui se passait dans sa vie lui coupait l'appétit.

— Écoute, dit Sue d'un ton plus sérieux. Si le test est positif, ce à quoi tu t'attends manifestement, je veux que tu rappiques illico pour que je te mette en contact avec un de nos meilleurs oncologues. D'accord ?

— D'accord.

— Parfait ! Et tu en es où avec Laura Riley ? Tu as pris rendez-vous

pour ton bilan gynécologique ?

— Oui, c'est fait.

Laurie jeta un coup d'œil à sa montre.

— Ouh, il faut que je me bouge, sinon je vais être en retard. La psy risquerait de décréter que je suis du type passif-agressif.

Les deux amies se séparèrent dans le hall. Tandis que Laurie prenait l'escalier jusqu'au premier, elle éprouva de nouveau cette douleur au bas-ventre et s'arrêta un instant. Pourquoi le fait de monter des escaliers accentuait-il ce tiraillement qui lui évoquait ce qu'elle appelait un « point de côté » quand elle était enfant et avait trop couru ? De son poing serré, elle se tapota le dos. Peut-être s'agissait-il d'une douleur rénale ou d'une infection urinaire ? Mais ce petit massage n'arrangea rien. Elle se palpa l'abdomen, ne sentit rien d'anormal. Haussant les épaules, elle poursuivit son chemin.

La réception du laboratoire de génétique était aussi paisible que lors de sa précédente visite. Les haut-parleurs diffusaient la même musique classique, et les mêmes reproductions de tableaux impressionnistes ornaient les murs. Une chose cependant avait changé : son état d'esprit. La première fois, Laurie était plus curieuse qu'agitée. Aujourd'hui, c'était l'inverse.

— Puis-je vous aider ? demanda une réceptionniste en blouse rose.

— Laurie Montgomery... j'ai rendez-vous avec Anne Dickson à 13 heures.

— Je l'avertis que vous êtes arrivée.

Laurie s'assit, prit un magazine qu'elle feuilleta avec une sorte de rage. Elle consulta sa montre. 13 heures tapantes. M^{me} Dickson allait-elle l'humilier davantage en la faisant poireauter ?

Les minutes s'égrenaient. Laurie tournait distraitemment les pages de son magazine. Elle était de plus en plus anxieuse et irritée à la fois. Elle reposa la revue sur la pile, s'adossa à son siège et ferma les yeux. Bandant toute sa volonté, elle se calma. Elle s'imagina sur une plage, au soleil. Avec un petit effort, elle aurait presque entendu le murmure des vagues.

— Madame Montgomery ? fit une voix.

Laurie rouvrit les yeux pour découvrir le visage souriant d'une femme nettement plus jeune qu'elle, vêtue d'une blouse blanche immaculée, ouverte sur un simple sweater blanc ; à son cou brillait un rang de perles. De la main gauche, elle tenait des documents contre sa hanche.

— Je suis Anne Dickson.

Laurie se redressa et serra la main de son interlocutrice, qui l'invita à la suivre. Elles franchirent une porte latérale donnant sur un couloir long de quelques mètres menant à une petite pièce aveugle meublée d'un divan, de deux fauteuils, d'une table basse et d'un classeur. Sur la table trônait une boîte de mouchoirs en papier.

Anne fit signe à Laurie de prendre place sur le canapé. Elle ferma la porte et s'assit dans un des fauteuils, à proximité des mouchoirs. Elle contempla un moment ses documents puis leva les yeux. Une jolie jeune femme qui aurait pu passer pour une étudiante en train d'effectuer un stage, alors qu'elle était au moins titulaire d'une licence et avait probablement bénéficié d'une formation complémentaire en génétique. Ses cheveux bruns et raides qui lui frôlaient les épaules étaient coiffés avec une raie au milieu, si bien qu'elle ne cessait de les repousser derrière ses oreilles. Son rouge à lèvres était assorti à son vernis à ongles rouille.

— Je vous remercie d'être venue si vite, déclara-t-elle d'une voix douce, légèrement nasillarde. Et je vous prie encore de m'excuser de m'être trompée de corbeille quand j'ai rangé votre dossier.

Laurie sourit, malgré son énervement.

— Je voulais vous expliquer un peu ce que nous faisons ici, au laboratoire de génétique.

Anne croisa les jambes et posa les documents entre elles. Laurie vit qu'elle avait un minuscule serpent tatoué sur la face interne de la jambe, juste au-dessus de la cheville.

— Je tenais également à vous expliquer pourquoi vous avez affaire à moi, et non à l'un des médecins de notre équipe. Ce n'est qu'une question de temps : j'en ai beaucoup, ils en ont très peu. Ce qui signifie que je suis à votre entière disposition pour répondre à toutes vos questions. Et si je n'ai pas la réponse, je peux contacter immédiatement ceux qui la connaissent.

Laurie ne répliqua pas, sommant in petto son interlocutrice d'arrêter ses simagrées et de lui donner ces foutus résultats. D'un mouvement brusque, elle s'adossa au divan, croisa les bras, et se dit sans conviction qu'on ne devait pas s'en prendre au messenger porteur de mauvaises nouvelles. Malheureusement, Anne et toute cette situation lui tapaient sur les nerfs. Elle jugeait notamment que cette boîte de mouchoirs en papier était une preuve de condescendance, comme si Anne prévoyait qu'elle allait s'effondrer. Ce qui n'était certes pas impossible.

— Et maintenant..., dit Anne en consultant de nouveau ses

documents (comme une présentatrice de journal télévisé, pensa Laurie), il est important que vous ayez quelques notions élémentaires de génétique. Le séquençage des trois milliards de paires de bases du génome humain a radicalement bouleversé cette science. À propos, vous pouvez m'interrompre à tout moment si vous ne comprenez pas.

Laurie opina, de plus de plus agacée. Elle se demandait ce qu'Anne savait vraiment des bases qu'elle mentionnait avec cette belle assurance – bases ou nucléotides qui s'enchaînent pour former chacun des deux brins de l'ADN, support de l'information génétique.

Anne évoqua ensuite Mendel et ses lois sur la transmission des caractères héréditaires, dominants et récessifs, établies par le moine au XIX^e siècle grâce à ses expériences sur les pois réalisées dans le jardin de son monastère. Laurie était éberluée par ce qu'on lui infligeait, cependant elle ne l'interrompit pas pour lui rappeler qu'elle s'adressait à un médecin qui, naturellement, avait eu vent des travaux de Mendel au cours de ses études. Elle la laissa pérorer sur les gènes et la recombinaison de certains segments de chromosomes, les haplotypes, hérités au fil des générations.

Au bout d'un moment, Laurie réussit même à ne plus l'entendre pour se concentrer sur ses tics – sa façon de se tripoter les cheveux et, surtout, un net blépharospasme (10) qui ponctuait ses propos. Mais lorsque la jeune femme aborda les polymorphismes nucléotidiques simples, qu'elle désigna ensuite par l'acronyme SNPs, l'attention de Laurie se réveilla. C'était un domaine de la génétique qu'elle maîtrisait mal, elle n'en avait eu connaissance que récemment.

— Les SNPs sont devenus extrêmement importants, dit Anne. Il s'agit de sites spécifiques du génome humain où un seul nucléotide a été modifié par mutation, délétion ou plus rarement par insertion. Mais un nucléotide sur mille deux cents, en moyenne, varie d'une personne à l'autre.

— Pourquoi les SNPs sont-ils si importants ? demanda Laurie, malgré elle.

— Parce qu'on en a désormais cartographié des millions dans le génome. Ce sont des marqueurs très pratiques pour associer le risque de contracter certaines maladies à certaines variations génétiques spécifiques. Il est beaucoup plus facile de chercher ce marqueur que d'isoler et de séquencer le gène affecté, même si nous faisons généralement l'un et l'autre. Nous voulons être sûrs de donner à nos patients une information exacte.

— Certes, rétorqua Laurie avec irritation – l'allusion d'Anne à des variations génétiques l'avait ramenée à la raison de cet entretien : il ne s'agissait pas d'un pur exercice intellectuel.

Apparemment imperméable à l'état d'esprit de son interlocutrice, Anne consulta de nouveau ses documents et poursuivit son monologue soporifique. Brusquement, Laurie en eut assez, sa patience était à bout. Elle décroisa les bras et interrompit d'un geste la psychologue qui, déconcertée, s'arrêta au beau milieu d'une phrase.

— Sans vouloir vous offenser, déclara Laurie en s'efforçant d'adoucir la sécheresse de sa voix, il y a une chose que vous ignorez ou que vous avez oubliée. Il se trouve que je suis médecin. Je vous remercie de vous donner tout ce mal, mais je suis là pour connaître les résultats du test. Or vous les avez. Par conséquent, je souhaiterais que vous me les communiquiez.

Complètement démontée, Anne consulta pour la énième fois ses documents. Quand elle releva le nez, son blépharospasme était nettement plus prononcé.

— Je ne savais pas que vous êtes médecin. On a noté sur votre fiche votre titre de docteur, mais je n'ai pas imaginé que...

— Ce n'est pas grave. Suis-je ou non porteuse du gène muté BRCA1 ?

— Mais nous n'avons pas discuté des implications...

— Je suis consciente des implications et si j'ai d'autres questions, je les poserai à mon oncologue.

— Je vois, murmura Anne en se replongeant dans ses documents comme s'ils pouvaient l'aider dans cette situation qui lui était manifestement pénible.

— Ne croyez pas que je n'apprécie pas votre sollicitude, mais j'ai besoin de savoir.

— Bien sûr.

Anne se redressa dans son fauteuil et regarda Laurie droit dans les yeux. Cette fois, sa paupière ne clignait plus.

— Le test est effectivement positif. Je suis désolée.

Laurie fixa le vide, se mordit la lèvre inférieure. Même si elle s'attendait à ce résultat, elle sentait les larmes s'amasser en elle comme des nuages à l'horizon. Elle les combattit, par principe, refusant d'utiliser les mouchoirs en papier posés sur la table.

— Bien, s'entendit-elle dire.

Elle entendit aussi Anne prononcer quelques mots, qu'elle n'écoula pas. Quoique généralement respectueuse d'autrui, en cet instant elle s'en moquait comme d'une guigne. Elle condamnait le messager.

Elle se remit debout, gratifia Anne d'une espèce de rictus et

s'éloigna. Ses paumes étaient trop moites pour qu'elle serre la main de la jeune femme. Anne la suivit, l'appela, mais Laurie ne se retourna pas. D'un pas résolu, elle traversa la réception et sortit dans le couloir de l'hôpital.

Au rez-de-chaussée, elle fut soulagée de se retrouver au milieu des gens qui allaient et venaient. Cet anonymat apaisait son esprit tourmenté. Elle s'assit un moment sur un banc, face au guichet des renseignements. Elle retrouvait peu à peu son calme. Il lui fallait maintenant prendre une décision pour la suite. Elle avait promis à Sue de passer dans son service aussi vite que possible afin de fixer un rendez-vous avec l'oncologue. Dans l'immédiat, elle avait cependant besoin d'un contact plus personnel. Elle pensa à Roger, se demanda s'il était disponible.

Lorsqu'elle referma derrière elle la porte du service administratif, Laurie réalisa qu'à présent elle préférait la quiétude au chaos régnant dans le hall de l'hôpital. Ses chaussures ne faisaient pas le moindre bruit sur la moquette. S'efforçant de ne pas songer à la bombe génétique à retardement qui tictaquait dans la moindre de ses cellules, elle se dirigea vers le secteur où Roger avait son antre. L'une des secrétaires la reconnut.

— Le Dr Rousseau est dans son bureau, dit-elle en regardant Laurie par-dessus son ordinateur.

Laurie acquiesça et poursuivit son chemin jusqu'à la porte entrebâillée de Roger. Assis à sa table, il compulsait des paperasses. Elle toqua au chambranle, il sursauta. Il portait sa tenue habituelle à l'hôpital, une blouse blanche immaculée et impeccablement repassée. Ce jour-là, il arborait une cravate en soie mordorée, qui contrastait joliment avec son visage buriné.

— Ça alors ! dit-il en sautant sur ses pieds. Je viens de laisser un message sur ta boîte vocale il y a deux secondes. Quelle coïncidence !

Il contourna sa table, l'étreignit rapidement et lui planta un baiser sur le front. Il ne remarqua pas qu'elle restait les bras ballants.

— Je suis content que tu sois là. J'ai tellement de choses à te raconter.

Il disposa les deux chaises à dossier droit face à face, l'invita à s'asseoir et l'imita.

— Tu n'imagines pas quelle matinée j'ai passée ! s'exclama-t-il. Nous avons eu deux décès postopératoires cette nuit, identiques aux quatre précédents : deux patients jeunes et en bonne santé.

— Je sais, rétorqua-t-elle d'une voix sourde. Je les ai déjà

autopsiés. C'est pour ça que je t'ai appelé tout à l'heure.

— Et qu'est-ce que tu as découvert ?

— Rien, aucune pathologie, répondit-elle sur le même ton. Comme pour les autres.

— Je le savais, j'en étais sûr ! fit Roger en brandissant le poing.

Il se redressa, se mit à arpenter la pièce exiguë.

— J'ai demandé que le comité morbidité/mortalité se réunisse d'urgence ce matin, bien qu'on ait eu une réunion avant-hier. J'ai présenté les deux nouveaux cas comme la preuve que ces cinq dernières semaines n'ont été qu'un bref répit. J'ai clamé en vain qu'il nous fallait réagir. Mais non, on ne doit pas faire de vagues, sinon les médias risqueraient d'avoir la puce à l'oreille. Je passerais volontiers un coup de fil anonyme aux journalistes, mais naturellement je ne le ferai pas. Je suis même allé trouver le président après la réunion, pour le convaincre de modifier sa position. Autant parler à un mur. J'ai quand même réussi à le mettre en rogne contre moi et ce qu'il appelle mon « foutu entêtement ».

Du coin de l'œil, Laurie regardait Roger marcher de long en large. Pour l'instant, la série de morts suspectes au Manhattan General lui était indifférente. Elle n'avait pourtant pas la force de lui couper la parole.

— Et là-dessus, comme si ça ne suffisait pas, nous avons eu un vol dans le parking, qui s'est soldé par un homicide. Très tôt ce matin. Tout ça commence à me poser problème. Rien de pareil ne s'était produit avant que je ne débarque dans cet hôpital.

Roger s'immobilisa enfin devant Laurie, attendant visiblement un peu de compassion, mais il changea soudain de mine. Il se rassit aussitôt.

— Je suis navré. Je pérors, je m'emballe et je ne remarque même pas que tu es bouleversée. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Laurie ferma les yeux, se détourna. La subite sollicitude de Roger réveillait les émotions qui l'avaient submergée au moment où Anne Dickson lui avait communiqué les résultats. Elle sentit la main de Roger sur son épaule.

— Qu'est-ce que tu as, Laurie ?

D'abord, elle ne put que secouer la tête, de peur qu'un simple mot ne déclenche un torrent de larmes. Elle détestait son émotivité qu'elle considérait comme un handicap. Elle se redressa, inspira profondément, relâcha longuement son souffle.

— Je suis désolée, bredouilla-t-elle.

— Tu n'as pas à l'être. C'est moi qui me conduis comme une brute égoïste et insensible. Explique-moi.

Laurie s'éclaircit la gorge et entreprit de lui relater la saga du BRCA1. Une fois qu'elle eut commencé, elle devint de plus en plus détachée, comme si le médecin qu'elle était reprenait le dessus. Elle évoqua sa mère opérée récemment et également porteuse du gène muté. Elle mentionna son père, qui lui avait conseillé de se soumettre au test. Passant le rôle de Jack sous silence, elle raconta comment elle était venue au Manhattan General pour la prise de sang, le jour même où ils s'étaient rencontrés. Puis elle avait réussi à occulter tout ça, dit-elle, jusqu'au coup de fil d'Anne Dickson qu'elle avait reçu le matin même. Elle conclut en expliquant qu'elle sortait d'un entretien où on lui avait annoncé que le résultat était positif, aussi bien pour le marqueur tumoral que pour le gène muté BRCA1. Il n'y avait donc aucune chance que le laboratoire ait commis une erreur. Elle avoua que, malgré ses efforts pour se comporter correctement, elle s'était montrée très dure envers Anne Dickson et avait privé cette pauvre jeune femme du plaisir de lui poser la question cruciale pour une psy : que ressentait-elle ?

— Je suis stupéfait que tu puisses ironiser, dit Roger.

— T'en avoir parlé m'a fait du bien.

— Je suis tellement désolé, murmura-t-il avec ce qui semblait être une totale sincérité. Qu'est-ce que tu envisages ? Quelle sera la prochaine étape ?

— Je suis censée aller tout droit voir Sue Passero. Elle a proposé de me prendre un rendez-vous en urgence avec un oncologue.

Elle tapota la cuisse de Roger, ébaucha un mouvement pour se lever.

— Attends, dit-il en lui appuyant sur l'épaule pour la forcer à rester assise. Pas si vite ! Puisque la psy n'en a pas eu l'occasion, laisse-moi te demander ce que tu ressens. J'imagine que c'est un peu comme si tu découvrais que ton meilleur ami est en réalité ton ennemi mortel.

Laurie scruta les profondeurs de son regard noir. Elle se demanda qui l'interrogeait : l'ami proche ou le médecin ? S'il s'agissait de ce dernier, son intérêt était-il véritablement sincère ? Il paraissait avoir le don de prononcer les mots qu'il fallait, mais quelles étaient ses motivations ? Elle se reprocha sa méfiance, cependant après le coup du mariage et des enfants, elle n'était plus sûre de rien.

— Je crois que je n'ai pas eu le temps de ressentir grand-chose, répondit-elle après un silence.

Elle faillit évoquer sa tendance, admise depuis peu, à compartimenter ses pensées de façon à ne pas réfléchir à ce qui l'ennuyait. Mais c'était une histoire trop compliquée, et elle voulait rejoindre Sue dans le bâtiment qui abritait la clinique Kaufman. À long terme, c'était l'oncologue qui détenait la clé du problème, et plus vite le rendez-vous serait fixé, mieux ce serait.

— Tu as forcément quelque chose à dire, insista Roger, qui la tenait toujours par l'épaule. Tu ne peux pas apprendre une nouvelle aussi perturbante sans éprouver certaines craintes.

— Tu as sans doute raison, admit-elle avec réticence. Ce sont les mesures prophylactiques qu'on me suggère, et leurs conséquences, qui m'effraient le plus. Par exemple, choisir de perdre ma fertilité en me faisant retirer les ovaires, c'est pour moi...

Laurie s'interrompit. La pensée qui assaillait soudain son esprit telle une tornade équivalait à un violent uppercut au ventre. Elle en eut aussitôt une poussée d'adrénaline qui accéléra les battements de son cœur et provoqua des picotements au bout de ses doigts. Un court instant, elle eut même un étourdissement et dut s'agripper au bord de sa chaise pour ne pas tomber en avant.

Heureusement, ce vertige se dissipa immédiatement. Elle savait que Roger lui parlait, mais elle ne l'entendait pas, car cette pensée qui lui était venue retentissait dans sa tête comme le grondement du tonnerre. Elle se remémora de nouveau l'adage : « Prends garde à ce que tu désires car cela pourrait se réaliser. »

Elle se leva d'un bond, entraînant Roger qui ne lui avait pas lâché l'épaule. Elle avait besoin de solitude.

— Laurie !

Il la secoua doucement.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'as pas fini ta phrase.

— Excuse-moi, répondit-elle avec un calme qu'elle était loin d'éprouver. Il faut que j'y aille, ajouta-t-elle en se dégageant.

— Je ne peux pas te laisser partir dans cet état. À quoi penses-tu ? Tu es déprimée ?

— Non... Pas encore, en tout cas. Il faut que j'y aille, Roger. Je t'appellerai plus tard.

Elle pivota, mais il lui agrippa le bras.

— Je veux être certain que tu ne feras pas de bêtise.

— Rassure-toi, je n'en ferai pas, rétorqua-t-elle en se libérant de nouveau. J'ai simplement besoin d'un peu de solitude.

— Tu me téléphones.

— Oui.

— Je te verrai ce soir ?

Laurie hésita, sur le seuil de la porte.

— Non, pas ce soir. Mais je te rappellerai.

Elle quitta le bureau et s'éloigna d'un pas ferme dans le couloir, luttant de toutes ses forces contre l'envie de se mettre à courir. Elle sentait le regard de Roger qui la suivait, mais ne se retourna pas. Elle quitta le service administratif, regagna le hall envahi par la foule des visiteurs. Une fois de plus, l'anonymat la réconforta. Au lieu de se précipiter dehors, ce qui était son intention initiale, elle se rassit sur le banc près du guichet de renseignements et passa là un quart d'heure à réfléchir aux conséquences de cette brusque illumination qui l'avait frappée.

Onze

La réunion du jeudi après-midi au Bureau du médecin expert général était purement protocolaire et organisée pour satisfaire les exigences du directeur, Harold Bingham. Même si souvent lui-même n'y assistait pas, prétextant des obligations administratives urgentes, tous ceux qui étaient sous ses ordres dans les cinq districts de New York devaient être présents. Cette règle était strictement appliquée par le directeur adjoint, Calvin Washington, sauf si une dispense avait été antérieurement accordée – pour maladie grave ou un motif équivalent. En conséquence, les pathologistes des bureaux annexes de Brooklyn, du Queens et de Staten Island devaient tous accomplir leur pèlerinage hebdomadaire à La Mecque afin de bénéficier des lumières aléatoires que procuraient ces réunions. Pour les légistes affectés au bureau central qui desservait Manhattan et le Bronx, cette obligation était nettement moins contraignante, puisqu'ils n'avaient qu'à prendre l'ascenseur pour se rendre au rez-de-chaussée.

En général, Laurie trouvait ces réunions relativement distrayantes, elle appréciait surtout les moments qui les précédaient. Les légistes échangeaient leurs faits d'armes de la semaine, les cas qui les avaient fait se creuser les méninges ou ceux qui étaient tout simplement bizarres. Elle participait rarement à ces conversations de couloir, mais écouter l'amusait. Malheureusement, ce jeudi-là, elle n'avait pas la tête à s'amuser. Après l'annonce que le résultat du test BRCA1 était positif et le flash plus que déstabilisant qui l'avait frappée dans le bureau de Roger, elle se sentait profondément ébranlée, presque engourdie, et surtout pas d'humeur à papoter. En entrant dans la salle, elle ne se joignit pas au groupe attroupé autour de la cafetière et des beignets. Elle s'assit près de la porte, espérant pouvoir s'éclipser discrètement durant les débats.

La salle était de taille moyenne, et son aspect particulièrement

fatigué lui donnait bien plus que ses prétendus quarante-quatre ans. À gauche, où une porte ouvrait sur le bureau de Bingham, se dressait un pupitre éraflé muni de sa petite lampe de lecture qui ne marchait plus, et d'un micro qui, lui, fonctionnait. Alignés devant l'estrade, des sièges tout aussi éraflés étaient fixés au sol et pourvus de tablettes au bout de bras articulés. Ce décor conférait à l'endroit une allure modeste et lui permettait de remplir son rôle essentiel : servir de cadre aux conférences de presse que tenait Bingham. Dans le fond, sur une grande table de bibliothèque, on trouvait des rafraîchissements et, autour, tous les médecins légistes de la ville, hormis les deux pontes de la hiérarchie et Jack.

Contrairement à Laurie, Jack n'appréciait pas du tout les réunions du jeudi. Il avait eu une prise de bec avec l'un des experts du département de Brooklyn à propos de la sœur d'un de ses copains basketteurs, et désormais il refusait même de le saluer. Il méprisait tout autant le directeur de ce département, depuis que celui-ci avait soutenu son subalterne. Même si Jack affirmait que ce n'était pas volontaire, il arrivait toujours en retard, ce qui irritait prodigieusement Calvin.

La porte du bureau de Bingham s'ouvrit, et la massive silhouette de Calvin s'encadra sur le seuil. Il tenait un dossier, qu'il posa sur le pupitre. Son regard noir balaya la salle et croisa brièvement celui de Laurie.

— Bien ! beugla-t-il, comme personne ne lui prêtait attention – grâce au micro, sa voix résonna comme un coup de gong. Allons-y.

Baissant la tête, il compulsa ses documents, tandis que les légistes interrompaient leurs discussions et gagnaient précipitamment leurs places. Calvin commença la réunion comme Bingham le faisait, à l'époque où il la présidait de façon régulière. Il résuma les statistiques de la semaine qui venait de s'écouler.

Bercée par les propos monotones de Calvin, l'esprit de Laurie se mit à battre la campagne. En principe, elle était capable de se glisser sur commande dans sa peau de légiste et de laisser ses problèmes personnels au vestiaire, mais, pour l'instant, cela lui était impossible. Sa nouvelle préoccupation ne cessait de la tennailler, occultant même ses inquiétudes concernant le test BRCA1. Et elle n'avait aucune idée de ce qu'elle ferait si ses craintes se concrétisaient.

La porte du couloir, à gauche de Laurie, s'ouvrit. Jack entra. Calvin interrompit son exposé et le fusilla des yeux.

— Quelle chance que vous ayez pu nous honorer de votre présence, docteur Stapleton, ironisa-t-il.

— Je ne manquerais pas cette réunion pour un empire, répondit Jack.

Laurie réprima une grimace. Intimidée par ceux qui incarnaient l'autorité, elle ne comprenait pas comment Jack osait se montrer aussi insolent avec Calvin. Selon elle, il y avait là une sorte de masochisme.

Jack la considéra d'un air exagérément interrogateur. Elle s'était installée à ce qu'il considérait comme sa place pour la raison qui, précisément, avait incité Laurie à l'occuper. Il lui étreignit l'épaule et opta pour le siège juste devant elle, côté allée. Avec la tête de Jack dans son champ de vision, se concentrer sur le discours de Calvin devint encore plus difficile. Cela lui rappelait que, d'une manière ou d'une autre, elle devrait avoir une discussion sérieuse avec Jack.

Le chapitre des statistiques terminé, Calvin passa comme à l'accoutumée à celui des questions administratives urgentes, qui comportait en principe une restriction quelconque du budget de la ville. Laurie n'écoutait pas, elle observait Jack. Il venait à peine de s'asseoir, pourtant sa tête ballottait comme s'il s'était déjà assoupi. Elle redoutait que Calvin le remarque et pique une colère homérique. Lorsque des représentants de l'autorité se mettaient en colère, même si elle n'était pas visée, elle se sentait toujours mal à l'aise.

Calvin ne remarqua rien, ou préféra simplement négliger cette marque d'irrespect. Il conclut son introduction sans faire de scène et céda la parole au chef du département de Brooklyn, le Dr Jim Bennet.

Les homologues de ce dernier présentèrent ensuite tour à tour leur exposé. Lorsque Dick Katzenburg du Queens prit le micro, Laurie se remémora l'affaire d'overdoses de cocaïne qu'elle avait résolue douze ans plus tôt. C'était lors d'une réunion du jeudi après-midi qu'elle avait eu l'idée de parler de ces overdoses, et la discussion lui avait été très utile, grâce à Dick. Pourquoi n'avait-elle pas pensé à réitérer l'expérience pour les cas du Manhattan General ? Elle faillit intervenir, puis changea d'avis. Elle était trop stressée pour s'exprimer en public. Cependant, elle hésitait – Calvin semblait ce jour-là relativement enclin à la tolérance.

Quand Margaret Hauptman eut fini d'exposer les statistiques de Staten Island, Calvin demanda si quelqu'un d'autre voulait la parole. C'était une question de pure forme à laquelle habituellement nul ne répondait, le groupe étant pressé de se disperser. Après un moment de pénible indécision, Laurie leva une main craintive. Calvin l'invita à s'avancer d'un ton bref et réticent. Jack se retourna et fixa sur elle un regard exaspéré, signifiant clairement : pourquoi prolonges-tu ce calvaire ?

Laurie se dirigea vers le pupitre d'un pas mal assuré. L'adrénaline

lui fouettait le sang – parler devant des gens lui donnait invariablement le trac. Tout en positionnant le micro, elle se fustigea. S'imposer ça alors qu'elle était dans un état déplorable...

— D'abord, attaqua-t-elle, je vous prie de m'excuser. Je n'avais pas préparé cette intervention, mais je viens juste de penser que j'aimerais avoir votre avis à tous sur une série de décès que j'ai à traiter.

Elle s'aperçut que Calvin plissait les yeux. Il se doutait manifestement de ce qui allait suivre et n'approuvait pas. Elle jeta un coup d'œil à Jack qui joignit deux doigts, mimant le canon d'une arme qu'il pressa contre sa tempe.

Avec toutes ces ondes négatives, Laurie se sentit encore moins sûre d'elle. Pour mettre de l'ordre dans ses idées, elle contempla le bois abîmé du pupitre, les innombrables initiales et gribouillis gravés au stylo-bille. Se jurant de ne plus regarder ni Calvin ni Jack, elle releva la tête et se lança dans une concise description du syndrome de mort subite de l'adulte, dont elle avait discuté avec un confrère cinq semaines plus tôt, à propos de quatre arrêts cardiaques totalement inattendus chez des patients hospitalisés et sur lesquels toutes les tentatives de réanimation avaient échoué. À présent, déclara-t-elle, on avait six cas s'échelonnant sur une période de six semaines, avec des sujets correspondant au même profil : jeunes, en bonne santé, opérés depuis vingt-quatre heures. Elle ajouta qu'aucune pathologie n'avait été détectée, ni à l'examen ni à l'anatomopathologie ; pour les deux derniers cas cependant, autopsiés le matin même, les analyses n'étaient pas encore en cours. En conclusion, bien que le labo de toxicologie n'ait découvert aucun agent susceptible de provoquer un arrêt cardiaque, elle suspectait que ces morts n'étaient pas naturelles ou accidentelles.

Laurie se tut, la bouche sèche. Elle aurait volontiers bu un peu d'eau, mais ne bougea pas. Le groupe saisit immédiatement les implications de son monologue et, durant quelques secondes, le silence régna dans la salle. Puis quelqu'un leva la main, et Laurie lui donna la parole.

— Et les électrolytes : sodium, potassium, et surtout calcium ?

— D'après le labo, tout est absolument normal. Oui ? fit-elle à une autre personne qui levait la main.

— Ces patients ont-ils d'autres points communs, hormis leur jeunesse, leur bonne santé et le fait qu'ils venaient d'être opérés ?

— Apparemment, non. Je me suis longuement penchée sur les similitudes, mais je n'en ai pas trouvé d'autres. Il y avait différents médecins concernés, des procédures différentes, des anesthésiques

différents et, en majeure partie, des traitements différents, même concernant les antalgiques postopératoires.

— Où tout cela s'est-il produit ?

— Les six patients étaient hospitalisés au Manhattan General.

— Qui a un taux de mortalité extrêmement bas, intervint Calvin d'un ton cinglant.

Il en avait assez. Il se redressa, s'approcha du pupitre ; sa stature de colosse força Laurie à s'écarter. Il releva le micro, lequel émit une protestation aiguë que répercutèrent les haut-parleurs.

— À ce stade, qualifier ces cas hétéroclites de « série » est erroné et préjudiciable dans la mesure où, comme le Dr Montgomery l'a admis, il n'y a aucun lien entre eux. Je l'ai déjà fait remarquer au Dr Montgomery, et je le lui répète. Je signale aussi aux membres de cette auguste assemblée qu'il s'agit là d'une discussion interne qui ne doit pas sortir de cette salle. L'IML ne ternira pas la réputation d'un des meilleurs établissements hospitaliers de la ville avec des soupçons dénués de fondement.

— Six, c'est quand même beaucoup pour une coïncidence, objecta Jack.

Il s'était réveillé lorsque Laurie était montée sur l'estrade. Néanmoins, il était toujours vautré sur son siège, les jambes étendues sur la chaise devant lui.

— Auriez-vous la bonté de nous témoigner un peu de respect, docteur Stapleton ? grogna Calvin.

Jack reposa les pieds par terre, s'assit correctement et poursuivit :

— Quatre, c'était discutable. Mais six, c'est trop pour le même hôpital. Malgré tout, je vote pour la thèse de l'accident. Il y a quelque chose dans cet hôpital qui a provoqué des troubles de la conduction cardiaque chez ces patients.

Dick Katzenburg leva la main. Calvin, d'un hochement de tête, lui donna la parole.

— Mon collègue du Queens vient de me rappeler que nous avons vu des cas similaires. Tous relativement jeunes et a priori en bonne santé. Le dernier remonte à quelques mois et nous n'en avons pas eu depuis.

— Combien en tout ? demanda Laurie.

Dick se pencha vers Bob Novak, son adjoint, l'écouta un instant.

— Six également, nous semble-t-il. Mais ça s'est étalé sur une période de plusieurs mois, et ce n'est pas le même légiste qui s'en est

occupé. Au moment où ça commençait à nous intriguer, ça s'est arrêté. On a donc replié les antennes de notre radar. Si je me souviens bien, on a conclu à des morts naturelles, car on n'avait découvert aucune pathologie significative. Je suis certain que l'analyse toxicologique était négative, sinon ça aurait attiré mon attention.

— Ces patients avaient subi une intervention chirurgicale ? interrogea Laurie.

Elle était stupéfaite et ravie. Elle avait eu raison d'aborder la question à une réunion du jeudi. Si sa série de décès suspects doublait, on ne pourrait assurément plus lui reprocher de chercher un dérivatif.

— Je crois, répondit Dick. Désolé de ne pas être plus affirmatif.

— Je comprends... Dans quel hôpital est-ce arrivé ?

— Au St Francis.

— Ah, le mystère s'épaissit, commenta Jack. Ne s'agirait-il pas, là aussi, d'un établissement géré par AmeriCare ?

— Docteur Stapleton, tonna Calvin. Soyez aimable de respecter un minimum de protocole ! Demandez la parole, si vous souhaitez participer au débat.

Dédaignant la remarque de Calvin, Dick se tourna vers Jack.

— Oui, c'est bien une institution AmeriCare.

— Quand pourrais-je avoir les noms et les numéros d'enregistrement de ces patients ? questionna Laurie.

— Je vous les envoie par mail dès mon retour au bureau. Ou plutôt on va appeler ma secrétaire. Elle devrait vous trouver la liste.

— J'aimerais avoir ces renseignements le plus vite possible, ainsi que les dossiers de l'hôpital. Et je souhaiterais joindre rapidement l'un de vos légistes.

— Je n'y vois aucun inconvénient.

— D'autres questions ? lança Calvin en jetant un regard circulaire. À jeudi prochain, ajouta-t-il en guise de conclusion.

Tandis que la plupart des experts se levaient, s'étiraient et reprenaient leurs conversations là où la réunion les avait interrompues, Dick rejoignit Laurie. Il avait l'oreille collée à son portable et expliquait à sa secrétaire quels dossiers chercher dans son bureau. Il fit signe à Laurie d'attendre.

Du coin de l'œil, elle vit Jack s'éclipser en hâte. Elle avait espéré lui parler, ne fût-ce qu'un instant, le remercier de l'avoir soutenue à la fin de son petit exposé.

— Vous avez de quoi écrire ? demanda Dick.

Laurie lui tendit un stylo et maintint d'un doigt, sur la tablette d'un siège, une enveloppe où Dick nota les noms et les numéros d'enregistrement. Cela fait, il remercia sa secrétaire et coupa la communication.

— Vous avez tout là. Prévenez-moi si je peux vous aider d'une façon ou d'une autre. Je dois avouer que ça me paraît curieux.

— Je suppose que je trouverai les informations dont j'ai besoin dans la banque de données, sinon je vous contacterai. Merci, Dick ! C'est la deuxième fois que vous me tirez une épine du pied. Vous vous souvenez de ces overdoses de cocaïne, il y a douze ans ?

— Maintenant que vous le dites, oui... Mais j'ai l'impression que c'était dans une autre vie. Enfin, bref, tant mieux si j'ai pu vous être utile.

— Docteur Montgomery ! appela Calvin. Pourrais-je vous parler une minute ?

Quoique la phrase soit interrogative, elle sonnait comme un ordre. Laurie salua Dick d'un geste, puis s'avança avec circonspection vers Calvin.

— Si ces cas qu'a mentionnés Dick s'avèrent ressembler aux vôtres, je vous demande de m'avertir. D'ici là, l'interdiction de mentionner votre prétendue « série » à quiconque d'extérieur à l'IML reste valable. Suis-je bien clair sur ce point ? Vous et moi avons eu par le passé des désaccords quant aux informations qu'il convient ou non de divulguer aux médias. Je ne veux pas que ça se reproduise.

— Je comprends, répliqua-t-elle, nerveuse. Ne vous inquiétez pas, j'ai appris ma leçon et je ne m'adresserai pas aux journalistes. Cependant je dois vous prévenir que j'ai parlé de cette histoire, dès le début, au responsable administratif du personnel médical du Manhattan General. Il se trouve que c'est un ami.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il s'agit du Dr Roger Rousseau.

— Puisqu'il fait partie des cadres, on peut raisonnablement supposer qu'il est conscient que nous avons là un dossier sensible.

— Absolument.

— Et on peut également présumer qu'il n'alertera pas les médias.

— Absolument.

Laurie se sentait plus confiante. Calvin était décidément d'humeur conciliante.

— Néanmoins, dit-elle, le Dr Rousseau est préoccupé par cette affaire, et je crois que si les cas de Dick sont effectivement similaires, il souhaiterait en être informé. Cela lui donnerait l'opportunité de dialoguer avec son homologue du St Francis, de cette façon il serait moins seul face à un tel problème.

— Eh bien, je ne vois pas de mal à lui en toucher deux mots, à condition de préciser clairement que l'IML conteste officiellement votre hypothèse.

— Entendu, et merci.

Mettre les points sur les i l'avait rassérénée. Elle s'était sentie quelque peu coupable d'avoir tout déballé à Roger dès leur première rencontre, malgré les directives de Calvin.

Quittant la salle de réunion, Laurie rejoignit directement le bureau des assistants. Sa nervosité se calmait peu à peu. D'autant que la chance lui souriait : Cheryl Meyers, dont la journée de travail était en principe terminée depuis une heure, était toujours à sa table. Laurie estimait qu'elle était l'assistante la plus douée de l'IML, et une bosseuse aussi acharnée que Janice. Elle lui remit la liste de noms et de numéros d'enregistrement fournie par Dick et lui demanda de déposer une requête auprès du St Francis afin qu'on leur envoie les dossiers médicaux des patients.

— Vous voulez aussi les rapports d'autopsie et les certificats de décès ?

Comme elle l'avait déclaré à Dick, Laurie répondit qu'elle aurait d'abord recours à la banque de données. Si elle avait besoin de documents sur papier, elle préviendrait Cheryl.

Serrant son enveloppe entre ses doigts et relisant les noms pour la énième fois, Laurie prit l'ascenseur. Son intuition lui soufflait que cette nouvelle liste de victimes allait correspondre à la sienne dans les moindres détails. Sa série de morts subites comportait maintenant douze personnes.

En émergeant de la cabine au quatrième, Laurie hésita un long moment. Elle désirait aller voir Jack, lui expliquer, fût-ce brièvement, la révélation perturbante mais plausible qu'elle avait eue dans le bureau de Roger. Il lui semblait que ses craintes s'atténueraient si elle les partageait, mais elle ne savait pas trop ce qu'elle voulait dire ni même par où commencer. Elle prit une grande inspiration pour tenter de surmonter toutes ses incertitudes et se mit en marche.

Plus elle avançait, plus elle ralentissait le pas. Elle hésita de nouveau avant d'atteindre la porte, effarée par son attitude. Elle devenait lâche, ou mollassonne, ou les deux. Elle tourna la tête vers

son propre bureau, dix mètres plus loin, se dandina d'un pied sur l'autre.

Soudain, elle entendit le bruit d'un fauteuil dans le bureau et, croyant que Jack allait sortir, faillit se sauver en courant. Heureusement, elle n'en eut pas le temps et, d'ailleurs, ce n'était pas Jack mais Chet qui, dans sa hâte, la percuta.

— Oh, bon Dieu, je suis désolé ! bredouilla-t-il en agrippant Laurie par les épaules pour recouvrer son équilibre et ne pas lui tomber dessus.

Il la lâcha aussitôt et se baissa pour ramasser sa veste.

— C'est rien, dit Laurie, dont le cœur cognait pourtant.

— Je suis en retard pour mon cours de body-sculpting, se justifia-t-il. Si tu cherches Jack, tu l'as loupé de dix minutes. Il avait un match de basket important dans son quartier, et il a filé.

— Dommage, rétorqua Laurie qui, en réalité, était soulagée. Tant pis, je le verrai demain matin.

Chet la salua et fonça vers l'ascenseur. Laurie regagna son bureau. Soudain, elle se sentait exténuée. Cette journée l'avait vidée. Elle avait hâte de se retrouver chez elle et de se plonger dans un bain bouillant.

Comme elle le prévoyait, son bureau était désert. Elle s'assit devant son ordinateur et tapa son mot de passe. Pendant les trente minutes qui suivirent, elle téléchargea les dossiers des six cas du Queens. Les rapports des assistants chargés des premières constatations étaient beaucoup moins soignés que ceux de Janice, néanmoins Laurie détenait ainsi assez d'éléments pour conclure que ces cas étaient effectivement similaires aux siens. Les patients étaient tous décédés entre deux et quatre heures du matin, ils avaient de vingt-six à quarante-deux ans, aucun ne souffrait d'insuffisance cardiaque, et tous venaient de subir une intervention chirurgicale.

Quand elle eut terminé, elle décrocha son téléphone et composa le numéro de Roger. Elle avait promis de l'appeler, or avoir quelque chose de précis à lui dire l'arrangeait – ça lui éviterait de devoir expliquer son attitude. En écoutant la sonnerie retentir à l'autre bout du fil, elle espéra tomber sur la boîte vocale pour ne pas être forcée d'aborder des sujets dont elle ne souhaitait pas discuter. Malheureusement, Roger répondit. Quand il reconnut sa voix, son ton plein d'entrain se fit inquiet :

— Tu vas bien ?

— Je tiens le coup, dit-elle – elle n'allait quand même pas mentir. J'ai hâte de rentrer chez moi. Franchement, j'ai passé de meilleures

journées que celle-ci. Malgré tout, je viens d'apprendre une chose qui va sans doute t'intéresser. Au cours de notre réunion interdépartementale du jeudi, on m'a signalé six morts subites au St Francis du Queens, étonnamment semblables à celles du Manhattan General.

— Vraiment ?

— J'ai téléchargé les certificats de décès et les rapports, et j'ai demandé des copies des dossiers médicaux. Je ne les obtiendrai pas tout de suite mais, en attendant, je t'enverrai ce que j'ai demain. Je suppose que tu voudras en discuter avec ton homologue du St Francis.

— Absolument, ne serait-ce que pour me lamenter avec lui. Mais parlons plutôt de toi, enchaîna-t-il, changeant brusquement de sujet. Depuis que tu as déguerpi de mon bureau au beau milieu d'une phrase, j'avoue que je me ronge les sangs. Qu'est-ce qui t'a traversé l'esprit ?

Laurie tortilla le fil du téléphone, s'efforçant de trouver une réponse convaincante. Elle n'avait aucunement l'intention d'affoler Roger, mais elle refusait d'évoquer ce qui l'obsédait, d'autant qu'elle n'était pas sûre du bien-fondé de ses craintes.

— Tu es toujours là ? dit-il.

— Oui, oui. Je vais bien, Roger, je t'assure. Dès que je me sentirai prête à mettre des mots sur ce qui me tracasse, je te promets de t'en parler. Tu peux te contenter de ça, pour l'instant ?

— D'accord, répondit-il sans conviction. Ça concerne le résultat du test BRCA1 ?

— Indirectement, d'une certaine façon. S'il te plaît, Roger, plus de questions.

— Tu ne veux pas qu'on sorte, ce soir ?

— Non, pas ce soir. Je t'appellerai demain matin, promis.

— Bon, j'attendrai de tes nouvelles. Mais si tu changes d'avis, je serai chez moi toute la soirée.

Laurie raccrocha. Elle se sentait coupable de le contrarier, néanmoins elle n'était pas du tout décidée à lui confier ses soucis.

Elle se leva, considéra la pile de documents trouvés dans la banque de données de l'IML et qu'elle avait imprimés. Elle envisagea de les emporter pour ajouter ces nouveaux noms à son graphique, y renonça aussitôt. Elle s'en occuperait le lendemain.

Son manteau sur le bras et son parapluie à la main, elle éteignit la lumière et ferma la porte du bureau. Prochaine escale, le drugstore,

ensuite l'appartement. En attendant l'ascenseur, elle s'imagina glissant avec délices dans son bain. Pour elle, un bain chaud était la meilleure des thérapies.

Douze

... Cent quatre-vingt-dix-neuf, deux cents, comptait mentalement Jazz. Puis elle resta étendue sur le plan incliné du banc à abdominaux, les mains jointes sous la nuque, les yeux rivés sur les dalles du plafond de la salle de musculation, au club de sport. Elle était essoufflée, elle avait effectué chacun de ses exercices habituels en doublant le nombre de mouvements. S'épuiser ainsi avait en principe un effet cathartique sur elle, et effectivement elle se sentait mieux. Elle ferma les yeux et laissa son corps se décontracter, même si elle avait la tête en bas et si le sang affluait à son cerveau.

Jazz s'était fait de la bile à cause de ce bordel avec Lewis et Sobczyk, au point qu'elle avait eu du mal à dormir. Avant ces deux épisodes foireux, elle avait accompli dix missions sans le moindre problème. Ça l'exaspérait que les gens puissent être si pénibles, surtout ce Lewis qui lui avait à moitié tordu le bras. Et Sobczyk n'avait pas été mieux – gargouiller et se trémousser pile au mauvais moment... Cette situation regrettable l'avait cependant, et c'était le seul aspect positif des choses, poussée à bout en ce qui concernait Susan Chapman. Jazz rêvait de se débarrasser d'elle un jour ou l'autre, maintenant c'était réglé.

Elle se dégagea des cale-pieds rembourrés, bascula les jambes sur le côté et se leva. Elle observa dans le miroir sa figure très rouge et laquée de sueur, saisit sa serviette pour s'essuyer, jeta un coup d'œil à la pendule. Elle n'avait mis qu'une demi-heure de plus pour exécuter ses exercices, pourtant multipliés par deux.

Elle capta dans la salle les inévitables regards furtifs, en majorité masculins, y compris celui du blond M. Ivy League, qu'elle n'avait pas vu depuis un certain temps. Elle souhaita presque qu'il s'aventure à lui adresser de nouveau la parole. Cette fois, elle serait moins gentille.

Consciente qu'il lui fallait se bouger si elle voulait arriver au boulot à une heure raisonnable, Jazz se dirigea vers le vestiaire. À présent qu'elle contrôlait mieux la colère que lui inspiraient les incidents Lewis et Sobczyk, elle était en mesure d'y réfléchir plus lucidement. Elle n'était pas responsable. Tournant son bras gauche, elle examina les égratignures toujours à vif. Elle n'en revenait pas que ce type ait eu le culot de la griffer comme ça. Pourvu qu'il ne soit pas séropositif... Celui-là avait sans aucun doute mérité sa sanction. À l'avenir, elle n'oublierait pas de rester hors de portée de la cible. Quant au désastre Sobczyk, c'était la faute de Chapman. Or, comme Chapman appartenait désormais à l'histoire ancienne, il n'y avait pas de quoi s'inquiéter.

Sa serviette et son walkman à la main, Jazz pénétra dans le vestiaire des femmes. Elle jeta sa serviette dans la corbeille à linge sale, prit un Coca dans la glacière. Après un regard circulaire pour s'assurer que personne ne l'épiait, elle tira sur la languette de la canette et but une lampée de soda.

Au fond, le seul risque avec Lewis et Sobczyk, c'était que ces pépins permettent de découvrir le pot aux roses. M. Bob l'avait prévenue – pas de vagues –, or ces deux incidents étaient des déferlantes. Participer à l'Opération Ivraie avait été la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée, et elle frémissait à la pensée de ce qui aurait pu se produire si elle n'avait pas liquidé Chapman au bon moment. Ou, pis encore, à ce qui se serait produit si Chapman était allée trouver la surveillante générale avant de regagner sa voiture. Jazz ne voulait même pas y songer. Tout ce pour quoi elle avait trimé aurait été anéanti. Dès ses premiers contacts avec M. Bob, elle avait décrété que rien ni personne ne s'interposerait entre elle et sa réussite toute neuve. Juste avant sa séance au club, elle avait vérifié son compte bancaire. Comme elle l'avait prévu, son pécule avoisinait les cinquante mille dollars. Le simple fait de contempler ces chiffres lui avait donné l'impression d'être au paradis.

— Hé ! lança une voix moqueuse. J'ai appris que vous étiez infirmière, pas neurochirurgienne !

Jazz se figea, puis pivota vers la personne qui l'avait apostrophée. Une femme bien en chair, enveloppée dans une serviette, qui ressemblait à un cannola (11).

— Je vous connais ?

— Vous m'avez dit que vous étiez neurochirurgienne, répondit l'autre avec dédain. Et moi, naïve, je vous ai crue. Mais maintenant, je sais.

Jazz émit un petit rire sarcastique. Elle se rappelait vaguement

avoir énoncé ce mensonge, mais que ce tas de lard s'en souviennne et ait le toupet d'en parler... c'était une mauvaise blague.

— Et si vous vous occupiez de vos fesses, espèce de truie ? railla Jazz en s'éloignant.

Elle secoua la tête, songeant qu'elle devrait peut-être chercher un autre club. Ici, en général, c'étaient les hommes qui l'importunaient, mais si les bonnes femmes les imitaient, il était temps d'aller voir ailleurs.

Jazz ne traîna pas sous la douche, puis se hâta d'enfiler sa tenue, sa blouse blanche et son ample manteau kaki. Elle plongea les mains dans ses poches, comme toujours, caressant le Glock et le BlackBerry, tout en s'assurant qu'elle n'avait rien oublié dans son placard.

Dans l'ascenseur, elle se demanda quand on lui confierait sa prochaine mission pour l'Opération Ivraie. Bientôt, espérait-elle, et pas seulement pour l'argent. Vu les problèmes rencontrés pour les deux derniers cas, la crainte de se faire pincer n'était pas saugrenue. À l'armée, elle avait appris à gérer ce genre de pensée négative. Le truc, quand on tombait de cheval, c'était de remonter en selle tout de suite.

Elle rejoignit, au premier niveau du parking, sa voiture qui l'attendait, luisante dans la lumière crue des néons, toujours sublime bien qu'elle ne soit plus intacte. À l'arrière, côté gauche, on distinguait une tache de peinture jaune et une légère éraflure, résultat d'un récent accrochage avec un taxi. Jazz déplorait ce défaut sur la carrosserie par ailleurs impeccable, mais les dégâts qu'avait subis le taxi et la fureur du chauffeur compensaient cette infime flétrissure.

À trois mètres du véhicule, Jazz actionna la télécommande et entendit le déclic du déverrouillage des portières. Elle s'avança, regarda son reflet dans les vitres teintées et passa les doigts dans ses cheveux effilés. Elle ouvrit sa portière, balança son sac de sport sur le siège du passager, s'assit au volant. Elle mettait le contact, savourant déjà le rugissement du V8, quand une main lui agrippa l'épaule.

Jazz fit un tel bond que sa tête faillit transpercer le plafond, et pivota si vite qu'elle se cogna la hanche contre le volant. Dans la pénombre de l'habitacle, elle ne distingua que deux silhouettes. Deux hommes. Elle se contorsionnait frénétiquement pour prendre le Glock dans sa poche, lorsque l'un d'eux déclara :

— Salut, doc JR.

— Seigneur... Monsieur Bob ! bredouilla Jazz.

Elle sortit la main de sa poche, se frappa le front.

— Vous m'avez fait une peur bleue.

— Ce n'était pas le but, dit tranquillement M. Bob. Nous sommes juste discrets.

Il était installé sur la banquette arrière, côté passager, et se penchait légèrement en avant. L'autre avait les bras croisés.

— Mais comment vous êtes entrés dans la voiture ? demanda Jazz.

Elle s'efforçait de discerner les traits du deuxième type, tout en se massant l'os iliaque, meurtri par le volant en métal.

— Du calme. Nous avons gardé une clé du véhicule quand nous vous l'avons livré. Permettez-moi de vous présenter l'un de mes collègues : M. Dave.

— Je ne vous vois ni l'un ni l'autre, se plaignit-elle. Si j'allumais le plafonnier ?

— Ce n'est pas nécessaire et je préférerais que vous vous absteniez.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Nous aimerions être rassurés.

— Rassurés ? À quel sujet ?

— D'abord, nous voulons être certains que les deux patients dont vous avez eu les noms hier ont bien été sanctionnés.

— Absolument. Je m'en suis chargée cette nuit.

Jazz, nerveuse, sentit son pouls s'accélérer. Bob serait-il informé des pépins qu'elle avait eus ?

— Ensuite, il y a ce petit problème d'une infirmière liquidée dans le parking du Manhattan General, prétendument pour cinquante misérables dollars. Que pouvez-vous nous dire sur ce regrettable incident ?

— Rien. Je ne suis pas au courant. Ça s'est passé quand ?

Jazz fit tourner sa langue dans sa bouche, soudain sèche comme du carton. Mais, grâce à sa formation militaire en matière d'interrogatoire, elle ne détourna pas les yeux, ne se trémoussa pas sur son siège.

— Ce matin, entre 7 et 8 heures. Cette femme s'appelait Susan Chapman. Vous la connaissiez ?

— Susan Chapman ! Évidemment que je la connaissais. C'était l'infirmière en chef responsable de mon étage. Une incompétente.

— Vous confirmez ce que nous pensions et, pour être francs, voilà justement pourquoi nous sommes inquiets. Nous voulons avoir la certitude que vous n'êtes pas impliquée, vu votre réputation, doc JR.

Je vous concède que cette pourriture d'officier, à San Diego, ne l'avait pas volé, néanmoins vous lui avez bel et bien tiré dessus, même s'il n'en est pas mort. Êtes-vous sûre que cette Susan Chapman ne vous a pas marché sur les pieds et poussée à bout, un peu comme l'officier des marines ? Compte tenu de votre histoire, il nous semble que la coïncidence est troublante : cette femme a été abattue, or elle était votre supérieure hiérarchique directe.

— C'est de ça qu'il s'agit ? Vous croyez que j'ai tué Susan Chapman ? Vous rigolez ! Susan et moi, on se chamaillait peut-être, mais pour des trucs insignifiants, parce qu'elle me refilait toujours les malades merdiques et faisait toute une histoire dès que je soufflais deux secondes. Il n'y avait pas de quoi la descendre. Mais pour qui vous me prenez, pour une cinglée ?

— Nous devons avoir la certitude que votre comportement est au-dessus de tout reproche. J'ai été très clair sur ce point lorsque je vous ai recrutée. Souvenez-vous. Pas de vagues. À supposer, bien entendu, que vous désiriez continuer à participer activement à l'Opération Ivraie.

— Absolument, répondit Jazz avec conviction.

— Vous êtes satisfaite de votre rétribution, et j'espère que vous prenez du plaisir à piloter ce SUV ?

— Évidemment. Je suis très satisfaite.

— Tant mieux. Maintenant, me promettez-vous que, s'il y a le moindre problème concernant votre situation, ou vos collègues, ou encore le travail que vous effectuez pour nous, vous m'appellerez au numéro spécial que je vous ai communiqué ? J'imagine que vous l'avez toujours ?

— Je pensais qu'il était réservé aux urgences.

— Je considère les éventualités que je viens d'énumérer comme des urgences. Je veux que vous me contactiez, si par hasard vous étiez tentée de faire quoi que ce soit d'inhabituel, notamment un acte violent qui risquerait de déclencher une enquête, comme le meurtre de cette infirmière. N'oubliez pas ! Dès le début, je vous ai dit que, pour nous, la sécurité était de la plus haute importance, dans la mesure où la moindre faille pourrait compromettre toute l'opération. Je présume que vous ne le souhaitez pas.

— Bien sûr que non.

— Une enquête, quelle qu'elle soit, nous préoccuperait, surtout si vous étiez concernée.

— Je comprends.

— Alors, nous sommes d'accord.

— Tout à fait.

M. Bob se tourna vers son compagnon.

— Y a-t-il autre chose que vous voudriez dire ou demander à doc JR ?

— Combien de fois par semaine allez-vous dans ce club de sport ? interrogea M. Dave, qui décroisa les bras et se pencha lui aussi en avant.

Jazz haussa les épaules.

— Je ne sais pas, cinq ou six. Certaines semaines, j'y vais même tous les jours. Pourquoi ?

— C'est donc le seul endroit, hormis votre appartement et l'hôpital, où vous passez beaucoup de temps ?

— Sans doute.

— Vous avez actuellement un petit ami ou des amies proches ?

— Pas vraiment.

Elle ne voyait pas le visage de son interlocuteur, cependant, à sa voix, elle eut l'impression qu'il était plus jeune que M. Bob.

— Ça rime à quoi, ces questions ?

— Nous tenons à bien connaître nos agents, répondit M. Bob. Et plus nous avons d'éléments concrets sur eux, mieux nous les connaissons.

— Je vous trouve quand même un peu indiscrets.

— Pour le bien de l'Opération, rétorqua M. Bob avec un sourire – dans la pénombre, ses dents paraissaient particulièrement blanches. Et vous, avez-vous des questions à nous poser ?

Elle ricana nerveusement.

— Oui ! Quelle est votre véritable identité ?

Elle se sentait en position d'infériorité ; ils possédaient un tas d'informations sur elle, tandis qu'elle ne savait rien d'eux.

— Navré, mais c'est confidentiel.

— Alors, je n'ai plus de questions.

— Bien. Nous avons quelque chose pour vous : un autre nom. Aujourd'hui vous travaillez, n'est-ce pas ?

— Oui, et je serai de service quatre nuits d'affilée, par conséquent je suis disponible.

— Voici le nom : Clark Mulhausen.

Jazz le mémorisa. Une nouvelle mission. Maintenant, elle était complètement remise du choc qu'elle avait eu en découvrant dans son Hummer les deux hommes venus lui parler du meurtre de Chapman. En réalité, à présent elle était ravie. Pour utiliser sa propre expression, elle se remettait en selle.

— Il vous sera donc possible de vous charger de Clark ce soir ?

— Considérez que c'est fait, répondit Jazz avec un petit sourire confiant.

M. Bob ouvrit la portière et descendit, imité par M. Dave de l'autre côté.

— Souvenez-vous ! Pas de vagues ! lui recommanda M. Bob avant de refermer la portière.

— Pas de vagues, répéta-t-elle par-dessus son épaule.

Elle suivit des yeux les deux hommes qui se dirigeaient vers un Hummer H2 identique au sien. En entrant dans le parking, elle ne l'avait pas remarqué. Dès qu'ils se furent engouffrés dans le véhicule, Jazz démarra.

— Les boules, marmotta-t-elle tout en rejoignant la rampe qui menait à la rue.

Si elle était excitée d'avoir une autre mission et contente que tout baigne pour l'Opération Ivraie, la manière dont on la traitait l'irritait. Elle n'appréciait pas du tout qu'on la regarde de haut, qu'on la considère comme une domestique, ce qu'avaient fait M. Bob et M. Dave. Des noms ridicules, au passage. Une insulte. Elle se demanda aussi, vaguement, combien ils étaient payés pour chaque sanction, puisqu'elle touchait cinq mille dollars. Putain... C'était pourtant elle qui se tapait tout le boulot.

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? demanda David Rosenkrantz à Robert Hawthorne.

Bob tambourinait sur le volant, contemplant fixement le mur de béton. Il ruminait leur entretien avec Jazz et n'avait pas encore mis le contact. David scrutait son patron.

— Je ne sais pas, répondit finalement Bob, écartant les mains.

Il pivota vers son subordonné. Bob était un homme grand, athlétique, dont les traits rudes contrastaient avec son costume italien. Cette élégance était une affectation relativement récente. Il avait passé la majeure partie de sa vie en treillis, à parcourir le monde en tant que

membre des Forces spéciales de l'armée, pour des opérations tout aussi spéciales.

— Cette opération est un catch-22 (12) classique. Nous consacrons énormément d'efforts à dénicher et bichonner ces timbrés, ces asociaux prêts à exécuter les missions sans aucun scrupule, mais ensuite il nous faut gérer leur dinguerie. Cette Rakoczi en est un exemple. Vous vous rendez compte qu'elle a voulu tirer dans les couilles de cet officier des marines, seulement parce qu'il l'avait draguée ?

— Pourtant elle est efficace, objecta Dave.

Il avait vingt-cinq ans, presque la moitié de l'âge de Bob. Il était plus svelte, quoique très musclé lui aussi. Bob l'avait recruté en prison, où tous deux purgeaient leur peine – Bob pour avoir failli tuer un homosexuel qui s'était risqué à l'aborder dans un bar, et Dave pour cambriolage.

— La meilleure que nous ayons, acquiesça Bob. C'est pour ça que je suis tiraillé. Avec Rakoczi, on ne perd pas de temps. On lui donne un nom et, bam, le soir même c'est réglé. Pas une fois elle n'a hésité ou inventé un prétexte quelconque pour reculer, contrairement aux autres. Mais, comme je l'ai insinué devant elle, je crains qu'elle ait la gâchette trop facile.

— Vous pensez qu'elle est impliquée dans le meurtre de l'infirmière ?

— Sincèrement, je l'ignore, mais je ne la rayerais pas de la liste des suspects. Elle ne ferait pas ça pour cinquante dollars, évidemment, par conséquent c'était peut-être une agression. Je n'en sais rien. J'espérais qu'en la surprenant, on en apprendrait davantage.

— Elle n'a pas réagi quand vous avez prononcé le nom de l'infirmière, mais après je l'ai trouvée bizarre.

— J'ai eu la même impression. Seulement, comment interpréter ça ? Elle n'a jamais eu de bonnes relations avec ses supérieurs, comme la plupart de nos émissaires. Il est possible que la mort de Chapman lui fasse plaisir, simplement parce qu'elle ne l'aura plus sur le dos.

Bob démarra, fit une marche arrière, puis accéléra pour gagner la rampe de sortie.

— S'il se produit d'autres événements de ce genre, il nous faudra envisager le pire et nous débarrasser d'elle. Dans ce cas, vous vous en chargerez.

— Oui, je sais. C'est pour ça que je l'ai interrogée sur ses habitudes.

— J'avais compris. Mais ne prenez pas ce qu'elle a dit pour argent comptant. Ces gens-là mentent comme ils respirent.

Dave opina, cependant il ne s'inquiétait pas. Rakoczi avait le goût de la solitude. La liquider serait un jeu d'enfant.

Treize

Laurie reboucha le stick qu'elle posa sur le bord du lavabo. Pas question de rester là à le contempler pendant plusieurs minutes. Elle entra dans la cabine de douche, se savonna, se shampouina. Puis elle laissa un moment l'eau ruisseler sur sa tête. Une douche n'était pas aussi thérapeutique qu'un bain, cependant ça décontractait.

Elle avait eu une nuit agitée, son cerveau refusant de se déconnecter. Elle n'avait fait que des petits sommeils peuplés de rêves angoissants, dont le cauchemar récurrent où elle voyait son frère s'enliser dans la boue. Quand le réveil avait sonné, malgré sa fatigue elle avait été presque soulagée de sortir du lit qui, avec ses draps et couvertures en désordre, ressemblait à un champ de bataille.

Comme les deux matins précédents, sitôt debout, elle avait eu la nausée, et cela ne se dissipait pas. Sans doute irait-elle mieux après son petit déjeuner.

Elle arrêta l'eau, posa les pieds sur le tapis de bain pour s'essuyer, puis se retourna et, penchée dans la cabine de douche, secoua son épaisse chevelure, tel un chien qui s'ébroue. Elle se sécha vigoureusement, s'entoura la tête d'une serviette. Alors seulement elle risqua un coup d'œil à l'innocent stick en plastique posé sur le rebord du lavabo.

Elle retint sa respiration. Les doigts légèrement tremblants, elle le saisit, comme si le prendre dans sa main pouvait modifier le résultat. Mais ce ne fut pas le cas. Dans la petite fenêtre du stick, on voyait deux traits roses. Laurie ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, les traits roses étaient toujours là. Elle n'avait pas réussi à les escamoter par magie. Elle étudia la notice explicative sur la boîte, eut la confirmation que le test était positif. Elle était enceinte !

Flageolant sur ses jambes, elle s'assit sur le siège des toilettes. Elle

était complètement dépassée. Trop d'événements perturbants s'étaient produits en un bref laps de temps. Tout avait commencé par sa semi-rupture avec Jack, suivie dans la foulée par le cancer de sa mère, le fait qu'elle-même était porteuse du gène muté BRCA1, sa relation avec Roger... Et maintenant, elle était entraînée dans un autre tumulte. Depuis longtemps elle rêvait d'une grossesse, mais à présent qu'elle était enceinte, elle ne savait plus ce qu'elle éprouvait. Il lui semblait perdre le contrôle de sa vie.

Elle reposa le stick sur le lavabo, lui décocha un regard noir comme s'il était responsable de son état. Elle aurait pu faire ce test la veille, mais elle avait lu sur la boîte que les résultats étaient plus fiables le matin. Elle avait donc attendu, consciente cependant de remettre l'inévitable au lendemain. Lorsque, dans le bureau de Roger, l'idée qu'elle était peut-être enceinte lui était subitement venue, elle avait été quasi certaine de ne pas se tromper. Cela expliquait la nausée matinale, dont stupidement elle avait accusé les coquilles Saint-Jacques.

Désarmée, Laurie secoua la tête. Le fait que cette grossesse soit une telle surprise était un nouvel exemple de sa tendance à chasser de son esprit tout ce à quoi elle refusait de réfléchir. Elle se souvenait parfaitement que, trois semaines auparavant, elle n'avait pas eu ses règles. Mais avec tout ce qui se passait par ailleurs, elle avait décidé de ne pas se tracasser pour ça. Après tout, il lui était déjà arrivé de ne pas avoir ses règles à cause du stress, or elle traversait une période particulièrement stressante.

Baissant le nez pour examiner son ventre, Laurie s'efforça d'assimiler qu'un embryon s'y formait. Ce qu'elle avait toujours considéré comme naturel, maintenant que cela se concrétisait, lui paraissait tellement prodigieux que cela dépassait l'entendement. Elle sut aussitôt à quel moment avait eu lieu la conception : la nuit où Jack et elle s'étaient réveillés sans raison. D'abord chacun avait fait attention à ne pas déranger l'autre, puis s'apercevant qu'ils étaient tous deux dans l'incapacité de dormir, ils avaient bavardé. La conversation avait mené à des caresses, les caresses à une étreinte – dont l'intensité avait conduit Laurie un peu plus tard, alors qu'elle ne trouvait toujours pas le sommeil, à prendre conscience de ce qui lui manquait : un foyer, des enfants. L'ironie du sort voulait que de cette étreinte résulte le bébé dont elle rêvait, mais pas le mariage qu'elle espérait.

Elle se releva et se campa devant le miroir, vérifiant si son ventre n'était pas renflé. Sa propre bêtise la fit éclater de rire. Elle savait pourtant bien qu'à cinq semaines, un embryon de huit millimètres ne provoque pas de changements physiques visibles.

Tout à coup, elle cessa de rire. Être enceinte dans les circonstances actuelles n'avait rien de drôle. C'était une erreur aux conséquences sérieuses pour elle-même, et aussi pour d'autres. Cette réflexion la conduisit à se demander comment cela avait pu se produire. Elle avait toujours été prudente, évitant de faire l'amour en pleine période de fertilité, alors comment s'était-elle fourvoyée ? Elle repensa à cette fameuse nuit, et comprit soudain. À deux heures du matin, elle était entrée dans le onzième jour du cycle ; la veille, dixième jour, cela aurait pu passer, mais après c'était risqué.

— Oh, Seigneur ! gémit-elle, mesurant peu à peu la complexité de la situation.

Elle était complètement désorientée, déprimée même. Le besoin de discuter avec Jack devenait une nécessité, encore fallait-il qu'elle en trouve la force. Tant de problèmes se bousculaient dans son esprit, à commencer par le gène muté BRCA1. Quel rôle jouerait-il dans sa grossesse ? Le mot « avortement » résonnait à ses oreilles. Bien que médecin, Laurie avait toujours associé ce terme aux droits des femmes, plus qu'à un acte qu'elle pourrait envisager pour elle-même. Soudain, elle y était confrontée.

— Allez, ressaisis-toi ! ordonna-t-elle à son reflet dans le miroir, avec une détermination qu'elle était loin d'éprouver.

Elle brancha son séchoir à cheveux. Son métier était son refuge et, malgré ses soucis, elle devait aller travailler.

Comme prévu, sa nausée disparut dès qu'elle attaqua son petit déjeuner, une tasse de All-Bran Flakes sans lait. Tandis qu'elle mangeait, le tiraillement du côté droit de l'abdomen se réveilla. Elle se palpa le ventre, ce qui accentua le phénomène, cependant ce n'était pas une véritable douleur. Peut-être une sensation normale au début d'une grossesse ? N'ayant jamais été enceinte, elle ignorait si la nidation de l'embryon provoquait une gêne physique. Intellectuellement, elle savait que le processus impliquait une sorte d'invasion de la paroi utérine. Il y avait aussi la possibilité que ce tiraillement provienne de l'ovaire droit. Mais peu importait dans l'immédiat, ce n'était pas là son souci majeur.

Laurie arriva à l'IML à sept heures et quart, mais elle n'espérait pas trop rencontrer Jack dans le bureau d'identification. Ces derniers temps, il semblait venir de plus en plus tôt. Son intuition fut confirmée par l'absence de Vinnie qui avait abandonné son journal, ouvert à la rubrique sportive – autrement dit, il était déjà dans la fosse avec Jack. Chet était lui aussi en plein travail ; assis à la plus grande table, il triait les dossiers des morts amenés dans la nuit. Pour cette semaine, ce serait son dernier jour de présence. Laurie serait de garde ce week-

end, ce qui signifiait également que la semaine suivante, elle aurait l'obligation de décider quels cas devaient être autopsiés et à qui les attribuer.

— Jack est en bas ? demanda-t-elle en buvant sa première gorgée de café – la caféine l'aiderait peut-être à surmonter sa mélancolie, à condition que son estomac la tolère.

Chet leva le nez.

— Tu connais Jack. Quand je suis arrivé, il avait déjà razié les dossiers et il avait hâte de commencer sa journée.

— Il travaille sur quel genre de cas ? s'enquit-elle, surprise que le café chaud la fasse frissonner.

— Amusant que tu poses la question. Il a pris un cas identique aux deux que tu as eus hier.

Laurie en resta bouche bée.

— Tu veux dire un patient du Manhattan General ?

— Ouais ! Un type plutôt jeune, opéré d'une hernie, et qui a avalé son bulletin de naissance.

— Mais pourquoi Jack l'a pris ? Il sait que je m'intéresse à ces cas.

— C'est une faveur de sa part.

— Oh, arrête, Chet ! Comment ça, une faveur ?

— Apparemment, Calvin a donné des instructions à Janice : si un autre de ces cas se présentait, elle devait l'avertir. Ce qu'elle a fait, puisqu'il a débarqué en même temps que Jack pour contrôler. Quand je suis arrivé, il a été très clair : il ne voulait pas que tu te charges de l'autopsie. Du coup, Jack a proposé de la faire, en disant que tu souhaiterais sans doute avoir les résultats rapidement.

— Mais pourquoi Calvin a refusé de me confier ce cas ?

C'était un coup bas – cette série de morts suspectes était son unique dérivatif pour oublier un peu tous ses problèmes.

— Il ne s'est pas expliqué, tu connais Calvin. Il a juste décrété que tu ne pratiquerais pas l'autopsie. Il a aussi dit que, dès ton arrivée, je devais te prévenir qu'il voulait te voir dans son bureau, et dans les plus brefs délais. Voilà, je t'ai transmis le message. Bonne chance !

— C'est bizarre. Il t'a paru en colère ?

— Pas plus que d'habitude, répondit Chet en haussant les épaules. Désolé de ne pas pouvoir t'en dire davantage.

Abandonnant son manteau sur l'un des fauteuils du bureau

d'identification, Laurie regagna la réception. Elle était nerveuse. Vu que dans sa vie tout allait de travers, selon son expression, elle n'aurait pas été surprise que sa carrière soit également sur la pente savonneuse. Elle ignorait cependant ce qu'elle avait bien pu faire pour déplaire à Calvin, hormis peut-être son speech impromptu lors de la réunion de la veille. Mais ensuite, quand elle avait discuté avec lui, il avait semblé normal.

Marlene lui ouvrit immédiatement les portes du service administratif, où régnait un silence de mort. Aucune des secrétaires n'était arrivée. Calvin, en revanche, paraphait des documents dans son bureau. Il fit signe à Laurie de s'asseoir tout en rangeant dans la corbeille à courrier les papiers signés. Puis il s'adossa à son siège et la considéra par-dessus ses lunettes, le menton rentré.

— Au cas où vous ne le sauriez pas encore, le patient qu'on nous a amené cette nuit s'appelle Clark Mulhausen, et il pourrait être un nouveau cas. Vous voulez, je suppose, que je vous explique pourquoi j'ai refusé de vous confier l'autopsie ?

— Ce serait gentil.

Laurie était soulagée. Calvin ne criait pas – il n'était donc pas en colère ; elle n'allait pas subir une engueulade maison ou, pis, écoper d'une suspension.

— Vous n'avez toujours pas bouclé les cas initiaux de votre prétendue série qui datent de plus d'un mois. À ce stade, vous n'attendez sûrement pas d'autres résultats du labo, par conséquent vous devez apporter vos conclusions. Pour être franc, le directeur a senti que, du côté du maire, ça commençait à chauffer à cause de cette histoire, Dieu sait pourquoi. Bref, il m'a informé qu'il voulait que ce soit réglé, du coup ça chauffe aussi pour moi. C'est peut-être en rapport avec les assurances et les familles. Peu importe, finissez votre boulot. Je vous octroie une journée paperasse. C'est honnête ?

— Je n'ai pas encore conclu parce qu'il m'est impossible, en conscience, de déterminer s'il s'agit de morts naturelles ou accidentelles. Et vous ne tenez pas, je le sais, à ce que je les qualifie d'homicides, ce qui impliquerait l'existence d'un serial killer. D'ailleurs, je n'ai aucune preuve – du moins pour l'instant.

— Laurie, ne m'énervez pas.

Calvin se pencha, tendant sa grosse tête, transperçant Laurie de son regard noir et menaçant.

— J'essaie de prendre les choses calmement. Je ne cherche pas non plus à vous empêcher d'envisager l'hypothèse que ces décès aient un lien entre eux, mais dans l'immédiat il vous faut trancher : mort

naturelle ou accidentelle. Je privilégie la première hypothèse, comme Dick Katzenburg, dans la mesure où il n'y a aucun élément tangible pour étayer la thèse de l'accident ou de l'homicide. Les certificats de décès pourront toujours être rectifiés, si nous disposons de nouvelles informations. Il n'est pas question de garder ça éternellement sous le coude, ni de faire des étincelles en parlant de meurtres ou même d'accidents sans justification solide. Soyez raisonnable.

— D'accord, répondit Laurie avec un soupir résigné.

— Merci ! Mais, bon sang, on croirait que je vous demande la lune ! À propos, tant qu'on est sur ce sujet, qu'est-ce que vous avez trouvé pour les cas du Queens ? Ils correspondent au même schéma ?

— Jusqu'ici, oui, dit-elle d'un ton las.

Les épaules voûtées, les coudes sur les genoux, elle fixait le plancher.

— Du moins d'après ce que j'ai pu apprendre des rapports. J'attends les dossiers médicaux.

— Tenez-moi au courant ! Et maintenant, filez dans votre bureau et bouclez-moi ces cas du Manhattan General !

Elle se leva, adressa à Calvin un sourire contraint et pivota pour sortir.

— Laurie, lui lança-t-il, vous avez l'air d'un chien battu, ça ne vous ressemble pas. Qu'est-ce qu'il y a ? Vous allez bien ? Ça m'inquiète de vous voir broyer du noir.

Elle se retourna, médusée. Calvin, si bourru en principe, n'avait pas l'habitude de se soucier du moral des gens. La stupéfaction éveilla en elle un flot d'émotions qui menacèrent aussitôt de déborder. Comme elle ne voulait pas craquer devant son supérieur, souvent macho, elle prit une profonde inspiration et retint son souffle un instant. Les sourcils arqués, Calvin se pencha davantage vers elle, comme pour l'encourager à se confesser.

— Disons que j'ai quelques soucis, bredouilla-t-elle en évitant son regard.

— Vous ne voulez pas m'en parler ? répliqua-t-il d'une voix considérablement plus douce qu'à l'accoutumée.

— Pas pour le moment.

Elle esquissa de nouveau un rictus. Il opina.

— Bien. Mais n'oubliez pas que ma porte est toujours ouverte.

— Merci, articula-t-elle avant de s'enfuir.

Elle était en proie à des sentiments contradictoires qui ajoutaient encore au chaos régnant dans ses pensées. D'un côté, elle s'estimait chanceuse d'avoir réussi à ne pas s'effondrer, de l'autre cette nouvelle et embarrassante manifestation d'émotivité l'irritait. Elle avait dû lutter pour ravalier ses larmes, simplement parce que son patron lui témoignait un peu de sollicitude. C'était ridicule. Mais, d'un autre côté, elle venait de découvrir une facette du directeur adjoint qu'elle ne soupçonnait pas et qui l'impressionnait. En outre, elle était soulagée de ne pas avoir perdu son job. Si elle avait été suspendue pour une infraction réelle ou imaginaire, elle n'aurait sans doute pas pu le supporter. Avec sa grossesse et ses autres sujets d'angoisse, elle avait désespérément besoin du dérivatif que lui procurait son travail.

S'arrêtant sur le seuil du bureau des assistants, elle demanda à leur chef, Bart Arnold, si Janice était toujours dans les parages. Elle désirait connaître les détails du cas Clark Mulhausen pour avoir la certitude qu'il entrait bien dans sa série.

— Tu l'as manquée à dix minutes près, lui dit Bart. Je peux t'aider ?

— Pas vraiment. Et Cheryl, elle est disponible ?

— Pas de bol, elle est à l'extérieur. Tu veux qu'elle t'appelle à son retour ?

— Tu n'as qu'à lui transmettre un message. Hier, je lui ai demandé de se procurer des dossiers du St Francis, dans le Queens. J'aimerais qu'elle précise que c'est urgent. Il me les faut le plus vite possible.

— D'accord, rétorqua Bart en griffonnant sur un Post-it. Je laisserai ça sur sa table.

Laurie regagna le bureau d'identification pour récupérer son manteau. Elle songea alors à Jack, dans la fosse, qui autopsiait Clark Mulhausen. Il avait forcément le rapport de Janice et les premières constatations dont elle avait besoin. Revenant sur ses pas, elle se dirigea vers l'ascenseur de service. Non seulement elle s'assurerait que Mulhausen correspondait bien au schéma de sa série, mais elle aurait un prétexte pour parler à Jack. Après les paroles creuses qu'ils avaient échangées la veille, ce serait bien d'avoir une raison professionnelle de briser la glace et de lui suggérer qu'ils se retrouvent en dehors de l'IML pour discuter vraiment. Cette simple perspective la rendait nerveuse. Vu l'état d'esprit actuel de Jack, elle ignorait s'il serait ou non disposé à accepter sa proposition. D'après Lou, il le serait, mais elle n'en était pas persuadée.

Naguère, une blouse, un bonnet et un masque facial suffisaient pour faire un tour dans la fosse. Les temps avaient changé. Laurie fut

obligée d'aller au vestiaire enfiler une tenue chirurgicale avant de passer dans la réserve pour prendre sa combinaison de protection, comme pour procéder à une autopsie. Calvin avait édicté ces règles, et elles étaient gravées dans le bronze.

— Aïe..., gémit-elle quand elle tendit le bras pour accrocher sa blouse dans son placard.

Elle avait à nouveau cette espèce de point de côté qui la tracassait par intermittence depuis quelques jours. Mais, cette fois, c'était une vraie douleur, aiguë, qui la fit grimacer et interrompre son geste. Elle posa la main sur son ventre. La douleur reflua puis disparut aussi subitement qu'elle était venue. Elle palpa avec précaution son ventre, mais ce n'était plus sensible. Elle accrocha sa blouse sans difficulté. Déroutée, elle secoua la tête. Elle devrait peut-être demander à Sue si elle avait eu le même genre de désagrément lors de ses deux grossesses.

Oubliant l'incident, elle acheva de se changer et, quelques minutes après, pénétrait dans la salle d'autopsie. En entendant les lourds battants heurter les chambranles, les deux hommes penchés sur le corps déjà incisé se redressèrent et se tournèrent vers elle.

— Alléluia ! railla Jack. Est-ce vraiment le Dr Montgomery dans toute sa splendeur, de si bon matin ? Que nous vaut cet insigne honneur ?

— J'aimerais juste savoir si ce cas correspond bien à ma série, répondit-elle d'un ton aussi léger que possible, tout en s'armant mentalement contre l'ironie de Jack. Mais je vous en prie, ne vous dérangez pas pour moi, ajouta-t-elle en s'avançant vers la table, flanquée à gauche par Jack et à droite par Vinnie.

— Ne crois surtout pas que je t'ai chipé ce cas. Tu sais pourquoi je m'en suis chargé ?

— Oui. Chet m'a expliqué.

— Tu as déjà vu Calvin ? Je ne l'ai pas bien suivi ce matin, il se comportait bizarrement. Tout va bien entre vous ?

— Très bien. Je me suis inquiétée quand Chet m'a annoncé que j'étais convoquée dans le bureau de Calvin. En fait, il voulait simplement que je boucle les premiers cas de ma fameuse série. Je suis censée décréter qu'il s'agit de morts naturelles.

— Tu vas le faire ? Je ne pense pas qu'elles soient naturelles, c'est impossible.

— Je n'ai pas vraiment le choix. Il a été clair. Je déteste l'aspect politique de ce boulot, et cette situation en est un exemple parfait.

Mais passons, quel est ton avis sur Mulhausen ? Il ressemble aux précédents ?

Jack contempla le thorax incisé du cadavre. Il avait déjà extrait les poumons et il commençait à ouvrir les veines caves. Le cœur était complètement exposé.

— Jusqu'ici, je dirais oui. Les caractéristiques sont identiques, et je ne constate aucun signe d'une pathologie quelconque. J'aurai une certitude dans une demi-heure environ, quand j'en aurai terminé avec le cœur, mais je serais très étonné qu'on trouve quoi que ce soit.

— Ça t'ennuie si je jette un œil au rapport ?

— Pourquoi ça m'ennuierait ? Mais je peux t'épargner cette peine et te résumer les faits. Le patient était un agent de change de trente-six ans, en bonne santé, qui a subi hier matin une herniorraphie. Pas de complications, tout allait bien. Et cette nuit à 4 h 30, on le découvrait mort dans son lit. D'après les constatations de l'infirmière, son corps était pratiquement à la température de la chambre, mais ils ont quand même tenté de le réanimer. Sans résultat, évidemment. Donc, tu me demandes si j'estime qu'il entre dans ta série ? Eh bien, oui. Mieux, je crois sincèrement que tu as levé un sacré lièvre avec ta théorie. Au début, je n'étais pas convaincu du tout, mais à présent je le suis. Tu as sept cas similaires.

Laurie s'efforçait de déchiffrer l'expression de Jack, sans y parvenir. Elle était cependant réconfortée. Comme Calvin, il était plus aimable qu'elle ne l'escomptait, ce qui lui redonnait espoir sur d'autres plans.

— Et avec les cas que Dick Katzenburg a mentionnés hier, enchaîna-t-il, ça colle ?

— Oui. Du moins d'après les premières constatations. J'attends les dossiers médicaux pour être sûre.

— Tu as bien manœuvré. Hier, quand tu as pris le micro pour faire ton petit speech, j'étais furax que tu prolonges la séance de torture du jeudi, mais je dois admettre que tu as eu raison. Si les cas de Dick sont semblables aux tiens, ça multiplie ta série par deux. Et ça jette une ombre sur AmeriCare, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas..., rétorqua-t-elle, surprise par la loquacité de Jack – qu'elle interprétait aussi comme un signe encourageant.

— Comme on dit, il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark : treize cas, ça dépasse de loin la simple coïncidence. N'empêche qu'il n'y a pas de point commun flagrant, du coup j'hésite à adopter ton idée d'homicide, même si elle commence à me séduire.

Dis-moi, l'un ou plusieurs de ces patients sont-ils décédés en unité de soins intensifs ou en salle de réveil ?

— Aucun des miens, mais pour ceux de Dick, je ne sais pas. Les miens étaient dans leur chambre. Pourquoi cette question ? Mulhausen n'était pas dans sa chambre ?

— Si. Je cherche et j'ai pensé au service de réanimation ou à la salle de réveil, parce qu'on n'y gère pas les médicaments de la même façon que dans les services normaux. Il pourrait y avoir une sorte d'erreur de procédure, et on aurait administré à ces gens une substance qu'ils n'auraient pas dû recevoir. C'est une piste à ne pas négliger.

— Merci pour la suggestion, répondit Laurie sans grande conviction. Je m'en souviendrai.

— Je pense aussi que tu devrais continuer à harceler le labo de toxico. Je reste persuadé que la toxicologie nous résoudra cette énigme.

— C'est facile à dire, mais je ne vois pas quoi faire de plus. Peter Letterman a déjà tout vérifié, tout essayé. Hier, il envisageait même de tester une toxine incroyablement puissante produite par une grenouille d'Amérique du Sud.

— Wouah ! Il va un peu loin, non ? Ça me rappelle l'adage : « Quand tu entends un bruit de sabots, pense au cheval, pas au zèbre. » Quelque chose interrompt l'influx nerveux cardiaque de ces gens. Je ne peux pas m'empêcher de croire qu'il s'agit d'un médicament anti-arythmique banal. Mais comment leur est-il administré, ça, c'est une autre histoire.

— Ce serait certainement apparu à l'examen toxicologique, objecta Laurie.

— Effectivement. Et si on avait un agent contaminant dans la perfusion ? Ils étaient tous perfusés, non ?

Laurie réfléchit un instant.

— Maintenant que tu en parles, oui. Remarque que ce n'est pas extraordinaire, la plupart des patients opérés restent sous perfusion pendant au moins vingt-quatre heures. Quant à un éventuel agent contaminant, cette hypothèse m'a traversé l'esprit, mais elle est peu plausible. Si le problème était là, nous aurions beaucoup plus de cas, et surtout, pas seulement des patients relativement jeunes et en bonne condition physique, qui ont subi une intervention chirurgicale bénigne.

— Il me semble que tu ne devrais écarter aucune possibilité. Ce qui

me rappelle la question sur les électrolytes que le gars de Staten Island t'a posée hier après ton exposé. Tu lui as répondu que l'équilibre était normal. C'est vrai ?

— Absolument. J'ai demandé à Peter de vérifier.

— Manifestement, tu n'as rien laissé de côté. Bon, je vais terminer Mulhausen, juste pour contrôler qu'il n'y a pas d'embolie ni de pathologie cardiaque, dit Jack en reprenant le scalpel et en se penchant sur le cadavre.

— J'essaie d'imaginer toutes les possibilités.

Laurie hésita.

— Jack, pourrais-je te parler un moment ? C'est personnel.

— Oh, bon sang ! s'écria soudain Vinnie, qui s'était dandiné d'un pied sur l'autre en rongant son frein pendant leur conversation. On la finit, cette putain d'autopsie, oui ou non ?

Jack se redressa de nouveau, regarda Laurie.

— De quoi veux-tu me parler ?

Laurie jeta un coup d'œil à Vinnie, gênée par sa présence et surtout par son agacement. Sa réaction n'échappa pas à Jack.

— Oublie Vinnie. Vu l'aide qu'il m'apporte, fais comme s'il n'était pas là. Moi, je me tape ça tout le temps.

— Très drôle, bougonna Vinnie. Pourquoi je ne rigole pas ?

— En réalité, j'aimerais qu'on se retrouve à l'extérieur. J'ai des choses importantes à te dire.

Jack ne répondit pas tout de suite, dévisageant Laurie à travers la visière en plastique de sa combinaison spatiale.

— Attends que je devine... Tu vas te marier et tu voudrais que je sois ton témoin.

Vinnie s'esclaffa si fort qu'il sembla sur le point de s'étrangler.

— Hé, ce n'était pas drôle ! protesta Jack, riant à son tour.

— Jack, insista-t-elle en s'efforçant avec difficulté de garder son calme. Je suis sérieuse.

— Moi aussi, hoqueta-t-il. Et puisque tu n'as pas démenti ton futur mariage, je me considère comme informé, mais je suis au regret de devoir refuser d'être ton témoin. Il y a autre chose ?

— Jack ! Je ne me marie pas. Ce que j'ai à te dire nous concerne tous les deux.

— Bon, d'accord ! Vas-y, je suis tout ouïe.

— Je n'ai pas l'intention de t'en parler ici, en salle d'autopsie.

Jack eut un geste circulaire, montrant le décor et ses détails macabres.

— Qu'est-ce que tu lui reproches, à cette salle ? Personnellement, je m'y sens chez moi.

— Tu peux être sérieux une minute ? Je te répète que c'est important.

— Bon, d'accord ! De quel autre lieu de rendez-vous disposons-nous et qui te conviendrait mieux ? Si tu m'accordes une demi-heure environ, nous pourrions nous retrouver au bureau d'identification et siroter une petite tasse du café de Vinnie tout en devisant. Le problème, c'est que nous serons en plein débarquement des masses laborieuses. Ou préférerais-tu que nous nous entretenions dans notre salle à manger panoramique du premier étage, en grignotant les savoureux sandwiches du distributeur ? Cela nous permettrait de frayer avec la valetaille. Que choisis-tu ?

Laurie le regardait fixement. Ce changement d'humeur, ce ton de nouveau mordant, entamait sévèrement son optimisme, néanmoins elle ne capitula pas.

— J'espérais que nous dînerions ensemble, peut-être *Chez Elios*, si on peut réserver une table.

Ce restaurant, *Chez Elios*, avait joué un rôle important dans leur relation. Jack la devisagea longuement. La veille, il n'avait pas ajouté foi aux commentaires de Lou à son sujet ; à présent, il se demandait s'il n'y aurait pas dans les propos de leur ami une part de vérité. Puis il se dit qu'il n'avait aucune envie de s'exposer à une nouvelle humiliation.

— Qu'est-il advenu de Roméo ? Il est malade ce soir ?

Vinnie pouffa, et essaya de ravalier son rire lorsque Laurie le fusilla des yeux.

— Je ne sais pas trop..., reprit Jack. Tu me préviens un peu tard, j'avais prévu une soirée bowling avec une vingtaine de nonnes qui viennent de loin.

Incapable de se contenir plus longtemps, Vinnie s'éloigna de la table pour aller s'affairer devant l'évier.

— Tu pourrais être sérieux un moment ? Tu ne me facilites pas les choses.

— Je ne te facilite pas les choses ? répéta-t-il, hautain. Tu ne manques pas d'air. J'essaie depuis des mois de passer une soirée avec

toi, mais tu es toujours prise pour un événement culturel majeur.

— Ça ne fait qu'un mois, et tu ne m'as invitée que deux fois, et effectivement je n'étais pas libre. Il faut que je te parle, Jack. Tu es d'accord pour ce soir, oui ou non ?

— On dirait que tu tiens beaucoup à ce rendez-vous.

— Énormément.

— Bon, d'accord pour ce soir. À quelle heure ?

— *Elios*, ça te convient ?

Jack haussa les épaules.

— Oui.

— Alors, je vais voir si je peux réserver une table, et je te le confirme. On est vendredi, ce sera sûrement assez tôt.

— Très bien, j'attends ton coup de fil.

Hochant la tête, Laurie pivota, sortit de la salle et regagna la réserve pour s'extirper de sa combinaison de protection. Elle était contente que Jack ait finalement accepté ce dîner, cependant, vu l'aigreur qu'elle sentait chez lui, elle ne savait pas trop comment il réagirait quand elle lui annoncerait la nouvelle.

Lorsqu'elle fut changée et eut récupéré son manteau à l'identification, Laurie prit l'ascenseur jusqu'au troisième. Elle avait décidé de rendre une petite visite à Peter pour l'encourager à poursuivre ses efforts et s'assurer qu'il n'était pas tombé sur la clé de l'énigme avec Sobczyk ou Lewis. Absorbée comme elle l'était par ses soucis personnels, elle n'envisagea même pas l'éventualité d'avoir à affronter le redoutable directeur du labo, John DeVries. Manque de chance, il était dans le bureau de Peter, et manifestement occupé à passer un savon à son subordonné. Les poings sur les hanches, il vibrait d'indignation, tandis que Peter arborait une expression piteuse. Laurie s'était jetée étourdiment dans la gueule du loup.

— Quel timing ! s'exclama John. Ne serait-ce pas la séductrice en personne ?

— Pardon ? riposta Laurie, outrée par ce commentaire sexiste.

— Votre charme a apparemment convaincu Peter de devenir votre esclave personnel, articula-t-il d'un ton mauvais. Nous en avons déjà discuté, docteur Montgomery. Avec le budget dérisoire qui m'est alloué pour diriger ce labo, personne n'a droit à un traitement de faveur, lequel oblige tous les autres à patienter plus longtemps. Suis-je assez clair, ou faut-il que je vous l'explique par écrit ? Je vous préviens que le Dr Bingham et le Dr Washington seront informés de la

situation. En attendant, vous sortez d'ici, conclut-il en montrant la porte.

Laurie les dévisagea tour à tour. Ne voulant surtout pas causer davantage d'ennuis à Peter, elle s'abstint de dire à John ce qu'elle pensait de lui, tourna les talons et s'en alla.

Déprimée, elle monta l'escalier. Elle détestait les conflits, surtout dans le cadre professionnel. Ils déclenchaient souvent chez elle des débordements émotionnels malvenus, comme avec Calvin tout à l'heure et avec John à l'instant – lui l'avait carrément énervée. En principe, il n'hésitait pas à mettre ses menaces à exécution. Elle aurait donc, vraisemblablement, des nouvelles du directeur adjoint. Pourvu qu'elle n'ait pas créé trop de problèmes à Peter – qui était obligé de supporter John au quotidien.

Elle entra dans son bureau, suspendit son manteau à la patère et remarqua celui de Riva. Celle-ci était sans doute à l'identification ou en salle d'autopsie. Laurie s'assit et considéra le téléphone. Elle avait peur de passer le coup de fil qu'elle devait pourtant passer, comme s'il allait lui apporter la confirmation irréfutable qu'elle était enceinte. Elle avait essayé de nier cette réalité dans une certaine mesure, puisque c'était une grave erreur. Même si elle désirait ardemment avoir des enfants, ce n'était pas le moment, et elle se demandait comment diable elle avait pu prendre ce risque. Cela ne remontait qu'à quelques semaines, pourtant, honnêtement, elle ne s'en souvenait plus.

Elle saisit enfin le combiné, composa à contrecœur le numéro du Manhattan General Hospital, tout en examinant les données des cas du Queens, qu'elle intégrerait dans son diagramme avec les conclusions que lui communiquerait Jack.

Quand elle eut la secrétaire en ligne, Laurie demanda à parler au Dr Laura Riley. Elle était reconnaissante à Sue de l'avoir mise en relation avec une gynécologue également obstétricienne – double casquette assez rare dans un milieu médical de moins en moins performant.

Laurie expliqua sa situation à la secrétaire, bafouillant qu'elle avait fait un test de grossesse et qu'elle semblait être enceinte.

— Eh bien alors, nous n'allons certainement pas attendre septembre, répondit gaiement la secrétaire. Le Dr Riley tient à voir ses patientes entre la huitième et la dixième semaine après leurs dernières règles. Vous en êtes où ?

— À peu près sept semaines.

— Ce qui nous amènerait à la semaine prochaine, ou celle d'après.

Il y eut une pause. Laurie prit conscience que sa main, crispée sur le combiné, tremblait.

La voix de la secrétaire résonna de nouveau à son oreille :

— Vendredi prochain, qu'en pensez-vous ? À 13 h 30.

— Parfait. Merci de me prendre en urgence.

— Je vous en prie. Puis-je avoir votre nom ?

— Oh, excusez-moi, je ne me suis pas présentée. Dr Laurie Montgomery.

— Docteur Montgomery ! Je me souviens de vous, nous nous sommes parlé hier.

Laurie grimaça. Son secret était maintenant quasi sur la place publique. Même si elle n'avait jamais rencontré la secrétaire, cette femme connaissait désormais un détail extrêmement intime de sa vie qu'elle-même ne savait pas encore comment gérer. Il lui faudrait faire des choix difficiles.

— Félicitations ! poursuivit la secrétaire. Restez en ligne, je suis sûre que le Dr Riley voudra vous dire un mot.

Laurie n'eut pas le temps de réagir, une musique sirupeuse combla aussitôt le silence. Elle faillit raccrocher, se ravisa. Pour ne pas perdre pied, elle baissa les yeux sur la pile de certificats de décès et de rapports émanant du Queens. Elle prit le premier, le parcourut. La patiente s'appelait Kristin Svensen, vingt-trois ans, admise au St Francis pour une hémorroïdectomie. Quelle tragédie, songea-t-elle en secouant la tête. Ses problèmes semblaient presque insignifiants comparés à la mort d'une très jeune femme, en pleine forme, hospitalisée pour une banale intervention chirurgicale.

— Docteur Montgomery ! Je viens d'apprendre la bonne nouvelle. Félicitations.

— Vous pouvez m'appeler Laurie.

— D'accord, et moi c'est Laura.

— Je ne suis pas certaine que des félicitations soient de mise. Pour être franche, c'est pour moi une surprise très inattendue et qui n'est pas tout à fait la bienvenue. Je ne sais pas trop comment réagir.

— Je vois, rétorqua Laura, réfrénant son enthousiasme. De toute manière, il faut nous assurer que vous et le fœtus êtes en aussi bonne santé que possible, ajouta-t-elle avec une délicatesse due à l'expérience. Vous avez eu des malaises ?

— Quelques nausées matinales, mais qui ne durent pas longtemps, répondit Laurie, qui, gênée de parler de grossesse, avait envie de

couper court.

— Prévenez-nous si ça empire. Vous trouverez des quantités de conseils utiles dans les milliers d'ouvrages disponibles dans les librairies. Mais je vous conseille d'éviter les plus traditionnels : leurs auteurs rendent les lectrices folles d'angoisse en les persuadant qu'elles ne peuvent rien faire, pas même prendre un bain chaud. Cela dit, nous nous verrons vendredi.

Laurie la remercia, soulagée d'en avoir terminé. Elle rassembla les documents concernant les cas du Queens, les tapota sur la table. Ce mouvement déclencha une sensation déplaisante, presque subliminale, là où la douleur l'avait transpercée un peu plus tôt. N'aurait-elle pas dû la mentionner à Laura Riley ? Peut-être que si, mais elle n'allait certainement pas la rappeler pour ça. Elle lui en parlerait lors de leur rendez-vous, à moins que ça ne devienne suffisamment fréquent et intense pour justifier un nouveau coup de fil. Elle se demanda aussi si elle n'aurait pas dû expliquer qu'elle était porteuse du gène muté BRCA1, puis décréta qu'elles en discuteraient également vendredi prochain.

Les documents à la main, elle ébaucha le geste de décrocher le combiné, hésita. Elle avait prévu de téléphoner à Roger pour plusieurs raisons, la première étant qu'elle se sentait coupable de le laisser dans le brouillard, alors qu'il s'inquiétait probablement à cause de son comportement bizarre. Mais elle ne savait trop que lui raconter. Elle n'était pas encore décidée à lui avouer la vérité. Pourtant, elle ne pouvait pas continuer à se dérober. Après réflexion, elle résolut de s'en tenir à son problème génétique.

Elle composa le numéro de la ligne directe de Roger. En réalité, elle souhaitait surtout le joindre pour discuter avec lui des cas du Queens et lui montrer les documents. Malgré tous ses soucis personnels et le chaos qui régnait dans son esprit, elle avait eu une idée à propos des patients du Queens qui pourrait éventuellement résoudre le mystère de cette série de morts subites.

Quatorze

Quand Laurie arriva au Manhattan General Hospital, elle fut introduite immédiatement dans le bureau de Roger, où il l'attendait. Il la serra dans ses bras, en silence. Elle lui rendit son étreinte, quoique avec moins d'ardeur. Elle n'avait pas digéré l'histoire de son mariage et savait en outre qu'elle n'allait pas être vraiment sincère avec lui concernant sa propre situation, ce qui la mettait mal à l'aise. S'il remarqua sa réserve, il ne fit aucun commentaire. Il la lâcha, disposa ses deux chaises à dossier droit vis-à-vis l'une de l'autre comme la veille, l'invita à s'asseoir et l'imita.

— Je suis heureux de te voir, dit-il. Hier soir, tu m'as manqué.

Les coudes sur les genoux, les mains jointes, il se penchait en avant, assez près pour qu'elle sente son after-shave. Sa journée de travail commençait à peine, sa chemise propre n'avait pas encore le moindre faux pli.

— Moi aussi, je suis contente de te voir.

Elle lui tendit les rapports d'investigation et les certificats de décès des six cas du Queens. Elle n'avait pas eu le temps de les dupliquer, mais ça n'avait pas d'importance. Elle n'aurait qu'à en faire un deuxième tirage. En lui remettant ces documents, elle espérait détourner la discussion, éviter le sujet de son état psychologique. D'ailleurs, elle avait hâte de lui exposer son idée.

Roger feuilleta rapidement les pages.

— Bon sang ! Ils semblent identiques aux tiens. Ils se sont même produits à peu près à la même heure de la nuit.

— C'est aussi mon opinion. J'aurai plus de détails quand je recevrai les dossiers de l'hôpital. Mais partons du postulat qu'ils sont similaires. Qu'est-ce que cela te suggère ?

Roger baissa les yeux sur les documents, réfléchit une minute, haussa les épaules.

— Que le nombre de cas a doublé. Nous en avons maintenant douze, au lieu de six. Non... treize en incluant le patient de cette nuit. Je présume que tu es au courant, pour Clark Mulhausen. C'est toi qui pratiqueras l'autopsie ?

— Non, Jack s'en charge.

Durant ces cinq semaines, elle lui avait un peu parlé de Jack et de leur liaison. Au début, elle s'était décrite comme une femme « qui n'avait pas vraiment d'attaches ». Ensuite, lorsqu'elle l'avait mieux connu, elle avait avoué qu'elle s'était présentée de cette manière car il restait entre Jack et elle beaucoup de non-dits. Elle était même allée jusqu'à lui confier que le problème majeur était dû au fait que Jack hésitait à s'engager. Roger avait accueilli cette révélation avec calme, Laurie avait été impressionnée par sa maturité et sa confiance en lui. Puis ils n'avaient plus abordé la question.

— Regarde les dates des cas du Queens, dit-elle.

— Hmm... ils remontent tous à l'automne dernier. Fin novembre pour le sixième.

— Exactement. Ils ont eu lieu dans un laps de temps assez bref, à une fréquence d'un peu plus d'un par semaine en moyenne. Et puis ça s'est arrêté. Qu'en penses-tu ?

— J'ai l'impression que c'est toi qui as une idée. Et si tu m'en faisais part ?

— D'accord, mais avant je résume. Toi et moi sommes les seuls à soupçonner l'existence d'un tueur en série, mais on nous a bâillonnés. De mon côté, l'IML refuse de prendre position sur les circonstances de ces morts malgré mon insistance ; de ton côté, la direction de l'hôpital n'admet tout simplement pas qu'il y a un problème. Nous nous heurtons à l'inertie institutionnelle. Ces deux bureaucraties mettront les cadavres dans un placard tant qu'on ne leur forcera pas la main.

— Il m'est difficile de te contredire.

— Nous sommes freinés par le fait que ton hôpital a effectivement un très faible taux de mortalité, si bien que ces décès ne sautent pas aux yeux. En ce qui me concerne, c'est l'analyse toxicologique qui ne donne rien.

— Ils n'ont toujours rien trouvé de vaguement suspect ?

— Non, et les chances que ça se produise dans un futur proche sont maintenant réduites à zéro. Ce matin, notre acariâtre directeur de labo a découvert mes manigances. Le connaissant, à partir

d'aujourd'hui il veillera à ce que les prélèvements sur nos cas soient placés en queue de peloton. Et quand il travaillera dessus, il ne se fatiguera pas.

— Alors, qu'est-ce que tu en conclus ?

— Que c'est à nous seuls d'essayer de dénicher cet assassin, et surtout d'empêcher d'autres meurtres.

— Ça, nous le savions pratiquement dès le premier jour.

— Oui, mais jusqu'à présent nous avons respecté les contraintes imposées par nos institutions et nos métiers respectifs. Je crois que nous devons tenter autre chose, et il me semble que ces cas du Queens nous en offrent l'opportunité. Si ce sont des homicides, je pense qu'il y a un seul tueur, pas deux ou plus.

— C'est aussi mon avis.

— Dans la mesure où le St Francis est également une institution AmeriCare, tu devrais pouvoir accéder à leurs données concernant le personnel. Tu occupes la fonction idéale pour ça. Il nous faut la liste des gens qui ont assuré le service de nuit à partir de 23 heures au St Francis en automne et au Manhattan General cet hiver. Depuis les concierges jusqu'aux anesthésistes. Quand nous aurons cette liste, nous ferons des recoupements. C'est là que mon idée devient un peu floue, mais si on trouvait un ou deux suspects convenables, on réussirait peut-être à pousser l'hôpital ou l'IML à prendre position.

Un léger sourire joua sur le visage anguleux de Roger.

— Une bonne idée, que je me félicite d'avoir eue ! plaisanta-t-il en tapotant la cuisse de Laurie. À t'entendre, ça paraît très simple. Mais je devrais pouvoir extorquer en douceur cette information à quelqu'un. Seulement voilà, je me demande si une telle liste existe. En revanche, je sais avec certitude qu'il y en a une autre, celle des professionnels habilités à intervenir dans les deux établissements. En tant que responsable administratif du personnel médical, j'y ai directement accès.

— Ton idée est sans doute meilleure que la mienne. À mon avis, le suspect appartient vraisemblablement au corps médical. Un médecin mentalement dérangé. Il me semble que, si ces morts sont vraiment des homicides, leur auteur doit avoir des connaissances en physiologie, en pharmacologie, peut-être même en médecine légale. Sinon, nous aurions déjà déterminé comment il ou elle procède.

— Or nous savons tous les deux quels médecins sont les mieux placés dans ces domaines.

— Lesquels ?

— Les anesthésistes.

Laurie acquiesça. Effectivement, les anesthésistes seraient les plus aptes à liquider des patients, cependant, le médecin qu'elle était avait du mal à croire qu'un confrère puisse tuer de sang-froid. Cela paraissait tellement contraire à leur vocation, comme d'ailleurs à celle de tous les soignants. Pourtant, il y avait cette affaire effroyable, en Angleterre, d'un médecin suspecté d'avoir éliminé quelque deux cents personnes.

— Poursuivons dans cette direction, dit-elle. Je sais qu'on est vendredi et que ça n'enchant personne d'avoir du boulot qui vous tombe dessus juste avant le week-end. Mais on doit faire quelque chose, vite, et pas uniquement pour tenter d'épargner d'autres vies. Il est possible que notre présumé tueur soit assez malin pour comprendre qu'il serait plus sûr pour lui de lever l'ancre. Apparemment, il a changé d'hôpital après son sixième exploit, donc on a de bonnes raisons de penser que, puisqu'il en est à sept ici, il risque d'aller ailleurs. Et alors, nos homologues d'un autre hôpital, voire d'une autre ville, repartiront de zéro.

— Une minute... Il se pourrait que le St Francis n'ait pas été son premier hôpital.

— Tu n'as pas tort, répliqua Laurie en frissonnant. Je n'avais pas envisagé ça.

— Je m'attelle à la tâche.

— Ce week-end, je suis de garde, donc probablement à l'IML. Tu n'auras qu'à m'appeler là-bas. Si je peux t'aider, je le ferai avec plaisir. Je me doute que ça ne sera pas très simple.

— On verra bien. Je trouverai peut-être un mordu de l'informatique parmi le personnel, qui nous donnera un coup de main.

Roger aligna les documents que Laurie lui avait remis.

— Maintenant, j'ai quelque chose d'assez intéressant à te dire à propos de nos cas. J'ai découvert un curieux point commun entre eux.

— Ah bon ? Lequel ?

— Je ne prétends pas que c'est important, mais c'est valable pour les sept patients, y compris Mulhausen. Tous étaient des adhérents relativement récents d'AmeriCare, ils avaient souscrit dans l'année. J'ai découvert ça par hasard, en vérifiant leur numéro d'adhésion.

Ils se dévisagèrent un instant. Laurie réfléchissait à ce nouvel élément, au lien qu'il pouvait avoir avec leur affaire. Mais aucune hypothèse ne lui venait. Cela lui rappelait seulement le commentaire de Jack pendant la réunion du jeudi en apprenant que le St Francis,

autre institution AmeriCare, déplorait également une série de morts subites. « Le mystère s'épaissit », avait-il dit. Elle n'avait pas eu l'occasion de lui demander ce qu'il insinuait, ni saisi la perche le matin même lorsqu'il avait déclaré que les nouveaux cas « jetaient une ombre sur AmeriCare ». Maintenant, elle avait hâte de lui demander des explications. Certes, il vouait à la compagnie une haine viscérale qui altérerait son jugement, néanmoins il était intelligent et intuitif.

— Je ne sais vraiment pas si c'est important, insista-t-elle. Mais c'est curieux.

— Alors, ça doit avoir un sens, d'une manière ou d'une autre. Ces victimes étaient toutes jeunes et en bonne condition physique. AmeriCare s'emploie activement à recruter des clients de ce genre. Les perdre lui porte préjudice.

— Je sais, c'est absurde, mais je voulais malgré tout t'en parler.

— Et je t'en remercie.

Laurie se leva.

— Bon, il faut que je m'en aille. Je n'autopsie pas Mulhausen parce que je suis censée me claquemurer dans mon bureau et conclure, ce matin même, que McGillan et Morgan sont décédés de mort naturelle.

— Pas si vite ! protesta-t-il en l'agrippant par le bras et, doucement, en la forçant à se rasseoir. Tu ne t'en iras pas comme ça. Et d'abord, qui t'oblige à conclure à des morts naturelles ?

— Le directeur adjoint, Calvin Washington. Sous prétexte que le directeur, Harold Bingham, subit des pressions du maire.

Roger secoua la tête d'un air écoeuré.

— Je ne suis pas surpris, vu ce que le président de l'hôpital m'a déclaré hier. Il m'a dit que, pour mon salut, je devrais comprendre qu'AmeriCare souhaite qu'on mette une sourdine.

— Pas étonnant, ce serait un cauchemar pour leur service de communication. Mais comment se fait-il que ce soit passé par le bureau du maire ?

— Je suis nouveau dans l'organisation, toutefois j'ai l'impression qu'AmeriCare consacre un gros budget à entretenir des relations politiques. Qu'elle soit autorisée par contrat à s'implanter dans cette ville le prouve. Inutile de te préciser que la santé représente un gigantesque business, et il y a toujours beaucoup de lobbying dans une multitude de domaines.

Laurie opina comme si elle saisissait, alors qu'elle nageait.

— Je vais conclure à des morts naturelles, mais j'espère avec ton

aide modifier bientôt les certificats.

— Bon, assez parlé boulot. Comment vas-tu ? Je me suis rongé les sangs et, pour être franc, j'ai dû m'empêcher de te téléphoner tous les quarts d'heure.

— Je suis désolée de t'avoir inquiété, dit Laurie, tout en cherchant un moyen de l'apaiser sans mentir ni lui révéler le nœud du problème. Comme je te l'ai expliqué hier, j'ai besoin d'un peu de solitude. C'est un moment difficile pour moi.

— Je m'en doute. J'ai essayé d'imaginer ce que je ressentirais si on m'avait annoncé que j'étais porteur d'un marqueur phénotypique associé au cancer, et si là-dessus on m'avait renvoyé directement chez moi. La génétique est en plein essor, mais les spécialistes ont encore à élaborer un meilleur protocole de soin et de communication avec les patients.

— Dans la mesure où je m'y suis trouvée confrontée, je dois reconnaître que je suis d'accord avec toi, même si cette pauvre psy a fait de son mieux. La médecine américaine, malheureusement, a toujours fonctionné de cette façon. La technologie sert de locomotive, et la psychologie est à la remorque.

— J'aimerais savoir comment te soutenir davantage.

— Je crains que, pour le moment, ce soit impossible. Je pars pour une odyssée solitaire. Mais tu m'as réconfortée, et je t'en suis reconnaissante.

— Si on sortait ce soir ?

Laurie plongeait son regard dans les yeux clairs de Roger. Ne pas être franche l'ennuyait, cependant elle ne parvenait pas à lui annoncer qu'elle était enceinte et dînait en compagnie de Jack, avec qui elle avait conçu cet enfant. Elle ne le pensait pas incapable d'accepter cette révélation, pas du tout. Il lui semblait surtout que c'était d'ordre intime et, tant qu'elle ne l'aurait pas dit à Jack, elle refusait d'en parler, fût-ce à quelqu'un à qui elle tenait, comme Roger.

— Nous pourrions dîner de bonne heure, insista-t-il. Nous ne sommes pas forcés d'aborder le sujet BRCA1, si tu n'en as pas envie. J'aurai peut-être déjà des renseignements sur le personnel d'ici ou du St Francis. Ce n'est pas impossible, même si on est vendredi.

— Roger, vu tout ce qui m'est arrivé ces derniers temps, j'ai besoin d'un peu d'espace, du moins pendant quelques jours. Voilà le genre de soutien auquel j'aspire. Peux-tu essayer de t'en accommoder ?

— Oui, mais je n'aime pas ça.

— J'apprécie ta compréhension. Merci.

Laurie se leva de nouveau, et Roger l'imita.

— Tu me permets quand même de te téléphoner ?

— Pourquoi pas, mais je ne te garantis pas que je serai très loquace. Il vaudrait peut-être mieux que ce soit moi qui t'appelle. Je vis au jour le jour.

Roger opina, Laurie hocha aussi la tête. Il y eut un instant de silence empreint de gêne, avant qu'il ne la reprenne dans ses bras. Et, de nouveau, elle répondit à cette étreinte avec raideur. Puis elle lui adressa un faible sourire et pivota pour sortir.

— Encore une question, dit-il en lui barrant le passage. Le fait que je sois toujours marié compte-t-il parmi les difficultés que tu as à affronter ?

— Pour être honnête, ce n'est sans doute pas totalement insignifiant.

— Je regrette vraiment de ne pas t'en avoir parlé, je te prie de m'excuser. Mais, au début, imaginer que tu puisses t'en soucier me paraissait présomptueux. Tu comprends, j'en étais au point où cela n'avait plus d'importance pour moi, ce n'était plus un problème. Ensuite, quand nous nous sommes mieux connus et que je suis tombé amoureux, j'ai eu honte de ne pas te l'avoir dit plus tôt.

— Tes paroles me touchent, je suis sûre qu'elles m'aideront à tourner cette page.

— Je l'espère.

Pressant doucement son épaule, il lui ouvrit la porte.

— On en rediscutera.

— Bien sûr, répondit-elle, et elle franchit le seuil.

Roger regarda Laurie contourner les bureaux et longer le couloir. Quand elle eut disparu, il referma la porte et se rassit à sa table. Le parfum de la jeune femme flottait encore dans la pièce. Il était inquiet pour elle et pour leur histoire qu'il avait peut-être compromise par son manque de franchise. De plus, il lui cachait toujours certaines choses qu'elle était en droit de savoir si leurs liens devaient se renforcer et, pis encore, dans ce qu'il avait dit, il avait trafiqué la vérité. Contrairement à ce qu'il prétendait, il y avait dans son mariage des questions non résolues – un amour pour sa femme qui n'était pas payé de retour, notamment. Il n'avait pas eu le courage de le lui avouer, alors qu'elle lui avait raconté une histoire similaire concernant son ami, Jack.

De plus, Roger avait un secret qu'il dissimulait à tous, y compris à ses actuels employeurs : il était un ancien toxicomane. En Thaïlande, il était tombé dans le piège de l'héroïne. Ça avait commencé de manière relativement anodine, une sorte d'expérience pour, prétendument, comprendre mieux et pouvoir traiter les patients souffrant de ce mal. Malheureusement, il avait sous-estimé l'attrait de la drogue et sa propre faiblesse, surtout dans un pays où on se procurait si facilement de l'héroïne. C'était à cette époque que sa femme et ses enfants l'avaient quitté pour se réfugier sous l'aile de la puissante famille de son épouse. C'était aussi pour cette raison qu'on l'avait muté en Afrique, puis renvoyé de MSF. Et même s'il avait suivi une rigoureuse cure de désintoxication et était à peu près guéri depuis des années, le spectre de la drogue le hantait jour après jour. Il savait qu'il buvait trop. Il adorait le vin et, mine de rien, vidait au moins une bouteille tous les soirs. Du coup, il se demandait avec angoisse si l'alcool n'était pas en train de remplacer l'héroïne. En tant que médecin, ancien toxicomane de surcroît, il connaissait les risques.

Par chance, pour ne pas trop se morfondre, il avait cette série de morts suspectes. Il n'avait pas attendu Laurie pour y prêter attention, cependant c'était l'insistance de la jeune femme qui l'avait incité à y regarder de plus près. Il s'était servi de cette histoire pour nouer une relation avec elle, et ça avait marché à merveille. Au fil des semaines, il s'était épris d'elle et avait commencé à croire que ce retour aux États-Unis porterait ses fruits, qu'une vie normale avec une nouvelle épouse, d'autres enfants, et la proverbiale chaumière, était à sa portée. Or un banal lapsus avait provoqué un désastre. Désormais, il avait plus que jamais besoin de cette série de morts pour réparer les pots cassés. Plus vite il obtiendrait ces listes qu'elle avait mentionnées, mieux ce serait. Si la chance lui souriait et qu'il trouvait quelque chose, il pourrait lui téléphoner le soir même et la rejoindre chez elle.

Roger appela Caroline, la secrétaire la plus efficace, et la pria de venir dans son bureau. Ensuite, il chercha dans le répertoire de l'hôpital les coordonnées du directeur des ressources humaines, un certain Bruce Martin. Roger notait le numéro de sa ligne directe, lorsque Caroline entra.

— Il me faut les noms et les numéros de téléphone de plusieurs personnes du St Francis Hospital, lui déclara Roger d'un ton pressant. Je veux parler au responsable administratif du personnel médical et au directeur des ressources humaines le plus vite possible.

— Je les appelle ou vous voulez les joindre vous-même ?

— Vous les appelez, ordonna-t-il. Pendant ce temps, je vais discuter avec Bruce Martin.

Devant les portes de l'institut médico-légal, Laurie jeta un coup d'œil à sa montre. Elle fut effarée. Il était presque midi. Le trajet en taxi depuis le Manhattan General avait pris une heure et demie. Incroyable. Voilà New York quand un bouchon bloquait tout le centre. Le chauffeur lui avait expliqué qu'une personnalité de haut rang était en ville. Qui ? Il l'ignorait. Malheureusement, certaines rues étaient interdites à la circulation pour permettre le passage du cortège officiel, d'où cet embouteillage monstre.

Marlene actionna l'ouverture automatique des portes, si bien que Laurie fut obligée de passer près du secteur administratif. Elle regardait droit devant elle, de peur que Calvin ne l'aperçoive. Si elle avait su que son absence se prolongerait à ce point, elle aurait rempli ces deux satanés certificats de décès avant de partir.

Heureusement, l'ascenseur était au rez-de-chaussée et elle n'eut pas à l'attendre plantée dans le hall, au risque que quelqu'un déboule de l'administration. Dans la cabine qui s'élevait, elle se demanda si Roger exécuterait le travail de détective qu'elle lui avait suggéré. Plus elle réfléchissait à cette idée, plus elle était convaincue que ça aboutirait à un résultat. Et même si ce n'était pas le cas, elle aurait au moins le sentiment d'agir. Elle ne voulait pas imaginer les tragédies que la disparition de ces patients en bonne santé et dans leur prime jeunesse représentait pour leurs familles et ceux qu'ils aimaient.

Au quatrième, elle se dirigea d'un pas pressé vers son bureau. La porte était entrebâillée, Riva en train de téléphoner. Laurie suspendit son manteau à la patère, s'assit dans son fauteuil. Plusieurs Post-it étaient collés sur le buvard de son sous-main, couverts de l'écriture nerveuse de Riva. Trois signalaient simplement : « Jack est passé. » Deux autres : « Calvin est passé », avec une ribambelle de points d'exclamation. Sur le dernier était écrit que Laurie devait contacter Cheryl Meyers.

Prestement, elle ouvrit le tiroir où elle rangeait la chemise contenant les documents sur sa série de meurtres potentiels et en sortit les dossiers McGillan et Morgan. Elle prit un stylo et les certificats de décès en partie remplis. Le premier était celui de McGillan. Elle positionna la pointe du stylo au-dessus du cadre réservé aux circonstances de la mort. Mais elle hésitait, écartelée entre son devoir tel que l'avait défini son supérieur hiérarchique et son sens de l'éthique. Pour elle, c'était comparable au dilemme d'un soldat à qui on ordonnerait de commettre un acte injustifiable, et dont il risquait d'assumer la responsabilité. Heureusement, et c'était son unique consolation dans cette situation, il ne s'agissait pas d'un acte irrévocable – cela pourrait être modifié. Avec un soupir, elle compléta

les deux formulaires.

À ce moment-là, Riva raccrocha le téléphone et fit pivoter son fauteuil.

— Où étais-tu ? J'ai essayé de te joindre sur ton portable une dizaine de fois.

— J'étais au Manhattan General.

Laurie fouilla dans son sac, à la recherche de son portable.

— Ah, tout s'explique. Je n'avais pas allumé ce fichu bidule. Désolée.

— Calvin est passé deux fois. Je t'ai laissé deux Post-it pour te prévenir si je n'étais pas là à ton retour. Il était un peu... mécontent que tu aies pris la poudre d'escampette.

— Je sais pourquoi, répondit Laurie en brandissant les deux certificats. Il attend ça, donc tout devrait rentrer dans l'ordre.

— Souhaitons-le.

— Je vois que Jack est passé, lui aussi.

— Ça, c'est l'euphémisme de l'année. Il s'est pointé au moins vingt fois. Non, j'exagère. Mais vers la fin, il avait un ton légèrement sarcastique.

Laurie ravala un gémissement. Après les efforts qu'elle avait déployés pour qu'il accepte de dîner avec elle, elle espérait que son absence prolongée ne l'avait pas trop irrité et qu'il n'annulerait pas leur rendez-vous.

— Il a dit ce qu'il voulait ?

— Non, seulement qu'il te cherchait. Quant à Cheryl, elle a précisé que ce n'était pas important, mais elle aimerait que tu lui téléphones.

Laurie se leva, serrant les deux certificats contre sa poitrine.

— Merci d'avoir servi de messagerie. Je te revaudrai ça.

— Je t'en prie, ce n'est rien. Mais, juste par curiosité, qu'est-ce que tu as fabriqué au Manhattan General pendant des heures ?

— En réalité, je suis restée plus de temps dans le taxi qu'à l'hôpital. J'y suis allée parce que j'ai eu une idée qui pourrait être utile pour ma théorie de tueur en série.

— Une idée, c'est-à-dire ?

— Je te raconterai plus tard. Dans l'immédiat, il faut que j'apporte personnellement ces formulaires à Calvin pour l'apaiser.

— Qu'est-ce que je raconte à Jack, s'il revient ?

— Que je le rejoindrai dans son bureau, dès que j'aurai vu Calvin.

Laurie regagna l'ascenseur en proie au remords de ne pas avoir confié à Riva son problème majeur. Elle ne voulait pas annoncer à un tiers qu'elle était enceinte tant qu'elle n'en aurait pas informé Jack, néanmoins, si cette discussion avec lui tournait mal – ce qui pouvait se produire –, elle risquait de ne jamais en parler à quiconque.

Dans la cabine, elle regarda les certificats à présent complétés. Même s'il était possible de les rectifier, avoir été contrainte à cette compromission la turlupinait. Elle avait le sentiment que s'incliner devant les impératifs de la bureaucratie était moralement répugnant, et irrespectueux envers la mémoire des victimes.

À l'administration, Laurie dut patienter sur un canapé. La porte de Calvin était close, et Connie Egan, la secrétaire, lui expliqua que le directeur adjoint s'entretenait avec un capitaine de police. Peut-être Michael O'Rourke, songea Laurie – le patron de Lou, apparenté à la femme tuée au Manhattan General dans une agression à main armée.

En attendant, Laurie réfléchit à ce qu'elle dirait à Jack. S'il était venu dans son bureau autant de fois que Riva l'affirmait, il avait fatalement demandé où elle était. Et s'il était aussi jaloux que Lou le prétendait, apprendre qu'elle avait filé rejoindre Roger juste après l'avoir forcé à accepter de dîner avec elle n'allait pas arranger les choses. Pourtant, elle se jura de ne pas mentir, de ne pas tomber dans ce piège.

Penser à Jack lui rappela qu'elle n'avait pas réservé de table. Comme l'heure était propice et qu'on ne lui prêtait pas attention, elle décrocha le téléphone sur le guéridon près du canapé et passa un coup de fil à Riva pour lui demander de chercher dans son carnet d'adresses le numéro du restaurant, qu'elle contacta dans la foulée. Ainsi qu'elle le craignait, c'était quasi complet et elle dut accepter une table pour 17 h 45.

Soudain, la porte de Calvin s'ouvrit. Un policier en uniforme bleu marine, corpulent et éminemment irlandais, apparut. Il échangea une poignée de main avec Calvin, salua Connie et même Laurie d'un hochement de tête, remit sa casquette et s'en fut. Laurie se retourna vers Calvin, dont le regard la pétrifia.

— Entrez ! aboya-t-il.

Elle se leva et, penaude, pénétra dans la pièce. Il referma la porte, s'approcha et rafla les documents qu'elle tenait. S'appuyant au bureau, il contrôla les certificats puis, satisfait, les balança sur la table.

— Il était temps. Où étiez-vous passée ? Je vous ai octroyé une journée pour vous occuper de la paperasse, pas pour courir le

guilledou.

— Je suis allée au Manhattan General, je croyais être vite rentrée. Malheureusement, il y avait des bouchons et ça m'a pris beaucoup plus de temps que prévu.

Calvin la dévisagea d'un air soupçonneux.

— Et qu'est-ce que vous êtes allée faire là-bas, si ce n'est pas trop indiscret ?

— J'ai discuté avec l'homme dont je vous ai parlé hier, le responsable administratif du personnel médical.

— Vous n'envisagez pas une manœuvre quelconque qui nous mettrait dans l'embarras, au moins ?

— Pas que je sache. Je l'ai informé des cas du Queens. C'est à lui de faire ce qui lui paraît s'imposer.

— Je ne veux pas apprendre que vous avez outrepassé les limites de vos fonctions, comme cela vous est arrivé dans le passé.

— Comme je l'ai dit hier, j'ai retenu la leçon, rétorqua Laurie, mentant une fois de plus sans vergogne.

— Je l'espère. Maintenant, grouillez-vous de remonter et de boucler vos autres cas, si vous ne voulez pas vous retrouver au chômage.

Laurie opina respectueusement et quitta le bureau de Calvin, soulagée. Elle s'était attendue à pire, or cet entretien s'était avéré étonnamment courtois. Calvin s'adoucira-t-il avec l'âge ?

Puisqu'elle était au rez-de-chaussée, elle passa au bureau des assistants, afin de s'épargner un coup de fil. Elle trouva Cheryl à sa table de travail.

— Je voulais juste te prévenir, déclara Cheryl, que j'avais appelé le St Francis. J'ai précisé que la demande de dossiers était urgentissime.

— Zut alors ! Quand j'ai eu ton message, j'ai pensé que, peut-être, tu les avais déjà.

Cheryl éclata de rire.

— En vingt-quatre heures ? Ce serait vraiment une première ! On aura de la chance si on les reçoit dans une quinzaine de jours.

Laurie regagna l'ascenseur. Et si Roger intervenait pour les dossiers, cela accélérerait-il le mouvement ? Elle avait l'intuition que quelque part dans ces documents du St Francis ou du Manhattan General se cachait un renseignement qui était la pierre angulaire du mystère.

Au quatrième, Laurie hésita un instant, rassemblant son courage. Elle avait envie de voir Jack mais redoutait sa réaction. Si elle admettait être largement responsable de leur brouille actuelle à cause de son histoire avec Roger, elle n'était pas disposée à faire son mea-culpa.

Elle prit une inspiration et pénétra dans le bureau où elle trouva Jack et Chet penchés sur leurs microscopes. Involontairement, elle était entrée sans bruit, si bien que les deux hommes ne remarquèrent pas sa présence.

— Je te parie cinq dollars que j'ai raison, disait Jack.

— Pari tenu, répondit Chet.

— Excusez-moi ! lança Laurie.

Surpris, les deux hommes sursautèrent et se tournèrent vers leur visiteuse.

— Pas possible ! s'exclama Jack. Quand on parle du loup ! Ne serait-ce pas le fantôme du D^r Montgomery qui se matérialise devant nos yeux ébahis ?

— Miracle ! renchérit Chet d'un air faussement terrifié.

— Arrêtez, les gars ! Ne vous foutez pas de moi, je ne suis pas d'humeur.

— Merci, mon Dieu, elle est bien réelle, soupira Jack, une main sur son front comme s'il était au bord de défaillir.

Chet, lui, pressait une main sur son cœur.

— Arrêtez ! répéta Laurie, agacée.

— On a cru que tu avais disparu pour de bon, déclara Chet en reniflant. Le bruit courait que tu t'étais subitement évaporée dans l'espace. Comme je devais élaborer le planning de la journée, j'étais censé savoir où tu étais, or je l'ignorais totalement. Même Marlene, à la réception, ne t'avait pas vue partir.

— Marlene n'était pas à son poste quand je suis sortie, rétorqua Laurie.

Manifestement, son absence n'était pas passée inaperçue, ce qui, vu la situation, était regrettable.

— Nous sommes tous un peu curieux d'apprendre où tu étais fourrée, dans la mesure où, d'après Calvin, tu aurais dû rester dans ton bureau.

— C'est quoi, l'inquisition ? riposta Laurie, dans l'espoir qu'un brin d'humour ferait dévier la discussion. Riva m'a avertie que tu étais

passé, ajouta-t-elle en regardant Jack. Donc, je te rends la politesse. Tu avais quelque chose de spécial à me dire ?

— Je souhaitais te donner le compte rendu de l'autopsie de Mulhausen, répondit Jack. Mais, avant, nous aimerions vraiment savoir où tu avais si mystérieusement disparu. Tu peux nous éclairer ? Il y a un paquet d'argent en jeu.

Laurie fixa tour à tour les deux hommes qui la dévisageaient. Elle cherchait désespérément une réponse plausible, et qui ne soit pas un mensonge, à cette question qu'elle aurait préféré esquiver.

— J'étais au Manhattan General pour...

— Bingo ! coupa Jack, pointant deux doigts vers Chet comme le canon d'une arme. Tu me dois cinq dollars, champion.

Chet roula des yeux décus, se souleva de son fauteuil pour extirper son portefeuille de sa poche-revolver et déposa un billet dans la main tendue de Jack.

Celui-ci brandit son argent d'un air triomphant.

— Tu vois, finalement, il semblerait que ton rancard me soit profitable.

Laurie sentait la moutarde lui monter au nez – elle n'appréciait pas qu'on parie sur son dos –, cependant elle contint sa colère.

— J'étais au Manhattan General parce que j'ai eu une idée qui pourrait résoudre mon énigme de meurtres en série.

— Mais bien sûr ! rétorqua Jack. Et, coïncidence, il t'a fallu exposer cette idée lumineuse à ton amoureux.

— Je vais me chercher un café, bredouilla Chet en sautant sur ses pieds.

— Ne te crois pas obligé de t'éclipser à cause de moi, lui dit Laurie.

— J'y vais quand même, c'est l'heure du déjeuner.

Chet sortit et referma la porte derrière lui. Laurie et Jack se regardèrent. Ce fut lui qui rompit le silence :

— Pour parler franchement, je trouve nul que tu déploies tant d'efforts pour me convaincre de dîner avec toi, et qu'ensuite tu disparaisses pendant des heures pour voir ton amant.

— Je peux comprendre, et je suis désolée. Je n'avais pas imaginé que ça t'affecterait autant.

— Oh, s'il te plaît ! Mets-toi un peu à ma place !

— Eh bien, après coup... j'ai effectivement eu peur que tu me

demandes où j'étais. Mais je t'assure, Jack, je ne suis allée là-bas que pour cette affaire de morts subites. Grâce aux cas du Queens, j'ai pensé qu'il y avait peut-être un moyen d'élaborer une liste de suspects potentiels. Ce n'était pas un « rancard ». Ne me rabaisse pas à ça.

Jack jeta les cinq dollars de Chet sur sa table, se frotta le front.

— Crois-moi, Jack ! Si j'ai eu cette idée, c'est en partie grâce à tes remarques sur le mystère qui s'épaississait et l'ombre que cela faisait planer sur AmeriCare. D'ailleurs, je voulais te demander ce que tu avais en tête, exactement.

— Je ne suis pas certain d'avoir quelque chose de précis en tête, répondit-il sans cesser de se masser le front. Simplement, ta série compte désormais treize cas et implique deux hôpitaux, deux institutions AmeriCare. Ça donne matière à réflexion.

Laurie acquiesça.

— S'il s'agit de meurtres, j'ai de plus en plus l'impression qu'ils ne sont pas perpétrés au hasard. Les victimes ont trop de points communs. Par exemple, j'ai appris aujourd'hui que tous ces patients, du moins ceux du Manhattan General, étaient des adhérents relativement récents d'AmeriCare. Comment cet élément s'imbrique-t-il dans le puzzle, je l'ignore.

Jack la regarda droit dans les yeux.

— Alors maintenant, tu penses que ça pourrait être une espèce de conspiration ?

— Oui, et j'ai cru que c'était aussi ce que tu insinuais.

— Pas vraiment, d'ailleurs d'un point de vue financier, ça n'a pas de sens. Par conséquent, ça ne peut pas avoir de rapport avec les assurances médicales en soi. D'un autre côté, la médecine est devenue un gigantesque business, et AmeriCare est une énorme organisation. Chez eux, beaucoup se focalisent sur l'actuariat, et les patrons sont si éloignés des patients qu'ils en oublient la raison d'être de la compagnie. Ils ne considèrent que les chiffres.

— C'est sans doute vrai, mais se débarrasser de nouveaux adhérents en bonne santé est radicalement contre-productif.

— Peut-être pour nous, mais je pense qu'il y a des gens impliqués là-dedans, dans les sphères supérieures, que nous ne comprendrons jamais. Il pourrait y avoir une sorte de complot dont les motivations nous échappent.

— Possible, marmonna Laurie, déçue qu'il n'ait pas de théorie plus solide à lui proposer.

De nouveau, ils se dévisagèrent un instant, muets.

— Permits-moi de te poser carrément une question que, ce matin dans la fosse, j'ai éludée, dit Jack. Ce dîner... est-ce une mise en scène pour m'annoncer que tu te maries ? Parce que si c'est ça, je vais péter les plombs. Je préfère t'avertir.

Laurie ne répondit pas immédiatement, songeant que tout dans sa vie était vraiment trop compliqué. Elle avait du mal à garder le cap.

— Ce silence me donne comme un mauvais pressentiment, reprit Jack.

— Je ne me marie pas ! articula-t-elle avec une subite véhémence, pointant l'index vers lui. J'ai été claire. Je t'ai dit que je devais te parler d'une chose qui nous concerne, toi et moi, et personne d'autre.

— Je ne crois pas t'avoir entendue prononcer ce « personne d'autre ».

— Eh bien, je le fais maintenant ! cria-t-elle.

— OK, calme-toi. C'est moi qui ai des raisons d'être énervé, pas toi.

— Si tu étais à ma place, tu t'énerverais aussi.

— Sans informations complémentaires, je n'ai pas les moyens de comprendre cette déclaration. Mais tu sais, Laurie, je déteste qu'on s'agresse de cette manière. On est comme deux aveugles qui se battent dans le noir.

— Je suis tout à fait d'accord.

— Alors, pourquoi tu ne me dis pas ce que tu as sur le cœur, qu'on en finisse ?

— Je ne veux pas t'en parler ici, à l'IML, dans ce décor. Ça n'a rien à voir avec le boulot. J'ai réservé une table *Chez Elios* à 17 h 45.

— Wouah ! C'est un dîner ou un déjeuner tardif ?

— Très drôle, répliqua-t-elle d'un ton impatient. Je t'avais prévenu qu'on se retrouverait de bonne heure. Un vendredi, ils sont complets. Tu viendras, oui ou non ?

— Oui, mais c'est un grand sacrifice. Warren sera déçu que je rate le grand match du vendredi. Quoique... entre nous, j'ai joué tellement mal depuis ton départ qu'il ne me prendra pas dans son équipe. Je suis devenu persona non grata sur mon propre terrain de basket.

— À tout à l'heure *Chez Elios*, si tu daignes te pointer.

Sur ces mots, elle tourna les talons et sortit. Jack bondit de son fauteuil et alla se camper sur le seuil. Laurie était déjà loin, elle se dirigeait vers son bureau d'un pas décidé et pressé.

— Hé ! l'apostropha-t-il. Quand j'ai parlé de sacrifice, je blaguais !

Elle ne ralentit pas l'allure, ne lui adressa pas un regard. Une minute après, elle s'engouffrait dans son bureau.

Jack se rassit à sa table. Avait-il poussé l'ironie un peu trop loin ? Il haussa les épaules ; vu son caractère, il aurait eu des difficultés à se comporter autrement. Le sarcasme était sa défense contre les aléas de l'existence. Dans l'immédiat, il craignait de souffrir à cause de Laurie. Que mijotait-elle ? Il l'ignorait complètement. Lou prétendait qu'elle souhaitait une réconciliation. Ça lui donnait un peu d'espoir.

Le basket de rue et son métier, en général, le réconfortaient. Puisque, pour l'instant, le basket ne lui apportait aucune satisfaction, il se raccrochait au travail. Durant ces cinq dernières semaines, il avait trimé comme une brute. En un peu plus d'un mois, il était passé du statut de bête noire de Calvin à celui de chouchou du directeur adjoint. Non seulement il faisait nettement plus d'autopsies que ses collègues, mais il bouclait les dossiers plus vite.

De nouveau, Jack se pencha sur le microscope et les coupes histologiques récupérées le matin même. Le temps passa, Chet revint, et Jack insista pour lui rendre ses cinq dollars, expliquant qu'il n'avait pas joué à la loyale dans la mesure où il était sûr à cent pour cent de gagner le pari. Au bout d'un moment, Chet ressortit, mais Jack continua. Ça le calmait et, surtout, ça l'aidait à ne pas penser à Laurie.

— Hé, n'oublie pas de respirer ! lança une voix.

Jack sursauta, s'arrachant à sa contemplation d'un étrange parasite découvert dans le foie d'un cas de mort par balle. Lou Soldano se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Je te regarde depuis cinq minutes, et tu n'as pas bougé un cil.

D'une main, Jack invita l'inspecteur à entrer et, de l'autre, poussa vers lui le fauteuil de Chet.

— Je viens d'apprendre la bonne nouvelle, déclara Lou. C'est super.

— De quoi tu parles ?

— J'ai vu Laurie, elle m'a annoncé qu'elle t'avait invité à dîner ce soir *Chez Elios*. Qui avait raison ? Elle veut renouer.

— Elle te l'a dit ?

— Non, pas exactement, mais quand même... elle t'a invité à dîner !

— Parce qu'elle a quelque chose à m'expliquer que je n'ai peut-être pas envie d'entendre.

— Bon sang, quel pessimiste ! Tu ne vaux pas mieux que moi. Elle t'aime, voilà.

— Ça, c'est une grande nouvelle ! Comment ça se fait qu'elle t'ait parlé de notre rendez-vous de ce soir ?

— Je lui ai posé des questions. J'aimerais que vous vous reconciliiez, elle le sait, je ne m'en cache pas.

— On verra bien. En attendant, qu'est-ce qui t'amène ?

— Le cas Chapman, évidemment. On a mis le turbo, on a interrogé tout le monde à l'hôpital. Manque de bol, personne n'a rien remarqué de suspect, ce qui n'est pas particulièrement étonnant. Mais résultat : que dalle. J'espérais que tu aurais peut-être trouvé quelque chose. Mon capitaine a discuté avec Calvin Washington.

— Bizarre... Calvin ignore tout de ce cas, et il ne m'a pas informé.

Lou haussa les épaules.

— Alors, tu as quelque chose ?

— Je n'ai pas encore récupéré les lames, mais elles ne nous apprendront rien. Tu as les balles, à mon avis c'est tout ce que tu obtiendras de l'autopsie. Et la position de la victime, le fait que son assassin était probablement assis à côté d'elle dans la voiture ? On peut imaginer que cette femme connaissait son agresseur. Tu l'explores, cette piste ?

— On les suit toutes, sans exception. Mais on n'a rien, aucune empreinte, seulement les douilles.

— Désolé de ne pas pouvoir t'aider davantage. Dans un autre domaine, est-ce que Laurie t'a parlé de sa série de morts suspectes, dont je t'ai touché un mot hier ?

— Non...

— Pourtant, les choses s'accélérent. Elle a maintenant sept cas au Manhattan General, dont un que j'ai autopsié ce matin, et elle en a découvert six autres au St Francis.

— Intéressant.

— Plus que ça. Je commence à croire que, dès le début, elle avait raison. Il se pourrait bien qu'elle ait débusqué un serial killer.

— Tu rigoles ?

— Non. Il faudrait peut-être que tu t'occupes de cette histoire.

— Quelle est la version officielle ? Calvin et Bingham sont sur le coup, eux aussi ?

— Pas vraiment. Laurie a conclu qu'il s'agissait de morts naturelles, contrainte et forcée par Calvin, lequel subit la pression de Bingham, qui lui-même subit la pression de quelqu'un du bureau du maire.

— Une affaire politique... donc on a les mains liées.

— Enfin, bref, te voilà informé.

Quinze

Jack appuyait avec une belle énergie sur les pédales de son vélo, qui filait à toute allure le long du building des Nations unies, cap au nord dans la Première Avenue. C'était l'heure de pointe, cependant il n'eut pas de prise de bec avec les automobilistes. Il avait quelque peu jugulé son agressivité après l'arrivée à la morgue, récemment, de l'un des innombrables coursiers cyclistes de la ville. Ce pauvre bougre s'était affronté à une benne à ordures, ce qu'il avait payé très cher. Quand Jack l'avait découvert sur la table d'autopsie, sa tête avait le diamètre d'un ballon, mais aplati comme une crêpe.

Devant lui se dessinait l'imposante structure d'acier du Queensboro Bridge. Il changea de braquet pour amorcer la pente. Il était au coude à coude avec les voitures, le vent s'engouffrait en sifflant sous son casque. Comme à l'accoutumée, tous ses soucis, ses mauvais souvenirs s'envolèrent un instant, emportés par un flot d'endorphine.

Tout à l'heure, Jack avait éteint son microscope et rangé son bureau, puis il était allé voir Laurie pour décider avec elle comment se rendre au restaurant. Mais, une fois de plus, elle n'était pas là. Selon Riva, elle était rentrée chez elle se changer. Le visage de Jack avait dû refléter la surprise, car Riva s'était sentie obligée d'expliquer que c'était un truc de femme, ce qui l'avait encore plus dérouté. Pour lui, la tenue de Laurie convenait parfaitement pour un petit dîner en fin d'après-midi. Plus que quiconque à l'institut médico-légal, Laurie s'habillait toujours de façon élégante et féminine.

Juste après le Queensboro Bridge, il y eut un embouteillage à cause des voitures qui s'escrimaient à s'engager sur la bretelle d'accès au FDR Drive. Jack fut obligé de slalomer entre les autos, les bus et les camions pour franchir le carrefour de la 63^e Rue. Émergeant du bouchon, il se mit debout sur les pédales, en danseuse, afin de reprendre de la vitesse.

Ensuite, il n'eut plus de problèmes. À l'angle de la 82^e Rue et de la Deuxième Avenue, il grimpa sur le trottoir, attacha son vélo et son casque à un panneau « Stationnement interdit ». Quand il entra dans le restaurant, il n'avait que trois minutes de retard.

Il s'immobilisa près du bar en acajou et balaya la salle du regard. Des serveurs au tablier immaculé s'affairaient, vérifiant que les tables recouvertes de nappes en tissu étaient correctement dressées. Il y avait déjà quelques clients dans la longue salle étroite. À droite de la porte, se trouvait un groupe bruyant – Jack, qui ne possédait pourtant pas de téléviseur, reconnu vaguement des gens de la télé. Il n'aperçut pas Laurie et crut être le premier.

La patronne, une grande femme élégante, s'approcha. Une table était réservée au nom de Montgomery, dit-il, et elle lui prit son blouson en cuir qu'elle tendit aussitôt à un serveur désœuvré. Puis elle pria Jack de la suivre. Quelques mètres plus loin, il vit Laurie qui bavardait avec un serveur moustachu. Devant elle était posée une bouteille d'eau gazeuse italienne. Laurie aimait le bon vin et, naguère, quand elle l'attendait, elle en commandait toujours. Pourquoi pas ce soir ? Mystère.

Jack se pencha pour l'embrasser sur la joue, machinalement. Il échangea une poignée de main avec le serveur, un type très sympa, qui lui demanda s'il souhaitait du vin.

— Euh... oui ? dit Jack en regardant Laurie d'un air interrogateur.

— Ne fais pas attention à moi, je m'en tiens à l'eau.

— Ah ?

De plus en plus désarçonné, Jack hésita un moment puis demanda une bière. Si Laurie ne buvait pas de vin, lui non plus. C'était une question de principe, en quelque sorte.

— Je suis contente que tu arrives entier, dit Laurie. J'espérais qu'après le cas du coursier, tu jugerais peut-être imprudent de flirter quotidiennement avec la mort.

Jack opina sans répondre. Il trouvait Laurie radieuse. Elle portait l'une des tenues qu'il préférait. L'avait-elle choisie exprès pour lui ? Elle s'était changée et aussi lavé les cheveux. À l'IML, elle les coiffait en tresse ou les relevait sur le sommet du crâne ; ce soir, elle les avait laissés cascader sur ses épaules.

— Tu es superbe, dit-il.

— Merci. Toi aussi.

— Tu parles, marmonna-t-il, baissant les yeux sur sa chemise en batiste froissée ornée de quelques taches, sa cravate en tricot bleu

marine et son jean légèrement grasseux. À côté de Laurie, magnifique, il avait l'air du parent pauvre.

En attendant qu'on apporte la bière, ils évoquèrent les nombreuses soirées qu'ils avaient passées dans ce restaurant. Laurie rappela la fois où elle avait amené ici Paul Sutherland, qu'elle envisageait alors d'épouser, pour lui présenter Jack et Lou.

— J'avoue que ce n'est pas mon meilleur souvenir, dit-il.

— Pour moi non plus. J'y repense parce que, hier, Lou m'en a reparlé. Il m'a dit que lui et toi, vous étiez jaloux.

— Vraiment ? Qu'est-ce qu'il en sait ?

— Personnellement, je n'ai jamais cru que tu étais jaloux.

Le serveur revint avec la bière de Jack et une corbeille de pain.

— Vous voulez savoir quels sont les plats du jour ou vous préférez attendre un peu ?

— Nous passerons la commande dans un moment, répondit Laurie.

— Vous n'aurez qu'à m'appeler ! lança aimablement le serveur qui regagna les cuisines.

— Je suis désolé d'avoir dit que dîner avec toi était un sacrifice, déclara Jack après un silence. Je ne voulais pas te blesser, c'était une plaisanterie de mauvais goût.

— Tu es gentil de t'excuser. En temps normal, je n'aurais pas réagi de cette façon. Mais, en ce moment, je manque d'humour.

— Je n'ai pas eu l'occasion de te faire le bilan pour Mulhausen : aucune pathologie, comme tu le prévoyais. Et pour en revenir à Lou, je lui ai signalé que je me ralliais à ta théorie du tueur en série et que son département devrait s'y intéresser.

— Ah oui ? Et comment il a réagi ?

— Il m'a demandé quelle était la position officielle de l'institut médico-légal.

— Et alors ?

— Il a dit que, dans la mesure où l'IML et l'hôpital gardaient le silence et que le bureau du maire prenait la tangente, il avait les mains liées.

— Je vais essayer de changer ça en élaborant une liste de suspects.

— De suspects ! Bon sang ! Voilà qui bouleverserait à coup sûr le paysage. C'est bizarre que tu parles de ça. Figure-toi que j'ai eu une idée.

— Tant mieux.

— Même si ces décès paraissent contraires aux intérêts du système d'assurances médicales, ils pourraient malgré tout avoir un rapport avec ce système. De plusieurs manières.

— Explique...

— AmeriCare a dû faire preuve d'agressivité, bouffer des cabinets et des hôpitaux. Il n'est pas impossible que ton tueur soit aussi furax que moi contre la compagnie. Je confesse que j'ai nourri des pensées assassines quand AmeriCare a avalé mon cabinet tout cru. Sans eux, je serais encore un ophtalmo conservateur du Midwest, j'aurais des vestes en tweed et j'économiserais pour payer les études de mes gamines.

— Tu m'as souvent raconté l'histoire de ton ancienne vie, mais j'ai toujours autant de mal à me l'imaginer. Je suis sûre que je ne te reconnaîtrais pas.

— Je ne me reconnaîtrais pas moi-même !

— N'empêche que ton idée est excellente. Un médecin qui aurait ses entrées au Manhattan General et au St Francis... c'est un profil à retenir. Tu as d'autres suggestions ?

— La compétition ! La médecine est une jungle. Les deux géants locaux de ce business, National Health et AmeriCare, se sont égorgés dans le passé, on a eu vent de certaines magouilles en sous-main. Je sais qu'en gros National Health a concédé New York à AmeriCare, mais ils pourraient avoir changé d'avis. Provoquer une catastrophe publicitaire majeure pour AmeriCare, ce que cette série de décès sera tôt ou tard, avantagerait indéniablement National Health. Et pour aller plus loin, n'importe quel individu ou groupe déterminé à ce que l'action d'AmeriCare dégringole pourrait être impliqué, car une fois que les médias se jetteront là-dessus, les investisseurs vont tous déguerpir.

— Tes arguments sont convaincants, je n'y avais pas pensé. Merci.

— De rien.

Jack prit sa bouteille de bière, but une lampée au goulot. Laurie sirotait son eau gazeuse. Le restaurant se réveillait peu à peu de sa torpeur. D'autres dîneurs s'étaient attablés. Des clients s'attroupaient au bar, bavardaient et riaient – le niveau de décibels montait.

Remarquant que Jack et Laurie se taisaient, le serveur s'approcha pour leur demander s'ils souhaitaient commander les entrées. Laurie et Jack échangèrent un coup d'œil, opinèrent de concert, et le serveur se lança sur-le-champ dans un impressionnant numéro, débitant une

longue liste d'entrées du jour dont il expliquait avec moult détails la composition. Malgré ce récitation appétissant, Laurie opta simplement pour une salade de roquette et Jack pour des calamars, deux propositions du menu.

Quand ils furent de nouveau seuls, Jack observa longuement Laurie qui, tête basse, tripotait ses couverts pourtant impeccablement disposés. Il la sentait tendue. Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi, et ce qui était d'abord une pause dans la conversation parut bientôt à Jack une accalmie gênante. Il changea de position sur sa chaise et balaya la salle du regard pour s'assurer qu'on ne les écoutait pas.

— À quel moment comptes-tu parler de cette « chose » importante qui nous concerne, toi et moi, et personne d'autre ? Est-ce un sujet réservé aux entrées, au plat de résistance ou au dessert ?

Laurie leva le nez. Jack tenta de déchiffrer l'expression de ses yeux bleu-vert, mais ne put déterminer si elle était fâchée ou angoissée. On pouvait tout imaginer – qu'elle veuille se réconcilier avec lui, comme le suggérait Lou, ou qu'elle lui annonce qu'elle avait choisi son boy friend au nom français. Qu'elle fasse ainsi durer le mystère devenait lassant.

— Si ce n'est pas trop te demander, murmura-t-elle, j'aimerais que tu m'épargnes tes sarcasmes. Tout cela m'est pénible, je suppose que ça se voit. Tu pourrais au moins me ménager.

Jack prit une profonde inspiration. Exiger de lui qu'il renonce à sa plus efficace défense psychologique dans une situation où il redoutait d'en avoir particulièrement besoin, c'était beaucoup demander.

— Je vais essayer, mais à force de réfléchir à ce dont il pourrait s'agir, j'ai de la sauce blanche dans la cervelle.

— D'abord, j'ai appris hier que j'étais porteuse du gène muté BRCA1.

Jack dévisagea son ex-amante, envahi par la compassion, l'inquiétude, et un sentiment bien moins noble de soulagement. Égoïstement, il savait que, pour sa part, il gérerait infiniment mieux le problème du BRCA1 que la perspective de son mariage avec un autre.

— Tu ne dis rien ? fit-elle.

— Excuse-moi... La nouvelle m'a coupé le sifflet. Je suis vraiment désolé. Mais je persiste à penser qu'il vaut mieux pour toi que tu connaisses la vérité.

— Dans l'immédiat, je n'en suis pas persuadée.

— Moi si, sans l'ombre d'un doute. Pour l'instant, cela signifie simplement que tu devras être plus vigilante, peut-être passer une

mammographie ou une IRM tous les ans. N'oublie pas que, même si tu cours plus de risques de développer un cancer avant tes quatre-vingts ans, ta mère – dont tu as indiscutablement hérité ce gène – n'a pas eu de problèmes avant son quatre-vingtième anniversaire.

— C'est vrai, admit Laurie, dont le visage se détendit. Et ma grand-mère maternelle n'a eu, elle aussi, de cancer du sein qu'à quatre-vingts ans. Et mes tantes, qui ont bien plus de soixante-dix ans, n'ont rien, du moins pas encore.

— Voilà. Il me semble donc que, dans ta famille, la maladie ne frappe que les octogénaires.

— Peut-être, rétorqua Laurie avec moins d'optimisme. Mais il n'y a pas moyen de le vérifier, et reste la question du risque de cancer des ovaires.

— Y a-t-il quelqu'un dans ta famille, des deux côtés, qui ait eu ce cancer ?

— Pas que je sache.

— J'estime que c'est très positif.

— Probablement, répondit Laurie, qui se remit à tripoter ses couverts.

Jack but une autre lampée de bière fraîche. Il avait chaud et se demandait si sa figure n'était pas rouge. Il glissa un doigt dans le col de sa chemise pour dégager son cou en sueur. Il mourait d'envie d'ôter sa cravate, mais n'osait pas, vu l'élégance de Laurie. La manière dont elle avait présenté le gène muté BRCA1, en préambule de la discussion, le tracassait. « D'abord », avait-elle dit, et il redoutait le « ensuite ».

À cet instant arrivèrent la salade de roquette et les calamars. Le serveur posa les assiettes devant eux, remit de l'ordre sur la table et s'empessa de disparaître. Il ne les embêta pas avec la commande des plats de résistance. C'était justement pour cela que Jack aimait dîner *Chez Elios*, il ne se sentait jamais bousculé et contraint de lever le camp pour céder la place à d'autres clients.

Il mangea quelques bouchées, avala une autre gorgée de bière, puis s'éclaircit la gorge. Par superstition, il ne voulait pas poser la question, mais le suspense le crucifiait.

— Y a-t-il autre chose dont tu souhaitais me parler ?

Laurie le regarda droit dans les yeux.

— Oui, il y a autre chose. Je voulais te dire que je suis enceinte.

Jack déglutit, pencha légèrement la tête de côté, comme si un

poing venait de lui frapper la tempe. Il reposa sa bière, scrutant fixement sa compagne. Laurie enceinte... Il s'attendait à tout, sauf à ça. Il toussa de nouveau.

— Qui est le père ?

Le visage de Laurie s'assombrit et elle se redressa si brusquement que sa chaise se renversa. Il y eut un silence dans la salle du restaurant. Elle jeta sa serviette sur la salade et pivota pour gagner la sortie. Jack, d'abord pétrifié par cet accès d'hystérie, se ressaisit, suffisamment en tout cas pour la retenir par le bras. Elle le repoussa, mais il ne céda pas. Les narines palpitantes, elle le fusilla des yeux.

— Excuse-moi ! bredouilla-t-il. Ne t'en va pas, il faut qu'on discute et je reconnais que, comme question initiale, ce n'était pas très diplomatique.

Laurie tenta encore de se dégager, cette fois moins violemment.

— Assieds-toi, s'il te plaît ! insista-t-il d'une voix aussi calme et rassurante que possible.

Comme si elle prenait subitement conscience de leur environnement, Laurie vit les clients figés et muets qui tous l'observaient. Elle regarda Jack, opina et se rapprocha de la table. Aussitôt, le serveur surgit pour relever la chaise, remporter la salade et la serviette en cuisine. Laurie se rassit, les conversations reprirent dans la salle, comme si de rien n'était. Les New-Yorkais ne se formalisaient pas pour si peu.

— Tu le sais depuis combien de temps ? demanda Jack.

— J'ai eu des doutes hier, mais je n'ai eu la confirmation que ce matin.

— Ça te perturbe ?

— Évidemment. Pas toi ?

Jack acquiesça, demeura un instant silencieux, pensif.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Tu me demandes si je compte avoir ce bébé ? C'est ça que tu me demandes ?

— Laurie, on discute. Ce n'est pas la peine de te mettre en colère.

— Ta question initiale, comme tu dis, m'a quelque peu hérissée.

— Elle n'était pas si incongrue, dans la mesure où tu entretiens ce qui, vu de l'extérieur, paraît être une liaison échevelée.

— Moi, je l'ai trouvée excessivement grossière, vu que je ne couche pas avec Roger Rousseau.

— Comment je pourrais le savoir ? Pendant ces dernières semaines, je t'ai souvent téléphoné le soir. Une fois, j'ai insisté jusqu'à une heure indue, ce qui m'a amené à penser que tu ne dormais pas chez toi.

— J'ai quelquefois passé la nuit chez Roger, concéda-t-elle. Mais nous n'avons pas eu de relations sexuelles.

— La nuance semble plutôt subtile, mais admettons.

Le serveur revint avec une salade et une serviette propre. Intelligemment, il s'éclipsa sur la pointe des pieds.

— Tu es enceinte de combien ?

— Six semaines, sans doute sept d'après la gynéco. Je suis certaine que ça date de notre dernière nuit. C'est assez ironique, non ?

— Je dirais plutôt « stupéfiant ». Comment ça a pu se produire ?

— J'espère que tu ne m'en rends pas responsable ? Rappelle-toi la soirée qui a précédé. Tu m'as demandé où j'en étais de mon cycle, je t'ai répondu que je ne risquais sans doute rien, mais que c'était limite. Quand on a fait l'amour, quelques heures après, c'était en fait mon premier jour d'ovulation.

— Pourquoi tu m'as laissé aller jusqu'au bout ?

Laurie darda sur lui un regard noir.

— Tu vas finir par m'énerver pour de bon. J'ai vraiment l'impression que tu m'accuses, or figure-toi que nous étions deux pour faire l'amour. Je n'étais pas seule.

— Calme-toi... Je ne t'accuse pas, je te jure. Je suis sidéré. On a toujours réussi à éviter ça. Comment se fait-il qu'on se soit emmêlé les pinceaux justement cette nuit-là ?

Laurie se radoucit, poussa un soupir.

— Au point où nous en sommes, mieux vaut être honnête. Ce matin-là, quand on a commencé à faire l'amour, j'ai pensé qu'on prenait un risque, et j'ai eu la certitude que tu en étais aussi conscient. Dans ma tête, il ne s'agissait pas d'un risque énorme, mais tout de même... Comme je voulais profondément fonder une famille avec toi, pour notre bien à tous les deux, j'ai tenté la chance. Et il me semblait que, quelque part dans un recoin de ton âme, tu étais sur la même longueur d'onde, tu pensais que concevoir un enfant te permettrait de surmonter ton passé pour te construire une nouvelle vie. J'ai peut-être trop projeté mon propre désir sur toi, je ne sais pas, mais voilà ce que je ressentais.

Jack se mordillait distraitement l'intérieur de la joue, ruminant les

paroles de Laurie. L'existence lui avait réservé bien des surprises, et celle-là était de taille. Songer qu'il avait peut-être engendré un autre enfant le désarçonnait complètement. Il en était terrifié, en grande partie parce qu'il redoutait de trop l'aimer et de redevenir aussi vulnérable qu'autrefois. Perdre sa famille avait été une épreuve atroce et, si cela devait lui arriver encore, il n'y survivrait pas. Pourtant, malgré ces sombres réflexions, une autre pensée, plus positive, s'imposait à lui. Les six dernières semaines, ce cauchemar, lui avaient au moins appris une chose : il aimait Laurie bien plus qu'il ne se l'était jamais avoué. Comment la situation allait-elle tourner ? Il l'ignorait. Il ne savait même pas ce qu'elle éprouvait pour son petit ami.

— Ton silence m'inquiète, dit-elle. Ça ne te ressemble pas et, surtout, je voudrais que tu réagisses. D'une manière ou d'une autre. Nous avons des décisions à prendre. Si tu refuses de t'impliquer, sois franc. Je me débrouillerai toute seule.

— Je vais m'impliquer, bien sûr, mais tu es un peu déloyale. Tu m'assènes la nouvelle et tu t'attends à ce que je t'apporte une réponse en trois secondes. J'aurais préféré que tu me préviennes dès que tu l'as su, pour qu'on réfléchisse chacun de son côté. Ensuite, on aurait profité de ce dîner pour discuter.

— Tu as raison, je te l'accorde. Je ne veux pas te mettre au pied du mur, même si j'aimerais que tu me donnes la réponse que j'espère.

— C'est-à-dire ?

Laurie posa la main sur son bras.

— Non, je ne te soufflerai pas les mots. Je souhaite seulement que cet événement soit positif et te tire de ton chagrin. Avoir un enfant ne serait pas une insulte à ta famille disparue. Maintenant, je te propose de réfléchir à tout ça. Ce week-end, je suis de garde, donc si je ne suis pas chez moi, je serai joignable à l'IML. Appelle-moi.

— D'accord, rétorqua-t-il d'un ton las.

— Hé, ne me fais pas le coup de la déprime, gronda-t-elle.

— OK, mais je vais te dire un truc : je n'ai plus faim.

— Moi non plus. Partons d'ici, conclut Laurie, et elle fit signe au serveur qui accourut.

Seize

Roger se renversa contre le dossier de son siège et étira les bras vers le plafond. Il était ankylosé après des heures à la table de lecture, dans la salle de réunion du service des ressources humaines du St Francis Hospital. Des petites piles de documents et un CD s'alignaient sur la table. En face de lui était installée la DRH, Rosalyn Léonard, une femme grande, à l'air sévère qui ne passait pas inaperçue avec ses cheveux d'un noir d'encre et son teint de porcelaine. Elle l'avait d'abord intimidé, car elle semblait insensible à son charme, ce qui l'avait vexé. Pour lui, c'était extrêmement important de penser qu'il séduisait les femmes qui lui plaisaient. Mais la persévérance avait payé et, au fil des heures, il avait eu gain de cause. Peu à peu, elle s'était radoucie et, depuis un moment, il la sentait entrer à son tour dans le jeu du flirt. Elle ne portait pas d'alliance, ce qui ne lui avait pas échappé ; à l'approche du crépuscule, il l'avait habilement interrogée. En apprenant qu'elle était célibataire et sortait d'une rupture, il avait même envisagé de l'inviter à dîner, surtout si ça ne marchait pas avec Laurie.

Quand Roger avait quitté Manhattan pour venir dans le Queens, l'après-midi, il avait eu, d'une certaine façon, l'impression de rentrer chez lui. L'hôpital était en effet situé du côté est de Rego Park, lequel se trouvait à un jet de pierre de la partie de Forest Hills où il avait grandi. Ses parents étaient décédés, cependant il avait un oncle et plusieurs tantes qui vivaient encore près de la maison de son enfance. Dans le taxi qui longeait Queens Boulevard, il avait caressé le projet d'aller y faire un tour quand il aurait achevé sa mission.

Roger avait bien progressé. Son entretien avec Bruce Martin, le DRH du Manhattan General, s'était avéré plutôt fructueux, malgré des débuts laborieux. Lorsque Roger avait demandé carrément les dossiers des employés, Bruce lui avait répondu qu'une ribambelle de

règlements fédéraux limitait l'accès à de telles informations. Cela avait contraint Roger à faire preuve de créativité ; en tant que responsable administratif du personnel médical, avait-il prétendu, il entamait une étude sur les relations entre les médecins et le reste du personnel soignant et de maintenance, notamment en ce qui concernait les nouveaux employés et particulièrement ceux affectés au service de nuit, quand l'hôpital était, selon son expression, « en vitesse de croisière ». Il avait veillé à ne faire aucune allusion à son véritable objectif.

Il avait quitté le bureau de Bruce avec la promesse d'obtenir dans la journée une liste de tous les employés du Manhattan General et celle des personnes embauchées depuis la mi-novembre, surtout celles qui travaillaient entre 23 heures et 7 heures. Roger avait craint d'éveiller les soupçons de son interlocuteur en donnant, pour les nouveaux employés, une date apparemment arbitraire, mais Bruce l'avait notée sans broncher.

Bruce avait également contacté Rosalyn Léonard, son homologue au St Francis Hospital, pour la prévenir que Roger allait lui rendre visite et expliquer ce dont il avait besoin. Sur le moment, Roger n'avait pas apprécié cette initiative à sa juste valeur. Pourtant, s'il avait débarqué sans être recommandé, ce qui était son plan initial, il ne serait pas allé loin avec Rosalyn. Elle n'aurait pas levé le petit doigt pour lui, à présent il le savait. Avant son arrivée, et grâce au coup de fil de Bruce, elle avait déjà accompli une partie du travail préliminaire. Se procurer le genre de renseignements qu'il voulait n'était manifestement pas simple : il fallait avoir accès à de nombreuses sources. Étonnamment, les différents départements des hôpitaux AmeriCare fonctionnaient comme des fiefs autonomes, dans les limites des budgets que leur allouait la direction générale.

Roger avait également chargé Caroline, l'une des secrétaires, d'établir la liste des médecins consultant à la fois au Manhattan General et au St Francis. Il avait pris le temps de vérifier si c'était possible en cherchant quelques dossiers dans la banque de données informatiques. Malheureusement, il n'y avait pas grand-chose. Caroline lui avait promis de faire le maximum, à condition que les informations ne soient pas codées. Elle avait de l'espoir, car elle était copine avec un petit génie de l'informatique qui travaillait au Manhattan.

— Voilà, vous avez tout, dit Rosalyn en poussant vers lui, sur la surface vernie de la table, une ultime et mince liasse de documents. La liste complète de tous les membres du personnel de notre établissement à la mi-novembre – j'ai coché ceux qui travaillent de nuit – ; ensuite, la liste des employés du St Francis qui ont

démissionné ou dont le contrat a été résilié entre la mi-novembre et la mi-janvier ; la liste de nos médecins, également à la mi-novembre ; et enfin, celle de nos consultants. Est-ce tout ce que vous souhaitez pour votre étude ? Et les nouveaux employés embauchés depuis la mi-novembre ?

— Inutile, je pense que ces éléments devraient suffire.

Il parcourut les feuillets, secoua la tête d'un air stupéfait.

— Je n'imaginais pas qu'il fallait autant de monde pour faire tourner un hôpital américain, dit-il pour détourner la conversation de sa prétendue étude – s'il était forcé de s'expliquer davantage, Rosalyn, maligne comme elle était, ne tarderait pas à déjouer sa ruse.

— Nous sommes en réalité au-dessous de la moyenne. Comme toutes les organisations du même type, l'une des premières mesures d'AmeriCare, quand elle reprend un hôpital, est de réduire le personnel dans la plupart des services. Je suis bien placée pour le savoir, puisque cette tâche peu enviable m'incombe. Il m'a fallu remplir de nombreux imprimés roses.

— Ce doit être pénible, rétorqua machinalement Roger.

Il jeta un coup d'œil à la liste des employés qui avaient quitté le St Francis. Celle-ci était plus longue qu'il ne l'avait supposé, et moins détaillée qu'il ne l'espérait, concernant les horaires de travail, les conditions du départ – licenciement ou démission. On ne précisait pas non plus quels étaient les nouveaux employeurs de tous ces gens.

— Je suis surpris qu'il y ait un tel turnover. C'est habituel ?

— En gros, oui, encore que ce soit peut-être légèrement au-dessus de la moyenne, dans la mesure où la période qui vous intéresse recouvre les vacances. Si les gens souhaitent changer de poste et s'accorder avant un petit répit, ils choisissent de préférence une période de congés.

— Et cela semble concerner surtout les infirmières.

— C'est effectivement la réalité, hélas. On manque d'infirmières, ce qui leur permet d'avoir barre sur nous. Nous sommes constamment en train de recruter, et les autres hôpitaux chassent sur nos terres. Nous en sommes même réduits à chercher des postulantes à l'étranger.

— Vraiment ?

Roger savait que les États-Unis drainaient les médecins originaires des pays en voie de développement qui y venaient pour se former, puis s'y installaient. En revanche, il ignorait que ce phénomène s'appliquait aussi aux infirmières. Vu les besoins en matière de santé publique des pays du tiers-monde, c'était pour le moins moralement

discutable.

— La liste ne précise pas où sont parties ces personnes.

— Ces informations ne sont pas enregistrées dans la banque de données générale. Elles figurent peut-être dans le dossier personnel du salarié, si celui-ci a demandé qu'un certificat de travail soit adressé à une autre institution ou bien si le nouvel employeur a réclamé ce document. Mais, comme vous le savez, nous devons être très prudents en ce qui concerne ces dossiers, sauf si le salarié en a autorisé la consultation. Il y a toujours le risque d'un litige.

Roger acquiesça.

— Et si j'ai des questions par rapport à certains employés ? Je veux dire, sur leur travail au St Francis, par exemple, leurs relations avec leurs collègues, un éventuel blâme pour un motif ou un autre...

— Ce sera difficile. Cette étude est-elle destinée à l'institution, ou envisagez-vous de la publier ?

— Non, elle sera tout à fait confidentielle, réservée à la hiérarchie administrative.

— Dans ce cas, je peux sans doute vous aider, mais il me faudra en référer à notre président et à notre directeur général. Voulez-vous que je le fasse lundi ? Avant, cela me sera impossible.

— Non, non ce n'est pas la peine, rétorqua-t-il vivement – il n'avait aucune envie qu'on discute en haut lieu de sa prétendue étude. Je vais d'abord voir si j'ai besoin d'informations plus détaillées. Ce ne sera probablement pas nécessaire.

— Sinon, prévenez-moi vingt-quatre heures à l'avance.

Roger toussota, pressé de changer de sujet et d'en arriver enfin à ce qui le préoccupait.

— Parmi les employés qui ont quitté le St Francis, lesquels, s'il y en a, ont été embauchés au Manhattan General ? Autrement dit, lesquels sont restés au sein de la grande famille AmeriCare ? Peut-on facilement obtenir ce renseignement ?

— Pas à ma connaissance. Vous le savez, AmeriCare gère ses hôpitaux comme des entités distinctes. Seuls les investissements afférents aux fournitures de base sont communs. Si un salarié du St Francis nous quitte pour travailler au Manhattan General, pour nous c'est comme s'il était embauché par un autre organisme.

Roger hocha de nouveau la tête. Il réalisait que, de retour au bureau, il allait passer un temps fou à trier les renseignements dont il disposait. Ses chances d'avoir quelque chose à montrer à Laurie, un

bon prétexte pour se rendre chez elle le soir même, s'amenuisaient. Il consulta sa montre. 18 h 45. Le ciel, qui s'encadrait dans la fenêtre derrière Rosalyn, était noir. La nuit était tombée depuis longtemps.

— Pardonnez-moi de vous avoir retenue jusqu'à une heure si tardive, dit-il avec un sourire chaleureux. Je vous suis reconnaissant, mais je me sens affreusement coupable. Un vendredi soir, je suis sûr que vous aviez prévu des distractions plus agréables.

— Vous aider fut un plaisir, docteur Rousseau. Bruce, au téléphone, n'a pas tari d'éloges sur vous. J'ai cru comprendre que vous avez fait partie de Médecins sans Frontières.

— Eh oui, répondit-il, modeste. Mais, je vous en prie, appelez-moi Roger.

— Merci, docteur.

Rosalyn éclata de rire, se reprit :

— Merci... Roger.

— Non, c'est à moi de vous remercier.

— Je me suis documentée sur le travail que Médecins sans Frontières accomplit tout autour de la planète. Je suis admirative.

— Il y a un immense besoin de soins médicaux élémentaires dans les régions les plus troublées du monde, rétorqua-t-il, ravi que la conversation prenne un tour plus personnel.

— Je m'en doute. Où avez-vous été affecté ?

— Pacifique Sud, Extrême-Orient, et enfin l'Afrique. De la jungle impénétrable au désert.

Roger sourit. Son petit discours était réglé comme du papier à musique et produisait généralement son effet – Laurie en était une preuve.

— On se croirait dans un film. Qu'est-ce qui vous a poussé à quitter l'organisation pour venir à New York ?

Il sourit de plus belle, prit une inspiration avant de lancer son hameçon :

— J'ai fini par comprendre que je ne changerais pas le monde. J'avais essayé, en vain. Et comme un oiseau migrateur, j'ai ressenti le besoin viscéral de rentrer au nid pour fonder une famille. Je suis né à Brooklyn, voyez-vous, et j'ai grandi dans le quartier de Forest Hills.

— C'est très romantique. Avez-vous trouvé votre moitié ?

— Non... J'ai été trop occupé à chercher mes repères et à me réadapter au monde civilisé.

— Oh, je suis sûre que vous n'aurez pas de problèmes, dit Rosalyn en rassemblant les documents qui lui avaient servi à établir les listes. Vous devez avoir des anecdotes passionnantes sur vos voyages.

— Absolument ! répliqua-t-il, enchanté d'avoir piqué sa curiosité. Je serais ravi de vous raconter les moins assommantes, si vous me permettez de vous inviter à dîner. C'est la moindre des choses après vous avoir importunée si longtemps. En admettant que vous soyez libre ce soir, bien sûr. Me ferez-vous cet honneur ?

Rosalyn haussa les épaules, visiblement troublée.

— Pourquoi pas ?

— Alors, marché conclu, dit Roger.

Il se leva, décontracta ses longues jambes.

— Je connais un restaurant italien, ici dans Rego Park, un repaire mafieux depuis les années 50. La dernière fois que j'y suis allé, ce qui ne date pas d'hier, la cuisine était excellente et le vin pas mauvais du tout. Ça vous dirait de vérifier s'il existe toujours ?

Rosalyn haussa de nouveau les épaules.

— C'est tentant, mais je dois rentrer de bonne heure.

— Moi aussi. Parce que je devrai retourner au bureau dans la soirée.

— Jasmine Rakoczi ! lança une voix.

Jazz s'interrompit au beau milieu d'un de ses exercices préférés. À plat ventre, elle travaillait ses fessiers. Tournant la tête, elle découvrit une silhouette immobile près de l'appareil qu'elle utilisait. Étonnamment, les pieds et les jambes étaient féminins. Jazz ôta ses écouteurs, puis roula sur le côté pour regarder la personne qui l'avait apostrophée. Elle ne vit pas grand-chose, le visage était à contre-jour.

— Je suis navrée de vous déranger.

Jazz n'en revenait pas : on osait la déranger en pleine séance. Irritée, elle se dégagea des cale-pieds et s'assit. Elle se retrouva face à l'une des filles de la réception.

— Qu'est-ce qu'il y a ? bougonna-t-elle en s'essuyant le front avec sa serviette.

— Deux messieurs dans le hall. Ils ont dit qu'ils voulaient vous parler tout de suite, mais M. Horner a refusé de les laisser entrer dans la salle.

Un frisson imperceptible mais désagréable courut le long de son

dos. Elle songea aussitôt à la visite imprévue de M. Bob et M. Dave, la veille. Quelque chose ne tournait pas rond. Mais ça ne ressemblait pas à M. Bob de l'aborder dans un lieu aussi fréquenté.

— J'y vais, dit Jazz.

Elle but une gorgée d'eau minérale à la bouteille tout en regardant l'employée du club sortir de la salle de musculation. Le Glock était dans la poche de son manteau, au vestiaire. S'il devait y avoir du grabuge, elle voulait son Glock. Mais pourquoi y aurait-il des problèmes ? Pour Mulhausen, ça s'était passé sans la moindre anicroche. À moins d'un pépin avec l'enquête Chapman. Comme tous ceux qui assuraient la garde de nuit, Jazz avait été interrogée par deux inspecteurs à la mine exténuée. Mais elle s'en était bien tirée, là aussi, d'après la rumeur qui courait parmi les infirmières et selon laquelle ce meurtre était une banale agression. La sécurité de l'hôpital avait solennellement promis de renforcer les patrouilles, surtout aux heures de changement d'équipe.

Jazz se dirigea vers la porte d'un pas vif. Plongée dans ses pensées, elle ne remarqua même pas les deux hommes qui l'observaient. Elle réintégra le vestiaire, rafla un Coca au passage. Puis elle enfila sa tenue de travail, son manteau et, enfonçant la main dans la poche droite, serra les doigts sur le Glock.

Une main dans sa poche, l'autre tenant le Coca, elle dut rouvrir la porte d'un coup d'épaule. Au-delà du comptoir s'étendait un salon assez spacieux, que prolongeaient un restaurant et un bar. Il y avait même une petite boutique d'articles de sport.

Jazz balaya les lieux d'un coup d'œil et, ne repérant pas M. Bob ou M. Dave, revint demander à la réceptionniste où étaient les hommes qui la demandaient. La jeune femme montra deux types cachés derrière leurs journaux. À l'évidence, il ne s'agissait pas de M. Bob et de M. Dave. Ils avaient plutôt l'air de clochards.

— Vous êtes sûre ? questionna Jazz.

Elle craignit alors d'avoir affaire à deux flics déguisés venus remuer la merde à propos de Chapman. Résignée, elle s'approcha d'eux, les doigts toujours crispés sur le Glock.

— Bonjour ! dit-elle d'un ton peu amène. Il paraît que vous me cherchez.

Les types baissèrent leurs journaux, et Jazz sentit son visage s'enflammer, le sang battre à ses tempes. Elle dut serrer les dents pour ne pas sortir son arme de sa poche. L'un de ces hommes était son père, Geza Rakoczi. Une barbe de trois jours lui mangeait les joues.

— Jasmine chérie, comment tu vas ?

Il empestait l'alcool, elle le sentit malgré la table basse jonchée de magazines qui les séparait. Sans répondre, elle considéra l'autre type qu'elle ne connaissait pas.

— C'est Carlos, dit Geza.

Jazz regarda de nouveau son père qu'elle n'avait pas vu depuis des années. Il était donc toujours vivant, malgré la bouteille. Elle avait pourtant espéré le contraire.

— Comment tu m'as retrouvée ?

— Carlos a un pote calé en ordinateurs. Il dit qu'on peut tout trouver sur Internet. Alors, je lui ai demandé de te trouver, et il l'a fait. Il paraît que tu joues beaucoup aux jeux en ligne et que tu es une fidèle des chats. Moi, je pige rien à ces boniments, n'empêche que lui, il t'a trouvée. Il a même découvert que tu étais membre de ce club.

Geza jeta un regard circulaire.

— Un endroit drôlement chic. J'suis épaté. Tu te débrouilles bien, ma fille.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Ben, pour être franc, j'ai besoin d'un peu de fric, et comme t'es une super-infirmière et tout, j'ai eu l'idée de te demander à toi. Tu comprends, ta mère est morte, la pauvre. Il a fallu que je me procure du pognon, sinon on l'aurait enterrée dans la fosse commune.

Un moment, Jazz ne put que songer aux treize dollars gagnés autrefois en déblayant la neige. Le souvenir de ce qui était arrivé ensuite à ce pécule redoubla sa fureur. Elle serra le Glock dans sa poche, mais eut le bon sens d'ôter son doigt du pontet.

— Fous le camp d'ici ! cracha-t-elle.

Pivotant sur ses talons, elle repartit en direction des vestiaires. Elle entendit Geza l'appeler, puis il la saisit par l'épaule et l'obligea à se retourner.

Jazz sortit la main de sa poche, heureusement sans le Glock. Plus tard, elle se demanderait ce qui se serait passé si elle n'avait pas lâché le pistolet.

— Ne me touche jamais plus ! articula-t-elle en le menaçant de l'index. Et ne reviens pas me harceler ! Tu comprends ce que je te dis ? Sinon, je te tuerai. C'est aussi simple que ça.

Elle pivota de nouveau. Geza gémit qu'il était son père, mais elle ne s'arrêta pas, et il n'essaya pas de la suivre. Une fois dans le vestiaire, elle manipula la serrure à combinaison de son placard pour

y déposer son manteau. Ensuite, elle réintégra la salle de musculation, décidée à reprendre sa séance depuis le début, même si, avant d'être interrompue, elle avait presque terminé.

Elle avait besoin de se fatiguer pour contrôler sa rage, et cela fonctionna plutôt bien. Lorsqu'elle passa sous la douche, elle se maîtrisait de nouveau. Elle jugeait même assez comique cette pathétique créature qu'était devenu son père. Elle se demandait aussi quand sa mère était morte, et n'en revenait pas que cette femme ait vécu si longtemps, vu son obésité.

Comme elle était en retard, elle se doucha et s'habilla à toute vitesse. En sortant, elle lança un coup d'œil en direction du hall et constata avec soulagement que son père avait pigé et déguerpi.

En rejoignant son véhicule, elle se remémora l'incident de la veille et, après avoir déverrouillé les portières, scruta la banquette arrière. Elle était mortifiée que M. Bob et M. Dave l'aient surprise de cette façon. Elle s'enorgueillissait d'être prudente, toujours sur le qui-vive.

S'installant au volant du Hummer, elle boucla sa ceinture. Elle espérait s'amuser un peu sur le chemin de l'hôpital. Faire la course avec les taxis était une excellente manière d'évacuer son reste d'anxiété due à la visite de son père. Dans la courte file d'attente, à la sortie du parking, elle prit son BlackBerry. Trois noms pour les deux dernières nuits... Elle n'était donc pas très optimiste pour celle-ci, mais elle voulait malgré tout vérifier.

Au premier feu rouge, elle consulta ses messages et découvrit avec bonheur qu'il y en avait un de M. Bob.

— Ouais ! s'écria-t-elle.

Un autre nom était inscrit sur l'écran de son portable. Patricia Pruitt.

Un sourire lui fendit le visage. Ça baignait dans l'huile. Le lendemain soir, elle aurait plus de soixante mille dollars sur son compte.

Quand le feu repassa au vert, Jazz accéléra brutalement pour laisser derrière elle voitures et taxis. Aucun ne parut avoir envie de la défier. Se carrant dans son siège, elle pensa à la façon dont son père l'avait dénichée. Même si elle chattait pendant des heures, elle croyait avoir été prudente en ce qui concernait son identité et les lieux qu'elle fréquentait, hormis les rares fois où ça avait « accroché ». Il lui faudrait être encore plus vigilante, car elle aimait les forums de discussion et n'avait pas l'intention de renoncer à ce plaisir. Il n'y avait que sur le Net qu'elle trouvait des gens comme elle, avec qui elle pouvait vraiment communiquer, qu'elle pouvait respecter, voire

aimer. Ils étaient si différents des imbéciles qu'elle rencontrait dans la vie réelle.

Le dîner de Roger avec Rosalyn fut formidable. Sa froideur initiale fut amplement compensée par son attitude pendant le repas, surtout après quelques verres de vin. Ensuite, Roger essaya de la mettre dans un taxi qui la ramènerait chez elle, mais Rosalyn insista pour qu'ils partagent une voiture. Devant son immeuble de Kew Gardens, elle se lança dans un discours convaincant pour qu'il monte boire une tisane, proposition qu'on ne lui avait pas faite depuis l'université.

Il réussit néanmoins à résister, malgré un long baiser passionné échangé sur le trottoir. Il se cramponnait à la portière ouverte du taxi. La sensualité à laquelle Rosalyn laissait libre cours offrait d'alléchantes perspectives, cependant il pensait au travail qui l'attendait. Il avait le sentiment d'être en service commandé et, même s'il n'aurait rien à présenter à Laurie ce soir-là, le week-end commençait à peine.

Ils se promirent de s'appeler bientôt, puis Roger réintégra le taxi et agita la main pour saluer Rosalyn qui demeura clouée au sol jusqu'à ce que la voiture ait disparu. Il était satisfait, cette expédition dans le Queens avait été un franc succès : non seulement il avait obtenu la majeure partie des renseignements qu'il cherchait, mais il avait aussi rencontré une femme manifestement partante pour de futures et agréables soirées.

Lorsque Roger atteignit le Manhattan General, il était près de 23 heures. Avant tout, il alla boire une tasse de café noir. De retour dans son bureau, galvanisé par la caféine, il se plongea avec enthousiasme dans les documents. Vers 2 heures du matin, il avait bien avancé. La théorie de Laurie, étayée par les idées qu'il avait sur la façon de la développer, s'avérait étonnamment fertile. Au départ, il s'était demandé s'il parviendrait à trouver un seul suspect possible. Maintenant, il en avait trop.

Roger fit basculer son fauteuil en arrière et prit la première liste qu'il avait imprimée : cinq médecins consultant au Manhattan General et au St Francis au cours des quatre mois précédents. La liste exhaustive de ceux qui avaient une consultation dans les deux institutions étant beaucoup trop longue pour être utile, il avait décidé d'y mettre des limites temporelles.

En tant que chef du personnel médical, il avait libre accès aux dossiers de tous les praticiens associés à l'hôpital. Trois des cinq médecins de sa liste avaient écopé des blâmes. Deux d'entre eux avaient des « problèmes de santé », euphémisme pour « toxicomanie »,

ce que Roger pouvait certes comprendre. Ils avaient suivi une cure de désintoxication six mois auparavant et étaient en probation, avec quelques contraintes mineures à respecter. Le troisième, le Dr Pakt Tam, était impliqué dans plusieurs procès pour faute médicale, qui n'étaient pas encore instruits et avaient tous pour objet des décès prématurés – lesquels ne figuraient cependant pas dans la série de Laurie. L'hôpital avait tenté d'annuler sa consultation, mais le Dr Tam était allé en justice, et le tribunal l'avait rétabli dans ses fonctions en attendant le procès.

L'exemple du Dr Tam avait incité Roger à chercher tous les médecins dont la consultation avait été annulée ou restreinte durant les six derniers mois ; il se disait qu'ils pouvaient être furieux, ou détraqués, ou avoir soif de vengeance, voire tout ça à la fois. Il avait repéré huit personnes qui répondaient à ces critères. Malheureusement, il n'avait aucun moyen de savoir si l'une d'elles consultait aussi au St Francis. Sur un bout de papier, qu'il agrafa à ce feuillet, il nota d'appeler Rosalyn dès le lundi pour l'interroger à ce sujet.

Outre les médecins, il lui faudrait trouver les mécontents parmi les anciens employés de l'hôpital, et même parmi ceux qui y travaillaient encore, particulièrement le personnel infirmier qui avait un contact direct avec les patients. Il avait donc griffonné sur un Post-it, collé sur sa lampe de bureau pour être bien visible, de demander à Bruce la liste des employés licenciés avant la mi-novembre. À ce stade, il s'était senti quelque peu découragé, mais il avait continué.

Il s'était ensuite intéressé aux anesthésistes. Leur spécialité faisait d'eux les premiers suspects, lui semblait-il. Deux lui avaient immédiatement sauté aux yeux. Tous deux travaillaient de nuit, exclusivement, donc sans doute par choix. Le premier était le Dr José Cabreo – outre une dépendance à l'oxycodone (13) il avait été traîné en justice pour faute médicale. Le Dr Motilal Najah, le second, était une nouvelle recrue venant du St Francis. Roger avait fait une copie de leur dossier et dessiné une étoile à côté de leur nom. Ces documents étaient posés devant lui, près du buvard de son sous-main. Ces deux-là étaient ses principaux suspects, avec une préférence pour Najah. Même si on n'avait rien à lui reprocher, son transfert datait de la période critique. Un timing parfait.

Pour finir, il s'était concentré sur le reste des employés. En comparant la liste des gens qui avaient quitté le St Francis après la mi-novembre et celle des individus engagés au Manhattan General au cours de la même période, on aboutissait à plus de vingt personnes. Roger avait d'abord été choqué par ce nombre mais, à la réflexion, cela s'expliquait. Le Manhattan General était le navire amiral de la

flotte AmeriCare et, si on recrutait à tour de bras – comme le prétendait Rosalyn –, il paraissait naturel que la plupart des postulants préférèrent l'institution la plus réputée.

N'étant qu'un détective amateur, Roger avait aussitôt décrété que vingt-trois suspects, c'était trop pour lui. Pour réduire le champ des possibilités, il s'était souvenu de la suggestion de Laurie : retenir uniquement ceux qui assuraient la garde de nuit au St Francis et avaient choisi les mêmes horaires au Manhattan General. Avec de tels paramètres, il ignorait ce qui sortirait de ce tri. À sa grande surprise, il avait trouvé sept employés. Herman Epstein de la pharmacie, David Jefferson de la sécurité, Jasmine Rakoczi, infirmière, Kathleen Chaudhry et Joe Linton du laboratoire, Brenda Ho de l'entretien et Warren Williams de la maintenance.

Sept, c'était plus qu'il n'en attendait, cependant il croyait pouvoir s'en débrouiller. Roger relut sa liste, songeant que ces patronymes reflétaient bien le melting-pot américain. Il lui semblait deviner l'origine de ces familles, hormis peut-être pour Rakoczi – l'Europe de l'Est, vraisemblablement. Quoi qu'il en soit, tous ces gens avaient, d'une façon ou d'une autre, moyen d'approcher les patients, surtout pendant la nuit où la surveillance était beaucoup plus relâchée. Devrait-il essayer de convaincre Rosalyn de lui procurer leurs dossiers au St Francis ? Maintenant qu'il avait avec elle un semblant de relation personnelle, il réussirait peut-être à obtenir ces informations sans passer par la voie officielle. Ce n'était pas garanti, mais comment procéder autrement ?

Roger reposa le feuillet à côté de la liste des anesthésistes, consulta sa montre. Deux heures et quart. Il ne se rappelait même plus la dernière fois qu'il avait veillé si tard pour travailler. Cela remontait probablement à son internat. Penser que la majeure partie des New-Yorkais dormaient le déprimait quelque peu, mais au moins il ne ressentait pas la fatigue. La forte dose de caféine qu'il avait ingurgitée circulait encore dans ses veines et il en avait des fourmis dans tout le corps. Il n'était même pas conscient que son pied s'agitait en cadence. Maintenant qu'il avait tous ces suspects possibles, il aurait aimé téléphoner à Laurie, peut-être lui proposer de faire un saut chez elle. Mais, bien sûr, c'était inenvisageable. Il n'allait pas la réveiller, alors qu'elle était chamboulée par cette histoire de BRCA1.

Il se rendit compte alors que, pour la première fois depuis qu'on l'avait embauché, il se trouvait dans l'hôpital la nuit, aux heures où s'étaient produits tous les décès inexplicables auxquels Laurie et lui s'intéressaient. Puisqu'il ne parviendrait pas à dormir et qu'il était d'humeur à jouer les fins limiers, autant jeter un œil au service de chirurgie et, par la même occasion, à certains de ses « suspects ». Il

prit donc les dossiers des deux anesthésistes et la liste des sept employés qui avaient choisi les mêmes horaires au St Francis et au Manhattan General. Il les parcourut de nouveau pour mémoriser les noms.

Roger était sur le point de sortir, lorsqu'une autre idée lui traversa l'esprit. Vu sa nervosité, il resterait debout jusqu'à l'aube et ne reviendrait pas à son bureau avant midi. Il composa donc le numéro de la ligne directe de Laurie à l'IML et attendit que son répondeur se déclenche.

— C'est moi, Roger. Il est plus de 2 heures du matin, mais je voulais te dire que tu as été bien inspirée de me suggérer de m'adresser au St Francis. Ça nous donne pas mal de suspects potentiels, beaucoup plus que je ne le prévoyais. Cela grâce à toi. J'ai hâte de t'en parler de vive voix, nous pourrions peut-être dîner ensemble demain. Pour l'instant, je m'apprête à monter en chirurgie pour rencontrer certains des individus figurant sur mes tablettes tant qu'ils sont de garde. Pour te mettre l'eau à la bouche, je mentionnerai simplement l'un des anesthésistes, Motilal Najah. J'ai eu un entretien avec lui quand il a posé sa candidature. J'avais oublié qu'il débarquait du St Francis, juste après les vacances. Simple coïncidence ou pas ? Et ce n'est que la partie visible de l'iceberg. Bref, je vais rester ici quelques heures encore, par conséquent je ne serai pas au bureau avant midi. Je t'appellerai dès mon arrivée. Ciao !

Roger raccrocha et consulta la liste des sept employés également transférés au General durant la période en question. N'aurait-il pas dû communiquer leurs noms à Laurie ? Il voulait par-dessus tout l'intéresser, l'impressionner, dans l'espoir qu'elle accepte de nouer avec lui une relation amoureuse. Il envisagea de lui laisser un deuxième message, se ravisa : il avait suffisamment piqué sa curiosité.

Il enfila la longue blouse blanche qu'il arborait chaque fois qu'il s'aventurait dans l'hôpital, puis longea le secteur administratif. Il y était déjà venu le soir, mais jamais après minuit. À cette heure, les lieux ressemblaient à un mausolée.

Dans le couloir central, il n'y avait qu'une technicienne de surface, au loin, qui passait la cireuse. Roger entra dans l'ascenseur, sidéré de se sentir débordant d'énergie. Il éprouvait aussi une légère euphorie, qui le fit malheureusement penser à l'héroïne. Il secoua la tête. Il ne voulait pas retomber dans ce piège. Pour un médecin, qui avait toutes les drogues à portée de main, ce genre de tentation était difficile à combattre.

Il s'arrêta au deuxième étage, où se trouvait le bloc opératoire, poussa une porte battante donnant sur un couloir désert. À sa droite,

le son d'une télé lui parvint depuis une ouverture cintrée qui menait au salon de repos. Il s'avança, espérant rencontrer des membres de l'équipe chirurgicale.

Les fenêtres de la pièce, qui faisait environ dix mètres carrés, donnaient, comme celles de la cafétéria, sur une cour. Deux portes en vis-à-vis conduisaient aux vestiaires. Le mobilier se réduisait à deux canapés en vinyle gris, quelques fauteuils assortis et plusieurs petits bureaux. Au centre, sur une table basse, traînaient des journaux, de vieux magazines et une boîte à pizza. Une télé d'angle était branchée sur CNN, mais nul n'y prêtait attention. Dans un autre coin, une cafetière était posée sur un petit réfrigérateur.

Il y avait là dix individus, tous vêtus de la même tenue verte unisexe. Certains portaient un bonnet ou une sorte de capuchon, certains étaient tête nue. À première vue, l'égalitarisme semblait de règle, mais Roger savait que la chirurgie était le domaine le plus hiérarchisé de l'hôpital. La plupart des gens présents dans la pièce lisaient et mastiquaient divers snacks en sirotant du café, tandis que les autres bavardaient.

Roger s'approcha de la cafetière. Il faillit se servir, non pour se tenir éveillé, mais pour se donner une contenance, une raison d'être là – il n'avait reconnu personne dans la pièce. Au lieu de quoi il ouvrit le réfrigérateur et prit un jus d'orange.

Sa boisson à la main, il jeta un regard circulaire. Nul n'avait fait attention à lui quand il était entré. À présent, cependant, une femme l'observait en souriant. Il la rejoignit et se présenta.

— Je vous connais, dit-elle. Nous nous sommes rencontrés à la fête de Noël. Cindy Delgada... je suis infirmière. Nous ne recevons pas souvent de visiteurs. Qu'est-ce qui vous amène ici au milieu de la nuit ?

Roger haussa les épaules.

— J'ai travaillé tard, et j'ai eu envie de voir l'hôpital en pleine action.

— Ici, ce n'est pas très drôle, ça roupille, grimaça Cindy. Si vous cherchez de l'animation, je vous suggère plutôt les urgences.

Roger salua cette répartie d'un rire poli.

— Pas d'opérations cette nuit ?

— Oh, si. Deux. Il y en a une en cours salle six, et on en attend une autre dans une heure, qui vient des urgences.

— Vous connaissez le Dr José Cabreo ?

— Bien sûr, répondit-elle, montrant un homme pâle et trapu, assis dans un fauteuil près de la fenêtre. Voilà le Dr Cabreo.

En entendant son nom, José baissa son journal pour regarder Roger. Une moustache broussailleuse lui dissimulait quasi la bouche. Ses sourcils dessinèrent un accent circonflexe interrogateur sous le bord de son bonnet chirurgical.

Roger se sentit obligé de le rejoindre. Il n'avait pas vraiment prévu de s'adresser directement aux deux anesthésistes ; il souhaitait plutôt papoter avec le personnel du service, les amener à lui parler de ces hommes afin de mieux cerner leur personnalité. Il ne se leurrait pas, il n'était pas psychiatre : il serait incapable de repérer un tueur en série, à moins que celui-ci ne se dénonce. En revanche, il pensait pouvoir déterminer si un individu était susceptible de figurer parmi les suspects.

— Bonsoir, dit-il avec embarras, car il ne savait pas quoi raconter et s'en voulait de ne pas s'être préparé à une confrontation de ce genre.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Eh bien... répondit Roger en s'évertuant à ne pas bredouiller. Je suis le chef du personnel médical.

— Je sais qui vous êtes, déclara José d'un ton nerveux, méfiant.

— Ah bon, comment ça ?

José était l'un des nombreux médecins que Roger n'avait pas personnellement reçus, ce qui était aussi le cas pour presque tous ceux de l'équipe de nuit. Il pointa le doigt vers le badge épinglé sur la blouse de Roger. Ce dernier se frappa le front.

— Oui, évidemment. J'oublie toujours que je porte cet écriteau.

Il y eut un silence gêné. On n'entendait que la télé, en sourdine, et Roger eut l'impression que les autres les écoutaient.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ? demanda José.

— Seulement m'assurer que vous êtes satisfait de votre sort, qu'il n'y a pas de problèmes.

— Des « problèmes » ? C'est-à-dire ? Je n'apprécie pas vos insinuations.

— Ne vous énervez pas, il n'y a pas de raison, fit Roger d'une voix apaisante. Je désire simplement rencontrer les membres de l'équipe. Nous n'avions pas encore eu ce plaisir.

Il tendit la main à son interlocuteur qui avait rougi et n'ébaucha pas un mouvement. José leva lentement les yeux et planta son regard

dans celui de Roger.

— Vous avez du culot de débarquer ici brusquement pour me parler de « problèmes », dit-il avec véhémence, agitant un index menaçant. Vous avez intérêt à ce que ça ne concerne pas des histoires enterrées depuis longtemps, comme les antalgiques que je prenais pour mon mal de dos ou les plaintes pour faute médicale, qui sont réglées. Sinon, l'administration et vous aurez des nouvelles de mon avocat !

— Du calme, murmura Roger. Je n'avais pas du tout l'intention d'évoquer ces sujets.

Il était stupéfié par tant d'agressivité, de virulence, cependant il se força à garder son sang-froid. Si cet homme s'emportait ainsi à la moindre provocation, il pouvait être dangereux, capable de l'inconcevable.

— En réalité, s'empressa de poursuivre Roger pour désamorcer la bombe, je vous ai abordé pour vous demander comment ça se passe avec le Dr Motilal Najah. Contrairement à lui, vous travaillez ici depuis longtemps. Votre opinion m'intéresse.

L'expression de José se fit moins hostile, moins tendue. Il invita Roger à s'asseoir près de lui.

— Pourquoi vous ne l'avez pas dit tout de suite ? chuchota-t-il. En ce qui concerne les « problèmes », c'est avec Motilal qu'il faut discuter.

— Vraiment ?

Roger était à présent frappé par son regard luisant, son ton de conspirateur. Il songea que, même si cet homme n'était pas un tueur, ce serait sans doute le dernier par qui il se laisserait anesthésier.

— Ce type est un solitaire. L'équipe de nuit est très soudée. Mais lui, voyez-vous, il ne fraye avec personne en dehors du bloc. Il mange dans son coin, il ne vient jamais ici pour bavarder. Et quand je dis jamais, c'est jamais !

— Il m'a pourtant paru sympathique, lorsque je l'ai reçu au moment de son embauche.

Roger se rappelait même avoir été impressionné par la gentillesse et la douceur de Motilal. Cependant, si José n'exagérait pas et que Motilal avait réellement des tendances asociales, il faudrait le compter parmi les suspects.

— Alors, il vous a jeté de la poudre aux yeux, décréta José avec un geste ample de la main. Si vous ne me croyez pas, demandez à n'importe qui.

Roger balaya la pièce du regard, les gens qui avaient repris leur lecture ou leur conversation. Le pessimisme le gagnait ; vu ce qu'il entendait sur Motilal et le comportement de José, il aurait du mal à faire le tri parmi ses suspects potentiels.

— Et sur un plan strictement professionnel ? C'est un bon anesthésiste ?

— Je suppose... Mais il faudrait interroger une des infirmières anesthésistes, elles sont mieux placées pour donner un avis puisqu'elles doivent bosser directement avec ce cossard. Moi, j'ai un problème avec lui : il n'est jamais là. Toujours en train de se balader dans l'hôpital.

— Pour quelle raison ?

— Comment je le saurais ? En tout cas, je me tape tout le boulot. Il y a dix minutes, par exemple, j'ai été obligé de le prévenir sur son pager pour qu'il ramène ses fesses. C'était à son tour d'aller au bloc. Moi, je me suis déjà farci deux opérations ce soir.

— Et où était-il quand vous l'avez contacté ?

— En bas, en gynéco-obstétrique. C'est ce qu'il m'a dit, en tout cas, quand je lui ai posé la question. Mais il aurait aussi bien pu être au bar.

— Pour le moment, il est donc en pleine opération ?

— Il a intérêt, sinon Ronald Havermeyer, notre chef, sera mis au courant. J'en ai ras le bol de couvrir ce type.

— Dites-moi..., rétorqua Roger en s'adossant à son siège, savez-vous qu'au cours des deux derniers mois, sept de nos patients relativement jeunes, en bonne santé, et qui venaient de subir une intervention chirurgicale sans gravité, sont décédés brutalement et de façon inexplicable ?

— Non, répondit José – un peu trop vite, selon Roger.

Puis l'anesthésiste agita la main pour imposer le silence à son interlocuteur. Un haut-parleur fixé au mur crachotait :

— ACR à la 703, annonça une voix désincarnée. ACR à la 703...

José se leva pesamment, balança son journal sur la table.

— Vous savez quoi ? Il suffit que je souffle un peu pour qu'on ait un collapsus cardiorespiratoire. Désolé d'interrompre cette discussion si brusquement, mais quand on n'est pas au bloc, on doit participer à la réa. Je vous conseille vivement de parler avec Motilal. Question problèmes, c'est le champion.

José sortit à grands pas, les doigts crispés sur son stéthoscope.

Roger entendit claquer les portes battantes. Il poussa un soupir. Personne n'avait réagi à l'annonce du haut-parleur ni au départ précipité de l'anesthésiste. Soudain, son regard rencontra celui de Cindy Delgada. Elle lui sourit de nouveau, haussa les sourcils d'un air interrogateur. Roger la rejoignit.

— Ne faites pas attention au Dr Cabreo, dit-elle, rieuse. C'est un incurable pessimiste, notre messager de l'apocalypse.

— Il me semble un peu agressif.

— Oh, quel doux euphémisme ! Il est complètement paranoïaque, un rien misanthrope, mais on le laisse faire. Et vous savez pourquoi ? Parce que c'est un formidable anesthésiste. Je peux vous en parler en connaissance de cause, je travaille avec lui presque toutes les nuits.

— Vous me rassurez, dit Roger, qui n'était cependant pas convaincu. Vous avez entendu ce qu'il m'a raconté sur le Dr Najah ?

— J'ai compris l'essentiel.

— Est-ce l'opinion générale ici ?

— Sans doute, dit-elle d'un ton évasif. Le Dr Najah n'est effectivement pas très sociable, il ne traîne pas avec nous, mais ça ne dérange que José. Après tout, on est l'équipe de nuit.

— Et alors ?

— On a tous nos bizarreries, ce qui explique qu'on ait choisi ces horaires. Il se peut qu'on soit tous un peu misanthropes à notre manière. Personnellement, j'apprécie qu'il y ait moins de surveillance et beaucoup moins de bureaucratie. J'ignore pourquoi Motilal préfère travailler de nuit. Peut-être simplement parce qu'il est timide. Comme il très peu loquace, on a du mal à le cerner, mais je vous le répète : c'est un bon anesthésiste, indiscutablement. José aussi. Et je ne dis pas ça de tout le monde, je vous assure.

— Vous n'estimez donc pas que le Dr Najah est un asocial.

— Pas au sens psychiatrique du terme. Du moins, je ne le pense pas. Mais, pour être honnête, je n'en sais trop rien. En tout et pour tout, je n'ai dû échanger que quelques mots avec lui.

— José se plaint qu'il soit perpétuellement en vadrouille dans l'hôpital. Où va-t-il, à votre avis ?

— Je pense qu'il rend visite à tous les patients qu'on doit opérer dans la matinée. Il trimbale toujours le planning des interventions.

Roger opina, songeant que, décidément, ses talents de détective n'étaient pas à la hauteur. Après sa discussion avec José, ce qu'il apprenait à propos de Motilal le solitaire, et de l'équipe dans son

ensemble, il n'était pas en mesure d'éliminer un seul suspect. Néanmoins il s'obstina :

— Avez-vous entendu ce que José m'a répondu quand je lui ai demandé s'il avait connaissance des sept décès que nous avons eus durant ces deux derniers mois ?

— Oui, j'ai entendu, répliqua-t-elle avec un petit rire ironique. Je ne comprends pas ce qui lui est passé par la tête. Il est au courant. On l'est tous, et particulièrement les anesthésistes. On n'insiste pas trop sur le sujet, mais on en a quelquefois discuté.

— Alors, pourquoi a-t-il prétendu n'être pas informé ?

— Aucune idée. Il vous faudra lui poser la question quand il reviendra. Pour une réa, les anesthésistes ne traînent pas. S'ils sont disponibles, ils y vont juste pour intuber le patient, ou si le patient est déjà intubé, pour vérifier qu'il l'est correctement.

— Merci d'avoir bien voulu bavarder avec moi, dit Roger avec un coup d'œil autour de lui. J'avoue que personne ici ne me paraît très liant.

— Je vous le répète, on est tous un peu bizarres, mais si vous veniez souvent, vous vous feriez des copains.

Roger la salua et, après un dernier et chaleureux sourire, regagna l'ascenseur. Il ébaucha le geste d'appuyer sur le bouton d'appel, se ravisa. Sa virée au service de chirurgie ne l'avait guère aidé. Tout à l'heure, il comptait deux anesthésistes parmi ses suspects potentiels, maintenant il en avait toujours deux.

Il avait plusieurs possibilités. Rester au deuxième étage, visiter la pharmacie et tenter d'apprendre quelque chose sur Herman Epstein, passé de l'équipe de nuit du St Francis à celle du Manhattan General. Ou descendre au premier, au labo, et enquêter sur les deux techniciens figurant sur sa liste. Ou encore aller au rez-de-chaussée, à la sécurité, voire au sous-sol où se trouvaient le service d'entretien et la maintenance. Son instinct lui soufflait qu'à cause de son inexpérience en matière d'investigation, il ne découvrirait rien de passionnant. Son petit entretien avec José lui avait fait prendre conscience qu'il ne savait même pas quelles questions poser, hormis : « Êtes-vous le tueur en série qui trucidé les patients pendant la nuit ? »

L'idée de demander carrément à quelqu'un s'il n'était pas un serial killer amusa Roger. Il imaginait sans peine ce qu'il adviendrait de sa réputation et de son gagne-pain. Soupissant, il consulta sa montre : 3 heures passées. L'euphorie due à la caféine se dissipait, mais pas la nervosité. S'il rentrait chez lui, il ne dormirait pas.

Impulsivement, il décida de visiter l'étage où s'étaient produits quatre des sept décès inexplicables et dont l'infirmière en chef avait été tuée dans une agression. Il résolut aussi de faire un petit tour au quatrième, qui abritait l'orthopédie et la neurochirurgie, où l'on avait eu deux morts. Jamais il n'avait vu de nuit les étages où étaient logés les patients, et il se dit que humer l'atmosphère des lieux pourrait l'aider dans ses réflexions.

Comme il le présumait, l'atmosphère du service de chirurgie n'avait aucun rapport avec celle qui y régnait le jour. Le chaos contrôlé cédait la place à une surprenante et trompeuse quiétude. Même l'éclairage était différent, feutré. Roger se dirigea vers le bureau des infirmières. Pas un chat alentour. On aurait cru que tout le monde avait fui le bâtiment après une alerte au feu.

Dans le bureau, Roger considéra la rangée de moniteurs qui permettaient de surveiller en permanence le rythme cardiaque et la pression artérielle de tous les patients. Grâce à la technologie moderne sans fil, la télémétrie cardiaque pouvait désormais équiper n'importe quel service. L'ennui, c'est qu'il n'y avait personne pour contrôler les écrans.

Roger scruta le couloir, à droite et à gauche. Le revêtement de sol luisait dans la lueur des veilleuses. Soudain, il entendit grincer un fauteuil. Se demandant d'où provenait ce bruit, il fit le tour de la salle des infirmières et, au bout, avisa une porte ouverte. Elle donnait sur une sorte de débarras avec un réfrigérateur, des placards au-dessus et en dessous d'un long comptoir. Une superbe infirmière lisait un magazine, les pieds sur ce comptoir. Elle avait les traits exotiques, presque asiatiques, que Roger avait appréciés durant son séjour en Extrême-Orient. Ses yeux étaient noirs comme ses cheveux coupés ras. Sous le pantalon et la blouse, on devinait un corps musclé, magnifique.

— Bonsoir, dit Roger avant de se présenter.

Il remarqua qu'elle lisait une revue sur les armes à feu, ce qui lui parut incongru.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea-t-elle sans reposer les pieds par terre.

Roger réprima un sourire. Il se souvenait d'un temps, pas si lointain, où les infirmières respectaient les médecins au point d'être intimidées en leur présence, même aux États-Unis. Manifestement, ce n'était pas le cas de celle-ci.

— Je viens juste voir comment ça va. Je sais que vous avez perdu tragiquement votre responsable hier matin. Je suis vraiment navré.

— Il n'y a pas de quoi. En fait, comme infirmière en chef, elle n'était pas terrible.

— Vraiment ?

Cette réponse brutale intrigua Roger. Une telle franchise face à un inconnu était pour le moins inhabituelle, que cette femme dise ou non la vérité. Il déchiffra le nom inscrit sur son badge : Jasmine Rakoczi. Elle figurait sur sa liste.

— Sans blague, elle était bizarre, et personne ne l'aimait beaucoup.

— Je suis désolé de l'apprendre, mademoiselle Rakoczi.

Il s'appuya au comptoir, croisa les bras.

— Clarice Hamilton a-t-elle désigné une nouvelle infirmière en chef pour la garde de nuit ?

— Pas encore. On en a une en dépannage, encore une râleuse. J'ai fini par prendre les rênes et répartir le boulot. Il faut bien que quelqu'un le fasse, et les autres étaient là, à se tourner les pouces. Mais bref, tout va bien.

— Tant mieux. Mademoiselle Rakoczi, j'aimerais vous poser une question.

— Jazz. Quand on m'appelle « mademoiselle Rakoczi », je ne réponds pas.

— Vous savez, je présume, que quatre patients post-opérés, relativement jeunes et en bonne santé, sont décédés dans ce service au cours des six ou sept dernières semaines.

— Bien sûr, ce serait difficile de ne pas le savoir.

— Effectivement. Cela vous préoccupe-t-il ?

— Comment ça ?

Roger haussa les épaules, la question lui semblait pourtant claire.

— En avez-vous été psychologiquement affectée ?

— Non, pas vraiment. C'est un grand hôpital. Il y a des gens qui meurent. On ne peut pas s'attacher, sinon on deviendrait dingue et les autres patients en subiraient les conséquences. Vous les huiles, dans vos jolis bureaux, vous avez oublié comment ça se passe dans les tranchées, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois.

Roger percevait un changement dans le comportement de l'infirmière. D'abord désinvolte, elle paraissait maintenant crispée et méfiante, presque en colère.

— Vous me demandez ça parce que ça s'est passé à mon étage ?

— Évidemment.

— Il y a des décès similaires ailleurs.

— Je sais.

— Pas plus tard que cette nuit, tenez. Il y a une demi-heure, en gynéco-obstétrique. Pourquoi vous n'allez pas fureter là-haut ?

Une désagréable tension saisit tout le corps de Roger, qu'il mit sur le compte de la caféine. Après l'euphorie, il avait invariablement la sensation que tous ses nerfs étaient à vif. Apprendre la mort d'une autre patiente, alors qu'il était dans les murs de l'hôpital à chercher d'éventuels suspects, lui donnait le sentiment d'être complice, comme s'il avait dû pouvoir empêcher ça.

— Les paramètres étaient les mêmes ? dit-il, espérant bêtement une réponse négative.

— Je crois. Il paraît que c'était une femme d'une trentaine d'années. Hystérectomie. Sérieusement, pourquoi vous ne montez pas là-haut demander aux collègues si ça les a perturbés ?

Un instant, Roger contempla cette infirmière aux traits exotiques qu'il avait d'abord jugée séduisante et sexy. Elle soutenait son regard sans ciller. Maintenant, il la trouvait presque effrayante, son agressivité lui rappelait la virulence du Dr Cabreo parlant du Dr Najah. Cindy lui avait fait remarquer que les membres de l'équipe de nuit étaient « bizarres ». Mais ce qualificatif n'était pas assez fort, « névrosés » eût été plus juste. Tous les individus figurant sur sa liste seraient-ils du même acabit ? D'une manière ou d'une autre, il lui faudrait persuader Rosalyn de lui communiquer les dossiers personnels des transfuges du St Francis.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ricana Jazz. C'est l'épreuve du silence ou on joue à celui qui baissera les yeux le premier ?

— Désolé, marmonna Roger. Simplement, la nouvelle d'un nouveau décès m'a causé un choc. C'est consternant et alarmant. Je m'étonne que vous puissiez réagir si tranquillement.

— On appelle ça la distance professionnelle. Ceux d'entre nous qui soignent vraiment les malades ont intérêt à la garder.

Elle reposa bruyamment les pieds par terre, jeta son magazine sur le comptoir et se leva.

— J'ai des patients à voir. Amusez-vous bien en gynéco-obstétrique.

— Une seconde.

Roger lui agrippa le bras pour l'empêcher de sortir et fut sidéré par sa musculature.

— J'ai encore quelques questions.

Jazz regarda la main qui serrait son bras. L'air se chargea d'électricité, cependant la jeune femme se contrôla et leva les yeux vers Roger.

— Lâchez-moi ou vous le regretterez. Vous m'entendez ?

Roger la libéra et croisa de nouveau les bras, comme on agite le drapeau blanc. Il ne voulait pas donner à cette femme le moindre prétexte pour hurler au harcèlement, ce dont il la sentait parfaitement capable. En réalité, elle lui faisait peur.

— Je crois savoir que vous étiez au St Francis et que vous avez récemment demandé à être mutée ici. Vous pourriez m'expliquer vos raisons ?

Jazz le dévisagea.

— C'est quoi, un interrogatoire ?

— Je vous l'ai dit, je suis responsable du personnel médical. L'un de nos médecins s'est plaint de votre attitude, aussi je mène ma petite enquête. Pour ne rien vous cacher, ce médecin n'en est pas à sa première plainte sans fondement, mais je suis malgré tout obligé de vérifier.

Il mentait éhontément, se sentant forcé de justifier ce qui, en effet, était bien un interrogatoire improvisé. Le personnel infirmier n'était pas de son ressort.

— Comment il s'appelle, ce foutu toubib ?

— Il m'est impossible de vous révéler son identité.

Le regard de Jazz se déroba, balaya la pièce. Ses narines palpaient, sa respiration s'accélérait. Elle avait dépassé le stade de la méfiance, elle était à présent furieuse.

— Laissez-moi vous expliquer, dit Roger. J'aimerais savoir si vous avez quitté le St Francis pour une raison similaire. Avez-vous eu, là-bas, des problèmes avec un médecin ?

— Pas du tout ! répondit-elle d'une voix coupante. J'ai peut-être eu quelques accrochages avec ma chef, mais jamais avec un médecin. Je pourrais compter sur les doigts d'une main les fois où j'ai croisé un toubib la nuit. Ils sont tous chez eux, en train de baiser leur femme.

Roger préféra ne pas relever ce commentaire déplacé.

— Je vois... Vous estimiez donc également que votre infirmière en

chef, au St Francis, n'était pas aussi compétente que vous l'auriez souhaité ?

Un vilain sourire étira les lèvres de Jazz.

— Vous avez deviné. Mais ça n'a rien d'étonnant. L'équipe de nuit attire pas mal de dingues.

Roger opina. Il était tout à fait d'accord.

— Juste par curiosité, avez-vous jamais pensé que, si vous ne vous entendiez pas très bien avec vos chefs, vous aviez peut-être une part de responsabilité ?

Le sourire de la jeune femme s'évanouit.

— Ah ouais ! C'est ma faute, si ces deux grosses dondons étaient stupides. Non mais, je vous en prie !

— Alors, pourquoi avez-vous demandé à être mutée ici ?

— Pour changer, et parce que je voulais déménager.

— Et pourquoi, en ce qui vous concerne, préférez-vous travailler de nuit ?

— Parce qu'il y a moins de cons. Il y en a quelques-uns, évidemment, mais beaucoup moins que le jour ou même le soir. Dans l'armée, j'étais autonome. J'aime ça, l'indépendance.

— Vous étiez donc militaire.

— Ouais ! J'étais dans les marines pendant la première guerre du Golfe.

— Très intéressant. Dites-moi, quelle est l'origine de votre patronyme, Rakoczi ?

— Hongroise. Mon grand-père était un combattant de la liberté.

— Une dernière question, si vous me le permettez, rétorqua Roger avec une fausse nonchalance. En novembre au St Francis – vous étiez encore là-bas –, plusieurs patients sont décédés. Le saviez-vous ?

— Même réponse : il aurait été difficile de l'ignorer.

— Merci de m'avoir consacré un peu de votre temps. Je vais suivre votre conseil et monter en obstétrique. Mais je devrai peut-être vous interroger de nouveau, si vous m'y autorisez.

— Ne vous gênez pas.

Roger s'arracha un sourire rassurant, puis quitta le débarras pour regagner l'ascenseur. Il secouait imperceptiblement la tête en marchant. Il n'en revenait pas. Il avait discuté avec deux des personnes figurant sur sa liste, on lui avait parlé d'une troisième, et il

avait le sentiment que chacune d'elles pouvait être détraquée au point de perpétrer des actes inimaginables.

Jazz se faufila hors du débarras pour suivre Roger des yeux. Elle n'en revenait pas. Les emmerdes grouillaient comme de la vermine. Tout s'était bien passé jusqu'à Lewis, après ça avait déraillé. Et juste au moment où elle avait éliminé un fléau possible, un autre surgissait à l'horizon. « Le salaud ! » marmotta-t-elle. À la façon dont il s'habillait et s'exprimait, elle avait reconnu un de ces foutus crétins de l'Ivy League.

Quand il eut atteint l'ascenseur et appuyé sur le bouton d'appel, il jeta un regard en direction du bureau des infirmières. Jazz se recula vivement. Elle ne tenait pas à ce qu'il la surprenne en train de l'épier, comme si elle était anxieuse. Elle abattit sa main sur le comptoir. Des feuilles volantes s'éparpillèrent et tombèrent sur le sol.

— Qu'est-ce que je vais faire, moi ? murmura-t-elle.

Elle songea à contacter M. Bob, y renonça aussitôt. Elle avait l'intuition que, à la moindre récrimination, elle n'aurait plus de sanctions à exécuter. Elle serait exclue de l'Opération Ivraie. Ce serait aussi simple que ça.

Jazz haussa les épaules. Elle n'avait pas de solution. L'inquiétude la tenaillait, et elle ne savait pas quoi faire. Parallèlement, elle devait se montrer prudente, elle en était consciente, car cet abruti de l'administration risquait de déclencher plus que des vaguelettes, vu ce qu'il racontait.

Roger émergea de l'ascenseur au sixième étage. À sa gauche, des portes à deux battants menaient à la salle de repos du personnel ; à sa droite, des portes similaires ouvraient sur le service de gynécologie-obstétrique. Contrairement à l'étage de chirurgie générale, il y avait ici beaucoup de monde dans le couloir et dans le bureau des infirmières. Roger vit même une aide-soignante pousser vers les monte-charge une civière où gisait un corps recouvert d'un drap. Sans doute la patiente sur laquelle Roger venait enquêter.

Il resta un moment immobile, à observer les personnes rassemblées dans le bureau. Probablement l'équipe de réanimation et quelques infirmières de l'étage. Le chariot avec le défibrillateur était rangé contre le mur. Les gens, par petits groupes, discutaient de l'échec de la réanimation.

— Excusez-moi, dit Roger à une femme qui se tenait face à lui.

Occupée à remplir un dossier, elle leva les yeux. Elle aussi était en

pantalon et blouse, mais, contrairement à Jazz, elle respirait la politesse et le respect. Elle frisait l'obésité et avait le nez constellé de taches de rousseur.

— Pourriez-vous me dire qui est l'infirmière en chef ? ajouta-t-il.

— Moi-même. Meryl Lanigan... Que puis-je pour vous ?

Roger se présenta et déclara qu'il s'intéressait à la patiente morte dans la nuit.

— Patricia Pruitt, précisa Meryl. Voilà le dossier. Voulez-vous le consulter ?

— Volontiers, merci.

Roger le parcourut rapidement. Les renseignements qu'il contenait confirmaient ses craintes. Patricia Pruitt, âgée de trente-sept ans et mère de trois enfants, était en bonne santé. La veille dans la matinée, elle avait subi une hystérectomie sans complication, pour un fibrome. Elle s'était remise de l'intervention tout à fait normalement, elle avait déjà pris du bouillon. Et puis brusquement... la catastrophe.

Roger dévisagea Meryl, qui attendait le dossier.

— Une tragédie, dit-il en le lui rendant. Et si imprévisible, vu son âge et son passé médical.

— Oui, c'est abominable, acquiesça Meryl.

— Il y a eu des cas assez semblables dans d'autres services durant ces dernières semaines.

— J'en ai entendu parler. Par chance, pour nous c'est le premier. Nous le vivrions sans doute plus mal que d'autres, dans ce service nous sommes habitués à des événements bien plus heureux.

— Si cela ne vous ennue pas, j'ai quelques questions à vous poser. Cette nuit, avez-vous vu un certain Dr Najah à l'étage ?

— Oui, comme d'habitude.

— Et le Dr Cabreo ?

— Lui aussi, mais seulement après qu'on a donné l'alarme.

— Et Jasmine Rakoczi, une infirmière qui se fait appeler Jazz ?

— C'est drôle que vous me demandiez ça.

— Pourquoi ?

— On voit un peu trop M^{lle} Rakoczi à cet étage, et presque toutes les nuits. J'en avais même touché deux mots à Susan Chapman, sa chef, je lui avais dit que je ne voulais plus voir cette fille ici. Mais, puisque nous avons malheureusement perdu Susan, il faudra que je

m'adresse plus haut.

— Qu'est-ce que fait M^{lle} Rakoczi quand elle vient ici ?

— Elle essaie de copiner avec les aides-soignantes. Sinon, elle fouine dans les dossiers qui ne la regardent pas.

— Vous avez la certitude qu'elle était ici cette nuit ?

— Je m'en souviens très bien, parce que, chaque fois que je la croise, je lui demande ce qu'elle fabrique. Cette nuit, je lui ai de nouveau posé la question.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle assumait les fonctions d'infirmière en chef et avait besoin de fournitures. Je ne me rappelle pas de quoi il s'agissait. Je lui ai indiqué notre réserve en lui disant de prendre ce qu'il lui fallait et, ensuite, de s'en aller. Je lui ai aussi recommandé de remplacer ce qu'elle nous empruntait. Elle a promis de le faire.

— Elle s'est donc rendue dans votre réserve ?

— En effet.

— Et après, que s'est-il passé ?

— Je suppose qu'elle est redescendue. Je ne sais pas vraiment, j'ai eu un problème avec une des patientes. Et puis, nous avons eu la réanimation.

— Dans quelle chambre se trouvait Patricia Pruitt ?

— La 703. Pourquoi ?

— J'aimerais y jeter un œil.

— Volontiers, c'est par là, répliqua-t-elle en lui indiquant un couloir.

Les idées se bousculaient dans l'esprit de Roger, tandis qu'il se dirigeait vers la chambre de la patiente décédée. Jasmine Rakoczi devenait pour lui de plus en plus énigmatique. Pour quelle raison venait-elle sans cesse dans ce service pour copiner avec les aides-soignantes, alors qu'elle semblait tellement asociale ? Et pourquoi s'intéressait-elle tant aux dossiers du service de gynécologie-obstétrique ? Cela semblait absurde. Pourtant, elle et le Dr Najah étaient montés à cet étage avant le drame. Combien d'individus figurant sur sa liste en avaient fait autant ? Tous, peut-être.

La chambre de Patricia était sens dessus dessous. Les vestiges de la tentative de réanimation jonchaient le sol. Dans la frénésie du moment, on avait balancé à l'aveuglette emballages, seringues, boîtes, etc. Des gouttes de sang tachaient le drap froissé.

Malheureusement, Roger ne vit pas ce qu'il cherchait. Le pied à perfusion était à sa place habituelle, à la tête du lit, mais le flacon ou la poche en plastique qui aurait dû y être accroché avait disparu. Puisqu'il était sur les lieux, il avait décidé de les récupérer. Laurie lui ayant dit que le labo de toxicologie n'avait rien trouvé, peut-être que l'analyse de la perfusion donnerait un résultat.

Il fit demi-tour et regagna le bureau des infirmières pour demander à Meryl ce qu'il était advenu de la perfusion.

— Je l'ignore complètement, dit-elle.

Elle appela l'interne qui s'était chargé de la réanimation, et lui posa la même question. Il répondit d'un signe de tête qu'il ne savait pas non plus, puis reprit son débriefing avec les autres internes ; tous discutaient bruyamment des causes de leur échec.

— Je suppose qu'on l'a emportée avec la patiente, dit Meryl. Pourtant, d'habitude, nous la laissons toujours dans la chambre, avec les tubulures.

— Ma question vous paraîtra peut-être stupide, mais je ne fais plus partie des soignants depuis un bout de temps. Où a-t-on emmené la patiente, exactement ?

— À la morgue, ou plutôt ce qui nous sert de morgue. L'ancienne salle d'autopsie, au sous-sol.

— Merci...

— De rien, rétorqua Meryl.

Roger rejoignit l'ascenseur, appuya sur le bouton d'appel, tourna les yeux vers l'écriteau indiquant l'escalier. Il eut soudain envie d'aller demander à M^{lle} Rakoczi pourquoi elle visitait si souvent le service de gynécologie-obstétrique et de quelles fournitures elle avait eu besoin cette nuit-là. L'ascenseur tardant à arriver, il emprunta l'escalier. Il avait les jambes lourdes, et plus une once de caféine dans les veines. Une autre petite conversation avec M^{lle} Rakoczi, une rapide recherche de la perfusion, ensuite il rentrerait chez lui.

Le service de chirurgie était aussi calme qu'auparavant. Roger en conclut que les infirmières étaient toutes auprès de leurs patients. Il en aperçut certaines en passant devant les portes ouvertes des chambres. Pour n'importuner personne, il décida d'attendre dans le bureau le retour de M^{lle} Rakoczi. Mais, stupéfait, il la découvrit où il l'avait trouvée précédemment, dans la même posture, en train de feuilleter le même magazine.

— Je croyais vous avoir entendue dire que vous aviez des patients à voir, dit-il.

Il attaquait de front un personnage au caractère versatile, mais c'était plus fort que lui. Cette femme était manifestement un tire-au-flanc.

— Je les ai vus. Maintenant, je m'occupe du bureau. Ça vous dérange ?

— Heureusement pour nous deux, je ne suis pas votre supérieur. Mais j'ai une autre question à vous poser. Sur votre suggestion, je suis monté en gynécologie-obstétrique et j'ai parlé avec Meryl Lanigan. Elle m'a déclaré que vous visitiez régulièrement son service. En fait, elle m'a même dit que vous y étiez allée cette nuit. J'aimerais savoir pourquoi.

— Pour ma formation. La gynéco et l'obstétrique m'intéressent mais, pour des raisons évidentes, je n'ai pas eu beaucoup d'expérience dans les marines. Par conséquent, je profite de mes pauses pour combler mes lacunes. Maintenant que je suis plus calée, s'il y a un poste qui se libère, j'envisage de poser ma candidature.

— Vous y êtes donc allée dans la nuit pour peaufiner votre formation ?

— C'est si difficile à croire ? Au lieu de descendre à la cafétéria pour radoter avec la moitié de l'équipe du service de chirurgie, j'essaie de m'instruire. Je ne comprends pas comment ça marche, dans cet hosto. Dès qu'on fait des efforts pour progresser, ça vous retombe dessus.

— Je ne voudrais pas vous accabler davantage, rétorqua Roger avec un effort pour ne pas être sarcastique, mais il me semble qu'il y a un malentendu. M^{me} Lanigan m'a expliqué que, quand elle vous a croisée tout à l'heure, vous souhaitiez emprunter quelque chose dans leur réserve.

— Elle a raconté ça ? lança Jazz avec un ricanement méprisant. Eh bien, dans un sens, elle a raison. J'avais besoin de tubulures de perfusion, à cause de la maintenance qui oublie de nous réapprovisionner. Mais je n'y ai pensé qu'après coup. En réalité, je me documentais en lisant les comptes rendus des infirmières. Elle refuse sans doute de l'admettre, parce qu'elle a peur que je lui pique son job.

— Je n'ai pas cette impression, mais qui suis-je pour juger ? Merci, mademoiselle Rakoczi. Je vous recontacterai si j'ai d'autres questions.

Roger quitta le bureau des infirmières. À présent, il se sentait franchement exténué. Il avait songé à retourner au bloc opératoire, au cas où il y trouverait le Dr Najah. Il souhaitait lui demander, comme à Rakoczi, ce qu'il fabriquait dans le service de gynécologie-obstétrique. Tant pis, il renonçait. Il était près de 4 heures du matin.

Le lendemain, il téléphonerait à Rosalyn et la supplierait de lui communiquer le dossier de Jasmine Rakoczi au St Francis. Il se fichait des conséquences. Avait-on engagé cette femme parce qu'on manquait d'infirmières ? Elle n'était certainement pas une tueuse en série, ce serait trop simple. Mais il jugeait son comportement intolérable et avait la ferme intention d'intervenir.

Devant l'ascenseur, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Une fraction de seconde, il crut apercevoir Jazz qui l'épiait, sans toutefois en être sûr. Cette femme le perturbait. Dieu le préserve d'être l'un de ses patients.

Il pénétra dans la cabine. Juste avant que les portes ne se ferment, il regarda de nouveau en direction du bureau des infirmières. Et de nouveau, il crut voir Jazz. Mais ses yeux ou son cerveau lui jouaient peut-être des tours.

Il descendit au sous-sol, où il n'avait jamais mis les pieds. Contrairement au reste de l'hôpital, le local était strictement utilitaire. Des murs en béton, d'innombrables tuyaux – certains isolés, d'autres non – courant au plafond. La lumière était dispensée par de simples ampoules protégées par des grilles. Au-dessus de l'ascenseur, un vieux écriteau, dont la peinture s'écaillait, portait l'inscription « Salle d'autopsie », suivie d'une grosse flèche rouge.

Le chemin était dédaléen, mais, guidé par les flèches rouges, Roger finit par atteindre une porte à deux battants en cuir munie d'impostes ovales couvertes d'une pellicule de poussière grasse. Il y colla un œil. La salle était éclairée, cependant il n'en distinguait pas les détails. Il poussa un battant, qu'il maintint ouvert avec un vieux cale-porte en bronze.

Il se trouvait dans un amphithéâtre désuet, en demi-cercle, dont les gradins s'élevaient dans la pénombre. L'ensemble devait dater d'environ un siècle, lorsque l'anatomie était la discipline reine de la médecine. Les sièges étroits en bois sombre verni étaient éraflés et piquetés. Pour tout éclairage, il n'y avait qu'une imposante suspension au-dessus d'une antique table d'autopsie métallique trônant au centre de l'espace. Contre le mur du fond, dans un cabinet vitré, était exposée une collection d'instruments en acier rutilant. Roger se demanda depuis quand on ne les avait pas utilisés. Actuellement, peu d'autopsies étaient pratiquées ailleurs qu'à l'institut médico-légal, et certainement pas dans des hôpitaux contrôlés par des compagnies d'assurances comme le Manhattan General.

En bas des gradins, il y avait également plusieurs civières recouvertes de draps, sur lesquelles gisaient manifestement des cadavres. Roger s'avança, à la recherche de Patricia Pruitt. Il se

demanda encore une fois pourquoi Laurie avait choisi la médecine légale. Cela semblait tellement incompatible avec sa personnalité vibrante.

Haussant les épaules, il saisit le coin du drap qu'il souleva. Il grimaça. Il avait devant lui la dépouille d'un homme vraisemblablement mort des suites d'un accident. La tête était atrocement mutilée, écrasée au point qu'un œil pendait. Roger le recouvrit aussitôt. Ses jambes flageolaient. Quand il était étudiant, il détestait la pathologie, spécialement la pathologie légale. Ce pauvre type lui remettait brutalement en mémoire de mauvais souvenirs.

Il respira à fond avant de s'approcher du deuxième brancard. Il s'apprêtait à écarter le drap, mais n'en eut pas le temps. Une sorte de matraque le frappa au milieu du dos, le faisant basculer en avant. Il eut conscience de tomber, replia instinctivement les bras pour se protéger, mais la matraque le frappa de nouveau et lui coupa le souffle.

Il percuta le sol, glissa sur le carrelage. Sa tête heurta la paroi qui délimitait les gradins. Il essaya de bouger, mais les ténèbres l'enveloppèrent, telle une pesante et étouffante couverture.

Dix-sept

Quand le réveil fit exploser le silence de cette matinée du samedi, Laurie était dans le même état que la veille. Une fois de plus, elle avait mal dormi, d'un sommeil troublé par d'angoissants cauchemars.

Dès qu'elle fut debout, elle refit un test de grossesse. Le médecin qu'elle était connaissait la nécessité de réitérer le test pour éliminer d'éventuelles erreurs d'interprétation. Lorsqu'elle vérifia, elle nota une certaine ambivalence, même si, de nouveau, le résultat était nettement positif. Elle était enceinte, il n'y avait plus guère de doutes.

Les nausées matinales semblaient d'ailleurs le confirmer. C'était pire que la veille, mais, après avoir avalé une poignée de céréales aux raisins secs, elle se sentit mieux. Pour ce qui concernait sa douleur abdominale, en revanche, ça n'allait pas fort. Par chance, ce n'était rien par rapport à ce qu'elle avait ressenti après son dîner avec Jack, en rentrant chez elle. Des coups de poignard, qui l'avaient pliée en deux. Ça l'avait prise brusquement, dans le taxi, comme de violentes crampes intestinales. Elle avait failli téléphoner à Laura Riley, puis la douleur avait reflué aussi subitement qu'elle avait surgi. D'après elle, c'était dû à des problèmes digestifs, pas à sa grossesse. Un seul point lui paraissait troublant : le matin, ce mal de ventre accompagnait les nausées.

Elle reposa son bol vide et tâta son abdomen de l'index pour tenter de déterminer s'il y avait un point particulièrement sensible. Non... Au contraire, curieusement, cette palpation la soulageait. Ce qui semblait indiquer que le problème était bien intestinal.

Soulagée, elle s'habilla rapidement. Ce week-end, elle aurait la responsabilité de trier les cas arrivés dans la nuit. Sans doute pratiquerait-elle quelques autopsies, à moins qu'on puisse les reporter au lundi, ce qui, d'après son expérience, ne s'était jamais produit. Si

cela se révélait nécessaire, elle avait la possibilité d'appeler un confrère à l'aide, ce qu'elle n'avait jamais fait non plus jusqu'à présent.

Le temps était typique de New York au mois de mars – crachin et froid de canard. Laurie, recroquevillée sous son parapluie, remontait la Première Avenue. Elle avait cherché un taxi, mais impossible d'en trouver un, comme chaque fois que la météo faisait des siennes.

Tout en marchant, elle repensait à sa conversation avec Jack. Dans un accès de lucidité rétrospective, elle se rendait compte combien ses émotions – ce qui n'avait rien d'étonnant – étaient passées d'un extrême à l'autre. Si elle se sentait à présent un peu honteuse de sa réaction quand Jack lui avait demandé qui était le père du bébé – une question somme toute raisonnable –, elle se félicitait néanmoins d'avoir d'une manière générale admirablement gardé son sang-froid. Vu l'enjeu, c'était peut-être l'une des conversations les plus importantes de son existence. Il ne lui restait qu'à prier pour qu'il réponde comme elle l'espérait. Compte tenu du passé de Jack, elle estimait ses chances à seulement cinquante pour cent.

Devant l'institut médico-légal, elle avisa trois camions de la télé. Affronter les médias n'était pas ce qu'elle préférait dans son métier de légiste. Elle n'oubliait pas certaines expériences fâcheuses avec des journalistes, qui avaient bien failli lui coûter sa place.

Un instant, elle hésita, se demandant si elle n'aurait pas intérêt à contourner le bâtiment pour passer par la 30^e Rue. Elle jeta un nouveau coup d'œil aux camions de régie. Il n'y en avait que trois, les antennes n'étaient pas déployées. Apparemment, on n'attendait pas de scoops sensationnels dignes de faire la une. Elle grimpa les marches et entra. Une dizaine de journalistes et trois cameramen s'installaient tranquillement dans le hall.

Agitant la main pour attirer l'attention de Marlene, qui venait travailler quelques heures tous les samedis matin, Laurie essaya de traverser le hall. La reconnaissant aussitôt, un journaliste lui barra le passage et lui fourra un micro sous le nez. Des projecteurs s'allumèrent, baignant l'espace d'une lumière crue, tandis que les preneurs de vue épaulaient leur caméra.

— Docteur, un commentaire sur l'accident ? interrogea le journaliste, tandis que les autres s'attroupaient pour tendre leurs micros. À votre avis, s'agit-il d'un double suicide, ou a-t-on poussé ces garçons ?

Laurie se dégagea.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, d'ailleurs toute information

émanant de ce département doit être accréditée par le directeur, le directeur adjoint ou le service de relations publiques. Vous ne l'ignorez pas.

Elle se dirigea vers le bureau d'identification, sourde aux questions qui pleuvaient. À son soulagement, elle aperçut Robert à travers le panneau vitré central. Il l'aida à se faufiler à l'intérieur et referma la porte.

— Merci, Robert, dit-elle en retirant son manteau.

— Une vraie bande de rapaces, ces journalistes.

— Pourquoi sont-ils là ?

— Deux gamins de treize ans sont passés sous le métro.

Laurie grimaça. Voilà qui promettait d'être émotionnellement pénible, et elle s'étonnait qu'on ne l'ait pas alertée pendant la nuit. Heureusement, le groupe de médecins de garde – en majorité des internes qui se spécialisaient en pathologie et arrondissaient ainsi leurs fins de mois – était suffisamment expérimenté pour s'occuper des cas les plus critiques.

— Les identifications sont faites ?

— Ouais ! C'est réglé.

Laurie s'en réjouit. Pour elle, l'identification était particulièrement éprouvante quand il s'agissait d'enfants, car il fallait évidemment ménager des parents désespérés.

Elle pénétra dans le bureau et constata avec plaisir que Marvin serait également sur le pont ce week-end. Il avait déjà préparé le café et les dossiers des nouveaux cas.

— J'ai l'impression qu'on ne va pas manquer de travail, dit-elle en se servant une tasse.

— Ça m'en a tout l'air, répondit Marvin en tapotant le dossier ouvert devant lui. On a une autre mort subite au Manhattan General, une patiente post-opérée.

— Tu plaisantes !

— Non, Janice a laissé une note.

Laurie la parcourut d'un coup d'œil. Elle y trouva les points essentiels à connaître sur Patricia Pruitt. Si elle ne découvrait pas de pathologie cardiaque, sa série compterait quatorze décès, dont huit au Manhattan General. Cela ne pouvait pas continuer ainsi.

— On commence par Pruitt, décréta-t-elle.

— Avant les deux gamins ? Tu as vu les journalistes qui font le

pied de grue dans le hall ?

— Oui, et ils n'auront qu'à patienter encore.

Elle voulait s'assurer au plus vite que Pruitt faisait partie de sa série et en informer Roger. Ils devaient agir.

— D'accord, je vais mettre tout en place.

— Autre chose à signaler ?

— Rien de palpitant, à mon avis. Je dirais qu'on a quatre cas, mais tu ne seras peut-être pas d'accord.

Tandis qu'il sortait, Laurie compulsa tous les dossiers. Comme elle s'en doutait, Marvin avait raison. Quatre autopsies et, normalement, la journée serait terminée. Sa décision prise, elle monta dans son bureau pour y ranger son manteau. Une autre pile de documents trônait sur sa table. La secrétaire avait accompli un exploit : extorquer au Manhattan General, en un temps record, les dossiers médicaux de Lewis et Sobczyk, ainsi que ceux des six patients du St Francis.

Le premier était celui de Rowena Sobczyk. Laurie le feuilleta, lut rapidement le compte rendu opératoire et le rapport de l'anesthésiste. Comme pour McGillan et Morgan, il n'y avait rien de particulier. Elle allait refermer le dossier, quand un papier plié en accordéon se déroula.

C'était une note rédigée par l'interne chargé de la réanimation, que Laurie ne jugea pas très éclairante. Elle étudia donc l'électrocardiogramme. Les déflexions étaient horizontales, traduisant un rythme cardiaque défaillant, voire pas de rythme cardiaque du tout. Peut-être une activité électrique trop erratique pour déclencher la contraction du muscle. À mesure que le cycle se poursuivait, les déflexions devenaient de plus en plus désordonnées pour s'achever par un tracé plat. Dans la marge, on avait écrit au crayon : « contractions anarchiques dès le début de la réanimation, puis plus d'activité électrique ».

Elle n'avait jamais été très calée en électrocardiographie, et ce tracé ne lui suggérerait pas grand-chose. Pourtant, elle sentait que c'était peut-être important, dans la mesure où, pour McGillan ou Morgan, l'examen n'avait révélé aucune activité électrique. Elle nota sur un Post-it de montrer ça à un cardiologue.

La sonnerie du téléphone la fit soudain sursauter. Elle contempla le combiné. Pourvu que ce soit Jack... Elle laissa sonner encore, pénétrée par ce bruit qui lui donnait le frisson, comme si son attente pouvait influencer sur l'identité de son correspondant. Ses efforts ne furent pas récompensés. C'était Marvin, qui lui annonça simplement que, dans la

fosse, tout était prêt.

Laurie reposa le dossier de Sobczyk sur le sommet de la pile. Elle avait hâte de consulter les autres, surtout ceux du Queens, pour vérifier que tous étaient similaires. Puis elle regarda de nouveau le téléphone, faillit composer le numéro de Jack, mais s'aperçut que le voyant de la boîte vocale clignotait. On lui avait laissé un message cette nuit ?

Elle fut surprise par l'heure de l'appel et la voix de Roger. Il avait pris sa suggestion tellement au sérieux qu'il avait travaillé jusqu'à 2 heures du matin. Mieux, et elle en était épatée, il avait réussi à établir une liste de suspects, qui comprenait entre autres un anesthésiste, un certain Najah récemment muté du St Francis au Manhattan General. Elle écouta le message jusqu'au bout, satisfaite et curieuse d'apprendre tous les détails. Mais quand ? Ça, c'était une autre histoire. Tout en se dirigeant vers l'ascenseur, elle se demanda si Jack la contacterait et à quel moment. Avec lui, on n'était jamais sûr de rien.

Comme Laurie l'avait prévu, le cas de Patricia Pruit ressemblait de façon frappante aux autres. Aucune pathologie ne justifiait cette mort subite. Le champ de l'intervention chirurgicale ne présentait pas de saignement excessif ni de signes d'infection, et il n'y avait aucun caillot dans les veines des jambes, ni dans celles du système porte hépatique ou les veines caves. Le cœur, les poumons et le cerveau étaient absolument normaux.

Quand l'autopsie fut achevée, Laurie aida Marvin à remettre le corps sur une civière.

— Lequel des deux gamins tu veux faire en premier ? demanda-t-il.

— Peu importe.

Sur une table voisine, elle avait ouvert les deux dossiers et cherchait le compte rendu des premières constatations.

— À la réflexion, dit-elle, pourquoi on ne les prendrait pas en même temps ?

— Ça me va, répondit-il, jovial, puis il poussa la civière vers la porte.

Quelques années auparavant, entre deux autopsies, Laurie aurait emporté les dossiers dans le salon de repos. Mais à présent qu'elle avait enfilé sa combinaison spatiale, c'était trop compliqué, par conséquent elle lut les rapports debout, avec en fond sonore le ronronnement de son système de ventilation. Elle comprit immédiatement pourquoi certains journalistes s'intéressaient à cette

affaire qui possédait le caractère tragique dont raffolaient les tabloïds. L'accident s'était produit à 3 heures du matin à la station de la 59^e Rue. Le train avait roulé sur les deux enfants.

À partir de là, on avait plusieurs versions de l'histoire. Le mécanicien clamait que les gamins avaient attendu la dernière minute pour sauter sur les rails et qu'il n'avait donc rien pu faire. Un tel scénario impliquait un double suicide, cependant l'alcooltest du mécanicien était positif, ce qui mettait sérieusement sa parole en doute. Venait ensuite le chef de train, lequel prétendait se trouver entre la première et la deuxième voiture et n'avoir pas vu d'enfants sur le quai. Lui aussi avait soufflé dans le ballon : on n'avait rien à lui reprocher de ce côté. Quant au guichetier, il affirmait qu'un individu suspect avait franchi le tourniquet juste après la disparition des enfants.

La porte du couloir s'ouvrit à la volée, sur Marvin qui amenait une autre civière.

— C'est pas joli, annonça-t-il.

— J'imagine...

Laurie continua à lire les comptes rendus. On n'avait pas de lettres d'adieu, ni sur le quai ni sur les victimes. Les parents ne signalaient aucun épisode de dépression. Comme le disait l'un d'eux, les gamins étaient « dissipés, de vrais garnements, mais jamais ils ne se seraient tués ».

— Je vais chercher l'autre, dit Marvin.

Laurie acquiesça d'un geste, poursuivant sa lecture. Une fois de plus, elle était impressionnée par Janice. Comment pouvait-elle abattre autant de travail en une nuit ? Mystère.

Laurie prit les formulaires pour les rapports d'autopsie et se tourna vers le premier corps, à l'instant même où Marvin revenait avec le deuxième.

— Mon Dieu..., murmura-t-elle.

Même si les adolescents la bouleversaient moins que les très jeunes enfants, le spectacle n'en était pas moins atroce. Il n'y avait pas pire que d'être écrasé par un train. Le bras avait été tranché à l'épaule et gisait le long du torse. Le crâne et le visage étaient en bouillie. Il n'y avait aucun moyen de redonner une apparence humaine au cadavre pour apaiser les parents.

En préambule à l'examen externe, Laurie détailla les traumatismes hélas visibles à l'œil nu. À l'évidence, le corps avait été emporté par le train avant que celui-ci ne stoppe.

— Voilà le deuxième, dit Marvin.

Laurie ne s'interrompit pas. Elle avait trouvé quelque chose d'inattendu sur le pénis du garçon, qui l'incita à regarder la plante des pieds. Marvin se campa de l'autre côté de la table.

— Oui, moi aussi j'ai remarqué, dit-il. Qu'est-ce que tu en penses ?

Outre les écorchures, on distinguait des traces de brûlures.

— Où sont les chaussures ?

— Dans un sac en plastique.

— Apporte-les.

Préoccupée, Laurie s'approcha aussitôt du deuxième adolescent. Lorsque Marvin reparut avec les vêtements des deux jeunes morts, Laurie pensait avoir résolu l'énigme posée par l'examen externe. Marvin prit les chaussures de sport, dans un triste état. Laurie en étudia les semelles.

— Ce qui s'est passé me semble clair, décréta-t-elle.

— Ah bon ? Explique.

À ce moment-là, la porte s'ouvrit de nouveau bruyamment, les interrompant tous les deux. Ils virent entrer Sal D'Ambrosio, l'un des techniciens, qui paraissait presque excité, lui qui affichait d'ordinaire une parfaite indifférence.

— On a un type qui vient d'arriver, sans tête et sans mains, mais avec une poignée de flics. Qu'est-ce que j'en fais ?

— Vous l'avez radiographié, pesé et photographié ? rétorqua Laurie.

L'apathie de Sal lui tapait sur les nerfs. Il y avait pourtant un protocole à suivre pour chaque cadavre qui arrivait à la morgue.

— Tout est déjà au point, répondit Sal, sentant l'impatience de Laurie. Mais je pensais que, comme les flics sont là...

Sur quoi, il battit en retraite, et la porte se referma. Laurie resta un instant immobile. Un corps sans tête et sans mains, c'était du déjà-vu qui la ramenait sept ans en arrière, lorsqu'on leur avait amené un cadavre semblable repêché dans l'East River. On avait eu du mal à identifier le mort. Il s'agissait en réalité de feu M. Franconi qui les avait entraînés, Jack et elle, dans une folle aventure en Afrique occidentale, en Guinée équatoriale.

— Hé ! lança Marvin, arrachant Laurie à sa rêverie. Tu titilles ma curiosité. Alors, qu'est-ce qui est arrivé à ces deux gamins ?

Laurie allait expliquer, quand la porte se rouvrit. Une silhouette

apparat, affublée d'une tenue de chirurgien, avec capuchon et masque facial.

— Je suis navrée, mais personne n'est autorisé à entrer ici, l'apostropha Laurie, la main levée comme un agent de la circulation, pensant que l'intrus était peut-être un journaliste intrépide qui avait réussi à déjouer la sécurité de l'IML. C'est dangereux, une tenue de protection complète est obligatoire.

— Oh, arrête, Laurie ! protesta l'homme en continuant à avancer. Jack m'a dit que, le week-end, vous étiez plus coulants. Et lui, il ne porte sa tenue que pour les cas infectieux.

— Lou ?

— Ben oui, c'est moi. Tu ne vas pas m'obliger à enfiler un de ces carcans, hein ? Ça me rend cinglé.

— Si Calvin débarque, tu seras interdit de séjour à vie.

— En étant réaliste, il y a des chances qu'il vienne ?

— Aucune, sans doute.

— Alors, n'en parlons plus.

Lou s'approcha, jeta un coup d'œil aux deux jeunes garçons, se hâta de détourner le regard pour le fixer sur Laurie.

— Wouah ! Quel spectacle ! Comment tu peux gagner ta vie de cette façon ?

— Je t'accorde que mon métier a quelques mauvais côtés. Qu'est-ce qui t'amène de si bon matin, un samedi ?

— Le cavalier sans tête (14) que j'ai accompagné. Il a déclenché un nouveau chambardement au Manhattan General. Je te le dis, cet hôpital va m'empoisonner l'existence.

— Et si tu m'expliquais ?

— On m'a appelé à l'aube. Apparemment, le gars qui s'occupe des macchabées du Manhattan General est venu bosser comme d'habitude, et il a découvert un cadavre qui n'était pas censé se trouver là.

Lou se mit à rire.

— C'est drôle, non ? Un corps en trop dans une morgue. Je connaissais des anecdotes sur des cadavres disparus ou qui n'étaient pas dans le bon tiroir, mais le coup du mort en trop... ça sort de l'ordinaire.

— Pourquoi c'est toi qu'on a appelé ?

— Mon capitaine a été prévenu, à cause du meurtre de sa belle-

sœur hier matin. Il a pratiquement une ligne directe avec l'hôpital. Résultat, il m'a téléphoné illico pour m'ordonner de rappliquer. On n'a aucune piste pour sa belle-sœur, alors il se venge sur moi. En plus, il y a des similitudes entre les deux affaires. Deux balles dans la carcasse, notamment.

— Vous l'avez identifié ?

— Non, et on n'a aucun indice. Aucun absent à l'hôpital, parmi le personnel ou les patients.

— Et la tête, les mains ?

— Envolées. On ne les a retrouvées nulle part.

— Donc, ton capitaine pense que ce nouveau cadavre a un lien avec sa belle-sœur.

— Même s'il n'a pas été aussi éloquent que toi, c'est manifestement son avis. Il y a un truc vraiment bizarre. Le corps était propre comme un sou neuf, quand on a déniché le type au fond de la chambre froide. Pas de sang, pas de chair en bouillie, rien. On aurait cru que ce mec sortait de la douche. Ça me semble un peu surnaturel, pourtant dans ma carrière, j'en ai vu, des choses étranges.

— Comment a-t-on tranché la tête et les mains ?

— C'est-à-dire ?

— C'était net ou déchiqueté ?

— Absolument impeccable.

— Peut-être comme un médecin l'aurait fait ?

— Je suppose. Je n'avais pas pensé à ça, mais oui.

— Ça me paraît un cas intrigant.

— Tu peux t'en occuper tout de suite ? Le capitaine veut des infos le plus vite possible.

— Je m'en chargerai avec plaisir, mais pas avant d'en avoir terminé avec ces deux garçons.

Lou se hasarda à regarder de nouveau les dépouilles.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ? demanda-t-il.

— Écrasés par un train.

— C'est ça qui a alléché les journalistes, dans le hall ?

— Je le crains. Ce genre d'événement est déjà suffisamment horrible, mais les tabloïds le jugent d'autant plus appétissant qu'on se demande s'il s'agit d'un double suicide ou d'un double homicide.

— Justement, intervint Marvin, j'allais connaître la réponse à cette question quand vous êtes entré.

— Ah bon ? dit Lou qui, surmontant ses réticences, s'approcha davantage. Ces gosses ont l'air d'être passés à la moulinette. Alors, suicide ou homicide ?

— Ni l'un ni l'autre. Accident.

Surpris, Lou et Marvin la dévisagèrent.

— Comment tu peux être aussi affirmative ?

— Je suis sûre que l'examen interne confirmera que ces gamins étaient morts lorsque le train leur a roulé dessus. Regardez ça, ajouta Laurie, soulevant tour à tour un pied de chaque enfant pour montrer les zones écorchées et carbonisées.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des brûlures. Pareilles à celles du méat urinaire, déclara-t-elle, indiquant les pénis.

— Aïe..., grimaça Lou.

— Je pense que ces deux garçons ont commis l'erreur fatale d'uriner en visant le troisième rail, alors qu'ils se tenaient sur le bord métallique du quai, ou même sur la voie. Les métaux étant de bons conducteurs, le courant est remonté par le jet d'urine et les a électrocutés.

— Seigneur Dieu ! s'exclama Lou. Rappelle-moi de ne jamais faire ça.

Il resta là pendant l'autopsie, qui fut rapide. Ainsi que Laurie l'avait deviné, le cœur des deux garçons avait cessé de battre avant que leurs corps ne soient mutilés par le train. Tout en travaillant, elle parla à Lou du premier cas dont ils s'étaient occupés, Patricia Pruitt, huitième de la série de morts subites et inexplicables au Manhattan General.

— Bonté divine, gémit Lou. Hier, Jack m'a dit que vous en aviez sept et qu'il commençait à adopter ta théorie d'un serial killer, mais que la direction n'était pas encore convaincue. Comment réagit Calvin, maintenant ? L'IML va prendre officiellement position ?

— Calvin n'est pas informé du cas de ce matin. Et je ne suis pas optimiste quant à sa réaction. Il faudra sans doute un événement capital pour l'obliger à y voir clair, puisque la toxicologie ne donne rien. Dès qu'il s'agit du Manhattan General, il a des œillères. Pour lui, c'est toujours le vénérable hôpital universitaire où il a appris la médecine. Il ne voudrait surtout pas ternir sa réputation.

— Si des gens pétant de santé continuent à y mourir, cette réputation se ternira toute seule, d'une manière ou d'une autre. Comme je l'ai dit à Jack, avec ce qui se passe en ce moment, j'ai les mains liées, du moins officiellement. Je suis jusqu'au cou dans l'affaire Chapman. Si je ne débusque pas un coupable, je n'aurais plus qu'à vendre des stylos à la sauvette.

— À ce propos, je collabore avec le Dr Roger Rousseau pour chercher des suspects potentiels. Cette nuit, il a laissé un message sur ma boîte vocale pour m'annoncer qu'il avait progressé.

— Je déteste t'entendre dire que tu « collabores » avec ce type, inutile de t'expliquer pourquoi. Mais si vous avez des noms, je peux faire quelque chose, officieusement.

— Je crois qu'on en a déjà un.

Laurie acheva de recoudre le deuxième garçon et tendit les instruments à Marvin.

— Bon, on s'occupe de John Doe avant le touriste.

Le touriste était le quatrième cas inscrit à leur planning – un étudiant probablement mort des suites d'une intoxication alcoolique aiguë. Le taux d'éthanol dans le sang dépassait largement toutes les normes. Il avait été découvert dans Central Park par un lève-tôt qui faisait son jogging.

Tandis que Marvin allait chercher Sal pour qu'il l'aide à remporter les deux garçons, Laurie expliqua à Lou que, selon elle, l'assassin avait quitté le St Francis pour être embauché au Manhattan General. Roger devait donc s'intéresser aux personnes mutées, entre autres ; il avait peut-être même parlé à certaines, notamment au Dr Najah, anesthésiste.

— Une minute ! coupa Lou. Tu es en train de me dire que ton petit ami compte aborder ce Najah et quelques autres prétendus suspects ?

— Oui, je crois, répondit Laurie, désarçonnée par la subite véhémence de Lou.

— C'est complètement dingue ! Tu sais ce que je pense des fumistes qui jouent aux détectives. S'amuser avec des listes, c'est une chose, mais interroger les gens, c'est une autre paire de manches.

— Pourquoi ? Il faut bien rayer des noms d'une liste pour trouver les vrais suspects. Sinon, on se perd en conjectures.

— Bon Dieu, Laurie, je déteste t'entendre parler comme ça. Suppose qu'il y ait vraiment un serial killer derrière tes morts subites. S'il n'est pas complètement azimuté, alors il pourrait être extrêmement dangereux. La moindre provocation risquerait de le faire

disjoncter.

Marvin et Sal les rejoignirent. Pendant qu'ils étendaient les corps des garçons sur les civières, Laurie et Lou gardèrent un silence gêné. Lorsque les portes se refermèrent sur les techniciens, Lou s'éclaircit la gorge :

— Excuse-moi, je ne voulais pas t'enguirlander. Seulement, tout ça me flanque la trouille. Je ne supporterais pas que tu risques ta vie comme dans cette affaire de cocaïne. Affronter des psychopathes, ce n'est pas un boulot pour les amateurs.

— Je comprends.

— Pour changer de sujet, j'avais hâte de te demander comment c'était, ton dîner avec Jack, hier soir. Vous avez enterré la hache de guerre, oui ou non ?

Laurie ne répondit pas tout de suite, puis marmonna que le verdict n'était pas encore rendu. Lou, malgré sa déception, eut l'intuition qu'il valait mieux ne pas insister.

Marvin et Sal reparurent avec une seule civière. Le premier poussait, le deuxième tirait. Marvin posa la radio coincée sous son bras, après quoi les deux techniciens étendirent adroitement sur la table le cadavre décapité et sans mains.

— Tu avais raison, dit Laurie. C'est étonnamment propre et net.

Il n'y avait pas de sang, pas même sur le cou et les poignets tranchés d'un coup précis comme pour illustrer un manuel d'anatomie. Sal ramena la civière dans le couloir, tandis que Marvin fixait la radio sur le négatoscope.

Les deux balles se dessinaient en blanc sur un camaïeu de gris. L'une avait une forme irrégulière, aplatie, l'autre était normale. Laurie désigna la balle déformée au milieu du torse.

— Je dirais que celle-ci a touché la colonne. Là, ajouta-t-elle, montrant une anomalie sur une vertèbre. À mon avis, elle a terminé sa trajectoire dans le foie. L'autre est dans le médiastin, la région médiane du thorax, et je ne serais pas surprise qu'elle ait pénétré la crosse aortique. Elle aurait donc provoqué la mort.

— J'ai l'impression que ce sont des balles de 9 mm, rétorqua Lou.

— On verra.

Elle se retourna vers le cadavre pour commencer l'examen externe. Marvin se tenait de l'autre côté de la table, et Laurie lui demanda de faire rouler le corps vers lui. Elle voulait voir les sites d'entrée des balles et les photographier. Mais à cet instant elle aperçut, sur les

reins, un petit tatouage tarabiscoté représentant une pieuvre.

Laurie chancela. Le souffle coupé, elle s'agrippa au bord de la table pour ne pas tomber. Elle contemplait fixement le tatouage.

— Docteur Montgomery, ça va ? demanda Marvin.

Elle ne bougeait plus, pétrifiée.

— Laurie, qu'est-ce que tu as ? s'inquiéta Lou, se penchant pour essayer de distinguer ses traits à travers la visière en plastique.

Elle secoua la tête pour se ressaisir, recula d'un pas.

— J'ai besoin d'un break, bredouilla-t-elle d'une voix hachée, haut perchée. Cette autopsie attendra.

Pivotant sur ses talons, elle se rua vers la porte. Lou l'appela, mais elle ne répondit pas. Il regarda Marvin.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'en sais rien du tout.

Marvin remit le corps sur le dos, avec un petit rire forcé.

— Ça ne lui est jamais arrivé. Elle est peut-être malade.

— J'y vais.

S'attendant à trouver Laurie dans le couloir, il fut stupéfait de n'y voir personne, pas plus que dans le bureau de la sécurité, plus loin. Désarmé, il longea la rangée de compartiments réfrigérés où l'on conservait les corps avant l'autopsie. Au bout, à gauche, il y avait la chambre froide, et à droite la remise où l'on rangeait les combinaisons de protection. Bien qu'elle soit à demi dissimulée, il aperçut Laurie qui se changeait. Quand il entra, elle reposait sa batterie sur le chargeur.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu ne vas pas faire l'autopsie ?

Laurie se tourna vers lui. Elle avait les yeux pleins de larmes.

— Hé... qu'est-ce qui se passe ?

Il se débarrassa de son masque, arracha la tenue qui protégeait ses vêtements et la serra dans ses bras. Elle ne résista pas.

Après un long moment, il s'écarta pour la regarder. Elle se sécha les yeux, puis s'essuya les doigts sur sa tunique de chirurgien.

— Tu veux bien me dire ?

Laurie acquiesça, sans toutefois ébaucher un mouvement pour se dégager de son étreinte. Elle inspira à fond, hoqueta, se frotta de nouveau les yeux.

— Prends ton temps...

— Je connais l'identité du mort décapité, balbutia-t-elle. C'est Roger Rousseau, mon ami du Manhattan General.

— Bon Dieu de bon Dieu ! s'exclama Lou avec une gentillesse mêlée d'irritation. Tu comprends maintenant pourquoi je disais que ce boulot est dangereux pour des détectives amateurs ?

Laurie s'écarta brusquement.

— Je n'ai vraiment pas besoin d'un sermon.

— Oui, excuse-moi, mais... c'est une catastrophe.

— Je le sais, figure-toi, rétorqua-t-elle d'un ton sec. Cet homme était quelqu'un d'important dans ma vie, et c'est moi qui l'ai poussé à agir. Oh, Seigneur, quelle horreur ! gémit-elle en enfouissant son visage dans ses mains.

— Non, docteur Montgomery, tu déformes les faits. Tu lui as suggéré d'établir une liste de noms. À moins que je sois complètement à côté de la plaque, tu ne l'as pas poussé à aller discuter avec ces gens. Ça, c'était son idée.

— Pour l'instant, la nuance me paraît largement abstraite.

Elle soupira, les bras ballants.

— Tu vas faire l'autopsie ?

— Non, pas question !

— D'accord. Inutile de m'incendier, je suis dans ton camp.

— Pardon...

Robert Harper, le chef de la sécurité – qui manifestement cherchait Laurie –, s'approcha à grands pas.

— Les journalistes commencent à s'énervier, déclara-t-il. Ils ont entendu parler du cadavre sans tête et ils veulent des détails.

— Comment sont-ils au courant ?

— Je l'ignore. Marlene vient de m'appeler pour que j'aille les calmer.

Laurie regarda Lou, qui leva les mains.

— Je ne leur ai rien dit.

— Quel cirque, marmonna-t-elle, accablée.

— Qu'est-ce que je leur raconte ? demanda Robert.

— Que j'en réfère au directeur adjoint.

— Ça m'étonnerait qu'ils s'en contentent.

— Il faudra bien.

Poussant les deux hommes, elle sortit du vestiaire pour regagner la salle d'autopsie. Robert et Lou échangèrent un regard, puis Robert se dirigea vers l'escalier. Lou, pour sa part, rattrapa Laurie.

— Rousseau doit être autopsié.

— Inutile de me mettre les points sur les i.

Elle s'immobilisa sur le seuil de la salle et déclara à Marvin qu'il pouvait s'accorder une pause. Elle le rejoindrait dans un moment. Après quoi, elle prit la direction de l'ascenseur de service, suivie comme son ombre par Lou.

Dans la cabine, il dévisagea Laurie qui soutint son regard. Sa stupeur et son chagrin s'étaient mués en colère.

— Ça va peut-être réveiller tout le monde, articula-t-elle. Maintenant, au lieu de nier, vous allez peut-être réfléchir un peu plus sérieusement à ma théorie.

— Si je puis me permettre... la mort de Rousseau ne confirme pas incontestablement qu'en ce qui concerne les patients, il s'agit bien d'homicides. Cela confirme simplement qu'au Manhattan General, nous avons un assassin qui s'attaque aux médecins et aux infirmières. Il est possible que cet individu trucidé également des patients, mais on n'a pas de certitude. Ne tire pas de conclusions hâtives.

— Je me fiche de ton opinion, moi je pense que tout est lié.

— Peut-être, répéta Lou. Rousseau a-t-il nommé d'autres personnes, outre le Dr Najah ?

— Il n'a parlé que de ce type.

— Mais tu présumes qu'il avait d'autres noms.

— Sans aucun doute. D'ailleurs, il l'a dit.

— Tu penses qu'il les aurait notés quelque part ?

— Oui, il a fait allusion à des listes.

— Merci, mon Dieu, pour ce petit coup de pouce.

La cabine s'arrêta à l'étage de Laurie, laquelle fonça vers son bureau, toujours suivie par Lou. Elle s'assit à sa table et décrocha son téléphone, tandis que Lou s'octroyait celui de Riva. Avec réticence, elle composa le numéro de Jack, espérant qu'il serait chez lui et non en plein match de basket. Il répondit à la deuxième sonnerie.

— Ça m'ennuie de te déranger...

— Me déranger ? Au contraire, je suis content de t'entendre.

— J'avais dit que j'attendrais ton coup de fil, je sais, mais il s'est passé quelque chose. Jack, j'ai besoin de toi à l'IML.

— Les cas sont tellement barbants que tu as envie de rigoler un peu ?

— S'il te plaît, coupa-t-elle, épargne-moi ton humour noir ! Ce matin, on a amené ici une victime non identifiée. En fait, il s'agit de Roger Rousseau. Il a été assassiné cette nuit au Manhattan General.

— J'arrive, répondit Jack, et il raccrocha.

Comme au ralenti, Laurie reposa le combiné, s'accouda sur la table et enfouit son visage dans ses mains. Depuis cette nuit fatidique chez Jack quand elle n'avait pu trouver le sommeil, sa vie ressemblait à des montagnes russes, une succession de bouleversements. Dans son dos, elle entendait Lou parler avec ses hommes au Manhattan General. Il leur ordonnait de fouiller le bureau du Dr Roger Rousseau, avant qu'il les rejoigne pour se pencher sur le passé d'un certain Dr Najah.

Laurie se redressa, laissa échapper un gémissement. Elle pleurerait Roger, mais plus tard. Décrochant de nouveau le téléphone, elle composa le numéro de Calvin. Elle échangea quelques mots avec son épouse, qui le lui passa.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'un ton rogue – il n'était pas du genre à tolérer qu'on le dérange chez lui sans une excellente raison.

— Plusieurs choses. Je ne sais pas trop comment...

— Laurie, je ne suis pas d'humeur à jouer aux devinettes. Dites-moi ce que vous avez à me dire.

— Très bien. Je suis sûre, à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, que le responsable administratif du personnel médical du Manhattan General – le médecin et ami à qui j'avais confié ma théorie sur l'existence d'un tueur en série – est actuellement en salle d'autopsie. Il a été abattu cette nuit à l'hôpital et découvert ce matin dans la chambre froide.

Calvin resta un instant silencieux.

— Pourquoi n'en êtes-vous pas sûre à cent pour cent ?

— Le cadavre est décapité, les mains tranchées. L'individu qui a fait ça ne voulait pas qu'on puisse l'identifier.

— On l'a donc enregistré sous le nom de John Doe.

— En effet.

— Et comment êtes-vous sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de son identité ?

— J'ai reconnu un tatouage très particulier.

— On peut donc dire que c'était pour vous plus qu'un ami.

— C'était un ami, insista Laurie. Un excellent ami.

— D'accord, rétorqua Calvin. Vous connaissant, je présume que cet événement confirme à vos yeux votre théorie de crimes en série.

— Cela me semble logique. Hier matin, j'ai parlé au Dr Rousseau des cas du Queens et je lui ai suggéré de vérifier quels employés avaient été mutés du St Francis au Manhattan General. Cette nuit, il m'a laissé un message sur ma boîte vocale, disant qu'il avait des suspects, avec lesquels il comptait s'entretenir.

— La police s'implique dans l'affaire ?

— Absolument. L'inspecteur Lou Soldano est ici, dans mon bureau, en train de donner des directives à ses hommes au Manhattan General.

— Je pense qu'il vaudrait mieux pour vous ne pas pratiquer l'autopsie.

— Ça ne m'a même pas effleuré l'esprit. Jack est en chemin.

— Jack n'est pas de garde.

— Je le sais. J'ai estimé qu'il pouvait non seulement se charger de l'autopsie, mais aussi me soutenir moralement.

— Bon, très bien. Vous êtes certaine de vouloir rester à l'IML ? Je peux vous faire remplacer pour le week-end. J'imagine que vous êtes sous le choc.

— Effectivement, mais je préfère rester ici.

— C'est vous qui décidez, Laurie, je ne vous forcerai pas la main. Néanmoins, il me faut être clair quant à la position de l'institut médico-légal concernant vos fameux crimes en série. Comme je l'ai dit précédemment, nous ne sommes pas là pour émettre des hypothèses. Il n'y a aucune preuve que ces patients aient été assassinés. Sommes-nous bien sur la même longueur d'onde, Laurie ? Je dois en avoir la certitude, je ne veux pas que vous vous adressiez aux médias. L'enjeu est trop important.

— Ma fameuse série compte un nouveau cas qui date de ce matin. Une femme de trente-sept ans en bonne santé. Ça fait huit morts subites uniquement pour le Manhattan General.

— Les chiffres ne m'influenceront pas, Laurie, et ils ne devraient pas vous influencer non plus. Si les analyses toxicologiques de John Doe s'avéraient positives, ce serait différent. Lundi, j'essaierai de bousculer un peu Peter pour qu'il redouble d'efforts.

On peut toujours rêver, songea Laurie, découragée, sachant qu'on avait déjà déployé beaucoup d'efforts.

— Et ensuite ? demanda Calvin. Vous m'avez laissé entendre qu'il y avait autre chose.

— Effectivement. Je ne vous aurais pas importuné avec ça, mais puisque je vous ai en ligne...

Elle lui relata l'histoire des deux adolescents et l'avertit de la présence des journalistes dans le hall.

— J'aimerais que vous m'autorisiez à leur communiquer mes conclusions sur ces deux cas. Je crois que, dans l'intérêt du public, il faut divulguer cette information sans tarder. Cela évitera peut-être que d'autres gamins commettent ce genre de bêtise.

— Les journalistes sont-ils au courant, pour le cadavre décapité ?

— Malheureusement, oui.

— Si vous leur parlez, serez-vous capable de vous réfréner et de ne pas mentionner le meurtre de votre ami ou vos prétendus crimes en série ? Ils vous poseront évidemment des questions.

— Je crois en être capable.

— Laurie, c'est oui ou non.

— Bon, c'est oui ! rétorqua-t-elle avec impatience.

— Pas d'agressivité, sinon je vous interdis d'approcher les journalistes.

— Excusez-moi, je suis un peu stressée.

— Vous avez l'autorisation de parler aux médias de l'accident du métro, à condition de souligner que vous leur exposez vos premières impressions qui devront être confirmées par un examen plus approfondi. Je veux que vous leur disiez exactement ça.

— Bon, d'accord, répondit-elle, pressée d'en finir – elle était soudain fatiguée de discuter avec Calvin qui lui rappelait en permanence la facette politique du métier de légiste.

Quand elle eut enfin raccroché, elle se tourna vers Lou qui avait aussi reposé le combiné. Brusquement, une douleur fusa dans la partie droite de son abdomen. Elle ne put réprimer une grimace. Heureusement, c'était moins pénible que ce qu'elle avait ressenti dans le taxi la veille.

— Jack arrive, dit-elle, changeant de position – ce qui atténua la douleur sans la dissiper totalement. Il va se charger de l'autopsie.

— Oui, j'ai entendu. Tant mieux, parce qu'il n'est pas question que

tu la fasses. J'ai aussi entendu que tu comptes affronter les journalistes. Je peux t'aider, je leur parlerai du cadavre décapité, et toi tu te borneras à évoquer l'accident du métro. Comme ça, tu n'auras pas de problèmes avec Calvin.

— Ça me paraît un bon plan.

Elle se leva, la douleur abdominale s'atténua encore.

— Figure-toi que j'ai déjà trouvé quelque chose de très intéressant, enchaîna Lou. Ce Dr Najah a un casier judiciaire. Il y a quatre ans, on l'a arrêté alors qu'il s'apprêtait à prendre un avion pour la Floride. Il avait un pistolet dans son attaché-case. Naturellement, il a prétendu que c'était une erreur de sa part ; il avait soi-disant oublié que l'arme était dans la valise, et de toute façon il avait un permis.

— Un 9 mm ?

— Exactement.

— Intéressant, en effet !

Laurie mit la main sur sa hanche pour, discrètement, se masser le ventre. Comme le matin, cette palpation la soulagea aussitôt.

— Et ce n'est pas tout, dit Lou. Avant de suivre une formation d'anesthésiste, il était chirurgien.

— Ça alors...

— On va le mettre en garde à vue et confier son interrogatoire à deux de nos gars les plus expérimentés. On demandera aussi une commission rogatoire pour chercher ce 9 mm qu'il essayait d'embarquer en Floride.

— Excellente idée.

Dix-huit

Peu après que Laurie et Lou furent descendus affronter les médias, Jack arriva. Laurie pensait qu'il avait pris un taxi. Il la détrompa, expliquant qu'à cette heure, quand il y avait urgence, son vélo était le meilleur moyen de locomotion pour traverser la ville.

Pour Laurie et Lou, cette rencontre avec les journalistes avait été éprouvante d'emblée. Ils avaient même eu du mal à les calmer, tant l'excitation régnait dans le hall. Un cadavre sans nom, sans tête et sans mains, découvert par hasard dans la chambre froide d'un grand hôpital, c'était plus croustillant que l'histoire de deux adolescents tombés sous une rame de métro. Les imaginations s'emballaient, des scénarios à donner la chair de poule circulaient.

Laurie avait parlé la première, expliquant que les jeunes garçons avaient été électrocutés alors qu'ils urinaient sur le troisième rail, ce qui n'avait guère frappé les esprits. La meute s'était montrée beaucoup plus attentive, et tapageuse, lorsque Lou avait pris la parole à propos du cadavre décapité – sur lequel il n'avait, habilement, rien dit de précis.

Jack autopsia Rousseau avec Marvin, en présence de Lou. Laurie se contraignit à ne pas leur jeter un seul regard. Assistée par Sal, elle se chargea de l'étudiant retrouvé dans le parc.

Ensuite, dans la salle de repos, devant le distributeur de sandwiches et de boissons, Jack lui exposa succinctement ses conclusions. La première balle avait endommagé la moelle épinière – la victime aurait été paraplégique, si la deuxième balle, le coup de grâce, n'avait pas éraflé une côte pour aller se loger dans le ventricule gauche.

Tandis que Jack monologuait, Laurie luttait pour garder son calme, ne pas penser que ces précisions concernaient un être qui lui était cher. Elle posa même, pour la forme, quelques questions techniques

auxquelles Jack répondit volontiers. Il était affirmatif sur un point : les mains et la tête avaient été amputées bien après l'arrêt du cœur. Il estimait également que Roger n'avait pas souffert, dans la mesure où il était quasi mort sur le coup. Enfin, on l'avait abattu avec un calibre 9 mm.

Quand Lou eut communiqué à son capitaine le rapport d'autopsie, il proposa à Laurie de l'accompagner au Manhattan General pour l'aider à fouiller le bureau de Roger, à la recherche d'éventuelles listes. Elle accepta aussitôt. Jack insista pour suivre le mouvement, disant qu'il ne louperait pas l'occasion de participer à l'éventuelle déconfiture – bien méritée – d'AmeriCare. Selon lui, d'ici vingt-quatre heures, les médias auraient vent de ce qui se passait. Le cas Patricia Pruitt avait convaincu Jack qui était désormais dans le camp de Laurie.

Avant de quitter l'IML, elle fit un détour par le standard, derrière le bureau d'identification, pour s'assurer que l'opératrice avait bien son numéro de portable. Étant de garde, on devait pouvoir la joindre à tout instant.

Lou les embarqua dans sa Chevrolet Caprice. Laurie s'installa devant, Jack sur la banquette arrière. Le crachin matinal s'était mué en une bruine légère. Pendant le trajet jusqu'au Manhattan General, Laurie expliqua à Jack la teneur du message téléphonique de Roger.

— Ce Najah me paraît un bon candidat, dit-il. Peut-être trop, même. Un anesthésiste qui tirerait les ficelles, ça expliquerait en grande partie pourquoi le labo de toxico n'a rien découvert. Ce type pourrait utiliser un gaz extrêmement volatil.

Lou répéta à Jack ce qu'il avait appris sur Najah, et notamment sur son pistolet 9 mm. L'arme, si on avait la chance de mettre la main dessus, serait soumise à une analyse balistique.

Hormis la présence de policiers en uniforme, l'hôpital semblait fonctionner normalement. Une ruche bourdonnante. Les ambulances déchargeaient des patients en fauteuil roulant, une longue file de visiteurs s'étirait devant le guichet d'informations, des médecins en blouse blanche et des infirmières en pantalon et tunique se croisaient dans le hall.

Lou discuta un moment avec l'un des policiers, tandis que Jack et Laurie s'isolaient dans un coin.

— Tu tiens le coup ? demanda Jack.

— Mieux que je ne l'aurais cru.

— Tu m'impressionnes. Je ne sais pas comment tu arrives à te concentrer, avec tous les soucis que tu as.

— En fait, ça m'aide d'essayer de comprendre ce qui se passe ici. Ça m'empêche de ruminer mes problèmes personnels.

En cet instant, Laurie pensait à ses douleurs abdominales, aggravées par les secousses du trajet dans la voiture de Lou. Ce n'était pas aussi aigu que la veille dans le taxi, mais elle commençait à craindre qu'il ne s'agisse d'une appendicite. Elle allait en parler à Jack, quand Lou les rejoignit.

— Descendons sur le lieu du crime avant de visiter le bureau de Rousseau. Apparemment, les gars de l'identité judiciaire ont bien bossé.

Ils prirent l'ascenseur qui les conduisit au sous-sol et suivirent les flèches jusqu'à l'ancien amphithéâtre. La porte à deux battants était ouverte, barrée par une bande en plastique jaune. Lou passa dessous, mais, quand Laurie voulut l'imiter, un policier l'en empêcha.

— C'est bon, lui dit Lou, ils sont avec moi.

D'imposants projecteurs illuminaient l'intérieur en demi-cercle, éclairant même les plus hautes rangées de sièges. Plusieurs techniciens spécialisés étaient encore en plein travail.

— Il paraît que vous avez des résultats, dit Lou à leur chef, Phil.

— Je crois, répondit modestement celui-ci.

Il les invita à le suivre jusqu'à la cloison délimitant la fosse, et montra des marques à la craie sur le sol.

— La victime est tombée là et s'est cogné la tête contre la plinthe. Cette zone n'ayant été nettoyée que superficiellement, nous avons pu délinéer une éclaboussure de sang, ce qui nous a permis de déterminer où se tenait la victime quand on lui a tiré dessus.

Phil les ramena ensuite à l'entrée de l'amphithéâtre et désigna deux cercles tracés à la craie.

— Voilà où nous avons trouvé les deux douilles de 9 mm, ce qui nous incite à penser que l'assassin était à sept mètres de sa cible quand il a tiré.

Lou acquiesça.

— Enfin, dit Phil en les invitant de nouveau à le suivre jusqu'à l'ancienne table d'autopsie, c'est là que l'amputation a été pratiquée.

— Une vraie salle d'opération très pratique pour le tueur, commenta Lou.

— Je dirais même, renchérit Phil, en pointant le doigt vers le cabinet vitré renfermant les instruments chirurgicaux, qu'il disposait de tout le matériel nécessaire. Nous avons pu déterminer quels

bistouris et scies ont été utilisés.

— Excellent travail, dit Lou. Vous avez des questions ? ajouta-t-il, s'adressant à Laurie et Jack.

— Comment avez-vous établi que c'est sur cette table d'autopsie qu'on a tranché la tête et les mains ?

— La preuve était dans le siphon.

— Allons voir où on a découvert le corps, dit Lou.

Phil les guida jusqu'à un petit couloir, et ils passèrent devant un bureau exigu et encombré, celui du préposé à la morgue, leur précisa Phil. Au bout du couloir, ils s'arrêtèrent devant une massive porte en bois qui n'aurait pas paru déplacée dans une boucherie. Elle s'ouvrit avec un déclic sonore, et une sorte de brouillard glacé qui empestait le formol s'en échappa pour se répandre sur le sol.

Laurie et Jack connaissaient bien ce genre de lieu. Celui-ci ressemblait à la chambre froide où, en faculté de médecine, on conservait les cadavres destinés à la dissection. De part et d'autre s'alignaient des corps nus attachés à un rail, au plafond, par des pinces insérées dans les conduits auditifs.

— La victime était sur une civière, là-bas dans le rond, et recouverte d'un drap, déclara Phil, montrant allée centrale. D'ici, on a un peu de mal à voir. Vous voulez vous approcher ?

— Pas moi, merci, rétorqua Lou. Les chambres froides, ça me flanque la chair de poule.

— Je suis surpris qu'on ait trouvé la victime si vite, dit Jack. J'ai l'impression que les autres sont suspendus ici depuis des lustres.

Laurie leva les yeux au ciel. L'humour noir de Jack la sidérait toujours.

— L'assassin ne voulait pas qu'on le trouve ni qu'on l'identifie, commenta-t-elle.

— Si on montait dans le bureau de Rousseau ? suggéra Lou.

Un samedi, le service administratif était quasi désert. Un policier en uniforme – qui lisait le *Daily News* devant la porte close barrée également par un ruban de plastique jaune – sursauta en avisant le groupe qui s'approchait et l'inspecteur Soldano.

— J'espère que personne n'est entré, lui lança Lou.

— Pas depuis votre appel de ce matin, lieutenant.

Hochant la tête, Lou arracha une extrémité du ruban. Il allait pousser le battant quand une voix l'apostropha. Celle d'un homme

grand et mince au physique de star du cinéma, qui s'approchait à grands pas. Ses cheveux sable étaient striés de mèches dorées, son bronzage rehaussait le bleu de ses yeux. Il semblait rentrer des Caraïbes. Lou se crispa.

— Je suis Charles Kelly, déclara l'homme en serrant la main de Lou avec une vigueur excessive. Le président du Manhattan General Hospital.

La veille, Lou, qui voulait un rendez-vous avec ce personnage, avait essuyé une rebuffade – comme si pareil entretien n'était pas digne de la présidence. Ayant des préoccupations plus urgentes, l'inspecteur avait préféré ne pas insister.

— Je regrette que nous n'ayons pas pu nous parler hier, enchaîna Charles Kelly. J'ai eu une journée effarante, un emploi du temps surchargé.

Remarquant qu'il jetait un coup d'œil à Laurie, puis à Jack, Lou lui présenta ses amis.

— Je connais le Dr Stapleton, dit Charles avec raideur.

— Excellente mémoire ! railla Jack. Il doit y avoir au moins huit ans que je vous ai donné un coup de main quand vous aviez des problèmes avec ces vilains germes.

Charles se tourna de nouveau vers Lou.

— Que font-ils ici ? interrogea-t-il d'un ton peu amène.

— Ils m'assistent dans mon enquête.

Le président opina lentement du bonnet.

— J'en avertirai le Dr Bingham dès lundi. D'ici là, je tiens à vous préciser, lieutenant, que je mettrai à votre disposition toute l'aide que nous pouvons vous apporter.

— Merci, je crois qu'on se débrouillera très bien pour l'instant.

— J'aimerais aussi vous demander quelque chose.

— Allez-y.

— Vu que nous déplorons deux meurtres en deux jours, je souhaiterais que vous soyez aussi discret que possible quant aux détails les plus horribles concernant celui d'aujourd'hui. De plus, avec tout le respect que je vous dois, je veux que toutes les informations qui seront communiquées passent par notre service de relations publiques. Il nous faut penser à l'institution et limiter les dégâts.

— Je crains que les médias connaissent déjà certains faits, répondit Lou. J'ignore comment ça s'est ébruité, mais j'ai été obligé d'organiser

une brève conférence de presse. Je vous garantis que je ne leur ai donné aucun détail. C'est préférable, pour une investigation comme celle-ci.

— Je partage tout à fait votre opinion, quoique pour des raisons différentes. En tout cas, nous vous serons reconnaissants de tout ce que vous ferez pour nous dans ces regrettables circonstances. Bonne chance pour votre enquête.

— Merci, monsieur.

Charles pivota et regagna son bureau présidentiel.

— Quel imbécile, commenta Jack.

— Je parie qu'il sort de Harvard, renchérit Lou.

— On se dépêche, coupa Laurie. Il faut que je retourne à l'IML.

Lou ouvrit la porte du bureau de Roger. Laurie demeura un instant sur le seuil, tandis que ses compagnons se dirigeaient droit vers la table de travail. Elle balaya la pièce du regard. Se retrouver ici lui faisait mesurer l'ampleur de sa perte. Elle ne fréquentait Roger que depuis cinq semaines et savait pertinemment qu'elle ne le connaissait pas vraiment, cependant elle avait de l'affection pour lui. Peut-être même était-elle un peu amoureuse de lui. Instinctivement, elle avait senti qu'il était un homme bon. Au moment où elle avait besoin d'une épaule amicale, il s'était montré généreux. À certains égards, elle avait sans doute profité de lui, ce qui l'emplissait de remords.

— Laurie, viens voir ! dit Lou.

Elle s'avancait quand son portable sonna dans la poche de son manteau. C'était la standardiste de l'IML qui la prévenait qu'on venait d'amener un homme décédé pendant une garde à vue. Laurie lui assura quelle serait de retour d'ici une heure et la pria de demander à Marvin de tout préparer en attendant. Ce genre de cas étant politiquement sensible, elle serait contrainte de pratiquer l'autopsie le jour même.

— J'ai l'impression qu'on a là pas mal de matériel, lui dit Lou quand elle les rejoignit. Surtout ces documents. Il y a même des étoiles en face des noms.

Il tendit les pages à Jack, qui les parcourut avant de les passer à Laurie : les dossiers du Dr José Cabreo et du Dr Motilal Najah.

— La date du transfert et le fait qu'il ait choisi le service de nuit donnent matière à réflexion, pour parler par euphémisme, dit-elle.

— Je me demande pourquoi son arrestation n'est pas mentionnée là-dedans, rétorqua Lou. C'est important pour quelqu'un qui manipule

des substances réglementées. Ça aurait dû figurer sur sa demande de certificat de la DEA (15).

Laurie haussa les épaules.

— Voilà une autre liste sur laquelle Rousseau a coché des noms, poursuivit Lou. Les gens mutés du St Francis au Manhattan General entre la mi-novembre et la mi-janvier.

Jack y jeta un coup d'œil, la tendit à Laurie : sept personnes travaillant dans différents services.

— Tous ont accès aux patients, particulièrement la nuit.

— On nous a mâché le travail, dit Lou. C'est presque trop. Là, on a une liste de huit toubibs renvoyés du Manhattan General au cours des six derniers mois. J'imagine qu'il pourrait y avoir parmi eux un dingue qui voudrait se venger d'AmeriCare.

— Je le comprendrais, ironisa Jack. Tu devrais peut-être me glisser dans cette liste.

— Je vais mettre toute une équipe là-dessus. Si Najah n'est pas notre bonhomme, on interrogera tous les autres. Hmm... Qu'est-ce que c'est, d'après vous ? ajouta Lou en prenant un CD sur une pile de documents.

— On n'a qu'à regarder, dit Laurie.

Elle alluma l'ordinateur de Roger, inséra le CD dans le lecteur et tapa le mot de passe, ce qui fit sourciller Jack – Laurie remarqua sa réaction, mais ne releva pas.

Sur l'écran s'affichèrent les dossiers médicaux de tous les patients décédés de mort subite, ceux du St Francis inclus. Elle présuma qu'on les avait transmis à Roger lorsqu'il s'était rendu au St Francis pour obtenir les dossiers des employés. Elle expliqua à Lou de quoi il s'agissait, puis demanda s'il l'autorisait à emporter le CD à l'IML. Lou réfléchit un instant.

— Tu pourrais faire une copie ?

Elle acquiesça et s'exécuta.

— En fait, j'aimerais aussi faire des copies des tirages, dit-elle. Cet après-midi, j'aurai le temps d'éplucher tout ça, ça me donnera peut-être quelques idées lumineuses. Il me semble bien qu'il y a une photocopieuse dans les parages.

— Pas de problème, dit Lou.

La machine se trouvait juste à côté du bureau, et Laurie photocopie toutes les listes de Roger. Quand elle eut terminé, elle prévint Lou et Jack qu'elle repartait à l'institut médico-légal.

— Tu veux que je t'accompagne ? proposa Jack. Je peux même te remplacer si tu as envie de rentrer chez toi.

— Non, ça ira. Je préfère travailler que tourner en rond dans mon appartement. Mais si tu veux venir...

Jack dévisagea Lou.

— Quels sont tes plans ?

— Je compte interroger le type qui a découvert le corps. Ensuite, je veux rencontrer ce Najah. On aura peut-être eu le bol de mettre la main sur son arme. Lui parler de balistique pourrait l'inciter à nous cracher le morceau, ce qui serait épatant.

— Ça t'embête si je reste un moment avec toi ? J'aimerais bien connaître ce Dr Najah.

— Mais volontiers.

— Je te rejoindrai après, dit Jack à Laurie. Si tu veux, je t'aiderai pour le type mort en garde à vue.

— Viens quand tu peux, ne t'inquiète pas. Mais je te remercie de m'avoir remplacée tout à l'heure. Sincèrement.

Laurie embrassa Lou, puis Jack – avec plus d'insistance, en lui pressant le bras. Avant de quitter le service administratif, elle fit un détour par les toilettes des dames. Elle posa sur le lavabo le CD et les listes de Roger, puis entra dans les W-C. Elle songeait à la fin brutale et prématurée de Roger, à celle des deux jeunes garçons morts à cause d'une bêtise. Les humains, comme tous les organismes vivants, gigantesques ou microscopiques, se tenaient tous en équilibre précaire au bord de l'abîme.

Absorbée dans ses pensées, elle arracha un bout de papier toilette. Elle allait le jeter dans la cuvette quand elle remarqua quelque chose d'anormal : un peu de sang. Elle saignait !

Instinctivement, elle refusa d'envisager les possibles conséquences. Ce n'était qu'une goutte de sang, cependant elle savait que ce n'était pas bon signe, particulièrement à un stade aussi précoce de la grossesse. Mais elle avait depuis longtemps oublié les rudiments d'obstétrique appris durant ses études. Il valait donc mieux ne pas tirer de conclusions hâtives.

Pourquoi ce genre de chose arrive toujours le week-end ? se lamenta-t-elle in petto. Elle aurait aimé interroger Laura Riley, mais hésitait à la déranger un samedi. Elle arracha un autre morceau de papier, s'essuya de nouveau. Plus rien, ce qui la consola quelque peu, sans la rassurer tout à fait – elle ne pouvait pas oublier la douleur qu'elle avait dans le bas-ventre.

Tout en se lavant les mains, Laurie s'examina dans le miroir. Les dernières nuits sans véritable repos avaient laissé des traces. Elle avait les yeux cernés – moins que Janice toutefois –, l'air fatigué. Elle eut le pressentiment qu'une nouvelle tuile l'attendait et pria pour avoir, si cela devait se produire, les ressources psychologiques suffisantes pour encaisser le coup.

Dix-neuf

Le retour à l'institut médico-légal ne fut pas aussi long qu'elle le redoutait, cependant, une fois de plus, le trajet en taxi aggrava notablement ses douleurs abdominales. Marvin l'attendait, et elle s'attela immédiatement à la tâche. Quand elle eut achevé l'autopsie de l'homme décédé en garde à vue, la douleur s'était dissipée pour céder la place à une vague sensation de pression. Laurie alla se changer dans les vestiaires, appuya ses doigts sur la zone sensible. Contrairement à ce qui s'était passé le matin, cela ne la soulagea pas, au contraire. De plus en plus désespérée, elle vérifia dans les toilettes si elle saignait. Non...

Elle monta dans son bureau, contempla longuement le téléphone. Elle fut de nouveau tentée d'appeler Laura Riley, y renonça. Elle ne connaissait même pas cette femme et n'avait aucune envie de l'importuner pendant le week-end à cause d'un problème qui pouvait sans doute attendre jusqu'au lundi. Après tout, elle avait ces symptômes depuis plusieurs jours. La seule différence, c'était la subite apparition de quelques gouttes de sang, or cela paraissait déjà terminé.

Agacée par son indécision, Laurie envisagea alors de contacter Calvin pour lui communiquer les dernières informations concernant Roger et l'autopsie qu'elle venait de réaliser. Elle avait découvert que le détenu avait le larynx endommagé, ce qui laissait supposer qu'on l'avait traité avec brutalité. La presse, pour l'instant, ne se jetait pas sur cette affaire, et on n'avait pas encore les résultats de l'analyse toxicologique. Eh bien, tout cela attendrait lundi, à moins que Calvin ne se manifeste avant.

Laurie se plongeait donc dans les dossiers du St Francis et les listes de Roger. Elle avait le sentiment de lui devoir bien ça, puisqu'il s'était d'une certaine manière sacrifié pour la bonne cause.

Elle constata d'emblée que les dossiers médicaux des patients du St Francis était nettement différents de ceux du Manhattan General, hôpital universitaire. On n'y trouvait pas de notes émanant d'externes ou d'internes, et les dossiers étaient plus succincts. Même les remarques du médecin traitant et des infirmières étaient plus concises, et par conséquent plus faciles à lire.

Comme elle le prévoyait, vu les rapports des légistes pour chaque cas, les victimes étaient toutes relativement jeunes, en bonne santé, opérées au cours des vingt-quatre heures précédentes.

Laurie se souvint alors des paroles de Roger : il avait découvert que les patients décédés au Manhattan General avaient tous adhéré récemment à AmeriCare. Elle vérifia dans le dossier qu'elle étudiait les renseignements personnels. Même chose. Un rapide coup d'œil aux cinq autres dossiers du St Francis lui confirma que les patients étaient des adhérents d'AmeriCare depuis moins d'un an. Pour deux d'entre eux, l'adhésion datait de deux mois à peine.

Laurie médita sur cette curieuse information, se demandant si c'était important. À tout hasard, elle écrivit sur un bloc de papier : « adhésion à AmeriCare récente, pour toutes les victimes ». En dessous, elle ajouta : « pour toutes les victimes, anesthésie vingt-quatre heures auparavant ; toutes jeunes, moins de quarante ans ; pas de problèmes de santé ».

Puis elle essaya de trouver d'autres points communs. Rien ne lui venant à l'esprit, elle repoussa le bloc de papier et se replongea dans les documents. Au Manhattan General, les décès s'étaient produits dans divers services, quoique surtout en chirurgie. Qu'en était-il pour le St Francis ?

Les dossiers étant beaucoup plus minces, elle hésita moins à en lire chaque page, y compris les formulaires d'admission. On y décrivait le site opératoire, interdisait l'ingestion d'aliments après minuit, et prescrivait divers examens de laboratoire. Laurie en parcourait la liste lorsque son œil fut accroché par un test qui lui était inconnu. Comme il figurait dans le bilan sanguin, elle supposa qu'il s'agissait d'un des éléments de l'analyse. MASNP. Jamais elle n'avait entendu parler d'un test portant ce nom-là. Les initiales NP signifiaient-elles Nuclear Protein – protéine nucléaire ? Mais dans ce cas, que voulait dire MAS ? Mystère. Si elle ne se trompait pas sur le sens de NP, ce pourrait être une sorte d'analyse immunologique.

Laurie lut les résultats du bilan sanguin. Tous étaient indiqués, hormis celui du fameux MASNP.

Intriguée, elle vérifia les autres dossiers du St Francis. Dans chacun était prescrit le test MASNP, mais on ne trouvait nulle part le résultat.

Même chose pour les dossiers du Manhattan General : prescription, pas de résultat.

Laurie saisit son bloc-notes et écrivit : « Pour toutes les victimes, prescription d'un test MASNP, mais pas de résultats dans leur dossier. MASNP ? »

Penser aux analyses de labo lui rappela, dans le dossier de Sobczyk, l'électrocardiogramme pratiqué par l'équipe de réanimation. Elle fouilla parmi les documents et n'eut pas de mal à trouver le bon, car un Post-it en dépassait. Elle déplia le tracé qu'elle avait prévu de montrer à un cardiologue, mit à l'écart le dossier de Sobczyk ouvert à la page de l'électrocardiogramme, puis vérifia qu'aucun autre dossier ne mentionnait d'électrocardiogramme associé à des tentatives de réanimation. Elle ne se souvenait pas en avoir vu, mais elle préférait contrôler.

— J'espère que je ne dérange pas, dit soudain une voix.

Elle se retourna. Jack était immobile dans l'encadrement de la porte. Il n'avait pas son expression habituelle, légèrement sardonique ; au contraire, il paraissait inquiet.

— Tu sembles très occupée, ajouta-t-il.

— Il vaut mieux que je m'occupe.

Tendant le bras, elle tira le fauteuil de Riva près d'elle.

— Je suis contente de te voir. Assieds-toi.

Il balaya des yeux le bureau de Laurie.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je voulais m'assurer que les cas du Queens sont similaires à ceux du General. Et ils le sont effectivement, d'une manière étonnante. J'ai également découvert un truc bizarre. Tu connais un test sanguin appelé MASNP ? Un sigle inconnu au bataillon, du moins pour moi.

— Pour moi aussi. Où as-tu vu ça ?

— Dans les formulaires standard préopératoires de tous ces cas.

Laurie prit un dossier au hasard et lui montra le formulaire.

— On retrouve ça dans tous les dossiers. J'imagine que cela fait partie de la procédure établie par AmeriCare, du moins pour ces deux hôpitaux.

— Intéressant..., commenta Jack. Tu as regardé de quel service des labos proviennent les résultats ? Ça pourrait nous donner un indice.

— Il n'y a pas de résultats.

— Dans aucun de ces dossiers ?

— Non. Pas un !

— On pourra sans doute éclaircir cette histoire lundi, on demandera à l'un des assistants de se pencher là-dessus.

— Bonne idée, dit Laurie, qui en prit note sur un autre Post-it. Il y a une autre bizarrerie à propos de ces victimes. Chacune, sans exception, a adhéré récemment à AmeriCare – au cours des derniers mois.

— Voilà une constatation réjouissante, vu que nous sommes aussi dans ce cas.

— Je n'y avais pas pensé, dit Laurie avec un petit rire.

— L'organisme prospère à une telle vitesse, j'imagine qu'un bon pourcentage de souscripteurs sont dans la même situation.

— Tu as sans doute raison, mais ça me paraît quand même bizarre.

— Autre chose à signaler ?

Laurie embrassa du regard les documents éparpillés sur sa table.

— Oui, dit-elle en saisissant le dossier de Sobczyk et l'électrocardiogramme qu'elle tendit à Jack. Est-ce que ce tracé te surprend ? Il a été effectué par l'équipe de réanimation juste avant le décès et au moment du décès.

Jack jeta un coup d'œil aux dérivations, gêné d'avouer qu'il n'avait jamais été doué pour l'interprétation d'un électrocardiogramme, fût-ce dans les meilleures circonstances. Dès le début de ses études de médecine, il avait décidé de devenir ophtalmologue et n'avait pas fait l'effort d'acquérir des compétences qui ne lui serviraient pas.

Secouant la tête, il rendit le document à Laurie.

— Si j'étais obligé de faire un commentaire, je dirais que, selon moi, il y a un trouble de la conduction cardiaque, vu l'amplitude du complexe. Mais ce n'est pas moi que tu devrais interroger. Je te conseille de montrer plutôt ça à un cardiologue.

— J'en ai bien l'intention.

— Et les listes de Roger ? Tu as eu le temps de les épilucher ?

— Pas encore. J'ai d'abord dû m'occuper du type en garde à vue, je ne suis libre que depuis une demi-heure. Je me pencherai sur les listes quand j'aurai fini de trier les dossiers. J'ai le sentiment que c'est dans ces documents que je peux faire une vraie trouvaille. Il y a fatalement un lézard quelque part, que je n'aperçois pas pour l'instant.

— Tu ne crois pas que cette histoire est un pur hasard ?

— Non, il y a un lien entre ces patients, en plus de ce que nous savons déjà.

— Je n'en suis pas si sûr. Je pense que ces gens se sont juste trouvés au mauvais endroit au mauvais moment.

— Vous avez avancé avec Najah ?

— Oui et non. On l'a embarqué, mais il n'est pas du tout coopératif. Il clame que c'est de la discrimination raciale. On l'a placé en garde à vue, malheureusement il ne dira pas un mot. Il veut attendre son avocat, qui arrivera demain de Floride.

— Et son arme ?

— Envoyée à la balistique. Mais on n'aura pas les conclusions avant un moment. D'ici là, je suis persuadé qu'il sera remis en liberté sous caution.

— Lou pense que c'est lui le coupable ?

— Compte tenu de l'attitude de Najah, il est optimiste. Il dit qu'un innocent coopère volontiers. Évidemment, il se focalise sur le meurtrier de l'infirmière et de Rousseau. Il ne se creuse pas vraiment les méninges pour ton affaire.

— Et toi, quelle est ton opinion ?

— Comme je l'ai dit, l'idée que l'assassin soit anesthésiste me plaît bien. Avec sa formation, il pourrait liquider des patients, et on aurait du mal à comprendre comment. Quant au meurtre de l'infirmière et de Rousseau, on ne peut également avoir que des présomptions. On sait seulement que Najah possède un 9 mm. Or ce ne sont pas les armes de ce genre qui manquent.

— Tu ne penses pas que le meurtrier des patients a aussi tué l'infirmière et Roger ?

— Je n'en suis pas absolument convaincu.

— Moi si. C'est logique. L'infirmière a probablement remarqué quelque chose de suspect. Elle est morte le matin qui a suivi deux décès à ajouter à ma série. Quant à Roger, il a fait un tour dans l'hôpital pour parler à ceux qu'il estimait être des suspects potentiels. Il aurait pu affronter Najah. Peut-être qu'il l'a même surpris dans la chambre de Pruitt.

— Excellents arguments, admit Jack.

— Je suis contente qu'on ait arrêté Najah. Si c'est lui, avec Lou qui le mord aux mollets, il réfléchira à deux fois avant de faire un sale coup. Et moi, cette nuit, je dormirai un peu mieux. En attendant, je vais me plonger dans les listes de Roger, au cas où ce Najah ne serait

pas le bon.

Jack hocha vigoureusement la tête. Il y eut un long silence, puis il dit :

— Je t'accorde que c'est un peu hors sujet, mais on ne pourrait pas reprendre la discussion où on l'a laissée hier soir ?

Laurie le dévisagea avec circonspection. Au fil de leur conversation, elle avait remarqué qu'il retrouvait peu à peu son expression sardonique. Cela lui paraissait de mauvais augure, maintenant qu'il suggérait d'aborder des questions personnelles. Un mélange de dépit et de colère commençait à bouillir en elle. Avec tout ce qu'elle endurait, depuis sa culpabilité par rapport au meurtre de Roger jusqu'à ce poids qui lui comprimait le bas-ventre, elle n'avait aucune envie d'encaisser une nouvelle déception.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jack, comme elle ne répondait pas. Ce n'est toujours pas le lieu ni le moment ? ajouta-t-il d'un ton dédaigneux.

— Tu as tout compris ! bredouilla-t-elle, luttant pour se contrôler. La morgue n'est pas du tout l'endroit qui convient pour parler de fonder une famille. De plus, pour être honnête avec toi, je réalise tout à coup que, pour moi, la discussion est close. La situation est très simple. J'ai été claire sur ce que je ressens, y compris sur ma grossesse. Par contre, j'ignore ce que, toi, tu éprouves. Or je dois savoir si tu souhaites abandonner ton personnage de mec éploré et centré sur son nombril, et même si tu en es capable. Si c'est ce que tu veux me dire, alors tant mieux ! Je suis fatiguée de discuter et d'attendre que tu prennes une décision.

— Je constate que ce n'est décidément ni le lieu ni le moment, rétorqua Jack, tout aussi irrité, en se levant. Je crois préférable d'attendre des circonstances plus favorables.

— Libre à toi, répondit sèchement Laurie.

— On s'appelle, dit-il avant de franchir la porte.

Laurie s'accouda sur sa table, enfouit sa tête entre ses mains et soupira. L'espace d'une seconde, elle faillit courir après lui, cependant, même si elle le rattrapait, elle ne saurait pas quoi lui dire. À l'évidence, il n'était pas prêt à prononcer les mots qu'elle souhaitait entendre. Parallèlement, elle se demandait si elle n'était pas trop agressive et exigeante, d'autant qu'elle n'avait pas mentionné ses derniers symptômes ni la peur qu'elle ne s'avouait même pas à elle-même : celle de faire une fausse couche, qui bouleverserait tout de nouveau.

Il était 16 heures lorsque David Rosenkranz, au volant de sa voiture, s'engagea dans le parking du petit immeuble commercial où Robert Hawthorne avait son bureau. Dans sa vie antérieure, le bâtiment était un entrepôt, mais, comme la plupart des immeubles rénovés du centre de St Louis, il avait été recyclé. À présent, il y avait un restaurant très réputé au rez-de-chaussée et des bureaux au premier. Quand Robert Hawthorne – ou M. Bob, comme l'appelaient ses collaborateurs – était arrivé là, d'abord pour fonder une société, Adverse Outcomes, ensuite pour organiser l'Opération Ivraie, il avait trouvé ce lieu pratique, puisqu'il était situé non loin du cabinet juridique de Davidson et Faber. David ignorait quelle était sa relation avec le cabinet et n'était pas censé poser de questions à ce sujet. En revanche, il savait que Robert y était convoqué assez régulièrement.

David n'avait pas souvent l'occasion de venir en ville, son boulot consistant à voyager ici et là, à contrôler les agents qui étaient sur le terrain et, si nécessaire, à « s'occuper » d'eux. Ce n'était pas un boulot facile, vu les excentriques qui travaillaient pour eux en indépendants. Au début, il se bornait à signaler les problèmes, mais il collaborait désormais avec Robert depuis plus de cinq ans, et on l'avait également chargé du recrutement. C'était plus amusant, stimulant. Robert obtenait les noms par un vieux copain de l'armée toujours employé au Pentagone. Les agents étaient en majeure partie des gens qui avaient exercé des fonctions dans un quelconque département médical militaire et qu'on avait mis à la porte comme des malpropres. David, lui, n'avait pas servi dans l'armée, cependant il mesurait à quel point cette expérience pouvait affecter des individus qui tentaient de retourner à la vie civile, surtout ceux qui avaient combattu. La guerre en Irak, par exemple, leur fournissait un vivier de recrues. Bien sûr, ils cherchaient aussi des gens virés d'hôpitaux civils. Ceux qui étaient déjà engagés dans le processus leur donnaient des tuyaux.

Il n'y avait aucun nom sur la porte du bureau. David tambourina, au cas où Yvonne, la secrétaire qui était aussi la compagne de Robert, serait dans la pièce du fond. Il ne s'agissait pas d'une grosse boîte. Robert, Yvonne et David en étaient les seuls employés ; pendant quelques années, Robert et Yvonne avaient même travaillé seuls.

Les serrures cliquetèrent bruyamment, Yvonne, une femme à l'opulente poitrine, ouvrit la porte. De sa voix sirupeuse et provocante, à l'accent du Sud, elle invita David à entrer. Ses propos étaient ponctués par des « chéri » et des « mon chou », mais David n'était pas dupe. Malgré les cheveux platine, les talons aiguilles et la minijupe, assez vulgaires, il savait qu'elle accompagnait souvent Robert pour le travail et qu'elle était championne de taekwondo. Il plaignait quiconque s'égarerait, après quelques verres, à vouloir pousser le flirt

plus loin.

Les locaux étaient sobres. Deux tables, l'une dans la première pièce, l'autre dans le bureau de Robert, deux ordinateurs, deux petites tables basses, quelques fauteuils, un classeur, deux divans. Le tout loué.

— Le boss est dans la pièce du fond, mon chou, chuchota Yvonne. Tu ne me l'énerves pas, d'accord ?

David n'avait aucune intention d'énervier Robert. Lorsque ce dernier le convoquait, il savait que quelque chose se préparait. David était arrivé la veille, après plusieurs jours sur la côte Ouest, et il avait envie de profiter de ses congés.

— Asseyez-vous ! dit Robert, quand David eut franchi le seuil.

Robert avait les pieds sur un coin de la table, les mains jointes sur la nuque. Sa veste Brioni gisait sur l'accoudoir du divan.

— Vous voulez du café, mes chéris ? demanda Yvonne – il y avait un percolateur dans l'autre pièce.

David refusa avec un sourire. Il dévisagea Robert qui avait les lèvres pincées dans une expression rageuse.

— J'ai reçu de mauvaises nouvelles tout à l'heure, dit-il. Il semble que notre petite Hongroise, à New York, n'arrive pas à se maîtriser.

— Elle a encore tiré sur quelqu'un ?

— Malheureusement, oui. Cette fois, c'était l'un des médecins administrateurs. Cette femme est un danger. Elle est douée, mais elle met en péril toute l'opération.

— Vous êtes sûr qu'elle est coupable ?

— À cent pour cent ? Non. À quatre-vingt-dix-neuf pour cent ? Absolument. Les morts par balle la suivent comme des mouches sur un fromage puant. Évidemment, ça ne peut pas continuer, alors je crains qu'il faille reporter vos petites vacances. Yvonne vous a réservé une place sur le vol de 22 h 30.

— C'est du rapide. Et l'arme ?

— Yvonne s'en est aussi occupée. Vous n'aurez qu'à faire un détour en ville.

— Je ne me souviens pas de son adresse.

— Yvonne l'a. Ne vous inquiétez pas, on a pensé à tout.

David se leva.

— Ça ne vous ennuie pas, j'espère ? dit Robert.

— Non, je savais que ça arriverait tôt ou tard.

— Oui, je crois que moi aussi.

Derrière la vitre passablement crasseuse du bureau de Laurie, la lumière grise du jour s'était effacée devant la nuit. Elle s'était de nouveau plongée dans les dossiers, espérant y dénicher quelque bribe d'information capitale. Comme lors de ses précédentes lectures, rien ne lui sauta aux yeux. Elle avait ses Post-it pour se rappeler de montrer l'électrocardiogramme à un cardiologue et demander aux assistants de se renseigner sur le test MASNP. À part ça, elle ne savait que faire d'autre.

Elle avait aussi relu soigneusement les listes établies par Roger en classant les suspects par ordre : du plus au moins vraisemblable. Elle considérait toujours que Najah, le plus mystérieux, arrivait en tête, cependant les sept autres individus qui travaillaient de nuit dans d'autres services et avaient été mutés du St Francis au Manhattan General dans la période critique, étaient également intéressants, d'autant qu'ils avaient tous accès aux chambres des patients. Une des listes répertoriait huit médecins dont les consultations en hôpital avaient été supprimées durant les six mois précédant la période concernée. Elle aimerait bien, si possible, découvrir ce que chacun d'eux avait fait pour écoper de cette sanction disciplinaire.

Entre le moment où elle avait épluché les listes de Roger et celui où elle avait parcouru les dossiers pour la dernière fois, Laurie avait envisagé d'appeler Jack. Elle estimait que sa réaction face à lui était compréhensible vu les circonstances, cependant elle s'en repentait. Elle s'était beaucoup trop précipitée, avait manifesté de l'aigreur ; elle aurait au moins dû lui accorder une chance de s'exprimer, même si elle devinait qu'il ne dirait pas ce qu'elle avait envie d'entendre. D'un autre côté, ce qu'elle lui avait déclaré n'était, hélas, que trop vrai. Elle était fatiguée de son indécision, raison pour laquelle elle avait démenagé de chez lui. Finalement, elle décida de ne pas téléphoner. Autant ne pas saupoudrer de sel une plaie à vif. Elle attendrait jusqu'au matin et, s'il ne l'avait toujours pas appelée, elle le ferait.

Laurie rangea les dossiers en deux piles bien nettes, puis, à côté, son bloc où elle avait noté en quoi tous les cas se ressemblaient. Elle posa le CD sur le bloc, jeta un coup d'œil à sa montre. 18 h 45, la bonne heure pour rentrer à la maison. Elle se préparerait un dîner léger et se coucherait. Réussirait-elle à dormir ? Ça, c'était une autre histoire. Elle avait préféré ne pas rentrer plus tôt, de crainte de déprimer, et s'occuper tout l'après-midi pour s'empêcher de penser à la mort de Roger, à l'attitude de Jack qui n'arrangeait rien et à ses

propres problèmes.

Repoussant sa chaise, elle s'apprêtait à se lever quand elle regarda de nouveau le CD. Soudain, l'idée lui vint de vérifier s'il y avait des différences entre les données informatiques et les documents sur papier – spécialement en ce qui concernait le test sanguin qu'elle ne connaissait pas. Peut-être trouverait-elle un résultat, ce qui lui permettrait éventuellement de comprendre de quoi il s'agissait.

Elle alluma son ordinateur, inséra le CD dans le lecteur et fit défiler les pages pour s'arrêter arbitrairement au bilan sanguin de Stephen Lewis. Les caractères étaient minuscules, et elle dut laisser glisser son doigt le long de la colonne de gauche. Au bas, figurait la mention MASNP. En face, le résultat : « MEF2A positif. »

Elle se gratta distraitement le crâne. Elle ne voyait aucune explication, pour elle MEF2A n'avait pas plus de sens que MASNP. Elle prit un autre Post-it et nota le résultat suivi d'un point d'interrogation. Afin de mettre ce nouveau Post-it avec les autres, collés au mur derrière son bureau, elle repoussa son fauteuil et se redressa à demi, se penchant en avant et tendant le bras.

Un petit cri lui échappa et elle s'agrippa des deux mains à son bureau. Un violent élanement lui transperçait le bas-ventre et, pendant quelques secondes, elle ne bougea pas, ne respira plus. Heureusement, la douleur s'atténua bientôt. Elle retomba avec précaution dans son fauteuil, très raide, de peur d'aggraver ce qui se passait dans son corps.

Depuis l'autopsie de l'homme arrêté par la police, elle avait en permanence ressenti cette sourde gêne dans l'abdomen, qu'elle avait considérée comme un signe de tension plus que comme une véritable souffrance, jusqu'à ce qu'elle essaie de fixer ce Post-it au mur.

Quand la douleur eut reflué et qu'elle put de nouveau respirer normalement, elle s'autorisa à changer de position dans son fauteuil. Ça redevenait supportable. D'un revers de main, elle essuya la sueur qui laquait son front. Elle s'étonna d'être anxieuse au point de transpirer autant. Aurait-elle de la fièvre ? Non, il ne lui semblait pas. Doucement, avec un doigt, elle se palpa le ventre. Contrairement aux fois précédentes, il y avait une zone particulièrement sensible, qui lui paraissait menaçante. C'était exactement là, dans la fosse iliaque, que se manifestaient les premiers signes d'appendicite.

Laurie se remit lentement debout. C'était un mouvement brusque qui avait provoqué ce désagrément, et elle n'avait pas envie de réitérer l'expérience. Par chance, cela ne se reproduisit pas. En revanche, elle transpirait de plus en plus.

Toujours avec moult précautions, elle fit quelques pas dans la pièce, puis dans le couloir, tout en s'appuyant d'une main au mur. La douleur restait supportable. Reprenant confiance, elle se dirigea vers les toilettes des femmes. Elle saignait davantage que précédemment. Il ne s'agissait pas d'une appendicite, elle le savait maintenant.

De plus en plus angoissée, elle regagna son bureau et se rassit, les yeux rivés sur le téléphone. Elle hésitait encore à appeler le Dr Riley, bien qu'à présent elle n'ait plus guère le choix. Le saignement excluait l'appendicite ; vu la zone douloureuse, cela évoquait une possible grossesse extra-utérine, beaucoup plus grave qu'un simple risque de fausse couche. Finalement, à contrecœur, elle décrocha le téléphone et composa le numéro professionnel de Laura Riley. Lorsque la standardiste répondit, Laurie lui donna son nom et sa ligne directe. Pensant que cela pouvait lui valoir une réponse plus rapide, elle indiqua qu'elle était médecin et avait besoin de parler à la gynécologue. Une urgence, dit-elle.

Quand elle raccrocha, elle eut conscience d'une nouvelle sensation : une douleur sourde à l'épaule. Une douleur ténue, au point qu'elle se demanda si ce n'était pas un effet de son imagination, cependant cela augmenta encore son anxiété. Si c'était bien réel, cela suggérerait un inquiétant développement d'une inflammation du péritoine. Pour vérifier cette hypothèse, elle tâta prudemment son abdomen, puis retira vivement sa main. Un nouvel élanement la fit grimacer. On qualifiait cette réaction de « ventre de bois », une éventuelle péritonite. Elle n'avait peut-être pas seulement une grossesse extra-utérine, la trompe était peut-être déjà rompue. Dans ce cas, il s'agissait d'une authentique urgence médicale où le facteur temps était crucial. Elle faisait peut-être une hémorragie interne.

La sonnerie stridente du téléphone interrompit sa rumination. Elle décrocha d'un geste brusque et fut soulagée d'entendre le Dr Riley se présenter. Sans doute se trouvait-elle dans un lieu public et l'appelait-elle d'un portable. Laurie percevait, en fond sonore, des conversations.

Elle s'excusa d'abord de la déranger un samedi soir et expliqua qu'elle avait longuement hésité, convaincue que ce n'était pas une bonne façon d'entamer une relation professionnelle. Mais, sincèrement, elle pensait ne plus avoir le choix. Elle décrivit ensuite ses symptômes en détail, y compris le « ventre de bois ». Elle avoua qu'elle éprouvait déjà une certaine douleur la veille, avant leur discussion téléphonique. Mais elle avait oublié de le mentionner, pensant que cela pouvait attendre le rendez-vous qu'elles avaient fixé, le vendredi suivant.

— Avant tout, vous n'avez pas à vous excuser, déclara Laura. En

fait, j'aurais préféré que vous me contactiez plus tôt. Je ne voudrais pas vous alarmer, mais tant que nous n'aurons pas éliminé cette possibilité, il nous faut envisager une grossesse extra-utérine. Vous pourriez avoir une hémorragie interne.

— J'y ai pensé, admit Laurie.

— Vous transpirez toujours ?

Laurie se tâta le front. Humide de sueur.

— Oui.

— Et votre pouls, approximativement ? Rapide ou normal ?

Coinçant le combiné au creux de son épaule, Laurie prit le pouls de son artère radiale. Simplement pour vérifier ce qu'elle savait déjà.

— Il est nettement trop rapide.

Elle avait espéré que la transpiration et le rythme cardiaque accéléré étaient dus à sa nervosité, mais les questions de Laura la forçaient à prendre conscience qu'il pouvait y avoir une autre explication. Elle était peut-être en état de choc.

— Bien, dit Laura d'une voix calme, professionnelle.

Je vous attends aux urgences du Manhattan General.

Laurie frissonna à l'idée de devenir une patiente de cet hôpital.

— On pourrait choisir un autre établissement ? demanda-t-elle.

— Je crains que non. C'est le seul où j'ai une consultation. D'ailleurs, si nous devons intervenir, ils sont parfaitement équipés. Où êtes-vous en ce moment ?

— Dans mon bureau, à l'institut médico-légal.

— À l'angle de la Première Avenue et de la 30^e Rue ?

— Oui.

— Et, dans le bâtiment, où se trouve votre bureau ?

— Au quatrième étage. Pourquoi ?

— Je vais vous envoyer une ambulance.

Seigneur Dieu ! Elle ne voulait pas d'une ambulance.

— Je peux prendre un taxi.

— Non, vous ne prendrez pas de taxi, répondit Laura d'un ton catégorique. L'une des premières règles quand on est un patient en situation d'urgence, une règle que les médecins ont beaucoup de mal à accepter, c'est qu'il faut suivre les instructions que l'on vous donne. Nous discuterons plus tard du bien-fondé de ma décision, si vous y

tenez, mais dans l'immédiat ne courons pas de risques inutiles. Je vais donc vous envoyer une ambulance, et je vous rejoindrai aux urgences. Connaissez-vous votre groupe sanguin ?

— O positif.

— À tout de suite, aux urgences, dit Laura, et elle raccrocha.

D'une main tremblante, Laurie reposa le combiné sur son support. Tout à coup, dans sa vie, les tempêtes devenaient la norme. Durant la même journée, elle avait été contrainte d'identifier le cadavre d'un ami et, maintenant, d'affronter l'affolante perspective d'une possible intervention chirurgicale en urgence dans un hôpital où un serial killer éliminait des patients comme elle. Une seule pensée la réconfortait : le suspect numéro un était en garde à vue.

Laurie reprit le téléphone. Elle avait hésité à appeler Jack pour de multiples raisons, mais à présent elle y était obligée. Elle avait besoin de son soutien, de sa présence à l'hôpital, comme défenseur et garde du corps, si elle atterrissait au bloc opératoire.

La sonnerie retentit, une fois, deux fois.

— Réponds, Jack ! marmonna Laurie. S'il te plaît, réponds !

Mais elle savait déjà qu'il n'était pas chez lui. De fait, son répondeur s'enclencha. Comme Laurie attendait pour laisser un message, un flot de ressentiment la submergea. Jack se débrouillait pour l'énervier de tant de manières que c'en était surnaturel. Il était évidemment sur son terrain de basket, dans son quartier, à faire semblant d'être un ado. Laurie avait conscience d'être déraisonnable, mais c'était plus fort qu'elle. Elle lui en voulait de ne pas être à ses côtés. Même si la comparaison était injuste, elle ne pouvait s'empêcher de penser que, si Roger n'avait pas été assassiné, lui serait là.

— J'ai un grave problème et j'ai de nouveau besoin de ton aide, déclara-t-elle. Pour le moment, j'attends qu'une ambulance m'emmène au Manhattan General. Le Dr Riley pense que je pourrais avoir une rupture de trompe due à une grossesse extra-utérine. Le côté positif, c'est que tu n'auras plus à te tracasser, mais l'aspect négatif, c'est que j'aurai à subir une opération en urgence. J'ai besoin que tu sois là, je ne tiens pas à figurer dans ma série de meurtres. Viens, s'il te plaît.

Elle raccrocha, puis composa le numéro du portable de Jack. Elle lui laissa un message similaire, en espérant qu'il écouterait l'un ou l'autre. Ensuite, elle se leva, avec l'intention de prendre son manteau et de descendre attendre l'ambulance. En se redressant, elle pressa une main sur sa fosse iliaque pour tenter d'éviter d'autres élancements. Au lieu de quoi, elle eut la nausée et ses oreilles se mirent à bourdonner.

Quand elle reprit vaguement conscience, elle entendit des voix, surtout celle d'un homme. Il disait que la tension était basse, mais stable, le pouls à cent et l'abdomen tendu. Laurie prit conscience qu'elle avait les yeux fermés, elle les ouvrit. Elle vit le plafond, elle était étendue par terre. Une urgentiste s'affairait à fixer une tubulure de perfusion sur son bras gauche à l'aide de sparadrap. Un homme parlait dans son portable. Derrière lui, elle reconnut Mike Passano. Un brancard était posé près d'elle, ainsi qu'un pied à perfusion.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? bredouilla Laurie, qui ébaucha un mouvement pour se redresser.

— Du calme, dit la femme en lui posant une main sur la poitrine. Vous vous êtes évanouie, mais tout va bien. Nous vous emmenons dans deux secondes.

L'homme referma son portable.

— Parfait, on y va !

Il passa derrière Laurie et glissa ses mains sous ses aisselles. La femme lui saisit les chevilles.

— À trois, dit l'homme, et ils se mirent à compter, très vite.

Laurie sentit qu'on la soulevait puis l'allongeait sur le brancard. Les urgentistes bouclèrent les sangles de sécurité, soulevèrent la civière à hauteur de leur taille et manœuvrèrent pour sortir dans le couloir.

— J'ai perdu conscience combien de temps ? demanda Laurie.

Jamais auparavant elle ne s'était évanouie. Et elle n'avait pas le souvenir d'être tombée par terre.

— Sans doute pas très longtemps, dit la femme.

Elle poussait le brancard, son collègue tirait, et Mike marchait près de Laurie.

— Je suis désolée, lui dit-elle.

— Ne sois pas idiote.

L'ascenseur les conduisit jusqu'au sous-sol. Laurie vit le technicien de l'équipe du soir, Miguel Sanchez, immobile sur le seuil de la réception. Gênée, elle le salua d'un signe de la main qu'il lui rendit.

La civière tressautait sur le sol en ciment, inégal, de la morgue. Ils dépassèrent le bureau de la sécurité, sortirent sur la rampe de chargement. L'ambulance était garée près d'un fourgon mortuaire. L'ironie de la situation ne lui échappa pas : elle empruntait pour quitter les lieux le chemin que suivaient les cadavres pour y entrer.

Une fois dans l'ambulance, la femme lui prit sa tension.

— Combien ? demanda Laurie.

— Ça va, répondit-elle, cependant elle régla le débit de la perfusion.

Pour Laurie, le trajet jusqu'au Manhattan General fut étonnamment rapide. Elle était suffisamment détachée pour fermer les yeux. Elle entendait la sirène, pourtant cela lui semblait lointain. Puis les portières s'ouvrirent et le brancard fut poussé dans une vive lumière.

Aux urgences régnait le chaos habituel, cependant Laurie n'eut pas à patienter. On l'emmena à toute allure dans les profondeurs du service, en soins intensifs. Comme on l'étendait sur une table d'examen, elle sentit une main serrer son bras. Tournant la tête, elle découvrit une jeune femme en tenue de chirurgien que complétait une coiffe jetable.

— Je suis le Dr Riley. Nous allons prendre soin de vous, je veux que vous vous relaxiez.

— Je suis relaxée.

— Puisque c'est notre première rencontre, je dois vous demander si vous avez des problèmes médicaux, si vous suivez un traitement quelconque, et si vous souffrez d'allergies.

— Non à toutes les questions. J'ai la chance d'être en bonne santé.

— Tant mieux.

— Attendez... Je dois malgré tout vous dire que j'ai subi un test pour vérifier si j'étais porteuse du gène muté BRCA1. Le résultat est positif.

— Avez-vous consulté un oncologue à ce sujet ?

— Pas encore.

— Eh bien, je ne crois pas que cela puisse avoir une influence sur ce qu'il nous faut faire dans la situation présente. Je vous donne le programme. D'abord, je vais introduire une aiguille au sommet du vagin pour vérifier s'il y a du sang derrière votre utérus. Ça semble plus pénible que ça ne l'est en réalité. Vous sentirez un pincement, c'est à peu près tout.

— Je comprends.

Laura ne mentait pas, la douleur fut ténue. Et le résultat positif.

— Voilà qui nous incite à vous opérer, dit Laura. Je m'inquiète surtout parce que l'hémorragie, dans votre cavité abdominale,

continue. Il nous faut arrêter ça. Nous serons aussi obligés de vous faire une perfusion sanguine. Vous comprenez tout ce que je vous dis ?

— Oui.

— Je suis navrée que vous ayez à subir une expérience comme celle-ci. Surtout, ne pensez pas que vous en êtes responsable. Les grossesses extra-utérines sont plus fréquentes qu'on ne l'imagine.

— Il y a un épisode de mon passé qui n'a peut-être rien arrangé. À l'université, j'ai eu une infection génitale associée au port d'un stérilet.

— Ça peut ou non avoir contribué au problème actuel. Bon... souhaitez-vous que nous prévenions quelqu'un ?

— J'ai déjà appelé la personne que j'aimerais avoir près de moi.

— Bien, je monte au bloc m'assurer que tout est prêt. Je vous revois dans quelques minutes.

— Merci encore. Je suis désolée d'avoir gâché votre samedi soir.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je vais vous remettre sur pied, et j'aurai passé un samedi soir épatant.

Laurie demeura seule un moment. De nouveau, elle était curieusement détachée, comme si tout cela concernait une autre femme. Elle entendait des bruits évocateurs des drames qui se déroulaient dans les chambres voisines, voyait des gens aller et venir d'un pas pressé.

Elle s'estimait chanceuse d'avoir pour médecin Laura Riley, et elle était reconnaissante à Sue de la lui avoir recommandée. Il émanait d'elle une telle assurance, un tel professionnalisme, que Laurie redoutait beaucoup moins l'opération qu'elle ne l'aurait imaginé. C'était nécessaire, vu le poids qui comprimait son abdomen et l'hémorragie qui l'affaiblissait. Son unique véritable angoisse était, après l'intervention chirurgicale, de rejoindre les victimes de son tueur en série. Résolument, elle chassa cette idée de sa tête, pensa à Jack. Aurait-il son message ? Elle s'inquiétait : il était peut-être trop fâché contre elle pour venir. Dans ce cas, elle ne savait pas du tout ce qu'elle ferait, aussi préféra-t-elle effacer également cette question de son esprit.

Vingt

Jack avait réussi à berner Flash en se déplaçant dans tous les sens, au point que ce dernier ne savait même plus où il était sur le terrain. Le temps qu'il comprenne ce qui se manigançait, Jack s'était faufile sous le panier. Warren ayant vu la manœuvre, il fit une passe parfaite à Jack, dont les mains attendaient le ballon. Jack pivota, en position pour un simple lay up qui conclurait ce match très disputé par une victoire. Inexplicablement, le ballon ne rebondit pas sur le tableau et ne tomba pas comme prévu dans le filet. Le tir étant beaucoup trop court, il se logea malencontreusement entre l'anneau et le tableau, et resta coincé là.

Le jeu s'interrompit. Atrociement gêné d'avoir loupé un tir aussi facile, Jack dut sauter en l'air pour dégager la balle. Alors, humiliation ultime, un joueur de l'équipe adverse s'en empara, dribbla et fit une longue passe à Flash. Celui-ci s'élança, profitant de ce que Jack, qui était censé le marquer, était sous le panier. Et Jack, impuissant, dut regarder Flash exécuter un lay up qu'il ne manqua pas. Le match était terminé, l'équipe de Flash avait gagné.

Jack s'éclipsa, rêvant de disparaître dans un trou de souris et évitant les flaque au bord du terrain. Le dos appuyé contre le grillage, au sec, il s'assit lourdement, les genoux sous le menton. Warren s'approcha d'un pas chaloupé, les poings sur les hanches, un sourire goguenard aux lèvres. Il avait quinze ans de moins que Jack, et un corps qui aurait rendu jaloux un mannequin de sous-vêtements masculins. Il était aussi le meilleur basketteur du quartier, il avait l'esprit de compétition, il détestait perdre, et pas seulement parce que cela impliquait ensuite un ou deux matchs sur le banc de touche. Il considérait la défaite comme un affront personnel.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? questionna-t-il. Comment tu as pu foirer ce tir ? Je pensais que tu allais mieux, mais je crois que ça sera une de

tes prestations les plus lamentables.

— Désolé, mec. Je n'étais pas concentré.

Warren eut un petit rire sardonique, l'air de dire que c'était un doux euphémisme. Puis il s'assit près de Jack dans la même position, les genoux sous le menton. Devant eux, un nouveau groupe de cinq s'appêtait à affronter Flash et son équipe. Malgré le mauvais temps, et bien qu'on fût samedi soir, il y avait un tournoi important.

Le basket de Jack s'était quelque peu amélioré au fil des semaines précédentes mais, cet après-midi-là, l'agressivité de Laurie dans son rôle de victime l'avait poussé à bout. Il la plaignait pour ce qu'elle subissait ces temps-ci, néanmoins, à son avis, elle ignorait totalement ce qu'était une véritable victime. Par-dessus le marché, il n'en revenait pas qu'elle lui reproche toujours son ironie, qu'il considérait comme son unique défense contre la dure réalité que le destin et AmeriCare lui avaient réservée. Pire encore, il ne comprenait pas qu'elle refuse d'écouter son opinion sur le dernier événement en date : sa grossesse. Depuis qu'elle lui avait annoncé la nouvelle, il ne pensait qu'à ça et avait hâte de partager avec elle ses réflexions, positives et négatives. Ça l'avait forcé à envisager l'idée d'avoir une autre famille et à se rendre compte que ça ne l'effrayait peut-être pas autant qu'il l'imaginait... du moins jusqu'à ce que Laurie, ce jour-là, se montre si exigeante et se pose en victime. Elle se prétendait, ce qui le médusait, « fatiguée » de parler de fonder un foyer ; or, avant qu'elle ne déménage, il ne se rappelait pas l'avoir entendue aborder ce sujet.

— Merde ! s'exclama-t-il soudain, arrachant son bandeau-éponge qu'il jeta par terre.

Warren le considéra d'un air interrogateur.

— Tu vas pas bien, mec. Attends que je devine... Laurie fait encore des siennes.

— Tu n'imagines même pas, répondit Jack.

Il allait développer, lorsqu'il perçut un bip-bip étouffé. Saisissant son sac à dos, il l'ouvrit et en sortit son portable qu'il ne prenait généralement pas sur le terrain, hormis quand il était de garde. Mais ce soir-là, après sa querelle avec Laurie, il voulait être joignable, au cas où elle reviendrait à de meilleurs sentiments. Il regarda de qui émanait le message, vit qu'il était d'elle.

— C'est elle, dit-il avec un rien d'exaspération.

Ignorant à quoi s'attendre, n'espérant pas vraiment un miracle, il se brancha sur sa boîte vocale. Il écouta le message, se leva, bouche bée et, pétrifié, regarda Warren.

— On l’emmène en ambulance au Manhattan General pour une intervention en urgence.

Émergeant de son accès de paralysie, Jack se pencha pour ramasser ses affaires.

— Il faut que je me change et que j’aille là-bas !

Il tourna les talons et partit au pas de course vers la sortie du terrain.

— Attends ! lui cria Warren.

Jack ne s’arrêta pas, ne ralentit même pas. Il n’ignorait pas la gravité d’une rupture de trompe consécutive à une grossesse extra-utérine. Quand il fut freiné par la circulation dans la rue, Warren le rejoignit.

— Et si je t’accompagnais ? proposa-t-il. Ma bagnole est juste là-bas.

Jack fit un signe d’acquiescement, puis traversa la rue à toute allure. Il monta quatre à quatre l’escalier de son immeuble et, parvenu à la dernière volée de marches, commença à se déshabiller. Le reste de sa tenue de basket fut abandonné sur le sol, tandis qu’il virevoltait dans l’appartement. Il voulait arriver à l’hôpital avant que Laurie soit emmenée au bloc. L’idée qu’elle allait être opérée au Manhattan General ne lui plaisait pas du tout.

En redescendant l’escalier, il remit à la hâte les vêtements qu’il avait portés depuis le matin. Fidèle à sa parole, Warren était au volant de son SUV noir, devant l’immeuble. Jack s’engouffra dans le véhicule et Warren démarra sur les chapeaux de roues.

— C’est une opération grave ? demanda-t-il.

— Oui.

Jack nouait sa cravate en se reprochant d’avoir réagi si vivement à la petite crise de Laurie. Il aurait dû la laisser vitupérer sans se hérissier, mais il ne s’était pas maîtrisé. D’ailleurs, il ne maîtrisait plus rien depuis qu’elle était partie de chez lui.

— Grave comment ? insista Warren.

— Disons simplement que des femmes sont mortes à cause de ce problème.

— Sans blague, murmura Warren en accélérant.

Jack s’agrippa à la poignée au-dessus de la portière du passager pour ne pas être ballotté, tandis que le SUV fonçait pour passer au feu vert, au carrefour de la 97^e Rue. Quelques minutes plus tard, ils apercevaient le Manhattan General.

— Tu veux que je te dépose où ?

— Suis les flèches pour les urgences, répondit Jack.

Warren se faufila entre deux ambulances, sur la rampe d'accès, et Jack bondit hors de la voiture.

— Merci !

— Tiens-moi au courant ! lui cria Warren par la vitre.

Jack le salua sans se retourner, puis sauta sur la plateforme et entra au pas de gymnastique. La salle d'attente était bondée. Il se dirigea directement vers la porte à deux battants qui menait au service proprement dit, mais un vigile en uniforme, costaud et rubicond, lui barra le passage.

— Vous devez vous présenter à la réception, dit-il.

Maladroitement, Jack sortit son portefeuille et l'ouvrit. Son insigne officiel de médecin légiste y était glissé. Le vigile l'examina de plus près.

— Ah, désolé, docteur..., dit-il.

Jack jeta un œil dans plusieurs box, n'y trouva malheureusement pas Laurie. Alors, il arrêta l'une des infirmières, qui se hâtait dans le couloir, chargée de tubes de prélèvements sanguins. Quand il prononça le nom de Laurie, elle plissa les yeux et braqua un regard de myope vers un tableau effaçable, près de l'entrée, que Jack n'avait pas remarqué.

— Elle est en soins intensifs, dit-elle, pointant le doigt vers les profondeurs du service. Chambre 22.

Elle était seule dans la pièce, entourée du matériel ad hoc. Sur un écran plat à cristaux liquides s'affichaient les tracés en temps réel de sa tension artérielle et de son pouls. Elle avait les yeux clos, les mains jointes sur la poitrine, les doigts entrelacés. Hormis sa pâleur, elle paraissait l'incarnation du bien-être. Accrochés à un pied de perfusion, plusieurs flacons et une poche de sang étaient reliés à son bras gauche.

Jack s'approcha, lui effleura le bras, hésitant à la tirer de sa paisible torpeur.

— Laurie ? murmura-t-il.

Ses paupières se soulevèrent avec difficulté. En découvrant Jack, elle sourit.

— Dieu merci, tu es là.

— Comment te sens-tu ?

— Tout compte fait, plutôt bien. L'anesthésiste est venu, il m'a

donné un calmant. On m'emmène bientôt au bloc. J'espérais que tu arriverais avant.

— C'est une rupture de trompe ?

— Tous les signes sont là.

— Je suis tellement désolé que tu doives subir ça.

— Tu n'es pas un peu soulagé, hein ? Sois honnête.

— Non, je ne suis pas soulagé du tout. Je suis inquiet. On ne peut pas te transférer dans un autre hôpital ? Celui de ton père, par exemple ?

Laurie sourit avec une sérénité due à la drogue, secoua la tête.

— Ma gynéco consulte ici. J'ai demandé à aller ailleurs, mais je suis coincée. Elle est sûre que l'hémorragie interne continue, donc on n'a pas beaucoup de temps.

Laurie agrippa le bras de Jack.

— Je sais à quoi tu penses, mais ça ne me dérange pas d'être ici, surtout maintenant que tu es près de moi. Même si, théoriquement, je risque de figurer parmi les victimes du tueur en série, je ne crois pas que le risque soit très élevé. D'autant que Najah n'est pas dans les parages.

Jack acquiesça. Elle avait raison sur un plan statistique, cependant cela ne le rassurait pas. On n'avait pas de preuves contre Najah. Que Laurie soit dans cet hôpital lui déplaisait au plus haut point, mais il fallait se résigner, il n'y avait pas le choix. Elle pouvait perdre beaucoup de sang pendant le transfert.

— Ça va, je t'assure, dit Laurie. J'aime bien ma gynéco. J'ai une totale confiance en elle. Je lui ai demandé ce qui m'arriverait ce soir. Elle m'a dit que, après l'opération, j'irai en salle de surveillance post-interventionnelle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est devenue la salle de réveil ?

Laurie haussa une épaule, sourit.

— Je ne sais pas. Maintenant, on dit comme ça. Bref, elle m'a expliqué que j'y resterais sans doute toute la nuit. Sinon, elle veut que je sois en soins intensifs parce que j'ai perdu beaucoup de sang. Il n'y a pas eu de meurtres en soins intensifs, les cas se sont tous produits dans les services normaux. Je me sens en sécurité jusqu'à demain, où on s'arrangera pour que je sois transférée. Mon père me fera admettre à l'University Hospital, et même si Laura Riley ne peut pas me suivre là-bas, mon ancien gynéco prendra le relais.

Jack acquiesça de nouveau. Il n'était toujours pas ravi, mais le

raisonnement de Laurie se tenait. D'ailleurs, en matière d'urgences chirurgicales, le Manhattan General était l'un des meilleurs établissements.

— Je suis tranquille, insista Laurie. Et toi ?

— Moi aussi, répondit-il.

— Bon... Et n'oublie pas que le principal suspect est en garde à vue.

— Je préfère quand même me méfier.

— Moi aussi, mais ça me tranquillise.

— Tant mieux. Ta tranquillité, c'est primordial. Pour ma part, j'aime bien l'idée que tu sois en salle de surveillance post-interventionnelle. Tu seras en sécurité. Les charges retenues contre Najah ne sont que des conjectures.

— Oui... À propos, j'ai une suggestion : tu n'as aucune raison de t'enraciner ici, sans rien faire, pendant que je suis au bloc. Pourquoi tu ne retournerais pas à l'IML jeter un œil aux documents qui sont sur mon bureau, surtout les listes de Roger ? Tu pourrais même les rapporter ici. J'ai noté quelques idées, et ce serait bien que tu te fasses une opinion, surtout si Najah est un cul-de-sac, excuse l'expression.

— Ah non, je ne partirai pas d'ici tant que tu seras sur le billard, objecta-t-il. Pas question !

— D'accord, ne te mets pas en colère. C'était juste une suggestion.

— Merci, mais c'est non.

Il y eut un silence. Jack lança un coup d'œil vers l'écran à cristaux liquides. La tension de Laurie était basse, son rythme cardiaque rapide, mais les deux restaient stables.

— Jack, dit-elle en lui serrant plus fort le bras. Je regrette d'avoir été aussi désagréable cet après-midi. J'ai eu tort de ne pas te laisser parler. Je te demande pardon.

— Tu es pardonnée. Et moi, je regrette d'avoir été aussi susceptible. Tu avais une foule de raisons d'être chamboulée. Ça a été pareil pour moi, ce qui n'a pas arrangé les choses. Mais, évidemment, ce n'est pas une excuse.

— Bien, Laurie ! s'exclama d'une voix pétulante Laura Riley en faisant irruption dans la chambre, flanquée d'une aide-soignante. Tout est prêt, on n'attend plus que vous.

Laurie la présenta à Jack, en précisant qu'il était un confrère légiste. Laura fut aimable mais s'abstint de lancer la conversation, disant qu'elle tenait vraiment à ce qu'on ne perde pas de temps. Il y

avait déjà eu un petit retard, car il avait fallu attendre qu'une des salles d'opération se libère.

— Pourrais-je assister à l'intervention ? demanda Jack.

— Non, ça ne me semble pas une bonne idée, répondit Laura sans hésitation. En revanche, je peux vous emmener dans la salle de repos du bloc. On enfreint un peu les règles, mais vous êtes médecin. Ensuite, dès que Laurie sera sous surveillance, je vous ferai un compte rendu. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Laurie, bien entendu.

— Je n'ai rien contre.

— J'accepte votre invitation dans la salle de repos, dit Jack. Mais d'abord, je devrais peut-être donner du sang. Laurie et moi sommes du même groupe, et si elle a besoin d'une autre perfusion, j'aimerais être le donneur.

— C'est très généreux de votre part. Il se peut en effet que nous l'utilisions.

Laura se tourna vers sa patiente.

— Maintenant, on vous monte au bloc et on arrange tout ça.

Elle fit signe à l'aide-soignante, qui débloqua les roulettes de la civière avant de la pousser dans le couloir.

— Excusez-moi ! lança une voix péremptoire teintée d'un fort accent.

Jazz pivota. C'était le patron de l'épicerie de Columbus Avenue. Il l'avait prise par le bras tout en l'interpellant.

— Vous avez oublié de payer, dit-il, désignant le sac de toile qu'elle portait en bandoulière.

Jazz grimaça un sourire. Ce type à l'air anémique devait peser quarante kilos tout mouillé et il l'accostait au milieu du trottoir de Columbus Avenue. Le culot de certaines personnes qui n'avaient pourtant pas les moyens physiques de se le permettre... c'était dingue. Bien sûr, il pouvait être armé, mais Jazz en doutait fortement. Il portait un coquet tablier blanc noué autour de la taille qui l'empêchait de fourrer les mains dans ses poches.

— Vous avez pris du lait, du pain, des œufs, sans payer, déclara-t-il.

Puis il pinça les lèvres et pointa le menton. Indiscutablement, il avait l'air fâché et se comportait comme s'il était prêt à en découdre, ce qui paraissait absurde, sauf s'il était énième dan de quelque exotique art martial. Elle était plus charpentée que lui, en bien meilleure forme, et avait les doigts sur son Glock dans la poche droite

de son manteau.

— Rentrez dans le magasin ! ordonna-t-il.

Par réflexe, Jazz jeta un regard circulaire. On ne leur prêtait pas attention, mais cela changerait, évidemment, si elle faisait un scandale. N'empêche, elle était tentée. Elle regarda de nouveau son interlocuteur. Avant qu'elle prononce un mot, son BlackBerry, dans sa poche gauche, vibra au creux de sa paume. Elle avait l'habitude de le laisser allumé quand elle se baladait.

— Une seconde, dit-elle au patron du magasin, en sortant l'appareil.

Un sourire, beaucoup plus sincère, éclaira son visage en voyant qu'elle avait un message de M. Bob. On lui avait communiqué trois noms au cours des deux derniers jours, elle n'en espérait pas un quatrième, mais pourquoi la contacterait-il à l'heure de la journée où, en principe, elle recevait les noms ? Elle se hâta d'ouvrir le message.

— Super ! s'exclama-t-elle.

Sur l'écran du portable était inscrit : « Laurie Montgomery. » Ôtant sa main droite de sa poche, elle leva le pouce. Rien n'aurait pu lui faire plus de plaisir. Cinq mille dollars se pointaient à l'horizon ; résultat, en trois nuits, elle avait gagné la somme rondelette de vingt mille dollars !

— Ma femme va appeler la police si vous ne venez pas payer, insista le patron.

Avec ces cinq mille dollars supplémentaires qui lui tombaient du ciel, Jazz eut une bouffée de magnanimité et de largesse qui ne lui ressemblait pas.

— Maintenant que vous le dites, je crois que je suis effectivement partie sans payer. Rentrons arranger ça.

Les roues de l'avion heurtèrent brutalement la piste, le choc ébranla le fuselage. Le bruit et la vibration arrachèrent David Rosenkrantz d'un profond sommeil. Désorienté, il eut du mal à reprendre ses esprits. Des gouttes de pluie zébraient la vitre du hublot. Il avait atterri à l'aéroport de La Guardia, les lumières du terminal étaient à peine visibles dans la brume.

— Un temps idéal pour les canards, dit quelqu'un. Ils avaient annoncé qu'il pleuvrait vers dix heures, et pour une fois ils ne se sont pas trompés.

David se tourna vers le type assis à côté de lui. Un quinquagénaire plutôt compassé, avec des lunettes sans monture et une cravate.

Robert tenait à ce que David s'habille comme un homme d'affaires. Cela conférait, selon lui, une aura de légitimité à leur opération. David appréciait car il avait l'impression de mieux se fondre dans le décor, vu tous les voyages en avion qu'il avait à faire.

Son voisin se pencha pour regarder par le hublot.

— Vous rentrez chez vous ou vous venez à New York pour affaires ? demanda-t-il.

Il n'avait pas prononcé un mot pendant tout le vol, le nez collé à son ordinateur portable.

— Pour affaires, répondit simplement David.

Il n'aimait pas bavarder avec ses compagnons de voyage ; la conversation s'orientait inévitablement vers le genre d'activité qu'exerçait David. Dans le passé, quand il y était forcé, il prétendait être consultant en assurance santé. Il s'en sortait bien, jusqu'au jour où il lui avait fallu discuter avec un bonhomme qui, lui, était dans la partie. David s'était retrouvé sur la corde raide et avait saisi la première opportunité de quitter l'avion, soi-disant pour prendre une correspondance.

— Moi aussi, je suis dans les affaires, dit le collet-monté. L'informatique. À propos, où logez-vous ? Si c'est à Manhattan, nous pourrions partager le taxi. Quand il pleut à New York, ils sont aussi rares que les moutons à cinq pattes.

— C'est très aimable de votre part, mais je dois m'organiser. Ce voyage a été décidé à la dernière minute.

— Je vous recommande le *Marriot*, insista l'autre. Il y a presque toujours des chambres libres le week-end, et il est bien situé.

David sourit aussi aimablement qu'il put.

— Je m'en souviendrai, mais je ne vais pas directement en ville. J'ai d'abord à faire ici, dans le Queens.

Il prévoyait de prendre un taxi pour Long Island City, où il demanderait au chauffeur de l'attendre pendant qu'il récupérerait l'arme.

« N'oubliez pas, cette tigresse est généralement armée, lui avait dit Robert. Alors, ne lui laissez pas le temps de respirer. En fait, ne la laissez pas respirer du tout. Elle n'a aucun scrupule quand il s'agit de tirer, c'est justement ça le problème. »

David avait accueilli ce conseil, qu'il n'avait pas sollicité, par un hochement de tête. Inutile de lui rappeler ce genre de chose. Il était un pro, depuis des années. Il fouilla la poche droite de sa veste, en

sortit un bout de papier sur lequel était notée l'adresse : 1421, Vernon Avenue, Long Island City. Il se demanda quel style d'endroit ce serait et s'il n'aurait pas de problèmes pour se procurer l'arme. Lors d'un récent voyage à Chicago, le fournisseur avait été arrêté la veille pour d'autres motifs, compromettant l'opération et obligeant David à rester cinq jours dans la cité venteuse. Il espérait qu'un merdier pareil ne se reproduirait pas à New York, il souhaitait repartir pour St Louis dès le lendemain.

Il relut les autres adresses qu'il avait écrites sur le papier. Celles de l'appartement de Jasmine Rakoczi et de son club de sport, tous deux dans l'Upper West Side.

— Où est ce *Marriot* dont vous m'avez parlé ? demanda-t-il à son voisin.

— Times Square.

— C'est dans le West Side ?

— Absolument, tout près du quartier des théâtres.

David, qui prévoyait de récupérer l'arme puis de trouver un hôtel, se dit qu'il allait mettre le *Marriot* dans un coin de sa tête. Il avait peu dormi sur la côte Ouest, il était exténué et avait hâte de se reposer. Ensuite, il réfléchirait à la meilleure manière de s'occuper de cette Rakoczi. La partie la plus agréable de l'affaire, c'était l'allure de cette femme. Robert avait même dit qu'elle possédait l'un des plus beaux corps qu'il ait jamais vus, or il avait bon goût. David avait l'intention d'en juger par lui-même, donc commencer par l'appartement s'imposait.

Vingt et un

D'un geste brusque, Jack jeta *Cosmopolitan* sur la table basse du salon de repos. Il lui fallait impérativement quelque chose à lire, mais ce magazine ne ferait pas l'affaire. Il avait feuilleté tout le reste, y compris de vieux exemplaires de *Time*, *People*, *National Geographic* et *Newsweek*, sans compter les journaux du samedi. Il avait même essayé de regarder CNN un moment, mais il ne parvenait pas à se concentrer sur l'écran, d'autant qu'il avait bu deux tasses de café. Il était minuit moins le quart, Laurie était toujours au bloc, et lui ne tenait plus en place.

Il était monté au deuxième avec Laurie, le Dr Riley et l'aide-soignante. Il avait étreint une dernière fois la main de sa compagne pour la rassurer, avant que les autres ne poussent la civière dans la salle d'opération. Espérant encore que Riley changerait d'avis et lui permettrait d'assister à l'intervention, il était allé enfiler une tenue de chirurgien dans le vestiaire des hommes et avait rangé ses vêtements dans un placard vide.

Mais Laura n'en avait pas démordu, elle lui avait répété de rester dans le salon de repos, où elle le rejoindrait dès la fin de l'opération. Jack avait tenté de se distraire pour ne pas être dévoré par cette idée fixe : pourquoi était-ce si long ? Pendant qu'il attendait, il y avait eu un changement d'équipe, l'arrivée de nouvelles têtes. Personne ne lui adressait la parole, ce qu'il appréciait : il n'était pas d'humeur sociable.

Juste avant minuit, le Dr Riley s'encadra enfin dans l'entrée cintrée du salon. Elle s'avança vers Jack qui se leva. Elle paraissait vannée, cependant il fut soulagé de la voir sourire.

— Je suis désolée, ça a été un peu plus long que prévu, mais tout va bien.

— Ouf... Quel était le problème ?

— Elle avait perdu beaucoup de sang et la coagulation ne se faisait pas comme on voulait. À présent, elle est en salle de surveillance, où on aura en permanence l'œil sur sa tension artérielle.

— Ça me paraît un bon plan.

— Je constate que vous avez conservé votre tenue.

— J'espérais que vous vous radouciriez et que vous me permettriez finalement d'assister à l'intervention.

— Navrée. J'ai su par Laurie que votre relation n'est pas uniquement professionnelle. Pour une naissance, je suis ravie que les compagnons participent, mais pour une opération comme celle-ci... non.

— Ne vous excusez pas. Elle va bien, rien d'autre ne compte.

— En réalité, que vous soyez déjà en tenue stérile tombe à pic. Je vous ai obtenu l'autorisation de lui rendre une petite visite, si vous le désirez.

— Et comment ! Mais dites-moi, était-ce vraiment une grossesse extra-utérine ?

— Oui, plus exactement une grossesse tubaire, très près de la paroi utérine, ce qui pourrait expliquer l'importance de l'hémorragie. La trompe de Fallope était manifestement anormale, ce qui nous a conduits à l'enlever ainsi que l'ovaire droit. Mais il n'y a pas que du négatif : la trompe de Fallope et l'ovaire gauches paraissent absolument normaux, par conséquent sa fertilité ne devrait pas être trop affectée.

— Ça va lui faire plaisir.

Maintenant qu'il savait Laurie en voie de rétablissement, Jack s'autorisa à penser à cet embryon perdu avec une émotion qui le surprit. Il était triste, alors qu'il s'attendait à n'éprouver que du soulagement, comme l'avait suggéré Laurie. Tout cela avait un côté positif, se disait-il ; qu'il puisse assumer la naissance d'un autre enfant lui paraissait plus plausible que ça ne l'était à peine quelques jours plus tôt.

Laura lui fit signe de le suivre dans la partie centrale du bloc opératoire. Plusieurs femmes se trouvaient dans le bureau, penchées sur de la paperasserie. Sur le mur opposé était accroché un grand tableau organisé comme un graphique sur du papier millimétré. À gauche étaient inscrits les numéros des salles d'opération. En haut, formant des colonnes, figuraient les noms du patient, de l'anesthésiste, du chirurgien, de l'infirmière d'étage, de l'infirmière de bloc, ainsi que

la procédure. Huit cas étaient actuellement en cours. Jack repéra aussi le nom de Laurie barré d'un trait.

La salle de surveillance post-interventionnelle était située juste au-delà du bureau. Elle était vaste, d'un blanc aveuglant, et comportait seize lits – huit de part et d'autre. Chaque emplacement disposait de plusieurs moniteurs pour le contrôle hémodynamique, d'un défibrillateur et d'un ventilateur. Seulement quatre des seize lits étaient occupés. Tous les patients semblaient dormir, malgré la lumière trop vive et l'impression d'activité frénétique qu'on avait en entrant. Car chaque opéré avait sa propre infirmière qui vérifiait constamment tous les paramètres, des signes vitaux à la miction, de la respiration à la température, notant les résultats sur une feuille fixée au lit. Outre ces tâches, il fallait rectifier le débit des perfusions, contrôler les drains ou courir chercher du sérum ou des médicaments. Une infirmière en chef aux cheveux blonds frisés et à l'allure de bouledogue pas commode officiait à un bureau central. Elle avait l'autorité d'un sergent instructeur. Laura la présenta à Jack : Thea Papparis.

— Vous comprendrez, j'espère, que vous ne pouvez rester que quelques minutes, dit-elle d'une voix tout à fait en accord avec son aspect physique.

— Bien sûr, je vous remercie de m'avoir laissé entrer.

Il manifestait là un respect du règlement qui ne lui ressemblait pas. En principe, il considérait les diktats des bureaucrates comme de simples indications, au mieux. Mais, les soins qu'on apporterait à Laurie dépendant éventuellement de son attitude, il se montrait particulièrement prudent ; la preuve, il s'était abstenu de se ruer dans le bloc où était Laurie quand l'intervention lui avait paru s'éterniser.

— Vous avez une femme charmante, docteur, déclara Thea. C'est une séductrice, bien qu'elle soit encore sous l'effet de l'anesthésie.

Une seconde, elle reporta son attention sur un moniteur intégré, au-dessus du bureau. L'un des patients avait un trouble du rythme cardiaque. Jack en profita pour jeter un coup d'œil à Laura qui prit un air ostensiblement coupable ; elle avait prétendu, signifiait-elle ainsi, que Jack et Laurie étaient mariés, pour qu'il ait accès à la salle de surveillance.

— Qu'est-ce que je disais ? reprit Thea, revenant à eux. Ah oui... votre femme est adorable. La plupart des gens que nous voyons ici sont complètement dans le brouillard, ce qui n'empêche pas certains d'être difficiles et même agressifs. Pas votre femme. C'est vraiment un amour.

— Je vous remercie pour l'attention que vous lui portez.

— C'est notre travail.

Laura guida Jack vers le lit le plus éloigné, contre le mur. Un infirmier, qui arborait sur le bras gauche un impressionnant tatouage représentant une sirène, réglait le débit de la perfusion de Laurie.

— Comment va-t-elle, Pete ? demanda Laura, qui consulta brièvement la feuille de soins, puis se campa près du lit.

— Impec, dit Pete. La tension et le pouls sont bons. Elle peut uriner et le drain est bien net.

— Parfait.

Laura saisit l'avant-bras de Laurie, l'appela, la secoua doucement.

Les paupières de Laurie se soulevèrent à demi. Elle plissait le front, comme si elle s'escrimait à ouvrir complètement les yeux. Elle regarda Laura, puis Jack, qui se tenait du côté gauche du lit. Elle eut un sourire paisible et glissa une main molle dans celle de son ami.

— Je vous ai dit que votre opération était terminée, vous vous en souvenez ? dit Laura.

— Pas vraiment, bredouilla Laurie sans cesser de contempler Jack.

— Pourtant, elle est terminée, rétorqua Laura. Vous allez bien, on a stoppé l'hémorragie. Je vous avais recommandé de vous détendre, et je constate que vous suivez mon conseil.

Laurie tourna lentement la tête vers elle.

— Merci pour tout ce que vous avez fait. Encore une fois, je suis désolée d'avoir gâché votre samedi soir.

— Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas vu le temps passer.

— Est-ce que je suis toujours en salle de surveillance ?

— Oui.

— Et je vais rester ici toute la nuit ?

— Absolument, j'ai demandé à ce qu'on vous garde sous monitoring jusqu'à ma visite de demain. L'unité de soins intensifs est bondée, mais c'est aussi bien, peut-être même mieux. J'espère que ça ne vous dérange pas. Vous risquez d'avoir du mal à dormir avec tout ce remue-ménage.

— Ça ne me dérange pas du tout, répondit Laurie en pressant la main de Jack.

— Je vous laisse tous les deux. Laurie, je vous reverrai demain matin à 7 heures. Je suis certaine que tout ira bien et que nous

pourrons vous installer dans une chambre en gynécologie-obstétrique, à condition qu'ils aient de la place. Je sais que, ce soir, c'est complet. Enfin, bref, nous nous occuperons de tout ça demain. D'accord ?

— D'accord.

Là-dessus, elle s'éloigna. Laurie se tourna alors vers Jack.

— Quelle heure il est ?

— Minuit, environ.

— Seigneur ! On ne voit vraiment pas le temps passer quand on s'amuse.

Jack lui sourit.

— Tu n'as pas perdu ton sens de l'humour, ça fait plaisir. Comment te sens-tu ?

— En pleine forme. Ça paraît dingue, mais je n'ai mal nulle part. J'ai seulement la bouche sèche. Je ne sais pas ce qu'ils m'ont donné, je suis sur un nuage. Et maintenant que c'est fini, j'avoue que j'avais sacrément peur. J'ai été stupide de laisser le problème prendre des proportions pareilles.

— Tu n'as pas à t'en vouloir.

— Si... Mon manque de réaction est un excellent exemple d'un de mes traits de caractère pas si formidables que ça : la capacité à effacer de mon esprit tout ce qui pourrait s'avérer désagréable, physiquement et émotionnellement. Je suis la digne fille de ma mère, même si je refuse de l'admettre.

— Tu commences à me flanquer les jetons. Être aussi lucide alors que tu es encore sous l'effet de l'anesthésie..., plaisanta-t-il. Ils ne t'auraient pas injecté une espèce de sérum de vérité ? Abordons un sujet plus en rapport avec les événements. Ils t'ont dit que tu as eu une grossesse ectopique avec rupture de la trompe ?

— Ils l'ont sans doute fait, mais ma mémoire à court terme est un peu embrouillée.

— Quand j'ai appris que tu étais tirée d'affaire, j'ai ressenti une émotion bizarre.

— Ça, c'est étrange, dit Laurie avec un petit sourire. Tu as été dépité que je m'en sorte ?

— Je me suis mal exprimé. Je voulais dire que, quand j'ai cessé de m'inquiéter pour toi, j'ai été triste que nous ayons perdu notre enfant.

Laurie resta un moment silencieuse, son sourire s'évanouit. Elle regardait Jack d'un air incrédule.

— Hello ! murmura-t-il. Tu es toujours avec moi ?

D'un geste lent, Laurie souleva sa main libre et, du doigt, essuya une larme. Elle secoua la tête comme si, décidément, elle n'en revenait pas.

— Si j'ai bien entendu, je crois que c'est la chose la plus tendre que tu m'aies jamais dite. Tu vas me faire pleurer.

— Non, ne pleure pas ! s'affola-t-il.

Sur l'écran à cristaux liquides derrière le lit, le pouls de Laurie s'accélérait. Dans l'état où elle était, il ne voulait surtout pas la perturber.

— Changeons de sujet, en supposant que nous en ayons le temps.

Il jeta d'abord un coup d'œil à Pete, qui feignait de ne pas écouter, puis à Thea, pour s'assurer qu'elle n'avait pas remarqué la réaction de Laurie. Par chance, l'infirmière en chef était momentanément occupée par un autre problème. Heureux d'avoir droit à un sursis, Jack baissa de nouveau les yeux vers Laurie.

— Je ne vais pas pouvoir rester près de toi très longtemps, et on ne m'autorisera peut-être pas à revenir. En temps normal, je ne serais pas si docile, mais tu es leur otage. J'ai peur, si je dépasse les bornes, qu'ils se vengent sur toi d'une manière ou d'une autre. Je t'accorde que c'est grotesque, mais j'ai l'impression que cet endroit est dirigé par la Gestapo.

— Qu'est-ce que tu as fait pendant ces trois heures ? demanda Laurie.

— J'avais un ballon, je...

Il essaya de trouver une réplique spirituelle, mais il avait la tête vide. Gêné, il ricana.

— Ça alors, c'est incroyable. Mon sens de l'humour m'a abandonné.

— Tu es épuisé et à moitié mort d'ennui. Pourquoi tu ne rentres pas chez toi pour dormir ?

— Dormir ? Il n'en est pas question. J'ai pris plusieurs cafés dans le salon de repos. Je ne fermerai pas l'œil avant mardi.

— Mais tu ne peux pas camper à l'hôpital. Pourquoi tu ne fais pas ce que je t'ai suggéré tout à l'heure ? Retourne chercher les dossiers dans mon bureau. Si tu dois rester éveillé, autant que ça serve à quelque chose.

— Oui, après tout, pourquoi pas...

Il songea qu'il rapporterait tous les documents au Manhattan et les consulterait dans le salon de repos. L'équipe de nuit était là. Parler à certaines des personnes figurant sur les listes lui ferait passer le temps. Quoique, à la réflexion, la triste fin de Roger avait de quoi doucher passablement son enthousiasme.

— Désolée de vous interrompre, dit Thea, qui avait surgi au pied du lit. Vous allez devoir vous dépêcher tous les deux. On a des patients qui arrivent.

— Encore un instant, protesta Jack.

Thea opina et regagna son poste de commandement. Jack se pencha pour chuchoter à l'oreille de Laurie :

— Avant de partir, je veux être absolument sûr qu'être ici ne t'angoisse pas. Sois franche. Sinon, je me plante devant la porte et je ne bouge plus.

— Je suis tout à fait tranquille. Tu devrais aller dormir.

— Je te répète que je ne dormirai pas ! Je suis remonté à bloc, prêt pour un triathlon.

— D'accord, calme-toi... Va chercher les documents dans mon bureau, au moins ça t'occupera, et rapporte-les ici.

— Tu n'as pas d'angoisse, tu en es certaine ?

— Certaine.

— Bon, dit Jack en lui baisant le front. Dors pour nous deux. Je reviens et, d'ici quelques heures, j'essaierai d'entrer, si cette Brunehilde m'y autorise.

— Ne t'inquiète pas pour moi...

Jack étreignit une dernière fois la main de Laurie, puis se dirigea vers le bureau central. Thea étant au téléphone, debout derrière son fauteuil, Jack lui nota son nom et son numéro de portable.

— Merci encore de m'avoir permis de la voir, dit-il quand elle eut raccroché.

— Je vous en prie.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, observant quelque chose par-dessus l'épaule de Jack, cria :

— Voilà, Claire, c'est de ce styligoutte que je te parlais. Je crois qu'il ne fonctionne pas bien. Excusez-moi, enchaîna-t-elle, s'adressant de nouveau à Jack. Ne vous tracassez pas pour votre femme, on prendra soin d'elle.

— Je vous ai noté mon numéro de portable, dit-il, et il lui tendit le

bout de papier. Si son état évoluait, d'une manière ou d'une autre, je vous serais reconnaissant de me contacter.

— On fera le maximum, dit Thea, qui abandonna le papier sur le bureau, esquissa un petit sourire, un bref salut de la main, et se tourna aussitôt vers une infirmière qui avait une question à lui poser.

Jack regarda encore Laurie avant de quitter la salle de surveillance, puis il traversa le salon de repos du bloc. Les visages avaient changé, mais pas le décor. Il se rendit dans le vestiaire des hommes, remit ses vêtements de ville.

Le hall central de l'hôpital était plongé dans un silence surnaturel, très différent de l'agitation qui y régnait pendant la journée. Lorsqu'il franchit la porte, Jack eut la satisfaction de voir plusieurs taxis qui attendaient patiemment. Il pleuvait, comme l'avait prédit la météo.

Le chauffeur le déposa près du quai de déchargement de la morgue. Quand Jack longea le poste de sécurité, Carl Novak, le vigile de nuit, bondit de son fauteuil comme si on l'avait pris la main dans le sac ; du coup, le livre de poche qu'il était en train de lire tomba par terre.

— Il y a quelque chose que je devrais savoir, docteur Stapleton ? lança-t-il.

— Non, répondit Jack sans se retourner.

Le technicien de nuit, Mike Passano, eut une réaction similaire en entendant la voix de Jack résonner dans le couloir carrelé. Tandis que Jack appelait l'ascenseur, il apparut sur le seuil de son bureau.

— Il y a un cadavre qui arrive qu'on aurait dû nous annoncer ?

— Du tout. Simplement, j'aime tellement cet endroit que je ne peux plus m'en passer.

Le quatrième étage était à peine éclairé, si bien que les portes orange paraissaient boueuses. Jack poussa celle de Laurie, alluma le plafonnier et plissa les paupières, ébloui. Il s'assit dans le fauteuil de sa compagne, contempla les documents : les dossiers de l'hôpital, en deux piles bien nettes. À côté, les listes de Roger et un bloc où Laurie avait noté les similitudes entre les cas. Sur le mur, deux Post-it – un pense-bête pour montrer l'électrocardiogramme de Sobczyk à un spécialiste, le deuxième pour demander des informations sur le MASNP. Un autre Post-it, tout froissé, était abandonné sur la table. Jack le lissa et reconnut l'écriture de Laurie : « MEF2A positif », suivi d'un énorme point d'interrogation. Il ignorait totalement de quoi il s'agissait.

Il ne voyait pas non plus le CD que Laurie, il s'en souvenait, avait gravé dans le bureau de Roger. Il fouilla rapidement sous les dossiers et les listes. Il ouvrit même les tiroirs, incroyablement bien rangés – dans les siens, en revanche, régnait une pagaïe monstrueuse. Il se gratta le crâne. Où aurait-elle pu le mettre ? Puis il jeta un coup d'œil à sa montre. Presque 1 h 30.

Il inspira à fond, essaya de réfléchir. Son cœur battait à toute allure à cause du café, son cerveau galopait. Difficile de se concentrer sur quoi que ce soit. Il détestait être loin du Manhattan General, alors que Laurie était tellement vulnérable, mais traîner dans le salon de repos, à contempler la pendule, finirait par le rendre cinglé. Comme elle le lui avait suggéré, il avait eu l'intention d'emporter tous les documents à l'hôpital. Soudain, il eut une autre idée. Il pourrait prendre le temps d'obtenir des réponses aux questions posées sur les trois Post-it. Avec plusieurs hôpitaux dans le voisinage immédiat, ce serait vite fait et peut-être utile.

Jack se redressa, fureta dans les dossiers à la recherche de l'électrocardiogramme de Sobczyk, qu'il n'eut pas de mal à dénicher puisque Laurie l'avait marqué avec une règle. Il l'examina de nouveau, et une fois de plus s'avoua qu'il n'y comprenait rien. D'ailleurs, à son avis, personne ne serait capable d'y comprendre quelque chose. C'était, pour l'essentiel, l'enregistrement hasardeux de la conduction cardiaque en pleine agonie cellulaire. Avec précaution, il retira le tracé du dossier, prit les Post-it et, sans éteindre la lumière dans le bureau de Laurie, regagna l'ascenseur. Lorsqu'il appuya sur le bouton d'appel, la porte coulisssa aussitôt. De jour, ça ne se produisait jamais. On aurait dit qu'il était tout seul dans le bâtiment.

En descendant au sous-sol, malgré son cerveau survolté, il planifia sa stratégie. Il ferait un saut au NYU Bellevue Médical Center, aux urgences plus précisément, et demanderait qu'on appelle l'interne de garde en cardiologie. Ça ne serait sans doute pas trop long, avec un peu de chance l'interne serait déjà aux urgences. Ensuite, il irait au laboratoire en espérant trouver le superviseur de nuit. Si quelqu'un était en mesure de lui expliquer ce qu'était un MASNPN et ce que signifiait un MEF2A positif, c'était bien un superviseur de laboratoire – ces deux machins étant peut-être reliés.

Il pleuvait toujours, et Jack remonta la Première Avenue au pas de course, l'électrocardiogramme de Sobczyk à l'abri sous son manteau. Le service des urgences lui parut identique à celui du Manhattan General, lorsqu'il était allé voir Laurie. L'activité ne ralentissait généralement pas avant 3 heures du matin. Jack s'approcha de la réception et se débrouilla pour attirer l'attention d'un infirmier qui avait l'allure d'un videur de club. Il s'appelait Salvador et arborait une

bonne dizaine de chaînes en or sur un torse incroyablement velu.

— Je suis le Dr Stapleton. Savez-vous qui est le cardiologue de garde ?

— Non, mais je vais me renseigner, répondit-il.

Il brailla la question à une collègue qui était de l'autre côté, dans la salle de soins, et mit sa main en cornet sur son oreille pour entendre la réponse. Jack ne voyait pas la collègue.

— Dr Shirley Mayrand, lui dit l'infirmier.

— Elle est là en ce moment ?

— Aucune idée, marmonna l'autre en haussant les épaules.

— Comment puis-je la biper ?

— Je vais le faire pour vous, proposa Savaldor, qui décrocha le téléphone et composa le numéro du standard. Je demande à ce qu'elle vienne aux urgences ?

Jack acquiesça.

— Je l'attends ici.

Il se détourna et observa le spectacle, plutôt distrayant. La salle d'attente meublée de sièges en vinyle abritait une tranche de vie new-yorkaise dans sa splendeur et sa banalité, toutes catégories confondues : nourrissons en pleurs, petits vieux tremblotants, clochards, personnes élégamment vêtues, ivrognes ou anxieux, blessés ou malades – ils étaient tous là, à patienter avant qu'un médecin ne les examine.

— Minute ! cria Thea à son téléphone qui sonnait avec insistance.

Puis, renonçant à remplir un formulaire de demande de fournitures, elle décrocha. Elle avait au bout du fil le superviseur de l'équipe chirurgicale de nuit, Helen Garvey.

— Combien vous avez de lits ? interrogea Helen sans autre préambule.

— Occupés ou vides ?

— Ça, c'est la question la plus idiote de l'année.

— Je suis de mauvais poil.

— Pas tant que moi. D'après les urgences, on va être envahis par des traumatismes, et la première vague arrive. Il y a eu une collision entre un van et un bus qui est passé par-dessus le rail de sécurité. Si j'ai bien compris, ils répartissent les blessés, mais on a la part du lion. J'ai

contacté tous les collègues de garde pour qu'on puisse assurer le maximum d'opérations. La nuit sera longue.

— J'ai treize patients et seulement trois lits disponibles.

— Ce n'est pas terrible. Quel est l'état des patients ?

Thea balaya son domaine du regard tout en réfléchissant à chaque cas.

— Ils vont tous bien, excepté une rupture d'anévrisme abdominal. Celui-là doit rester ici, il est possible qu'on doive le réopérer. Il y a du sang qui s'écoule du drain.

— Donc l'état des autres est stable ?

— Pour l'instant.

— Alors, videz les lieux et tenez-vous prête pour le raz de marée.

Thea raccrocha. Elle excellait particulièrement dans les situations de crise.

— Écoutez-moi ! lança-t-elle à ses troupes. On passe en mode catastrophe, et ce n'est pas un exercice !

Le déblocage des roues tira Laurie de sa torpeur médicamenteuse. À demi réveillée, elle plissa les paupières, agressée par les néons ; un instant, elle fut totalement désorientée. Il y eut une autre secousse quand le chariot bougea, mouvement qui déclencha un souvenir aigu : elle avait subi une intervention intra-abdominale. Tout à coup, elle sut où elle se trouvait, et l'énorme pendule de la salle de surveillance lui indiqua l'heure : 2 h 25.

Tournant la tête de côté, d'où lui parvenait un brouhaha confus, elle entrevit l'agitation qui régnait au bureau central. Alors elle renversa la tête en arrière et distingua le visage de l'aide-soignant qui la poussait. Un Afro-Américain café au lait, mince comme un fil, avec une fine moustache et les cheveux grisonnants. Les tendons de son cou saillaient, tandis qu'il s'efforçait de diriger le chariot vers les portes battantes.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas, concentré sur sa manœuvre – reculer de quelques pas avant de repartir en avant. Les portes, en effet, s'étaient ouvertes brusquement. On amenait un patient tout juste opéré. Une personne, au pied du chariot, tirait, et une deuxième, de l'autre côté, poussait. Ils étaient escortés par un anesthésiste qui maintenait les voies respiratoires du patient dégagées en lui soulevant le menton. Tous trois semblaient parler en même temps.

Laurie répéta sa question. Elle avait des picotements d'appréhension dans le ventre. Il y avait un problème. Elle avait pourtant compris qu'on ne la déplacerait pas avant la visite de Laura Riley, le lendemain matin.

— Vous allez dans votre chambre, lui répondit l'aide-soignant, toujours affairé à manœuvrer pour ne pas gêner le passage du nouvel arrivant.

— Je devais rester ici, dit Laurie, de plus en plus anxieuse.

— Voilà, on y va, déclara-t-il, comme s'il ne l'avait pas entendue.

Ahanant, il réussit à faire avancer le chariot.

— Attendez ! s'écria-t-elle, ce qui la fit grimacer – la cicatrice était douloureuse.

Éberlué par sa véhémence, l'aide-soignant stoppa une fois de plus et la considéra avec inquiétude.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Je ne dois pas partir d'ici, décréta-t-elle.

Il lui fallait quasi crier pour couvrir le brouhaha ambiant. Afin de contenir la douleur, elle pressait doucement la main sur le haut de son abdomen, afin de s'épargner des tiraillements dans le bas-ventre. Lorsque Jack était là, elle ne souffrait quasi pas des suites de l'opération. Malheureusement, ce n'était plus le cas.

— J'ai reçu l'ordre de vous emmener dans votre chambre, rétorqua l'aide-soignant, l'air à la fois méfiant et dérouté, en sortant de sa poche un bout de papier. Vous êtes bien Laurie Montgomery ?

Ignorant sa question, elle souleva la tête de l'oreiller et tourna le regard vers le bureau central, où l'agitation était à son comble. Les portes du hall s'ouvrirent de nouveau à la volée, un autre opéré arriva. L'aide-soignant fut encore obligé de reculer pour dégager le passage.

— Je veux parler à l'infirmière en chef.

Indécis, il considéra tour à tour Laurie et le bureau central. Puis, irrité, il secoua la tête.

— Vous ne m'emmenez nulle part. Je suis censée rester ici. Il faut que je parle à un responsable. N'importe lequel.

Avec un haussement d'épaules résigné, il se dirigea vers le bureau, laissant Laurie échouée au milieu de la salle. Il tenait à la main son bout de papier. Laurie le vit tenter vainement d'attirer l'attention de quelqu'un. Quand il y réussit enfin, son interlocutrice désigna une femme carrée coiffée d'un casque de cheveux blonds. Il montra donc à Thea son papier, pointa le doigt vers Laurie.

Thea se frappa le front, comme si avoir à régler ce nouveau problème était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Elle s'approcha de Laurie, l'aide-soignant sur ses talons.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle, les poings sur les hanches.

— Je devais rester ici jusqu'à ce que le Dr Riley me voie.

Laurie cherchait comment justifier son attitude. Son réveil brutal et les effets de l'anesthésie, pas encore complètement dissipés, lui ralentissaient le cerveau.

— Je vous rassure, vous allez bien. Vous êtes aussi solide que le rocher de Gibraltar. Il n'est plus nécessaire que vous restiez ici, or nous avons une flopée de patients qui en ont besoin. Nous serions ravis de vous distraire toute la nuit, mais nous avons du travail. Par conséquent, au revoir et portez-vous bien.

Serrant d'un geste rassurant le bras de Laurie, Thea regagna le bureau central, aboyant aussitôt des ordres à la cantonade.

— Excusez-moi ! l'appela Laurie inutilement. Vous pouvez téléphoner à ma gynéco, ou me laisser passer un coup de fil ?

Thea ne se retourna même pas. Elle était occupée ailleurs.

L'aide-soignant se remit en position et visa la porte à deux battants. Dans le couloir, il batailla pour positionner le chariot parallèlement aux murs puis avança. Laurie remarqua plusieurs civières rangées sur le côté, des patients qui attendaient d'être emmenés au bloc.

— Il faut que je téléphone, dit Laurie.

— Vous devrez attendre d'être dans votre chambre.

Laurie était désespérée, lorsqu'ils atteignirent les ascenseurs. On la renvoyait brutalement du sanctuaire qu'on lui avait promis, on l'exposait au danger, et elle était impuissante. L'hémorragie l'avait affaiblie, le plus infime mouvement la faisait souffrir – comment aurait-elle été plus vulnérable ? En outre, elle se remémorait sa liste des victimes, leurs points communs, et savait qu'elle correspondait au profil. Elle était dans leur tranche d'âge, en bonne condition physique, elle venait de subir une intervention, avait une perfusion et était une adhérente relativement récente d'AmeriCare. Il ne lui restait qu'une consolation : on avait appréhendé Najah.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle, s'efforçant de se raccrocher à une lueur d'espoir. En gynécologie-obstétrique ?

L'aide-soignant consulta de nouveau son papier.

— Non, ils n'ont plus de place. Vous avez la chambre 609 à l'étage de chirurgie générale.

Laurie ferma les yeux, frémissant de tout son corps.

Vingt-deux

— Docteur Stapleton ! Hé, docteur !

En entendant cette voix, malgré le bruit des conversations et les vagissements des bébés, Jack pivota vers la réception des urgences. Bourré de caféine, il avait fait les cent pas dans le hall, regardant la pluie inonder la rampe pour les fauteuils roulants. Le temps passant, il avait envisagé de passer au plan B – en l’occurrence, renoncer à l’enquête Post-it, retourner à l’IML, prendre les documents de Laurie et foncer au Manhattan General. Deux heures et demie du matin... il avait quitté l’hôpital depuis une heure et demie.

Jack repéra Salvador qui lui faisait signe d’approcher. Près de lui se tenait une fille qui semblait avoir quinze ans. Elle avait des cheveux châtons qui lui frôlaient les épaules ; partagés par une raie au milieu, ils étaient glissés derrière de grandes oreilles bien pratiques pour les retenir. Ses yeux étaient immenses, de chaque côté d’un nez étroit et retroussé.

— Voilà le Dr Shirley Mayrand, dit Salvador, quand Jack les eut rejoints, en désignant l’interne en cardiologie.

Jack fut un instant hypnotisé par la jeunesse du Dr Mayrand. Pour la première fois de sa vie, il se sentit vieux. Même s’il allait vers la cinquantaine, jouer au basket avec des gamins lui faisait oublier son âge véritable. En tant qu’interne de garde, la femme immobile devant lui avait des années d’études et d’internat derrière elle.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle – et Jack trouva que même sa voix était celle d’une adolescente.

Il se présenta, ouvrit maladroitement le dossier de Sobczyk, le plaça sur le comptoir et déplia l’électrocardiogramme.

— Je vous laisse, dit Salvador en s’éloignant.

— Je me demandais si vous pourriez me commenter ceci, dit Jack. Ça a été enregistré au début d'une tentative de réanimation qui a échouée.

L'interne examina le bout de tracé ; la raie qui séparait ses cheveux formait un zigzag, remarqua Jack. Quand elle releva la tête, il comprit pourquoi ses yeux paraissaient si grands : le blanc de l'œil était particulièrement éclatant, ce qui lui donnait un air innocent et perpétuellement surpris.

— Je ne sais pas quoi vous dire. Il faudrait m'en montrer davantage pour que je puisse affirmer quoi que ce soit.

— Je m'en doutais. Mais il s'agit là de l'électrocardiogramme d'un patient décédé, comme vous l'aviez deviné. Tout ça pour dire que vous ne lui porterez pas préjudice en émettant une hypothèse même farfelue.

Shirley regarda de nouveau le tracé.

— Comme vous l'avez certainement remarqué, on note un élargissement de l'espace PR et du complexe QRS, alors que ST paraît fusionner avec l'onde T.

Jack grinça des dents. Qu'il se sente vieux et stupide face à cette jeune femme si menue était carrément injuste.

— Peut-être vaudrait-il mieux vous limiter à des commentaires compréhensibles pour le profane que je suis. Vous pourriez me donner vos impressions sans m'expliquer les tenants et les aboutissants.

— J'ai effectivement une théorie. Mais j'ai aussi une autre idée.

— Laquelle ?

— Il se trouve que le Dr Henry Wo, l'un de mes professeurs, est ici ce soir. On l'a appelé aux urgences pour une angioplastie. Nous n'avons qu'à lui montrer ce tracé.

Jack fut ravi ; il n'avait pas espéré avoir l'opinion d'un spécialiste aux petites heures de la nuit. Shirley se pencha par-dessus le comptoir, montra le chemin que Jack aurait à suivre.

— Passez par là, je vous rejoins.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au cinquième et, avec un grognement, l'aide-soignant s'escrima à pousser le chariot. Le plancher de la cabine et le sol du couloir n'étant pas tout à fait à la même hauteur, il y eut une secousse qui arracha à Laurie une grimace. Manifestement, l'effet des drogues qu'on lui avait administrées contre la douleur s'était dissipé.

Bien qu'elle soit aussi paniquée qu'à son départ de la salle de surveillance, elle s'était néanmoins accommodée de la réalité – elle ne pouvait pas faire grand-chose tant qu'elle serait dans l'incapacité de téléphoner. Elle avait demandé à l'aide-soignant où étaient ses affaires, pensant récupérer son portable. Aucune idée, lui avait-il malheureusement répondu.

Il la poussa le long du couloir jusqu'au bureau des infirmières, véritable phare dans la pénombre et le silence. Seules les veilleuses en verre granité éclairaient les lieux, à intervalles réguliers, à soixante centimètres du sol.

Le chariot ayant pris sa vitesse de croisière, l'aide-soignant eut du mal à le stopper devant le poste des infirmières. Il bloqua les roues, puis s'approcha du comptoir. Laurie entrevit des cheveux féminins – les uns quasi tondus, les autres coiffés en queue-de-cheval. Les deux femmes levèrent la tête lorsque l'aide-soignant laissa tomber devant elles le dossier hospitalier.

— J'ai quelqu'un pour vous, annonça-t-il.

Celle aux cheveux ras saisit le dossier, lut le nom inscrit sur la page de garde et se leva aussitôt.

— Mademoiselle Montgomery... Je dois dire qu'on se demandait où vous étiez.

Les deux infirmières contournèrent le comptoir, tandis que l'aide-soignant regagnait l'ascenseur.

Laura les regarda s'avancer vers elle, chacune d'un côté, revêtues de leur tenue de travail. Celle aux cheveux ras avait le teint basané, des yeux en amande, un nez étroit, aquilin. L'autre avait la peau plus claire, un large visage qui lui donnait l'air d'une Eurasienne. Leurs figures étant éclairées par en bas, par les veilleuses, seuls les reliefs osseux en étaient vraiment visibles. Pour Laurie, qui était déjà angoissée, elles étaient franchement effrayantes.

— Il faut que je téléphone, dit-elle en les scrutant tour à tour, ne sachant pas trop laquelle était la supérieure hiérarchique.

— Jazz, je l'emmène dans sa chambre et je l'installe, déclara celle qui avait les cheveux ras, ignorant délibérément les propos de Laurie.

— C'est gentil, Elizabeth, rétorqua Jazz, mais je crois que je vais m'occuper personnellement de M^{lle} Montgomery.

— Ah bon ? fit Elizabeth, manifestement étonnée.

— Hello ! lança Laurie, agacée. Il faut que je téléphone.

— Comme tu veux, dit Elizabeth à sa collègue avant de regagner sa

place.

— Excusez-moi ! insista Laurie, renversant la tête pour voir Jazz. Je dois téléphoner, c'est très important.

Elle grimaça lorsque les roues furent débloquées et que le chariot se remit à rouler dans le couloir obscur.

— Je vous ai bien entendue, mais je vous rappelle qu'il est deux heures et demie du matin.

— Je le sais, répliqua sèchement Laurie. Je veux contacter ma gynéco. Je devais rester en salle de surveillance jusqu'à demain matin.

— Ça m'ennuie de vous décevoir, mais votre gynéco est en train de dormir comme une bûche. Elle n'a pas envie qu'on la dérange pour un vulgaire problème de logistique.

— Arrêtez ce chariot immédiatement, ordonna Laurie. Je n'irai pas dans cette chambre.

— Ah non ?

Sans hésiter, Jazz continua à avancer, beaucoup plus vite que l'aide-soignant. Elle avait hâte de conduire Laurie dans sa chambre. Plus tôt dans la soirée, à son arrivée à l'hôpital, elle avait eu de la peine à la localiser. D'abord elle avait pensé que, peut-être, M. Bob avait commis une erreur. En réalité, on avait simplement tardé à enregistrer l'identité de Laurie dans le système informatique. Jazz l'avait compris quand elle avait vérifié les fichiers des urgences en allant chercher l'ampoule de chlorure de potassium.

— J'exige que vous vous arrêtiez ! protesta Laurie, obligée de comprimer son abdomen pour contrôler la douleur ; de plus, crier lui causait des élancements dans la région de l'incision.

— J'ai l'impression que vous allez être une patiente difficile, dit Jazz avec un rire bref.

En fait, elle avait l'impression inverse. Laurie serait l'une de ses sanctions les plus faciles, grâce au manque de place en gynécologie-obstétrique. L'avoir à son étage, alors qu'elle assumait la responsabilité de l'équipe de nuit, rendrait les choses simples comme bonjour.

Parvenue à la chambre 609, Jazz fit rapidement tourner Laurie à cent quatre-vingts degrés afin de positionner le chariot face à la porte. En franchissant le seuil, elle alluma le plafonnier, et toutes deux plissèrent les yeux. Jazz manœuvra pour se placer à côté du lit normal, beaucoup plus large que celui qu'occupait pour l'instant Laurie.

Celle-ci décocha un regard noir à l'infirmière, dont elle n'arrivait pas à analyser l'attitude. Elle blêmit en déchiffrant le nom inscrit sur son badge : Jasmine Rakoczi. Malgré son esprit encore embrumé par l'anesthésie, elle se souvint immédiatement qu'elle figurait sur la liste, établie par Roger, des personnes transférées du service de nuit du St Francis à celui du Manhattan General.

— Il y a un problème ? questionna Jazz, qui avait remarqué la réaction de Laurie. Quelque chose qui cloche ?

Sans attendre de réponse, d'un coup de poignet, Jazz repoussa la couverture, prenant Laurie par surprise et exposant ses genoux et ses jambes dénudés. Un arceau, au-dessus de la partie inférieure droite de son abdomen, recouvrait le pansement, un drain serpentait sous l'ourlet de sa chemise pour s'introduire dans un flacon d'aspiration. Une traînée de sang maculait la tubulure.

— Bon, dit Jazz avec indifférence. Glissez-vous par ici, qu'on vous installe confortablement.

Puis elle accrocha le flacon de la perfusion à la potence, à la tête du lit.

Laurie ne bougeait plus. Sa panique en quittant la salle de surveillance avait redoublé lorsqu'elle avait vu le badge de Jazz. La peur la paralysait. Cette infirmière pourrait bien être l'assassin.

— Allez, ma belle, dit Jazz, qui revint se camper près de Laurie et la dévisagea. On se met les fesses sur le lit.

Laurie rassembla son courage pour la défier du regard – la seule défense qu'elle put trouver.

— Si vous faites la mauvaise tête, j'irai chercher Elizabeth et on arrivera bien à vous coucher sur ce lit d'une manière ou d'une autre. Point à la ligne.

— Je veux parler à la responsable, bredouilla Laurie.

— Ça tombe bien, s'esclaffa Jazz. Vous l'avez en face de vous. Je suis la responsable. En tout cas, je la remplace, ça revient au même.

L'affolement de Laurie grimpa encore d'un cran. Il lui semblait s'engluer peu à peu dans un piège, un terrifiant concours de circonstances.

— Alors, pourquoi vous ne voulez pas bouger ? questionna Jazz, irritée. Essayez donc ce lit, avec toutes les télécommandes vous pouvez vous mettre dans toutes les positions imaginables. Vous avez la télé, une carafe d'eau... vide, puisque vous n'avez pas encore le droit de boire, et une sonnette pour nous appeler, nous autres esclaves. Bref, tout le confort, comme à la maison. Qu'est-ce qu'il vous faut de

plus ?

Malgré elle, Laurie suivait du regard ce que lui décrivait Jazz et découvrit soudain un téléphone sur la table de chevet. Pourquoi n'y avait-elle pas songé plus tôt ? L'aide-soignant l'avait pourtant mentionné. Ce serait sa planche de salut. Serrant les dents, elle se hissa sur les coudes et entreprit de se glisser – le dos d'abord, puis les jambes – sur le lit.

— Très bien, dit Jazz. Je constate que vous avez décidé de coopérer, ce dont je me félicite pour nous deux.

Dès que Laurie fut installée, Jazz déplaça le système d'aspiration du drain et, tira la couverture sur la poitrine de sa patiente, dont elle contrôla ensuite la tension et le pouls. Laurie la scrutait intensément, Jazz évitait son regard.

— Parfait, dit Jazz en bloquant les montants latéraux du lit. Tout semble normal, à part le pouls qui est un peu trop rapide. Je file au bureau consulter votre dossier. Je suis sûre qu'on vous a prescrit un antalgique. Vous avez mal en ce moment, ou ça va ?

Laurie était sidérée par la froideur de cette femme, le manque de chaleur humaine élémentaire dans sa voix et ses gestes. Elle ne pouvait se plaindre de rien en particulier, hormis qu'on ignorait délibérément ses demandes, cependant on percevait chez cette infirmière un détachement inquiétant qui ne contribuait pas à la détendre. Jasmine Rakoczi était indubitablement bizarre.

— Vous avez avalé votre langue ? ironisa Jazz. Ça ne me dérange pas. Si vous n'en avez pas envie, vous n'êtes pas obligée de papoter. Franchement, ça me rend le boulot beaucoup plus facile. Mais si vous changez d'avis, vous avez la sonnette. Évidemment, quand vous vous déciderez à appeler, je pourrais bien être avec quelqu'un d'un peu plus causant.

Jazz esquaissa un dernier sourire, que Laurie jugea cyniquement indifférent, et sortit de la chambre.

Prenant garde à ne pas faire de mouvement brusque, elle tendit le bras vers la table de chevet et souleva le téléphone. Cet effort crispa ses abdominaux. Serrant les dents pour ne pas gémir, elle réussit à poser l'appareil sur le lit, à côté d'elle. Puis elle fouilla sa mémoire, brouillée par l'angoisse et les drogues, pour se remémorer le numéro du portable de Jack. Cela prit un moment, mais soudain cela lui revint à l'esprit. Elle décrocha le combiné.

Son cœur manqua un battement. Pas de tonalité ! Frénétique, elle martela le bouton de connexion, espérant entendre le son familier. Rien. Le téléphone n'était pas branché. Au bord de la crise de nerfs,

elle appuya sur la sonnette, plusieurs fois, pour appeler une infirmière.

Avoir l'opinion d'un spécialiste sur le bout de tracé électrocardiographique de Sobczyk paraissait une excellente idée, cependant Jack n'avait pas pris en compte un facteur de taille : la disponibilité dudit spécialiste. Lorsqu'il retourna avec Shirley en salle de cathétérisation, le Dr Henry Wo était en plein travail. Jack fut obligé d'arpenter le couloir, galvanisé par la caféine, en jetant de fréquents coups d'œil à sa montre. Shirley, stoïque, demeurait immobile. Elle n'émit aucun commentaire sur l'agitation de Jack.

Il était près de 3 heures du matin, quand Henry Wo émergea de la salle, retira ses gants en latex et son masque. Cet Asiatique replet avait une peau sans la moindre imperfection et des cheveux noirs coupés court. Il serra énergiquement la main de Jack quand Shirley les présenta l'un à l'autre et expliqua le problème. Jack lui tendit la page du dossier de Sobczyk sur laquelle était fixé le tracé.

— Je vois, je vois, dit Wo.

Il hochait la tête et souriait, tout en examinant rapidement le tracé.

— Très intéressant. C'est tout ce que nous avons ?

— Malheureusement, répondit Jack.

Il relata – dans la version qu'il connaissait – la tentative de réanimation qui s'était soldée par un échec. Une simple hypothèse, ajouta-t-il, pourrait s'avérer très utile.

— C'est risqué de trop s'avancer avec si peu d'éléments, dit Wo en étudiant de nouveau le tracé. Docteur Mayrand, vous nous exposez votre point de vue ?

Shirley répéta ce qu'elle avait énuméré à Jack – ondes diverses, intervalles, complexes. Wo opinait toujours du bonnet. Quand Shirley eut terminé, il lui demanda si elle avait une idée de ce qui avait pu provoquer de pareilles altérations.

— Il semble y avoir des troubles de la conduction, déclara-t-elle. Cela signifie peut-être que la pompe à sodium dans les cellules du tronc de His ne fonctionnait pas, ou était saturée, ce qui aurait pour résultat une altération délétère du potentiel membraneux.

De nouveau, Jack grinça des dents. Il avait une envie folle de hurler. Le monologue pourtant concis de Shirley lui remémorait douloureusement le baragouin savant qu'il avait enduré en fac de médecine. En proie à une nervosité qu'attisait le café, il tolérait mal ce jargon et s'apprêtait à manifester son impatience quand Wo lui ôta les

mots de la bouche :

— Je crois que le Dr Stapleton est à la recherche d'un agent quelconque qui serait éventuellement responsable de ce que nous voyons sur ce très court tracé. N'est-ce pas, docteur Stapleton ?

Jack acquiesça avec enthousiasme.

— Eh bien, dit Shirley, visiblement gênée d'être ainsi mise sur la sellette, plusieurs substances pourraient sans doute occasionner ce type de phénomène, y compris des doses toxiques d'anti-arythmiques. Mais je pense que cela pourrait aussi être dû à un brusque déséquilibre électrolytique – potassium ou calcium, notamment. Je ne vois rien d'autre.

— Parfait, la complimenta Wo qui rendit le tracé de Sobczyk à Jack.

Celui-ci réfléchissait aux propos de Shirley. Elle n'avait pas fait de révélation majeure, mais son « déséquilibre électrolytique » lui donnait une piste. On avait négligé l'éventuel rôle du potassium, car d'après le labo le taux relevé chez les victimes était normal. En réalité, se dit Jack, le labo spécifiait que le potassium post mortem était normal. Comme nul ne l'ignorait, son niveau grimpe en flèche après la mort, car l'énorme stock de potassium est intracellulaire et maintenu par un système de transport actif. Après la mort, ce système s'interrompt et il y a perte immédiate de potassium. Toute augmentation du taux de potassium chez un individu, par injection avant le décès, serait effectivement masquée. Si on voulait éliminer des patients, ce serait une méthode particulièrement astucieuse.

— Si par hasard vous trouvez d'autres enregistrements électrocardiographiques, prévenez-nous, dit Wo. Nous serions peut-être en mesure d'être plus catégoriques. Tenez-nous au courant.

À cet instant, les yeux de Jack se posèrent sur les deux Post-it de Laurie collés au dos de la page.

— Encore une chose... Savez-vous de quel test il s'agit ?

Wo déchiffra le sigle « MASNP », secoua la tête et regarda Shirley qui l'imita.

— Non, dit-il. Mais nous avons quelqu'un capable de vous aider : David Hancock, le chef du laboratoire. Il est au bout du couloir. Tout à l'heure, il m'a rendu un petit service.

Le labo était à quelques mètres, ça valait le coup de rendre visite à David Hancock.

— Je ne connais pas ce MASNP, dit soudain Wo en lisant le second Post-it froissé, mais je sais ce que signifie MEF2A.

— Ah bon ? rétorqua Jack, qui ignorait même où Laurie avait pêché ça.

— C'est un gène. Il produit une protéine, laquelle contrôle l'enchaînement de phénomènes qui protègent les parois artérielles.

— Intéressant, marmotta Jack, qui ne voyait pas en quoi cela pouvait être – en admettant que ce le soit – associé aux crimes en série de Laurie. Et que signifierait ce « MEF2A positif » ?

— Ça, c'est un peu trompeur. Dans la littérature, quand on note « MEF2A positif », cela signifie, en fait, qu'il y a mutation du gène. Dans ce cas, le porteur produit une protéine défectueuse et aura vraisemblablement un problème d'artères coronaires, comme mon patient de ce soir. Il a eu un sévère infarctus du myocarde, même si nous avons tenté de l'éviter en maintenant le taux de cholestérol aussi bas que possible.

— Eh bien, je crois que toutes ces informations me seront utiles, dit Jack, qui n'en était pourtant pas convaincu.

Dès son retour au Manhattan General, il lui faudrait demander à Laurie où elle avait trouvé ces sigles ; ensuite, au besoin, il lui expliquerait ce qu'il avait appris.

Il remercia Wo et Shirley puis se dirigea à grands pas vers le laboratoire en espérant que David Hancock serait disponible. En franchissant le seuil, il consulta sa montre. Son anxiété redoubla. 3 h 22.

Laurie sonna de nouveau, avec insistance. Elle ne savait plus combien de fois elle avait répété ce geste depuis le départ de Jazz, et le fait que personne ne réponde à son appel amplifiait son sentiment de vulnérabilité. Rakoczi faisait délibérément la sourde oreille, elle avait d'ailleurs insinué, en quittant la chambre, qu'elle pourrait bien lui opposer cette passivité agressive.

Elle regarda ses doigts crispés sur la sonnette. Sa main tremblait. Comme si ça ne suffisait pas, la douleur avait empiré, réveillée par l'effort qu'elle avait fourni pour se pousser du chariot au lit, puis saisir le téléphone. Auparavant, elle la ressentait uniquement quand elle bougeait, à présent c'était permanent. Elle avait besoin d'un antalgique, mais elle hésitait à le réclamer, car cela la plongerait inévitablement dans une torpeur dangereuse. Vu les circonstances, elle avait intérêt à garder les idées claires pour se défendre avant l'arrivée de Jack.

Juste au moment où Laurie s'était résolue à tenter de se lever, quelqu'un s'engouffra dans la chambre. Une femme encore plus

basanée que Jazz, aux longs cheveux noirs et raides retenus par une barrette. Elle portait un plateau divisé en compartiments remplis de tubes, seringues, etc.

— Laurie Montgomery ?

— Oui...

— Je dois vous faire une prise de sang pour des examens de coagulation.

La femme posa le plateau au pied du lit, prit des tubes aux bouchons de diverses couleurs et un garrot.

— Il me faut un téléphone, dit Laurie, tandis que l'autre saisissait son bras, palpaït ses veines. Celui-ci ne marche pas.

— Je ne peux pas vous aider, répondit son interlocutrice d'une voix chantante et haut perchée. Je ne suis qu'une laborantine.

Ayant trouvé une veine qui lui paraissait prometteuse, elle serra le garrot autour du bras de Laurie, qui s'apprêtait à expliquer son problème – du moins en partie – quand elle découvrit le badge de la laborantine. Kathleen Chaudhry. Comme Rakoczi, ce n'était pas un nom ordinaire. Et comme Rakoczi, il figurait sur la liste de Roger. Chaudhry avait été mutée du St Francis pendant la période critique. Par conséquent, comme Rakoczi, elle pouvait être l'assassin.

Laurie dégagea son bras si brutalement que Kathleen, stupéfaite, recula.

— Calmez-vous, dit-elle. Je vais juste vous prélever un peu de sang.

— Je refuse, décréta Laurie d'un ton catégorique.

Elle devenait paranoïaque, mais elle avait de bonnes raisons de l'être : il lui semblait être cernée par des serial killers potentiels.

— Votre médecin a prescrit ces analyses pour votre bien. Ça ne durera qu'une minute. Vous ne sentirez rien, je vous assure.

— Il n'y aura pas de prise de sang. Inutile d'essayer de me convaincre.

— D'accord, rétorqua Kathleen, levant les mains. Personnellement ça ne me dérange pas. Mais je suis obligée de prévenir les infirmières.

— Faites donc et, par la même occasion, dites à l'une d'elles de venir ici immédiatement.

Pour bien exprimer son irritation, Kathleen balança littéralement les tubes sur le plateau et sortit de la chambre.

De nouveau, le silence pesant de l'hôpital endormi enveloppa

Laurie. Elle commençait à s'interroger sur sa santé mentale. Ces noms étaient-ils réellement sur les listes de Roger, ou son imagination s'emballait-elle ? Elle n'était plus sûre de rien, hormis d'une chose : elle voulait que Jack arrive et l'emmène loin d'ici.

Luttant contre la douleur, que chaque crispation des muscles abdominaux aggravait, elle entreprit d'atteindre, centimètre par centimètre, le pied du lit. Elle voulait dépasser les montants latéraux et tenter de se lever. Elle n'était qu'à mi-chemin quand Jazz entra en coup de vent.

— On ne bouge pas, ma belle. Où vous croyez aller comme ça ?

Laurie la dévisagea avec un mépris non dissimulé.

— Chercher des infirmières qui répondent quand on les sonne.

— Laissez-moi vous dire un truc, chérie. Vous n'êtes pas la seule patiente de l'étage et vous n'êtes pas la plus malade. Nous sommes forcées d'établir des priorités, ce que vous comprendriez sûrement si vous réfléchissiez une seconde. Qu'est-ce que vous voulez, un antalgique ?

— Un téléphone. Celui-là ne fonctionne pas.

— C'est aux techniciens de l'équipe de jour de s'en occuper. Nous, on est les infirmières de l'équipe de nuit. On a d'autres chats à fouetter.

— Où sont mes affaires ? demanda Laurie – tout serait résolu si elle pouvait récupérer son portable.

— En chirurgie, peut-être.

— Je veux qu'on me les rende immédiatement.

— Vous en avez, des exigences, railla Jazz. On ne peut pas vous enlever ça. Mais écoutez-moi, mon chou. Ce soir, en chirurgie, ils sont débordés, ce qui signifie qu'on va l'être aussi. Ils vous rendront vos frusques quand ils auront le temps. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai des patients à voir.

— Attendez ! s'écria Laurie, avant que Jazz ne franchisse la porte. Je veux qu'on me retire cette perfusion.

— Désolée, dit Jazz en secouant la tête.

Elle revint sur ses pas, passa une main sous l'aisselle de Laurie qu'elle recoucha, sans précaution, à sa place. Laurie grimaça. Elle souffrait et était également impressionnée par la force physique de Jazz.

— Vous étiez en piteux état à votre arrivée aux urgences. Au cas où l'hémorragie récidiverait, vous avez besoin de cette perfusion, de

sérums et peut-être d'une autre poche de sang.

— Je veux qu'on me retire cette perfusion. Si vous ne vous en chargez pas, je le ferai moi-même.

Jazz la regarda longuement.

— Vous ne manquez pas de cran, hein ? Vous pourriez quand même regretter de l'enlever. C'est une perfusion périphérique, mais avec un long cathéter fixé sous le pansement qui recouvre le point de ponction. Si vous l'arrachiez, un bout de viande suivrait.

— Je veux qu'on appelle mon médecin. Sinon, je retire cette perfusion, je me lève et je m'en vais d'ici.

Le sourire en coin, insolent, de Jazz reparut.

— Vous êtes vraiment trop. J'ai lu dans votre dossier que, ce soir, vous vous étiez quasi vidée de votre sang, et maintenant vous donnez des ordres. Voilà ce que je compte faire : je contacterai votre médecin et je lui répéterai exactement ce que vous m'avez dit. Ça vous convient ?

— Je préférerais lui parler moi-même.

— Oui, mais on a un problème, puisque votre téléphone ne marche pas. Bref, je passerai ce coup de fil, j'expliquerai la situation – je signalerai notamment que vous avez refusé la prise de sang – et je reviendrai. Ça vous va ?

— C'est un début.

Comme Jazz quittait la chambre, Laurie se laissa retomber sur l'oreiller. Son cœur cognait, l'incision lui faisait un mal de chien, et elle craignait d'avoir déchiré quelques points de suture. Cependant, elle inspira à fond, relâcha son souffle pour se décontracter. Elle ferma même les yeux. Que Jazz contacte Laura Riley ne la rassurait pas autant que parler à Jack, mais, comme elle l'avait dit, c'était un début.

Vingt-trois

Une fois de plus, les choses n'allaient pas aussi vite que Jack l'aurait souhaité. David Hancock serait là d'une minute à l'autre, il était en train de déjeuner. Jack avait d'abord cru à une blague, puis s'était rappelé que les gens qui travaillaient de nuit vivaient à l'envers du monde normal. Pour eux, le repas pris au beau milieu de la nuit était, malgré ce qu'affirmait la pendule, le déjeuner.

Il tourniqua dans la salle jusqu'à l'apparition de David Hancock – un homme maigrichon aux origines difficiles à déterminer. Comme pour compenser sa tonsure, il arborait un bouc grisonnant et hirsute ainsi qu'une moustache qui lui donnaient un air démoniaque. Il écouta Jack sans broncher, prit le Post-it puis émit un bruit de succion.

— Vous êtes sûr que c'est un test de laboratoire ?

L'optimisme de Jack plongeait à pic.

— À peu près.

David contemplait toujours le Post-it qu'il tenait hors de portée de Jack.

— Qu'est-ce qui vous a persuadé qu'il s'agissait d'une analyse de laboratoire ?

— Ça faisait partie des procédures préopératoires pour plusieurs patients, répondit Jack tout en jetant un coup d'œil vers la porte, par-dessus son épaule.

— Pas dans cet hôpital.

— Non, dit Jack, qui se dandinait nerveusement d'un pied sur l'autre en songeant qu'il ferait peut-être mieux de partir tout de suite. C'était au Manhattan General et au St Francis dans le Queens.

— Ah ! s'exclama David d'un ton dédaigneux. Deux institutions

AmeriCare.

Surpris, Jack scruta plus attentivement le visage de son interlocuteur.

— Ai-je bien perçu comme un jugement de valeur dans ce commentaire ?

— Ça oui. J'ai une sœur à Staten Island qui travaille pour la municipalité, et elle a eu des problèmes médicaux. AmeriCare l'a fait tourner en bourrique. Pour ces gens, il n'y a que l'argent qui compte, soigner les patients est le cadet de leurs soucis.

— Moi aussi, j'ai eu quelques différends avec eux, dit Jack. Un jour, nous devrions nous raconter nos histoires de guerre. Mais dans l'immédiat, j'aimerais savoir ce qu'est ce test MASNP.

— Eh bien, je vous avoue que je n'en suis pas sûr à cent pour cent, mais je pense qu'il s'agit d'une analyse génomique.

Jack en fut sidéré. Tout à l'heure, Shirley Mayrand lui avait donné un coup de vieux sur le plan du savoir, et David s'apprêtait apparemment à lui infliger la même épreuve. La génomique médicale ne lui était pas étrangère, cependant ses connaissances se limitaient aux marqueurs d'identité génétique utilisés en médecine légale. Ce domaine relativement récent progressait à toute vitesse depuis le déchiffrement du génome humain.

— Je dirais que MA signifie « microarray », une technique de pointe généralement utilisée pour voir quels sont les gènes exprimés.

— Ah oui ? rétorqua Jack d'un air angélique.

Il était déjà complètement dépassé et gêné de l'avouer, bien que les propos de David fassent écho à ceux de Wo concernant le « MEF2A positif ».

— Vous faites une drôle de tête, docteur. Vous comprenez de quoi je parle, n'est-ce pas ?

— Franchement... pas vraiment.

— Alors, permettez-moi de vous expliquer. Les microarrays consistent en un support pareil à une lame de microscope sur laquelle sont déposés de façon géométrique des milliers de fragments d'ADN, ou puces, capables de fournir une information sur les gènes exprimés.

— Vraiment ! commenta Jack, réplique qu'il regretta aussitôt – il se sentait de plus en plus abruti.

— Mais le test qui vous intéresse, à mon avis, ne concerne pas ce domaine.

— Ah bon ? bredouilla Jack.

— Non, je ne le crois pas. Je dirais que ce SNP signifie « single nucleotide polymorphism », polymorphisme d'un seul nucléotide, ce qui, comme vous le savez certainement, est une mutation ponctuelle isolée. Comme vous le savez également, des milliers de SNP sont désormais cartographiés dans le génome humain, de sorte qu'on peut les relier à des gènes mutés spécifiques qui se transmettent de génération en génération. Ce sont des marqueurs génétiques.

Ce fut comme dans un dessin animé : une ampoule s'alluma dans le cerveau de Jack. Il n'avait pas tout compris, mais peu importait. De ses doigts qui tremblaient, il se dépêcha de montrer à David la page du dossier de Sobczyk et le Post-it chiffonné.

— Cela pourrait-il être le résultat d'un MASNP ?

— MEF2A positif. Hmm...

David détourna les yeux, tapota son crâne déplumé.

— Oui, ça me revient ! Si je ne me trompe pas, le MEF2A est un gène associé aux artères coronaires. Je ne sais plus exactement comment il y est lié, mais je me souviens que, si un individu est porteur de la forme mutée de ce gène, il risque fort de contracter une maladie coronarienne. Pour répondre à votre question, ce « MEF2A positif » pourrait être le résultat d'un test MASNP destiné à déterminer si le sujet présente le SNP marqueur du gène MEF2A muté.

Soudain, Jack donna une brusque et chaleureuse poignée de main à son interlocuteur.

— On se revoit bientôt, et merci ! Je pense que vous avez résolu un mystère.

— De quel genre ? demanda David, mais Jack était déjà dans le couloir.

Il repartit par le chemin qu'il avait emprunté pour arriver au labo, en passant par les urgences. Sans doute existait-il une sortie plus pratique, cependant il n'avait pas le temps de se renseigner. L'enquête Post-it, ainsi qu'il la surnommait, s'était révélée beaucoup plus fructueuse qu'il ne l'avait imaginé. À présent, il pensait avoir un éventuel mobile et une méthode possible, quoique improuvable, pour ces morts sur lesquelles Laurie, toujours clairvoyante, s'était amplement documentée. Il devait savoir où elle avait déniché ce « MEF2A positif » pour vérifier si on se référait, pour d'autres patients, à d'autres marqueurs.

Il franchit en trombe la porte à deux battants qui séparait les urgences de la salle d'attente et se cogna à un homme en fauteuil roulant qui venait se faire soigner pour une crise d'asthme. La

collision lui ayant fait peur, sa respiration devint encore plus laborieuse. Jack s'excusa, lui souhaita une meilleure santé et s'en fut à toute allure. Dehors, la pluie avait repris de plus belle, mais il n'y prêta pas attention. Si son hypothèse était exacte, AmeriCare était un organisme encore plus scandaleusement amoral et vénal qu'il ne le croyait. Et il se félicitait que Laurie reste en salle de surveillance.

Quand il atteignit la Première Avenue, il bifurqua vers le sud. Il courait sous la pluie, obligé de plisser les yeux, l'eau ruisselait sur son visage. Il pensait savoir où Laurie était tombée sur le fameux « MEF2A positif ». Il lui fallait juste le trouver, et ce serait l'argument irréfutable. Si, au bout d'un quart d'heure, il était bredouille, il remettrait ça à plus tard et retournerait au Manhattan General. Même si Brunehilde lui interdisait d'entrer dans la salle de surveillance, il se satisferait de monter la garde devant la porte.

Laurie se réveilla en sursaut. Vu son état d'angoisse, le fait de s'être endormie l'effraya autant que le bruit qui l'avait tirée du sommeil. Jazz et Elizabeth étaient entrées dans la chambre et elles parlaient d'un autre patient. Elles s'approchèrent du lit, Jazz à droite, Elizabeth à gauche.

Péniblement, Laurie se redressa sur son séant. En dormant, elle avait glissé, si bien que son épaule touchait le montant latéral. Elle regarda tour à tour les deux femmes d'un œil noir. Elle avait toujours cette sourde douleur dans l'abdomen et la bouche sèche comme du carton. En salle de surveillance, au moins, on lui avait donné un peu de glace pilée. Ici, rien.

— Mon Dieu, s'étonna Jazz. Si on avait su que vous vous étiez assoupie, on ne vous aurait pas dérangée.

— Vous avez contacté mon médecin ?

— Disons que j'ai parlé à un médecin, répondit Jazz avec son sourire insolent, comme si elle prenait plaisir à la tourmenter.

— Qui ?

— Le Dr José Cabreo. Lui est disponible, tandis que votre Dr Riley doit dormir à poings fermés.

Le poulx de Laurie s'accéléra : le Dr José Cabreo figurait également sur les listes de Roger. En fait, elle avait lu le dossier de cet homme, qui mentionnait sa négligence et ses problèmes d'addiction. Elle refusait absolument d'avoir affaire à cet anesthésiste.

— Il a été très mécontent d'apprendre que vous renâcliez. Il m'a déclaré sans détour que l'analyse sanguine qui vous a été prescrite est

obligatoire. Vos menaces d'arracher perfusion, drain, tout ça, et de vous lever, l'ont aussi beaucoup irrité.

— Je me fiche de ce que pense le Dr Cabreo. Vous aviez dit que vous contacteriez mon médecin. Je veux parler au Dr Laura Riley.

Jazz agita un index.

— Je rectifie... J'avais dit que j'alerterais un médecin, pas *votre* médecin. Je vous signale que les anesthésistes se considèrent toujours largement responsables de vous. Techniquement, vous êtes en période de réveil post-anesthésique.

— Je veux ma gynéco, gronda Laurie, les dents serrées.

— C'est un sacré numéro, hein ? dit Jazz à Elizabeth.

Celle-ci opina en souriant.

— Comme il est presque 4 heures du matin, votre vœu devrait être exaucé dans quelques heures. D'ici là on va suivre à la lettre les ordres que le Dr Cabreo a eu l'amabilité de nous communiquer pour votre bien.

Jazz fit un signe de tête à sa collègue. Laurie répéta ce que lui inspirait le Dr Cabreo, mais, avant qu'elle ait pu achever sa phrase, Jazz et Elizabeth se jetèrent sur elle, clouant ses avant-bras au matelas. Indignée par cette brutale agression, Laurie se débattit pour se libérer, mais la douleur jointe à la vigueur des infirmières la désarma. En un éclair, elle eut les poignets attachés par des liens en velcro, eux-mêmes fixés au sommier du lit. Tout se déroula si vite qu'elle en fut hébétée.

— Voilà, mission accomplie ! dit Jazz à Elizabeth en se redressant. Maintenant, on peut se relaxer, on est sûres que la perfusion restera en place et que cette patiente récalcitrante ne partira pas en balade.

— C'est un scandale, cracha Laurie, tirant en vain sur ses entraves fermement arrimées.

— Le Dr Cabreo n'est pas de cet avis, répondit Jazz avec un sourire. Le stress déboussole certains malades, qu'il faut alors protéger contre eux-mêmes. Parallèlement, comme il craignait que vous soyez un peu énervée, il a prescrit un excellent sédatif, qui agit très vite.

Elle extirpa de sa poche une seringue déjà prête pour la piqure, ôta l'embout avec ses dents, tourna la seringue vers la lumière, la tapota doucement avec l'ongle de son index.

— Je ne veux pas de sédatif ! hurla Laurie, tentant encore de dégager ses mains.

— Ce médicament est justement conçu pour ce genre de réaction.

Elizabeth, ça ne vous ennuie pas de maintenir M^{lle} Montgomery pendant que je pique ?

Avec un sourire assez semblable à celui de Jazz, Elizabeth agrippa Laurie par les épaules et pesa sur elle de tout son poids, considérable. Laurie essaya de se tortiller, sans résultat. Elle sentit le tampon d'alcool froid sur son bras, un pincement, une brève et cuisante piqure. Jazz replaça l'embout sur l'aiguille usagée.

— Dormez bien ! dit-elle.

Les deux femmes sortirent. Laurie s'abandonna en gémissant. Tout à l'heure, avec la souffrance et les effets des drogues qu'on lui avait administrées, elle avait cru impossible d'être plus impuissante, mais elle se trompait. Maintenant, elle était littéralement attachée au lit comme une victime promise au sacrifice. Elle ignorait ce qu'on lui avait injecté. Pour elle, c'était un poison et la bataille était déjà terminée. S'il s'agissait d'un sédatif, ainsi que le prétendait Jazz, elle serait bientôt totalement vulnérable.

Même si Jack était en excellente condition physique grâce au basket et au vélo, il était essoufflé lorsqu'il fit un dérapage contrôlé pour s'arrêter devant les ascenseurs de l'IML. En passant devant le bureau des vigiles, il avait entendu Carl Novak le héler, mais n'avait pas ralenti l'allure. Il martela le bouton d'appel comme si cela pouvait accélérer le mouvement.

Tout en attendant, il réfléchit à ce que Laurie avait pu faire du CD qu'elle avait gravé dans le bureau de Roger. C'était sûrement là qu'elle avait trouvé la référence au MEF2A.

La cabine arriva, Jack s'y engouffra. Le CD n'était pas avec les dossiers ou les listes, ni dans les tiroirs du bureau. Le classeur... c'était le seul endroit qu'il n'avait pas fouillé. Il consulta sa montre. 4 h 05, il avait quitté le Manhattan General depuis un peu plus de trois heures, le maximum acceptable. Encore quinze minutes, dernier carat.

L'ascenseur s'arrêta dans une secousse, les portes prirent tout leur temps pour coulisser. Impatienté, Jack leur asséna un coup de poing. Enfin, il s'élança dans le couloir obscur. Tel un personnage de dessin animé, il courait si vite qu'il faillit louper la porte de Laurie. Il dut s'agripper au chambranle pour ne pas glisser sur le sol ciré. Il entra et fonça droit sur le classeur.

Après cinq minutes de vaines recherches, il se gratta la tête – où diable avait-elle pu mettre ce maudit CD ? Il jeta un coup d'œil à la table de Riva. Non... elle n'aurait eu aucune raison de le ranger là. Il s'assit dans le fauteuil de Laurie et fouilla de nouveau tous ses tiroirs,

méticuleusement cette fois, convaincu que le CD était forcément là, quelque part.

— Merde, grogna-t-il en repoussant le dernier tiroir.

Il vérifia l'heure à sa montre. Il lui restait moins de cinq minutes. Alors qu'il contemplait la surface du bureau, hésitant à éplucher la pile de dossiers, il remarqua le petit voyant jaune sur l'ordinateur qui était donc allumé, malgré l'écran noir.

Il appuya sur une touche. Aussitôt, l'écran s'éclaira et Jack découvrit une page du dossier de Stephen Lewis, répertoriant les résultats de toutes les analyses de laboratoire. Les caractères étant minuscules, il chaussa maladroitement les lunettes de lecture qu'il avait achetées en secret. Plus à l'aise, il parcourut la colonne à gauche de la page. Ce fut ainsi qu'il tomba sur « MASNP » et, dessinant un trait horizontal avec son doigt, sur « MEF2A positif ».

Furieux de ne pas avoir eu tout de suite le réflexe de chercher le CD dans l'ordinateur de Laurie, il manipula la souris et consacra les minutes suivantes à faire défiler les fichiers des divers patients victimes, selon Laurie, d'un tueur en série. Dans tous les cas, pour les gens hospitalisés au Manhattan General comme au St Francis, le MASNP révélait un marqueur génétique indiquant telle ou telle mutation. Quand il en arriva au dossier de Darlene Morgan, il frissonna. Elle était porteuse du BRCA1 muté !

Jack en demeura pétrifié, les yeux rivés sur l'écran. Jusqu'à cette seconde, il avait estimé que Laurie ne risquait guère d'être une cible potentielle pour le tueur, dans la mesure où les statistiques lui étaient favorables. Soudain, tout était chamboulé. Le meurtrier visait apparemment des individus porteurs de gènes délétères héréditaires, or pour Laurie et Darlene Morgan, il s'agissait du BRCA1.

Jack se leva d'un bond, se rua vers l'ascenseur. Par chance, la cabine était là. Tout en descendant, il batailla avec son portable dans la poche de son manteau. 4 h 16. Il composa le numéro du Manhattan General, mais n'essaya pas d'avoir quelqu'un en ligne. Ça ne passerait pas.

Dès que les portes s'ouvrirent au sous-sol, il sprinta de nouveau, passa pour la seconde fois devant un Carl Novak médusé.

Il avait maintenant son téléphone vissé à l'oreille. La standardiste de l'hôpital répondit, tandis qu'il dévalait la volée de marches menant du quai de déchargement au trottoir. Il se présenta, insista sur le fait qu'il était médecin et, sans ralentir l'allure, demanda d'une voix hachée d'être mis en relation avec la salle de surveillance post-interventionnelle. Il voulait avoir la certitude qu'on ne déplacerait pas

Laurie avant la première visite du Dr Riley. Allongeant encore sa foulée, il atteignit la 30^e Rue et tourna à gauche.

Il était dans la Première Avenue lorsque, dans la salle de surveillance, quelqu'un décrocha. Reconnaisant la voix autoritaire de l'infirmière en chef, il s'arrêta. Il ne pleuvait plus autant que tout à l'heure, quand il avait foncé à l'IML, mais il pleuvait néanmoins. Jack se dit qu'il avait intérêt à protéger son portable de sa main libre. Devant lui, de rares voitures filaient en direction du nord.

Reprenant sa respiration, il se présenta.

— Une minute, rétorqua Thea – et il l'entendit vociférer des ordres concernant le lit à attribuer à un nouveau patient. Excusez-moi, on est passablement débordés ici, reprit-elle. Que puis-je pour vous, docteur Stapleton ?

— Je ne voudrais pas vous déranger...

Tout en parlant, il cherchait des yeux un taxi et n'en voyait pas.

— Je souhaitais seulement savoir comment va Laurie Montgomery.

Il aperçut au loin un taxi libre. Il s'apprêtait à lever la main quand Thea déclara :

— Nous n'avons pas de Laurie Montgomery chez nous.

Il sursauta.

— Comment ça ? Elle occupe le lit du fond. J'étais dans votre service ce soir. Vous m'avez même dit que c'était une séductrice.

— Ah oui, Laurie Montgomery. Pardonnez-moi. Au cours des dernières heures, nous avons eu un afflux de traumatisés. Elle a quitté la salle de surveillance. Elle allait bien, et nous avions besoin de place.

— Quand est-ce arrivé ? demanda-t-il, la bouche sèche.

— Vers deux heures et quart, il me semble.

— Je vous avais laissé mon numéro de portable, postillonna-t-il. Vous deviez m'avertir du moindre changement.

— Il n'y en a pas eu. Ses fonctions vitales étaient parfaitement stables. Nous ne l'aurions pas laissée partir s'il y avait eu le moindre problème, croyez-moi.

— Où est-elle ? articula Jack, qui s'efforçait désespérément de contrôler sa colère et sa peur. En soins intensifs ?

— Non, ce n'était pas nécessaire et, de toute manière, c'était complet. Même chose en gynécologie-obstétrique. Elle est à l'étage de chirurgie générale, chambre 609.

Jack interrompit la communication et, affolé, fouilla du regard l'avenue quasi déserte, sombre et trempée. Le taxi entrevu un peu plus tôt avait poursuivi sa route pendant qu'il discutait avec Thea Papparis. L'idée que Laurie, si vulnérable, était restée deux heures hors de la salle de surveillance, pendant qu'il galopait en tous sens comme un imbécile, lui était insupportable.

Mais où avais-je la tête ? Cette question résonnait dans son esprit comme un coup de cymbales.

Submergé par la panique, Jack se mit à courir le long de la Première Avenue, vers le nord, indifférent aux flaques qui parsemaient le trottoir, pareilles à des mares de pétrole. Il lui faudrait beaucoup trop de temps pour atteindre le Manhattan General, il le savait, mais il ne pouvait pas rester planté là.

Vingt-quatre

Une nuit agitée, peut-être l'une des plus mouvementées que Jazz ait eues dans cet établissement. Ils avaient été submergés par les blessés amenés de la salle de surveillance et qui occupaient à présent tous les lits disponibles. En tant qu'infirmière en chef autoproclamée – un statut qui changerait bientôt puisque, d'après la rumeur, on allait embaucher une infirmière expérimentée pour le service de nuit –, elle avait dû répartir les patients entre ses collègues et les aides-soignantes. Il n'y avait pas eu trop de jérémiades, car elle avait mis un point d'honneur à accomplir sa part du travail. Plus important, elle s'était aussi débrouillée pour se réserver Laurie Montgomery. Une fois cela organisé et accepté par ses collègues, Jazz se détendit. Elle serait en mesure d'assumer sa mission pour l'Opération Ivraie.

Elle étira les bras au-dessus de sa tête qu'elle fit rouler plusieurs fois pour décontracter sa nuque. Elle était crispée. Elle en avait terminé avec la paperasse, et elle avait hâte de s'accorder un repos bien mérité, dont elle comptait profiter utilement. Même la pause-déjeuner avait été tronquée pour tout le monde, à cause des patients. Jazz avait carrément dû sauter le repas pour s'enfermer dans les toilettes, près de la cafétéria, pour remplir une seringue de chlorure de potassium et se débarrasser de l'ampoule vide. Pour elle, les préparatifs d'une sanction étaient désormais de la routine.

Il était 4 h 40, et tout était paré. Elle avait attendu le bon moment, c'était maintenant. Elizabeth, qui était avec elle deux secondes plus tôt à s'occuper de ses propres dossiers, avait été appelée par le patient de la chambre 637. Quant aux autres infirmières et aides-soignantes, elles n'étaient pas non plus dans les parages. Dans les couloirs faiblement éclairés régnait cette quiétude nocturne qu'elle avait fini par apprécier. Elle jeta un coup d'œil à gauche, à droite. Elle n'aurait pas de meilleure opportunité.

Reculant son fauteuil, elle se leva, glissa la main dans la poche droite de sa blouse pour caresser la seringue pleine. Inspirant à fond pour maîtriser son excitation, elle se mit en marche. D'un pas qui s'accélérait au fur et à mesure, elle gagna sans bruit la chambre 609. Elle s'arrêta devant la porte, scruta de nouveau le long couloir. Une fois qu'elle était lancée, elle préférait passer inaperçue pour éviter d'éventuelles discussions par la suite.

Pas un chat à l'horizon, heureusement. On n'entendait que le bip sourd, monotone, d'un moniteur dans une pièce voisine. Jazz sourit. Sanctionner Laurie Montgomery serait peut-être la tâche la plus simple de toutes, d'abord parce qu'elle avait pu choisir son heure, ensuite parce que la cible était attachée et sous sédatif. Comment imaginer plus facile ?

Jazz entra. Une demi-heure plus tôt, en passant par là pour rejoindre le bureau des infirmières, elle s'était assurée que la drogue avait fait son effet. C'était le cas. Par la même occasion, elle avait remis le lit en position horizontale et éteint les néons du plafond. À présent, à l'instar du couloir, la chambre était baignée par la douce lueur que diffusaient les veilleuses, juste au-dessus des plinthes.

Silencieusement, Jazz s'approcha. Laurie dormait comme une souche, ses lèvres cartonneuses légèrement entrouvertes. « Oh, pauvre chérie », murmura Jazz avec mépris. Elle s'amusait. De tous les patients qu'elle avait sanctionnés jusqu'ici, il lui semblait que Laurie, avec ses exigences et son attitude lamentable, était celle qui méritait le plus d'être liquidée. Pour elle, Laurie était l'archétype de la garce riche qui croyait avoir tous les droits, le pendant féminin des tous les messieurs Ivy League qu'elle avait dû supporter. Par-dessus le marché, elle était médecin et, même hospitalisée, elle lui donnait des ordres ! Bref, Laurie Montgomery, née avec une cuillère d'argent dans le bec, n'avait vraiment pas volé de casser sa pipe.

Jazz contempla ses poignets attachés et eut un frisson de plaisir. Au moins, elle était certaine que Laurie ne la grifferait pas comme ce salaud de Stephen Lewis. Mais en dehors de leur côté pratique, ces espèces de menottes exerçaient sur elle un attrait semblable à celui qu'elle ressentait en regardant la collection de films bondages téléchargés sur son ordinateur.

Précautionneusement, elle souleva la tête de Laurie et retira l'oreiller. Normalement, vu le calmant qu'elle lui avait administré, elle ne bougerait pas, ce qui fut d'ailleurs le cas. Jazz cala cependant l'oreiller sous son bras. Il serait à portée de main pour le lui coller sur la figure, si elle s'avisait de couiner comme cette idiote de Sobczyk. Elle serait pourtant étonnée que ça se reproduise avec Laurie ; on lui

avait posé un cathéter central, donc le concentré de potassium se déverserait dans une grosse veine, ce qui serait moins douloureux que dans une veine périphérique. Mais Jazz voulait tout prévoir. Elle se vantait d'apprendre vite et ne tenait pas à avoir de mauvaise surprise.

Elle saisit la tubulure et ouvrit le régulateur de débit, attendit quelques minutes pour être certaine que la perfusion s'écoulait à la bonne vitesse. Puis elle sortit de sa poche la seringue, ôta l'embout avec les dents et inséra l'aiguille dans le bouchon du flacon.

Elle jeta un coup d'œil dans le couloir, à l'affût d'un mouvement ou bruit suspects, après quoi elle appuya fortement sur le piston de la seringue. Il ne fallut que cinq secondes. Plus le potassium arriverait massivement au cœur, plus il serait efficace. Comme d'habitude, elle vit le niveau de fluide monter dans le styligoutte.

L'injection terminée, elle retira l'aiguille, remit l'embout, prit l'oreiller fourré sous son bras. Laurie remua, gémit ; ses paupières se soulevèrent.

— Bon voyage ! chuchota Jazz.

L'oreiller dans la main droite, la seringue dans l'autre, Jazz se pencha alors, croyant que Laurie avait marmotté quelque chose. Elle allait lui demander de répéter, quand elle sursauta et recula. La porte venait de s'ouvrir à la volée, livrant passage à un dingue. Jazz fut un instant désarçonnée par cette irruption dans la chambre silencieuse et plongée dans la pénombre. Elle était d'autant plus interloquée qu'elle était tendue, concentrée sur ses gestes, et qu'elle avait cru prendre toutes les précautions pour éviter un quelconque pépin. Du coup, elle resta un moment paralysée.

— Comment va-t-elle ? s'écria Jack en se ruant vers Laurie.

Il haletait, ses cheveux dégouлинаient, collés à son front. Il avait vraiment l'air d'un sauvage avec sa figure mal rasée, ses yeux rougis, ses vêtements et ses souliers trempés. Il s'appuya des deux mains sur le cadre du lit, manifestement exténué. Mais il retrouva vite son énergie. À l'évidence, ce qu'il voyait ne lui plaisait pas. Il braqua son regard sur Jazz, qui n'avait pas répondu à sa question et tenait toujours l'oreiller et la seringue. Puis il reporta son attention sur Laurie qui gémissait, se débattait faiblement pour libérer ses mains.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Il était maintenant en face de Jazz, de l'autre côté du lit.

— Laurie !

Il lui prit la main, essaya de l'empêcher de s'agiter.

— Mais pourquoi est-ce qu'elle est attachée ?

Il n'attendit pas de réponse. Visiblement, Laurie était dans un état critique, peut-être désespéré. Son visage reflétait la terreur et la souffrance.

— Allumez la lumière ! ordonna-t-il. Alerte la réa !

Pour seule réaction, Jazz recula encore d'un pas, ahurie par ces événements imprévus.

— Bordel de merde ! s'écria-t-il, exaspéré par l'inertie de l'infirmière.

Sa voix résonna entre les murs de l'hôpital endormi. Il avait besoin d'aide, immédiatement, mais ne voulait pas laisser Laurie seule, fût-ce quelques secondes.

Frénétique, affolé, il tira le lit. Ses roues bloquées crissèrent sur le linoléum. Il écarta la table de chevet – le bric-à-brac posé dessus tomba avec fracas –, se glissa entre la tête du lit et le mur. Du pied, il débloqua les roues. Un cri de guerre fusa de ses lèvres, tandis qu'il poussait le lit, arrachant par la même occasion les câbles électriques. Il visa la porte, le lit prit de la vitesse, heurta le battant et le chambranle, ce qui ne coupa pourtant pas son élan. Jack était maintenant dans le couloir et, bandant toutes ses forces, fonçait vers le bureau illuminé des infirmières.

— Alerte la réa ! vociféra-t-il sans cesser d'avancer.

Un malheureux chariot gênait le passage. Il fut tout simplement renversé, une multitude de savonnets et autres produits de toilette se répandirent sur le sol. Puis ce fut un malade qui déambulait dans le coin qui faillit être écrasé.

— Alerte la réa ! hurla de nouveau Jack.

Les infirmières, les aides-soignantes et même les patients capables de marcher apparaissaient peu à peu dans l'encadrement des portes pour voir Jack passer à toute vitesse.

Il tenta de ralentir lorsqu'il atteignit le bureau des infirmières, avec un succès relatif. Le lit percuta le comptoir, emportant tous les dossiers et un bouquet de fleurs qu'on venait de livrer pour une patiente. En pleine lumière, Jack voyait à quel point Laurie était pâle, inerte. Ses yeux aux pupilles dilatées fixaient le plafond.

Il retira son manteau et sa veste trempés. Constatant rapidement qu'elle ne respirait plus et n'avait plus de pouls, il lui rejeta la tête en arrière, lui pinça le nez et lui insuffla de l'air dans la bouche. Puis il sauta sur le lit et commença un massage cardiaque. Quelques secondes après, plusieurs infirmières étaient à ses côtés. L'une d'elles entreprit de ventiler Laurie à l'aide d'un Ambu, se calquant sur le rythme des

compressions thoraciques qu'exerçait Jack. Une autre apporta une bouteille d'oxygène qu'elle brancha sur l'Ambu.

— L'alerte a été donnée ? cria Jack.

— Oui.

— Alors, qu'est-ce qu'ils fichent ?

— Ils sont avertis depuis moins d'une minute.

— Merde, merde, merde...

Il était hors d'haleine, se fustigeait d'avoir abandonné Laurie, même si elle-même le lui avait suggéré. Il aurait dû se poster devant la salle de surveillance.

Elle était un peu moins livide, il y avait donc une légère amélioration.

— Les pupilles ? demanda-t-il à l'infirmière qui la ventilait.

— Pas vraiment de changement.

— En principe, il faut combien de temps à l'équipe de réa pour débarquer ? hurla-t-il entre deux compressions.

Si ce qui arrivait à Laurie était bien ce qu'il soupçonnait, elle était en danger de mort. De plus, la RCP ne suffirait pas, elle aurait besoin d'un traitement énergétique.

Comme en réponse à ses prières, à cet instant, le chariot de réanimation émergea de l'ascenseur, flanqué de quatre internes, deux femmes et deux hommes, qui s'élancèrent. Le leader du groupe, Caitlin Burroughs, semblait avoir suivi des cours de médecine pour gamines surdouées. Si Jack l'avait croisée dans la rue, il l'aurait prise pour une lycéenne de terminale.

L'un des internes prit aussitôt l'Ambu des mains de l'infirmière. Deux autres commencèrent à préparer Laurie pour l'électrocardiogramme. Manifestement, ils savaient travailler en équipe.

— Quel est le problème ? aboya Caitlin en contrôlant les pupilles de Laurie.

— Hyperkaliémie ! répondit Jack.

— Voilà un diagnostic drôlement précis.

Caitlin s'exprimait de façon nette, concise. Elle avait paru bien jeune à Jack, pourtant il émanait d'elle cette assurance que seule donne l'expérience.

— Comment savez-vous que son taux de potassium est trop élevé ?

Elle a une maladie rénale ?

— Non.

Il n'était pas sûr à cent pour cent que Laurie souffrait d'hyperkaliémie, mais il avait une certitude : s'ils n'intervenaient pas au plus vite, et si le potassium était bien en cause, ils la perdraient et elle serait une autre victime du serial killer qu'elle traquait.

— Vous expliquer comment je le sais serait trop long, mais je le sais, dit-il avec véhémence. Il faut la traiter pour ça, immédiatement !

— Comment pouvez-vous être si catégorique ? Et d'abord, qui êtes-vous ?

— Dr Jack Stapleton, bredouilla-t-il. Médecin légiste, ici à New York. Écoutez... depuis janvier, dans cet hôpital, vous avez eu une série de morts subites imprévisibles. Des personnes jeunes et en bonne santé, comme cette patiente, sur qui toutes les tentatives de réanimation ont échoué. À l'institut médico-légal, ça nous a mis la puce à l'oreille. Nous pensons qu'il s'agit d'hyperkaliémie iatrogénique.

— On n'a presque rien à l'électro, annonça l'un des internes, qui examinait le tracé que crachait l'appareil installé sur le chariot.

Caitlin y jeta un coup d'œil. Ce qu'elle vit la fit basculer dans le camp de Jack, et elle se mit à brailler des ordres aux infirmières qui se précipitèrent. Elle voulait du gluconate de calcium ; vingt unités d'insuline et une dose de glucose ; du bicarbonate de sodium ; une résine cationique pour un lavement ; un apport sanguin pour les électrolytes ; et, le plus important aux yeux de Jack, elle voulait qu'on prévienne un interne en chirurgie afin qu'il donne un coup de main pour une dialyse péritonéale en urgence. Selon Jack, c'était la dialyse qui, peut-être, sauverait Laurie.

Tandis que les infirmières s'affairaient à exécuter les ordres, l'un des réanimateurs grimpa sur le lit et remplaça Jack, malgré ses réticences. Cependant, dès que l'autre attaqua les compressions thoraciques, Jack reconnut qu'il était sans doute plus efficace que lui. Il était aussi éreinté, mais il avait du mal à rester planté là, au pied du lit, à ne rien faire, alors que la vie de Laurie ne tenait plus qu'à un fil. Au moins, tant qu'il tentait de la réanimer, il ne pensait pas trop à la tragédie qui se déroulait dans ce couloir.

Il n'avait pas couru de l'IML au Manhattan General, cependant il avait fait un bon bout de chemin à pied. Presque dix blocs le long de la Première Avenue sans apercevoir un taxi libre. Des véhicules l'éclaboussaient au passage, mais aucun ne s'arrêtait. Puis la chance avait tourné. Près du building des Nations unies, une voiture de

patrouille avait stoppé devant lui, les policiers étant sans doute persuadés qu'il fuyait après avoir commis un quelconque délit. Quand il leur avait montré son insigne de médecin légiste et dit, d'une voix hachée, qu'on l'attendait au Manhattan General, ils l'avaient emmené à fond de train, leur sirène à deux tons leur ouvrant la voie. Pourquoi un légiste qui s'occupait en principe de cadavres avait-il une urgence en pleine nuit, qui lui imposait de galoper dans la Première Avenue ? S'ils s'étaient posé la question, ils ne l'avaient pas formulée.

Alors qu'on commençait à traiter Laurie pour diminuer le potassium qui, selon Jack, circulait dans son sang, un anesthésiste les rejoignit. Avec adresse, il intuba Laurie afin qu'on puisse la ventiler plus efficacement. Quand il se retourna, Jack découvrit son nom sur son badge. José Cabreo. Jack tiqua. Ce nom figurait sur les listes de Roger. Du coup, il le surveilla de près et fut soulagé lorsque l'anesthésiste s'en alla.

La dialyse péritonéale fut pratiquée par voie percutanée à l'aide d'un trocart. Jack détourna les yeux lorsqu'on introduisit la tige métallique dans la cavité abdominale de Laurie, mais il était assez près pour entendre le petit bruit que fit la pointe en perforant le fascia. Il tressaillit. Un instant après, une solution isotonique dépourvue de potassium s'écoulait dans l'abdomen de Laurie. Jack croisa les doigts, priant pour que ça marche.

Au bout de dix minutes de cette thérapie de choc, l'état de Laurie n'avait cependant guère évolué. Caitlin réclama davantage de gluconate de calcium, qu'elle injecta elle-même. Jack suivait tout ça de loin, car il faisait à présent les cent pas entre le lit de Laurie, stationné devant le bureau des infirmières, et le couloir où se trouvait l'ascenseur. Ce n'était plus la caféine qui provoquait cette agitation, mais une angoisse et une culpabilité indescriptibles. Ce qui arrivait à Laurie prouvait, une fois de plus, qu'il portait malheur aux êtres qui lui étaient chers. Cette pensée le torturait. En une nuit, il avait déjà perdu la promesse d'un enfant et risquait de perdre la femme qu'il aimait. Et il en était en partie responsable.

Quand on apporta les résultats de l'analyse sanguine, Caitlin les montra à Jack.

— Vous aviez raison, dit-elle en indiquant le taux de potassium anormalement élevé. Je n'ai jamais vu ça. On termine et vous m'expliquerez comment vous avez su.

— Quand M^{lle} Montgomery sera tirée d'affaire.

— Nous faisons le maximum. Elle a quand même repris des couleurs et ses pupilles sont de nouveau normales.

Les minutes s'égrenaient inexorablement, Jack gardait ses distances. Il n'était plus qu'un spectateur, de plus en plus perturbé de voir Laurie étendue sur ce lit, avec un inconnu qui lui martelait la poitrine et un autre qui, tranquillement, comprimait le sac de l'Ambu. Les patients sortis un peu plus tôt de leur chambre pour assister au drame étaient retournés se coucher. La plupart des infirmières de l'étage avaient été appelées ailleurs, au chevet de leurs malades.

Il était six heures moins vingt lorsque Caitlin nota le premier signe réellement encourageant.

— Hé, les copains ! s'écria-t-elle. J'ai une activité électrique cardiaque !

L'interne en médecine qui, pour l'instant, laissait faire les autres se précipita sur l'électrocardiographe pour regarder par-dessus l'épaule de Caitlin.

— Il me faut le nouveau taux de potassium ! hurla-t-elle à l'infirmière qui les assistait.

— Wouah ! Ces complexes commencent à ressembler à quelque chose, dit l'interne à Caitlin, qui opina. Et ils s'améliorent.

— Arrête les compressions ! Contrôle le pouls !

L'interne tâta le cou de Laurie.

— Pouls régulier ! Bon sang, elle respire !

Il ôta le masque de l'extrémité du tube endotrachéal. De la paume, il mesura la quantité d'air qu'elle inspirait et expulsait.

— Elle respire même bien !

— Enlève le tube, ordonna Caitlin. Son ECG est normal maintenant.

L'interne s'empressa de retirer délicatement le tube de la bouche de Laurie, sans cesser de lui maintenir le menton afin de dégager les voies respiratoires. Laurie toussa à plusieurs reprises.

Jack, qui tendait l'oreille, revint en courant du couloir obscur qu'il arpentait et passa derrière le comptoir du bureau des infirmières. Laurie avait été branchée à l'un des moniteurs placés en hauteur. Une demi-heure plus tôt, quand il avait regardé, il n'y avait qu'un tracé horizontal sur l'écran. Ce n'était plus le cas et il sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— On arrête la dialyse, décréta Caitlin. Et on enlève le drain. Il ne faudrait pas que, maintenant, on ait un taux de potassium trop bas.

Jack contourna le comptoir. On se bousculait de nouveau autour de Laurie pour exécuter les directives de Caitlin. Il ne voulait pas

gêner, mais il n'avait qu'un désir : être près d'elle.

— Alléluia ! s'exclama l'un des internes. Elle se réveille !

Incapable de se contenir, Jack se fraya un passage jusqu'au lit qu'on avait rapproché du comptoir. Il vit alors un miracle. Les yeux de Laurie, grands ouverts, allaient d'un visage à l'autre, emplis de confusion et de peur. Soudain, Jack fondit en larmes, tant l'expression de Laurie lui était insupportable. Il ne put que secouer la tête.

— Détachez-lui les poignets, commanda Caitlin.

Quand ce fut fait, elle pressa doucement l'épaule de Laurie.

— Tout va bien, détendez-vous. Vous vous remettrez très vite.

Laurie essaya de parler, mais sa voix était presque inaudible. Caitlin se pencha.

— Vous êtes au Manhattan General. Vous pouvez me dire votre nom et en quelle année nous sommes ?

Elle écouta la réponse, puis regarda Jack qui s'était ressaisi et avait essuyé ses joues.

— Ça me paraît très bien. Elle n'est pas désorientée. Je tiens à vous remercier, votre diagnostic lui a indubitablement sauvé la vie. Avec le taux de potassium qu'elle avait à notre arrivée, on n'aurait pas réussi à la réanimer.

Jack acquiesça. Il n'était toujours pas capable de prononcer un mot. Il se pencha, appuya son front contre celui de Laurie. Elle avait à présent les mains libres et lui caressa la tête.

— Pourquoi tu es si bouleversé ? murmura-t-elle d'une voix éraillée. Qu'est-ce qui se passe ?

Ces questions déclenchèrent une nouvelle crise de larmes. Il ne put qu'étreindre les doigts de sa compagne.

Derrière le comptoir, une infirmière se leva. Elle venait de raccrocher le téléphone.

— Docteur Burroughs, le dosage du potassium de Montgomery : 40 mEq.

— Ma parole, c'est presque parfait.

Caitlin se tourna vers ses trois subordonnés.

— OK, voilà ce qu'on va faire. Pendant que j'appelle son médecin pour l'informer, vous trois, vous la descendez en cardiologie et vous la mettez sous monitoring. Je veux un autre dosage du potassium dès qu'elle sera installée, pour qu'on prenne une décision.

Tandis qu'on s'activait pour l'emmener, Jack retrouva enfin sa voix :

— Je ne suis pas bouleversé, chuchota-t-il à l'oreille de Laurie. Je suis heureux que tu ailles bien. Tu nous as fait peur.

— Ah bon ? s'étonna Laurie, pour qui parler était encore pénible.

— Tu es restée inconsciente un moment. Quelle est la dernière chose dont tu te souviennes ?

— Je me rappelle avoir quitté la salle de surveillance, et après... plus rien. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je te raconterai tout ce que je sais dès que ce sera possible, promit-il, alors que le lit commençait à rouler.

— Tu viens ? demanda Laurie en se cramponnant à son bras.

— Et comment que je viens !

Une infirmière le rattrapa pour lui rendre son manteau et sa veste mouillés.

Ils empruntèrent un ascenseur réservé aux chariots jusqu'au deuxième étage où était situé le service de cardiologie. Là, l'infirmière en chef refoula Jack, disant qu'il serait autorisé à voir Laurie dès qu'elle serait installée dans sa chambre. D'abord, il regimba. Il tenait à être auprès d'elle, compte tenu de ce qui était arrivé en son absence. Il finit néanmoins par céder, convaincu qu'elle serait en sécurité. Les réanimateurs lui certifièrent en outre qu'ils se relaieraient en permanence à son chevet.

— Je serai juste là, dit-il à Laurie, désignant une petite salle d'attente en face de l'entrée du service.

Elle opina, préoccupée par ses symptômes physiques qui devenaient plus inquiétants à mesure qu'elle recouvrait sa lucidité. Dans l'immédiat, elle voulait un peu de glace – elle avait la bouche sèche et la gorge meurtrie – et un antalgique pour calmer la douleur qui irradiait dans son ventre et sa poitrine.

Jack pénétra dans la salle d'attente déserte. D'après la pendule murale, il était six heures et quart. De vieux magazines jonchaient une table basse, au milieu de plusieurs canapés et fauteuils. Dans un coin, une cafetière était à la disposition des visiteurs. Jack abandonna son manteau et sa veste sur l'accoudoir d'un divan sur lequel il s'écroula avec un grognement. Il se renversa en arrière, les mains jointes sur la nuque, et ferma les yeux. Il était complètement chamboulé. Jamais il n'avait subi pareil stress, associé à un tel épuisement physique et émotionnel. Et, par-dessus le marché, la caféine le rendait nauséux.

Les yeux clos, il put enfin réfléchir à l'acte criminel dont Laurie avait été victime. Il n'y avait pas pensé jusqu'ici, tout entier concentré sur les soins à lui apporter. Il revoyait l'infirmière au teint basané dans la chambre de Laurie, lorsqu'il y avait fait irruption. Dans la pénombre, elle lui avait paru très mince, avec de courts cheveux noirs, des yeux profondément enfoncés dans les orbites et des dents extraordinairement blanches. Mais il se rappelait surtout l'oreiller et la grosse seringue qu'elle tenait. Il y avait une foule d'explications possibles à l'attitude de cette femme, ainsi qu'à son apparente paralysie devant ce qui était manifestement un arrêt cardio-respiratoire. Au cours de son internat, Jack en avait vu d'autres se pétrifier de la sorte. En fait, lui-même n'était pas très fier lorsqu'il y avait été confronté la première fois. Pourtant, vu les circonstances, il trouvait cette femme suspecte. Il l'avait de nouveau aperçue pendant la réanimation, à laquelle elle n'avait pas participé. Jack avait demandé à l'une des infirmières qui aidait l'équipe quel était le nom de sa collègue. La réponse l'avait rendu encore plus soupçonneux. Elle figurait sur les listes de Roger.

Il rouvrit les yeux, extirpa son portable de la poche de son manteau. Malgré l'heure plus que matinale, il composa le numéro du domicile de Lou Soldano dans SoHo. L'inspecteur devait à présent s'impliquer dans l'affaire. Plus d'atermoiements. La sonnerie retentit six fois avant que Lou décroche. Il avait la voix rauque et se mit à tousser.

— Tu vas survivre ? ironisa Jack, quand l'inspecteur reprit enfin sa respiration.

— Épargne-moi ton humour vaseux, rétorqua-t-il. Tu as intérêt à ce que ce soit important.

— C'est plus qu'important. Hier soir, Laurie a subi une opération en urgence au Manhattan General. Ensuite, il y a deux heures environ, quelqu'un l'a poussée au bord du gouffre. Elle a bien failli mourir. En réalité, elle a été en état de mort clinique pendant quelques secondes.

— Seigneur ! bredouilla Lou, ce qui déclencha une nouvelle quinte de toux.

— Tu craches tes poumons comme ça tous les matins ? demanda Jack.

— Et maintenant, où est-elle ? fit Lou, ignorant la question.

— En cardiologie, au deuxième étage. Je suis dans la salle d'attente, juste en face de l'entrée.

— Elle est en danger ?

— Sur un plan médical ?

— Sur tous les plans.

— Médicalement, je crois qu'ils contrôlent la situation. Elle a eu la chance de tomber sur une excellente cardiologue, qui a l'air d'une lycéenne. C'est la deuxième personne, ce soir, qui m'a donné l'impression d'être un vieux croûton. Pour le reste, ça m'étonnerait qu'on s'en prenne de nouveau à elle. Pas dans ce service, il y a trop de monde dans les parages, et je monte la garde devant la seule porte.

— Tu as une idée de qui a fait ça ?

— Il y a une infirmière sur qui je parierais bien. Je t'expliquerai ça en détail quand tu seras là. On a aussi les listes de Roger, donc on t'a mâché le travail. Maintenant, on ne peut plus prétendre que le tueur en série de Laurie est une invention. Elle a failli en être la victime.

— Tu connais le nom de cette infirmière ?

— Rakoczi.

— C'est quoi, comme nom ?

— Je n'en sais rien.

— Cette Rakoczi se doute que tu la soupçonnes ?

— J'imagine, oui. Elle s'est tenue loin de moi pendant la réanimation. Elle était dans la chambre, à côté de Laurie, quand je suis entré et que je l'ai trouvée agonisante.

Jack relata brièvement la scène, du moins les souvenirs qu'il en avait.

— Bon, c'est la première à qui je parlerai, dit Lou. Je serai là le plus vite possible, mettons, en étant réaliste, une demi-heure. Avant ça, je contacterai le commissariat de quartier pour que deux policiers se postent devant l'entrée du service de cardiologie, au cas où tu devrais aller pisser.

— Ça me paraît correct.

— Tu es resté debout toute la nuit ?

— Oui...

— D'accord. Ne bouge pas, j'arrive.

Jack s'apprêtait à raccrocher quand Lou ajouta :

— Encore une chose. Ne joue pas au héros, OK ? Reste tranquille.

— Ne t'inquiète pas. Après ce que je viens de traverser, j'ai du mal à respirer. Je ne bouge plus.

Jack rangea son portable et referma les yeux. Il était soulagé

d'avoir discuté avec Lou Soldano. Le fardeau ne reposait plus sur ses seules épaules. Dans cette traque au tueur, pour Jack, c'était un peu comme passer le témoin dans une course de relais. Sa participation s'arrêterait là. Il ignorait à quel point il allait regretter de ne pas s'en être tenu à cette sage résolution.

Vingt-cinq

— Excusez-moi..., dit Caitlin en posant une main sur l'épaule de Jack.

Il s'arracha au sommeil, battit des paupières. Il se sentait abominablement mal. Puis sa vision se fit plus nette, il se rappela où il était, qui était cette femme et s'ébroua. Il était consterné d'avoir dormi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? bredouilla-t-il. Comment va-t-elle ?

— Bien. Son potassium est normal et ses fonctions vitales stables. On lui a même donné à boire, sur les ordres du Dr Riley. Et on lui a également retiré le drain, donc elle va très bien.

— Formidable, dit Jack en se redressant.

Avec douceur, Caitlin l'empêcha de se lever.

— Je sais que vous voulez la voir, mais je crois que, pour l'instant, il vaudrait mieux ne pas la déranger. Elle s'est assoupie.

— Vous avez raison. En réalité, maintenant je suis surtout soucieux de sa sécurité. Vous avez sans doute deviné qu'on lui a délibérément administré le potassium.

— Oui... Soyez cependant rassuré et reposez-vous. Le service de cardiologie est sûr, mais, pour prendre le maximum de précautions, j'ai demandé à l'un de mes internes de rester à son chevet. Il jouera les cerbères. Nul ne s'approchera d'elle sans son autorisation.

— Parfait.

— Il vaut mieux, je présume, ne pas vous demander qui, selon vous, a pu lui faire ça.

— Il est préférable de ne pas trop parler tant qu'on n'a pas éclairci le mystère. Je sais que c'est difficile dans un hôpital, où les rumeurs se

répandent comme une traînée de poudre, mais si vos collègues et vous gardiez le silence sur ce qui est arrivé, pendant vingt-quatre heures au moins... ce serait beaucoup mieux. Un inspecteur de la criminelle sera là dans un petit moment, et j'espère qu'il résoudra l'affaire.

À cet instant, deux policiers apparurent. L'un était un solide Afro-Américain, Kevin Fletcher, dont les muscles saillants mettaient à rude épreuve les coutures de son uniforme. L'autre était une Hispanique, Toya Sanchez, qui, comparée à son compagnon, semblait menue. Tous deux n'étaient manifestement pas à leur aise dans cet environnement hospitalier. Ils se présentèrent à Jack en chuchotant qu'on leur avait ordonné de faire le point avec lui. Puis ils restèrent plantés là, à se dandiner d'un pied sur l'autre.

— Vous n'avez qu'à prendre des sièges et vous asseoir près de la porte du service de cardiologie, leur suggéra Jack. Assurez-vous que toutes les personnes qui entrent sont habilitées à le faire. Je suppose que c'est la seule porte ? demanda-t-il à Caitlin.

— Oui.

Soulagés d'avoir des directives, les policiers allèrent s'installer de chaque côté de la porte à deux battants. Ils étaient imposants, à défaut d'autre chose, pensa Jack.

— J'ai des patients à voir, déclara Caitlin. Je vous laisse à votre surveillance.

— Merci pour tout ce que vous avez fait, dit-il sincèrement. Vous avez été fantastique.

— Grâce à votre tuyau sur le potassium. Vous devriez envisager de vous reconvertir en cardiologie. Nous formerions un bon tandem.

Jack éclata de rire. Cette jeune femme serait-elle en train de flirter avec lui ? Sa propre vanité le fit sourire. Elle lui avait donné l'impression d'être une vieille barbe, alors il compensait. Il la salua d'un geste lorsqu'elle sortit de la salle d'attente.

Puis il se rassit sur le divan. Il n'allait pas se rendormir, il avait eu une poussée d'adrénaline quand Caitlin l'avait réveillé. Il se mit à méditer sur ce que cela représentait vraiment pour quelqu'un d'éliminer des patients porteurs de gènes mutés. Il était évident pour lui que l'auteur de ces actes inimaginables ne pouvait pas être simplement un individu asocial, atteint de troubles de la personnalité, même si l'individu qui injectait le potassium avait sans doute ce profil psychologique. Intuitivement, il était persuadé qu'il s'agissait d'une conspiration plus étendue, impliquant certains éléments plus haut placés d'AmeriCare. C'était, selon lui, un exemple abominable de ce que pouvait être la pratique pervertie de la médecine, parce que celle-

ci était devenue un énorme business où l'argent prédominait.

Du bruit dans le hall interrompit ses réflexions. Des infirmières étaient arrivées, elles gloussaient nerveusement, surprises par la présence des policiers qui vérifiaient leur identité avant de les laisser entrer dans le service. Jack les regarda rire et plaisanter, et se demanda si elles seraient aussi joyeuses en apprenant ce qui se manigançait dans les coulisses de leur hôpital. Plus encore que les médecins, elles étaient quotidiennement en première ligne, engagées dans un combat sans merci contre la maladie. Il était certain qu'elles seraient révoltées si on leur disait qu'on soupçonnait l'une d'entre elles de meurtre.

Cette pensée ramena Jack à Jasmine Rakoczi. Si elle était la coupable, comme il le croyait possible, alors elle était sans doute gravement asociale. Dans ces conditions, comment pouvait-elle être infirmière ? Cela paraissait complètement contradictoire. Cependant, si c'était bien le cas, de quelle façon avait-elle décroché un poste dans un hôpital aussi prestigieux ? Cela n'avait aucun sens, surtout si l'on admettait l'idée qu'un bureaucrate quelconque, planqué dans la structure d'AmeriCare, devait lui dire à qui faire une bonne piquûre de potassium.

La porte du service de cardiologie s'ouvrit, d'autres infirmiers et infirmières surgirent, également surpris et intrigués par la présence des policiers. Ceux-ci furent polis mais évasifs et, en quelques minutes, le groupe disparut au bout du couloir.

Jack regarda la pendule. 7 heures. Tout à coup, la lumière se fit dans son esprit fatigué. L'équipe de jour prenait la relève du personnel de nuit.

Il bondit sur ses pieds. Il n'avait même pas envisagé la possibilité que Jasmine Rakoczi s'en aille avant l'arrivée de Lou. Si elle sentait que Jack la soupçonnait, elle risquait de disparaître pour de bon. En quelques enjambées, il fut sur le palier où il expliqua brièvement aux policiers qu'il montait au cinquième. Il leur demanda de dire à l'inspecteur Soldano, s'il arrivait pendant son absence, de le rejoindre là-haut.

Puis il se précipita vers les ascenseurs. Là il constata que l'hôpital s'était déjà métamorphosé – une nouvelle journée mouvementée commençait, une douzaine de personnes attendaient une cabine, y compris des brancardiers qui allaient chercher des patients pour les emmener au bloc.

Le premier ascenseur qui montait paraissait bondé. Plusieurs personnes s'y engouffrèrent néanmoins, Jack les imita. Il perçut un courant d'indignation quand les portes eurent du mal à se refermer.

Serrés comme des harengs, les gens se taisaient.

L'ascension fut d'une lenteur éprouvante. La cabine s'arrêtait à chaque étage pour dégorger des passagers qui, pour la plupart, étaient entassés dans le fond – Jack était donc obligé de sortir à chaque fois. Quand ils atteignirent enfin le cinquième, il avait de la peine à maîtriser son impatience, et il fut le premier à s'élancer vers le bureau des infirmières. Il croisait les doigts – pourvu que Jasmine Rakoczi ait été retardée et qu'il puisse la coincer avant son départ.

En face de la cabine dont il venait d'émerger se trouvait un autre ascenseur dont les portes se refermaient. Soudain, du coin de l'œil, il crut apercevoir une infirmière au physique spectaculaire. Une vision fugace : la cabine entamait déjà sa descente.

Il hésita. S'il dévalait l'escalier, il avait une bonne chance de gagner l'ascenseur de vitesse. Mais s'il s'était trompé, s'il ne s'agissait pas de Rakoczi ? Impulsivement, il décida de reprendre le plan A. Plusieurs infirmières, dont quelques-unes qu'il reconnut, se trouvaient dans le bureau, ce qu'il considéra comme un signe encourageant. Il y avait aussi un secrétaire, qui prenait son service et s'affairait à ranger le comptoir, qu'il débarrassait des vestiges de la réanimation de Laurie.

Jack se présenta succinctement : Dr Stapleton, il voulait voir Jasmine Rakoczi. Son interlocuteur, un gringalet aux cheveux blonds coiffés en queue-de-cheval, lui répondit que Jazz Rakoczi venait juste de partir.

— Vous savez où elle va, dans quelle direction ? Il faut que je lui parle, c'est important.

— Elle ne rentre pas chez elle à pied. Elle a un super Hummer noir, elle me l'a montré une fois. Avec un équipement hifi, vous n' imaginez pas. Elle le gare toujours au premier niveau du parking, en face de la passerelle.

— À quel étage on s'arrête pour emprunter la passerelle ?

— Au premier, évidemment, répondit le secrétaire, grimaçant comme s'il n'avait jamais entendu de question plus idiote.

Jack se rua vers l'escalier. Il avait perdu du temps, mais il ne regrettait pas sa décision. S'il ne s'était pas renseigné, il serait allé au rez-de-chaussée. Maintenant, il avait encore une chance de la rattraper – elle devrait traverser la passerelle et faire démarrer son véhicule. Or il savait quel genre de voiture elle conduisait.

On avait peint la cage d'escalier en gris, les marches étaient métalliques, si bien que chaque pas résonnait comme un coup de

gong. Il y avait deux volées de marches par étage, aussi Jack tournait-il comme une toupie, dans le sens des aiguilles d'une montre. Il était tout étourdi quand il atteignit la porte du premier et chancela quelque peu en pénétrant dans le hall.

Échevelé, mal rasé, légèrement titubant, il n'inspirait pas confiance aux gens qui faisaient un détour pour l'éviter quand il leur demandait où se trouvait la passerelle. Enfin, quelqu'un eut pitié de lui et lui montra la bonne direction. Répétant « Excusez-moi » comme un perroquet, il joua des coudes dans le flot du personnel hospitalier qui gagnait le parking. Il franchit deux portes et, soudain, sut qu'il était sur cette fameuse passerelle, puisqu'il voyait Madison Avenue. Deux autres portes, côté parking, menaient à un petit couloir bourré de gens qui attendaient un ascenseur. Jack fut obligé d'écraser quelques orteils pour, finalement, pousser le lourd battant ouvrant sur le premier niveau du garage, chichement éclairé par de rares néons. Les voitures y circulaient, les pinceaux de leurs phares s'entrecroisant dans la pénombre saturée de gaz d'échappement. Dehors, l'aube pâlisait à peine le ciel nocturne.

Connaître la marque du véhicule de Jazz s'avéra effectivement utile pour Jack qui fut en mesure de le repérer immédiatement parmi les autres. Comme l'avait dit le secrétaire, il était garé en face de la porte de la passerelle. Se hissant sur la pointe des pieds pour voir au-dessus des voitures qui passaient entre lui et le Hummer, Jack aperçut Rakoczi. Elle tenait ce qu'il supposa être une télécommande dans la main, tout en longeant le flanc du 4 x 4, côté conducteur, distant d'une soixantaine de centimètres du véhicule voisin.

— Mademoiselle Rakoczi ! hurla-t-il pour couvrir le ronflement des moteurs.

Elle se retourna.

— Attendez un instant ! Il faut que je vous parle !

Jack se demanda une fraction de seconde, malgré son cerveau fonctionnant au ralenti, si c'était raisonnable d'aborder ainsi une femme qu'il soupçonnait d'être une tueuse en série. Mais son désir de l'empêcher de fuir l'emporta. Au milieu de toutes ces voitures, ces conducteurs, il se sentait relativement en sécurité, d'autant qu'il ne comptait pas l'accuser. Il serait simplement ferme.

Il regarda à droite et à gauche avant de traverser. Le bruit, l'odeur étaient vraiment déplaisants. Jazz demeurait immobile près de son 4 x 4, la portière entrebâillée. Elle avait apparemment rempoché sa télécommande. Vêtue d'un manteau trop grand, vert olive, elle avait la main droite dans sa poche. Elle arborait une expression arrogante, presque de défi.

Jack s'avança vers l'infirmière, dont les yeux, à mesure qu'il approchait, s'étrécirent. Il n'y avait pas une once de chaleur humaine chez cette femme.

— On vous demande à l'hôpital, déclara-t-il en s'efforçant d'être assez autoritaire pour éviter une discussion. Certaines personnes veulent vous parler, ajouta-t-il.

— J'ai terminé mon service, répondit-elle d'un ton sarcastique. Je rentre chez moi.

Elle pivota, posa un pied sur le plancher du SUV, avec l'intention manifeste de s'installer au volant. Jack l'agrippa par le bras droit, au-dessus du coude.

— Il est important que vous ayez un entretien avec ces gens.

Il allait poursuivre quand, avec une célérité hallucinante, Jazz libéra son bras comme un karatéka et, simultanément, lui balança un coup de genou à l'entrejambe. Jack se recroquevilla, protégeant ses parties génitales. Un gémissement lui échappa. Alors le canon froid d'une arme lui mordit la nuque.

— Debout, abruti, railla Jazz. Et monte dans la bagnole.

Jack leva la tête. Il grimaçait de douleur et n'était pas sûr de pouvoir marcher.

— Tu vas prendre une balle si tu rentres pas là-dedans, dit Jazz d'une voix sifflante.

Jack s'avança, Jazz recula d'un pas. Se tenant toujours le sexe de la main droite, il se hissa tant bien que mal sur le siège du conducteur. Jamais il n'avait eu aussi mal. Il se sentait terriblement faible, comme s'il était en pâte à modeler.

— Mets-toi sur le siège d'à côté, ordonna Jazz tout en jetant un rapide coup d'œil alentour – avec le vacarme et le remue-ménage qui régnaient dans le parking, on ne faisait absolument pas attention à eux. Grouille ! ajouta-t-elle, l'éperonnant avec le mufle du silencieux.

Jack avait la levier de vitesses à franchir, il se demandait s'il serait physiquement capable d'exécuter ses ordres, cependant il n'avait pas le choix. Il se coucha à demi sur le siège, pivota sur le dos et, les genoux repliés, fit passer ses pieds par-dessus le levier de vitesses. Il était maintenant quasi roulé en boule, sur le dos.

Jazz s'installa très vite au volant, ferma la portière ; on n'entendait presque plus le bruit du parking. Elle gardait son arme braquée sur la figure de Jack, à quelques centimètres de son front.

— De quoi ils veulent me parler, ces gens ? interrogea-t-elle,

méprisante.

Jack ouvrit la bouche pour répondre, Jazz lui coupa la parole :

— Aucune importance. Ce qui compte, c'est que tu t'es débrouillé pour te faire tuer.

La détonation fut, dans l'espace restreint de l'habitacle et malgré le silencieux, assez forte pour faire bourdonner les oreilles. Jack qui, par réflexe, avait cligné les paupières, vit la tête de Jazz s'affaïsser en avant et heurter le volant métallique. Un filet de sang dégoulinait sur sa nuque. L'arme de la jeune femme tomba sur la poitrine de Jack, de plus en plus déboussolé.

— Excusez-moi, dit une voix masculine dans les profondeurs obscures de la banquette arrière. Voudriez-vous me rendre le Glock de M^{lle} Rakoczi ? Je préfère que vous le teniez par le silencieux plutôt que par la crosse.

Jack saisit l'arme selon ces directives, puis, en se tortillant, réussit à se redresser suffisamment pour regarder par-dessus son siège. À cause des vitres teintées, il ne distingua qu'une silhouette, derrière Jazz. Une forte odeur de cordite flottait dans l'air.

— J'attends le Glock, insista l'inconnu. Si vous ne faites pas ce que je vous dis, il y aura des conséquences désastreuses. À votre place, je collaborerais sans me faire prier, dans la mesure où je vous ai sauvé la vie.

Abasourdi par la tournure des événements, Jack n'était pas en position de discuter, aussi tendit-il l'arme. Ce fut à cette seconde que la portière du conducteur s'ouvrit à la volée et que le corps inerte de Jazz s'effondra sur le ciment. Sidéré, Jack reconnut Lou, tout aussi ébahi.

— Derrière ! lui cria-t-il. Attention !

Lou disparut à l'instant où l'inconnu tirait de nouveau, dans un fracas de verre brisé. Sans réfléchir, Jack jongla avec le Glock afin de glisser l'index dans le pontet. Toujours recroquevillé derrière le dossier de son siège, il tira à l'aveuglette, trois fois d'affilée. Les douilles s'éparpillèrent sur le plancher. Puis le silence revint.

Jack sentait son cœur cogner. Il perçut soudain une sorte de gargouillement. Il ne bougea pas, de crainte que l'homme, à l'arrière, se redresse et le liquide comme il avait liquidé Rakoczi.

— Lou ? appela-t-il, redoutant que son ami ait été blessé.

— Oui ! répondit Lou, quelque part dans les parages du véhicule.

— Ça va ?

— Oui. Qui a tiré les trois derniers coups de feu ?

— Moi. Au petit bonheur la chance.

— Sur qui tu as tiré ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Et cette femme qui est par terre à côté de moi, c'est l'infirmière dont tu m'as parlé au téléphone ?

— Oui.

— Je croyais que tu m'avais promis de ne pas jouer au héros, rouspéta Lou. Tu l'as abattue aussi ?

— Non ! protesta Jack. Elle a été tuée par ce type, sur la banquette arrière.

— Qui que soit ce monsieur, il m'a tiré dessus. Et je n'aime pas ça du tout.

Outre l'espèce de gargouillement, Jack entendait maintenant une respiration sifflante. Il aperçut alors les yeux de Lou dans l'entrebâillement de la portière du conducteur. Il était accroupi, pistolet au poing.

Jack réussit à déplier les jambes. Il put ainsi tourner prudemment la tête vers la banquette arrière. Dans la faible lumière, il distingua une main flasque, l'index toujours sur la détente d'un pistolet. L'inconnu râlait.

S'enhardissant, Jack regarda par-dessus son siège. Il vit un homme assis, la tête renversée et les bras écartés. Il portait une cagoule de ski.

— Je crois que je l'ai eu, dit-il.

Lou se releva, vint se camper devant la vitre fracassée. Il tenait son arme à deux mains et la pointait vers le blessé.

— Tu nous mets un peu de lumière ?

Jack chercha un petit moment le commutateur, puis alluma le plafonnier. Il se retourna vers l'inconnu – une tache de sang s'élargissait sur sa poitrine.

— Tu peux attraper son arme ? fit Lou, qui gardait en joue l'homme apparemment inconscient.

Jack tendit la main, méfiant, comme si le type allait brusquement, tel un personnage de thriller, se ranimer pour un dernier assaut.

— Ne touche que le canon, pas la crosse, lui recommanda Lou. Et pose le pistolet sur le siège de devant.

Jack s'exécuta, puis s'empessa de sortir du véhicule. Il ouvrit la

portière arrière et se pencha pour examiner le blessé qui avait de plus en plus de mal à respirer. Jack lui ôta sa cagoule, dans l'espoir que ça l'aiderait. Lou ouvrit la portière du côté gauche.

— Tu le reconnais ? demanda-t-il à Jack.

— Pas du tout.

Pendant que Jack vérifiait le pouls de l'inconnu, Lou empoigna sa chemise et, d'un mouvement sec, déchira l'étoffe. Les boutons sautèrent en tous sens. Trois balles lui avaient perforé la poitrine.

— Effectivement, tu l'as eu, commenta Lou, admiratif.

— Le pouls est filant. Si on n'agit pas rapidement, il n'en a plus pour longtemps. Remarque qu'il a du bol, il est déjà dans un hôpital.

— Tu regardes où en est l'infirmière. Moi, je commence à le sortir de la voiture.

Jack contourna rapidement le véhicule et se pencha. Il constata aussitôt que Jazz avait été proprement exécutée, à bout portant. La balle avait vraisemblablement traversé le tronc cérébral. La jeune femme était en état de mort cérébrale.

Jack l'enjamba. Lou avait à moitié extirpé le blessé du 4 x 4.

— Elle en est où ? demanda-t-il.

— C'est terminé pour elle. Concentrons-nous sur le type.

Jack dut de nouveau contourner le Hummer pour aider Lou qui tenait le blessé par les aisselles. Jack se contorsionna pour l'agripper par les cuisses.

— Bon Dieu, il pèse une tonne ! ronchonna Lou.

Ils réussirent à rejoindre l'allée et furent alors pris dans les phares d'une voiture qui se dirigeait vers la sortie. Le conducteur eut le culot de klaxonner.

— On ne voit ça qu'à New York, siffla Lou entre ses dents, tout en s'échinant à porter le blessé. C'est qui, ce colosse, un footballeur professionnel ?

Alors qu'ils approchaient de la porte menant à la passerelle, quelques employés qui quittaient l'hôpital s'arrêtèrent pour les regarder, sans trop comprendre quel genre de scène se déroulait devant leurs yeux. L'un d'eux eut malgré tout la présence d'esprit de leur ouvrir la porte.

Sur la passerelle, à mi-chemin, Lou chancela.

— Il faut que je fasse une pause, haleta-t-il.

— Je prends ta place, suggéra Jack.

Ils allongèrent l'homme sur le ciment, se reposèrent un instant, puis Jack le souleva par les aisselles.

— En tout cas, tu es arrivé au bon moment, dit-il.

— Je t'ai loupé au service de cardiologie. Ensuite, je t'ai encore manqué au cinquième. Heureusement que le secrétaire m'a parlé du Hummer noir.

À la lumière, il était évident que l'inconnu avait la poitrine ensanglantée, et les gens proposaient maintenant leur aide. Deux infirmiers leur prêtèrent main-forte. L'un était à côté de Jack, l'autre tenait une jambe.

— Les urgences sont au rez-de-chaussée, dit l'un d'eux. On attend un ascenseur ou on essaie l'escalier ?

— L'ascenseur, répondit Jack, conscient que l'inconnu ne respirait plus. Mais on monte, il a besoin d'un chirurgien thoracique dans les plus brefs délais.

Les deux infirmiers se regardèrent, consternés, cependant ils gardèrent le silence. Pour ne pas reposer le blessé, Jack s'adossa au mur et appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur qui, par chance, arriva presque aussitôt. La cabine était bondée.

— On entre ! vociféra Jack.

Joignant le geste à la parole, il entra à reculons, bousculant les gens. La majorité des passagers, en voyant le blessé, sortirent pour leur laisser de la place.

Quand la porte se rouvrit au deuxième, ils transportèrent l'inconnu jusqu'au salon de repos où Jack déclara d'une voix de stentor qu'ils avaient là un type avec trois balles dans la poitrine. Avant même qu'ils atteignent le bloc proprement dit, des chirurgiens les escortaient. Plusieurs étaient spécialisés en chirurgie thoracique et examinaient les blessures tout en marchant. Tous furent d'accord : un pontage cardiopulmonaire était la seule chance de survie.

Comme ils atteignaient le bureau des infirmières, celles-ci poussèrent des cris d'effroi : des intrus en vêtements de ville dans leur domaine stérile ! Leur indignation retomba tel un soufflé, lorsqu'elles s'aperçurent qu'on amenait un patient grièvement touché.

— La salle 8 est prête pour une opération à cœur ouvert ! annonça l'une d'elles.

Le groupe partit au petit trot vers la salle indiquée, et l'homme fut directement allongé sur la table d'opération. Les chirurgiens, pour ne

pas perdre de temps, découpèrent ses habits. Un anesthésiste surgit, constata que le patient ne respirait plus et n'avait plus de pouls. Il l'intuba rapidement et commença à le ventiler. Un autre anesthésiste entreprit de poser des cathéters de gros diamètre pour l'hydrater ; il réclama aussi une analyse de sang.

Jack et Lou reculèrent, pendant que les chirurgiens s'attroupaient autour de la table. L'un d'eux demanda un scalpel, qu'on déposa aussitôt dans sa paume. Sans hésitation et sans même se donner la peine d'enfiler des gants, il incisa la poitrine. Puis, de ses mains nues, il écarta les côtes pour découvrir une hémorragie massive. Ce fut là que Lou décida d'attendre dans le salon de repos.

— Aspiration ! cria le chirurgien.

Jack se démanchait le cou pour tenter de voir ce spectacle inouï. Aucun des chirurgiens n'avait de gants, de masque, de bonnet, et tous avaient du sang jusqu'aux coudes. Les choses étaient arrivées si vite qu'ils n'avaient pas eu la possibilité de respecter le protocole préopératoire. Jack les écoutait blaguer, ce qui l'ancrait dans son opinion : les chirurgiens formaient une race à part. Malgré la nature peu orthodoxe de l'événement, son côté gore, ils se régalaient. Comme si cet épisode confirmait leur immense pouvoir.

On détermina rapidement que l'homme avait subi une blessure qui aurait été mortelle, s'il ne s'était pas trouvé dans un grand hôpital. Deux des balles avaient perforé les poumons. Pour les chirurgiens, c'était une bagatelle. C'était la troisième balle qui représentait le vrai défi. Elle avait, entre autres, transpercé les grosses veines.

Celles-ci furent aussitôt clampées, et le patient relié à la machine cœur-poumons. À ce moment-là, certains des chirurgiens s'en allèrent – les interventions programmées dans d'autres salles les attendaient. Les deux chirurgiens thoraciques s'interrompirent un instant pour s'aseptiser les mains et endosser leur tenue réglementaire. Jack s'approcha de l'anesthésiste et lui demanda à combien elle estimait les chances de survie du patient. Mais l'infirmière de bloc lui tapa sur l'épaule.

— Désolée, nous essayons de créer des conditions d'asepsie minimale. Vous devez sortir et vous mettre en tenue stérile si vous souhaitez assister à l'opération, dit-elle en lui tendant une paire de chaussons pour recouvrir ses souliers.

— D'accord, dit aimablement Jack, surpris qu'on ne l'ait pas fichu dehors plus tôt.

Quand il fut sorti de la salle, brusquement les événements de cette nuit interminable eurent raison de lui. Il était vidé, au point qu'il lui

semblait avoir les pieds et les jambes en plomb. Un frisson le parcourut et lui chavira l'estomac. Il aperçut Lou dans le salon de repos, son portable vissé à l'oreille. Devant lui, sur la table basse, étaient posés un portefeuille et un permis de conduire.

Jack s'écroula dans un fauteuil vis-à-vis de Lou qui, sans interrompre sa conversation, lui tendit le permis. Le document était établi au nom de David Rosenkrantz. Jack examina la photo plastifiée. Rosenkrantz avait l'allure du footballeur typiquement américain, avec un cou de taureau et un large sourire qui découvrait des dents superbes. Un type séduisant.

Lou raccrocha, se pencha, accoudé sur ses genoux.

— Dans l'immédiat, je ne veux pas d'explications à n'en plus finir, dit-il d'un ton las. J'aimerais juste savoir pourquoi. Tu m'avais promis de rester au service de cardiologie.

— J'en avais l'intention. Ensuite, j'ai réalisé que c'était le changement d'équipe. J'ai eu peur que Rakoczi s'évapore dans la nature. Je tenais à ce qu'elle soit là à ton arrivée.

Lou se frotta la figure des deux mains, grogna. Il avait les yeux rouges et presque aussi mauvaise mine que Jack.

— Les amateurs ! J'en ai une sainte horreur.

— L'idée qu'elle serait armée ne m'a pas traversé l'esprit.

— Et les deux autres personnes tuées par balle, ici même ? Elles ont traversé le pois chiche qui te sert de cervelle ?

— Non, avoua Jack. J'avais vraiment peur qu'on ne la revoie plus. Je comptais simplement lui demander de rester, pas l'accuser de quoi que ce soit.

— Ouais... C'est comme ça que les gens se font buter.

Jack haussa les épaules. Lou avait raison, il devait bien l'admettre.

— Tu as regardé le permis du type que tu as transformé en passoire ?

Jack opina. Penser qu'il avait tiré sur un homme lui était pénible.

— Alors, c'est qui, ce David Rosenkrantz ? demanda Lou.

— Je l'ignore. Je n'avais jamais entendu ce nom avant ce soir.

— Il survivra ?

— Je ne sais pas. J'allais interroger l'anesthésiste, mais on m'a prié de sortir. Vu la façon dont ils parlaient, je crois que les chirurgiens sont assez optimistes. S'il survit, ça prouve qu'on a intérêt à se faire tirer dessus dans un bon hôpital.

— Très drôle, rétorqua Lou, lugubre. Comment va Laurie ?

— Tout à l'heure, elle allait bien. On n'a qu'à retourner en cardiologie. Je ne pensais pas m'absenter si longtemps.

— OK.

L'infirmière en chef vint à leur rencontre pour leur annoncer que Laurie dormait et que son médecin l'avait examinée. On prévoyait de la transférer au University Hospital, où son père prendrait les dispositions nécessaires.

— Ça me semble parfait, dit Jack en lançant un regard interrogateur à Lou.

— Je suis d'accord, répondit ce dernier.

Ensuite, Lou demanda à Jack de l'accompagner, afin d'identifier officiellement l'infirmière morte – celle qu'il avait vue dans la chambre de Laurie. Il avait fait isoler le Hummer, désormais lieu du crime, et amener le corps aux urgences. Il avait hâte de confier le Glock à la balistique.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers l'ascenseur, Lou s'éclaircit la gorge.

— Je sais que tu es crevé, à juste titre, mais il faut que je comprenne ce qui s'est passé depuis le moment où tu es descendu au parking.

— J'ai rejoint l'infirmière alors qu'elle s'apprêtait à partir. Elle avait déjà ouvert la portière de son 4 x 4. Je l'ai appelée, j'ai piqué un sprint. Elle n'était pas décidée à coopérer. Quand je l'ai prise par le bras pour l'empêcher de grimper dans le Hummer, elle m'a flanqué un coup de genou dans les couilles.

— Aïe...

— Puis elle a sorti son flingue et m'a ordonné de monter dans la voiture.

— Que ça te serve de leçon. Ne monte jamais dans une voiture avec un tueur armé.

— Je n'avais pas vraiment le choix.

— C'est là que j'ai fait mon entrée. Je t'ai vu dans la bagnole, j'ai même aperçu l'arme de la nana. Malheureusement, il y avait des voitures, j'ai dû poireauter quelques minutes pour ne pas me faire écraser. Qu'est-ce qui s'est passé dans le 4 x 4 ?

— Tout est allé tellement vite. Le type était déjà à l'arrière, c'est évident. Il attendait Rakoczi. À l'instant où elle pressait la détente pour me liquider, il l'a abattue. Seigneur..., murmura-t-il, songeant

qu'il avait bien failli se retrouver sur une table d'autopsie de l'institut médico-légal.

— Espèce d'imbécile, rouspéta Lou en lui donnant une chiquenaude. Tu as vraiment une tendance bizarre à te fourrer dans des pétrins inimaginables. Tu t'es mêlé d'une exécution en bonne et due forme. Tu t'en rends compte ?

— Maintenant, oui.

Ils pénétrèrent dans l'ascenseur, se réfugièrent au fond de la cabine pour poursuivre leur discussion à voix basse.

— Bon..., reprit Lou. La question est : pourquoi tout ça ? Tu en as une idée ?

— Oui. Mais laisse-moi d'abord revenir en arrière. Primo, Laurie a failli être tuée par une dose massive de potassium, ce qui est une manière très habile d'assassiner quelqu'un. Il n'y a aucun moyen de le prouver, à cause de la répartition du potassium dans l'organisme humain, mais ne nous arrêtons pas à ça. J'ai la conviction que tous les patients repérés par Laurie ont été éliminés de cette façon astucieuse. Seulement, ce n'étaient pas des cibles choisies au hasard. Tous, y compris Laurie, étaient porteurs de marqueurs génétiques associés à des maladies graves.

La cabine s'arrêta au rez-de-chaussée, Lou et Jack sortirent dans le hall bondé.

— Et comment tout ça aboutit à l'exécution d'une infirmière, dans le style caractéristique du milieu ? interrogea Lou.

— Ça prouve, à mon avis, qu'il y a derrière cette affaire une véritable conspiration. Avec un peu de chance, tu découvriras que l'infirmière travaillait pour quelqu'un d'un réseau bien embrouillé, qui finira par te ramener à une question de primes au sein de l'organisation AmeriCare.

— Une minute ! s'exclama Lou en le retenant par le bras. Tu insinues qu'une compagnie aussi importante qu'AmeriCare serait impliquée dans l'assassinat de ses propres patients ? C'est dingue !

— Ah oui ? Dans toutes les zones géographiques où ces géants de la santé sont en compétition – ce qu'ils essaient d'éviter en étouffant ou en rachetant la concurrence s'ils sont de taille à le faire –, ils se battent sur le terrain des primes. Or comment les déterminent-ils ? Autrefois, on répartissait les risques. On évaluait les bénéfices, on divisait par le nombre d'adhérents, et vlan... on avait le montant de la prime. Mais, sous notre nez à tous, les règles ont changé. Avec le déchiffrement du génome humain, le vieux concept d'assurance maladie

est bon pour la poubelle. Grâce à des tests faciles à réaliser, les gens destinés à leur coûter un paquet d'argent peuvent être repérés. Cependant, les grandes compagnies ne peuvent pas faire de discrimination, elles sont donc obligées d'accepter ces personnes, alors que, d'un point de vue strictement économique, il serait préférable de les éliminer.

— Tu veux dire que certains administrateurs d'AmeriCare sont capables de meurtre ?

— Non, pas vraiment. La sale besogne est exécutée par des individus sérieusement disjonctés, ce qui sera assurément le cas de M^{lle} Rakoczi, si elle est effectivement la coupable. Je te parle d'une horrible variante du crime en col blanc, avec divers niveaux de complicité. Au sommet, on a un individu recruté, par exemple, dans l'industrie automobile ou autre, qui passe ses journées dans un bureau, très loin des malades et qui pense uniquement au profit. Malheureusement, c'est comme ça que marchent les affaires dans une économie libérale. Je te parais peut-être misanthrope, mais les êtres humains sont égocentriques de nature et fonctionnent souvent comme s'ils avaient des œillères.

Lou secoua la tête d'un air écoeuré.

— Je n'en reviens pas. Pour moi, un hôpital, c'est l'endroit où on va se faire soigner.

— Navré, les temps changent. Le séquençage du génome humain a été un événement monumental. Il révolutionnera nos connaissances médicales dans un futur proche. La plupart de ces bouleversements seront positifs, mais certains seront négatifs. En matière de progrès technologiques, c'est toujours comme ça. On ne devrait sans doute pas les qualifier d'« avancées ». « Changements », ça suffirait.

Lou dévisagea Jack avec une expression mi-inquiète, mi-agacée.

— Tu me charries ?

— Non, je suis très sérieux.

Lou médita un instant.

— Je ne sais pas si j'ai envie de vivre dans ton monde, marmonna-t-il sombrement. Mais oublions ça et allons identifier Rakoczi.

Ils entrèrent aux urgences où les patients se bousculaient et où étaient postés plusieurs policiers en uniforme. Lou se mit en quête du chef de service, le Dr Robert Springer. Celui-ci les emmena dans une salle où Jasmine Rakoczi gisait nue sur un chariot. On lui avait posé un tube endotrachéal connecté à un respirateur artificiel. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait à intervalles réguliers. Derrière elle, sur un

moniteur à écran plat, on voyait l'enregistrement de son pouls – normal – et de sa tension, basse.

— Alors, c'est bien la femme que tu as trouvée dans la chambre de Laurie ? questionna Lou.

— Oui, répondit Jack. Pourquoi l'avez-vous branchée ? demanda-t-il au Dr Springer.

— Pour qu'elle soit bien ventilée.

— Vous ne pensez pas que son tronc cérébral est détruit ? dit Jack, surpris qu'on déploie autant d'efforts pour quelqu'un qui était en état de mort cérébrale.

— Il n'y a aucun doute là-dessus. Mais l'équipe de transplantation d'organes essaie de mettre la main sur un parent proche. Il faut préserver les organes internes.

Lou regarda Jack.

— Le destin est ironique, non ? Elle pourrait sauver des patients.

— Ironique me semble un qualificatif un peu faible. Je dirais plutôt que le destin est d'une causticité mordante.

Et, à la stupéfaction du Dr Springer, l'inspecteur flanqua une taloche au légiste, sur la tête, en le traitant de crétin pompeux, après quoi les deux amis sortirent en hurlant de rire.

Épilogue

SIX SEMAINES PLUS TARD

Le lieutenant Lou Soldano gara sa Chevy de fonction sur le trottoir, en épi à côté d'une bouche à incendie et posa négligemment sur le tableau de bord la carte plastifiée indiquant son identité. Puis il extirpa de la boîte à gants son spray buccal dont il usa abondamment afin de masquer l'odeur des Marlboro qu'il avait fumées pendant le trajet. Baissant le rétroviseur, il inspecta son reflet. Il avait besoin de se raser, mais c'était toujours le cas après 20 heures. Il n'y pouvait rien, aussi se contenta-t-il de discipliner ses cheveux avec les doigts. Satisfait de son apparence, il ouvrit la portière et descendit de voiture.

L'air était d'une douceur printanière. Le crépuscule tombait, le ciel était d'un rose qui, à l'est, virait au violet rehaussé d'argent. Lou remonta la Deuxième Avenue d'un pas guilleret. Il avait appelé Jack et Laurie l'après-midi pour leur annoncer qu'il y avait du nouveau dans l'affaire AmeriCare, et ils l'avaient invité à dîner dans leur restaurant préféré, *Elios*.

Lou avait déjà partagé quelques repas avec eux chez *Elios* – certains agréables, d'autres moins, notamment le soir où Laurie leur avait déclaré qu'elle allait épouser le crétin qui l'accompagnait. Par chance, ce n'était qu'une fausse alerte. Le souvenir de ce dîner le fit sourire, lui et Jack avaient bien failli se suicider sans même se lever de table. Ils étaient dévastés.

Devant la vitrine, Lou s'arrêta un instant. Le vélo de Jack était là, attaché à un parcmètre par une collection d'antivols. Lou secoua la tête. Laurie et lui ne parvenaient pas à convaincre Jack de renoncer à cet engin. Il sourit de nouveau. Dire que Jack avait le toupet de le sermonner en permanence à cause de la cigarette, dangereuse pour sa

santé. Lui, évidemment, ne prenait aucun risque pour la sienne en circulant à toute allure sur ce vélo.

On était en plein coup de feu du soir. Les clients s'agglutinaient au bar, au point d'empiéter sur l'espace vital des veinards qui occupaient les tables avec vue sur la rue. Lou se sentit mal à l'aise, comme il l'était invariablement parmi cette clientèle chic, surtout les célébrités qui semblaient rire et parler plus fort que le commun des mortels.

Il se fraya un chemin jusqu'à la salle bourrée à craquer. À son grand soulagement, il aperçut Jack et Laurie à une table du fond, sur la droite.

En route, il cogna le coude d'un type qui lâcha son verre de vin. Se retournant pour s'excuser, il plongea la ceinture de son imperméable qu'il tenait sur son bras dans le potage d'un autre client. Cependant, malgré ces mésaventures, il réussit à rejoindre ses amis.

— Désolé d'être en retard, dit-il en embrassant Laurie sur la joue et en serrant la main de Jack tout en veillant à ce que la manche de son imperméable ne renverse pas leurs flûtes.

— Ce n'est pas grave, répondit Laurie qui prit la bouteille de champagne dans le seau à glace.

Lou s'échina à draper son imper sur le dossier incurvé de son siège, mais un serveur se précipita pour le lui prendre. Il s'assit et tamponna son front en sueur avec sa serviette. Il avait l'impression que le restaurant était une fournaise. Il défit le premier bouton de sa chemise, desserra sa cravate, s'éventa.

— La prochaine fois, on se donnera rendez-vous dans Little Italy, chez mes compatriotes.

— D'accord, répondit gaiement Laurie.

Ils échangèrent quelques plaisanteries, puis Jack dit :

— J'ai hâte de connaître les derniers développements de l'enquête sur AmeriCare.

— Moi aussi, renchérit Laurie.

Lou les dévisagea. Leur amitié le surprenait toujours. Il n'avait même pas de relation amicale avec son propre médecin, ni avec le médecin de ses enfants. La plupart de ses amis étaient des officiers de police – et il y avait aussi deux pompiers avec qui il jouait régulièrement aux cartes. Mais Jack et Laurie étaient différents de leurs homologues. Ils ne le regardaient pas de haut à cause de son manque d'instruction ou de son métier. En réalité, il lui semblait qu'au contraire ils l'appréciaient pour ça.

— D'accord. Le boulot avant le plaisir. Voyons, par où je commence ? D'abord, je dois admettre que ce que Jack m'a raconté le matin où Jasmine Rakoczi a été abattue s'est avéré prophétique. Mon vieux, tu rafles la mise.

Jack lui sourit, le pouce levé.

— Toutefois, les lauriers reviennent à Laurie pour son obstination face à l'ignorance générale – Jack compris – et pour avoir découvert un lambeau de peau appartenant à Rakoczi sous les ongles de Stephen Lewis.

— Je suggère de trinquer à ces bonnes paroles, dit-elle, et tous trois entrechoquèrent leurs verres.

— On a aussi les conclusions de la balistique, reprit Lou. C'est l'arme de Rakoczi qui a tué la belle-sœur de mon capitaine et Roger Rousseau. Désolé, Laurie, de remettre sur le tapis un sujet douloureux.

La jeune femme esquissa un petit sourire, touchée par la délicatesse de l'inspecteur.

— Grâce à la balistique, on a aussi la preuve que David Rosenkrantz a tué Rakoczi, ce qui innocente Jack. Quant à la tête et aux mains de Rousseau, récupérées dans le frigo de Rakoczi, on vous les a apportées à l'IML, donc... passons.

— Oui, s'il te plaît, dit Laurie.

— Comme David Rosenkrantz n'était pas de cet État, le FBI a sauté sur le ring dès le premier jour et v'là-ti-pas qu'il y a des décès similaires dans les hôpitaux AmeriCare d'un bout à l'autre du pays. Du coup, on enquête partout.

— Bonté divine ! bafouilla Jack. Quand je parlais de conspiration, je pensais à un ou deux responsables et à Rakoczi – pas à une mougouille à l'échelon national.

— Attends, j'arrive au plus juteux.

Lou approcha sa chaise, se pencha vers eux.

— Sauver ce fumier de Rosenkrantz a été une riche idée. Il a négocié et accepté de coopérer en dénonçant son chef immédiat, Robert Hawthorne. Un mec passionnant, ce Hawthorne, le pivot de toute l'opération. Un officier des Forces spéciales, à la retraite, mais qui a gardé des contacts avec l'armée grâce à un réseau de copains. Il s'est particulièrement intéressé, parmi les militaires, aux membres mécontents du personnel médical. On ignore s'il a été lui-même recruté ou s'il s'est créé ingénieusement une niche confortable. En tout cas il agissait en indépendant pour le compte d'un grand cabinet juridique de St Louis spécialisé dans les procès pour erreur médicale.

Un cabinet extrêmement prospère, qui traite des dossiers dans tout le pays. Pour autant qu'on sache, Hawthorne recrutait et dirigeait un groupe composé en majorité d'infirmières très mécontentes, dont certaines venaient de l'armée, qui étaient payées pour signaler toutes les complications survenant dans leurs hôpitaux respectifs. Elles touchaient un bonus si l'affaire passait devant un tribunal.

— J'en ai entendu parler, dit Jack.

— Moi aussi, acquiesça Laurie. Il s'agit essentiellement de problèmes d'anesthésie et d'obstétrique. L'équivalent moderne des chasseurs d'ambulance d'autrefois.

— Je ne connais pas bien ces histoires. Mais j'en arrive au nœud de notre affaire. Au cours des dernières années, il y a eu des réformes pour rendre les compagnies d'assurances responsables en cas de faute – ce qui, entre nous, me semble raisonnable.

— La raison n'a pas grand-chose à voir, dans ce pays, avec les décisions concernant la santé, grommela Jack. Tout est fonction des intérêts du plus fort.

— Par un étrange revirement du destin, continua Lou, les compagnies et les avocats spécialisés se sont retrouvés dans le même camp, ligüés pour empêcher qu'on modifie la loi sur les erreurs médicales. Leurs objectifs étaient légèrement différents, bien sûr. Les compagnies ne voulaient pas risquer d'être poursuivies en justice, et les avocats refusaient une loi qui aurait plafonné les dommages et intérêts ou supprimé les honoraires sur résultats, entre autres. Ces deux groupes ont engagé des lobbyistes pour s'assurer que rien ne changerait. Bref, tout cela a abouti à un bizarre mariage des deux parties. Comment est-ce arrivé, mystère, mais quelqu'un d'AmeriCare a dû réaliser qu'ils pouvaient recourir aux services de Robert Hawthorne, dans la mesure où certains de ses contacts étaient... comment dire ? – des psychopathes ou des sociopathes capables de meurtre sans l'ombre d'un scrupule.

— « Trouble antisocial », c'est le terme psy le plus récent, claironna Laurie.

— Enfin, bref, un bureaucrate d'AmeriCare – ou peut-être plusieurs – a eu l'idée de détourner des éléments de la troupe de soignants plus que louches réunie par le cabinet juridique, afin d'organiser un plan d'élimination des adhérents qui risquaient fort d'être malades un jour. Ceux-là leur coûteraient des millions de dollars, et par conséquent feraient grimper le montant des primes. Il y a là une espèce de logique.

— Bonté divine, répéta Jack. C'est proche de ce que je redoutais,

mais je n'imaginais pas que...

— Laisse-moi terminer ! rouspéta Lou, après avoir vérifié qu'on ne les écoutait pas. La coopération entre les deux parties allait-elle plus loin ? Les avocats profitaient-ils des décès pour inciter les familles à traîner en justice les médecins concernés ? On ne sait pas. Jusqu'ici, il n'y a eu qu'un procès impliquant un médecin du St Francis.

— Qui n'aura certainement pas lieu, maintenant qu'il y a suspicion d'homicide, rétorqua Jack.

— Je ne compterais pas là-dessus, puisque l'auteur du crime était employé par l'hôpital.

— Alors, où en est l'enquête à présent ? demanda Laurie.

— On traque activement les autres Jasmine Rakoczi dans les établissements où se sont produits des décès similaires à ceux de New York. On espère en épingler une et avoir ainsi une preuve concrète qui pourrait éventuellement faire s'écrouler tout le château de cartes.

— Y a-t-il eu des inculpations à partir du témoignage de l'homme de main ?

— Seulement Robert Hawthorne qui refuse de cracher le morceau et qui, d'ailleurs, a été libéré sous caution. Malheureusement, son sbire n'était pas au courant de tout. Il savait juste que son patron, Robert, rendait souvent visite au cabinet juridique. Pour voir qui, parler de quoi ? Notre type n'a pas de réponse.

— Personne dans la hiérarchie d'AmeriCare n'a été inculpé ? gémit Jack.

— Pas encore, mais on touche du bois.

— Quel cauchemar, murmura Laurie, frémissant au souvenir de l'épreuve qu'elle avait vécue à l'hôpital.

— Hé, mais c'est du champagne ! s'exclama soudain Lou, contemplant les bulles qui dansaient dans son verre.

Il souleva la bouteille, la remit aussitôt dans le seau à glace.

— Ce n'est pas la peine que je regarde la marque, je n'y connais rien. On fête quelque chose ?

— D'une certaine manière, répondit Laurie avec un sourire.

Elle tourna la tête vers Jack, qui haussa les sourcils comme si c'était un secret.

— On m'explique ! ordonna Lou.

— Oh, ça n'a rien de sensationnel, dit Laurie. J'ai passé un test aujourd'hui, qui n'était pas très agréable, mais dont le résultat est

rassurant. J'ai fait une grossesse extra-utérine parce que j'avais une trompe anormale ou endommagée. L'examen d'aujourd'hui prouve que l'autre est parfaitement normale.

— Formidable ! rétorqua Lou en opinant vigoureusement du chef.

Il dévisagea tour à tour ses deux amis qui évitaient de se regarder et, le nez baissé, tripotaient leur verre.

— Ce résultat positif signifie-t-il que vous envisagez de la mettre au travail, cette trompe ?

Laurie jeta un coup d'œil à Jack.

— Pour le moment, ça signifie juste que ce serait possible, dit-elle.

— Dommage, commenta Lou. Si tu as besoin de volontaires, Laurie, je suis disponible.

Jack éclata de rire, fixa Lou puis Laurie.

— Pourquoi ai-je le sentiment que vous vous liguez contre moi ?

— Non, j'essaie juste de tenir mon rôle d'ami, se défendit Lou.

Jack entoura de son bras les épaules de Laurie.

— Eh bien, cher ami, concernant cette trompe qu'il faut mettre au travail, je pense que Laurie et moi, nous nous débrouillerons parfaitement.

— Je bois à ces bonnes paroles, rétorqua Lou en levant son verre.

— Moi aussi ! dit Laurie.

Note de l'auteur

La première ébauche du séquençage complet des quelque 3,2 milliards de paires de bases du génome humain a été annoncée en fanfare en juin 2000, avec la participation de deux chefs d'État, le président Bill Clinton et le Premier ministre Tony Blair. Les médias surexcités en firent la une des journaux télévisés et de la presse du lendemain. Le public, en revanche, accueillit la nouvelle avec un intérêt très relatif, un brin d'ahurissement et divers degrés d'ennui, puis s'empessa d'oublier. Malgré d'éclatantes promesses de bénéfices futurs, le sujet était apparemment trop ésotérique. La réaction du public incita sans doute les médias à remiser ce sujet aux oubliettes, hormis quelques articles sur la personnalité pittoresque des scientifiques chefs de file des deux organisations rivales qui effectuaient le travail et participaient à la course au finish quasi digne d'un soap-opéra.

L'indifférence du public pour cette réussite capitale s'est prolongée, même si la science et la technologie concernées ont fait un bond en avant, et malgré des découvertes stupéfiantes : par exemple, les humains n'ont que vingt-cinq mille gènes environ, bien moins que les centaines de milliers prédites par les experts il n'y a pas si longtemps – nous n'en avons donc guère plus qu'un organisme aussi simple que le lombric ! (Cette découverte est un choc pour l'orgueilleuse race humaine, comparable à la révolution copernicienne, selon laquelle la terre tourne autour du soleil, et non l'inverse.) En résumé, le déchiffrement du génome et l'avalanche de recherches qui en a découlé sont passés à la trappe, sauf pour ceux qui travaillent dans les nouveaux domaines que sont la génomique et la bio-informatique. Pour exprimer cela simplement, la génomique est l'étude de la masse d'informations que renferme une cellule, tandis que la bio-informatique est l'analyse de ces données biologiques.

À mes yeux, ce manque d'intérêt, cette indifférence sont sidérants. Je crois que le déchiffrement du génome pourrait bien être l'événement le plus crucial de l'histoire de la médecine. Il nous donne toutes les lettres du « livre de la vie » dans le bon ordre, bien que pour l'instant nous ne comprenions pas parfaitement le langage ou la ponctuation. En d'autres termes, sous une forme cryptée à présent décodée de plus en plus vite, nous avons accès à toutes les informations que la nature a amassées pour fabriquer et faire fonctionner un être humain. La connaissance du génome changera tout ce que nous savons de la médecine, et certains de ces changements se produiront dans un proche avenir.

Comme chaque découverte scientifique majeure, celle-ci aura à la fois des conséquences positives et négatives. Ce roman expose l'une de ces conséquences négatives – la possibilité de prévoir la maladie, lorsque le secret professionnel est trahi et que ce renseignement tombe entre de mauvaises mains. Malheureusement, cela risque fort de se produire, puisque l'analyse par microarray décrite dans cet ouvrage existe déjà et permet de détecter des milliers de marqueurs associés à des gènes délétères, grâce à une simple goutte de sang. Les lames sont lues automatiquement par des scanners au laser, et les résultats, grâce à la bio-informatique, enregistrés par des ordinateurs équipés de logiciels destinés à évaluer le risque (et donc le coût), de plus en plus vite et avec de plus en plus de précision.

Encore quelques mots. Comment une infirmière aussi asociale que Jasmine Rakoczi a-t-elle pu obtenir – et conserver – un poste ? Tout simplement parce qu'on manque cruellement de personnel soignant aux États-Unis. Nos hôpitaux, même nos centres universitaires de premier plan, sont contraints de recruter en permanence, y compris à l'étranger. Les bas salaires et la nécessité d'accroître la productivité (une infirmière est obligée de prendre en charge plus de patients qu'elle ne peut raisonnablement le faire) ont créé un environnement professionnel difficile, au point que les infirmières expérimentées cherchent un autre emploi et que les jeunes gens hésitent à entreprendre une formation longue, difficile et onéreuse. Cela est d'autant plus regrettable que, nous le savons tous (du moins ceux qui ont été hospitalisés dans leur vie), la responsabilité des soins n'incombe pas aux médecins qui donnent leurs directives puis s'en retournent dans leurs bureaux ou leurs confortables demeures, mais au personnel infirmier qui reste là pour exécuter les ordres. Et pour ceux qui ont eu un grave problème à l'hôpital, c'est vraisemblablement une infirmière qui l'a diagnostiqué, qui a prévenu les médecins et accompli les premiers gestes pour les sauver. J'estime, et mon expérience me confirme dans cette opinion, que l'administration pourrait se contenter

de salaires moins élevés. En revanche, il faudrait mieux rémunérer nos infirmières surmenées et offrir de bonnes conditions de travail à celles qui, comme le dit Jasmine Rakoczi, sont dans les tranchées, occupées à soigner les malades.

Robin Cook, mars 2005.

Notes

1 Cimetière new-yorkais pour les indigents et les personnes non identifiées. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2 New York Police Department.

3 Célèbre portrait de Grant Wood.

4 Squat où les drogués consomment leur crack.

5 Nom collectif des *collèges* aristocratiques dont la fondation remonte à l'époque coloniale, notamment Harvard, Princeton, Yale, etc.

6 Les Cosmétiques Mary Kay.

7 Réanimation cardio-pulmonaire.

8 Voir *Vengeance aveugle* du même auteur.

9 Beignets très gras.

10 Contractions involontaires des muscles des paupières.

11 Pâtisserie sicilienne, en forme de cylindre fourré de crème.

12 Expression entrée dans le dictionnaire pour décrire une situation absurde et inextricable. Elle fait référence au titre du roman de Joseph Heller, adapté au cinéma par Mike Nichols. Le héros, Yossarian, est bombardier pendant la Seconde Guerre mondiale. Il essaie de se faire passer pour fou afin de rester au sol, mais l'article 22 du règlement stipule que vouloir rester au sol est un comportement rationnel qui ne justifie pas qu'un soldat arrête ses activités. Yossarian est donc obligé de continuer à voler.

13 Opiacé, antalgique puissant.

14 Référence au film de Tim Burton *Sleepy Hollow* (2000), adapté de la nouvelle de Washington Irving, *La Légende du cavalier sans tête*.

¹⁵ Drug Enforcement Agency, agence fédérale qui délivre aux médecins un certificat les autorisant à prescrire des médicaments réglementés.